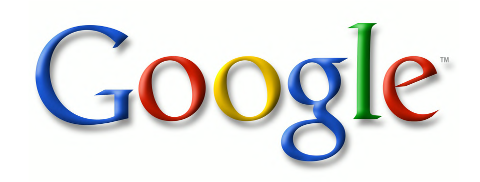
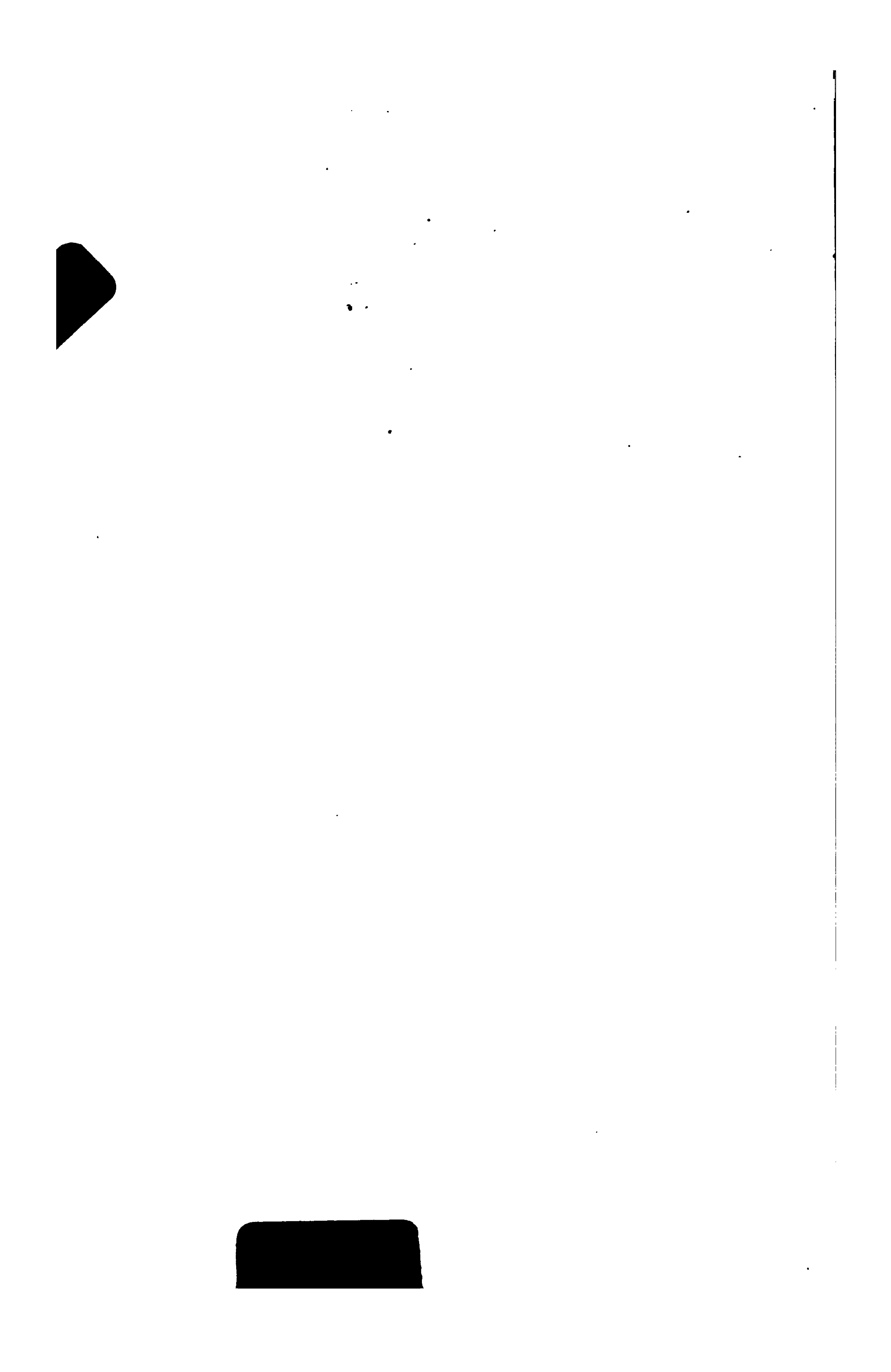
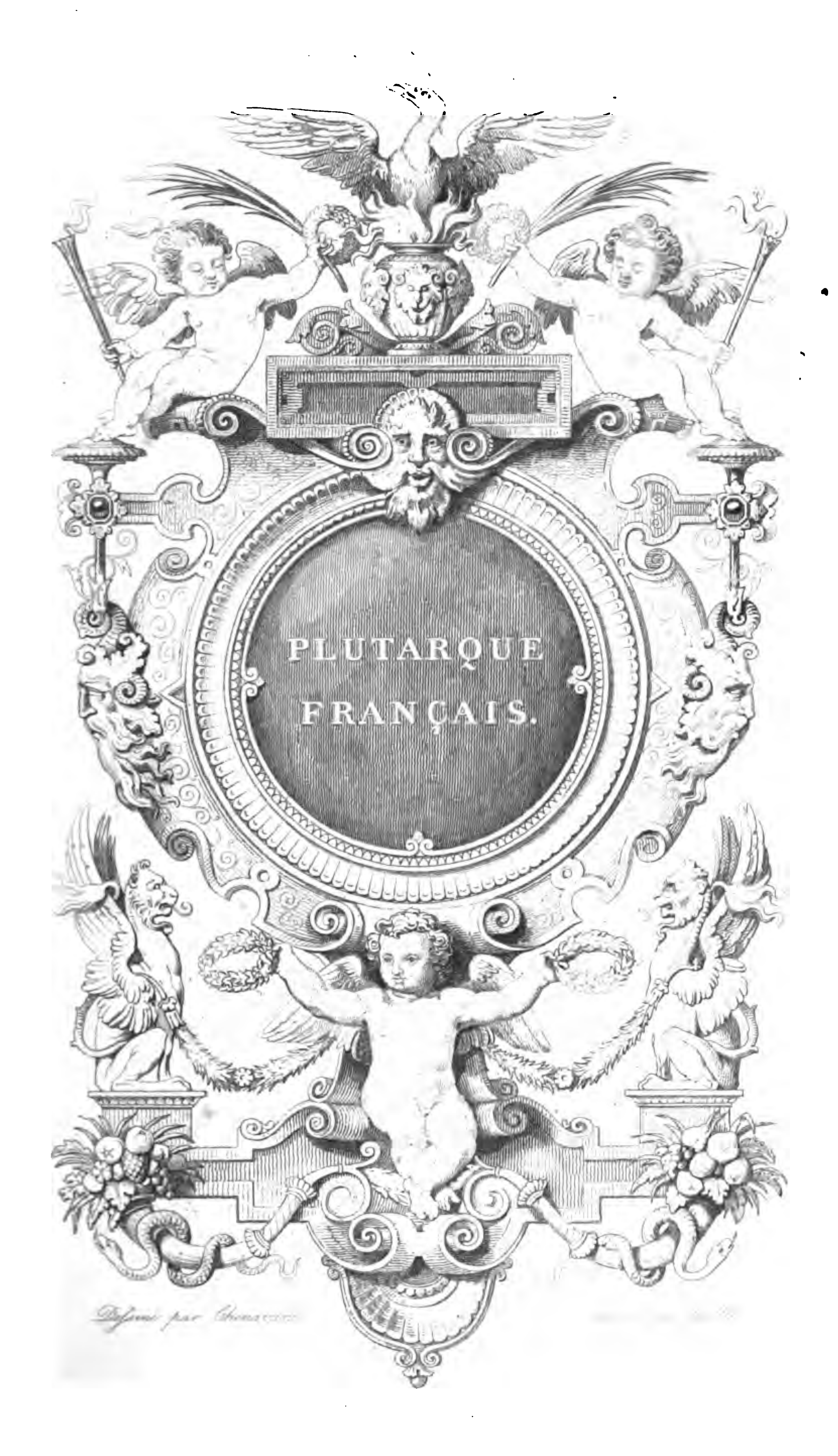

Google





AGI

Mennea


PLUTARQUE
FRANÇAIS.
Dessiné par Chenavard

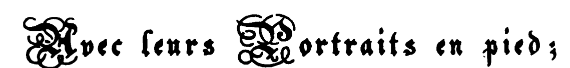
LE

PLUTARQUE

FRANÇAIS,

VIES DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRES

DE LA FRANCE,


Avec leurs Portraits en pied;

PUBLIÉ

PAR ED. MENNECHET.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

1837.





Chapelat del. *Leclerc sc.*

LE C^AL MAZARIN


THE ASTOR LIBRARY
NY


PLUTARQUE
FRANÇAIS.
Dessiné par Chenavard

« l'homme sans argent ! » s'écriait-il en ces jours de détresse : conviction qui semble avoir été la plus persistante de sa vie. Pietro Mazarini, cherchant aussi à dépayser son fils, le plaça, comme camérier ou compagnon d'études, auprès de l'abbé Colonna, que le connétable, son père, envoyait en Espagne. Giulio y resta deux ou trois ans, pendant lesquels il apprit la langue, et suivit les cours de droit aux universités d'Alcala et de Salamanque. Des causes mal expliquées, mais qui paraissent n'avoir rien eu d'honorable, déterminèrent son brusque retour à Rome. Peu après, les jésuites, voulant représenter en public la vie d'Ignace de Loyola, chargèrent Giulio du rôle de leur saint fondateur, et il enleva tous les suffrages. — Ce talent de comédien et la finesse des enseignemens jésuitiques allaient être transportés bientôt sur un plus vaste et plus sérieux théâtre. — Il avait repris ses études de jurisprudence. Ses parens le poussaient vers la carrière ecclésiastique, mais Giulio préférait l'épée à la soutane, et se fit envoyer comme capitaine d'infanterie à l'armée du pape dans la Valteline (1625). Ses chefs, guerriers pacifiques, frappés de son esprit souple, délié, pénétrant, l'envoyèrent négocier tour à tour auprès des généraux français et espagnols. L'adresse qu'il déploya dans ces missions révélait sa vocation diplomatique ; mais il s'entêtait à devenir homme de guerre, et, trouvant son génie martial trop à l'étroit dans la sphère de l'armée pontificale, il voulut passer au service de l'empereur. Ses parens s'opposèrent à ce projet et le rappelèrent à Rome, où il se remit à ses études.

Bientôt éclata la guerre pour la succession des duchés de Mantoue et de Montferrat. Le pape intervint comme médiateur (1629). Giulio, avant et après sa campagne de la Valteline, avait été le client, le familier ou le domestique (mots presque synonymes alors) de plusieurs nobles prélats romains. Le cardinal Bentivoglio, son patron à cette époque, le fit nommer secrétaire de légation du nonce Ginetti, et Giulio, qui venait de prendre le bonnet de docteur en droit civil et canon, partit pour la Lombardie. Il devint bientôt le bras

droit, la cheville ouvrière de la diplomatie papale. Ginetti fut forcé de le prêter à ses collègues des légations voisines : on le vit courir de Milan à Turin, de Turin à Mantoue, et ailleurs encore, présent partout, partout nécessaire ou sachant le paraître, agréable en même temps à chacune des parties belligérantes, négociateur d'une adresse incontestée, mais d'une probité assez contestable.

Cependant, tous les efforts conciliateurs et le traité de Suze n'avaient abouti qu'à une paix plâtrée, bientôt rompue. Louis XIII et Richelieu, s'apprêtant à repasser les monts avec une armée, s'étaient arrêtés à Lyon. Mazarin y fut envoyé (1630) pour conjurer l'orage qui menaçait l'Italie. La renommée de ses talens commençait à percer. Reçu de la manière la plus flatteuse, malgré ses vingt-huit ans et le peu d'éclat de son titre, il eut avec Richelieu une longue conférence, au sortir de laquelle celui-ci dit qu'il venait de parler au plus habile homme d'état qu'il eût jamais vu. Le grand ministre ne négligea rien pour le gagner. Giulio, qui avait peu de pruderie contre des avances pareilles, revint en Italie plein de bon vouloir envers la France, ayant posé, sinon les fondemens de la paix, du moins ceux de sa fortune.

Les hostilités continuèrent, entremêlées de négociations où ne se démentirent ni son adresse ni son activité. Il eut encore plusieurs entrevues avec Richelieu, et chaque fois ils se séparèrent plus satisfaits l'un de l'autre. Mazarini passait d'un camp à l'autre, exagérant aux Français les forces espagnoles, aux Espagnols la supériorité des Français; exhortant ceux-ci à la modération, travaillant surtout à décourager ceux-là. Ses efforts semblaient infructueux. Déjà les Français s'étaient mis en bataille, déjà ils avaient ouvert leur feu et s'avançaient impétueusement vers les lignes ennemies, lorsqu'on en vit sortir *il signor Mazarini,* poussant son cheval à toute bride, d'une main agitant son chapeau, de l'autre une feuille de papier, et criant : « *Halte! La paix, la paix!...* — Non; point de paix! point de Mazarin! » répondent nos soldats; et nombre d'entre eux dirigent leurs mousquetades

sur l'intempestif négociateur; mais lui galope intrépidement au milieu des balles qui sifflent à ses oreilles, arrive, sans être atteint, jusqu'au maréchal de Schomberg, annonce que les Espagnols, intimidés par sa faconde, acceptent les conditions imposées : le mouvement d'attaque est suspendu; les deux chefs s'avancent entre leurs armées, s'embrassent, et Mazarini, sans descendre de cheval, leur fait arrêter les bases de la paix sur le champ de bataille même. Le pape fit peindre dans une galerie du Vatican, et les gravures des almanachs français popularisèrent cet exploit d'un nouveau genre, ce *coup de chapeau* pacificateur, que suivit peu après le traité de Cherasco, en grande partie l'ouvrage du héros diplomate.

Les conférences de celui-ci avec Richelieu portaient leur fruit : ces transactions désavantageuses à l'Espagne commencèrent à lui rendre suspecte l'impartialité de l'officieux négociateur; elles furent suivies d'actes plus significatifs encore. Mazarini fit consentir le duc de Savoie à céder Pignerol aux Français; et, comme les traités antérieurs les obligeaient à évacuer cette forteresse, il eut recours, pour la leur conserver, à un subterfuge dont les Espagnols furent complétement dupes, et qu'ils ne lui pardonnèrent pas. En revanche, Richelieu écrivit au pape pour le féliciter des talens de son jeune ministre, et enjoignit à l'ambassadeur du Roi à Rome de solliciter pour Mazarini la nonciature de France. Mais avant tout il fallait quitter l'habit militaire, sous peine de végéter dans les rangs inférieurs d'une cour ecclésiastique. Notre martial capitaine se décida enfin à prendre la tonsure (1632), qui lui valut un canonicat et l'office de *référendaire de l'une et l'autre signature.* Deux ans après, comme il venait d'être nommé à la vice-légation d'Avignon, le pape l'envoya en qualité de nonce extraordinaire à Paris. Richelieu le reçut à bras ouverts, le choya de son mieux, voulut l'avoir pour hôte à Ruel, et là lui prodigua les soins les plus affectueux pendant une maladie dont il fut attaqué. Giulio de son côté ne négligeait rien pour se rendre agréable au ministre, au Roi, à chacun. Il avait apporté d'Italie une pacotille de

bonnes ou curieuses choses, confitures, pommades, savon de Naples et gants de Rome, étoffes, meubles, tableaux précieux, jusqu'à des cordes de luth, sans compter les reliquaires bénits et les *Agnus Dei.* Il en faisait avec discernement de profitables cadeaux; mais, en outre, le nonce courtisan ne négligeait pas, dit-on, les trafics lucratifs du brocanteur, ce qui, joint aux bénéfices du jeu, qui était resté une de ses passions dominantes, remédiait à la pénurie originelle de sa bourse.

L'enlèvement de l'électeur de Trèves par les Espagnols fit reprendre les armes à la France. Mazarini obtint de Rome des pouvoirs pour travailler de nouveau à la paix. Mais cette fois la cour de Madrid n'eut garde d'accepter pour médiateur le dangereux diplomate de Casal et de Pignerol, le convalescent de Ruel. Grâce à cette rancune et à ces ombrages, Mazarini fut rappelé de la nonciature en sa vice-légation d'Avignon. C'était une sorte d'exil qui le jetait en dehors des affaires et des honneurs; mais, six mois après, les différends de la cour pontificale avec notre ambassadeur rendirent la présence de l'habile Giulio nécessaire à Rome, où désormais il soutint ouvertement les intérêts de la France. Bientôt Richelieu le chargea de solliciter le chapeau de cardinal pour le fameux père Joseph; mais cette *éminence grise* n'ayant pu, *malgré la prise de Brissac,* s'empêcher de mourir, Richelieu reporta sur Mazarini toute sa confiance et la candidature de France au cardinalat. Toutefois, avant d'obtenir sa promotion, Mazarini eut à patienter long-temps: Urbain VIII, grâces à l'Espagne et aux envieux, lui était devenu contraire; et peut-être cet obstacle s'aggravait-il en secret d'une arrière-pensée jalouse de Richelieu. Quoi qu'il en soit, au commencement de 1639, l'ex-nonce apostolique fut appelé à Paris, et, par lettres de naturalisation, récompense de *ses recommandables et importans services,* il signor Giulio Mazarini se métamorphosa en monsieur Jules Mazarin, désormais initié par le cardinal-duc aux secrets les plus intimes de sa politique.

La grande guerre léguée par Luther à l'Europe durait encore : pour la terminer, on parla d'assembler un congrès à Hambourg. Richelieu choisit Mazarin pour y être le plénipotentiaire de la France; mais le savoir-faire de celui-ci devint plus indispensable encore en Savoie, où la France et l'Espagne se disputaient la prépondérance : Mazarin réussit à nous l'assurer par un traité. Ce succès et une supercherie officieuse de son ami, le secrétaire d'état Chavigny, triomphèrent de la jalouse défiance de Richelieu, si défiance il y avait : la candidature de Mazarin fut vivement poussée à Rome, et la barrette enfin envoyée pour lui à Louis XIII (1642). — Richelieu était habitué à faire des ingrats : Mazarin ne le fut pas, et le servit fidèlement dans cette crise décisive où le terrible malade de Narbonne pulvérisa d'un dernier coup de foudre la trame ourdie par Cinq-Mars. Bientôt, sentant le pouvoir lui échapper avec la vie, Richelieu recommanda le nouveau cardinal à Louis XIII, comme le seul homme apte à lui succéder, et, le lendemain de la mort du grand despote, des lettres royales firent savoir à tous les amés et féaux que Sa Majesté appelait en ses conseils *son très cher cousin* le cardinal Mazarin (décembre 1642).

Soigneux, à son début, de ne pas offusquer l'envie, il prit les fonctions, mais non le titre de premier ministre. Tout en suivant la politique générale de son prédécesseur, il en adoucit les formes et quelques uns des effets. — Louis XIII était mourant; les gens avisés commençaient à se ranger, selon leurs attachemens ou leurs prévisions, autour des deux compétiteurs naturels de la régence, Monsieur et la Reine. Le monarque hésitait dans son choix entre ces deux objets d'une égale désaffection. Mazarin, créature de Richelieu, partant mal vu de la Reine, quoi qu'il eût fait pour se laver de ce péché originel, travailla d'abord en faveur de Gaston. Mais, éprouvant de la part du Roi une résistance invincible, il s'efforça de rentrer en grâce auprès d'Anne d'Autriche : ses avances furent reçues avec froideur. Alors Chavigny présenta au conseil et Mazarin appuya un moyen terme, qui,

n'excluant aucun des deux prétendans, lui ménageait peut-être une chance auprès de chacun. Anne, régente, et Gaston, lieutenant-général du royaume, virent leur autorité limitée par l'adjonction d'un conseil de régence. Mazarin y figurait avec le simple titre de ministre d'état; mais, en l'absence de Monsieur et du prince de Condé, il avait la présidence, et la Reine devait traiter les affaires ecclésiastiques avec lui seul. La déclaration royale fut suivie du baptême du dauphin. Le Roi choisit le cardinal pour parrain de l'enfant qui allait s'appeler Louis XIV, et un mois après le fantôme couronné descendit dans la tombe.

Aussitôt se groupa autour de la Reine tout ce qui, comme elle, avait pâti sous Richelieu, martyrs venant réclamer leur palme. Ces *importans* pressaient Anne de faire annuler les restrictions imposées à son autorité, et de mettre à la tête du cabinet l'évêque de Beauvais, un des leurs. Mais la complète nullité de celui-ci, la capacité de Mazarin, seul dépositaire, avec son ami Chavigny, des secrets de l'état; le serment, qu'il fit secrètement par écrit, d'une soumission aveugle aux volontés de la Reine, et sa promesse d'aider à faire casser le testament de Louis XIII, décidèrent Anne, après mainte hésitation, à garder, du moins provisoirement, *ce Sicilien,* pour lequel d'ailleurs elle avait plutôt de la répugnance que de la haine. Ce dernier sentiment, au contraire, était celui qu'elle éprouvait pour Chavigny : aussi Mazarin, content de se sauver lui-même, s'empressa-t-il d'abandonner un ami auquel il avait dû en partie sa fortune, et que naguère il appelait *son père, son patron.* — Conformément à son pacte secret, Mazarin se démit du titre et des pouvoirs de conseiller de régence : force fut à ses collègues d'imiter ce désintéressement édifiant! Le parlement cassa la dernière volonté de Louis XIII; Anne fut déclarée régente sans restrictions. — Cependant le cardinal se sentait toléré plutôt que fermement établi au ministère : l'ambition lui inspirait le désir de plaire, la nature lui en donnait les moyens. « Il était d'une belle taille et au-dessus de la mé-

diocre; il avait le visage ouvert, le teint vif et beau, les yeux pleins de feu, le nez grand, mais bien fait, le front large et majestueux, les cheveux châtains et un peu crépus, la barbe plus noire et toujours gracieusement relevée avec le fer. Il avait grand soin de ses mains, qui étaient belles. Il était toujours fort parfumé, *et il fallait lui parler bien matin pour s'apercevoir qu'il sentît mauvais.....* » Il lui était resté de son ancien état quelque chose d'aisé et de galant dans les manières; sa conversation facile, enjouée, assaisonnée de lazzis italiens, empruntant même à son accent étranger une teinte de bonhomie et de naïveté, déridait les fronts les plus moroses, s'insinuait dans les oreilles les plus prévenues. Nul ne jouait mieux tous les jeux d'esprit ou d'adresse. Enfin, *il avait des charmes inévitables pour être aimé* de ceux qu'il voulait séduire. Ajoutez à cela qu'il paraissait inoffensif, sans prétentions, *et faisait semblant fort habilement de n'être pas habile.* Toujours riant, caressant et bénin, il ne blâmait rien, « ne voulait rien, était au désespoir que sa dignité de cardinal ne lui permît pas de s'humilier autant qu'il l'eût souhaité devant tout le monde, et marchait dans les rues avec deux laquais derrière son carosse. » Déjà en possession des bonnes grâces de Monsieur et du prince de Condé, ce fut vers la Régente qu'il dirigea ses batteries. Elle avait *témoigné n'être pas fâchée de le voir,* pour s'instruire des affaires étrangères, dont il avait la clef. Il commença donc à venir les soirs chez elle et à l'initier lentement aux secrets de la politique. Le caractère d'Anne, encore plus indolente qu'impérieuse et dévote, un peu coquette, encourageait l'ambition et ne décourageait pas la galanterie. — Les *importans* commencèrent à ouvrir les yeux. Pour expulser l'intrus, il se forma une ligue, à la tête de laquelle se mirent le duc de Beaufort et la duchesse de Chevreuse, amie devenue chère à la Reine par un dévouement éprouvé. Mazarin s'efforça de gagner cette femme ambitieuse; mais l'ancien garde-des-sceaux Châteauneuf était son amant, et de chaque concession bénévole elle lui faisait un échelon pour monter à la place de

premier ministre. Le cardinal se mit sur la défensive : alors éclatèrent contre lui des hostilités chaque jour plus sérieuses. Il crut ou feignit de croire que Beaufort voulait le faire assassiner, et demanda instamment en plein conseil la permission de retourner à Rome; il était sûr d'être refusé : Anne n'eut garde de sacrifier à *ces méchans amis*, qui la harcelaient de leurs prétentions et de leurs intrigues, ce pauvre cardinal, si dévoué, si désintéressé. Beaufort fut arrêté et emprisonné à Vincennes, malgré une belle lettre de Mazarin qui demandait sa grâce, lettre qu'on eut soin de rendre publique. Châteauneuf, la duchesse de Chevreuse, furent exilés avec leurs complices. — Cette victoire, d'un homme qui se faisait si humble, sur des gens si fiers de la faveur royale, donna subitement la mesure de son pouvoir et saisit chacun d'un étonnement respectueux.

Au commencement des quatre années qui suivirent (1644-48), Mazarin régna paisible. Illustré par des victoires au dehors, exempt de troubles intérieurs, cet *âge d'or de la régence*, comme l'appelèrent des poètes, aurait pu devenir, sous un ministre à vues larges et bienfaisantes, une ère de prospérité réelle pour le royaume. Épuisé par de longues guerres, le peuple soupirait après la paix et la diminution des tailles. Mais de ce vœu général, Mazarin l'ambitieux, le diplomate, ne s'inquiétait guère. Pourvu que la maison d'Autriche fût abaissée et lui-même tout-puissant; — pourvu que d'Enghien et Turenne apostillassent à coups de canon victorieux ses dépêches au congrès de Munster, — et que la Régente, habilement distraite des affaires, se récréât avec sa cour à quelque jeu de cartes d'invention mazarinique, ou s'ébahît (non sans bâiller un peu) aux merveilles inconnues d'une *comédie italienne*, et surtout aux arias des chanteurs ultramontains; en un mot, pourvu que, hors des frontières et autour du trône, rien ne déviât trop de la ligne tracée par le ministre, il lui semblait que tout allait bien, et que la France devait être contente. Ne lui faisait-il donc pas d'assez splendides cadeaux? — A Munster l'Alsace, à Paris l'*opéra*,

les *soprani*, sans compter le *jeu de hoc!* D'ailleurs, n'avait-on pas pour soi les grands et les parlemens, — ceux-ci courbés, mutilés sous Richelieu, et maintenant ne songeant qu'à panser leurs blessures, sur lesquelles le nouveau ministre versait le baume onctueux de ses politesses; — ceux-là pour la plupart jadis chassés du royaume, et aujourd'hui s'endormant *paresseusement dans leurs lits, qu'ils avoient été ravis de retrouver!*... Mazarin, en gorgeant de pâture ces ambitions voraces, toujours béantes autour de la minorité d'un roi, se flattait de les apprivoiser à son usage. Malheureusement, pour *étourdir la grosse faim de leur avarice* et subvenir aux frais de la guerre, les caisses étaient vides, le crédit nul; il fallut augmenter les impôts, et inventer en outre mille expédiens pour faire suer de l'or au peuple déjà accablé. Enfin *le mal s'aigrit, la tête s'éveilla, Paris se sentit et poussa des soupirs.* Le ministre, murmurait-on, livrait le royaume aux pilleries des traitans, et pillait lui-même plus effrontément que personne : — ces fêtes de cour, ces traités si longuement élaborés, ces dispendieuses victoires, n'étaient qu'une souffrance pompeuse : — avec des lauriers et des myrtes on ne fait pas de pain. — Ces plaintes se propageaient, aiguisées en couplets satiriques. Mazarin jugea peu redoutables des attaques faites avec une arme si légère : « Qu'ils *cantent*, ces Français, pourvu qu'ils paient! » disait-il; « laissons parler et faisons. » Mais voilà qu'un beau jour Paris transforma ces fredons en menaçant prélude d'émeute; le parlement comprit que le moment venait de reconquérir sa prépondérance politique, et engagea une vive escarmouche de remontrances. Mazarin essaya de riposter à la Richelieu; mais il n'était pas dans son caractère de soutenir ces moyens de vigueur; le parlement résista; Mazarin céda. Alors il se mit à tromper ceux qu'il n'osait vaincre. La mauvaise foi acheva de déconsidérer un pouvoir qui n'avait su ni se faire aimer ni se faire craindre; la bourgeoisie, soutenue par les magistrats, les magistrats, sûrs de l'appui *du badaud, s'infectèrent* de plus en plus *de l'amour du bien public.* — A

mesure qu'augmentaient les difficultés, Mazarin concentrait davantage dans ses mains l'action gouvernementale. Il accapara le travail de tous les autres ministères : ce surcroît d'occupations ne lui laissa plus guère de temps pour les audiences ; et comme en outre il ne voulait pas se sevrer de ses bonnes heures de *far niente*, malgré sa prodigieuse facilité de travail, nombre d'affaires restaient arriérées. Lorsqu'à force d'obsessions les solliciteurs en souffrance pénétraient jusqu'à l'éminence, ils la trouvaient occupée de bijoux, d'ameublemens, jouant avec ses perroquets, avec ses singes parfumés, tenant en main, au lieu de la plume du ministre, le cornet à dés, les cartes du joueur, ou pesant au trébuchet les pistoles gagnées la veille, pour remettre sur table le soir celles qui n'étaient pas de poids. Ayant remarqué un peu tard les inconvéniens de la familiarité, il était devenu aussi superbe envers les humbles qu'il était resté humble envers les superbes. Puis les expédiens financiers étant chaque jour plus difficiles et l'argent plus rare, il ne distribuait maintenant qu'avec une extrême parcimonie cette savoureuse manne de largesses, à laquelle on s'était si bien affriandé. A mesure qu'il donnait moins, il promettait davantage ; il riait sous cape lorsqu'il avait payé d'*un peu de poudre d'alchimie*, suivant son expression, les fâcheux qui espéraient *un pont d'or*. On s'aperçut que le moyen d'obtenir de lui autre chose que des paroles creuses, c'était de se faire craindre : cette découverte grossit démesurément les rangs de l'opposition. — Si avare envers autrui, Mazarin ne se refusait rien à lui-même. Tandis qu'il laissait dans la maison du Roi la plupart des charges sans titulaires ou sans appointemens ; — que le jeune Louis XIV couchait dans de vieux draps troués, à travers lesquels passaient ses jambes, et, faute de pouvoir renouveler sa garde-robe, portait en été une robe de chambre fourrée, devenue ridiculement courte ; — tandis que la fille de Henri IV, l'épouse du roi Charles Ier d'Angleterre, réfugiée au Louvre, restait six mois privée de sa pension, aumône, dette sacrée de la France, — et que bientôt elle allait se voir réduite, dans les froids de

l'hiver, à tenir sa fille au lit faute d'un fagot pour allumer du feu; — tandis que la misère de la royauté rivalisait la misère du peuple, — le cardinal achetait un palais à Rome, à Paris un palais qu'il ornait de galeries de peinture et de sculpture, bâtissait des écuries ou plutôt un troisième palais pour ses chevaux. Il est vrai qu'avec une magnificence moins égoïste, il rassemblait aussi dans sa demeure une bibliothéque admirable, qui, ouverte au public, devenait un des plus utiles ornemens de Paris : mais qu'importait à la masse aigrie et souffrante ce vaste dépôt des connaissances humaines, où le ministre semblait n'avoir pas un seul pauvre petit livre qui lui apprît l'art de bien gouverner?... La diplomatie même de Mazarin, si habile qu'elle fût, n'échappait pas à la censure. Il était ami de la lenteur : *Le temps et moi,* disait il. Mais l'allure tortueuse du négociateur paraissait incapacité ou même trahison à cette impétuosité française qui se précipite toujours par la ligne droite. — L'homme privé n'était pas en butte à de moindres accusations que l'homme public. Les jansénistes, que le cardinal avait molestés avec un zèle d'orthodoxie plus ostensible que réel, avaient, dans la personne du dévot et rancuneux Chavigny et de ses amis, pris position au parlement : ils déblatéraient contre la sensualité et les mœurs équivoques de l'intolérant prélat. La boue dont on éclaboussait le ministre rejaillissait malheureusement jusque sur la royauté; on glosait hautement sur la faveur chaque jour plus suspecte que, malgré la clameur générale, la Régente accordait à un étranger odieux, méprisé, et bientôt même couvert de ridicule. — Les chambres du parlement, par l'*arrêt d'union,* s'étaient liguées collectivement. Mazarin noua des conférences avec ces magistrats, pour obtenir le retrait de ce séditieux et funeste *arrêt d'oignon,* comme il l'appelait. Après avoir bien ri de ce qu'on nommait l'ignorance, l'ineptie du *Trivelino principe* (bouffon d'une farce italienne), de *ce fat* qui s'imaginait *prendre léviathan avec des amorces,* — on s'indigna, et comme en France on se résigne parfois au joug d'un tyran, jamais à celui

d'un sot ou de l'homme qu'on prend pour tel, — la Fronde éclata.

L'animadversion à laquelle le ministre se vit en butte était à la fois trop passionnée et trop générale pour être complétement équitable ou complétement injuste. Les plaintes relatives aux rapines de Mazarin étaient assurément fondées. Quant à la pureté de ses mœurs, c'était déjà trop qu'il y eût doute, et surtout que, dans un temps critique pour le pouvoir, ce doute exposât une personne royale aux ponts-neufs orduriers et à la risée des harangères. Quant à son habileté, le congrès de Munster et la paix de Westphalie (1648) la montraient supérieure, mais dans la limite d'une spécialité. Les fermens de troubles, développés d'abord par trop d'incurie et de mollesse, exigeaient une plus énergique concentration, une plus compacte unité du pouvoir : la France n'étant mûre que pour *la monarchie absolue tempérée par des chansons* ou pour une anarchie stérile de grands enfantemens, il fallait à ce faisceau, prêt à se disjoindre, l'anneau de fer d'un despote. Mais Mazarin n'avait ni la trempe vigoureuse ni le cycle universel des facultés nécessaires pour accomplir à lui seul, franchement et sans trop de péril, cette tâche difficile. Ce fut sa ténacité patiente qui le fit triompher, peut-être plus encore que son habileté; mais la France et la royauté, aux dépens de qui se jouait la partie, eurent le droit de trouver qu'elle aurait pu être gagnée en moins de temps, avec moins de risques et plus d'honneur.

Mazarin, s'abritant derrière le trône, et cramponné à la main de la régente, résista long-temps à la haine publique, aux ambitions coalisées, aux foudres judiciaires du parlement, qui, non content de le proscrire comme *ennemi du roi et de l'état*, l'avait blessé par son côté le plus sensible en confisquant ses biens et en arrêtant le paiement de ses pensions et bénéfices. Enfin, Anne elle-même dut lui retirer momentanément son appui, sous peine d'être entraînée dans sa chute. Chargé d'outrages et de malédictions, bouc émissaire de la royauté, Mazarin partit pour l'exil (1651). Les Espagnols,

espérant qu'il voudrait se venger de cette France dont *il avait reculé toutes les frontières*, écrivait-il, *et où il ne lui restait pas un asile,* se hâtèrent de lui en offrir un, mais il eut la noblesse ou la prévoyance de le refuser : il se flattait que la constante affection d'Anne et l'inconstance de la haine française lui aplaniraient bientôt la voie du retour. Cependant, sa retraite au château de Bruhl, près Cologne, se prolongea toute une année, — année d'intrigues compliquées, d'ennui, de pauvreté même. Il faut voir dans sa correspondance ses espérances et ses anxiétés, — ses efforts pour conserver en main, malgré la distance, le timon des affaires; — l'art avec lequel il identifie sa cause avec celle du Roi, et son amour bien sincère pour le pouvoir avec l'hypocrite amour dont il entretient la Régente, avec *la passion dont il se meurt pour elle* [1] : il faut lire ses plaintes, tantôt éloquentes et dignes, tantôt humbles, naïves, piteuses jusqu'au comique, lorsqu'il sent peu à peu la faveur qui s'éloigne et la *mendicité* qui s'approche; — son désespoir en recevant, au nom de la Régente, l'ordre de retourner, non à Paris, mais à Rome, à Rome, où il n'eût trouvé, avec un exil éternel, que l'indigence et la honte auprès d'un pape son ennemi. Enfin, grâce à ses efforts, grâce aux treize ans accomplis du Roi, Mazarin reçoit l'ordre du retour et le fait précéder d'une lettre royale de réhabilitation, dictée ou corrigée par lui-même. Il passa la frontière avec une petite armée levée en partie à ses frais, et portant l'écharpe verte à sa livrée. Narguant ainsi le parlement, qui venait de mettre sa tête à prix, il rejoignit la cour à Poitiers, où il se ressaisit d'un

[1] On a cru trouver dans ces lettres des indices patens d'*une liaison d'amour* entre la Reine et Mazarin, liaison légitimée peut-être par un *mariage secret*. De ces deux conjectures, la dernière est inadmissible : Mazarin, *cardinal marié*, aurait-il pu, du vivant d'Anne, aspirer, comme il le fit, à la *papauté*? Quant à la seconde, — au lieu de faire supposer un commerce coupable *dont la preuve n'existe pas*, le caractère d'Anne et celui de Mazarin autoriseraient plutôt à penser que l'une recevait avec un plaisir de pure vanité les hommages que l'autre lui offrait avec une ardeur de pure ambition.

pouvoir plus absolu que jamais (janvier 1652). Cependant, pour ôter aux factions lassées leur dernier prétexte de résistance, il se décida de lui-même, six mois après, à un second exil. Cette fois il partait sûr du retour, mais, à tout événement, les poches bien remplies; il n'alla que jusqu'à Sédan, d'où il continua de conduire les affaires. Ce départ, selon son calcul, convertit rapidement en fait la révolution commencée dans les esprits : le Roi rentra dans sa capitale soumise et repentante. Mazarin ne se pressa pas de revenir; il fallait laisser aux Parisiens le temps *de tremper leur reste de colère;* puis les chefs de la rébellion devaient être punis, et il ne se souciait pas d'assumer sur lui, présent, l'odieux des mesures qu'absent il pouvait diriger et désavouer. Enfin, il revint comme un monarque rentrant dans ses états reconquis. Turenne et les principaux officiers de l'armée lui firent cortége des frontières jusqu'à Paris; le Roi alla lui-même à sa rencontre à six lieues hors de la ville (1653). Les Parisiens, avec toutes les démonstrations de la joie, *se tuaient* pour se trouver sur son passage, et lorsque son Éminence entra dans le cabinet de la Reine, une foule de gens de qualité *s'étouffaient* à qui se précipiterait à ses genoux le premier. La ville lui donna une fête où lui furent prodigués les honneurs jusqu'alors réservés au souverain. Le cardinal jeta de l'argent à la foule, qui répondit par des *vivat* à ces largesses. — Nul acte sanglant ne déshonora sa victoire; la cruauté répugnait à sa nature. Mazarin se vengea pourtant à sa manière : il se remit à rançonner la France avec une fureur d'avidité et une hauteur d'orgueil auprès desquelles ses hauteurs et ses rapines passées ne semblaient qu'essais de novice. Pendant les jours de la Fronde, il avait pris pour devise un rocher battu des vagues, avec ces mots: *Quam frustra et murmure quanto!* — Fastueux emblème qui ne lui convenait guère, à lui dont la mollesse élastique ne résistait qu'en cédant, liége ballotté des flots et insubmersible. Les contemporains s'accordent à nous le représenter comme atteint, dans mainte circonstance, de terreurs paniques et d'une couardise, mauvaise conseillère. Il

ne manquait pourtant pas absolument de courage ; mais il en était aussi avare que de son argent, et n'en usait qu'à la dernière extrémité. Le courage militaire, le plus facile de tous, était celui dont il faisait le plus volontiers parade, au point de prendre parfois des airs de matamore qui divertissaient singulièrement les vrais braves. Soit réminiscence de son premier état, soit imitation du grand cardinal, son belliqueux prédécesseur, soit plutôt encore cet esprit de personnalité rapace qui retirait à soi le monopole de toutes choses et le faisait aspirer, selon Gui-Patin, au titre d'*héritier universel du genre humain*, Mazarin eût voulu être, en même temps que le premier homme d'état, le premier capitaine du royaume. Or, a défaut de trophées qui lui appartinssent, il s'appropriait les victoires qu'il était venu voir gagner.

La guerre, éteinte dans l'intérieur du royaume, s'animait avec les Espagnols ; Condé recommençait le connétable de Bourbon. Après que Louis XIV eut été sacré à Reims, Mazarin le mena faire sa première campagne. Depuis huit ans déjà, établi par la Reine mère surintendant de l'éducation de ses deux fils, le cardinal, pour mieux assurer la sécurité future du trône, avait paru s'appliquer *à efféminer* Monsieur et *à viriliser* le Roi. Mais cette dernière partie de la tâche, son immense égoïsme avait eu soin de ne la remplir qu'à moitié. Pourtant, grâces à la rectitude de son jugement et aux instincts d'une âme vraiment royale, l'élève négligé devinait une partie de ce qu'on ne lui montrait pas. Ces progrès spontanés réjouissaient médiocrement Mazarin : « Ah ! monsieur le maréchal, » disait-il à Grammont, qui le flattait d'une puissance éternelle, fondée sur la faiblesse de Louis, « vous ne le connaissez point ; il y a en lui de l'étoffe pour faire quatre rois et un honnête homme ! »

Au retour d'une brillante campagne, le cardinal, pour occuper Louis, multiplia les fêtes, les bals, les carrousels. Le ministre avait fait venir d'Italie sept de ses nièces : il forma de cette jeune et grâcieuse pléiade la société presque exclusive du monarque. L'une d'elles, Marie Mancini, subjugua sans

peine un cœur neuf *qui cherchait maître:* son oncle se flatta un instant de poser la couronne de reine sur le front de la brune *Mazarinette*, mais cette insolente espérance échoua devant la fermeté d'Anne d'Autriche. Jaloux de se disculper par quelqu'action d'éclat en politique, Mazarin résolut le mariage de Louis avec l'infante d'Espagne. La guerre durait toujours : pour faire pencher en faveur de la France la balance des combats, Mazarin n'avait pas rougi d'y jeter, à côté de l'épée fleurdelisée, l'épée souillée du régicide Cromwell, — honteuse, mais utile alliance achetée par de lâches concessions aux volontés hautaines de l'usurpateur. L'Espagne, fatiguée d'une lutte devenue inégale, alarmée des démarches faites par Mazarin en Allemagne pour obtenir à Louis XIV la couronne impériale alors vacante, souhaita la paix, dont le mariage de l'infante était le lien naturel. Mazarin se rendit aux Pyrénées pour s'aboucher avec le plénipotentiaire espagnol, don Luis de Haro. Les conférences eurent lieu dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, et durèrent trois mois entiers. L'Espagnol s'était retranché dans un système de formalités à l'aide duquel il espérait déjouer la dangereuse dextérité du cardinal, et « prendre avantage sur l'impatience des Français. » Malgré la fatigue de ces longues séances, Mazarin en rédigeait les détails jour par jour et les expédiait aussitôt à la cour, excès de travail qui abrégea sa vie, mais qui avait pour but de mettre en pleine lumière l'habileté du négociateur et d'initier enfin le Roi peu à peu à la connaissance de ses affaires. Ces dépêches sont en effet un vrai manuel de diplomatie classique. Un des points les plus difficiles fut la réhabilitation de Condé, demandée par l'Espagne à des conditions que le cardinal repoussa opiniâtrement, comme un dangereux encouragement donné à la révolte. Il est permis de croire que la rigidité de ses principes politiques était soutenue par un peu d'animosité personnelle contre un prince qui, pendant la Fronde, l'avait accablé de moqueries poussées jusqu'à l'insulte. « Enfin, nous avons fondu la cloche, » écrit Mazarin. L'avantage restait à la France. Outre la con-

firmation des cessions prononcées à Cherasco et à Munster, elle obtint le Roussillon et la Cerdagne jusqu'au pied des Pyrénées, et nombre de villes dans l'Artois, la Flandre et le Hainaut. Cependant, selon Brienne le fils, le cardinal eut soin de ménager sur quelques points secondaires les intérêts de l'Espagne, et acheta par cette condescendance la promesse secrète que cette puissance ne s'opposerait pas à sa promotion à la papauté si Alexandre VII mourait. Il est certain qu'il aspirait au pontificat. L'année précédente, une dangereuse maladie du Roi avait fait voir au ministre qu'un changement de règne le laisserait sans appui contre des haines mal éteintes; car il ne pouvait plus compter sur la Reine mère, sa bienfaitrice, à laquelle, depuis son retour d'exil, soit rancune, soit ingratitude, il n'avait plus témoigné qu'une offensante froideur. La souveraineté spirituelle eût donc été un magnifique asile pour l'ambition contre l'instabilité du pouvoir temporel. Six mois plus tard, après la célébration du mariage (1660), la cour revint du midi de la France, et fit une entrée magnifique à Paris. La maison de Mazarin et ses équipages éclipsaient tout le reste, et furent une heure à défiler. Depuis long-temps déjà il avait une garde de cent chevaux et de trois cents fantassins.

La paix de Westphalie n'avait été que l'achèvement d'une œuvre commencée par Richelieu : ce traité des Pyrénées, conception de Mazarin, le plaçait à une hauteur où il était plus facile à la flatterie qu'à la haine de le suivre. Le parlement, distinction inouïe, vint le complimenter par députation, et les autres cours souveraines suivirent cet exemple. Désormais tout le monde dut l'appeler monseigneur : les courtisans n'osèrent plus *frapper* à la porte de son cabinet; ils y *grattèrent* avec leur peigne, comme ils faisaient pour entrer chez le Roi. — Cependant, les veilles données au jeu après des journées d'excessif travail, durant les dernières négociations, avaient détruit sa santé. Il languit six mois encore, et consacra le reste de ses forces à rendre le Roi capable de succéder à la royauté. Il envisagea sa fin prochaine avec une tranquillité

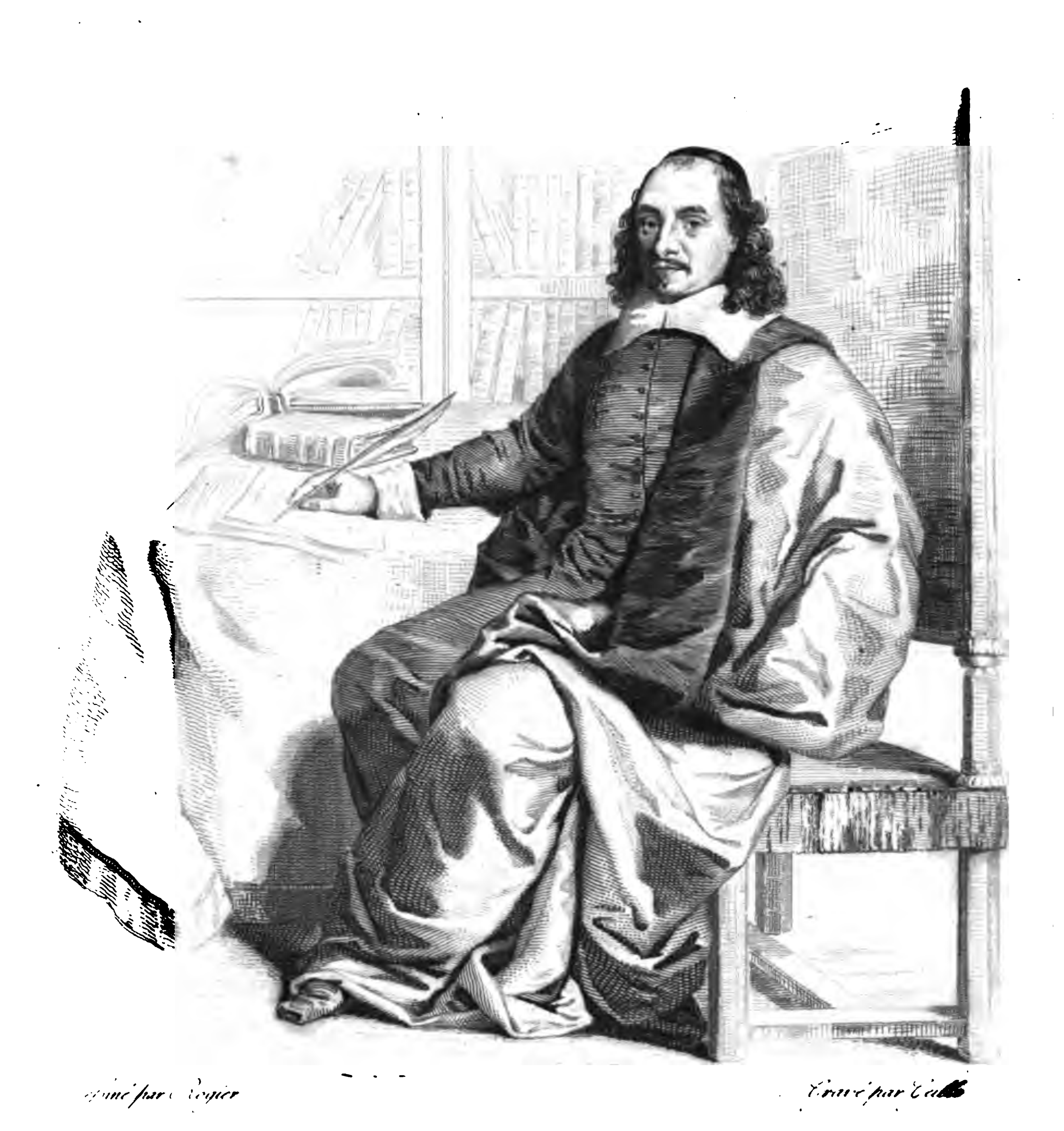
que lui donnait, disait-il, *l'innocence de sa vie passée*. Et, en effet, l'éternité qui s'ouvrait devant lui parut moins l'effrayer que l'idée de n'y pouvoir emporter ses trésors. Se traînant à travers les salles magnifiques de son palais : « Il faut quitter tout cela ! » s'écriait-il douloureusement. Du reste il affectait devant le monde une fortitude, une liberté d'esprit, une gaîté même, qu'il ne devait ni à la résignation chrétienne, ni au stoïcisme philosophique. Jusqu'au jour où le nonce du pape, instruit qu'il avait reçu le viatique, vint lui conférer l'indulgence plénière *in articulo mortis*, accordée à tous les cardinaux, on ne cessa de jouer dans sa chambre; un croupier habile tenait pour lui les cartes. Il reçut les secours spirituels avec autant de foi et de componction extérieure qu'en exigeait la décence, et il se soumit docilement aux actes de pénitence et de réparation qui lui furent prescrits, en tant qu'ils n'inquiétaient pas directement son incurable avarice. Mais son confesseur lui ayant dit qu'il serait damné s'il ne restituait pas tout le bien mal acquis, il s'éleva une lutte inaccoutumée entre sa cupidité et sa conscience, tardivement réveillée par l'imminence de la mort : « Hélas ! je n'ai rien que des bienfaits du Roi ! s'écriait le cardinal, comme essayant une dernière fois de tromper les hommes, et le ciel et lui-même. » Mais, objectait le casuiste, il faut bien distinguer les dons du Roi de ce que vous vous êtes donné. » — « Ah ! si cela est, il faut tout rendre ! » Sacrifice surhumain, auquel il ne pouvait se résoudre. Enfin, Colbert, son intendant, lui conseilla de faire une donation entière de ses biens au Roi, trop généreux pour ne pas les lui restituer aussitôt. Cette transaction diplomatique avec sa conscience plut à Mazarin. Mais voilà que le Roi s'avisa d'accepter sans dire mot de la rétrocession espérée : perplexité poignante qui fut pendant deux jours la vraie agonie, le purgatoire anticipé de Mazarin ! Enfin arriva le brevet qui lui remettait en pur don tout ce qu'il avait acquis pendant son ministère. Le moribond eut la jouissance de faire encore une fois acte de possession en disposant, par un nouveau testament, de son immense

fortune. Celle-ci, selon l'évaluation la plus modérée, montait à plus de cinquante millions. Il défendit qu'on fît l'inventaire de sa succession, sans doute de peur de scandaliser le public par la confidence de ses incroyables richesses. Entre autres dispositions remarquables, il laissait deux millions pour la fondation du collége des Quatre-Nations, où devaient être gratuitement reçus des élèves choisis dans les quatre provinces que, par les traités de Munster et des Pyrénées, il avait réunies à la France. Le legs le plus précieux qu'il fit à Louis XIV, ce fut Colbert. Enfin, le 9 mars 1661, en sa cinquante-neuvième année, s'éteignit à Vincennes ce fils du majordome romain, devenu cardinal, chef des conseils du Roi, surintendant de la maison de la Reine, duc de Mayenne, etc., etc., allié, par les *mariages* de ses nièces, à plusieurs familles souveraines, et même au sang royal de France; cumulant, sans être prêtre, l'évêché de Metz et huit grasses abbayes; en outre, détenteur *provisoire* de maint bénéfice dont il était soupçonné de faire trafic, de même qu'il avait vendu à son profit toutes les charges de la maison de la Reine; enfin, assurait-on, joignant en secret à de si beaux titres ceux, moins brillans, mais très lucratifs, de munitionnaire général de l'armée et d'associé commanditaire des corsaires français. — Le Roi fut presque seul à le regretter ou à *paraître* le regretter. Sa famille, qu'il avait, par orgueil plutôt que par affection, gorgée de richesses et d'honneurs, mais qu'il traitait durement du reste, se réjouit de son héritage plus qu'elle ne s'affligea de sa mort. L'opinion publique se formula dans l'épitaphe suivante : *Ci gît l'éminence deuxième : Dieu nous garde de la troisième!*

Le Mis DE CUBIÈRES.

———





[illegible] par [illegible]ogier — Gravé par [illegible]

[illegible]


THE ASTOR LIBRARY
NY

PIERRE CORNEILLE,

NÉ A ROUEN, EN 1606; MORT EN 1684.

Dans les loisirs de Sainte-Hélène, l'Empereur a dicté à son secrétaire officiel cette singulière phrase : « Si Corneille avait vécu de mon temps, je l'aurais fait prince. »

Je ne le crois pas.

Il est possible que le premier consul Buonaparte eût offert à Corneille une place dans le Sénat, à l'époque où il organisa ce grand corps, parce que la France n'avait alors d'autre aristocratie que celle de ses illustrations, et qu'après tout, puisqu'on en voulait une, il fallait bien en prendre les élémens là où ils étaient. Quant à l'empereur Napoléon, c'est tout au plus s'il eût fait de l'auteur de *Cinna* son lecteur à trois mille francs d'appointemens, ou, par une grâce spéciale, le bibliothécaire de sa maison.

Au reste, il faut le dire, le grand Corneille n'obtint pas tant de faveur de Louis-le-Grand.

Ce n'est pas à titre d'accusation contre le Roi ou l'Empereur que je fais cette remarque. Le vrai rémunérateur des grandes gloires littéraires est la postérité; elles ont besoin, pour être authentiques, de cette consécration suprême que le temps communique aux renommées qu'il n'efface ou n'anéantit pas; et la juste appréciation de toute supériorité est bien plus facile aux générations qui suivent qu'à celles qui vivent contemporaines.

Le titre de prince n'eût d'ailleurs rien ajouté à la gloire de Corneille, et les embarras inséparables d'un si haut rang eussent à coup sûr ôté beaucoup à son génie. Ne regrettons donc point que notre premier poète ait devancé de près de deux siècles l'ère napoléonienne, si peu féconde en illustra-

tions littéraires. La gloire militaire absorbait tout à cette époque, et l'aigle impérial avait des serres trop avides pour laisser échapper une seule branche des lauriers dont il accablait une seule tête. Nulle émulation de gloires rivales n'était possible : il y avait un maître à qui tout revenait, et qui dévorait tout.

On n'a jamais étudié avec assez d'attention les symboles que les traditions antiques nous ont fournis; et cependant, tout est en quelque sorte collectif et typique dans ces grands promoteurs de civilisation dont elle nous a légué les noms poétiques ou législateurs. Il est bon de rappeler à notre dix-neuvième siècle, qui pourrait bien l'avoir oublié, tant il a peu d'analogie avec les siècles mythologiques, que le *poète* tel que les anciens le concevaient, leur Homère enfin, type ou individu, selon qu'il plaira aux savans de le décider, le rapsode des vieilles races, était aveugle et mendiant.

Et nunc, reges, intelligite!

Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606. Son père avait eu des lettres de noblesse auxquelles les enfans ne dérogèrent pas; car Thomas lui-même avait assez de talent pour anoblir un nom que son frère Pierre n'aurait pas porté.

Ce furent les Jésuites de Rouen qui élevèrent Corneille. Il est vrai qu'un siècle plus tard, Voltaire sortit aussi de leurs écoles : l'on peut au moins conclure de ces deux faits en faveur de leur enseignement littéraire.

Peut-être les Jésuites, pour gagner la confiance des gens du monde, s'accommodèrent-ils un peu trop aux exigences de ce monde qu'ils espéraient diriger; ce faisant, ils n'obligèrent que des ingrats, et furent en quelque sorte poursuivis à outrance dans le dernier siècle par ce monde des cours et des cabinets qui était leur élève. La persécution leur a profité; et comme la société ne leur demande plus de mondanités, elle est peut-être au moment de retirer de leur enseignement les plus précieux avantages.

Corneille était destiné au barreau comme presque tous les jeunes gens qui plus tard ont été des poètes. Il faut convenir que le barreau de cette époque, enfermé dans les étroites limites d'un parquet sans issue, et presque sans retentissement, avait peu de séductions pour ces imaginations vives et brillantes qui avaient besoin d'un public, et demandaient des applaudissemens et des couronnes. Tout autre est le barreau de nos jours où se précipite la jeunesse française, et dont elle n'a fait qu'un rapide et brillant passage pour monter à la tribune nationale; aussi il y a foule dans ses avenues, et presque toutes les voix vont essayer des échos plus indulgens, avant de demander aux échos sévères de la presse de propager leur éclat dans toute l'Europe.

Corneille ne perdit pas beaucoup de temps avec Cujas et le *Digeste*. Une aventure de jeune homme, dont il était le héros, lui fournit le sujet de *Mélite*, et ce premier ouvrage, tout inférieur qu'il est aux chefs-d'œuvre qui l'ont suivi, indique déjà, dans les formes du style et dans quelques parties animées du dialogue, ce que seront un jour *Polyeucte* et *Don Sanche*.

L'apparition de *Mélite* fut un grand événement dramatique; et si l'on avait le courage de lire quelques unes des pièces qui étaient en possession du théâtre à cette époque, et au milieu desquelles celle de Corneille vint prendre place, on ne serait point étonné de l'enthousiasme qu'elle excita. En littérature comme en histoire, la saine appréciation d'un fait ne permet point de l'isoler des faits parmi lesquels il se montre. Il n'y a dans tout ce qui émane de l'homme qu'une grandeur relative et proportionnelle; et pour la bien juger, il faut que la proportion s'établisse plutôt avec le passé qu'avec l'avenir. *Mélite* cessa d'être le chef-d'œuvre de Corneille quand parut *le Cid*, chef-d'œuvre du siècle.

Il est curieux de suivre l'auteur de *Clitandre* et même de *Médée* jusqu'au *Cid;* aucun de ses pas ne semble mener si haut; c'est que le génie va par élans et non par une marche graduelle, et que sitôt qu'une circonstance le débarrasse des

entraves que lui suscitent les habitudes ou les exigences du monde dans lequel il vit, il marque par un prompt essor son activité et sa puissance.

De *Clitandre*, on mesure avec une sorte d'effroi toute la hauteur du *Cid* et des *Horaces*; et l'on est quelquefois tenté de croire, comme Corneille lui-même nous y autorise dans son examen, qu'il a voulu parodier la tragédie telle qu'on la concevait à cette époque, en exagérant outre mesure tous ses défauts.

Il semble que cet essai ait fait croire au grand Corneille qu'il n'était pas né pour la tragédie, puisque après l'avoir tenté il se rejette à plusieurs reprises dans la comédie d'aventure, jusqu'à ce que *le Cid* vienne lui révéler inopinément tout son génie.

C'est donc ici que nous prendrons notre grand tragique, car nous l'y trouvons tout entier; et ce premier pas est de ceux qu'on ne renouvelle guère, tant on a de peine à se maintenir là où il vous a placé.

Je n'entrerai point dans le récit des détails que tout le monde connaît, sur ce qu'on a appelé la jalousie du cardinal de Richelieu, et le malheur de Corneille, d'être à la fois attaqué par Scudéri, et longuement jugé par l'Académie française. Si Richelieu, si le grand ministre qui contenait d'une main la puissance étonnée de l'Autriche, et terrassait de l'autre les grands vassaux du trône tour à tour humiliés, dépouillés ou égorgés, tandis que les hommages de la France et de l'Europe ne laissaient de royal à son maître qu'un vain titre, si, comme on le prétend, le grand cardinal fut jaloux de Pierre Corneille, auteur de la tragi-comédie du *Cid*, certes c'est un trop bel hommage rendu aux lettres pour n'en pas tirer vanité au nom de Corneille lui-même; et cette jalousie ne fut de la part de Richelieu qu'un instinct de son génie, qui lui signalait dans Corneille un génie prééminent.

Quant aux critiques dont *le Cid* fut l'objet, ce grand émoi donné au monde littéraire par l'apparition d'un drame, prouve mieux que tout ce qu'on en raconte l'importance

qu'on lui attribuait; et il n'appartient pas à tout le monde d'exciter de telles envies, de soulever de semblables discussions.

Jodelle, Mairet, et même Rotrou, n'étaient troublés par personne dans la paisible jouissance de leur part de renommée.

Je dirai même que ces sortes d'épreuves sont nécessaires à la consécration d'une œuvre destinée à servir de modèle : c'est une sorte d'initiation que l'art acquiert; et l'on sait à quel prix toutes les initiations s'obtiennent.

Le Cid n'était point une simple œuvre dramatique plus ou moins parfaite, plus ou moins belle; c'était la tragédie moderne, ç'aurait dû être la tragédie française, telle qu'il convenait à un génie libre et chrétien de la créer, telle enfin qu'après deux siècles on la conçoit maintenant, sans la mieux imiter qu'on ne l'a fait depuis.

Il faut que les études classiques fussent bien puissantes en France, et qu'elles aient exercé une grande influence sur nos plus grands esprits, pour qu'un exemple si hautement donné, si unanimement applaudi, soit resté si long-temps sans imitateurs. Nous avions les meilleurs colléges de l'Europe, et, en vérité, je ne sais pas si notre littérature, tout admirable qu'elle est, a gagné quelque chose à cela.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que Corneille n'a pas eu de successeurs; c'est Racine qui a tout pris; et sans les inimitables chefs-d'œuvre qu'il nous a laissés, il serait peut-être à regretter que l'apparition d'un tel homme sur la scène tragique ait interrompu tout à coup les traditions cornéliennes ou plutôt françaises, pour y substituer celles des tragiques grecs.

Hâtons-nous de le dire, cependant : le genre adopté par Racine convenait éminemment aux sujets qu'il avait choisis. Cette forme heureuse, cette allure vive et libre du *Cid* et de *Don Sanche*, si merveilleusement adaptées aux sujets modernes, n'auraient servi qu'à faire grimacer sans dignité ceux empruntés aux temps antiques. *Oreste*, *Phèdre*, et

même *Néron*, n'étaient point de la même race que *Rodrigue*, *Chimène* ou *Polyeucte*. Les grandes figures antiques voulaient être reproduites avec un dessin plus correct, une pose plus grave, des draperies plus larges et mieux jetées. On aurait eu tort d'oublier qu'il y avait de l'architecture grecque et romaine dans les décorations, et que tout devait être en harmonie de simplicité, de dignité et d'élégance.

Quelle admirable succession de chefs-d'œuvre Corneille donne en peu de temps à son *Cid!* Du *Cid* aux *Horaces*, des *Horaces* à *Cinna*, de *Cinna* à *Polyeucte*, à mon avis, le grand homme monte toujours. C'est aussi l'avis de Fontenelle, et j'avoue que j'en suis surpris; non qu'aucune tradition de l'hôtel Rambouillet se fût perpétuée chez le spirituel académicien, mais parce que Fontenelle était de son siècle, et que *Polyeucte* est de celui-ci.

Polyeucte était le complément du *Cid*; c'est, selon moi, la plus belle tragédie moderne ou chrétienne, ce qui est la même chose, que nous possédions; et l'on est moins étonné de ce que le siècle de Corneille et celui qui l'a suivi ont si peu imité de tels modèles, lorsqu'on voit le grand homme lui-même se détourner de cette voie sublime que son génie a tracée, pour obéir aux misérables influences de son époque.

On sait que l'hôtel Rambouillet en masse avait d'avance dédaigné et condamné *Polyeucte*. Ce fut un pauvre acteur, assis dans un coin de ce brillant salon, qui alla raffermir le lendemain la conscience littéraire du grand homme, tout ébranlée par de si hauts mépris. Les suffrages d'élite qui avaient manqué à la lecture, manquèrent à la représentation, et Corneille, qui avait moins de puissance d'âme que de génie, s'en alarma assez pour déserter sa propre bannière, et rappeler, en faveur d'un public si sottement exigeant, quelques souvenirs déclamatoires de *Clitandre*.

A défaut de naturel, ces prétentions de la pensée, cette enflure de l'expression, choquent d'autant plus dans *la Mort de Pompée*, qu'il y a dans certaines parties de ce grand ouvrage une simplicité de dialogue que l'école raci-

nienne a trop dédaignée. D'ailleurs, le choix d'un tel sujet est à lui seul un trait de génie; nul autre que Corneille, peut-être, n'aurait osé le traiter. Il faut se sentir une grande puissance, une grande élévation de pensée, pour négliger, comme il l'a fait dans cet ouvrage, ces petits ressorts dramatiques, ces moyens d'un intérêt vulgaire, mais certain, dont presque tous les auteurs tragiques entourent et fortifient la fable la plus noble ou la plus touchante.

Avant *Pompée*, Corneille avait donné *le Menteur*; c'était presque un *Cid* comique. Tout ce que le théâtre avait offert jusque-là de comédies semble en effet peu digne de ce nom; c'était des drames plus ou moins intrigués, sans développement de mœurs, sans portée philosophique. *Le Menteur* est au moins un essai de ce qu'on appelle la comédie de caractère, et il convenait à Corneille de marquer par deux chefs-d'œuvre les deux grandes divisions du drame. Peut-être lui devons-nous Racine et Molière : ce serait trop de titres à notre reconnaissance.

Rodogune suivit *Pompée*; et ce fut le dernier chef-d'œuvre du grand Corneille. Le vieux Corneille vint après, épuisé, il est vrai, par tant d'admirables créations, mais se révélant encore par des éclairs si fréquens et si beaux, qu'ils ont manifesté constamment la présence du dieu.

Corneille préférait *Rodogune* à tous ses autres ouvrages. Quelque difficilement et habilement nouée que soit *Rodogune*, je n'ose partager son opinion tant que je demeure enfermé dans les premiers actes; je la partage entièrement au cinquième. Je ne connais pas au théâtre de plus admirable dénouement; c'est neuf, c'est inspiré; c'est beau d'émotion et de grandeur : c'est la vraie tragédie.

Théodore succéda à *Rodogune*; *Théodore*, qui, peut-être, dans la pensée génératrice de l'auteur, avait balancé *Polyeucte*. Il est à croire, en effet, que lorsque Corneille aborda les sujets chrétiens, plusieurs se présentèrent à lui, et *Théodore* méritait d'être de ce nombre. S'il l'eût choisi après *le Cid*, je ne doute pas que nous n'eussions un chef-

d'œuvre de plus à admirer. Mais encore tout meurtri de l'échec de *Polyeucte,* troublé dans sa conscience dramatique de ces dédains superbes que les beaux esprits n'avaient pas épargnés aux formes, aux sentimens, à l'expression chrétiennes si admirablement retracés par lui, il se prit à faire de sa vierge martyre une discoureuse, et à la jeter dans une action plus empreinte de politique romaine que de christianisme; il en composa enfin l'œuvre la plus glacée qui soit sortie de son cerveau. Mais à lui n'en est point la faute; c'est l'hôtel Rambouillet qui est coupable de *Théodore.*

Le véritable successeur de *Rodogune* est *Héraclius.* Ces deux pièces sont en quelque sorte de la même famille; l'une et l'autre sont par-dessus tout des œuvres d'art. Ce ne sont plus les soudaines émotions du *Cid*, la majesté simple et grande de *Cinna* ou d'*Horace;* c'est le travail de la pensée demandant aux savantes combinaisons de l'art des effets nouveaux, mais à coup sûr moins puissans.

Cependant il restait au fond de l'âme de Corneille quelques reflets des vives inspirations toutes modernes qui avaient produit ses premiers chefs-d'œuvre, et qui y firent tardivement germer *Don Sanche, Don Sanche* frère du *Cid,* méconnu du grand Condé, et bientôt après du public famélique de cette époque, et qui offre à mon avis l'un des plus beaux premiers actes qui soient au théâtre.

Tout ce qu'a tenté depuis dix ans avec assez peu de succès le drame moderne, Corneille l'avait déjà, depuis près de deux siècles, admirablement réussi; et il serait à désirer que nos prétendus inventeurs d'un genre déjà enrichi de deux chefs-d'œuvre, se fussent montrés plus humbles imitateurs du grand maître, en se pénétrant davantage de ce que les modèles avaient de raisonnable, de vrai et de pur.

Nicomède eut plus de succès que *Don Sanche;* et il le dut, à ce qu'il paraît, aux fréquentes allusions qu'on fit de plusieurs vers à la délivrance des princes que les troubles de la Fronde avaient jetés dans les prisons. Là Corneille a essayé avec succès, dans un sujet antique, le ton familier de la

tragédie moderne; et, sous ce rapport, *Nicomède* est une spécialité dramatique. Cet exemple méritait d'être médité au théâtre, et même imité, mais avec sobriété et prudence.

Après *Nicomède, Pertharite* vint terminer d'une manière peu glorieuse la première période de la vie dramatique de Corneille. Il faut avouer que le public fut autorisé, en écoutant les héros lombards, à ne plus se souvenir de *Cinna* et de *Rodogune*. Corneille vit de l'ingratitude dans ce qui n'était qu'une justice un peu sévère, et demeura pendant six ans retiré du théâtre. Une chose remarquable et touchante en même temps, c'est la soumission du grand homme aux arrêts souvent capricieux du parterre, et l'abandon qu'il fait de son ouvrage dans le court examen qu'il lui a consacré. C'est à peine s'il ose dire que les sentimens lui en paraissent assez vifs et nobles, et les vers *assez bien tournés*.

Il paraît que durant ces six années de retraite, aucun regret, aucun souvenir ne ramena Corneille vers le théâtre. La traduction en vers de *l'Imitation de Jésus-Christ* l'occupa entièrement, et le succès qu'elle obtint vint apporter quelque baume à ces blessures de l'amour-propre, qu'un auteur dramatique ressent toujours si vivement : et pourtant ce travail convenait peu au génie de Corneille. Ce livre de *l'Imitation*, le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en est pas, selon l'admirable expression de Fontenelle, a acquis de l'usage et de la vénération universelle une sorte de consécration qui interdit à la poésie toute altération de texte. Il n'est pas permis de chercher à dire autrement ce que l'inspiration divine a visiblement dicté : l'expression est pour la pensée ce qu'elle doit être; et la poésie a des allures trop vives ou même trop solennelles pour se ployer à cette simplicité persuasive et moelleuse qui fait descendre la prose flexible si doucement au fond des cœurs.

Lorsque Corneille rentra au théâtre, ce ne fut pas malheureusement l'impulsion de son génie qui l'y poussa, mais une faible condescendance envers le surintendant Fouquet,

le vrai Mécène de cette époque, où les Mécènes étaient en honneur. Il est aisé de s'en apercevoir au premier sujet qu'il traita, et que son génie tout moderne ne lui eût jamais indiqué. La lecture de la préface dont il a fait précéder *OEdipe* est curieuse. On y voit le grand Corneille, encore effarouché de ses dernières chutes, se battre les flancs pour avertir son public qu'il a accommodé de son mieux, aux goûts romanesques de ce temps, ce grand et sévère sujet d'*OEdipe*, qui ne pouvait en effet être présenté dans sa simplicité majestueuse à une société que les intrigues multipliées des mœurs espagnoles avaient accoutumée depuis un demi-siècle à des émotions plus frivoles que puissantes, moins nobles que passionnées.

Dégagé des conseils de Fouquet, Corneille vint retremper son génie dramatique dans les mœurs de la vieille Rome, que ses premiers ouvrages avaient si hautement retracées; et *Sertorius* compléta dignement cette héroïque famille d'*Horace*, de *Cinna* et de *Pompée*.

Des cinq dernières tragédies dont s'honora sa vieillesse, on ne peut guère parler que d'*Othon* et d'*Attila*, écrites l'une et l'autre avec une vigueur de style et une énergie de pensée dont lui seul avait le secret. Ces deux pièces justifient, avec *Sertorius*, cette confiance que le grand homme gardait encore en lui-même, et qu'il exprimait ainsi dans la dédicace de son *OEdipe* :

Je sens le même feu, je sens la même audace,
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace;
Et je me sens encor la main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Sophonisbe serait une pièce remarquable ailleurs que dans les œuvres de Corneille, où celles qui la précèdent ont accoutumé le lecteur à trop d'exigence. Quant à *Agésilas*, *Bérénice* et *Suréna*, il y a peu à profiter à leur lecture sous le rapport dramatique, mais beaucoup sous le rapport du style; et l'on y trouve à chaque instant de ces grands vers

spontanés, de ces vers cornéliens dont il a brisé le moule après en avoir jeté à pleines mains dans tous ses ouvrages.

Quel siècle que celui où la retraite du grand Corneille était à peine sentie, tant les succès du jeune Racine remplissaient magnifiquement sur la scène les vides qu'elle y laissait! Quelle série de grandes renommées se succédant les unes aux autres pour compléter l'illustration du siècle entier! Rotrou, Corneille et Racine, Bourdaloue, Fénelon et Bossuet, les deux Corneille et Molière, et La Fontaine, qui n'a pu être ni devancé ni suivi : que de gloires rassemblées en une seule gloire, celle de la France!

Corneille, retiré à Rouen, au sein d'une famille que tant de succès n'avaient point enrichie, et dont les libéralités capricieuses du grand Roi ne se souvenaient que par hasard, employait les derniers restes de son génie poétique comme Racine lui-même le fit plus tard, à expier, par des traductions des psaumes et des hymnes de la liturgie romaine, les scandales que la susceptibilité toute chrétienne de sa vieillesse lui faisait craindre d'avoir donnés.

Dans quelques uns de ces psaumes, tout embarrassé qu'il soit dans les idées d'autrui, on retrouve par intervalles le grand poète, qui, dès qu'il peut secouer le joug du texte, jette vigoureusement son grand vers hors des limites imposées au traducteur, et s'affranchit du moins par l'expression. Son style, comme on le sait, se fait surtout remarquer, comme celui de Bossuet, par la vigueur et la franchise; les ornemens sont si naturels, que leur variété étonne et confond. Les productions de l'esprit présentent toujours quelque chose d'uniforme que le travail leur imprime; mais le génie a, pour manifester les diverses émotions de l'âme, une éloquence spontanée, des paroles d'inspiration dont la forme n'est jamais la même, car l'expression jaillit en même temps que la pensée, et s'identifie avec elle.

Ces deux grandes figures de Bossuet et de Corneille, placées en quelque sorte au seuil des deux grandes divisions de notre littérature, lui impriment un caractère spécial de vérité et de majesté que ne saurait lui disputer aucune littéra-

ture contemporaine. On dirait même que les écrivains français qui se sont pressés en foule durant deux siècles dans cette double carrière des lettres, soit poètes, soit prosateurs, ont porté le respect pour ces deux grands maîtres jusqu'à craindre de profaner leur nom par une imitation infidèle de leur manière; et, en effet, Bossuet et Corneille n'ont pas fait école comme la plupart de leurs contemporains; et de tout ce dix-septième siècle si fécond en talens d'une haute supériorité, ils sont demeurés avec La Fontaine les plus vrais, les plus neufs, les plus modernes en quelque sorte; tant le plagiat et la copie ont vulgarisé la plupart de leurs rivaux, sans cependant rien enlever à leur gloire.

La vie de Corneille est peu anecdotique. Ce n'était pas un homme d'esprit et encore moins un homme de cour; c'était un grand homme. Même dans ses épîtres dédicatoires, où il cherche à se faire petit aux genoux de ses protecteurs, son vers le redresse malgré lui, son vers, qu'on croirait lancé au hasard, tant il dépasse en s'élevant l'*éminence* ou l'*excellence* auquel il l'adresse. Dans tous ces poëmes de flatteries, l'encens monte plus haut que l'idole, et la dérobe en quelque sorte à nos yeux.

Nous terminerons ces notes sur la vie de Corneille par une citation tout historique, puisqu'elle nous montrera les sollicitudes de la vieillesse du grand homme, et l'ingratitude si ordinaire aux contemporains. Ces vers sont pénibles à lire, tant ils expriment de mélancolie, tant ils dévoilent une âme justement blessée par l'oubli et l'injustice :

Je n'irai pas si loin, et si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-temps à les importuner.
Quoi que je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre;
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre :
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.

Bon A. Guiraud,
De l'Académie Française.


THE ASTOR LIBRARY
NY

SERIE III



Dessiné par Chapelat — Gravé par [illegible]

[illegible]

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY,

NÉE EN 1607; MORTE EN 1701.

Peut-être quelques personnes s'étonneront-elles que dans un choix, même assez restreint, des hommes et des femmes qui ont jeté le plus d'éclat dans notre histoire politique, civile et littéraire, nous ayons compris mademoiselle de Scudéry. Mais nous avons pensé que lorsqu'un écrivain obtient dans son siècle une célébrité immense, prodigieuse, on doit y avoir toujours égard, même lorsque cette célébrité est fort déchue, presque anéantie, surtout lorsque ce siècle est aussi éclairé que celui où brilla avec tant d'éclat l'auteur de *Cyrus* et de *Clélie*. On ne plait pas aussi vivement, et on n'est pas célébré avec une sorte d'enthousiasme par des contemporains pleins d'esprit et de savoir, sans un mérite réel et incontestable. Les goûts changent et le mérite s'efface; nous sommes peu reconnaissans envers un auteur du plaisir que nos ancêtres ont trouvé dans ses ouvrages, lorsque nous ne les lisons plus nous-mêmes. Nous sommes même ingrats envers ceux dont les écrits, qui ne nous plaisent plus, ont cependant contribué à créer, à polir, à perfectionner une langue qu'ils ont trouvée très imparfaite, et qu'ils nous ont laissée si bien formée et si belle, que tous nos efforts pour la rendre et plus belle encore et plus riche, ne tendent le plus souvent qu'à la gâter et à la corrompre. Qu'on nous pardonne de ne pas partager cette ingratitude.

Mademoiselle de Scudéry, née en 1607, sous le règne de Henri IV, seize ans avant Pascal, n'a certainement pas été sans influence sur les progrès rapides que fit alors l'art d'écrire. Elle écrivit avec pureté et même avec assez d'élé-

gance dans cette première partie du dix-septième siècle, où le style des écrivains les plus doctes, les plus érudits, les plus renommés, était diffus, pénible, embarrassé, souvent barbare; elle ne se défendit point, il est vrai, de l'affectation, de la recherche et de cette métaphysique subtile et alambiquée de sentimens et de passions, vices dominans de la littérature de cette époque; elle était à une mauvaise école pour s'en affranchir : mademoiselle de Scudéry était une des plus illustres *précieuses* de l'hôtel de Rambouillet.

Arrivée très jeune à Paris du Havre-de-Grâce, où commandait son père, dont la famille, originaire, dit-on, de Naples ou de Sicile, était depuis deux cents ans établie en Provence, l'agrément de son esprit et de sa conversation lui ouvrit bientôt les portes de ce salon célèbre, rendez-vous d'hommes ingénieux et savans, de femmes aimables et spirituelles, et dont quelques ridicules ne doivent pas faire oublier le mérite et même les services. Mademoiselle de Scudéry fut distinguée dans cette société choisie, et particulièrement aimée de madame de Rambouillet; ce fut à la pressante recommandation de cette illustre protectrice, que son frère, Georges de Scudéry, obtint le gouvernement de Notre-Dame de la Garde, dont il fut toute sa vie si fier. On raconte que le ministre scrupuleux de qui dépendait la nomination à cet emploi, et qui devait en délivrer le diplôme, fit des difficultés, objectant que Scudéry avait composé des comédies, et les avait même fait représenter sous son nom à l'hôtel de Bourgogne. Madame de Rambouillet lui répondit qu'elle avait lu dans l'histoire que Scipion l'Africain, qui avait obtenu d'assez beaux commandemens, avait aussi fait des comédies, mais qu'à la vérité elles n'avaient pas été jouées à l'hôtel de Bourgogne. Le ministre, touché sans doute de cette ressemblance entre Scipion et Scudéry, et malgré la différence des théâtres, délivra le diplôme. La plaisanterie était fort bonne, et nous n'avions pas besoin de cet exemple pour savoir que les *précieuses* étaient souvent très spirituelles.

C'est sous le nom de ce frère que mademoiselle de Scudéry publia ses premiers romans. Les femmes, à cette époque, semblent avoir eu une sorte de timidité et de réserve qui leur faisait redouter l'éclat d'une publication littéraire et le titre d'auteur. Ainsi, madame de Lafayette donna *Zaïde,* son premier roman, sous le nom de Segrais; peut-être aussi, tout-à-fait inconnue alors dans cette république des lettres, où son nom retentit si souvent dans la suite, mademoiselle de Scudéry voulut-elle placer ses premiers ouvrages sous le patronage d'un frère, qui, plus âgé qu'elle de six ans, avait déjà acquis une renommée qu'il n'avait pas eu le temps de rendre ridicule comme elle le fut depuis. Ses pièces avaient même eu d'étonnans succès au théâtre. Sarrazin, un des plus beaux esprits du temps, avait fait une dissertation pour prouver que *l'Amour tyrannique* était le chef-d'œuvre de la scène française, illustrée déjà par deux belles tragédies de Corneille; Scudéry était bien de cet avis, et il disait fièrement que quatre portiers ayant été étouffés par la foule à une des représentations de *l'Amour tyrannique,* il ne le céderait à Corneille que quand cinq portiers auraient été tués à une représentation du *Cid* ou des *Horaces*. Ainsi, ridicule par ses vers, ridicule par sa prose, Georges de Scudéry le fut encore plus par ses rodomontades; il affectait surtout des airs guerriers dans ses préfaces, et sollicitait, d'un style de Matamore, l'indulgence du lecteur. « Tu couleras aisément « sur les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes « apprendre que j'ai passé plus d'heures parmi les armes que « dans mon cabinet, et usé beaucoup plus de mèches en ar-« quebuse qu'en chandelle, de sorte que je sais mieux ranger « les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons « que les périodes. » Ainsi parlait le fier gouverneur de Notre-Dame de la Garde!

Ce n'est pas sans quelque motif qu'historien de la sœur, je choisis et rapporte un ou deux traits sur cent des extravagances du frère. Ce fut en effet pour elle un obstacle de plus dont elle eut à triompher parmi tous ceux que lui opposa

une assez mauvaise fortune. Il y a en effet une sorte de solidarité dans les familles, qui augmente la difficulté d'illustrer un nom livré à la risée et au mépris, ou contre lequel on est justement prévenu, et peut-être y a-t-il encore quelque chose de cette prévention naturelle dans la justice, à mon avis trop rigoureuse, ou du moins incomplète, qu'on rend aujourd'hui à la mémoire de mademoiselle de Scudéry.

Il n'en fut point ainsi parmi ses contemporains, qui bientôt jugèrent le frère à sa juste valeur, et furent prodigues envers la sœur d'éloges, d'admiration et même d'enthousiasme. Mademoiselle de Scudéry fut une *dixième muse*, une *Sapho* [1]. Beaucoup de femmes ont conservé, et nous en avons connu, et nous en connaissons encore qui conserveront plus de renommée que l'auteur de *Cyrus* et de *Clélie*, mais aucune de son vivant n'en a eu une aussi générale et aussi brillante. Auteur de romans et d'interminables romans, ce n'est pas seulement par les intrépides lecteurs et les infatigables lectrices de romans, ce n'est pas par les gens frivoles, amateurs de frivoles productions, qu'elle a été louée, encensée, admirée; les hommes les plus graves partagèrent le même enthousiasme, les partis les plus opposés se réunirent dans la même admiration; et tandis que Racine, un moment infidèle à sa constante affection et à ses anciens maîtres, nous représente plaisamment les austères solitaires de Port-Royal, si ennemis du théâtre et des romans, se faisant passer de main en main le volume et la page du roman où ils étaient qualifiés d'*illustres*, et le sévère Pascal, remerciant par une allusion délicate, l'auteur de *Clélie*; on voit un jésuite, le père Bouhours, parmi les plus vifs et les plus constans admirateurs de mademoiselle de Scudéry. Les plus pieux et les plus savans évêques en grossissent la foule, et lui prodiguent les plus extraordinaires éloges. M. de Monmerqué nous a

[1] « C'étoit faire, dit Bayle, beaucoup d'honneur à l'ancienne Sapho, « puisque l'on donnoit son nom à une fille qui écrivoit parfaitement « bien et en vers et en prose, et dont la vertu étoit admirée. »

fait connaître quelques uns de ces singuliers et imposans témoignages dans quelques lettres originales jusqu'ici inédites, et qu'il a récemment publiées.

Ainsi le pieux et éloquent Mascaron écrit de son diocèse à mademoiselle de Scudéry : « L'occupation de mon automne « est la lecture de *Cyrus*, de *Clélie*, d'*Ibrahim*. Ces ou- « vrages ont toujours pour moi le charme de la nouveauté, « et j'y trouve tant de choses propres pour réformer le « monde, que je ne fais point difficulté de vous avouer que « dans les sermons que je prépare pour la cour, vous serez « souvent à côté de saint Augustin et de saint Bernard. » Observons que Boileau, plus difficile qu'un pieux évêque, accuse mademoiselle de Scudéry d'*enseigner une mauvaise morale* dans ses romans. Dans une autre lettre, Mascaron, occupé à faire l'oraison funèbre du maréchal de Turenne, se plaint du peu de temps qu'il a pour composer ce discours, et ne dissimule pas les inquiétudes et les craintes qui en résultent pour lui ; et il ajoute : « Vous pouvez, mademoiselle, « m'aider à éviter ces inconvéniens, si vous avez la bonté de « penser un peu à ce que vous diriez si vous étiez chargée « du même emploi. Je vous le demande très instamment. »

Fléchier n'est ni moins expressif dans ses éloges, ni moins extraordinaire dans la nature des éloges. Il écrit à l'auteur de *Clélie* qu'il est tenté de distribuer un livre qu'elle vient de publier, et qu'elle lui a envoyé, « aux fidèles de son dio- « cèse pour les édifier, et aux ecclésiastiques pour leur ap- « prendre à prêcher la morale, et leur donner un bon mo- « dèle. » Il est juste d'observer que cet ouvrage n'était point un roman ; il a pour titre *Conversations sur divers sujets*, qui furent bientôt suivies d'autres conversations encore, comme les romans en dix gros volumes étaient bientôt suivis de romans non moins étendus. Parmi une foule de témoignages empreints de la même admiration et du même enthousiasme, j'ai choisi ceux qui, publiés très récemment, sont moins connus ; ainsi je ne parlerai ni des magnifiques éloges que donne à l'auteur de *Cyrus* et de *Clélie* le savant

évêque d'Avranches, dans sa *Dissertation sur l'Origine des romans*, dissertation où l'éloge de mademoiselle de Scudéry revenait du moins plus naturellement qu'à propos de sermons, d'oraisons funèbres et de pères de l'église; ni des vers de l'évêque de Vence Godeau, à l'occasion de la fameuse *carte du Tendre*. Godeau appartenait de droit à la société de Rambouillet, et y était particulièrement distingué et chéri. Il y était appelé *le mage de Sidon*, car on sait que tous les membres de cette société, rejetant leurs noms prosaïques et vulgaires, en avaient choisi de plus harmonieux et de plus sonores dans l'histoire, la mythologie ou les plus célèbres romans. Dans les momens d'épanchemens et de familiarité de cette société précieuse et guindée, Godeau, qui était extrêmement petit, était aussi appelé *le nain de Julie*, ce qui est moins héroïque. Les vers de Godeau sur la *carte du Tendre* expriment sans doute une très vive admiration, mais ils ont même une teinte de galanterie. Tel était à cette époque l'usage impérieux : ni la sainteté du caractère, ni la piété sincère, ne dispensaient de ce langage frivole et galant dans ce temps qui n'était pas encore tout-à-fait le siècle de Louis XIV, et qui se ressentait beaucoup du langage et du ton qui avaient plu au cardinal de Richelieu, et avaient dominé sous son ministère ou plutôt sous son règne. Si les évêques ne s'en abstenaient pas, les femmes devaient surtout en faire usage. Ainsi, Madame, première femme de Monsieur, frère du roi, disait à mademoiselle de Scudéry : « Dans notre commerce, c'est moi qui suis l'amant, car je « vous recherche avec mystère. » Après cet hommage rendu à mademoiselle de Scudéry par la plus aimable princesse de la cour de Louis XIV, je négligerai ceux qu'elle obtint des princesses et des reines étrangères. Que seraient les hommages d'une duchesse d'Holstein Gluckbourg, et de quelques princesses allemandes et suédoises, auprès de celui de la charmante Henriette d'Angleterre?

Mais c'est dans les cercles et les conversations qu'il faut voir le triomphe de mademoiselle de Scudéry; c'est là qu'en-

tourée des plus beaux esprits du temps en hommes et en femmes, Pelisson, Sarrasin, Conrart, Ménage, la fameuse Julie d'Angenne, madame d'Aligre, mademoiselle Arragonais, elle brillait par ses réparties, par ses vers et par ses madrigaux impromptus. Celui qu'elle improvisa sur un cachet de cristal que lui donna Conrart, plongea tout l'hôtel de Rambouillet dans l'extase de l'admiration. Le voici :

Pour mériter un cachet si joli,
Si bien gravé, si brillant, si poli,
Il faudroit avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble ;
Car enfin, les jolis cachets
Demandent les jolis secrets,
Ou du moins de jolis billets ;
Mais comme je n'en sais point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire,
Ou qui mérite un mystère,
Il faut vous dire seulement
Que vous donnez si galamment,
Qu'on ne peut se défendre
De vous donner son cœur ou de le laisser prendre.

Cet enthousiasme, que nous ne partageons pas tout-à-fait, quoique, pour un impromptu, la pièce soit spirituelle et assez bien tournée, donna de l'émulation; Pelisson, Sarrasin, Conrart, mademoiselle Arragonais, madame d'Aligre, improvisèrent chacun leur madrigal; on répliqua par d'autres madrigaux, et cette journée, dont, en historien exact, nous rapporterons la date, le samedi 21 décembre 1653, fut appelée la journée des madrigaux; elle se trouve consignée dans les *Chroniques du samedi* de l'hôtel de Rambouillet; c'était Pelisson ou *Acanthe* qui était le chroniqueur.

Mademoiselle de Scudéry aurait eu quelque talent pour faire des vers. Je ne sais si je me laisse emporter moi-même à trop d'admiration, mais je donnerais quarante volumes de ses romans pour les quatre vers qu'elle fit en visitant la prison du prince de Condé à Vincennes, et à l'aspect de quelques œillets qu'il y avait arrosés de ses mains victorieuses.

Ces vers sont partout, mais l'historien de mademoiselle de Scudéry a toujours le droit de les rapporter :

> En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
> Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
> Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
> Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

Elle envoie elle-même ces quatre vers, et avec toutes les formules d'une modestie qui peut-être n'est pas très sincère, à l'évêque de Vence Godeau. Cette lettre et six autres qu'elle adresse au même correspondant, et à la même époque, dans toute la chaleur de la Fronde, en 1650, sont pleines de détails curieux sur les événemens et les personnages du temps; elles ont été récemment, et pour la première fois, publiées par M. de Monmerqué. De nobles et généreux sentimens éclatent dans ces lettres, et mademoiselle de Scudéry s'y montre très bonne française, très ennemie de la *Fronde* ou *fronderie,* en faisant des vœux pour « que ceux qui ont eu le dessein « de faire de la France ce que Cromwell et Fairfax ont fait « de l'Angleterre, ne puissent jamais avoir de crédit. » Elle répète ce vœu plus d'une fois, tant elle est frappée des événemens qui viennent de se passer de l'autre côté de la Manche : il n'y avait qu'un an que la tête de Charles Ier était tombée sur l'échafaud. En général, les contemporains de mademoiselle de Scudéry ne rendent pas un témoignage moins avantageux de ses sentimens, de ses vertus et de ses principes, que de ses talens et de ses ouvrages.

A ces dons de l'esprit et de l'âme, mademoiselle de Scudéry ne joignait pas les avantages de la beauté; il paraît au contraire qu'elle était extrêmement laide. Tallemant nous la représente « comme une grande personne maigre et noire, « et qui a le visage fort long. » Madame Cornuel, qui n'épargnait personne, faisant allusion à ce teint si noir, disait « que la Providence se montrait, en ce qu'elle faisait suer de « l'encre à mademoiselle de Scudéry, qui en usait tant, et « barbouillait tant de papier. » On voit qu'il ne faut pas

ranger madame Cornuel parmi les contemporains enthousiastes de mademoiselle de Scudéry. Au reste, la moderne *Sapho* ne s'épargne pas elle-même sur ce point, et s'avoue laide en prose et en vers. Cependant, un habile peintre de cette époque, Nanteuil, était parvenu à faire de mademoiselle de Scudéry un portrait assez ressemblant, et qui dissimulait pourtant fort adroitement les disgrâces de sa figure. Elle l'en remercia par ces quatre vers si connus :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir;
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

A ce joli quatrain, elle joignit une jolie bourse, ouvrage de ses mains, et pleine de louis; mais le peintre, désintéressé, et se croyant trop payé par l'honneur d'avoir fait le portrait d'une aussi illustre personne, garda la bourse, et lui renvoya l'or, en lui écrivant une lettre pleine de délicatesse et de courtoisie, dont je ne rapporterai que la dernière phrase : « Comme vous me permettez, mademoiselle, de « chérir tout ce qui vient de vous, je prends volontiers la « bourse que vous avez faite, et je vous remercie de vos « louis, que je ne crois pas de votre façon. »

Mademoiselle de Scudéry, née au commencement du dix-septième siècle, vit le commencement du dix-huitième, et les glaces de l'âge n'éteignirent point le feu de son imagination et de son esprit. A quatre-vingt-douze ans elle fit de jolis vers pour un de ses amis qui avait l'honneur d'offrir à Louis XIV une pierre rare et précieuse. N'oublions pas, dans sa glorieuse carrière, qu'elle a remporté, à l'âge de soixante-six ans, par un discours sur *la gloire*, le premier prix d'éloquence qu'ait décerné l'Académie Française; les femmes furent si sensibles à l'honneur qui devait en rejaillir sur leur sexe, qu'elles lui envoyèrent en députation mademoiselle de Lavigne, bel esprit aussi, qui lui adressa une fort mauvaise ode, mais qui plaça sur sa tête une fort belle

couronne de laurier en orfévrerie émaillée. Mademoiselle de Scudéry fit une assez jolie réponse en vers à la mauvaise ode de mademoiselle de Lavigne : elle n'était jamais en reste sur ce point.

Dans sa longue carrière, elle éprouva le malheur attaché à la condition de ceux qui vivent très long-temps; elle vit disparaître tous ses amis, et, entre autres, le plus cher et le plus constant de tous, Pelisson, à qui elle était tendrement attachée par toutes les sympathies de l'esprit, des sentimens, du cœur, et on pourrait même dire de la laideur. Telle était l'intimité de leurs rapports, que, suivant l'abbé d'Olivet, continuateur de l'histoire de l'Académie, pendant cinquante ans, ils se virent ou s'écrivirent tous les jours, excepté une partie du temps que Pelisson resta à la Bastille pendant le procès du surintendant Fouquet. Mademoiselle de Scudéry mourut à quatre-vingt-quatorze ans, le 2 juin 1701. Les louanges, qui lui avaient été tant prodiguées pendant sa vie, ne lui manquèrent point après sa mort. M. Bosquillon, de l'Académie de Soissons, qui, quoi qu'en dise Voltaire, faisait quelquefois parler de lui, prononça son éloge, qu'on a inséré dans le *Journal des Savans*, et dans lequel nous lisons que « la nature avait rassemblé en « elle toutes les vertus, tous les talens, tous les mérites des « deux sexes »; qu'elle était « la merveille du siècle de Louis-« le-Grand », et enfin, « la première fille du monde. » A la vérité, M. Bosquillon ne se montre pas dans ce discours le premier homme du monde, ni surtout le plus grand orateur.

La simple nomenclature des ouvrages de mademoiselle de Scudéry serait très longue; l'analyse même la plus succincte et la plus rapide serait pour ainsi dire interminable. A quoi bon d'ailleurs analyser ce que personne ne lit? Je me bornerai donc à quelques observations générales. Depuis un siècle et demi que ces prolixes et éternels romans sont tombés dans le discrédit et l'oubli, on s'étonne qu'il y ait eu une époque, et l'époque la plus brillante de la littérature et de la société française, où ils étaient lus, prônés et admirés, où ils fai-

saient le charme des hommes les plus éclairés, des femmes les plus spirituelles, de madame de Sévigné, entre autres, qui déclare aimer les longs romans, les grands coups d'épée, et qui écrit à mademoiselle de Scudéry : « En cent mille pa« roles, je ne pourrais vous dire qu'une vérité, qui se réduit « à vous assurer que je vous aimerai et vous adorerai toute « ma vie; il n'y a que ce mot qui puisse remplir l'idée que « j'ai de votre extraordinaire mérite. J'en fais souvent le « sujet de mes admirations. » On a donné diverses explications d'un changement si complet et si rapide dans le goût et les jugemens du public, mais personne n'en a donné de plus ingénieuses et de plus solides que madame de Genlis. « Il y avait alors, dit-elle, peu de spectacles; peu d'auteurs « écrivaient, et les nouveautés étaient rares. Les femmes « menaient un genre de vie réglé et sédentaire.... Elles pas« saient une grande partie de leur journée à leurs métiers, « occupées à broder et à faire de la tapisserie. Pendant ce « temps, une demoiselle de compagnie lisait tout haut.... « Quand les femmes entreprenaient comme une chose fort « simple de remeubler à neuf, de leurs mains, une grande « maison ou un vaste château, les longues lectures ne les « effrayaient pas. Ces aimables conversations, qui, suspen« dant la marche du roman, nous paraissent insupportables, « étaient loin de déplaire. On avait alors le goût des entre« tiens ingénieux et solides, non seulement à l'hôtel de Ram« bouillet, mais à la cour, chez Madame, chez mademoi« selle de Montpensier, chez la duchesse de Longueville, « chez mesdames de Lafayette, de Sévigné, de Coulanges, « de La Sablière, chez le duc de La Rochefoucauld, et dans « toutes les maisons où se rassemblaient des gens d'esprit. »

Certains défauts sont même à certaines époques des causes de succès. Assurément, rien n'était plus ridicule que de vouloir peindre la cour de Louis XIV, la société du dix-septième siècle, les hommes et les femmes les plus distingués de la cour et de la ville, des religieux même et des cénobites, sous des noms grecs, romains, mèdes et perses, et

de confondre ainsi les temps, les mœurs et les usages. Ce fut cependant cette complète déraison et ce bizarre anachronisme qui fit en grande partie la fortune des romans de mademoiselle de Scudéry; chacun se recherchait dans ses portraits, et était flatté de s'y trouver. Nous avons déjà parlé de la joie des solitaires de Port-Royal; le cardinal Mazarin fut sans doute très flatté de voir son portrait tracé par Amilcar, ou plutôt sa vie entière racontée en forme de panégyrique par le galant Carthaginois. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il donna une bonne pension à mademoiselle de Scudéry. Quelques femmes cependant se plaignirent d'être ainsi représentées ou travesties sous le nom d'antiques héroïnes. De ce nombre fut, entre autres, madame Cornuel, qui, dans un de ces romans, était représentée sous le nom de *Zénocrite*. Il paraît même que c'est au ressentiment qu'elle en conçut qu'il faut attribuer sa cruelle plaisanterie sur cette source et ces trésors d'encre que la Providence avait si heureusement dispensés à mademoiselle de Scudéry.

Ce qui allonge prodigieusement *Ibrahim*, *Cyrus*, *Clélie*, et les autres romans du même auteur, ce sont les épisodes; tel de ces épisodes remplit plus d'un gros volume, c'est un nouveau roman, et, de même qu'on a dit d'une comédie :

> Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière,

on peut dire de chaque épisode de mademoiselle de Scudéry que c'est un roman entier. Madame de Lafayette ne s'est pas affranchie de cette méthode vicieuse dans *Zaïde*, et, proportion gardée avec son roman, qui est très court, ses épisodes sont fort longs aussi, et surtout fort multipliés. Les conversations de *Cyrus* et de *Clélie* sont aussi d'une prolixité bien fatigante. Quelques unes sont cependant très spirituelles : tantôt ce sont des controverses d'amour. Ainsi, dans *Cyrus*, quatre amans sont très malheureux, mais on dispute pour savoir lequel est le plus malheureux. On prend pour juge une femme aimable et sensible. Le premier est *l'amant*

absent; des circonstances impérieuses le tiennent éloigné de l'objet de son amour. Le second est *l'amant non aimé*, qui a un rival préféré. Le troisième est au contraire très aimé, mais la mort lui enlève sa maîtresse au moment où ils allaient unir leurs destinées; c'est *l'amant en deuil*. Le quatrième est *l'amant jaloux*; on l'aime, mais il croit que d'autres sont aimés davantage; on fait tout ce qu'on peut pour le rassurer et le guérir de sa jalousie, on ne peut y parvenir, et sa maîtresse, qui redoute justement les suites d'un pareil caractère, lui déclare qu'elle l'aime uniquement, mais qu'elle ne l'épousera jamais. Après avoir pesé dans ses balances ces quatre malheurs, la femme aimable et sensible déclare assez judicieusement, ce me semble, que le plus infortuné de ces amans est celui dont la maîtresse est morte, parce qu'il n'y a pas de ressource.

Quelquefois ce sont de simples jeux d'esprit. Ainsi, on disserte pour expliquer *pourquoi un beau sot est plus sot qu'un autre*. Plus souvent ce sont des conversations morales; ainsi, dans le roman de *Césamire*, on demande lequel vaut le mieux d'être vertueux par tempérament ou par raison; *Philocrite* se déclare pour le tempérament. « La vertu, dit-« elle alors, est comme un fleuve tranquille, qui, suivant sa « pente naturelle, coule agréablement sans obstacle entre « des rives fleuries. » Célanire trouve fort ingénieux ce que vient de dire la belle Philocrite; toutefois elle prend le parti de la raison, et établit sa supériorité sur le tempérament. « Le tempérament, dit-elle, quelque bon qu'il soit, ne peut « faire que l'ébauche des vertus, et il n'appartient qu'à la « raison de les achever. » « Mais, reprend Élisène, la raison « est si aisée à séduire, que je pense que les bonnes inclina-« tions vont plus droit qu'elle. » Belise est du même avis, et ajoute de nouvelles raisons; Clarice l'appuie. « Quand on « est bien né, dit-elle, il n'est nullement nécessaire d'avoir « appris la morale.... Pour moi, qui suis un peu paresseuse, « je pense que c'est une grande commodité que d'avoir de « bonnes inclinations. » J'abrége infiniment les discours de

ces dames. Cléandre, choisi pour juge par elles, fait un discours bien plus long encore; il résume toutes les opinions, rend justice à l'esprit de toutes les femmes qui ont pris part à la discussion, mais il se déclare franchement et sans hésiter pour la raison. « Il n'y a assurément personne, dit-il, « qui loue plus volontiers que moi ceux dont tous les pen« chans sont naturellement nobles, mais je ne laisse pas « d'avancer hardiment que les bonnes inclinations toutes « seules ne font jamais les héros.... Il faut que la raison « donne la perfection aux inclinations, qu'elle les redresse « et les corrige, et leur inspire une nouvelle force qui seule « nous rend dignes de louanges. »

Dans ce concert d'admirations contemporaines pour les romans de mademoiselle de Scudéry, une voix très discordante se fit entendre; un rude contradicteur s'éleva contre tous les panégyristes de ces productions jusqu'alors si universellement approuvées : ce fut Boileau. Ce redoutable censeur appelait, dit-on, les romans de mademoiselle de Scudéry *une boutique de verbiage;* le mot est peu heureux. Mais il fit plus; il composa un dialogue *à la manière de Lucien,* dit-il, intitulé *les Héros de roman*, et principalement dirigé contre *Cyrus* et *Clélie.* Il y a, même dans cette vive hostilité de Boileau, un hommage rendu au mérite de mademoiselle de Scudéry. D'abord, l'auteur avoue dans sa préface, que, dans sa jeunesse, il avait lu ces romans *avec beaucoup d'admiration,* et qu'il les avait regardés *comme des chefs-d'œuvre de notre langue;* ensuite, par un procédé très louable, mais qu'il eut rarement envers les auteurs ses contemporains, dont il parlait assez librement sans attendre qu'ils fussent morts, il ne voulut point publier son dialogue du vivant de mademoiselle de Scudéry. « Je me contentai, « dit-il, de composer ce dialogue dans ma tête, et, bien loin « de l'imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, « et de ne point le laisser user sur le papier, ne voulant « point donner ce chagrin à une fille qui, après tout, *avait « beaucoup de mérite,* et qui, s'il faut croire tous ceux qui

« l'ont connue.... avait encore plus de probité et d'honneur « que d'esprit. » Sans doute, dans ce dialogue, Boileau a raison contre mademoiselle de Scudéry, et cela n'était pas bien difficile; mais il a raison sans grâce, et son dialogue, qui veut être vif, léger et plaisant, manque surtout de ces qualités. Deux hommes qui, dans la république des lettres, ont un nom moins illustre, Fontenelle et Lamothe, auraient mis bien plus d'agrémens et d'esprit dans une composition de ce genre. Je préfère ces quatre vers de *l'Art poétique* à tout le dialogue sur les héros de roman :

Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie,
Et sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus dameret.

Ce n'est qu'en vers que Boileau a beaucoup d'esprit et qu'il est grand écrivain.

De Feletz,
De l'Académie Française.





DUQUESNE.



DUQUESNE

(ABRAHAM),

NÉ A DIEPPE, EN 1610; MORT A PARIS, LE 2 FÉVRIER 1688.

Parmi les noms fameux qui ont illustré le siècle de Louis XIV, il en est peu qui se mêlent avec autant d'éclat que celui de Duquesne aux grands événemens qui le dominent; malheureusement aussi, il en est bien peu qui disparaissent plus complétement dans l'intérieur de la vie privée. L'histoire de ce grand capitaine n'est autre que celle de ses combats et de ses triomphes.

L'éducation de Duquesne fut toute maritime. Son père, capitaine de vaisseau, le destina de bonne heure à la carrière qu'il suivait lui-même avec succès, et fut son premier maître.

Né dans une ville qu'avaient déjà rendue célèbre les Jean de Béthancourt, les Parmentier, les Jean Ribaud, dont les glorieux exemples lui étaient cités tous les jours; instruit à l'école d'un excellent marin, qui retrouvait avec orgueil en son fils ses brillantes qualités et ses nobles instincts, l'élève fit de rapides progrès et acquit de grandes connaissances. Encore enfant, mais avide de savoir, il visita les différens ports de France, étudia la construction sous le célèbre Morsin, entreprit plusieurs voyages sur des vaisseaux marchands, et déjà il était un habile théoricien, quand la guerre vint lui fournir l'occasion de mettre à profit les savantes leçons de son père.

Son premier amiral fut un prêtre, Sourdis, archevêque de Bordeaux; il fit sous ses ordres ses premières campagnes, à l'attaque des îles Saint-Honorat et Sainte-Marguerite,

défendues par les Espagnols. Il avait dix-sept ans à peine et combattait sous les yeux de son père, qui devina les hautes destinées de son fils, en reconnaissant en lui cette rare alliance du calme le plus profond et de la plus grande intrépidité au milieu du péril; précieuses qualités qui font les grands capitaines, et qui chez lui se développèrent plus tard à un si haut degré.

Mêlé à toutes les entreprises hasardeuses, à tous les combats qui se livrent, et partout homme de conseil et d'action, Duquesne obtient bientôt la réputation de l'un des plus braves officiers et des plus habiles tacticiens de la marine française, et on lui donne le commandement d'un vaisseau. Cette fois encore, c'est l'Espagne qu'il va combattre, et cette prédestination, qui semble le pousser contre ce pays, va recevoir une sanglante consécration; car au moment où la flotte dont il fait partie est occupée à l'expédition des îles de Lérins, il apprend que son père a été tué, par les Espagnols, à bord de son navire. Il jure de venger cette mort, et en trouve l'occasion sur-le-champ. La flotte française rencontre celle des ennemis dans le golfe de Gattari; Duquesne l'aborde le premier; il cherche, rencontre et attaque le vaisseau-amiral, le met en fuite et décide la victoire, qui allait nous échapper.

Deux ans après (1639), nous le retrouvons en Biscaye, toujours audacieux et toujours vainqueur; devant Lorédo, il devance la flotte française, est blessé d'un coup de mousquet, et cependant reste à son poste pour commander le feu, poursuit les bâtimens ennemis dans la Méditerranée, brûle, dans le golfe de Naples, un vaisseau espagnol que protégeaient deux batteries, contribue à la capture de cinq autres en Catalogne, et plus tard, à la destruction de quarante galères dans les parages de Tarragone (1641). Enfin, sous les ordres du duc de Brézé, il se signale encore dans deux batailles livrées aux Espagnols; et, à l'une d'elles, au cap de Gates, il a les honneurs d'une blessure et d'une victoire. — Mais Richelieu meurt, et cette mort, qui met en liesse tous les

grands du royaume, leur donne envie d'essayer contre un nouveau ministre et une nouvelle cour ce qu'il leur a laissé de puissance. Des troubles intérieurs éclatent, et pendant ces joyeuses équipées de la Fronde, les grandes opérations militaires sont suspendues au-dehors.

Duquesne n'avait rien à démêler dans ces querelles de partis, et pourtant son inaction lui pesait. Il songea donc à aller chercher sur d'autres mers les hasards et les dangers devenus nécessaires à son ardente nature. Il sollicita et obtint de pouvoir offrir ses services à la Suède. Il y fut accueilli avec transport, et nommé vice-amiral. La confiance qu'inspirait déjà le nom de ce célèbre marin ne tarda pas à être justifiée. La flotte qu'il commandait rencontra la flotte danoise devant Gothembourg, l'attaqua avec cette impétuosité française, à laquelle l'ennemi n'était point préparé, la mit en fuite et délivra la place assiégée. Après cet échec, le roi de Danemark, Christiern IV, vint en personne livrer bataille à l'armée suédoise. Le combat fut long et terrible; Duquesne, fidèle à cette tactique si heureusement employée à Gattari, cherche le vaisseau-amiral, que devait monter le Roi, l'aborde et s'en empare; mais ce prince n'y était plus : blessé la veille, il avait été transporté à terre. De nouveaux succès signalèrent son séjour en Suède; et son ardeur à poursuivre les ennemis de cette contrée eût fait croire qu'elle était devenue son pays d'adoption; — mais non. La Suède n'avait été qu'un pis-aller, son séjour qu'un glorieux passe-temps, en attendant des jours meilleurs, des jours où il lui serait donné de combattre pour la France. Ils vinrent enfin, et Duquesne se hâta d'accourir, quoiqu'on fît entendre à son oreille le mot de persécution contre les siens : — il était calviniste. — Ces avertissemens semblèrent inutiles d'abord, car à son arrivée en France, où le bruit de ses exploits avait grandi son nom, il reçut le commandement d'une escadre, honneur qui jusqu'à ce jour avait paru incompatible avec un nom plébéien ! Au reste, l'expédition à laquelle il était destiné ne se fit pas, et il sembla de nouveau condamné à l'inaction. Son génie aventureux ne

pouvait accepter cette position. Les Espagnols, habiles à profiter de nos troubles et à les entretenir à leur profit, avaient envoyé une flotte chargée de secourir Bordeaux révolté, et le gouvernement de la régente Anne d'Autriche n'avait ni hommes ni argent pour s'opposer à leurs entreprises. Duquesne, au cœur de qui vivait toujours la haine de l'Espagne, et que poursuivait le désir de venger son père, arme une escadre à ses frais, et fait voile pour Bordeaux. Pendant la traversée, il rencontre une flotte anglaise, dont le commandant lui fait dire de baisser pavillon. « Le pavillon « français, lui répond Duquesne, ne sera jamais déshonoré « tant que je l'aurai sous ma garde : le canon en décidera. » Une action terrible s'engage; et, après un combat meurtrier, les Anglais, supérieurs en nombre, prennent honteusement la fuite. Duquesne poursuit son expédition; ferme aux Espagnols l'entrée de la Gironde, et empêche toute communication avec les rebelles. Bordeaux, privé de secours, est forcé de capituler.

Anne d'Autriche, pour reconnaître un service aussi important et une aussi belle conduite, donne à Duquesne le château et l'île d'Indret, en Bretagne, auprès de Nantes, et s'engage à lui faire rembourser plus tard toutes les dépenses qu'il avait si noblement faites.

La paix d'Aix-la-Chapelle vint de nouveau le condamner au repos. Mais il sut l'employer pour étendre ses connaissances théoriques. Il parcourut de nouveau tous les ports de France; visita les chantiers et les arsenaux; eut de longs entretiens avec les marins et les navigateurs célèbres, et ne négligea rien pour se perfectionner dans cette science difficile de l'homme de mer. Il semblait qu'une heureuse prévision lui fît voir dans un prochain avenir combien ces études lui seraient précieuses et quels redoutables adversaires on allait lui opposer.

En 1672, la guerre éclata entre la France et la Hollande, et on s'apprêta de part et d'autre à la soutenir avec fureur sur terre et sur mer. Louis XIV avait résolu d'écraser cette

république, et il s'unit contre elle à l'Angleterre. La puissance navale de la Hollande était immense à cette époque; elle avait pour commander ses flottes les Ruyter, les Tromp, les Banker, les Gallen, dont les noms étaient déjà fameux dans toute l'Europe. Les deux puissances alliées leur opposèrent d'Estrées, Duquesne et le duc d'York, — depuis Jacques II, — et de furieuses et sanglantes batailles, où la victoire fut presque toujours indécise, jetèrent un nouvel éclat sur toutes ces glorieuses renommées.

Au mois de juin de la même année, les deux armées rivales se rencontrèrent près de South-Bay, sur les côtes d'Angleterre. La flotte hollandaise se composait de soixante-douze vaisseaux de guerre et de quarante bâtimens. Celle des alliés, de soixante-dix vaisseaux, de quelques brûlots et de plusieurs frégates. Elles s'attaquèrent le 7 juin au matin. Duquesne commandait la seconde division de l'escadre française. On combattit pendant toute la journée avec un acharnement terrible; la nuit seule put séparer les combattans, qui, des deux parts, s'attribuèrent la victoire. Les pertes furent considérables. Ruyter déclara que cette bataille était la plus terrible à laquelle il eût assisté jusqu'alors.

L'année suivante donna à cette journée un sanglant anniversaire, où les deux armées luttèrent encore avec une égale intrépidité, qui eut les mêmes résultats.

Duquesne se trouva mêlé à différens autres combats, où il déploya toujours autant d'habileté que de courage; puis il fut envoyé en Sicile avec le duc de Vivonne, pour secourir Messine, révoltée contre les Espagnols (1674). Dès la première rencontre, ceux-ci furent vaincus et le duc de Vivonne entra dans Messine. Mais la Hollande, à son tour, envoya une flotte aux Espagnols, et leur donna Ruyter pour la commander. Le duc de Vivonne comprit qu'il ne pourrait lutter contre de telles forces, et surtout contre un tel adversaire, s'il n'obtenait promptement de nouveaux renforts. Il chargea donc Duquesne d'aller en solliciter à Versailles. Louis XIV fit un digne accueil à l'illustre envoyé, lui accorda sa demande,

et sachant bien qu'il était le seul homme qu'on pût opposer à Ruyter, il le nomma, malgré toutes les jalouses ambitions de cour qui réclamaient ce titre, lieutenant-général de ses armées navales, et fit partir sous ses ordres trente vaisseaux de ligne du port de Toulon.

Duquesne voyait la lice s'agrandir pour lui. L'Europe entière le regardait et allait être spectatrice de la lutte qu'il allait engager. Il ne sentit point faiblir son courage sous le poids de cette glorieuse, mais terrible mission.

Il atteignit Ruyter, le 7 janvier 1676, aux environs de l'île Stromboli. Le temps et les vents contraires l'empêchèrent de l'attaquer sur-le-champ; mais dès le lendemain la bataille s'engagea : elle fut longue et furieuse. La victoire resta à Duquesne. Un calme plat survenu tout à coup sauva les flottes espagnole et hollandaise, et leur permit de recevoir les secours de leurs galères, mouillées à Lipari. Le 9, les armées se retrouvèrent en présence, et Duquesne comptait sur un nouveau triomphe, quand il apprit qu'un prompt secours était indispensable aux Messinois. Ce dut être pour lui une fatale nouvelle; il fallait renoncer à la gloire d'un succès qui paraissait certain : il n'hésita pas. Ses ennemis occupaient l'entrée du phare; il les trompa par une savante manœuvre, fit le tour de la Sicile et arriva à Messine par le sud.

Les exploits de Duquesne, son habileté et sa rare abnégation parvinrent à la cour de France, et Louis XIV lui écrivit de sa main la lettre suivante :

« Mons Duquesne, je n'ai pas été surpris de ce que vous « avez fait pour la gloire de mes armes contre la flotte des « ennemis, auprès de l'île de Lipari. Je n'attendais pas moins « de votre valeur et de votre expérience à la mer. Je suis bien « aise seulement de vous assurer que j'en suis pleinement « satisfait, et que j'en conserverai agréablement le souvenir. « Cependant, je veux que cette lettre, écrite de ma main, « vous en soit un gage, et qu'elle vous réponde que vous rece-

« vrez des effets de ma bienveillance en toutes les occasions « qui se présenteront ; et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, « mons Duquesne, en sa sainte garde.

Signé « LOUIS. »

A Saint-Germain, le 26 février 1676.

Louis XIV n'eut pas long-temps à attendre cette occasion. Ruyter, qu'un vague pressentiment semblait avertir de s'éloigner des mers de la Sicile, demandait à retourner en Hollande, puisque son expédition était rendue inutile ; mais son gouvernement lui enjoignit de rester dans ces parages, et au mois d'avril 1676, il s'avança vers Messine pendant que les Espagnols suivaient la même marche par terre. Le 22, il se trouvait à trois lieues d'Augusta, par le travers du golfe de Catane, avec vingt-sept vaisseaux, neuf galères, six frégates et quelques brûlots, quand il fut rencontré par Duquesne, qui, la veille, avait décidé le combat, au conseil de guerre tenu par le duc de Vivonne, et s'était chargé de le livrer. Duquesne avait trente vaisseaux de guerre, trois frégates et sept brûlots ; il se plaça au corps de bataille avec le chevalier de Tourville. Ruyter se mit à l'avant-garde. L'action commença sur les deux heures de l'après-midi, et les deux avant-gardes fondirent l'une sur l'autre avec une telle fureur, qu'au premier choc, tous les vaisseaux furent désemparés. La mêlée devint effroyable alors. Duquesne et Ruyter firent des prodiges : la fortune de la France l'emporta ; un boulet atteignit Ruyter aux pieds et le blessa mortellement. Les Hollandais cependant continuaient à se battre, et leur illustre chef, impassible au milieu de ses souffrances, leur criait encore de son lit : « Courage, « mes enfans, courage ! » Ce fut en vain ; partout la victoire se déclara pour les Français, et la nuit seule sauva les vaincus. Les pertes des alliés furent immenses ce jour-là ; quelques jours après ils en firent une irréparable : — Ruyter mourut des suites de sa blessure.

Dès ce moment, l'empire de la mer était acquis à la France, et Louis XIV put frapper cette fameuse médaille sur laquelle

on voyait Neptune avec ces mots insultans : *Quos ego....* Duquesne ne vécut point assez pour en lire le sanglant revers [1].

Cependant, les ennemis, après leur défaite, s'étaient retirés à Syracuse; le vainqueur les y suivit, et les y bloqua si étroitement que, malgré toutes les précautions prises par eux, la frégate qui devait transporter en Hollande le cœur de Ruyter tomba en son pouvoir. Le capitaine qui la commandait fut amené à Duquesne; et, après lui avoir exposé le but de son voyage, voulut lui rendre son épée. Duquesne la refusa. Il alla avec lui à bord de la frégate, entra dans la chambre tendue de noir où était le cœur de Ruyter, et quand il vit le vase qui le renfermait : « Voilà donc, dit-il en levant « les mains au ciel; voilà donc les restes d'un grand homme! « Il a trouvé la mort au milieu des hasards qu'il a tant de fois « bravés.... » Il ajouta en se tournant vers le capitaine : « Votre mission est trop respectable pour que je vous arrête. » Et il lui fit donner un passeport.

Le 2 juin suivant, Duquesne rencontra de nouveau la flotte ennemie dans la baie de Palerme, à l'abri des forts et des châteaux de la plage. Il l'attaqua et la détruisit presque entièrement. De là, il se rendit dans la Méditerranée, y croisa pendant quelque temps et la purgea des pirates qui la couvraient.

Après tant de hauts faits, tant d'expéditions importantes si heureusement terminées, il semblait que la munificence royale n'eût point de titre assez glorieux, point de récompense assez élevée pour payer de tels services; cependant, quand Duquesne arriva à Versailles, Louis XIV se souvint qu'il était de la religion réformée : « Je voudrais bien, Mon- « sieur, lui dit-il, que vous ne m'empêchassiez pas de récom- « penser les services que vous m'avez rendus, comme ils « méritent de l'être; mais vous êtes protestant, et vous savez

[1] Après les désastres qui suivirent la glorieuse journée de la Hogue, les Hollandais frappèrent une médaille en réponse à celle de Louis XIV : on y lisait ces mots : *Maturate fugam, regique hæc dicite vestro : non illi imperium Pelagi.*

« quelles sont mes intentions là-dessus [1]. » Il paraît toutefois que la conscience du Roi, qui s'effrayait à l'idée de nommer maréchal de France le plus grand homme de mer de ce temps-là, n'eut aucun scrupule d'en faire un marquis; car il érigea pour lui en marquisat la terre du Bouchet, près d'Étampes. Duquesne eut la générosité d'accepter ce titre, mais il ne le porta jamais.

Rendu au repos pour quelque temps, il s'occupa de la réorganisation de la marine, et exposa ses vues sur ce sujet dans une conférence où il fut appelé à la cour. La parole imposante d'un homme aussi recommandable allait entraîner tous les avis partagés, quand on présenta les plans d'un jeune ingénieur nommé Renaud. Duquesne fut assez modeste pour s'apercevoir qu'ils valaient mieux que les siens, et assez frauc pour en convenir; il les fit accepter, et envoya son fils à Brest pour les faire exécuter sous les yeux de Tourville.

En 1681, il retourna dans la Méditerranée pour la nettoyer des forbans qui l'infestaient de nouveau. Il attaqua d'abord les pirates tripolitains, les poursuivit jusque dans le port de Chio; détruisit la plupart de leurs galères, et les força de se rendre. Mais le repaire de la piraterie était réellement à Alger; c'était là, dans cette ville réputée imprenable, qu'elle semblait, depuis Charles-Quint, braver toutes les menaces et tous les efforts des puissances européennes. C'était enfin ce repaire qu'il fallait détruire. Duquesne se sentit à la hauteur d'une telle entreprise; il alla bloquer le port d'Alger, et commença le bombardement de cette ville. Ce fut encore le jeune Renaud qui inventa pour cette expédition les galiotes à bombes, qui trouvèrent un défenseur en Duquesne, et des détracteurs parmi presque tous les autres officiers de marine. L'expérience ne tarda pas à justifier les prévisions de l'habile ingénieur et de son illustre appui : les Algériens, épouvantés des effets terribles de cette arme incon-

[1] On raconte que la femme de Duquesne lui dit, lorsqu'il lui rapporta cette conversation, qu'il fallait répondre au Roi : « Oui, Sire, je « suis protestant, mais mes services sont catholiques »

nue, demandèrent grâce, et Duquesne la leur accorda, après avoir obtenu d'eux l'heureuse délivrance d'un grand nombre d'esclaves chrétiens.

De nouveaux actes de piraterie forcèrent Duquesne à une nouvelle expédition (1683); celle-ci fut plus fatale encore aux Algériens; et, dans leur épouvante, ils allaient rendre sans rançon tous leurs prisonniers, quand un des chefs de leur milice, nommé Mezzo-Morto, se souleva contre le dey, le tua et s'empara du pouvoir. Il refusa de souscrire aux premières conditions, et la guerre recommença avec plus d'acharnement. La flotte française causait d'effroyables dégâts dans la ville, détruisait les maisons, incendiait les magasins, mitraillait les habitans: la rage de Mezzo-Morto, à la vue de tant de désastres, se manifesta par d'horribles actes de barbarie: il fit mettre le consul de France dans un de ses plus gros canons, commanda le feu, et les Français reçurent sur leurs vaisseaux les membres déchirés et palpitans de leur compatriote; dix autres prisonniers de guerre subirent le même sort[1]. Cette atrocité révolta les assiégeans; le bombardement recommença plus terrible, de nouvelles ruines s'amoncelèrent, et Alger eût été entièrement détruit si le défaut de munitions et l'approche de la saison des tempêtes n'eussent forcé Duquesne de retourner en France. Toutefois, il laissa devant cette ville des vaisseaux, qui bloquèrent si étroitement son port que les habitans, épuisés de munitions, et dans

[1] « Au milieu de ces cruautés, un beau trait de générosité et de dévouement vient consoler un instant l'âme attristée. M. de Choiseul était au nombre des prisonniers; Mezzo-Morto ordonne qu'il partage le sort de ses compagnons d'infortune. Déjà il est attaché à la bouche d'un canon; un soldat tient la mèche allumée. Un capitaine de corsaire, que, dans une autre circonstance, M. de Choiseul avait fait prisonnier et traité avec les plus grands égards, se précipite vers le dey, et le supplie d'épargner le prisonnier; Mezzo-Morto demeure inflexible, et ordonne au canonnier de mettre le feu. Alors le capitaine s'élance vers M. de Choiseul, le presse entre ses bras, et s'écrie: « Si je n'ai pu te sauver, au moins je mourrai avec toi. » Le cœur du farouche dey s'émeut; il fait détacher le prisonnier, et lui conserve la vie. »

l'impossibilité d'attaquer et de se défendre plus long-temps, achetèrent la paix à prix d'or[1].

Une ville, Gènes, après s'être alliée à tous nos ennemis, même aux forbans d'Alger, venait de refuser le passage de son territoire aux sels expédiés de France. Louis XIV laissa rarement une insulte impunie, et ce n'était pas à l'apogée de sa puissance et dans l'enivrement de ses triomphes qu'il eût été disposé à la souffrir. Il chargea Duquesne du soin de sa vengeance (1684). Elle fut prompte et éclatante. La ville rebelle répondit aux propositions de l'amiral français en faisant sur sa flotte une décharge de toute l'artillerie de ses forts. Duquesne, indigné, commença le bombardement, et trois jours après, il avait incendié plus de trois cents maisons, renversé plusieurs palais, entre autres celui du doge et celui de Saint-Georges, qui renfermait le trésor de la république; détruit de fond en comble l'arsenal et l'entrepôt général des marchandises. — La ruine de la ville allait être consommée, et déjà les Français étaient maîtres de l'un de ses faubourgs, quand elle demanda grâce. Elle lui fut accordée, mais à de dures conditions. — La plus humiliante était celle qui obligeait le doge à venir réclamer ce pardon en personne, et du Roi lui-même, à Versailles; puis à reprendre ses fonctions pendant plusieurs années, malgré la loi qui portait qu'aucun doge ne pourrait sortir du territoire de la république sans perdre sa dignité. Le doge vint donc traîner son abaissement au pied du trône de Louis XIV; et quand, selon le vœu de leur monarque, les courtisans, après lui avoir montré toutes les merveilles du fastueux palais, lui demandèrent ce qu'il y trouvait de plus étonnant : — C'est de m'y voir, — répondit-il.

Là s'arrête l'histoire des combats et des triomphes de Duquesne. Il disparaît de la grande scène où s'agitent les événemens pour s'effacer dans l'intérieur de la vie privée.

[1] Mezzo-Morto dit, en apprenant ce que ces expéditions avaient coûté à Louis XIV : « Il n'avait qu'à m'en donner la moitié, j'aurais brûlé ma ville entière. »

L'avenir de ses enfans, menacé par les persécutions qu'on réserve aux calvinistes, le préoccupe alors, et il achète en Suisse, où on lui accorde le droit de bourgeoisie, une propriété, « afin de s'assurer, » ainsi qu'il osa le dire à Louis XIV, « un asile dont ne pût le dépouiller la volonté d'un maître. »

Dans ses dernières années, il voulut encore tenter de nouvelles expéditions : « Monsieur Duquesne, lui dit le Roi, un « homme qui a servi aussi long-temps et aussi utilement que « vous, doit se reposer. Ceux qui vont commander dans la « marine suivront vos leçons et vos exemples : ce sera encore « vous qui conduirez mes flottes. »

Le repos, c'était la mort. Il fallait à cette nature inquiète et tourmentée le bruit, l'agitation, le péril. La mort vint en effet. Nous voudrions ne point avoir à ajouter que le courage qu'on n'avait pas eu contre le grand homme vivant, on l'eut contre sa tombe : elle fut proscrite ! L'honneur de posséder ce précieux dépôt échut à une terre plus hospitalière, à la Suisse, et la triste prévision de Duquesne se trouva justifiée.

Théodore Deschères.





TURENNE,

NÉ EN 1611; MORT EN 1675.

L'HISTOIRE d'un grand homme comme d'une grande nation ne demande pas, suivant moi, des broderies inutiles et des enluminures de style. Voyez comme César écrit ses Commentaires. Jamais on ne croirait qu'il parle de lui-même. Si Turenne avait fait des Commentaires, je crois qu'on y aurait retrouvé la même couleur de noble modestie et de simplicité antique. Il avait ces vertus que ne changèrent point trente ans de victoires, et les plus hautes dignités, jointes à une des renommées les plus éclatantes. On ne doit pas cependant l'en louer outre mesure. Si Turenne avait eu l'orgueil qui paraîtrait si naturel aujourd'hui, il n'aurait pas été de son siècle. Il savait sans doute ce qu'était M. de Turenne, nous le verrons dans son histoire, mais il le savait comme Bossuet savait qu'il était Bossuet, Condé qu'il était Condé, comprenant toujours, même au milieu de la Fronde, qu'un homme, quelque grand qu'il fût, ne pouvait se préférer à tout le monde, tout rapporter à son individualité, comme s'il n'y avait ni lois divines, ni lois humaines, ni religion, ni société, ni Dieu ni Roi. Comme Turenne aurait parlé de lui-même, comme il en a parlé dans le peu de lettres que l'on a conservées de lui, nous tâcherons d'en parler. Il nous semble même que, pour être vrais, les historiens doivent se conformer dans leur récit au caractère de l'homme dont ils ont à reproduire la vie, la pensée, les actions, heureux s'ils pouvaient écrire comme Turenne agissait! Nous ne chercherons donc pas à exagérer la vérité lorsqu'elle est elle-même si grande; et lorsqu'il s'agit d'un homme qui parlait peu, qui ne se vantait jamais, nous croyons devoir à cette

illustre mémoire de ne point hasarder une vaine parole ni un panégyrique superflu.

Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, second fils de Henri de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume Ier, prince d'Orange, naquit à Sédan, suivant les uns le 11, et suivant les autres le 16 septembre 1611. C'était un an après la mort de Henri IV, qui avait présidé au mariage du duc de Bouillon, père de Turenne.

Il ne faut point chercher si les enfans annoncent tous, dès leurs premières années, ce qu'ils seront dans la jeunesse et dans l'âge mûr. Il y a des esprits qui, tout d'abord, si l'on peut dire, marchent tout seuls. Ils sont vigoureux, ils sont sveltes, ils vont droit, ne chancellent jamais, et montent haut sans que personne en soit surpris : on les attendait là. Tel fut Bossuet, tel fut Condé. Il se trouve des corps faibles qui renferment des volontés fortes, des génies puissans. C'est une question entre l'âme et le corps, c'est un duel entre l'esprit et la matière, c'est ainsi que succombent beaucoup d'existences à peine commencées. Turenne, dont l'enfance fut maladive et délicate, eut à soutenir ce combat. Son père ne pensait point qu'il pût jamais servir. S'il n'eût pas été protestant, on eût sans doute voulu en faire un abbé comme du prince Eugène, et vraiment ce fut assez d'un abbé comme celui-là. On peut dire, puisque Turenne s'est converti, et bien converti, qu'au moins son hérésie a été bonne à quelque chose puisqu'elle a empêché qu'on ne l'envoyât au même séminaire que le prince Eugène, cette brillante recrue que l'Autriche sut enlever à Louis XIV. Les natures, comme était celle de Turenne, paraissent froides et lentes. Cela n'a rien de surprenant, elles commencent la vie par une lutte intérieure. A mesure que les forces leur viennent, elles se développent et prennent une assurance toujours plus grande, dont on est d'autant plus surpris qu'on n'avait pu deviner leur mystérieux avenir. Pour celui même auquel il était réservé, cet avenir était un doute. Certains génies peuvent briser un corps

quí ne leur suffit pas, mais il y a des génies moins indomptables, plus patiens, qui ne se heurtent point follement contre les provocations de la destinée, qui ne vont point les chercher, qui les supportent bravement, noblement, et qui savent toutefois ramasser le gant que le sort leur a jeté. Tel fut Turenne, ce chétif enfant, auquel on voulait interdire la guerre et le génie, et qui se fit relever cependant de cette double interdiction.

Les mêmes biographes qui nous ont appris que Turenne fut toujours silencieux, veulent bien ajouter que, dans son enfance, ses facultés furent peu remarquables. Est-ce qu'il n'apprit point très vite à lire et à écrire? Ces dignes biographes auraient dû nous éclairer sur ces graves circonstances. Voltaire, qui n'aimait pas Turenne, et qui d'ailleurs a bien reproché à Louis XIV de n'avoir pas été philosophe, sans doute comme M. Grimm ou M. Diderot, s'est beaucoup plaint du style de Turenne, style simple et noble autant que ferme, qui semblait tracé par l'épée du grand capitaine. Ce genre de reproche, tout peu fondé qu'il soit, nous fait comprendre celui que l'on a adressé à l'enfance de Turenne, et qui signifiait certainement que ses précepteurs n'étaient contens ni de son assiduité, ni de ses progrès. Si le père de Turenne, qui avait frayé avec le siècle de Henri IV et les géans de la Ligue, avait retiré de cette expérience pratique l'intelligence des caractères de grande race, il aurait dû comprendre la réponse que Turenne, âgé de dix ans, fit à cette menace d'exhérédation de gloire et de dangers que lui faisait son père, un des plus fidèles serviteurs et compagnons de périls du roi Henri IV. La nuit d'hiver passée sur les remparts de Sédan, cet enfant de dix ans trouvé endormi sur l'affût d'un canon, voilà comme Turenne devait prouver qu'il serait plus tard assez fort pour supporter les fatigues de la guerre. Turenne ne se plaignait pas, ne faisait pas une bravade en paroles; il faisait dès lors ce qu'il a fait toute sa vie : il agissait. C'est encore à cette époque, vers sa dixième année, que l'on place cette provocation en duel adressée par lui à un vieil officier

qui soutenait devant lui que Quinte-Curce, l'historien d'Alexandre, n'était qu'un romancier. N'aimez-vous pas Turenne, à dix ans, champion d'Alexandre-le-Grand? Cela ne valait-il pas mieux que Turenne bon écolier, écolier sans reproche et sans faute d'orthographe?

Nous ne nous chargerons point de décider si ce fut le père ou la mère de Turenne qui l'envoya faire en Hollande l'apprentissage de l'art militaire. J'aimerais assez cependant que ce duc de Bouillon, qui n'avait pas compris Turenne enfant, ne lui eût pas mis sa première épée à la main. Quoi qu'il en soit, l'école où l'on plaçait le jeune prince, car Turenne a toujours reçu le titre de prince comme étant de maison princière, était alors une des meilleures de l'Europe, et Maurice de Nassau, oncle de Turenne et son instituteur ès-victoires, un des premiers tacticiens de l'époque. C'était en l'année 1625, Turenne avait à peine quatorze ans. Son oncle voulut qu'il servît comme simple soldat; il en supporta toutes les fatigues, il en fit le service comme s'il devait le faire toute sa vie. Au moins ne blâmera-t-on pas cet orgueil aristocratique qui porte le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule? Après avoir passé à travers cette rude discipline des armes, on n'était pas moins M. de Turenne, il semble même qu'on l'était un peu davantage. Le prince Maurice mort, Turenne servit sous le prince Henri son autre oncle. Il allait par bonds dans cette carrière où il venait d'entrer. On ne lui faisait point de faveur cependant. Simple soldat, il gagnait ses grades à la baïonnette comme plus tard il les gagnait avec son épée. Le soldat Turenne n'avait point à se ménager, ne fallait-il point qu'il avançât? On ne sait si la barbe lui était déjà venue lorsqu'il commandait une compagnie aux siéges de Klundert, de Groll, de Bois-le-Duc, où il recevait les leçons de la théorie qui était coudoyée de près par la pratique; il apprenait comment on se bat en se battant, comment on meurt en voyant mourir. C'était là l'école qu'il rêvait sur l'affût de son canon. Cette école, à la fois simplement guerrière et méthodiquement savante, c'était son Saint-Cyr et son École Polytechnique.

Le sort de Turenne fut de rencontrer, au début comme à la fin de sa carrière, deux Italiens, le fameux Spinola en Hollande, contre lequel il fit ses premières armes, et ce célèbre Montécuculli, contre lequel il fit ses dernières.

En Hollande, Turenne jeta la base de tout son génie militaire. On sait que la guerre était alors tout entière dans les siéges. La force d'un pays était dans ses fortifications. La cavalerie n'était rien à cette époque, on la regardait presque comme une arme fainéante, si l'on peut dire, et c'était l'opinion de Turenne. Il l'avait prise de son oncle Maurice. C'est que la cavalerie était inutile dans les siéges; et qu'alors, comme nous venons de le dire, toute la guerre était là. Ainsi, Turenne disait qu'un fantassin faisait la guerre et qu'un cavalier la regardait faire, ce qui, évidemment, se rapportait aux siéges, où ces grandes charges de cavalerie qui aujourd'hui décident quelquefois des victoires, étaient impossibles et inconnues. Turenne resta fantassin toute sa vie.

Il avait pris à la Hollande tout ce qu'il pouvait lui prendre, le génie circonspect de ses habitans, leur persévérance et leur énergie. Sa meilleure maison de santé avait été un camp : il était venu faible, la guerre le rendit robuste; il était venu ignorant dans l'art des batailles, il ne demandait plus qu'à rapporter cette science, déjà acquise au prix de tant de fatigues, dans cette France qu'il désirait ardemment de revoir. Il avait même écrit en secret au roi Louis XIII. Il avait assez des marais et des brouillards néerlandais. Quoi de plus? il avait assez de sa compagnie. Turenne, ce génie patient, qui devait quelquefois se montrer si hardi, si téméraire, qui devait surprendre, par ses saillies d'héroïsme à l'Alexandre, ceux qui le traitaient de Fabius, Turenne était à l'étroit au milieu des digues de la Hollande; il perdait patience, et il arrivait à cette modestie qui n'était point ignorante d'elle-même cependant, d'éprouver son premier accès d'ambition. Sa mère, la sœur des princes de Nassau, aurait voulu qu'il restât plus long-temps en Hollande; il était à bonne école, que n'y de-

meurait-il? Or, Turenne savait, lui, qu'il n'avait plus besoin de maître. A peine était-il de retour en France qu'on le nommait colonel, et qu'il commandait sous le maréchal de La Force en Lorraine. La prise du fort de La Mothe, que l'on dut à cette habileté précoce, lui valut le grade de maréchal-de-camp. Vous voyez que notre soldat allait vite! Turenne montra tout d'un coup ce qu'il était dans les succès comme dans les revers. Placé sous les ordres de ce cardinal guerrier, Lavalette, lieutenant lui-même du grand cardinal ministre, Turenne opère la retraite de Mayence, difficile autant que glorieuse. C'étaient les vivres qui manquaient, ce n'était ni le courage ni le talent. L'humanité de Turenne, sa sollicitude pour le soldat, sont connues; il avait établi une discipline toute d'affection. Ce système, pour lequel il faut louer à la fois la générosité de son caractère et l'habileté de sa politique, il y resta constamment fidèle, et plusieurs fois, dans cette retraite, il eut lieu de l'appliquer.

Ici commence cette longue étude de la guerre sur le Rhin qui a été la grande guerre de la vie de Turenne. Il ira aussi en Flandre, mais ce ne sera qu'un passe-temps. Il prendra ou il aidera à prendre Landrecies, Maubeuge, assurant partout de cette main déjà puissante les frontières de son pays, en attendant qu'il fasse à l'Allemagne cette grande échancrure de l'Alsace.

On a beaucoup vanté la continence de Turenne lorsqu'il s'empara du château de Solre. On n'a point manqué de le comparer à Scipion. Le trait est le même en effet, mais les temps diffèrent. La belle conduite de Scipion païen à l'égard d'une captive, quand une captive était une esclave, on doit l'admirer : on sait que les anciens n'avaient pas des idées bien pures sur les esclaves; mais que Turenne, chrétien et homme des temps modernes, n'ait vu dans cette belle femme que ses soldats lui amenaient comme sa part du butin, que le respect qu'il se devait à lui-même en la respectant, en vérité cela ne mérite point une si rare admiration.

Encore un siége à Brisach, et un siége d'où Turenne vic-

torieux repart pour aller ramasser en Piémont l'épée que laissait tomber son premier général, le cardinal de Lavalette, qui pouvait mourir quand Turenne vivait. Ici, Turenne remplace non seulement le cardinal mort, mais le remplaçant du cardinal, le duc d'Harcourt. Avec deux mille Français il faut soutenir l'effort de neuf mille Espagnols; Turenne fera la retraite de Quiers; mais c'est un de ces génies qui reculent pour avancer. Le voilà devant Casal et bientôt devant Turin. Maître de Turin, voilà aussi Turenne lieutenant-général; il n'avait pas encore trente ans. Au nord, au midi, son épée était déjà le gage de l'intégrité du territoire et de l'ascendant national. Sur le Rhin, en Flandre, en Piémont, mais toujours comme une glorieuse barrière que nous jetions entre le nord et nous, plutôt qu'entre nous et le midi, Turenne grandissait sous la pensée si anti-autrichienne et si française de Richelieu.

Quand on réfléchit aux génies si différens de Turenne et de Condé, on est bien ébloui par les succès brillans du vainqueur de Lens et de Nordlingen; mais ce qui frappe d'admiration, c'est la logique et la suite merveilleuse avec laquelle l'épée de Turenne soutint le règne de Louis XIV contre les ennemis du dedans et du dehors.

On pourrait faire des livres de tactique sur l'habileté militaire déployée par Turenne avant d'arriver à ce grand résultat, au traité de Westphalie. S'agit-il de réparer les désastres qui arrivent dans le nord, tandis qu'il est dans le midi, c'est lui que l'on en charge. Les troupes sont désorganisées après la défaite de Duttlingen, il les réorganise. Il n'a point d'argent, il en emprunte sur son crédit et prête ainsi à la couronne. Il reprend l'offensive, et il est près de secourir Fribourg. L'Alsace est toujours le centre de ses opérations. Cependant Mazarin ne veut point que Turenne ait seul l'honneur de vaincre le comte de Mercy, ce fameux général de l'empereur. On vit alors le contraste des deux grands génies militaires du siècle de Louis XIV. Le courage impatient de

Condé faillit tout perdre, la prudence déterminée de Turenne sauva tout.

L'échec de Mariendal fut le premier que Turenne eût essuyé; il s'en consola noblement, quelque peine qu'en ressentit ce cœur militaire. « Si, après ce malheur qui « m'est arrivé par compassion pour mes troupes, écri-« vait-il à sa sœur, on peut se consoler en quelque chose, « c'est que les ennemis n'ont profité en rien de leur victoire. » En effet, il avait été obligé de disperser dans leurs cantonnemens ses troupes épuisées de fatigues, et c'est ainsi qu'il n'avait pu résister à des forces supérieures, devant lesquelles il opéra cependant une retraite habile. Comme nous avons déjà pu le faire remarquer, Turenne avait cet art admirable dans une retraite, qu'elle ne servait jamais qu'à rallier ses troupes, et qu'il ne semblait se retirer que pour prendre une position meilleure et attaquer l'ennemi avec plus d'avantage que si, dans le moment, il ne lui avait point cédé un pouce de terrain : le moment où Turenne était le plus hardi, c'était après une retraite. Il en fut ainsi après la défaite et la retraite de Mariendal. Turenne allait marcher contre les Bavarois quand Mazarin lui adjoignit Condé. Cela n'empêcha point Turenne, de l'aveu même de Condé, d'assurer le succès de la bataille de Nordlingen; Condé l'en remercia sur le champ de bataille.

Turenne, contrarié par l'ignorance tracassière de Mazarin, qui semblait alors vouloir semer les fermens de la Fronde, demande en vain l'autorisation de réunir l'armée française à l'armée suédoise pour lutter contre la coalition des Impériaux et des Bavarois. Mazarin s'efforce de l'arrêter, refuse l'autorisation réclamée; Turenne se passe de l'approbation du cardinal ministre et marche au but que lui montre son génie. Turenne, ordinairement si soumis, Turenne qui sert sous Condé, quand c'est lui qui aide Condé à réparer les fautes de son impétueux courage, ne consent pas à servir sous Mazarin; sous Mazarin qui, de Paris, veut diriger les

opérations. L'Allemagne disparait, pour ainsi dire, sous les pas de ses troupes, et Turenne est avec les Suédois. Ce génie, long-temps concentré, qui ne s'était montré jusqu'alors, si l'on peut dire, que par échappée, éclatait enfin. Il y a des esprits semblables à ces canons terribles qui sont longs et pénibles à charger. Mettez-y du plomb, mettez-y de la mitraille, bourrez bien, sans cela rien ne partira. Le moment est-il venu? Une étincelle sur cette mèche qui n'attend plus qu'un peu de feu, et voilà des sillons de flamme et de fumée; tout est parti, le coup a porté! Ainsi était Turenne dans cette mémorable campagne. Le grand résultat politique de vingt-cinq ans de guerre, il allait l'obtenir, rien ne l'arrêtait plus. Il parcourait la Franconie, la Souabe, la Bavière; places, magasins, il prenait tout. Il n'avait pas même besoin de combattre, car tout fuyait devant lui et ses puissantes combinaisons. Un des coalisés, le duc de Bavière, auxiliaire de l'Empire, demandait la paix, quand Mazarin, comme s'il avait voulu empêcher Turenne de mettre la dernière main à cette glorieuse et politique campagne, lui donne l'ordre d'abandonner les Suédois et de revenir en deçà du Rhin. Mais les Bavarois avaient trompé Mazarin, et ce fut Turenne qui dut réparer la méprise du cardinal. On l'avait forcé de se séparer des Suédois, il les eut bientôt rejoints pour ne plus les quitter jusqu'à l'achèvement de son grand dessein. Maître de la Bavière pour la seconde fois, il menace Vienne. Il porte presque devant les murs de cette capitale cette grande pensée de l'abaissement de l'Autriche. Pourquoi Richelieu était-il mort?

La diplomatie est peu de chose quand elle n'a aucune sanction militaire. Depuis plus de cinq ans, des plénipotentiaires étaient assemblés à Munster pour traiter de la paix, et, avec leurs pleins-pouvoirs, ils ne décidaient rien : ce fut l'épée de Turenne qui écrivit le traité de Westphalie, et qui traça cette ligne par laquelle l'Alsace fut séparée de l'Allemagne, et devint partie intégrante de la France. Il y avait

vingt-cinq ans que Turenne, encore jeune, faisait la guerre, et c'était par ce coup d'éclat qu'il terminait la première période de son existence militaire. On était alors au 24 octobre 1648, date du traité de Westphalie.

Nous avons dû examiner avec quelques détails, sous le rapport militaire, toute cette partie de la vie de Turenne. Il fallait bien que l'on vît par quelle suite d'efforts son génie était arrivé à la pleine possession de lui-même. Maintenant, nous n'aurons plus qu'à citer ses victoires : on sait que la prudence et le calcul les préparait, et qu'une résolution intrépide les assurait, quand le moment était venu de vaincre. Il ne se laissait jamais emporter sans savoir qu'il s'emportait, mais dès que son génie et son courage avaient pris leur élan, il n'ignorait pas non plus que c'eût été tout perdre que de s'arrêter ou d'hésiter un instant.

Il faut bien reconnaître que Turenne fut frondeur : qui ne le fut pas? Mais il faut ajouter que Turenne est plus coupable que tout autre d'avoir été coupable. Le cardinal de Retz devait fronder, M. de la Rochefoucauld devait fronder, madame de Longueville devait fronder; mais M. de Turenne, c'était Caton frondeur, Fabius fou. Eh bien! ce n'était point tout cela, c'était M. de Turenne amoureux! Pourquoi Turenne a-t-il frondé? demandez-le à madame de Longueville. Elle seule aurait pu dire peut-être comment il y eut une Fronde, qui semblait devoir être quelque chose quand elle commença, et qui, lorsqu'elle disparut sous les pieds de Louis XIV, sembla n'avoir jamais rien été. Ce qu'il y a de plus vrai à dire sur la Fronde, c'est qu'elle fut la coalition des mécontentemens de tout le monde contre le pouvoir ministériel. L'aristocratie en voulait à Mazarin comme au successeur despotique du despote Richelieu; le peuple ne voulait point payer les impôts augmentés par le ministre; le parlement faisait cause commune avec le peuple, et pour chefs à cette armée de ressentimens que Mazarin avait eu l'inhabileté de faire naître au moment d'une régence, il y avait les princes; la Fronde était à tous les échelons de la société, et la Fronde,

c'est là sa seule gloire, c'est là peut-être son seul côté sérieux, eut pour généraux Turenne et Condé.

Il faut que je dise ce qui perdit la Fronde. Le coup d'état de Mazarin, lorsqu'il fit enfermer à Vincennes le grand Condé et les autres princes, avait décidé Turenne; il avait vendu son argenterie comme madame de Longueville avait vendu ses diamans, il était devenu général à la fois et caissier de la Fronde. Voilà ce qu'il lui fallait être pour sentir la nécessité de rompre avec les frondeurs. La faute de Turenne alla jusqu'à traiter avec les Espagnols, jusqu'à recevoir des subsides du roi d'Espagne. La cour était désespérée de cet égarement. Mazarin écrivait à Turenne, et lui offrait la main de sa nièce, le Reine régente lui écrivait; enfin le Roi lui écrivit : Turenne n'hésita plus. Certainement, Turenne était un loyal et fidèle sujet, mais nous devons dire aussi que si la Fronde le perdit, c'est qu'il venait de bien juger la Fronde. Il s'était trouvé à Rhétel à la tête d'une armée composée de toutes sortes de nations, une armée d'aventuriers dont le conseil suprême était formé d'étrangers, de femmes et de jeunes gens. Turenne, obligé de charger à la tête des escadrons pour résister aux forces supérieures de l'armée royale, avait manqué périr dans la mêlée pour un parti qui ne savait ni ce qu'il faisait, ni où il allait, pour le bonhomme Broussel et pour le rusé coadjuteur, pour la vanité de madame de Longueville et pour la liberté du prince de Condé, contre l'autorité royale, qui recevait tous les coups que l'on prétendait ne porter qu'à Mazarin. Turenne s'ennuya de voir M. de Beaufort roi des halles et de Paris, et il lui prit envie de remettre la couronne sur la tête du jeune Roi, qui ne devait point faire une sinécure du métier de prince.

Quand Turenne combat la Fronde, quand il sauve par deux fois la cour et le jeune Roi, prêts à tomber entre les mains des Frondeurs : quand il prononce ces paroles remarquables, qu'il ne faut jamais fuir devant les rebelles, lorsqu'on voulait que la cour se retirât du côté de Lyon, Turenne

produit l'effet d'un homme grave qui s'est oublié un instant et qui reprend son sérieux.

On élevait les premières barricades à Paris, quand Turenne présidait en 1648 à l'exécution du traité de Westphalie. En 1652, il forçait Condé, général des frondeurs, Condé sur lequel il avait remporté la victoire du faubourg Saint-Antoine, à sortir de France. Tel fut le résultat de la campagne de 1652. En 1659, il en finit avec les Espagnols, qui étaient toujours restés guerroyant au sein de la France; les Espagnols, ces alliés de la Fronde, qu'ils continuaient sous la forme étrangère, quand elle avait été écrasée dans les princes, dans la noblesse, dans les parlemens; quand elle n'avait plus pour elle ni les pistolets du coadjuteur, ni l'épée de M. le Prince; quand elle n'était plus française et qu'il y avait une gloire de plus à la vaincre.

Peut-on dire ce que serait devenu le siècle de Louis XIV sans Turenne? Trois espèces d'ennemis : l'Allemagne, l'Espagne et la Fronde tentèrent de l'étouffer, ce grand règne. L'Allemagne était aux frontières, Turenne lui imposa le traité de Westphalie, et, même pendant la Fronde, l'Allemagne n'osa point remuer; l'Espagne et la Fronde étaient au cœur de la France, Turenne fit sortir la Fronde de France dans la personne du prince de Condé. Quant aux Espagnols, il les poussa pied à pied hors du royaume, avec une tenacité habile qui lui valut enfin la glorieuse victoire des Dunes. Il y avait des années qu'il les harcelait, qu'il ne leur donnait pas un instant de repos, réservant toujours pour le moment favorable son dernier coup de massue, et c'est aux Dunes qu'ils le reçurent.

On peut juger quel personnage ce fut alors que Turenne. On jouissait de la paix après plus de trente ans de guerre, c'était à lui qu'on la devait. Il était l'arbitre du parlement et de la cour. Louis XIV le consultait sur toutes les affaires d'importance. La solidité de son jugement suffisait à tout. Le tacticien de champ de bataille était un excellent tacticien

de cabinet. M. de Louvois, qui en 1661 avait succédé à Mazarin, était peu flatté de cette confiance du Roi pour Turenne, même en diplomatie. Et comme Mazarin avait eu la faiblesse de demander à Turenne une déclaration qui aurait attribué aux conceptions du ministre-cardinal tout l'honneur de la victoire des Dunes, Louvois aurait aussi voulu que Turenne se pliât à ses instructions, et fût son commis en rase campagne. Turenne, avec son impassibilité habituelle, se contentait d'écrire au Roi que M. de Louvois « ne connois« soit pas assez la guerre, » et il ne manquait pas de recevoir l'autorisation d'agir comme il lui plairait. La dignité, la simplicité de Turenne, étaient égales. Il lui arrivait rarement d'éprouver des revers, mais alors il ne reculait point devant une vérité cruelle pour un général; il disait : J'ai été battu. Toutes les fois qu'il était vainqueur, il savait s'oublier lui-même pour dire : Nous avons remporté la victoire.

Il y a beaucoup de mots attribués à Turenne dans différens recueils d'anecdotes. En général, ces mots brodés sur une grande renommée, qui n'en est point comptable et qui ne peut plus réclamer, méritent peu de créance. Un seul peut-être mérite d'être rapporté. Turenne avait eu la faiblesse de confier un secret d'État à une des femmes les plus séduisantes de cette prestigieuse cour de Louis XIV : c'était une madame de Coëtquen, née Marguerite de Rohan-Chabot. Comme long-temps après on lui parlait de cette faute, qu'il avait avouée lui-même à Louis XIV qui en accusait Louvois: « Auparavant, dit Turenne, éteignons les bougies. »

Faut-il parler du désintéressement de Turenne? l'avarice n'était point le vice du grand siècle. Sans fortune, Turenne épousait la riche héritière de la maison de la Force. Elle mourait, Turenne insistait pour rendre la dot qu'on voulait le forcer à garder, et il la rendait. Sa vaisselle était sans cesse renouvelée, car il la vendait souvent pour le service du Roi et l'entretien des troupes. Qui ne connaît sa réponse aux habitans de cette ville qui lui offraient une

sace, il ajoutait alors la ligne du Rhin, qu'il avait traversée dans cette campagne, et qu'il fallut repasser quand mourut Turenne, ne laissant, comme disaient les soldats, que son cheval pour conduire l'armée.

On sait tout ce que la fin de ce grand homme, dans l'année 1675, inspira de douleur à cette France qu'il avait défendue, sauvée, illustrée au dedans comme au dehors. Le vainqueur de l'Allemagne, de la Fronde et de l'Espagne, le néophyte de Bossuet, l'ami de Louis XIV, le rival toujours modeste de Condé, celui auquel on peut dire que le grand siècle doit d'avoir existé, méritait en effet de recevoir cette sépulture royale de Saint-Denis que lui décerna Louis XIV, et que pouvaient seules troubler les fureurs insensées et impies de notre première révolution. Alors on se doutait peu que le corps de Turenne, « de cet homme puissant qui étoit mort pour Israël, » serait porté en 1793 au cabinet national d'histoire naturelle, en raison seulement de son bon état de conservation, pour passer au Musée des monumens, sur la réclamation du député Dumolard, et enfin n'arriver aux Invalides, dignement, solennellement, que lorsque le consul Bonaparte, en 1800, arrivait lui-même au pouvoir. C'était un devoir, en effet, que cette translation des cendres de Turenne, pour celui qui devait plus tard ajouter au traité de Westphalie quelques annexes qui n'ont pu être conservés, tandis que l'Alsace, devenue à jamais française, prouve encore que la pensée d'un ministre comme Richelieu, d'un roi comme Louis XIV, et d'un général comme Turenne, ne pouvait périr.

FRANCIS NETTEMENT.







PERRAULT

(CLAUDE),

NÉ A PARIS, EN 1613; MORT DANS LA MÊME VILLE, EN 1688.

DANS les arts, dans les sciences, comme en littérature, on voit des hommes de génie se révéler spontanément et se placer du premier bond au-dessus de la critique commune. Leur avenir dans ce cas n'est point douteux, on les encense ou on les persécute; quand ils sont morts, on les juge. D'autres, également destinés à briller, ne percent qu'à l'aide d'une courageuse persévérance, ou ne surgissent d'entre la foule qu'avec le secours de circonstances étrangères. Ces derniers sont le plus souvent mieux appréciés de leur vivant, car le sort, dont ils attendent une espèce de compensation, veut qu'ils éveillent moins de jalousies et qu'on leur rende plus impartialement justice. Enfin, entre ces deux extrêmes est une troisième classe d'hommes qui travaillent et qui créent, mais qui n'éprouvent ni les tribulations des uns, ni les fatigues et les ennuis des autres. Privilégiés parmi les privilégiés, ils ont sans doute reçu de la nature une meilleure organisation, un esprit plus juste, un jugement plus sain, qui leur permet de primer sans écraser leurs semblables, de produire sans ruiner leurs propres facultés.

Le dix-septième siècle, avec sa nombreuse escorte de savans, de poètes, de penseurs et d'artistes, offre peu d'exemples de sujets parvenus à la célébrité par cette dernière voie. Claude Perrault fut un de ceux qui réunirent, dans ce temps-là, le plus de conditions de bonheur au milieu

des étourdissemens d'une renommée justement acquise. Si la manie satirique d'un seul individu se prit à dénigrer l'homme consciencieux et modeste qui se devait tout à lui-même, il ne trouva point d'écho dans la nation, et la raison publique fit bientôt justice d'une animosité privée; Boileau, qui en voulait beaucoup à Charles Perrault, frère de Claude, fut obligé de renoncer au parti pris de confondre ce dernier dans une même rancune, et nous savons qu'il fit en quelque sorte amende honorable, en le reconnaissant plus tard pour un homme supérieur, et qu'il démonétisa ainsi de lui-même tous les sarcasmes qu'il avait lancés contre le médecin et l'artiste dans ses Réflexions sur Longin.

Né à Paris, en 1613, d'une famille obscure, mais estimable[1], Claude Perrault lui valut les honneurs de la postérité, et, secondé par trois frères, tous célèbres à différens degrés, mérita que son nom fût inscrit en caractères ineffaçables à côté de noms beaucoup plus retentissans.

Pierre et Nicolas se distinguèrent comme écrivains du second ordre, mais ils furent surpassés par Charles qui, à son tour, dut le céder à celui dont le portrait est tracé en tête de cette notice.

Nous devons au premier, qui occupa long-temps la place de *receveur général des finances de la généralité de Paris,* un Traité de l'*Origine des fontaines* assez estimé, et plusieurs traductions remarquables. Le second, docteur de Sorbonne, nous a laissé un volume sous le titre de *Théologie morale des Jésuites,* in-4°, 1667. Le troisième enfin, le seul qui ait pu, comme auteur, marcher de pair avec Claude Perrault, composa plusieurs livres, et trouva ces contes que l'on a vus depuis, et que l'on voit encore entre les mains de tous les enfans.

Les étonnantes créations de *petit Poucet,* de *Cendrillon,* de *Barbe bleue,* etc., etc., etc., furent imaginées dans ses momens de loisirs; car, durant toute sa vie, Charles eut des

[1] Son père était avocat au parlement.

occupations très graves et très sérieuses. Il était né en 1633, et comptait jour pour jour vingt années de moins que son frère Claude.

On lit dans l'histoire qu'il fut le protégé du grand Colbert, et qu'il tint de la faveur de ce ministre la charge de *contrôleur général des bâtimens*.

Tout ce qu'il avait de crédit était assuré à quiconque excellait dans les arts ou dans les sciences. C'est à lui que l'Académie française dut son premier logement au Louvre; c'est sur ses Mémoires que furent formées les académies de peinture, de sculpture et d'architecture; son amour pour les lettres lui fit entreprendre une multitude de travaux pénibles et laborieux qu'il ne put coordonner et mettre au jour qu'après la mort de son protecteur, lorsqu'il fut déchargé du pesant fardeau de son emploi, et qu'il put se livrer sans distraction à des occupations et à des recherches conformes à ses goûts.

Il fit paraître successivement divers ouvrages en vers ou en prose qui excitèrent plus ou moins l'attention du public. Son poëme, intitulé *le Siècle de Louis le Grand*, fit époque dans le monde savant, et suscita de violentes réclamations, parce qu'on y crut voir une méchante flatterie aux dépens de tout ce qu'il avait pu exister de glorieux dans les autres siècles. Pour venir à l'appui de sa thèse et pour la soutenir dignement, Charles mit au jour le *Parallèle des anciens et des modernes*, quatre volumes in-12, 1688. Mais ce travail, où il sacrifie hardiment les auteurs romains et les auteurs grecs à la gloire des auteurs contemporains, au lieu d'éteindre la discussion, ne fit que l'envenimer davantage, et personne n'ignore combien à cette époque l'esprit de controverse était poussé loin, et combien on se plaisait à tout contredire et à tout fronder. S'il suffisait d'avancer une idée, une opinion, pour rencontrer des idées et des opinions contraires, à plus forte raison devait-on s'attendre à remuer les passions, lorsqu'on abordait une question délicate et épineuse?

Le seul défaut du parallèle des anciens et des modernes

fut peut-être d'avoir exagéré une vérité, et son unique tort d'avoir blessé certaines prétentions à juste titre ambitieuses.

Despréaux se posa le défenseur des Grecs et des Romains; il rallia autour de lui tous les partisans de ses idées et tous les ennemis personnels de Charles Perrault; d'un autre côté, ce dernier s'entoura de ses amis et de tous les écrivains qui partageaient ses convictions. La querelle toutefois ne se vida point; elle finit, lorsque les uns et les autres furent las de servir d'amusement et de spectacle à leurs lecteurs. Un beau matin, à l'instigation de quelques personnes raisonnables, les deux antagonistes se rencontrèrent, et tout fut terminé comme ce l'eût été aujourd'hui, avec des embrassades.

Claude Perrault ne prit aucune part à cette dispute dont il connut à peine les préludes. Ses manières, à lui, furent beaucoup plus calmes et beaucoup plus dignes. Son caractère probe et son humeur pacifique le portaient davantage vers le travail du cabinet; il aimait l'étude pour l'étude elle-même, et non pour faire ostentation de son savoir: aussi le répéterons-nous ici, il fut du petit nombre des auteurs que la renommée vint trouver, et qui arrivèrent à l'apogée de leur gloire sans obstacles et sans secousses.

Claude Perrault mérite d'être considéré comme médecin et comme architecte, parce qu'il apporta le même zèle et la même ardeur à approfondir ces deux professions différentes. S'il acquit plus de célébrité dans l'une que dans l'autre, c'est que les circonstances ne lui furent pas également favorables, c'est que, ne tenant de la nature qu'une existence d'homme, et en ayant déjà consumé une portion à penser et à s'instruire, il lui était physiquement impossible de mettre à la fois toutes ses connaissances en pratique. Les sciences et les beaux-arts ressemblent assez aux métiers les plus grossiers, qui réclament autant d'individus qu'ils offrent de catégories, et qui perdent les trois quarts de leur valeur lorsqu'on n'en fait pas une application rigoureuse.

Telle était sans doute la pensée et la conviction de Claude,

puisqu'il abandonna la médecine dès qu'il se sentit disposé à faire de l'architecture, et qu'il consacra le reste de ses jours au service de cette dernière; espèce d'abjuration qui fut dénoncée par Boileau d'une façon bien mordante dans ces vers de son *Art poétique*, vers adressés à un soi-disant médecin de Florence, et que l'auteur fait précéder d'une foule d'autres plus méchans et plus injurieux :

Notre assassin renonce à son art inhumain,
Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Gallien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.

Cette manière de critique est véritablement atroce ; il est inutile de dire qu'elle ne convertit personne, et que Perrault n'en continua pas moins de jouir, comme disciple d'Hippocrate, de l'estime et de la considération générale. L'Académie des Sciences qui l'avait reçu dans son sein, et qui avait jugé de son mérite autrement que sur des satires et des pamphlets, voulut qu'on plaçât son portrait dans les écoles publiques parmi les portraits des professeurs les plus distingués.

L'observation de la nature en général, et en particulier l'étude de l'anatomie peuvent conduire à l'amour et à l'exercice de la peinture; mais la connaissance de la médecine n'a jamais pu servir à personne pour élever des palais. Or, on se demande pourquoi celui qui parcourait avec bonheur une de ces carrières, se retourna tout à coup pour se jeter dans les hasards et les encombremens de l'autre. On lui en veut, pour ainsi dire, d'avoir fait oublier sa noble réputation pour une réputation plus brillante, et d'avoir effacé le souvenir de ses premiers services avec la splendeur de faits plus éblouissans.

Fut-il appelé à faire ce qu'il a fait? Pour moi, je ne crois point à une vocation aussi tardive, je ne crois point que cet instinct particulier, que ce penchant irrésistible qui porte l'homme né artiste vers l'atelier, l'homme né orateur vers la

tribune, l'homme né philosophe vers la chaire, que ce feu sacré, mobile de toutes les grandes actions, conducteur naturel qui fait qu'on va droit à un but et non pas à un autre, ait été le caractère distinctif de Perrault; mais je crois qu'on pouvait aisément lui prédire ses succès, parce qu'il était passionné pour le travail, avide d'érudition et, par conséquent, capable de réussir dans tout.

Claude Perrault a aussi beaucoup écrit. On estime ses *Essais de physique* et ses *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux*; 2 vol. in-fol., imprimés avec figures à Paris en 1671 et 1676, et réimprimés à Amsterdam en 1736, in-4°. Mais il se recommande surtout par son excellente traduction de Vitruve, dont il fit lui-même tous les dessins. C'est sans doute cette occupation, dans le principe désintéressée et purement bénévole, qui lui donna le goût de l'architecture, et le décida, par la suite, à publier — un abrégé de Vitruve, enrichi de notes savantes, — un livre intitulé : *Ordonnances des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens*, dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'architecture, — et enfin un recueil de plusieurs machines toutes de son invention.

Ses principaux titres comme praticien sont : Le bâtiment de l'observatoire, le modèle de l'arc de triomphe qu'on a voulu ériger au bout de la grande rue Saint-Antoine, et qui eut en effet un commencement d'exécution, et la colonnade du Louvre, œuvre dont le fait seul eût suffi à fonder une réputation durable. Cette colonnade devait servir de façade à un grand monument, et avait été mise au concours avec les autres parties du même monument qui restaient à compléter. La manière dont Claude Perrault l'emporta, dans cette circonstance, par l'autorité de son talent, sur une foule de concurrens habiles et glorieux, mérite d'être mentionnée. Nous ne pouvons mieux faire que de laisser dire l'historien de Paris, le patient et minutieux Dulaure, et de reproduire avec lui diverses pièces authentiques.

« En parlant de l'état physique de Paris sous le règne de

Louis XIII, j'ai exposé celui du château du Louvre, encore entouré de fossés, et dont la façade, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, était caractérisée par quatre tours rondes, deux au centre et les deux autres aux angles de cette façade.

« Ce frontispice féodal et barbare, qui contrastait trop évidemment avec le luxe du corps de bâtiment appelé le *vieux Louvre*, ne pouvait subsister sous un prince magnifique et passionné pour les constructions. Louis XIV entreprit de reconstruire la façade et les autres vieux corps de bâtiment; il s'occupa d'abord à terminer plusieurs parties imparfaites du Louvre et de sa galerie; et, pour n'éprouver aucune contrariété, il fit, le 6 novembre 1660, publier à Paris une défense à toutes personnes de faire travailler à aucun bâtiment sans sa permission expresse, sous peine de dix mille livres d'amende, et aux ouvriers de s'y employer sous peine de prison pour la première fois et de galères pour la seconde.

« Les bâtimens du Louvre et même la façade orientale commençaient à s'élever sur les dessins de Levau. « Déjà, raconte « Charles Perrault dans ses Mémoires, non seulement des « fondemens étaient jetés pour la façade principale du Louvre, « mais une partie de cette façade était élevée à huit à dix « pieds hors de terre, » lorsqu'en 1664 Colbert fut nommé surintendant des bâtimens. Ce ministre n'était pas content des dessins de Levau. Il invita tous les architectes de Paris à venir donner leur avis sur le modèle en menuiserie de cette façade, et à fournir chacun un dessin, avec promesse d'adopter celui qui serait jugé le meilleur.

« Presque tous ces architectes censurèrent le projet de Levau, firent des Mémoires où ils établirent les motifs de leur censure, et fournirent des dessins de cette façade. Claude Perrault, encouragé par son frère Charles, commis de Colbert, produisit aussi le sien. Colbert en fut charmé; il ne pouvait concevoir qu'un homme qui n'était pas architecte de profession, eût pu rien faire de si beau. Ce dessin,

exposé en public, fut fort admiré; mais comme on avait à cœur de faire un ouvrage parfait, on prit encore la résolution de soumettre le projet de Levau à la censure des plus célèbres architectes d'Italie, comme on l'avait déjà soumis à celle des architectes de France. Les dessins qu'ils produisirent à la suite de leur critique ne furent point goûtés.

« Cependant le cardinal Barberin et un abbé Benedetti parlèrent à Colbert du cavalier Bernin, prônèrent sa réputation et ses talens extraordinaires. Cet artiste était un de ceux qui avaient envoyé un dessin pour la façade du Louvre. Colbert, voulant l'attirer à Paris, détermina le Roi à lui adresser, par courrier extraordinaire, une lettre excessivement flatteuse. Le cavalier Bernin se rendit *aux prières* de Louis XIV. Voici le détail des honneurs qu'il reçut :

« Dans toutes les villes où il passa, les officiers eurent « ordre, de la part du Roi, de le complimenter et de lui « porter les présens de la ville. La ville de Lyon même, qui « ne rend cet honneur qu'aux seuls princes du sang, s'en « acquitta comme les autres. Des officiers envoyés de la cour « lui apprêtaient à manger sur sa route, et, quand il appro- « cha de Paris, on envoya au-devant de lui M. de Chambrai, « seigneur de Chantelou, maître d'hôtel de Sa Majesté, pour « le recevoir, lui tenir compagnie.... On le logea d'abord à « l'hôtel de Frontenac, que l'on fit garnir de meubles de la « couronne, pour lui et pour son fils, et où l'on établit des « officiers pour faire sa cuisine et le servir. Il salua le Roi le « 4 juin 1665 [1]. »

« On lui donnait trois mille louis d'or par an, six mille livres pour son fils, autant au sieur Mathias, son élève, et des sommes proportionnées à tous ses domestiques.

« Enfin, ajoute Dulaure, une réception aussi magnifique et aussi extraordinaire fit regarder cet artiste comme un être merveilleux et doué d'un génie sublime. Mais dès qu'il eut fait paraître quelques unes de ses productions, on conçut de

[1] *Mémoires de Charles Perrault*, page 76.

ses talens une opinion bien moins favorable. Il ne put soutenir sa réputation. Son plan du Louvre offrait plusieurs inconvenances qu'on eut beaucoup de peine à lui faire changer, parce qu'il était fort orgueilleux, et qu'il avait une grande opinion de sa capacité. On assure qu'il disait à M. le nonce que « c'était Dieu qui l'inspirait, » et à Colbert lui-même que « Dieu seul était l'auteur de ses dessins. »

Cependant, le 17 octobre 1665, le Roi posa avec pompe la première pierre de la façade du Louvre, et le cavalier Bernin commença ses travaux. Il les aurait peut-être poursuivis et terminés, si le ministre, qui l'avait fait venir, et qui l'avait entouré avec solennité de tant de témoignages de vénération, ne se fût spontanément décidé à le renvoyer en Italie, préférant reconnaître sa faute à la face du monde avant que les choses allassent plus loin, et avant que son amour propre ne lui permît plus de reculer. Cette franche résolution, quoique tardive, eut bientôt sa récompense, car le cavalier Bernin, instruit de ce qui se passait, demanda lui-même à s'en retourner dans son pays. L'autorisation lui en fut aussitôt donnée, et Colbert se montra aussi généreux alors qu'il avait été prodigue quelques mois auparavant. Il fit porter à l'artiste, la veille de son départ, trois mille louis d'or, un brevet de douze mille livres de pension annuelle, et un autre de douze cents livres pour son fils.

Il ne s'agissait plus que de choisir entre Levau, dont on avait détruit les constructions, et Claude Perrault, qui attendait tranquillement chez lui le résultat de toutes ces épreuves. Celui-ci réunit encore tous les suffrages dans un dernier examen, et on se mit en devoir de tout abattre pour reconstruire de nouveau d'après ses plans. Ainsi la façade du Louvre fut réellement commencée en 1666; elle fut achevée en 1670. Colbert, pressé de faire jouir le Roi, ne songea plus qu'à activer les travaux. On avait déjà fait défendre aux propriétaires de la ville de bâtir sans permission : on employa un nouveau moyen pour que les ouvriers eussent plus de temps à donner à leur tâche. L'archevêque de Paris

voulut bien, sur la demande du ministre, supprimer plusieurs fêtes, et maintenir cette suppression malgré les plaintes nombreuses qu'elle fit naître.

La colonnade a cinq cent vingt-cinq pieds d'étendue; elle se compose de trois avant-corps de bâtimens réunis par deux galeries, dont le fond, autrefois garni de niches, est aujourd'hui percé de fenêtres. Elle a, depuis le sol jusqu'à la partie supérieure de la balustrade, quatre-vingt-cinq pieds de haut, et compte deux parties principales, le soubassement et le péristyle.

Le soubassement n'est autre qu'un mur lisse, percé de vingt-trois ouvertures rompant la monotonie de cet endroit de la façade, que l'architecte a volontairement privé de toute espèce de décoration.

Le péristyle tout entier, d'une ordonnance corinthienne, en ressort beaucoup mieux, et concentre sur lui seul l'admiration du spectateur. Il présente cinquante-deux colonnes cannelées et accouplées à la manière de celles qu'on a signalées depuis dans les ruines des temples de Palmyre et de Balbeck, mais dont jusqu'alors on n'avait vu aucun exemple. Cette nouveauté, qui réussit merveilleusement, attira sur Perrault la plus grande faveur. La cour et la ville lui prodiguèrent des éloges pompeux, et maintenant encore il n'y a qu'une voix pour vanter le mérite de la colonnade, pour admirer l'élégance de son ensemble et la richesse de ses détails.

La partie du Louvre qui donne sur le cours de la Seine, et celle du côté de la rue du Coq, furent aussi entreprises sur les dessins du même artiste; ses travaux s'étendirent jusqu'à décorer la cour intérieure, et raccorder, dans la façade occidentale qui tient au vieux palais, les constructions commencées sous François Ier par Pierre Lescot, et continuées sous Louis XIII par Mercier. Mais il ne lui fut pas donné de terminer son œuvre, et personne après lui n'eut de long-temps mission de la continuer.

Le Louvre resta plus d'un siècle dans un état complet

d'abandon, présentant une image de ruine avant d'avoir été achevé, de destruction avant d'avoir enduré les ravages du temps. Il fut même, grâce à l'insouciance des gouvernemens qui se succédèrent, encombré dans tous ses abords par d'ignobles bâtisses. Bonaparte enfin conçut le projet de déblayer un des plus beaux quartiers de Paris, et de finir le magnifique monument auquel plusieurs rois avaient déjà attaché leurs noms. Les plans de Claude Perrault furent repris par son ordre en 1802, et, peu d'années après, l'intérieur et l'extérieur du Louvre, fidèlement exécutés, furent soumis à la curiosité du peuple.

Or, maintenant, outre le grand mérite d'avoir mieux fait que ses émules, que ses prédécesseurs et que ses successeurs, nous trouvons à Perrault un autre mérite bien plus grand, celui d'avoir essayé de sortir de l'ornière où l'on se traînait, et d'avoir triomphé de ce préjugé, qu'il n'y a de bien, en fait de construction, que ce qui est servilement copié sur l'antique. Mais cet exemple n'a pas été suivi, il n'a pas eu d'imitateurs. La routine de nos pères a prévalu, et les Grecs ont continué et continuent encore de servir de modèles.

Quand donc cesserons-nous d'être plagiaires? Quand aurons-nous une architecture nationale?

Le but de l'auteur du Louvre n'était pas de faire une révolution dans son art, ni de renier les principes et les règles dont il s'était servi, mais, comme tous les hommes destinés à faire progresser les sciences, il a dû communiquer à ses contemporains toutes ses idées particulières, et faire travailler à leur exécution. Malheureusement il se trouvait dans un cercle vicieux. Prenant pour guides les architectes anciens, son tort était de produire des créations identiques comme dans ses colonnes accouplées, et d'imaginer un ordre d'architecture analogue comme dans certaines parties de la cour du Louvre, et principalement dans tout le deuxième étage, qu'il a eu la prétention de composer entièrement, et qui n'est à vrai dire qu'un amalgame assez bien combiné de l'ordre corinthien avec tous les ordres connus.

Quoi qu'il en soit, les amis des arts lui ont su gré de son intention ; ils ont admiré ses travaux jusque dans les moindres de ses créations, et s'il peut encore dans l'autre monde jouir de leurs applaudissemens, ce doit être sans aucun doute sa plus belle récompense.

La même résolution de secouer le joug imposé par les classiques existe dans tous les ouvrages de Claude ; mais cette résolution se trahit rarement, il faut la deviner. Cachée en quelque sorte sous l'enthousiasme qu'il professe pour les lois reçues, elle ne frappe que les véritables artistes, que les observateurs studieux. Ainsi le bâtiment de l'Observatoire, qu'on doit tout entier à son imagination, offre plusieurs innovations remarquables. L'ensemble de ce morceau n'est pas heureux, et l'on ne doit pas, même dans son espèce, le regarder comme satisfaisant, mais il a des beautés originales, et beaucoup de parties fort intéressantes. C'est dans l'intérieur surtout que Perrault a montré du talent et du goût ; c'est dans l'élévation et la disposition des voûtes, dans la légèreté et l'élégance des escaliers qu'il a fait preuve de génie ; on citera toujours la supériorité de ses inventions pour le déplacement et le maniement des blocs informes.

Si nous lui avons reproché de s'être trop souvent inspiré des anciens, ce défaut-là, certes, a bien eu pour lui son côté avantageux, puisque c'est ainsi qu'il est arrivé à découvrir plusieurs procédés ingénieux employés du temps de Vitruve, et complétement perdus ; les procédés, par exemple, dont on se servait pour joindre ensemble, sans le secours du mastic, deux pierres taillées ou superposées l'une sur l'autre, et les moyens mis en usage par les Romains dans la confection si précise de leurs différentes machines.

Claude Perrault usa de toute son érudition en ce genre, quand on lui confia le soin d'élever, au bout de la grande rue Saint-Antoine, le colossal arc de triomphe qui ne reçut jamais que les honneurs du plâtre. Ses plans subsistent encore et doivent se trouver à la bibliothèque du ministère de l'instruction publique, ainsi qu'une gravure soigneusement

exécutée sur l'ensemble du monument. On se proposait d'y remettre la main et de l'établir en matière plus solide, mais les ressources pécuniaires de l'état, vers 1680, n'étant plus en rapport avec les goûts de dépenses de son chef qui étaient restés les mêmes, on fut contraint d'ajourner ce projet, et la mort seule du Roi l'empêcha plus tard d'être réalisé. Le Régent ne respecta pas l'intention de son ancien maître ; il démolit et rasa l'arc de triomphe peu de temps après son avénement au pouvoir. Dans cet édifice, Perrault avait voulu rivaliser de verve et de noblesse avec les plus fameux artistes des temps passés. Pour que son ouvrage pût être compté au rang des ouvrages modèles, pour qu'il soutînt seulement les charges de la comparaison, il lui fallait certes plus d'un mérite, et, au dire de témoins oculaires et de connaisseurs impartiaux, son moindre avantage était d'avoir, sans nuire aux proportions du tout, surpassé en volume les chefs-d'œuvre de cette nature, déjà connus.

Napoléon, en commandant l'arc de triomphe de la barrière de l'Étoile, n'a fait que déplacer celui de Louis XIV; c'est son idée qu'il a continuée, comme il l'avait déjà fait en achevant le Louvre et plusieurs autres entreprises aussi colossales. Nous ferons observer qu'à cet égard l'Empereur fut plus heureux que le Roi, et que son bon génie le fit renoncer de suite au premier emplacement choisi; emplacement, ou quartier, que l'expérience nous a prouvé être peu compatible avec la fondation d'un bâtiment durable. Sous le règne de la Bastille comme après sa destruction, diverses tentatives ont été faites en vain, divers projets ont été usés sans résultat, ou n'ont conduit qu'à des productions éphémères. Nous demanderons aux philosophes de nous éclairer sur une particularité aussi exceptionnelle; mais, en attendant, comment ne pas croire à la fatalité? On lutte encore aujourd'hui avec elle sur le même terrain, et, comme si l'on craignait d'être de nouveau vaincu, c'est cette fois une colonne de bronze qu'on va lui opposer. Si jamais cette colonne réussit à se

dresser, elle nous semblera plutôt le prix de la persévérance des hommes, que le monument trop attendu de la grande insurrection de Juillet, qu'elle aurait èu pour but de signaler.

A présent, est-il nécessaire de parler des œuvres secondaires de Perrault; que peuvent ajouter à sa renommée l'exécution délicate et fine d'une des chapelles latérales de l'église des Petits-Pères, et son concours éclairé dans l'accomplissement de la décoration de Versailles, et une foule de petites conceptions où il déploya également du bonheur, de la coquetterie et de l'habileté. Il y a telles existences dans le monde qui n'ont dû leur éclat qu'à un fait isolé, qu'à une action unique, comme il en est qui se consument à produire, et qui demeurent sans cesse obscures. Celle de Claude est doublement remarquable, puisque la colonnade lui constitua une belle réputation, et qu'en continuant de travailler, chaque nouvel ouvrage ajouta un nouvel honneur à l'honneur qu'il s'était déjà fait. Sa vie privée n'eut rien d'extraordinaire : elle fut toute d'intérieur et de concentration. Il consacrait peu de temps à ses parens et à ses intimes, il n'en donnait point à ses connaissances. Cependant, apprécié et aimé, il fut, comme nous l'avons dit en commençant, plus heureux que beaucoup d'autres qui sacrifient au monde, et qui en reçoivent de si mauvais traitemens. La fortune seule ne se montra pas toujours juste envers lui; mais aussi, hâtons-nous de dire qu'il pratiqua l'architecture pour la gloire, comme il avait pratiqué la médecine pour l'humanité.

Cet homme ne pouvait pas croire à la jalousie ni au fiel des artistes. Il ne comprenait pas que des individus, attachés à une même profession, se nuisissent entre eux; il était plus loin encore de comprendre les attaques et les injustices d'individus étrangers. Aussi conçut-il quelque chagrin de la conduite acharnée de Boileau à son égard, et s'en plaignit-il à Colbert lui-même. Celui-ci fit des représentations au poète, qui se contenta de répondre : « De quoi se plaint-il, je l'ai

« fait précepte ; » et il cita ce vers, qu'on a en effet tant de fois répété depuis :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Claude Perrault eut mille occasions de se venger de son ennemi, de l'ennemi de sa famille entière ; mais il n'en saisit jamais aucune, et il mourut à Paris en 1688, à l'âge de soixante-quinze ans, laissant au monde un bel exemple de générosité, et à ses amis un motif de plus pour faire sa louange.

Jules Amic.







Dessiné par J. Boilly — Gravé par

LA ROCHEFOUCAULT

LA ROCHEFOUCAULD

(FRANÇOIS, DUC DE),

NÉ LE 15 DÉCEMBRE 1613; MORT LE 17 MARS 1680.

Dans des proportions réduites mais exactes, la vie de La Rochefoucauld offre un fidèle reflet du siècle de Louis XIV. Elle se divise en deux phases principales ayant entre elles la tranchante opposition de la lumière sur l'ombre. Si ce siècle compte parmi les plus grands, et si cette vie a rang parmi les vies illustres, ce n'est pas pour leur commune jeunesse, incertaine, et tourmentée de stériles secousses; c'est pour leur virilité, nourrie dans la culture de la pensée, et fécondée au calme et doux éclat des lettres. Mais avant de reposer sur le grand siècle ainsi développé un regard complaisant, il faut traverser péniblement ses commencemens obscurs. De même, avant de contempler dans La Rochefoucauld le penseur et l'écrivain, il faut le suivre dans ses écarts de gentilhomme insoumis, de courtisan en révolte, première période nécessaire à connaître pour comprendre celle qui suivra.

Son père était François, premier duc de La Rochefoucauld. Il reçut en naissant le titre de prince de Marsillac. Une physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit, peu de savoir, tel est le portrait que devait un jour tracer de lui madame de Maintenon; portrait dont l'exactitude ne paraîtra pas douteuse si l'on considère le représentant d'une antique maison, l'aîné d'une nombreuse famille, occupant un rang privilégié dans l'affection paternelle, recevant une éducation négligée, et façonné seulement pour la cour et pour les armes. Dès l'âge de seize ans, mestre de camp au régiment d'Auvergne, il faisait la campagne d'Italie pour la

délivrance de Casal. C'était l'époque où la féodalité mutilée agitait vainement de derniers tronçons sous le pied de Richelieu. Au milieu des murmures qui grondaient en secret, le jeune prince de Marsillac hésitait, lorsque son père, compromis dans l'affaire du duc de Montmorenci, fut exilé à Blois. Cet événement le détermina sur la position qui lui appartenait du côté des mécontens. Il se procura avec madame d'Hautefort des relations qui l'attachèrent étroitement à la cause de la Reine, et le désignèrent aux soupçons de l'ombrageux ministre. Quoique sa jeunesse en atténuât pour beaucoup la gravité, il reçut l'ordre de quitter Paris. Une conduite brillante dans deux campagnes contre les Espagnols ne put désarmer le cardinal. Il fut obligé d'aller partager l'exil de son père, à Blois. Là il épousa mademoiselle de Vivonne. Mais ce lien ne pouvait suffire à contenir sa jeunesse inquiète. Une ardente et active ennemie de Richelieu avait Tours pour séjour d'exil; c'était la belle duchesse de Chevreuse. Bientôt subjugué, Marsillac entra avec chaleur dans ses plans.

Ayant obtenu de revenir à la cour, il y reparut au moment où la Reine, en butte aux persécutions de Richelieu, était traitée en criminelle d'état pour ses relations avec madame de Chevreuse. Marsillac conçut alors l'audacieux projet d'enlever Anne d'Autriche au Roi son mari, et au cardinal qui en était jaloux, et d'ôter mademoiselle d'Hautefort à Louis XIII qui en était amoureux, pour les conduire à Bruxelles et les remettre aux Espagnols. Son esprit fougueux l'emportait sur les traces chevaleresques que Buckingham avait laissées en France. Malheureusement, il ne lui fut pas donné d'entreprendre cette héroïque aventure. La Reine avait sagement composé avec la nécessité; elle était entrée en réconciliation. Néanmoins, obligée de cesser toute correspondance avec madame de Chevreuse, elle choisit Marsillac pour ambassadeur auprès de l'exilée. Dans le même temps, un faux avis, résultat d'une méprise, engageait madame de Chevreuse à s'enfuir vers l'Espagne. Elle partit

sous la protection de l'archevêque de Tours, prélat octogénaire, animé pour elle de sentimens peu en rapport avec son âge et ses saintes fonctions. La belle fugitive, déguisée en homme, à cheval, ayant deux domestiques pour toute escorte, s'égara, et parvint non loin du château de Verteuil, manoir patrimonial où résidait en ce moment Marsillac. Averti, il s'empressa, mais sans la voir, de lui faire tenir des chevaux et des guides, et reçut de sa part un dépôt de pierreries. Mandé pour ce fait à Paris, il comparut devant Richelieu, qui l'interrogea lui-même avec une sévérité mêlée d'une bienveillance que la Reine peut-être avait eu l'art d'inspirer. Marsillac, inhabile sans doute à deviner l'avantage que lui offrait cette occulte et favorable intervention, se dédommagea du prudent système de dénégation auquel le contraignaient les circonstances, par une fierté d'attitude qui n'était pas de saison. Le cardinal offensé l'envoya à la Bastille, pour le replacer dans son rôle. L'avertissement était rude; mais grâces aux instances de La Meilleraye et de Chavigny, il ne se prolongea pas au-delà de huit jours. Rendu à la liberté, Marsillac retourna dans son château, heureux de se trouver si facilement quitte, et emportant, comme indemnité de cette mésaventure, de vifs éloges accordés par Anne d'Autriche à la discrétion qu'il avait noblement gardée.

En 1638, il lui prouva derechef son dévouement, en refusant, sur l'invitation qu'elle lui en fit, le grade de maréchal de camp, que Richelieu, pour se l'attacher, lui offrait comme récompense de sa valeur dans une nouvelle campagne sous La Meilleraye. Enfin, relégué depuis deux ans au fond de sa retraite de Verteuil, il était sur le point d'adhérer à de secrètes propositions touchant le complot de Cinq-Mars, lorsque ce complot, où peut-être il allait hasarder sa tête comme enjeu, fut découvert avant qu'il y eût assez complétement trempé pour se trouver compromis.

La mort de Richelieu rappela Marsillac à Paris. La Reine, qui se préparait à la régence, utilisa son zèle; elle l'employa pour s'assurer de l'appui de la maison de Condé.

Louis XIII mort également, elle exigea qu'il se maintînt en de bons termes avec Mazarin, qu'il haïssait comme héritier et continuateur de Richelieu; enfin, elle ne lui accorda qu'avec de grandes difficultés le rappel de la duchesse de Chevreuse, en qui elle ne méconnaissait pas l'ancienne amie et alliée, mais dont, pour ces souvenirs mêmes, elle redoutait l'esprit d'opposition et d'intrigue. Le retour de la duchesse plaça Marsillac sous l'ascendant immédiat d'une autre influence, et il figura bientôt dans le parti des *Importans,* qu'elle avait adopté, et qui se composait des anciens serviteurs dévoués de la Reine, devenus les ennemis de Mazarin. Il se laissa compromettre dans le complot maladroit par suite duquel Mazarin fit enfermer à Vincennes le duc de Beaufort, chef apparent de cette nouvelle ligue, dirigée en réalité par madame de Montbazon. Un second exil à Tours fut le partage de madame de Chevreuse, et Marsillac, indocile à d'amicales remontrances que lui adressa la Reine pour le ramener à son parti, tomba en complète disgrâce. Des deux côtés on s'était alternativement servi de lui; des deux côtés à la fois on l'oublia, et il passa deux obscures années, 1644 et 1645, à méditer sur l'ingratitude des rois et des femmes, oubliant sans doute que ni les femmes ni les rois ne font cas de la versatilité, et n'aiment les demi-dévouemens.

Dans son isolement, il se tourna vers la maison de Condé pour y trouver l'appui qui lui manquait, et eut bientôt l'heureuse fortune de plaire à la duchesse de Longueville, sœur du duc d'Enghien. Cette princesse réunissait tous les avantages de la jeunesse, de l'esprit et de la beauté; elle avait fait naguère l'ornement de l'hôtel de Rambouillet. L'âge et le caractère irrésolu de son mari ne pouvaient s'accorder avec les vives et brillantes qualités dont elle était douée : l'humeur aventureuse de Marsillac lui offrait donc une compensation. Cette liaison, connue de tous les contemporains, ne devait pas empêcher plus tard madame de Sévigné de mettre en doute si Marsillac, devenu alors duc de La Rochefoucauld, avait été jamais réellement amoureux. Appréciation pleine de

tact, qui ne permet de voir dans l'heureux privilégié de madame de Longueville que l'homme entraîné d'abord par un calcul ambitieux, et subjugué ensuite par la passagère ivresse d'une passion sans véritable profondeur.

La duchesse fut obligée de suivre son mari au congrès de Munster, et Marsillac, après avoir été grièvement blessé à Mardick, se rendit dans le gouvernement de Poitou, qu'il avait obtenu d'acheter. Ébloui par les décevantes promesses de Mazarin, il y maintint la tranquillité lors des émotions populaires qu'excitèrent en province comme à Paris la lutte du parlement avec la cour, et l'arrestation du président de Blancménil et du conseiller Broussel. Mais ses dispositions changèrent quand il apprit qu'on se jouait des promesses qui lui avaient été faites. Il arriva à Paris au moment où des négociations étaient entamées par la duchesse de Longueville avec le coadjuteur de Retz et les autres chefs du parti de la Fronde, constitué pour enlever le pouvoir à Mazarin. L'état de grossesse de la duchesse ne permettait pas à Marsillac de balancer un moment, et mettant à fin l'œuvre qu'elle avait entreprise, il eut bientôt fait disparaître toutes les irrésolutions des frondeurs. Le prince de Condé, dont les sentimens fraternels pour sa sœur avaient un caractère singulièrement vif, ne put se résoudre à entrer dans un pacte où elle se trouvait si étroitement unie à Marsillac, et embrassa le parti de la cour, en laissant percer le secret motif de sa détermination par une multitude de plaisanteries malignes sur leur liaison. Cependant le jour des Rois 1649 était arrivé; effrayée des démonstrations hostiles qui la menaçaient, la cour s'était enfuie à Saint-Germain. Le prince de Conti, jeune frère de la duchesse, et le duc son mari lui-même, s'étaient laissés entraîner dans cette fuite précipitée. Fidèle émissaire de madame de Longueville, Marsillac eut l'audace de se rendre à Saint-Germain, dans le but de lui ramener les transfuges. Le prince de Conti, enivré pour elle de la plus équivoque affection, se laissa facilement persuader. Mais le duc, qui ne pouvait dissimuler une secrète répulsion pour le parti à la tête

duquel figurait sa femme, nécessita plus d'efforts. Marsillac parvint enfin à étouffer les justes soupçons du mari, en éveillant et aigrissant avec art les anciens ressentimens du courtisan. Le double succès de sa démarche assura madame de Longueville dans un pouvoir qu'elle vint exercer à l'Hôtel-de-Ville même, avec la duchesse de Bouillon. On sait comment leur appartement y formait un véritable quartier-général, où les plans d'opérations contre l'armée de la cour s'arrêtaient au milieu des propos galans. Dans ce singulier état de choses, l'accouchement de la princesse ne fut pas un des moindres incidens. Le prévôt des marchands et les échevins tinrent sur les fonts de baptême l'enfant, qui, né au sein des troubles populaires, et fils adoptif de la cité, reçut le nom de *Charles-Paris*. Marsillac, qu'en cette occasion devaient animer des sentimens si divers et surtout si intimes, avait été de droit investi d'un commandement dans l'armée de la Fronde. Mais, mal secondé par des troupes à la hâte recrutées, il fut défait en voulant protéger un convoi que Noirmoutier amenait de Brie. Blessé, il tomba de cheval; tout un escadron lui passa sur le corps. Il n'était point encore guéri, lorsque la paix se conclut au mois de mars suivant.

La paix lui servit à réconcilier madame de Longueville et le jeune Conti avec le prince de Condé, qui exerçait dans le gouvernement une influence despotique, et dont ils adoptèrent bientôt les vues ambitieuses. La Reine, fatiguée de leurs prétentions outrées, de leurs propos imprudens, résolut de les envelopper dans une commune disgrâce. Le 18 janvier 1650, les princes furent arrêtés et conduits au château de Vincennes. La duchesse s'échappa suivie de Marsillac. La ville de Rouen, siége du gouvernement de Normandie, que possédait le duc de Longueville, refusa de leur ouvrir ses portes. Ils passèrent à Dieppe, et y demeurèrent jusqu'à l'approche de troupes envoyées par la Régente. La duchesse alors, après avoir couru les plus grands dangers, s'embarqua pour la Hollande, d'où elle se rendit à Stenay, seule place qui tînt pour Condé; elle y trouva Turenne, qui, épris de

ses charmes, embrassa ses intérêts. Dans le même temps, Marsillac se liguait avec le duc de Bouillon, frère de Turenne, disposant en maître du Limousin, et il ménageait des intelligences à Bordeaux, dont les habitans entouraient d'une vive affection le prince de Condé, à cause de ses tentatives pour le renvoi du duc d'Épernon, gouverneur qui leur était odieux comme créature de Mazarin.

Marsillac venait de perdre son père, et prenait le titre de duc de La Rochefoucauld, qui lui demeurera désormais. Il saisit le prétexte des funérailles pour réunir à Verteuil une foule de gentilshommes, puis à leur tête il marcha sur Saumur, dont il ne put s'emparer faute d'artillerie. Doutant alors de sa sûreté en Poitou, il envoya cinq cents hommes occuper le château de Monrond, qui appartenait à la famille de Condé, licencia ses autres troupes, et se retira promptement abattu dans la petite ville de Turenne en Limousin, où avait sa demeure le duc de Bouillon.

Mais il sortit bientôt de ce découragement, en apprenant le succès d'ouvertures pour lesquelles il avait envoyé son ancien valet de chambre, Gourville, en mission auprès de la femme de Condé. Cette jeune princesse, digne nièce de Richelieu, avait une grande fermeté et une grande élévation de caractère; elle résolut de se rendre à Bordeaux, et s'échappa de Chantilly, où la cour la tenait en surveillance. Avertis de cette courageuse détermination, les deux ducs accoururent au-devant d'elle; ils la rencontrèrent dans un mauvais village perdu dans les montagnes. Pendant le repos nécessaire qu'elle prenait à Turenne avec le duc d'Enghien, son fils, âgé seulement de sept ans, et compagnon de l'aventureuse expédition, ils marchèrent vers Bordeaux, et défirent, près de Monclar en Périgord, le chevalier de la Valette. Ce succès permit à la princesse d'entrer à Bordeaux, où elle fut reçue en triomphe le 31 mai 1650, avec son fils. Les ducs, à qui l'on avait d'abord refusé l'entrée, vinrent l'y joindre peu après. Des négociations s'entamèrent entre eux et un envoyé espagnol. Mais le parlement,

justement effrayé de ces relations coupables avec les ennemis de l'état, et d'ailleurs plus désireux de l'éloignement de d'Épernon que de la délivrance de Condé, ordonna par un arrêt à l'envoyé de sortir sur-le-champ de la ville. Il fallait prévenir l'effet de cette mesure. Les ducs s'adressèrent aux passions du peuple, toujours méfiant dans les époques de crise, toujours prompt à se croire trahi. Le peuple se soulève. Le palais est investi, les magistrats vont être massacrés, lorsque, déployant dans cette occasion toute la grandeur et l'intrépidité de son caractère, la princesse se rend au parlement, et, affrontant la fureur du peuple, le harangue avec une éloquence persuasive. Le flot s'apaise alors. Comprimés dans leur action par la terreur, les magistrats demeurèrent silencieux, et l'envoyé espagnol, en restant à Bordeaux, brava impunément leur inutile arrêt d'expulsion.

Le maréchal de La Meilleraye avait conduit une armée dans la Guyenne. La Reine et son ministre s'étaient établis à Bourg. Des actes de barbarie vinrent donner à ces troubles un caractère odieux. La Meilleraye fit pendre Richon, gouverneur d'un château qui tenait pour les rebelles; pour venger cette mort, les deux ducs livrèrent au même supplice le chevalier de Canolles, leur prisonnier, malgré l'opposition et les larmes de la princesse de Condé. On l'enleva au moment où il causait et jouait insoucieusement avec les dames. On lui refusa un confesseur, « *sa qualité de Mazarin le réservant de droit à la damnation.* » Tristes et sauvages représailles, qui, en n'indiquant dans La Rochefoucauld que l'aveugle entraînement du chef de parti, ne promettaient guère alors les mœurs calmes et douces du futur courtisan de Louis XIV et du grand seigneur philosophe.

Tout ce qu'il avait de valeur et d'énergie se concentrait en ce moment dans la guerre. Chargé de la défense du faubourg de Saint-Surin, ouvert de toutes parts, il s'y maintint plusieurs jours, et y déploya de grands talens militaires. Cependant une capitulation eut lieu le 28 septembre. Quoique amnistie eût été accordée à la princesse de Condé et à ses adhérens,

il n'obtint aucun dédommagement pour son château de Verteuil, que l'armée royale avait rasé. Inactif en Poitou, où les fonctions de gouverneur lui étaient interdites, il se rendit avec empressement à l'appel de la Princesse palatine, qui avait résolu d'emporter la délivrance des princes. Il demeura quelque temps caché dans son hôtel, et y fut témoin de nombreux pourparlers entre les divers chefs de partis coalisés pour la perte du ministre. Toutefois, ne pouvant se faire à l'idée de se rapprocher du coadjuteur qu'il détestait, il se ménagea, avec le cardinal Mazarin, plusieurs entrevues nocturnes dont l'inutile résultat le décida à un définitif rapprochement avec les frondeurs. Au milieu du soulèvement général, la Reine, retenue prisonnière, le charge d'un ordre pour la délivrance des princes. Il part, accompagné de La Vrillère, conseiller d'état, et de Comminges, capitaine des gardes. Mais il est prévenu par Mazarin, qui va lui-même mettre les princes en liberté.

Condé, maître de la place, laissée vacante par le cardinal, reprit la direction des affaires, objet constant de son ambition, et, ne sachant observer aucun ménagement, retomba dans la position fausse où il s'était mis antérieurement vis-à-vis de la Reine et des frondeurs, en obligeant l'un et l'autre parti à s'unir de nouveau contre lui. Il cédait à l'instigation de madame de Longueville, qui, revenue de Stenay, avait intérêt à rallumer la guerre civile pour ne pas retourner en Normandie, où la rappelait son mari. La Rochefoucauld, rentré dans ses liens avec la belle duchesse, subissait pour sa part la même influence, et se trouvait entraîné d'ailleurs par sa haine contre le coadjuteur, qu'il prétendait avoir tenté trois fois de le faire assassiner. De son côté, le coadjuteur, dans une séance tumultueuse du parlement, envahi par une foule armée, s'étant trouvé violemment pris entre les deux battans d'une porte, s'écria que La Rochefoucauld avait suscité cet incident pour le faire tuer. Le prélat et le duc donnèrent alors le spectacle d'une scène où leur aveugle fureur s'exhala en grossières injures; oublieux de la dignité de leur

condition, ils jouaient au sérieux, dans ce choc des factions, leur rôle de coryphées.

Le désordre des affaires, et la ruine de son parti, déterminèrent le prince de Condé à se rendre en Guyenne, pour y rallumer la guerre civile éteinte. La Rochefoucauld, toujours fidèle à une cause qui était celle de madame de Longueville, le suivit, partagea tous ses dangers à la tête de mauvaises levées, et fit des prodiges de valeur. Pendant qu'il s'exposait ainsi, la duchesse, réfugiée à Bordeaux, oubliait le dévouement passionné dont il lui donnait de si éclatantes preuves, accueillait l'adoration du duc de Nemours, et ne prenait aucune précaution pour cacher son infidélité. Cette variation d'attachemens livrait l'infortuné La Rochefoucauld à tous les tourmens de la jalousie, passion qu'un jour il devait définir dans ses *Maximes*, comme « juste et raisonnable, « en quelque manière, parce qu'elle ne tend qu'à conserver « un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous « appartenir. » En même temps, ses sentimens pour l'inconstante duchesse augmentaient de puissance, contrairement à cet autre précepte qu'il était destiné à établir encore : « Les « infidélités devroient éteindre l'amour, et il ne faudroit « point être jaloux quand on a sujet de l'être. Il n'y a que les « personnes qui évitent de donner de la jalousie, qui soient « dignes qu'on en ait pour elles. »

On retrouve encore La Rochefoucauld aux côtés du prince, dans un périlleux voyage de cent vingt lieues, à travers pays ennemi, de la Guyenne aux environs de Paris; puis dans l'affaire de Bleneau, où il concourut puissamment à la défaite de l'armée royale. Toutefois les souvenirs irritans emportés de Bordeaux contenaient-ils déjà l'élan de son zèle, et il prétexta des prétentions exorbitantes de Condé pour refuser de le représenter dans des négociations avec la cour. Cependant, il combattit encore à ses côtés dans la sanglante mêlée du faubourg Saint-Antoine, où Turenne, maître de forces supérieures, avait refoulé les rebelles. Blessé au visage, privé de la vue, à grand' peine arraché par son fils des mains de

l'ennemi, il ne dut son salut qu'à la mesure audacieuse prise par *Mademoiselle,* fille de Gaston, lorsqu'elle fit tirer le canon de la Bastille sur les troupes royales. Il entra dans Paris, à cheval; son fils le conduisait; et, bien que les yeux lui sortissent presque entièrement de la tête, il traversa une partie de la ville en haranguant le peuple, vivement ému de tant de courage et de l'état affreux où il se trouvait.

Son rôle de factieux ne pouvait se terminer par une pose plus dramatique. Guéri après de longues souffrances, et compris dans l'amnistie, il se résolut à une façon de vivre plus calme, en même temps que la majorité de Louis XIV rendait le pouvoir royal à sa libre action, et l'état à ses régulières conditions d'existence. Depuis long-temps dégoûté des divisions de partis, il ne s'y était trouvé retenu que par l'empire de madame de Longueville. Il n'avait pu saisir le bonheur dans un lien que des vues politiques avaient seules formé; aussi le brisa-t-il dès que se brisèrent pour lui les espérances ambitieuses. Aux jours brillans de sa passion, il avait tracé avec amour, au bas d'un portrait de la belle infidèle, les deux vers suivans, tirés de la tragédie d'*Alcyonée,* par Duryer :

« Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
« J'ai fait la guerre aux rois : je l'aurois faite aux dieux. »

Mais après la fascination évanouie, il leur substitua ceux-ci :

« Pour ce cœur inconstant, qu'enfin je connois mieux,
« J'ai fait la guerre aux rois : j'en ai perdu les yeux. »

Saillie qui retombait sur lui-même comme une sorte de brutale moquerie, et qui clot tristement le drame animé où s'était dépensée la plus active partie de sa vie. Bien qu'y ayant figuré constamment dans un rôle principal, peut-être s'avouait-il que ce rôle n'avait pas été d'une importance conforme à sa haute fortune, à cet *état de noblesse et de grande seigneurie* qui distinguait sa maison, selon une expression naguère recueillie de la bouche même de Charles-Quint. Il

devait se dire que la féodalité avait mis un dernier sceau à sa propre ruine, dans ces troubles misérables, en servant les passions populaires, en se faisant l'instrument d'une magistrature envahissante, en offrant elle-même le flanc aux coups de la royauté; et que l'impérissable influence des femmes avait secondé cette décadence en bornant son action au cercle rétréci de l'intrigue et du caprice. Mais cette influence même, qu'il semblait personnellement destiné à toujours subir, devait jeter sur ses années les plus mûres, comme sur la meilleure partie du siècle de Louis XIV, un renom glorieux que n'eût pas suffi à lui obtenir la seule effervescence de sa jeunesse emportée. Bientôt il trouva l'oubli des orageuses affections dans un doux et solide commerce avec une femme aussi distinguée par les charmes de l'esprit que par les qualités morales, avec madame de Lafayette. Ils se voyaient tous les jours, à toute heure, et réunissaient autour d'eux une société d'élite, où l'affectation de l'hôtel de Rambouillet fit place à un goût exquis dont toutes les œuvres de cette époque ont conservé le parfum. La Rochefoucauld secondait son amie dans des travaux littéraires, et prit même part, ainsi que Segrais, à la composition de *la Princesse de Clèves*. En échange, elle lui accordait les précieux enseignemens de cette délicatesse d'âme que la femme a pour attribut, et elle avait coutume de dire : « Il m'a donné de l'esprit, mais j'ai « réformé son cœur. » Lui-même il se plaisait à lui rendre un reconnaissant hommage, en s'exprimant ainsi sur l'attrait qu'offre la société des femmes : « Quand elles ont l'esprit « bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des « hommes : on y trouve une certaine douceur qui ne se ren- « contre point parmi nous; et il me semble, outre cela, « qu'elles s'expliquent avec plus de netteté, et qu'elles don- « nent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. »

On savait qu'il s'occupait de mémoires relatifs aux troubles où il avait figuré, ce qui excitait à un haut degré l'impatiente curiosité du public. Avant même qu'il y eût mis la dernière main, on lui en déroba une copie, et le livre parut

à Cologne en 1662. Animé d'un vif mécontentement, il contesta, dans un désaveu formel, l'exactitude de cette publication ; désaveu dont la sincérité est douteuse, et que ne justifient en aucune manière les manuscrits les plus authentiques, fort peu différens d'éditions seulement incomplètes. On doit croire qu'il avait pour unique motif de conduite, en cette occurrence, la crainte d'exciter le ressentiment du prince de Condé et de madame de Longueville, sur le compte desquels il s'était exprimé sans beaucoup de ménagement.

Après s'être complu, dans les *Mémoires*, à retracer le tableau de sa vie agitée, il publia, en 1665, un recueil de *Maximes*, fruit de l'expérience acquise au sein de ces mêmes agitations. Le politique et le courtisan avaient fait place au penseur, ou plutôt le penseur résumait l'homme politique et l'homme de cour. Il s'était occupé de cet ouvrage pendant dix années, c'est-à-dire depuis le premier moment où madame de Lafayette, en l'initiant à toutes les délicatesses de la pensée, en l'amenant à des retours investigateurs sur sa propre destinée, avait exercé son regard à sonder les replis du cœur humain. Une autre femme encore l'avait guidé au sein du labyrinthe ; c'était la marquise de Sablé, dont l'extrême justesse d'esprit et la profonde connaissance du monde ajoutaient pour beaucoup aux charmes de la société polie qui se réunissait dans les salons de La Rochefoucauld. Lié d'étroite intimité avec cette dame, il lui écrivait souvent, recourait à ses avis dans toutes les occasions importantes, et la consultait surtout en composant ses *Maximes*. Madame de Sablé s'exerçait volontiers dans le même genre, et il lui dut, pour notable partie, le tour vif et précis d'un livre qui devait le placer parmi les premiers écrivains du siècle de Louis XIV.

Ce livre aurait également ouvert à son auteur les portes de l'Académie, si La Rochefoucauld n'avait été empêché d'y entrer par une excessive et singulière timidité, qui lui faisait redouter de parler en public, ne fût-ce que devant six ou sept personnes réunies. Les nombreuses marques de distinction dont le comblait Louis XIV lui offraient une compensa-

tion. Son fils aîné était non moins avant placé dans la faveur royale, et il lui céda son duché en 1671.

Mais de cruelles douleurs lui étaient réservées. Au fameux passage du Rhin, un de ses fils, chevalier de Malte, perdit la vie; son fils aîné fut grièvement blessé. Le fils enfin de madame de Longueville reçut un coup mortel. C'était ce même *Charles-Paris*, ce même enfant qui avait eu l'Hôtel-de-Ville pour berceau, à l'époque où La Rochefoucauld, plein de jeunesse alors, plein d'une fougueuse ivresse, se laissait emporter à tous les hasards d'une passion irréfléchie. Depuis, malgré les liens rompus et les années amoncelées, il avait continué à voir un objet de tendre affection dans le jeune Longueville, représentant de si vifs souvenirs; et cette mort, en rouvrant de vieilles blessures, en brisant pour lui tout ce qui restait du passé, lui coûta des pleurs amers, que n'eût pas excités la seule perte du fils qui portait son nom. « Hélas! s'écrie madame de Sé« vigné, il est inconsolable de cette perte, et il n'a pas senti « celle de son chevalier! » Dans un autre endroit, après avoir dit le désespoir de madame de Longueville, elle fait en ces termes allusion à celui de La Rochefoucauld : « Il y « a un homme dans le monde qui n'est guère moins tou« ché. J'ai dans la tête que s'ils s'étoient rencontrés tous « deux dans ces premiers momens, et qu'il n'y eût eu per« sonne avec eux, tous les autres sentimens auroient fait « place à des cris et à des larmes, que l'on auroit redoublés « de bon cœur. »

A ces douleurs de l'âme se joignaient les souffrances du corps : il était sujet à de cruelles attaques de goutte. Madame de Sévigné, qui revient sans cesse à lui, trace un tableau pénible des tortures fréquentes qu'elles lui faisaient éprouver. Ces attaques, devenues plus violentes d'année en année, devaient l'enlever enfin à la vie. Appelé près de lui dans la matinée du dimanche 17 mars 1680, Bossuet le soutenait dans ses bras, et recueillait son dernier soupir.

C'est encore madame de Sévigné, en faisant part à sa fille de cet événement, qui paie un dernier tribut à la mémoire

de La Rochefoucauld : elle le regrette, et par rapport à elle, « et par rapport à cette pauvre madame de Lafayette, qui « seroit décriée sur l'amitié si elle étoit moins affligée qu'elle « ne l'est. »

Madame de Lafayette ne lui survécut qu'un peu plus de douze ans. Dans les dernières années de sa vie, La Rochefoucauld, oublieux des haines de partis, avait consenti à se rapprocher du cardinal de Retz. Il a laissé de lui un portrait impartial. Des motifs de convenance empêchèrent toujours que ses *Mémoires* fussent publiés en France, de son vivant. Ils offrent un style châtié et des appréciations vraies, et furent accueillis avec une admiration excessive. Bayle, cédant à l'enthousiasme général, n'a pas hésité à les placer au-dessus des *Commentaires de César;* jugement aussi peu fondé que l'importance attachée par les contemporains aux récens événemens que relataient ce livre, et auxquels une perspective lointaine et plus exacte a rendu pour nous leurs mesquines et véritables proportions.

Les *Maximes* de La Rochefoucauld fournissent la seule base solide de sa réputation. « Il y en a de divines, disait « madame de Sévigné; mais, à ma honte, il y en a que je « n'entends pas : » celles, sans nul doute, où l'exactitude du précepte est sacrifiée au piquant de l'expression. Elles veulent être appréciées dans leur forme et dans leur objet philosophique, qui, selon la définition de l'évêque Huet, s'applique spécialement aux vices, aux travers de l'humanité. « Les hommes ne vivroient pas long-temps en société s'ils « n'étoient les dupes les uns des autres. La vertu n'iroit pas « si loin si la vanité ne lui tenoit compagnie. » Ces deux pensées résument parfaitement l'essence du livre. Amour-propre, sentiment individuel, voilà bien en effet ce que recèlent de nombreux recoins de l'âme humaine. Mais ce n'est pas plus l'homme dans une complète réalité, dans un sublime rapport avec Dieu, que les scories nageant à la surface du creuset ne sont tout le flot de précieux métal qui bouillonne en ses flancs. Il est digne de remarque que La

Rochefoucauld, à son insu révolutionnaire dans l'ordre des faits, en s'associant contre la royauté aux entreprises des masses populaires, ait été révolutionnaire encore dans l'ordre des idées, en traçant le texte dont Helvétius, un siècle plus tard, et après lui les *utilitaires*, devaient se servir pour prêcher l'intérêt personnel. Si toutefois ses dissections subtiles n'impliquent pas la connaissance entière de l'homme, dans un sens absolu et surtout religieux, elles dénotent une connaissance parfaite de la société. Elles offrent une foule de nuances délicates, et sont présentées avec un tour constamment neuf et heureux, avec un ton plein d'élégance, de naturel, de politesse, tel que le pouvaient seules donner les habitudes du monde choisi où vivait La Rochefoucauld. Il a laissé un livre enfin qui, publié pour la première fois neuf ans après les *Provinciales*, est le second ouvrage en prose française où le style précis, rapide, énergique, ne donne à regretter aucune trace de mauvais goût. « Ses Mémoires sont lus, a dit « Voltaire, et l'on sait par cœur ses Pensées. » Ajoutons qu'en le considérant sous un triple aspect, comme homme d'action, comme philosophe, comme écrivain, on trouvera en lui une gradation qui place le philosophe au-dessus de l'homme d'action, mais aussi l'écrivain au-dessus du philosophe.

TH. ALPHONSE BAYLE.





GONDI

(JEAN-FRANÇOIS-PAUL),

COADJUTEUR DE PARIS, CARDINAL DE RETZ,

NÉ EN 1614; MORT EN 1679.

Le nom seul du cardinal de Retz réveille dans nos esprits l'idée d'un factieux et même d'un révolutionnaire; la Fronde, pour la plupart de nous, est une bouffonnerie dont l'histoire, digne tout au plus d'être écrite en vers burlesques, devrait avoir Scarron pour son Tacite. Voilà, ce nous semble, deux erreurs qu'il serait bien temps de détruire!

Jean-François-Paul de Gondi, célèbre sous le nom de coadjuteur, fut un ambitieux, mais de haute volée; il fut cela, rien autre chose. Cet homme avait en lui tous les caractères de l'ambition : la soif des grandeurs et l'amour du pouvoir. Les grandeurs nous valent le respect des hommes; le pouvoir nous vaut leur obéissance. Cette ambition du cardinal devint turbulente, faute d'avoir pu se poser d'une manière régulière. Les dédains de la cour le jetèrent dans les troubles civils,. ce qui lui donne la couleur d'un partisan et d'un aventurier; mais ce rôle fut si bien un pis-aller, qu'il se flatta constamment d'obtenir de la crainte un crédit refusé par la faveur. Du sein même de son hostilité il ne cessa jamais d'entretenir des intelligences avec la régente et son ministre, jusqu'au jour où ceux-ci furent assez solides dans leur puissance pour rompre bruyamment et le chasser du pied.

La Fronde, au contraire, est une factieuse de bon aloi; elle nous montre la monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au-dehors, une de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois [1]; et si la Fronde ne devint pas une révolution, c'est qu'il lui manqua, d'une part, précisément ce qu'on accuse le cardinal de Retz d'avoir été, un chef révolutionnaire, et de l'autre, une société en harmonie avec le mouvement politique resté à sa surface. N'oublions pas non plus la répugnance des bourgeois à se servir du peuple, tant le souvenir de la Ligue les effrayait encore.

Quelles sont donc les causes qui nous font voir l'homme et l'époque sous un jour si trompeur? La réponse est facile.

La Fronde et son cardinal ayant échoué, tous deux ont eu pour juge le vainqueur : or ce vainqueur, c'était la royauté, intéressée à persuader que le cardinal, assez audacieux pour lui avoir suscité des obstacles, était un factieux, et que la Fronde, malgré ses batailles, malgré ses barricades, malgré le roi mis en fuite, était une sorte de carnaval politique dans lequel, pour se divertir, parlemens, bourgeois et grands seigneurs, s'étaient barbouillés de révolte. C'est qu'il est important d'établir dans les monarchies absolues deux choses en apparence contradictoires : on est rebelle dès qu'on résiste, comme si les monarchies étaient trop fragiles pour supporter la résistance; on n'entreprend contre elles rien de sérieux, comme si elles étaient inébranlables.

Les idées d'après lesquelles nous envisageons la Fronde, les voilà; elles nous arrivent stéréotypées des archives du siècle de Louis XIV. Le roi faisait alors l'opinion de sa cour, la cour faisait l'opinion de la ville: aussi, quand Versailles saisissait le côté ridicule de la Fronde, tout le monde la ridiculisait. Pourquoi rappeler, par exemple, ce combat du faubourg Saint-Antoine, où brillèrent les épées passablement redoutables des Turenne et des Condé? C'était chose grave

[1] Bossuet.

que cela ; mieux valait réveiller le gai souvenir de ces femmes, à parure élégante, rangées en demi-cercle dans le jardin de l'Arsenal, d'où elles assistaient à ce combat acharné comme à un spectacle ; or, un spectacle et des femmes, c'est presque l'opéra.

A l'égard du cardinal de Retz, la tactique est toute différente. Personne ne le montre en habit galant, le chapeau garni de plumes flottantes, se glissant par un escalier dérobé, le soir, jusqu'au boudoir d'Anne d'Autriche, pour parler d'affaires, tout fâché de ne pouvoir parler d'autre chose : ce grotesque accoutrement pour un prêtre serait par trop risible ; mais c'est à qui le comparera à Cromwell, comparaison peu propre à la plaisanterie : c'est à qui le fera voir à l'Hôtel-de-Ville ayant sous sa robe sacerdotale un poignard, qu'on appelait le bréviaire du coadjuteur ; poignard, au surplus, tout aussi innocent que le bréviaire.

Le cardinal s'est beaucoup mieux apprécié ; il rapporte que le jour de sa naissance on prit un esturgeon monstrueux dans une petite rivière près du château où sa mère accouchait. Plus tard, lorsque le trouble public eut donné du bruit à son nom, on rappela ce fait, et l'on voulut y voir le présage de ce trouble et de ce bruit. Quoiqu'il ne fût pas un homme à augures, lui-même l'affirme, ce conte populaire n'en a pas moins quelque chose qui le flatte, puisqu'il l'accueille. Il y a loin cependant d'un esturgeon à la comète de César ! La comète et l'esturgeon peignent, du reste, très bien la destinée de ces deux hommes, dont l'un, sillon de lumière, alla se perdre dans la gloire ; dont l'autre, après avoir troublé les flots de sa turbulence, se laissa prendre dans un filet. Le peuple se sert de ses superstitions pour écrire l'histoire à sa manière.

Le cardinal naquit à Montmirail en Brie ; sa famille, d'une noblesse nouvelle et sans gloire, avait pris néanmoins une haute position dans l'État. Son père était général des galères ; il quitta les galères pour se faire prêtre. Son oncle avait succédé à un autre Gondi dans l'archevêché de Paris,

qu'on destinait au frère du cardinal, le second de ses deux aînés, pour faire de ce siége épiscopal un patrimoine de famille. Toutes ces grandeurs dataient d'un parvenu, Albert de Gondi, dont le père, venu de Florence à Lyon pour y faire la banque, y fit deux fois banqueroute. Cet Albert, élevé dans les chiffres et dans les écus, se trouva maréchal de France pour avoir commandé cent chevaux à la bataille de Saint-Denis; ce qui, de nos jours, où l'on arrive à tout, l'aurait fait chef d'escadron. Quoiqu'il fût, ou peut-être parce qu'il était sans esprit et sans talent, au dire de Brantôme, il cumulait avec ses fonctions de maréchal, celles de général des galères, de gouverneur de Provence, de Nantes et de Metz; il était, de plus, sous-gouverneur au marquisat de Saluces, et enfin généralissime. Ajoutez, comme ornement, l'ordre du Saint-Esprit et le duché de Belle-Isle. Cette éclatante fortune lui venait de sa mère, Italienne rusée, introduite à la cour de France par Catherine de Médicis elle-même, toujours prête à placer près d'elle ses compatriotes. Le Louvre semblait être un palais de Florence. Cette mère d'Albert avait gagné son crédit à l'aide d'une poudre dont la prétendue vertu devait faire cesser la stérilité de Catherine. La poudre tint parole; nous lui devons trois pitoyables rois. Les mêmes intrigues, à peu près, nous valurent plus tard le maréchal d'Ancre. Étonnez-vous ensuite de la haine des Parisiens contre les Florentins de Catherine et de Marie! Cette haine était si violente, qu'à la mort de Concini on sut gré à Louis XIII d'un assassinat dont on le soupçonnait complice. Il est si rare que les crimes des palais profitent au peuple!

Dans cette situation des choses et des esprits, reproduite bientôt après quand la France, gouvernée par Anne d'Autriche l'Espagnole et Mazarin le Sicilien, tomba de nouveau aux mains des étrangers, le cardinal de Retz aurait dû lire sa destinée. Elle était là, et non dans la pêche de son esturgeon; mais il lui fallait du merveilleux. S'il se fût borné à l'extraordinaire, le nom de l'homme chargé de son éducation lui au-

rait suffi : ce fut Vincent de Paule; il fit un saint de son élève, à peu près comme les Jésuites firent de Voltaire un dévot. En sa qualité de cadet, Paul de Gondi devait être chevalier de Malte; mais son frère, l'aîné des trois, ayant été tué dans une partie de chasse, le second, forcé, par cet événement, de renoncer à l'Église pour ne pas laisser éteindre la famille, les larges portes de Notre-Dame s'ouvrirent alors au jeune Paul. Il faut lui rendre justice : il n'épargna rien pour contrarier les vues paternelles. Refus, menaces, débauches, duels, mariages, en projet du moins, tout ce qu'il était humainement possible de faire pour démontrer qu'il serait un mauvais prêtre, il le fit; tout, jusqu'à vouloir enlever sa cousine, mademoiselle de Retz, dont la taille, un peu contrefaite, se cachait sous quatre-vingt mille livres de rentes. Il espérait voir les volontés du père se briser contre les scandales du fils; il se trompa. C'était pour sa famille une affaire de fortune et de vanité, et non un intérêt d'église et de vertu épiscopale.

Après s'être fait une certaine renommée de spadassin, après avoir montré sous la soutane plutôt un page qu'un abbé, Paul de Gondi ambitionna trois ou quatre autres réputations à la fois. A cet effet, il s'adressa à la théologie, aux lettres, aux voyages et à la politique; en attendant d'être posé dans le monde par les dignités, il demanda secours à son intelligence. En Sorbonne, il soutint une thèse contre un protégé de Richelieu, et il l'emporta, malgré la puissance du protecteur; il dédia cette thèse aux saints pour n'avoir pas à la dédier aux grands, aimant mieux l'aristocratie du ciel que celle de la terre. Dans les lettres, il écrivit à dix-huit ans la conjuration de Fiesque. Richelieu, après l'avoir lue, dit : « Voilà un esprit dangereux. » On a voulu voir dans ce mot de Richelieu une sorte de prophétie; ce mot n'a pas cette portée; dans ce temps-là les hommes d'église jugeaient tous à peu près de cette manière. Strozzi, évêque napolitain, écrivait à je ne sais quel pape : « Les gens d'esprit me sont suspects. »

Par suite de cette lutte où le crédit du ministre avait échoué,

on conseilla au jeune Gondi de voyager; il alla à Venise, dans cette ville singulière, jetée parmi les autres villes comme une page de roman dans un livre d'histoire. Une intrigue galante pensa lui coûter la vie. Arrivé à Rome, il étala un luxe splendide pour en faire venir le bruit à Paris, où il retourna pour conspirer. Ayant pénétré dans la Bastille, cinq ou six prisonniers, parmi lesquels se trouvait Bassompierre, convinrent avec lui qu'à l'arrivée d'un courrier annonçant une bataille gagnée par Louis de Bourbon, comte de Soissons, l'un des chefs du complot, on profiterait de l'agitation du peuple, toujours ému par les grandes nouvelles, pour s'échapper après avoir mis dans un cachot le gouverneur; et qu'alors, soulevant la multitude, on marcherait au Palais-Royal pour surprendre Richelieu et s'en défaire[1]. La bataille, une bataille en miniature, comme elles étaient presque toutes en ce temps-là, fut en effet gagnée; c'est celle de Marfée, et pourtant la conjuration avorta. On avait tout prévu, excepté la mort du vainqueur, de Louis de Bourbon, tué au milieu des siens quand le feu des deux armées venait de s'éteindre, tué sans qu'on pût savoir comment la chose était arrivée[2]. Peut-être Richelieu, de tous les ministres le mieux informé, le cardinal de Retz en convient, avait-il ce secret; car autrement, dans toute cette affaire, tramée sous ses yeux, ouverts nuit et jour, et partout, Richelieu aurait joué un rôle par trop ridicule. Quoi qu'il en soit, l'apprenti conspirateur se fit dévot pour se cacher. Je me trompe : comme il sentit l'embarras de ce rôle, il se borna à fréquenter les dévots; ce qui, aux yeux du monde comme aux leurs, donne une apparence de piété qui remplace au besoin la piété même.

Alors il eut l'air de se livrer aux études théologiques; alors il étala sa science, non sans quelque ostentation, dans une assemblée chez madame de Vendôme, où il soutint neuf

[1] C'est la conspiration Mallet.

[2] « Cette mort est un mystère qu'on n'a jamais pénétré. » (Le Père Daniel.)

conférences avec Mestrezat, ministre protestant. Ces conférences furent couronnées par la conversion d'un gentilhomme de Poitou et par un germe de tendresse mis au cœur de mademoiselle de Vendôme, et qu'acheva de développer une aventure où le jeune abbé surpassa la bravoure de Turenne en marchant à la rencontre d'une troupe de fantômes. Il se trouva que les fantômes étaient des capucins.

Son habileté sut profiter de la conversion du gentilhomme poitevin, de sa lutte victorieuse avec Mestrezat, de quelques sermons prêchés avec éclat devant la cour, pour faire sa paix avec Richelieu par l'entremise de l'évêque de Lisieux. Le jeune abbé, rendu sage par sa conspiration, avait appris qu'il vaut mieux encore, pour un ambitieux, servir le pouvoir que le combattre. Nous n'avons à craindre avec lui qu'une chance, qu'il nous oublie; nous en avons deux en nous mettant contre lui : sa vengeance en cas de revers; en cas de succès, l'ingratitude de nos complices. La négociation de l'évêque de Lisieux porta ses fruits, tellement qu'à la mort du cardinal-ministre on trouva dans ses papiers des notes favorables sur le petit abbé de Gondi; ce qui, dans les premiers momens de la régence, le fit passer pour une créature ministérielle.

Louis XIII suivit de près Richelieu dans la tombe, comme si ce roi n'avait pu ni régner ni vivre sans son ministre. Nous allons voir maintenant Paul de Gondi sur la grande scène des événemens; jusque là, comme il le dit lui-même, il était resté dans l'orchestre à badiner avec les violons, et sans doute pour y battre la mesure pendant que sur le théâtre Richelieu dansait la sarabande. D'ailleurs, Paul de Gondi est devenu un homme; il a vingt-neuf ans.

La reine fut proclamée régente, quoiqu'elle eût à ses côtés d'Orléans et Condé, auxquels on accorda, par compensation, à l'un la lieutenance générale du royaume, à l'autre la présidence du conseil de régence. Pour se faire pardonner l'autorité souveraine, Anne d'Autriche répandit les faveurs et les dignités, mais en femme, à pleines mains; elle donnait

tout, elle ne refusait rien. Quelqu'un alla jusqu'à solliciter, à titre de pension, un impôt sur les messes, et il l'obtint. Le seul abbé de Gondi eut quelque peine à se faire donner pour sa part, dans cette splendide distribution, la coadjutorerie de Paris; il la reçut plutôt de Louis XIII, tout mort qu'il était, que de la régente. Avant de mourir, ce prince avait expressément recommandé ce choix; il l'avait même prescrit. Et savez-vous pourquoi? par souvenir d'une aventure scandaleuse où l'abbé de Gondi joua un rôle assez généreux, en renonçant à ses droits sur une jeune fille que des parens abominables lui avaient vendue, malgré elle, moyennant cent cinquante pistoles. A ce sujet, le cardinal de Retz s'écrie : « Et voilà, toutefois, comment les choses se font. » Il dit vrai, et voilà pourquoi aussi le public explique presque toujours à faux l'élévation de la plupart des hommes.

Le moment vint de choisir un premier ministre. Avant qu'on s'en doutât, Mazarin l'était déjà; chacun croyait le voir à ses pieds, qu'il marchait sur la tête de tout le monde. On avait bien fait mine d'envoyer chercher à l'Oratoire le père du coadjuteur, Emmanuel de Gondi, pour le charger des affaires; mais celui-ci refusa, et sans doute on s'y attendait. Cette négociation avait pour but de gagner du temps, de donner le change aux intrigues, et de ménager à Mazarin les moyens de s'installer paisiblement; au surplus, le petit abbé Mazarin était initié depuis long-temps aux secrets du cabinet. « Richelieu, l'ayant élevé à la pourpre, sembla montrer par là à la France un successeur : Mazarin s'avançait à la première place[1]. » Une fois arrivé, son attitude ne fut pas ferme comme celle de Richelieu. Donnant, au contraire, à l'autorité un mouvement d'oscillation, on le vit jouer à ce qu'on a depuis appelé la bascule politique; leste à changer de position, il sut tour à tour frapper les partis l'un par l'autre.

Nous plaçons ici Mazarin en face du cardinal de Retz;

[1] Bossuet.

l'histoire le veut. Ces deux hommes s'attaquèrent et croisèrent leur vie comme deux épées; pour second, dans ce duel, ils eurent les partis : d'un côté la bourgeoisie, de l'autre la noblesse. La bourgeoisie, qui s'appela la Fronde, avait à sa tête le parlement et les autres compagnies souveraines; la noblesse suivait le prince de Condé, soit qu'elle se rassemblât sous ses ordres aux Cordeliers, où plus de huit cents gentilshommes, ayant la plupart des procurations, constituaient bien réellement toute l'aristocratie du royaume, soit qu'elle lui fournît des troupes pour la guerre civile. Condé était l'expression vraie de l'orgueil nobiliaire à cette époque; il méprisait les parlemens. Quant aux bourgeois, il voulait, disait-il, manger chaque matin à son déjeuner un plat de leurs oreilles.

Mazarin put se maintenir dans cette position intermédiaire, parce qu'aucun des deux partis n'avait assez de puissance pour l'emporter. La noblesse, mutilée par le prêtre Richelieu, était en décroissance; la bourgeoisie était en progrès, par cela même que l'aristocratie, sa barrière naturelle, était abaissée : mais ce progrès était loin encore du moment où les victoires sont possibles.

Comme il ne s'agit pas ici du siége de Troie ou de Jérusalem, on nous dispensera de faire le dénombrement de ces deux partis, de dire le nom de tous les chefs; rien cependant ne serait plus facile, et même si, nous élevant jusqu'à l'épopée, nous voulions pour ce dénombrement introduire Hélène ou Herminie sur le plateau d'une tour, les Longueville et les Montbazon nous prêteraient leur noble taille et leur majestueuse figure. Rien ne nous manquerait, pas même la haute tour pour les placer; celle de la Bastille, par exemple, d'où mademoiselle de Montpensier, moins belle qu'Hélène, mais plus hardie et mieux servie par son siècle, fit tirer le canon.

Gondi s'offrit à Mazarin comme il s'était offert à Richelieu. Mais les positions avaient changé : ce n'était plus un petit abbé sans consistance, c'était le coadjuteur, person-

nage important; car le coadjuteur, en se rapprochant des chanoines de Notre-Dame et du clergé de Paris, s'était donné par là un appui recommandable; car le coadjuteur, par d'abondantes aumônes, avait confié le soin de sa popularité à la reconnaissance de l'indigent. De plus, Richelieu, ayant un esprit supérieur, ne prenait ombrage de personne; Mazarin, étant un esprit médiocre, devait craindre beaucoup de monde. Pour tout expliquer en un mot, l'abbé de Gondi n'était auprès du premier qu'un protégé très humble, il était auprès du second un compétiteur fort dangereux.

Il en résulta que Mazarin traita le coadjuteur en ennemi, et que celui-ci se vit contraint d'accepter un rôle qu'il ne prenait pas, mais qu'on lui donnait. De grands désordres s'ensuivirent; et, comme il arrive toujours, la couronne fut en péril, parce que le ministre avait craint un rival. Mazarin, en cette occasion, agit comme ils agissent tous. Mirabeau ne fut-il pas repoussé par M. de Vergennes?

Paul de Gondi ne s'était pas borné à de vaines protestations; il avait rendu des services signalés. A la mort de Louis XIII, on fit marcher, par son conseil, un régiment sur Saint-Germain pour soutenir les droits de la reine contre les prétentions du duc d'Orléans, qui, disait-on, voulait disputer la régence. Il refusa d'entrer dans une cabale formée par le duc de Beaufort contre Mazarin, en rappelant qu'il devait la coadjutorerie à la reine; et comme on lui objectait que c'était plutôt au roi, il répondit : « J'ai oublié ce qui peut diminuer ma reconnaissance; je ne me souviens que de ce qui peut l'augmenter. » Cette parole, pour être spirituelle, n'en est pas moins celle d'un courtisan.

On le paya d'ingratitude en le contrariant dans les réformes épiscopales qu'il préparait; il ne s'en aigrit pas. On le voit, au contraire, fort respectueux dans le cabinet de Mazarin, lorsqu'il vient, à la tête de son clergé, pour soutenir les droits de la cathédrale de Paris. « Étant votre serviteur aussi particulièrement que je le suis, dit le coadjuteur au ministre, j'espère me voir soutenu par vous auprès de la

régente » ; et lorsqu'il arrive auprès de cette princesse, il la trouve si bien sifflée, qu'il est forcé de reconnaître que Mazarin l'a brouillé avec elle.

Cependant les impôts, qu'on avait promis d'alléger, comme on le promet toujours, deviennent plus lourds, comme cela ne manque jamais d'arriver. Le parlement éclate; le peuple applaudit, Mazarin se fâche. Les bourgeois, voyant arriver les gardes françaises, s'emparent des trois clochers de la rue Saint-Denis, et les gardes, au bruit du tocsin, cette grande voix du peuple en furie, reçoivent l'ordre de se retirer. Alors la chambre des comptes, la cour des aides, le grand conseil, proposent au parlement un traité d'union pour la défense de l'intérêt général: on le signe. Mazarin mande les principaux membres des quatre compagnies; il leur commande de déchirer le traité, qu'il appelle dans son baragouin le traité *d'oignon*. Il leur dit qu'il faudrait obéir, si le roi leur ordonnait de ne plus porter des glands à leur collet : c'est ainsi que cet étranger comprenait l'indépendance de nos cours souveraines. Les glands et l'oignon firent la joie des caricatures. Le coadjuteur, alors, se présente comme médiateur ; on le joue, on lui promet qu'il ne sera rien entrepris contre le parlement, et quelques jours après, la bataille de Lens étant gagnée, la nouvelle en ayant brillé dans Paris comme un éclair, Mazarin, au moment même où l'on chante un *Te Deum* à Notre-Dame, fait glisser ses sbires à travers l'allégresse publique pour enlever de leur domicile les membres les plus populaires du parlement. Admirable coup d'État, qui fait un recors de la victoire et associe Dieu à la police !

Il en fut alors comme de nos jours, après les actes violens jetés dans le bruit de la prise d'Alger. Toute la population s'enflamma. A ce péril, le coadjuteur accourt dans le cabinet de la régente où l'on tenait conseil, où deux mois avant il avait prévenu Mazarin de la chaleur des esprits. Mazarin, non seulement avait reçu avec mépris ses renseignemens, mais il alla jusqu'à s'en faire des armes contre lui en insi-

nuant que le coadjuteur lui servait d'espion. Sa présence chez la régente excita d'insolentes railleries. En le voyant paraître, Bautru se mit à dire : « Votre Majesté est bien malade, le coadjuteur lui apporte l'extrême-onction. » Il fit bonne contenance, et prit une mine fort niaise pour avoir l'air de ne rien comprendre. L'événement venait de lui donner raison; c'était son crime. Quel ministre a jamais su gré qu'on ait été plus prévoyant que lui? Pour achever le coadjuteur, on le chargea d'aller annoncer au peuple que s'il s'apaisait, on lui rendrait Broussel, Blancménil et les autres prisonniers. On voulait, par cette mission, le rendre suspect, car on lui faisait promettre ce qu'on ne voulait pas tenir. Il le sentit. Aussi, pour gagner la faveur populaire, pour paraître dupe et non complice, il s'en alla distribuant çà et là des bénédictions, ce qui fit dire à la cour qu'il avait béni la révolte. Ce n'est pas tout; voyez-le agenouillé près d'un crocheteur blessé à mort, et qu'il confesse presque dans le ruisseau! Il réussit, par ce moyen, à dissiper la foule, à sauver Paris du pillage. Étant revenu au Palais-Royal, il n'obtient de la reine que ces paroles amères : « Allez vous reposer, monsieur; vous avez bien travaillé. » Alors il rentre à son archevêché, le cœur tout meurtri de moqueries, le front tout rouge du sot rôle qu'on lui a fait jouer; alors voyant arriver ses amis empressés de lui rapporter les propos injurieux dont on l'a accablé au souper de la régente; recevant du maréchal de La Meilleraye l'avis qu'on doit le faire arrêter, il se retire dans sa pensée, et n'en sort qu'avec la résolution d'être ce qu'on l'accuse d'avoir été; de montrer, dès le lendemain, par l'aspect des places et des rues hérissées de barricades, par tous les bourgeois sous les armes, par le bruit des tambours et des cloches, par les cris de la populace, par le fracas d'une grande ville échauffée, et pour ainsi dire toute bouillante sous les ardeurs d'un soleil du mois d'août, que c'est lui, Paul de Gondi, bien lui, coadjuteur de Paris, qui cette fois y a mis la main.

Tout arriva comme il l'avait calculé. Ces grandes scènes

populaires où les mères elles-mêmes venaient mettre le poignard aux mains de leurs enfans, faibles créatures de huit à dix ans, ce grand drame où figuraient plus de cent mille acteurs, tout sembla sortir d'une seule tête. Le chancelier, en allant au palais pour interdire le parlement, donne le signal. Paris se lève. N'allons pas nous exagérer cependant la puissance d'un homme, Paris se lève, parce qu'il avait bon vouloir de se mettre debout. Quand des matières inflammables sont dès long-temps amassées dans un État, il ne faut qu'une étincelle. Le génie du coadjuteur la fit jaillir : aussi le voilà ce coadjuteur traversant avec calme ce beau désordre pour aller au Palais-Royal, où venait de l'inviter à se rendre un argentier de la reine. C'est ici qu'il faut descendre à l'un de ces petits détails par lesquels se révèle tout le caractère d'une époque, toute la pensée d'un personnage politique. Le coadjuteur, ayant aperçu un hausse-col de vermeil avec cette inscription : *Saint Jacques-Clément*, réprimanda l'officier qui le portait, et fit rompre publiquement sur l'enclume d'un maréchal le hausse-col à coups de marteau. On ne voulait rien qui rappelât la Ligue. Le coadjuteur savait que la bourgeoisie ne se laisserait pas conduire si loin, et lui-même, ce révolutionnaire, ce factieux, comme on dit, n'avait nul dessein de couronner un Guise, d'assassiner Henri III, et de proscrire Henri IV.

En le voyant paraître, Mazarin court à lui, et l'embrasse. La régente en fait presque autant. Seul il a bien vu les événemens, seul il a crédit et puissance dans Paris. Peu s'en faut qu'on ne le compare au pape Léon, qu'on ne le presse de sauver Rome par la seule magie de son bâton pastoral; et ils auraient eu raison, car le peuple, quand il se lève, c'est Attila. Le coadjuteur ne prend pas cette fois sa mine niaise, il reste digne et respectueux. A ce moment s'ouvrent les portes du cabinet. C'est le parlement devant lequel sont tombées les barricades, c'est le premier corps de l'État, au nombre de cent soixante officiers en robes rouges, venant avec des paroles austères demander la liberté des prisonniers. Il

la demande, et ne l'obtient pas. Le parlement se retire; le peuple le repousse vers le Palais-Royal. C'est ce jour-là que Mathieu Molé, en marchant à petits pas dans le feu des injures, des menaces, des exécrations et des blasphêmes, se montra brave comme Gustave, brave comme Condé, au dire de son ennemi, mais de son ennemi généreux, le cardinal de Retz lui-même. La régente résiste encore à Molé, mais elle cède aux larmes de quelques femmes, de quelques courtisans qui se jettent à ses genoux en criant grâce. Cette scène sentait un peu la parade italienne, elle en réussit mieux. Broussel et Blancménil, délivrés, sont portés en triomphe par le peuple, et dès le lendemain tout fut silencieux. Paris, dans son calme, ressemblait à une église.

Le parlement seul ne se calma pas. Sorti de la léthargie où l'avait tenu engourdi le sceptre soporifique de Richelieu, le parlement, après avoir cherché à tâtons les vieilles lois de la monarchie, les avait retrouvées. La lutte s'engage; mais comme dans ces luttes funestes le trône est toujours compromis, parce que le peuple se jette de l'autre côté, et que là où il se jette il pèse, Mazarin perd la tête. Il conseille un de ces grands moyens auxquels on ne manque jamais d'avoir recours dans les grands périls : il conseille la fuite, et l'on fuit. Avant le jour, la régente sort de Paris, emmenant avec elle le roi à Ruel, pour aller de là, mais plus tard, demander asile aux murs délabrés du château de Saint-Germain, à ces salles désertes et sans meubles; au point que, faute de lits, toute la cour se coucha sur la paille. Quant à la régente, quant à cette Anne d'Autriche, si délicate, et dont la peau était si blanche et si fine, elle dut subir le supplice dont la menaçait en riant Bassompierre, si jamais, lui disait-il, elle péchait assez grassement pour aller en enfer : elle coucha dans des draps de toile de Hollande.

Irrité de cette évasion clandestine, le parlement rédige un acte contre Mazarin, sur lequel on secoue les souvenirs du maréchal d'Ancre. A cet aspect de la France, l'Espagne, qui avait des agens, même dans nos grandes familles, fait offrir

son épée et son or au coadjuteur. L'Espagne croyait revoir la Ligue, et comme elle était la tête du monde catholique, elle se présentait partout où il lui semblait que le catholicisme implorait secours. Mais la Fronde n'était pas plus la Ligue que Philippe IV n'était Philippe II; mais le catholicisme ne remuait plus les peuples, depuis que le monde catholique s'était déchiré de ses propres mains. Ce qui trompa l'Espagne, c'est la présence du coadjuteur, qu'elle prit pour un prêtre, lui qui était tout, excepté cela : aussi traîna-t-il en longueur les offres de l'Espagne. Sa pensée aimait mieux se tourner du côté de Ruel; à peine eut-il appris que le prince de Condé y était arrivé qu'il s'y rendit, certain de trouver une sauvegarde dans l'amitié du prince. Mazarin l'accueillit avec une fourberie de politesses admirable. La régente le reçut comme Calypso, dans une grotte de verdure où elle lui fit manger des biscuits. Pendant qu'il les mangeait, Mathieu Molé signait la paix, et le roi rentra dans Paris.

Ici encore Mazarin joua le coadjuteur qui, ayant traité du gouvernement de Paris avec le duc de Montbazon, souriait à l'idée de voir sur les panneaux de son carrosse le bâton croisé avec la crosse; mais Mazarin divulgua les prétentions du coadjuteur pour le faire croire un homme acheté. La régente, de son côté, lui avait fait offrir quarante mille écus par le maréchal de La Meilleraye, devenu surintendant des finances; sans doute, parce qu'à cette époque on traitait les contribuables comme des ennemis, à coups de sabre. Elle espérait le perdre en le déconsidérant. Avilir, n'est-ce pas tuer?

Le coadjuteur ne songea plus alors qu'à tourmenter Mazarin. De là datent ses relations avec la duchesse de Longueville, par le crédit de laquelle il donnait aux frondeurs le duc de Longueville, son mari, gouverneur de Normandie, et le prince de Conti, son frère, dont le nom allait colorer la Fronde de ce vernis d'aristocratie dont les partis les plus populaires ne sauraient se passer. La paix avec le parlement n'avait point arrêté la guerre. Elle prit une telle gravité que la régente

quitta de nouveau Paris avec le roi, résolue cette fois à faire le siége de la ville, d'où elle voulut chasser d'abord le parlement en lui donnant ordre de se retirer à Montargis, ce qu'il refusa. Le coadjuteur, de son côté, fut mandé à Saint-Germain, où la cour s'était réfugiée. Il feignit de s'y rendre, mais des agens apostés par lui arrêtèrent sa voiture, et il eut l'air, en rentrant dans Paris, de céder à la violence du peuple.

Pendant que huit mille hommes de troupes s'avancent sous les ordres du prince de Condé, le parlement se met en mesure de se défendre. On accorde au coadjuteur le droit d'occuper dans l'assemblée des chambres la place de l'archevêque de Paris, son oncle, qui s'était fait une façon d'ermite dans un riche bénéfice. Admis au parlement, voyons ce qu'il conseille ou plutôt ce qu'il commande.

Par un arrêt rendu tout d'une voix, Mazarin est déclaré ennemi de l'État, perturbateur du repos public, et tous les sujets du roi ont ordre de lui courir sus; les impôts sont saisis pour la défense commune. Le royaume entier suit cet exemple; Reims, Tours et Poitiers prennent les armes. Les parlemens d'Aix et de Rouen s'unissent à celui de Paris. A Toulouse, à Bordeaux, on n'attendait que les lettres qui avaient été écrites à toutes les compagnies souveraines pour qu'elles eussent à se déclarer. La plupart des gouverneurs lèvent des troupes; Paris met sur pied une armée de trente mille hommes, dans laquelle le coadjuteur fait marcher un régiment levé à ses frais. La Bastille est prise, et Broussel en est le gouverneur, lui, Broussel, naguère prisonnier. Le caractère de ce mouvement devient si sérieux qu'une partie de l'aristocratie se détache de la cour et vient se ranger auprès du parlement. Les Conti, les Bouillon, les Brissac, les Beaufort, les d'Elbœuf, les Noirmoutier, les La Rochefoucauld, apportent leur épée, car, lorsque les troubles civils prennent de la consistance, toujours l'aristocratie se partage : une moitié reste à la couronne, l'autre moitié passe au peuple. De cette sorte, jamais l'aristocratie ne périt tout entière. Parmi cette élite de noblesse où Turenne lui-même a promis

en secret de venir prendre place, le coadjuteur choisit Beaufort et Conti, pour répondre, l'un au peuple, l'autre à l'armée. Conti était bien jeune, mais il appartenait à cette maison de Condé, où les mères berçaient leurs fils au bruit des batailles. Beaufort était bien incapable, mais il descendait d'Henri IV, mais il parlait la langue du peuple. Gondi fait nommer le premier généralissime; il promène le second dans les halles, où ses blonds cheveux font merveille. Toujours à son instigation, la duchesse de Longueville, au moment de devenir mère, s'établit à l'Hôtel-de-Ville, où les chefs de la Fronde tenaient séance, car l'Hôtel-de-Ville c'est le Louvre du peuple. Quoique résolue à combattre, la cour effrayée dépêche un héraut que le parlement refuse de recevoir sous le prétexte fourni par l'esprit subtil du coadjuteur, qu'on n'envoie des hérauts qu'à ses ennemis ou à des égaux, et que, vis-à-vis le roi, le parlement n'est ni l'un ni l'autre. Ainsi Gondi trompait la conscience niaisement monarchique de ces bons magistrats; en même temps, il leur faisait admettre en pleine audience un envoyé de l'Espagne. L'Espagne était toujours aux aguets. Par tous ces actes, le parlement ne se proclamait-il pas souverain? Traiter avec l'étranger, refuser d'entendre le roi, lever des armées, nommer des généraux, mettre à prix la tête d'un ministre, ranger tout le royaume sous la domination parlementaire, que restait-il à l'autorité royale? Ajoutez, pour achever ce tableau, le spectacle d'un échafaud dans Londres où coulait le sang royal; de sorte que la Fronde, en chassant le roi de France, croyait lui faire grâce. Oh! comme tout cela est bouffon, pour nous surtout prêts à trembler au moindre bruit de l'émeute, lorsque, chancelante comme un homme ivre, elle va heurter sa tête contre les sales murailles d'un obscur carrefour.

L'Europe en jugeait autrement. Épouvantée du meurtre juridique de Charles Ier, elle se demandait si à ce funèbre signal toutes les têtes royales, coupables d'avoir porté couronne, n'allaient pas chacune à leur tour rouler au pied

des peuples. Non moins effrayée, la France suivait des yeux le coadjuteur. Ce ne fut donc pas sans surprise qu'on le vit tout arrêter, après avoir mis tout en branle. Selon les uns, son esprit manquait d'audace; selon les autres, son caractère n'avait aucune fixité. Il eût été cependant facile de le comprendre. Les événemens dans sa main n'étaient jamais qu'une menace. On l'a vu faire admettre en présence du parlement l'envoyé de Fuensaldagne, gouverneur des Pays-Bas, au nom du roi d'Espagne; mais lorsqu'il faudra signer, lui seul refusera sa signature, disant qu'il ne veut pas être l'aumônier de Fuensaldagne, ce qui est fort spirituel; disant qu'il ne veut pas introduire l'étranger dans Paris, ce qui est fort patriotique; mais les factieux cherchent peu les mots spirituels, ils agissent; mais les factieux placent le patriotisme, non dans les moyens, mais dans le but. De même encore, lorsque, pour en finir avec la conscience timorée des magistrats, M. de Bouillon propose de purger le parlement par le peuple, le coadjuteur répond : « Qu'il ne faut pas se servir du peuple, parce qu'il ne respectera pas l'autorité nouvelle après avoir méprisé l'ancienne au point de la renverser. » Belle maxime, mais avec laquelle il n'y aurait jamais eu de révolution dans le monde. De même enfin, lorsque Cromwell, apercevant dans Paris un parlement en guerre avec son roi, aura envoyé un de ses affidés au coadjuteur, l'affidé reviendra lui apprendre que le coadjuteur est en relation secrète avec les Stuarts, en correspondance avec Montrose, et qu'il a fait donner du pain et du bois à la veuve de Charles Ier, dont la cour de France oubliait la misère.

Il n'est pas donné aux grandes agitations politiques de rester stationnaires; elles avancent ou elles reculent. Mazarin profita de ces conjonctures; il tendit une main pleine d'or à toute cette partie de la noblesse qui s'était prêtée à la Fronde, et qui mourait d'envie de retourner à la cour d'où elle était venue. Molé fit encore une fois signer la paix. Ayant désir d'empêcher le parlement de la ratifier, le coadjuteur organisa une toute petite sédition aux portes des chambres assemblées.

Molé, à sa sortie, vit briller les poignards; mais sa poitrine y était accoutumée. Gondi le couvrit de son corps, et le sauva. Déjà il avait arraché des bras de la multitude le chevalier La Valette, surpris distribuant des pamphlets pour la cour et contre le coadjuteur. Ces deux actions, dont il ne faut en rien diminuer la gloire, n'en prouvent pas moins que le coadjuteur ne voulait point de sang. Il savait que le sang dans les révolutions est comme l'eau sous le rocher; faites-en couler une goutte, vous aurez bientôt un fleuve. Par suite de cette paix et de cette défection des chefs, la Fronde s'apaisa, et le roi revint. Le coadjuteur eut l'air d'avoir favorisé ce retour, en faisant croire qu'il eût pu l'empêcher. Seul incorruptible, il garda une neutralité menaçante. Comme il ne s'était pas vendu, les événemens comptaient sur lui, et il comptait sur eux.

Rentré dans Paris, Mazarin n'oublia pas son inimitié contre le coadjuteur. Il avait cette fois un autre et non moins fatigant adversaire dans le prince de Condé, dont la superbe protection était devenue intolérable. Mazarin résolut de les perdre l'un par l'autre. L'assassinat simulé de Joly, créature du coadjuteur, et l'un des syndics nommés par les rentiers de l'Hôtel-de-Ville, lui en offrit l'occasion, du moins il le crut. Ce guet-apens avait été imaginé par la Fronde, pour réveiller la colère publique contre le ministre, qu'on espérait charger de cet attentat. Mazarin trouva la scène si bonne qu'il voulut en avoir une copie pour son compte. Il fit tirer deux coups de fusil dans le carrosse du prince de Condé, et jeta le soupçon à la face du coadjuteur. Condé, dupe de cette mystification, s'emporta. L'affaire fut portée au parlement. Admirable puissance de l'audace sur les assemblées! Le coadjuteur se présente accompagné d'un seul aumônier; il demande si le coadjuteur de Paris peut être cru capable d'un meurtre sur la personne d'un prince du sang, et sur la foi de qui? Sur la foi de prétendus témoins, les uns échappés de la roue, les autres, ce qui est bien pis, espions brevetés de Mazarin; et comme le président de Mesme avait fait allusion à la conspi-

ration d'Amboise, il l'apostropha : « Où donc trouvez-vous de la ressemblance avec cette conspiration d'Amboise, dit-il, où figuraient les premières familles de France, tandis que dans celle-ci vous ne voyez que la police d'un escroc sicilien devenu ministre de France? » Protégé par son triomphe, le coadjuteur continua de siéger au parlement, où cependant il ne vint, à dater de ce jour, qu'avec une escorte de cent cinquante gentilshommes armés, qu'il jugea prudent de substituer à son paisible aumônier.

Croyant réparer cet échec, Mazarin, fertile en fourberies, s'adressa au coadjuteur, qu'il n'avait pu perdre, pour qu'il l'aidât à se défaire du prince de Condé, voulant des deux en avoir un. Il spéculait sur les ressentimens du coadjuteur, qui fit ses conditions, non pour lui, puisqu'il refusa le cardinalat qu'on lui offrait, mais pour les chefs de la Fronde, ses amis. Mazarin donna sa parole de Sicilien, et Condé, son frère et le duc de Longueville, tous trois arrêtés en plein jour au Palais-Royal, sont conduits prisonniers à Vincennes. A cette nouvelle, la duchesse de Longueville se réfugie en Normandie, puis affronte les mers. Sa fuite ressemble à un roman, car les femmes, traitant la politique comme la galanterie, ne rencontrent des deux côtés que des aventures.

Comme on aurait dû s'y attendre, après avoir tout obtenu, Mazarin n'accorda rien. Le coadjuteur reconnut, mais trop tard, qu'il ne pouvait compter avec la cour sur aucun rapprochement sincère [1]. Que faire? certaines habiletés ne sont jamais en défaut; les portes de Vincennes fermées sur les trois princes ne peuvent-elles pas s'ouvrir? Depuis quelque temps le duc d'Orléans, Gaston, avait donné sa confiance au coadjuteur. C'était un double coup que de l'ôter à Mazarin et de le donner à la Fronde : aussi Mazarin, se voyant abandonné par tous ceux qu'il avait trompés, c'est-à-dire par tout le monde, n'ayant plus un parti dont il pût se servir, Mazarin se mit à poursuivre le

[1] La duchesse de Nemours le dit expressément dans ses *Mémoires*.

coadjuteur des plus lâches calomnies. On alla même jusqu'à le dénoncer au parlement par un acte signé de quatre secrétaires d'État. Sa réponse à cette attaque fut une attaque plus audacieuse, sachant très bien que la faiblesse seule se justifie. Il proposa des remontrances pour faire éloigner de Paris Mazarin. C'est dans cette séance mémorable qu'il improvisa du Cicéron pour donner plus d'autorité à sa parole. Toutes les fortes têtes du parlement furent dupes de cette fausse citation. Le croirait-on ? Mazarin s'éloigne; le croirait-on? la régente, qui aurait gémi sur son autorité compromise si elle eût destitué son ministre, se réjouit et la considère comme sauvée, en souffrant qu'on le lui chasse. N'est-il pas amusant et curieux de voir Mazarin rôder en vagabond autour de Paris? Mettant à profit son absence, le coadjuteur travaille à la délivrance des princes, en négociant avec leur parti, par l'entremise de la princesse Palatine. Tout s'arrange, on signe des conventions, ou plutôt chacun fait son marché; enfin la liberté des princes, qu'on avait transférés au Hâvre, est ordonnée. Averti par ces flaireurs de secrets qu'il tenait à sa solde, Mazarin court pour être le premier à donner la nouvelle aux princes, pour leur ouvrir lui-même la porte, espérant qu'on lui saura gré de ce lâche et ridicule empressement.

Tout Paris s'attendait à voir le prince arriver en souverain. L'alliance de ses amis politiques avec la Fronde rendait Condé bien fort, et le pouvoir bien faible. Le pouvoir ne résiste pas quand les partis, après avoir été tour à tour opprimés l'un par l'autre, se coalisent contre l'oppresseur commun. L'ingratitude du prince de Condé rompit cette alliance. Lorsque la Fronde pressa l'arrêt qui donnait l'exclusion aux cardinaux étrangers d'être premiers ministres, et que la cour, pour entraver l'ambition du coadjuteur, voulut aussi faire exclure les cardinaux français, loin de seconder l'opposition de Gondi à cette dernière partie de la mesure, opposition maladroite, et par laquelle il dévoilait que le ministère était au fond de sa pensée, c'est plutôt pour la cour que Condé

se prononce; puis craignant ceux qu'il vient d'irriter, on le voit, pour éviter une seconde fois Vincennes, se retirer à Saint-Maur. Quand il paraît au parlement, c'est avec une escorte de trois cents gentilshommes, tous ayant l'épée prête à quitter le fourreau. De son côté, le coadjuteur marche avec ses partisans armés; un mot, un geste, et l'on en vient aux mains dans le palais même. A cet aspect, la grande figure de Molé se lève. On dirait celle de la patrie; sa voix austère cette fois s'adoucit et supplie. C'est en venant inviter ses amis à se retirer que le coadjuteur, serré entre les deux battans d'une porte, allait être étouffé par La Rochefoucauld, si le fils de Molé, Champlatreux, ne fût venu le délivrer. Pour toute vengeance, le coadjuteur dit à La Rochefoucauld : « C'est dommage que nous ne puissions nous battre, monsieur; je suis prêtre, et vous êtes poltron. » Ce qui, du reste, n'était point vrai, car La Rochefoucauld était fort brave, et c'est le cardinal de Retz lui-même qui lui rend cette justice.

Réduit aux dernières extrémités, la reine se rapproche du coadjuteur, et lui offre enfin la place de premier ministre, qu'il refusa. Après tant de piéges, c'en était un nouveau. D'ailleurs, il était trop tard; le pouvoir ne sait jamais prévenir le moment où ses adversaires, étant devenus ses ennemis, ne peuvent plus rien accepter; mais cette offre n'en prouve pas moins que chacun voyait bien que c'était là ce qu'il lui fallait. Il fut plus docile quand on lui proposa la pourpre. On le trompait pourtant encore. Pendant que la régente la demandait pour lui, Mazarin intriguait pour qu'elle fût donnée à un autre. Un coup de hasard, un courrier escamoté déjoua Mazarin, ou plutôt le pape se hâta de faire Paul de Gondi cardinal, pour relever, dans un intérêt d'église, le futur titulaire de l'archevêché de Paris. Quelques uns ont pensé que le pape avait eu dessein de blesser Mazarin, prêtre moins soumis à Rome qu'à la France; ce qui, soit dit en passant, est le seul beau côté de Mazarin.

En ce moment tout change de face. Condé, poussé par son

orgueil, par sa famille, par ses amis politiques, se décide à la guerre civile. Il se rend dans son gouvernement de la Guienne, lève des troupes, prend des villes, se mesure avec l'armée royale, et multiplie ses opérations militaires, assez semblables à son caractère, car elles sont fougueuses et désordonnées. Dans un de ces écarts aventureux, il arrive à l'improviste sous Paris, pour ce fameux combat du faubourg Saint-Antoine, où, acculé par Turenne contre les remparts, il allait être écrasé, si Paris ne lui eût ouvert ses portes.

Ici finit la Fronde, ici décroît la fortune du coadjuteur. Aux scènes bruyantes du parlement succède un fracas plus terrible : celui des armes. Le premier acteur, ce n'est plus Gondi, c'est Condé. D'ailleurs la Fronde, passant de Paris dans les provinces, perd tout ce qu'une ville, la tête de l'État, lui donnait d'importance. Mazarin, qui n'osait rentrer dans Paris, va joindre la régente à Poitiers. On négocie. Le parlement, fatigué de ces sanglantes dissentions, signe une nouvelle paix. Le roi revient, Mazarin se glisse à sa suite, bien caché dans le fond d'un carrosse, et le coadjuteur, malgré des avis venus de toutes parts, ayant osé se montrer au Louvre, s'y voit arrêté sans que le peuple témoigne la moindre émotion. On le conduit à Vincennes, où, pour lui accorder la faveur d'être transféré à Nantes, on le force à donner sa démission de l'archevêché de Paris, dont il venait d'entrer en possession par la mort de son oncle; arrivé au château de Nantes, il médite son évasion, qu'il exécute avec une intrépidité inouïe. Cette évasion est trop dramatique pour en négliger les détails.

Ce fut un samedi de l'année 1654, par un beau soleil couchant du mois d'août. Il venait quelquefois après son dîner se promener sur une raveline où deux sentinelles, témoins fort gênans pour un prisonnier prêt à s'échapper, avaient la consigne de suivre des yeux tous ses mouvemens; mais les choses extraordinaires plaisaient à ses calculs, parce qu'elles déconcertent le vulgaire. Son médecin et l'abbé Rousseau, qui portait sous son ample soutane tous les ustensiles néces-

saires pour l'évasion projetée, l'accompagnaient. Derrière eux, à quelque distance, marchaient deux valets de chambre chargés d'un rôle tracé d'avance pour le succès de l'entreprise. La conversation était joyeuse, les physionomies sans trouble. Rien n'aurait fait naître le moindre soupçon, si le gouverneur lui-même eût été là présent avec sa défiance toujours éveillée. Après quelques instans, le cardinal feignit d'avoir soif, et quand il eut bu, les valets de chambre s'approchèrent des sentinelles pour leur offrir de vider la bouteille, en ayant soin, sans y mettre aucune affectation, de les entraîner derrière une tour comme pour empêcher le cardinal de s'apercevoir qu'on allait achever son vin. Alors le cardinal, élevant sa hardiesse jusqu'à la témérité, quitte sa simarre rouge, et la met sur un bâton entre deux créneaux, pour que cette espèce de mannequin improvisé fasse croire aux sentinelles, lorsqu'elles retourneront à leur faction, que le prisonnier s'est arrêté là pour voir au loin dans la campagne. Non moins téméraires, le médecin et l'abbé déroulent une longue corde, au bout de laquelle est une escarpolette destinée à servir de siége au cardinal. Ils l'attachent à cette corde par une sangle qui lui traverse la poitrine d'une épaule à l'autre, et ils le laissent glisser tout doucement contre le mur du bastion, haut de quatre-vingt-dix pieds. Qu'ils se troublent, que la force manque à leurs bras, le cardinal est perdu : sa vie flotte sur un abîme, et ce n'est pas le seul danger. Deux pages qui se baignaient l'aperçoivent, et se mettent à crier; mais comme assez loin d'eux, un moine jacobin, en se baignant aussi, était prêt à se noyer, on crut que les pages appelaient du secours. Le dernier péril, et le plus grand de tous, l'attendait au moment où son pied touchait la terre. Une sentinelle à vingt pas le couche en joue; servi par sa présence d'esprit accoutumée, le cardinal va droit à lui, traînant la corde, de laquelle il ne s'est point encore dégagé, et avec le ton du commandement, il lui dit : Si tu fais feu, tu seras pendu. La sentinelle, mise à la question quelques heures après, avoua qu'il avait cru que

le gouverneur était du complot. Ainsi, pas le plus léger accident dans cette entreprise, exécutée en présence de la mort. Tout ne semble-t-il pas achevé, maintenant surtout que le voilà monté sur un cheval vigoureux, entouré de ses amis, galopant vers le premier relais, où d'autres chevaux, d'autres amis sont placés pour qu'il puisse aller ainsi de relais en relais jusqu'à Paris, joindre la Fronde avertie, et qui déjà regarde s'il arrive? Mais la fortune se plaît à frapper au moment où l'on compte sur elle : la fortune, comme aux temps mythologiques, presse d'invisibles aiguillons le cheval qui s'emporte, se cabre et tombe. Lancé contre une borne, le cardinal se rompt l'épaule gauche. Ce funeste événement, dit-il, changea sa destinée. On le remit sur le cheval; mais il fallut adopter un autre plan et suivre une autre route. Le cardinal ressentait une telle souffrance de son épaule cassée qu'il était obligé de se tirer violemment les cheveux pour ne pas s'évanouir. Cependant, comme la douleur devenait de plus en plus intolérable, on l'étendit dans les longues herbes d'un champ. Transporté ensuite sur une litière, passant de là sur une frêle barque, les flots emportèrent cette vie aventureuse jusqu'en Espagne. Le cardinal s'y montra, non en proscrit, mais en prêtre, c'est-à-dire, en souverain, car partout où règne le catholicisme le prêtre est roi.

Paris célébrait aussi la délivrance de son archevêque par des feux allumés devant la porte de chaque maison, par des hymnes chantées dans les églises, où le clergé déployait toutes les magnificences réservées d'ordinaire pour les victoires de la patrie. Mais ces démonstrations politiques et religieuses n'en eussent pas moins été stériles, le cardinal fût-il venu y mêler sa présence. Son rôle était fini. Les idoles se ressemblent toutes. En religion, leur divinité s'évapore quand le marteau les flétrit sans que le ciel gronde; en politique, leur prestige s'évanouit quand le pouvoir les touche sans que le peuple s'emporte. Le cardinal se trompe, ou nous trompe, en attribuant à son cheval les revers survenus dans sa for-

tune. Tout ce qui est spectacle émeut la multitude, et toutes ses sympathies vont à l'être qui souffre, parce que la souffrance étant l'état habituel du peuple, c'est là ce qu'il comprend le mieux : donc, si le cardinal n'osa pas venir se montrer, étendu sur une litière, poussant des cris plaintifs, c'est qu'il avait bien jugé son rôle et les affaires.

D'autres événemens l'attendaient.

La mort du saint pontife rendait l'immense famille chrétienne pour un moment orpheline. Il arriva à Rome lorsque, prêts à se former en conclave, les cardinaux faisaient entrer dans le Vatican, avec leur silencieux cortége, le nouveau pape encore ignoré d'eux et de lui-même, pape tout à la fois inconnu et présent, qui se révélera, en commençant son règne, par bénir l'univers. Dans cette assemblée, la dextérité du cardinal de Retz, déjà exercée au parlement, dirigea les votes et commanda au scrutin. Il joue avec les partis comme un joueur avec les cartes; et faisant un souverain de celui qu'il destine à tourmenter sous son influence, Mazarin le cardinal, ne pouvant plus désespérer Mazarin le ministre, de celui qui par ses conseils troublera le monde religieux, forcé qu'il est de renoncer au monde politique, de celui qui, en l'aidant à frapper de loin, le consolera de ne plus frapper de près, faisant enfin ce souverain, il se trouvera déchu dans toutes ses espérances. Loin d'être un instrument docile, Alexandre VII ne sera qu'un ingrat. Ces sortes d'ingratitudes sont au surplus tout-à-fait logiques. Quand nous avons fait preuve d'habileté auprès des grands, en leur étant utile, ils craignent de voir cette même habileté se tourner contre eux. Dès lors, ils emploient tous leurs soins à s'affranchir d'une crainte qui les met en tutelle.

La position du cardinal de Retz à Rome n'était plus tenable : la froideur sur tous les visages, dans tous les entretiens, l'avertissait qu'un ordre de départ était tout prêt, et qu'il devait le prévenir. Sa supériorité pesait à tout ce monde-là. La

tristesse gagne le cœur, au spectacle de ses courses sur la terre étrangère, condamné qu'il était à mêler aux douleurs de l'exil tous les ennuis d'une vie errante. Il se traîne en Hollande, dans les Pays-Bas, tantôt faisant visite à Charles II, tantôt ayant des entrevues avec le prince de Condé, deux proscrits comme lui, deux princes déchus auxquels il donne des conseils, auxquels il inspire des projets, dernière ressource de ceux qui, ne pouvant plus rien faire eux-mêmes, consolent leur génie en essayant de faire faire quelque chose aux autres. Les rôles avaient si bien changé, qu'il rôdait autour de la France, dont Mazarin lui fermait l'entrée, comme celui-ci naguère rôdait autour de Paris, dont le coadjuteur l'avait chassé. Pour unique moyen de satisfaire sa haine, Paul de Gondi poursuivait Mazarin de *ses tristes et intrépides regards* [1], expression très poétique assurément; mais comme le Mazarin comprenait peu la poésie, les regards de son ennemi ne devaient guère l'inquiéter. Aussi le cardinal, pour essayer de le mieux tourmenter, revint en France, mais pour s'y cacher au fond d'une province, d'où ses efforts se bornèrent à maintenir ses grands vicaires dans la cathédrale de Paris, contre les persévérantes hostilités de la cour. Enfin, pour mettre un terme à ces taquineries peu dignes d'un homme accoutumé à faire une guerre plus large, il s'anéantit de ses propres mains. Titres, grandeurs, fortune, renommée, crédit, il foule tout aux pieds. Sa démission de l'archevêché de Paris, qu'il avait retirée aussitôt sa fuite du château de Nantes, cette démission si chaudement disputée, il la donne au cercueil de Mazarin, comme pour insulter au cadavre du ministre mort, en lui jetant ce qu'il avait refusé au ministre vivant. L'aigle se dépouille de ses ailes. Qu'en ferait-il? l'air est désormais fermé à son vol. Son cardinalat même l'importune; mais le pape ne lui permet pas de s'en démettre, voulant prouver par ce refus que

[1] Bossuet.

les faveurs de Rome ne peuvent jamais être dédaignées. Le cardinal ne sortit pas moins du monde, comme si aucune grandeur ne l'y retenait plus. Une fois il parut à Versailles, où Louis XIV lui parla de ses cheveux blancs, pour lui faire comprendre qu'il ne voyait en lui qu'un vieillard condamné à l'oubli et au repentir. Il y revint encore, mais cette fois on l'y appela pour le consulter sur les moyens d'obtenir satisfaction de Rome au sujet des outrages que l'ambassadeur de France, le comte de Créqui, avait publiquement reçus. Les conseils qu'il donna pour mener cette négociation, pour que Rome effaçât la blessure faite à la dignité de la France, sans que la dignité de Rome en fût blessée, firent connaître combien il eût été capable de diriger les affaires de la monarchie, si on ne lui avait pas laissé perdre son habileté dans la conduite des intérêts d'un parti.

Versailles ne le vit plus. L'ambition a d'étranges retours; quand elle ne peut plus se pousser en avant, elle se replie sur elle-même. Fière dans ses mépris comme dans ses convoitises, on lui voit également lever la tête, soit qu'elle dise : « Je suis tout », soit qu'elle dise : « Je ne suis rien. » Comment pourrait-on s'expliquer autrement cet homme jusqu'alors nourri dans le bruit et se condamnant à vivre dans le silence, ayant eu à sa suite cent cinquante gentilshommes presque tous membres ou alliés de sa famille, n'admettant plus personne maintenant dans sa solitude ? Sa main prodiguait l'or; ses dettes égalaient celles de César, ce dont il tirait vanité; et le voilà devenu presque avare pour lui : tous ses revenus, tous ses bénéfices, sont consacrés à se libérer. Un autre se serait cru insolvable, malgré ses richesses; lui, en les doublant par ses économies, paie tout sans demander aucune grâce. Le turbulent coadjuteur s'est changé en paisible anachorète : sa vie est toute pour le travail; c'est à ce travail que nous devons la rédaction de ses Mémoires.

Bien lui a pris de les écrire, afin de ne laisser à aucun autre le soin de lui faire sa part dans l'histoire ; peut-être se

l'est-il faite un peu trop belle. On ne saurait les lire sans une extrême défiance, car, après coup, il est expert à se faire honneur des événemens, fort adroit à s'y placer en première ligne. Son art donne un beau jour à ses défauts; son ostentation se complait dans les brillantes qualités qu'il se prodigue, sorte de générosité que ses contemporains n'ont pas tous poussée si loin, quoiqu'ils l'aient paré de ces grandes qualités qui seules constituent les hommes supérieurs. La duchesse de Nemours, cependant, doit être exceptée; par dénigrement, par humeur, par injustice, elle refuse au cardinal même de l'esprit. Lui point d'esprit! et c'est elle qui en avait tant qui le dit! Les Mémoires du cardinal sont une éclatante protestation contre ce singulier jugement; non qu'il faille les comparer aux Commentaires de César, comme le fait La Harpe, car ils leur ressemblent fort peu, César racontant les plus grandes actions sans avoir l'air de s'y être mêlé, comme des actions si naturelles pour lui, si habituelles à sa vie, qu'il n'a pas besoin de dire qu'il les a faites; tandis que le cardinal, au contraire, relève avec un soin minutieux les plus petits événemens, et s'y associe d'une manière si intime, qu'il ne vous permet pas de le perdre de vue. mais après César, la place est encore assez haute. Il est un point cependant par où les deux ouvrages se rencontrent; tous deux enseignent la guerre : l'un celle des armées, l'autre celle des partis.

Ce n'est pas cependant que le cardinal ne vînt quelquefois à Paris, mais presque en secret, mais presque ignoré, ne se montrant nulle part, si ce n'est chez madame de Sévigné, où il se posait devant elle, en quelque sorte, pour avoir place dans ses Lettres, dans cette espèce de galerie consacrée à tous les personnages d'une époque si grande. D'ailleurs, il entrait dans la destinée du cardinal de Retz d'être en relation avec madame de Sévigné, lui qui l'avait été avec deux femmes qui, dans leur genre, étaient aussi des célébrités; cette duchesse de Lon-

gueville, l'une des plus belles femmes de son temps, et cette princesse Palatine, propre également aux divertissemens et aux affaires, comme l'a dit Bossuet, et tout aussi propre à l'amour, comme le disait tout le monde. C'est dans un de ces voyages à Paris que le cardinal mourut presque subitement chez la duchesse de Lesdiguières, sa nièce. Madame de Sévigné consacre à cette mort quelques phrases mystérieuses, devenues un texte à conjectures; nous n'en augmenterons pas le nombre. Madame de Sévigné a sans doute écrit sous l'impression de certains bruits populaires, et l'on sait la manie du peuple de ne vouloir jamais croire que la mort soit assez hardie pour venir d'elle-même frapper ceux qu'il a coutume de regarder comme d'une nature supérieure à la sienne.

Laissant à Suétone le soin de dire la couleur des cheveux, la forme des pieds, la grandeur ou la petitesse de la taille des Césars, nous ne parlerons pas de la laideur du cardinal de Retz, de ses jambes arquées, ni des autres particularités de sa personne; nous ne relèverons même pas sa mémoire extraordinaire, son humeur facile, sa patience à souffrir les reproches, sa parole plus forte que polie. Qu'importe, après tout, qu'il ait été inaccessible à la haine, soit par vertu, par indifférence ou par mépris des hommes! La postérité a-t-elle grand besoin de savoir que l'oisiveté était sa pente naturelle, défaut, si c'en est un, assez général parmi les esprits d'une certaine trempe. Dans le cardinal de Retz, nous avons dû peindre l'homme politique et nous en tenir là. N'ayant pu faire sa fortune avec la cour, parce qu'il ne voulait ni ne pouvait obtenir une de ces fortunes de courtisan, pour lesquelles la condition de rigueur est d'être médiocre, il profita des troubles publics pour se faire craindre et se rendre nécessaire; mais il avait devant lui une régente d'une incapacité supérieure à tous ses autres défauts, et qui, pour ne pas abandonner son ministre, mit en jeu l'autorité royale. Cette obstination accabla le coadju-

teur, parce qu'il aurait fallu, pour en triompher, aller plus haut que le ministre, ce qu'il ne voulut jamais; et voilà pourquoi il ne mérite pas le titre de factieux; l'eût-il même voulu, la Fronde, c'est-à-dire la bourgeoisie, ne l'aurait pas secondé. Les attaques de la Fronde s'arrêtèrent à Mazarin : aussi, quand elle fut bien convaincue, par trois combats vigoureux, qu'il était impossible de le renverser, la Fronde renonça à une guerre stérile, et en se calmant elle livra le cardinal de Retz sans défense à toutes les inimitiés de la cour. La Fronde n'oublia jamais l'inutilité de ses efforts, si bien que lorsqu'elle a recommencé la lutte après plus d'un siècle, elle a laissé de côté le pouvoir ministériel pour aller droit à la couronne : c'est le service que l'Espagnole Anne d'Autriche a rendu à la monarchie française.

AUDIBERT.





LESUEUR.

EUSTACHE LE SUEUR,

NÉ A PARIS EN 1617; MORT AUX CHARTREUX EN 1655.

De même qu'il est dans l'histoire une partie toute morale, entièrement distincte en principe du simple récit des faits, mais qui doit en réalité y rester inséparablement attachée, — de même, dans les arts, il est en chaque chose une partie essentiellement distincte du dessin linéaire et du costume, sans néanmoins en être indépendante; il est une physionomie propre, un caractère individuel, un cachet profond, et à la fois un ensemble de composition et d'intérêt, une vérité locale, un accord parfait entre les sentimens à rendre et l'expression rendue; un lien qui tout enchaîne, une vie qui tout passionne, qui donne à tout, sur la toile, voix, regard, sentiment. Sans cette puissance poétique et créatrice qui reconstitue de toutes pièces une époque, vos personnages, avec tout leur héroïsme, seront d'illustres automates habillés à l'antique ou à la moderne, que je ne sais quels ressorts poussent à droite ou à gauche vers un but inconnu, comme il l'est à eux-mêmes. Je ne m'y intéresse point, et je détourne les regards.

C'est le défaut qui a frappé de froideur la plupart des toiles françaises des siècles de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV : les œuvres habiles parfois, faciles toujours, mais sans correction, sans relief, sans demi-teintes ni perspective, de Vouet; les batailles où Le Brun a superbement délayé Quinte-Curce dans les flots de sa mauvaise couleur; les chefs-d'œuvre que peignait Mignard dans le goût du langage de l'hôtel de Rambouillet; les compositions où Coypel, prenant les modèles de ses divinités et de ses héros antiques

trop près de son siècle, faisait dire à un Italien décrivant un sujet emprunté par ce peintre aux épopées d'Homère : « Monsieur Achille, monsieur Agamemnon. » Il y a chez le Titien, chez Vélasquez, chez Rembrandt, chez le Poussin, chez Van Dyck, chez son maître Rubens surtout, et encore plus dans Raphaël, un je ne sais quoi qui saisit fortement, qui élève le spectateur, sans cependant nuire au naturel ni exclure la naïveté; c'est le *caractère*, c'est un grand style, une sorte de cachet énergique imprimé à l'ouvrage, qui émeut les organisations sensibles à la peinture, indépendamment des mérites spéciaux de la conception et du sujet. Cette expression profonde, ces exquises convenances, qui sont les deux points constitutifs de la poésie pittoresque, ont long-temps manqué à l'école française, marchant presque toujours sans lien, sans direction, sans boussole, et, en quelque sorte, sans existence propre. Chose remarquable! alors que depuis trois siècles de jeunesse et de force, l'Italie illuminait le monde, et dans les lettres, et dans les sciences, et dans les arts, la France demeurait comme frappée d'une demi-ignorance. La renaissance des lettres, sous François Ier, ne fut pas chez nous le signal de la renaissance de la peinture. On eût dit que le laurier des génies littéraires qui jetèrent les fondemens de la langue eût alors épuisé le sol; et s'il est vrai de dire que les grands hommes du siècle de Louis XIV, nés plus tard pour épurer cette œuvre d'une inculte énergie, eurent leurs ancêtres, il faut reconnaître aussi que les peintres du grand siècle n'eurent point les leurs. Notre peinture, au XVIe siècle, ne fut point indigène, n'eut point d'originalité réelle. Tandis que l'Italie enfante ses admirables écoles comme sans les compter, la France timide et inféconde n'en offre qu'un reflet à demi effacé. Rien ne naît de soi-même; tout est le produit de l'imitation : l'histoire de nos peintres va se confondre et se perdre dans celle des peintres italiens, et l'art français, alors, ressemble, pour ainsi parler, à cet arbre du poëte, qui s'étonne de porter un feuillage étranger et des fruits qui ne sont pas les siens. Ceux des artistes qui,

en ce temps, eurent mission de dégager l'art des derniers langes du gothique, Jean Goujon et Germain Pilon, dans la sculpture; Pierre Lescot et Philibert Delorme, dans l'architecture, génies délicats et supérieurs, mais échos du sentiment florentin, brillent isolés comme des apparitions à travers le siècle : en un mot, rien n'établit entre eux, leurs devanciers et leurs successeurs, cette filiation continue qui constitue une école. Jean Cousin, le plus souvent peintre verrier, et quelquefois peintre sur toile, est le seul de cette époque duquel puisse dater la peinture en France; mais son école n'eut qu'une existence éphémère; bientôt le souvenir ne conserva de lui que son nom; et les discordes civiles et religieuses, en remuant le pays jusque dans ses entrailles, emportèrent les derniers vestiges de l'art.

Vint enfin le roi Louis XIII, qui aimait et pratiquait la peinture, ou plutôt le cardinal de Richelieu, qui, pour régner seul, favorisait en son débile maître les distractions de tout genre. Le plus grand peintre de l'École française, Nicolas Poussin vivait alors; mais il s'était fait italien, et il était à peu près inconnu en France. Le sceptre de la peinture allait donc échoir au premier occupant : il tomba aux mains de Simon Vouet, qui comptait le Roi parmi ses disciples, et ouvrit l'atelier duquel sortirent Eustache Le Sueur, Charles Le Brun, Pierre Mignard, Michel Corneille et Alphonse Du Fresnoy.—L'École française était créée désormais; et cependant Vouet n'en fut, à vrai dire, que le patriarche, et non le restaurateur : au Poussin, à Le Sueur, à Le Brun, cette gloire appartient. Pourquoi a-t-elle échappé à Vouet? pourquoi ne fut-il à son école que ce que, de nos jours, fut à la sienne le vénérable Vien, un précurseur qui s'éclipsa aux premiers rayons du talent de ses élèves? — C'est qu'il s'écarta de la nature; c'est qu'il n'excella par aucune des grandes qualités du génie pittoresque : dessin, caractère, vérité ou couleur; c'est qu'il manqua aux premières conditions que nous posions plus haut, et sans lesquelles il n'est pas de grande et véritable peinture. D'abord,

il ne put recevoir de son père, peintre médiocre, qui fut son maître, que de médiocres principes; appelé ensuite en Italie à une époque où les peintres machinistes envahissaient le domaine du pinceau, il se laissa entraîner après eux, au lieu de se retirer dans l'étude laborieuse et sévère des maîtres, au lieu d'aspirer comme le Poussin à un degré éminent de doctrine, et de s'assurer la supériorité dans les grandes parties de l'art. Enfin, ambitieux et avide, trop confiant dans la faveur du prince et dans ses succès de cour, il se livra à l'entrain d'une facilité décevante, et de peintre qu'il eût pu être, il descendit de lui-même, à force de négligence, au rang de décorateur; preuve éclatante et nouvelle de cette vérité de tous les siècles : Quand le talent s'affranchit des règles du goût, ce n'est pas parce qu'il s'élève, c'est seulement parce qu'il s'égare. *A naturâ discedimus; populo nos damus nullius rei bono auctori* [1]. « Nous abandonnons la nature; nous sacrifions au peuple, qui ne sait que nous égarer. » Or, il faut le proclamer à voix haute, il faut le crier sur les toits : c'est en restant dans la nature, toujours dans la nature, qu'on peut devenir un peintre, s'élever jusqu'au *caractère*, et prendre place, un jour, parmi les maîtres.

Le Sueur, disions-nous, suivit l'atelier de Vouet. Né à Paris en 1617, fils d'un faible sculpteur originaire de Montdidier, et dont aucun ouvrage n'a paru assez recommandable pour être conservé jusqu'à nous, il appartenait à une ancienne famille du comté de Ponthieu, alliée à celles des Rambure et des Créquy [2]. Pour tout autre que pour un artiste, ce genre

[1] Sénèque, *Epist.* 99.

[2] *Notice historique sur la vie et les ouvrages du compositeur Le Sueur,* lue par M. Raoul-Rochette, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Beaux-Arts, à la séance publique de l'Académie, le 5 octobre 1839. Le compositeur sacré comptait avec orgueil, parmi ses titres de gloire, de descendre de la famille d'Eustache Le Sueur; et l'on ne peut s'empêcher de remarquer avec M. Rochette, l'espèce d'affinité domestique et de sympathie héréditaire qui se révèle entre les deux Le Sueur, à cette vocation religieuse du talent, et qui se retrouve jusque dans le caractère personnel de l'un et de l'autre.

d'illustration aurait eu, alors surtout, son importance et sa valeur; mais naïf et simple comme La Fontaine, avec lequel il eut plus d'un trait de ressemblance, il ne fut sensible qu'à la gloire de ses travaux. Toujours, on le sait, dans les premiers crayons des grands talens, la curiosité s'évertue à tirer, après coup, le facile horoscope de leur destinée future; ici elle ne serait pas en défaut : l'enfant manifesta, dès l'âge le plus tendre, par de nombreux essais, cet instinct puissant pour les arts qui n'est pas toujours la vocation du talent, mais qui la suppose. Après avoir reçu de la tendresse de son père les premières notions du dessin, il entra de bonne heure dans l'atelier de Vouet, où il rencontra le jeune Le Brun, dont la jalousie tracassière devait jeter tant d'amertume sur la vie de Le Sueur. Celui-ci fut rapidement sur les traces du maître, rapidement devint son émule et son aide dans les nombreux travaux commandés par le cardinal de Richelieu au premier peintre du Roi. Cette exécution séduisante et facile qui faisait à la fois le mérite et le défaut de Vouet, Le Sueur se l'appropria, et bientôt elle les fit confondre. Mais le sens droit de Le Sueur voyait et cherchait au delà : c'est alors que son émotion à la vue de statues antiques et de peintures et dessins de Raphaël lui fut comme une secrète révélation de son génie. L'harmonie des stances héroïques de Malherbe ne fit pas une révolution plus soudaine et plus décisive sur l'esprit flottant de La Fontaine. Dès cet instant, toutes les forces de son intelligence furent tournées vers l'imitation de ces modèles divins; non pas qu'il vît la grande et vraie route de l'art dans une imitation servile; non pas qu'un certain type de vérité abstraite s'interposât entre ses yeux et la nature : de même que le Poussin, il ne copia point ses modèles, il s'en inspira. Alors ses progrès furent sensibles, et l'expression ineffable et inconnue qu'il introduisit dans ses œuvres communes avec son maître y révéla sa participation. Telle fut peut-être la source première de l'envieuse rivalité de Le Brun pour son compagnon d'atelier. Le Sueur, à cette époque, vola de ses propres ailes, et peignit huit

compositions de sujets romanesques, tirées de l'étrange poëme du *Songe de Poliphile,* du moine Colonna, et destinées à être exécutées en tapisserie [1]. Ces compositions, où il montra un bon goût de dessin, une grande intelligence pour la disposition de ses sujets, et beaucoup d'expression, étaient dignes d'être goûtées. Les mêmes qualités se firent remarquer davantage encore dans son premier grand et important tableau, *Saint Paul imposant les mains aux malades,* qu'il peignit à l'âge de vingt-deux ans, pour sa réception en qualité de maître [2] à l'académie de Saint-Luc. Le Poussin était

[1] A cette époque et dans le siècle antérieur, on fit beaucoup de cartons, on peignit beaucoup de tableaux destinés à être exécutés en tapisserie. On en avait alors l'emploi, et l'usage en était dans nos mœurs. Mais du moins on ne s'avisait pas de chercher à reproduire des tableaux finement terminés, exquis de style, délicats de dessin et d'harmonie, comme on le tente si déplorablement de nos jours. On ne se serait certainement pas avisé de livrer au procédé de la tapisserie *la Sainte Famille* de Raphaël, ainsi qu'on l'a fait, il y a quelques années, à si grands frais et en pure perte, à la Manufacture royale des Gobelins. Nos ancêtres appelaient la tapisserie comme la peinture sur verre une décoration, en ce temps où chaque chose avait sa place et son nom propres; et puisque les tableaux à effets d'harmonie se refusent aux procédés manuels du tapissier, on exécutait exprès des dessins ou des tableaux dans lesquels, comme le réclamait le genre, les lignes étaient plus simples, les teintes plates, les tons mieux écrits. C'est dans ce sentiment que Raphaël, Jules Romain, Rubens, Le Sueur et tant d'autres maîtres exécutèrent des tableaux ou des cartons. Rien n'est plus connu que les magnifiques cartons à tapisseries de Raphaël conservés à Hampton-Court, en Angleterre; les cartons de Jules Romain, au Musée royal, et les peintures de Rubens, également au Louvre, ou dans la galerie du marquis de Westminster à Londres. Les tableaux en tapisserie, tels qu'on les exécute aujourd'hui, ne sont plus qu'une stérile curiosité, que le magnifique monument d'un vain luxe : genre bâtard aux produits duquel on préférera toujours une copie peinte, dix fois plus durable et dix fois moins chère. (Les tapisseries des Gobelins coûtent de façon 2,000 francs le mètre; celles de Beauvais, d'une exécution plus facile, n'en coûtent que 1,200. A raison de sa dimension, l'*Andromaque*, d'après Pierre Guérin, est revenue à 30,000 fr.)

[2] L'artiste était encore alors un artisan, et les arts avaient avec les métiers une maîtrise commune. Les peintres artistes étaient classés avec les peintres en bâtimens. Le premier peintre du Roi était, lui-même,

alors à Paris, où le roi Louis XIII l'avait appelé et nommé son premier peintre ordinaire. Il vit ce morceau, en fut frappé, encouragea l'auteur de ses conseils et de ses éloges; et quand il fut de retour à Rome, il ne cessa de le soutenir dans les voies du goût, en lui adressant avec tout le zèle d'une amitié paternelle des directions qu'il appuyait de dessins pris de sa main même sur les plus beaux modèles. Ce patronage éclairé affermit pour jamais le jeune Le Sueur dans ses études classiques; et, chose remarquable! lui qui ne visita jamais l'Italie, qui ne connut l'antique que par un petit nombre de plâtres et moins encore de marbres et de bronzes; qui ne put goûter le style de Raphaël et des autres maîtres romains que sur peu de copies et peu d'originaux, arriva au même but par des chemins plus étroits : tant il est vrai que la beauté est une, et qu'un homme véritablement organisé pour la peinture doit finir par s'en faire une même image que les grands génies pittoresques ou plastiques de tous les temps! Penseur judicieux et profond, il sentait avec l'âme de Raphaël; et l'on a dit avec raison qu'ils étaient tous deux également nés pour sentir les passions douces et pour

loin d'avoir cette existence éclatante de quelques peintres de l'Italie. Le maître sculpteur portait le tablier de tailleur de pierre; et la tradition rapporte que le plus grand graveur du siècle de Louis XIV, qui en eut de si grands, Edelinck, que Louis fit chevalier, se voyait souvent à la porte de sa boutique avec le tablier et tous les attributs d'un artisan. Un certain Fouquières, paysagiste habile d'ailleurs, mais le sot le plus arrogant, celui-là même qui par ses prétentions et ses tracasseries fut l'une des causes du second départ du Poussin pour l'Italie, et que ce peintre n'appelait jamais que *monsieur le baron*, avait été anobli par Louis XIII. Il voulait faire croire à sa noblesse de race, et, pour ne pas déroger, il ne peignait jamais que l'épée au côté. Mais c'est là une exception qui ne s'explique que par le ridicule. Ce fut Le Brun qui, frappé de la différence du régime des beaux-arts en Italie, voulut y faire participer ceux de France, et fonda, avec les principaux artistes et amateurs, l'Académie de Peinture et de Sculpture (1648), et plus tard (1665) l'Académie de France à Rome. Le pinceau et la palette furent désormais distincts de la brosse et du badigeon; le ciseau créateur, de l'outil d'ouvrier.

les exprimer; pour refléter intérieurement le beau idéal, qui n'est que la vérité de choix, et pour le mettre en lumière. Et toutefois cet instinct vigoureux pour l'idéal antique, ce culte pour le grand goût de l'école romaine, n'altérèrent point son originalité primitive. A l'exemple de Raphaël, il voulut peindre l'âme, et, comme le remarque L'Évesque, il varia les airs de tête suivant l'état, l'âge et le caractère de ses personnages; il fit soigneusement concourir chaque partie d'un tableau, chaque partie d'une figure, chaque expression individuelle, au sentiment général, à l'expression, à l'équilibre de l'ensemble. Il composait pour rendre son sujet, et non pour faire de beaux contrastes, non pour établir de beaux groupes, non pour étonner et séduire par le faste ambitieux d'une scène théâtrale et le fracas d'une grande machine. A force d'art, il fait oublier l'art, et, chez lui, rien n'offre l'appareil d'une richesse inutile : c'est le sujet tel qu'il a dû se passer; ce sont les personnages nécessaires : rien de moins, rien de plus. Mais s'il est le disciple de l'antique et de Raphaël, il est avant tout celui de la nature; il s'est identifié avec les grands modèles, il s'est assimilé ce qu'il a pu s'assimiler, et néanmoins il est resté lui; et cette individualité même est, en sa personne, un charme de plus. Nul n'a plus approché que lui de Raphaël par le jet heureux des draperies. Son dessin est, en général, plus svelte et moins pur, mais il a sa finesse et sa délicatesse propres. Sa couleur rachète en harmonie générale ce qui lui manque en vigueur et en vérité de demi-teintes; et sans atteindre enfin à l'exquise sublimité du grand maître romain, les éminentes qualités qu'il révèle sont le génie du bon sens, la sagesse de l'entente, la noblesse de la manière, la sobriété dans les ornemens, la hauteur de vue morale, la profondeur et la justesse d'expression.

Mais, un instant, une si riche organisation fut entravée dans son essor vers les grandes choses. Marié en 1642, à l'âge de moins de vingt-cinq ans, sans fortune, sans protecteurs, sans autre recommandation que son talent, il eut à

lutter contre des nécessités sérieuses et pressantes. Désormais lui est interdite toute possibilité de voyage d'art; désormais il a coupé court à son rêve de saint pèlerinage en Italie! Alors il lui faut faire ressource de son crayon et de son pinceau; alors il fait des dessins de thèses théologiques, de petites vierges pour des religieuses, des enluminures de missels, des frontispices de livres, entre autres une *Annonciation* pour un office à l'usage des Chartreux; il grave à l'eau-forte, sur sa propre composition, une sainte famille. Ensuite il entreprend à vil prix de vastes peintures pour les monastères, pour les confréries, pour l'ornement d'hôtels particuliers. Il compose des sujets de circonstance, tels que *Minerve et la reine Anne d'Autriche, Louis XIV et Mazarin, La Vertu au Roi,* et nombre d'autres allégories qui n'appellent que faiblement sur lui les regards de la cour. Une nature si élevée, mais si simple et si naïve; un esprit si dépourvu de savoir-faire et d'intrigue, sans nulle préoccupation que l'art, n'étaient pas faits pour réussir à la cour; et les faveurs de cette dernière, qui fuirent le bon La Fontaine, ne vinrent pas non plus chercher le spirituel et candide Le Sueur. Cette époque difficile de sa vie est intéressante à étudier, et dans les gouaches, les plumes, les légères esquisses, les projets de grandes compositions échappées alors à ses veilles laborieuses, on retrouve une finesse de goût inexprimable[1]. Aussi bien, je ne sais quel vif intérêt de curiosité, mieux que cela, d'instruction, s'attache à ces autographes, parfois si fugitifs, des grands talens. Les études, les plus simples croquis des maîtres, sont pour nous de précieux souvenirs, et comme d'intimes révélations de leur génie. Raphaël, poëte par excellence, mais poëte maître de lui, poëte sous toutes les formes, passait sans efforts d'un ordre d'idées à un autre, d'un vaste sujet aux plus minutieux détails des fantaisies d'une imagination fée-

[1] Le célèbre sculpteur Girardon, fort curieux de dessins de maîtres, en conservait une collection considérable de Le Sueur. Tous attestaient de consciencieuses études, et combien le travail vend cher au talent ce qu'on croit qu'il lui donne.

rique. Lui, et, à son exemple, Jules Romain, Polydore de Caravage, et plusieurs autres de ses innombrables élèves, peignirent de petits sujets religieux et mythologiques sur des plats, des assiettes, des vases de formes diverses en terre d'Arezzo. Eh bien, tout ce qui dans les formes et l'ornementation reçut plus ou moins sensiblement le contact de son goût, l'influence de sa direction, est devenu classique, est resté modèle en son genre.

Cependant Le Sueur, par le crédit de l'une des personnes pour lesquelles il avait exécuté des peintures, avait obtenu une place de bureau dont le modeste revenu lui rendait une sécurité salutaire. Comme le fait observer un judicieux biographe, au seizième siècle on récompensait les savans, les hommes de lettres, les artistes, avec des bénéfices ou des abbayes; au dix-septième, on leur donna des emplois dans le fisc et dans la finance. Le Sueur fut inspecteur des recettes aux octrois de Paris. Ses fonctions, il est vrai, n'exigeaient sa présence que de loin à loin; mais quand on songe à tout ce qu'il produisit à cette époque, on se demande comment il y put suffire, et l'on admire les miracles que peut opérer, pour la multiplication des heures, l'habile distribution du temps. Ainsi Rubens partagea la gloire des négociateurs; ainsi le père de la chimie moderne, l'illustre Lavoisier, était en même temps fermier général. On dit qu'un jour, à la barrière de l'Oursine, Eustache eut à repousser une injure faite à l'un de ses subalternes par un gentilhomme. Celui-ci refusa avec mépris son cartel. Le Sueur se nomma. Ses talens et ses alliances étaient connus; le noble accepta, et le peintre ayant eu la malheureuse adresse de tuer son adversaire, fut obligé de demander un asile aux saints autels. Il se réfugia au couvent des Chartreux de la rue d'Enfer à Paris, et telle est l'origine de l'admirable histoire du fondateur de leur ordre, que Le Sueur peignit dans leur petit cloître en vingt-deux tableaux, qui ne sont pas ses ouvrages les plus terminés et les plus complets, mais dont la célébrité est universelle, et contribuera, avec le haut mérite de ses œuvres

plus achevées, à soutenir son nom dans la postérité. Le Sueur, veuf de bonne heure, en était affecté profondément, et le séjour de la sainte thébaïde répondait aux besoins de son cœur. Dans ces tranquilles enceintes au pied desquelles viennent expirer tous les bruits d'une société qui s'agite, où l'âme se recueille en elle-même comme en un sanctuaire, sous l'aile d'une religion qui révèle un Dieu et une autre vie, Eustache trouva d'ineffables inspirations. Un naturel méditatif, des études fortes et sévères, un travail patient, surtout l'usage des choses sérieuses et le mépris de tout ce qui n'est que frivole, avaient de longue date donné à son esprit cette gravité qui fait la dignité de l'intelligence. Mais son âme puisa une force nouvelle et plus haute dans cette laborieuse solitude; et son caractère moral, de même que son génie d'artiste, s'affermit et s'épura au souffle de la parole de Dieu et aux saintes austérités de la foi.

Qui ne connaît cette admirable collection de saint Bruno, où l'élégance des figures, l'aisance et la simplicité des attitudes, le disputent à l'expression, à la noblesse et à la grâce? L'artiste commença ce grand ouvrage en 1645, et, malgré le nombre des tableaux et l'importance presque égale des compositions, il ne fut que trois ans à y mettre la dernière main. Ces peintures sont trop connues ou par les originaux ou par les estampes, pour qu'il ne soit pas superflu d'en donner une description. Félibien les a détaillées avec son exactitude et son goût scrupuleux qui ne sont plus guère de notre âge. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer combien les vingt-deux chapitres de cette sainte légende sont bien écrits, quelle variété règne dans les parties, quel merveilleux accord dans l'ensemble. Les phases diverses de la vie mystique du pieux cénobite, ses extases, ses voyages, ses œuvres de charité, ses prédications, son exil volontaire dans les déserts de la Calabre, après la fondation de la Grande-Chartreuse, près de Grenoble; ses visions et son ravissement au ciel, tout ouvrait à l'imagination du peintre un vaste champ qu'il a su féconder avec un bonheur égal aux difficultés. La dimension des

figures est au-dessous de nature; mais, on le sait, la grandeur et le sublime dépendent plus de la manière dont un sujet est traité que de la dimension de la toile, et le style dans lequel ces figures sont exécutées les grandit à la pensée. Il est impossible de quitter sans émotion cette galerie d'une poésie douce et touchante, qui imprime le respect pour le héros à la fois et pour le peintre : sorte de cantique et de mythe sacré, où, sous la figure de saint Bruno, se personnifient l'humilité et la charité chrétiennes, le renoncement au monde et à soi-même, la pénitence avec ses consolantes expiations, la prière avec ses extases, la mort avec ses espérances, et les ineffables béatitudes d'une vie meilleure.

On a dit, je ne sais sur quelle autorité, que les tableaux de saint Bruno, tous composés par lui, n'ont pas tous été exécutés de sa main. Il est vrai que, dans le cours de sa vie d'artiste, il se fit seconder par ses frères, Pierre, Philippe et Antoine, et par son élève et son beau-frère Thomas Goulay; il est également vrai que ses fonds de paysage furent le plus communément exécutés par Patel; mais toujours est-il que Félibien, qui vivait de son temps, ne rapporte pas qu'Eustache ait été aidé en cette circonstance. Il est difficile d'en juger aujourd'hui, car pendant que les tableaux étaient encore au cloître du couvent, une barbare et inexplicable malveillance leur fit subir des mutilations successives, au point que les religieux se virent obligés de les enfermer sous des volets fermant à clef. A Poussin des outrages; à Le Sueur la profanation de ses œuvres! L'histoire raconte qu'après la prise de Rome, le connétable de Bourbon fit une écurie du Vatican. Polybe, cité par Strabon, rapporte que, pendant le sac de Corinthe, des soldats romains jouaient aux dés sur le fameux tableau de Bacchus peint par Aristide[1]. Mais là c'était la férocité de la victoire, la barbarie de l'ignorance. Ici c'est une infamie plus odieuse encore, s'il faut l'attribuer, comme quelques-uns le soutiennent, à la jalousie de peintres rivaux.

[1] Strabon, liv. VIII, édit. d'Oxford, tome Ier, page 552.

Mais Félibien le conteste avec force; et, de fait, ces lâches outrages furent commis longtemps après la mort de Le Sueur, à ce moment où, la postérité venue, toutes les rivalités sont éteintes. Cependant, la première opinion a prévalu, et la poésie s'est chargée de la propager encore. Voltaire, dans son épître sur l'*Envie*, s'indigne et s'écrie :

Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires,
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
Par une lâche envie ont cru défigurer
Du Xeuxis des Français les savantes peintures!
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures:
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux,
Ces traits en sont plus beaux, et vous plus odieux.

Mais la poésie vit de fictions. Quoi qu'il en soit, ces tableaux furent offerts au roi Louis XVI par le couvent des Chartreux, pour être placés aux musées royaux[1]. Ils étaient peints sur bois : on les transporta sur toile, on les retoucha dans les parties dégradées, et on les plaça au palais du Luxembourg, où figurait déjà la grande galerie de Marie de Médicis, peinte sur place par Rubens. Ce n'est que plus tard qu'ils reçurent une restauration générale par les mains de Naigeon, le plus froid des peintres, restauration déplorable, véritable profanation, et qui a plus d'une fois altéré le caractère de cette belle œuvre. Depuis, ils ont été transférés au Musée du Louvre. Chauveau les a gravés en un volume in-folio, avec des vers latins et français au-dessous de chaque pièce, les mêmes qui étaient tracés sur les murs du cloître, et que François Jarry, prieur de la chartreuse de Notre-Dame-de-

[1] Une lettre autographe de Louis XVI, écrite, le 16 juillet 1776, à son ministre de la maison du Roi, Amelot de Chaillou, fixe la date de cette translation. Voici les termes de la lettre :

« Prévenez M. d'Angiviller qu'il me présentera, le 28, le prieur et le procureur général de l'ordre des révérends pères Chartreux de Paris, dont la maison m'a offert les tableaux que le célèbre Le Sueur a peints dans leur cloître. Ces morceaux seront placés à côté de ceux du même maître qui me viennent de mon acquisition à l'hôtel Lambert. »

la-Prée-lès-Troyes, dans le seizième siècle, avait publiés en 1551 et en 1578.

Lorsqu'après son retour d'Italie, Charles Le Brun eut fondé, en 1648, l'Académie royale de Peinture, Le Sueur fut un des douze *anciens,* c'est-à-dire un de ceux qui devaient professer, chaque année, pendant un mois. L'année suivante, il fut chargé de peindre, pour la compagnie des orfévres, le tableau que les syndics présentaient tous les ans, au mois de mai, à l'église cathédrale de Paris, et qu'on cite souvent sous la dénomination de *Mai de Notre-Dame*. Le Brun avait peint précédemment son *Saint André* et son *Saint Étienne,* et Blanchard une *Descente du Saint-Esprit :* Le Sueur choisit la *Prédication de saint Paul à Éphèse devant les Juifs et les Gentils,* et en fit un de ses chefs-d'œuvre et des chefs-d'œuvre de l'École française [1]. De même que le *Cloître de saint Bruno*, ce beau travail fut mal payé; Le Sueur ne reçut, dit-on, que 400 livres, et encore, indépendamment du grand tableau, en fit-il une petite copie pour les syndics. Tels étaient les prix alors, le plus souvent du moins, pour la peinture; ainsi le Corrège avait peint la coupole de Saint-Jean, à Parme, pour 472 sequins, et celle du Dôme, qui est plus belle encore, pour 350, en tout 9,864 francs pour un travail de dix années. L'on sait également qu'il mourut sous le faix d'une somme de 200 livres en monnaie de cuivre, qu'il venait de transporter chez lui à Corregio, de Parme, pour prix d'un de ses tableaux peint à l'un des couvens de la ville. En suivant la voie expéditive de Vouet, Le Sueur fût arrivé à la fortune : il n'eut pas même l'aisance, mais il eut la gloire, en suivant la ligne du vrai goût. J'ai

[1] Le Sueur avait peint une première pensée de ce beau sujet pour le cabinet de M. Le Normand, secrétaire du Roi, et greffier en chef du grand-conseil. Félibien parle assez longuement de ce premier original : *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellens peintres anciens et modernes*, tome IV, pag. 196 et suiv. Il paraît que nombre de connaisseurs y trouvaient plus de verve et de feu que dans la grande toile de Notre-Dame, dont la composition d'ailleurs est différente.

sous les yeux une quittance de ce grand peintre, de 100 livres, pour un tableau de l'autel de la Magdeleine. La quittance, datée de 1651, est faite au nom de dom Anselme. Tout fait présumer qu'il s'agit de l'une des peintures qu'il exécuta dans cette année pour l'abbaye de Marmoutier, près de Tours. L'Italie ne payait pas toujours aussi mal, et la *Vision de saint Bruno*, peinte à la même époque, par le Guerchin, pour les Chartreux de Bologne, lui valut 3,500 francs de notre monnaie.

Le Sueur se plaisait sur toute chose aux sujets sacrés. On lui doit un *Moyse exposé sur les eaux*, une *Présentation de la Vierge au temple*, une *Salutation angélique*, une *Purification*, une *Cène*, une *Flagellation du Christ*, un *Spasimo*, une *Descente de croix*, une *Apparition de Jésus-Christ à Marie-Magdeleine*, et nombre d'autres sujets de dimensions diverses tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. *Saint Gervais et saint Protais refusant de sacrifier aux idoles*, tableau de plus de 20 pieds de largeur sur 11 de hauteur et gravé par Étienne Picart; le *Martyre de saint Protais* et celui de *saint Laurent*, gravés tous deux par l'admirable Gérard Audran; la *Lapidation de saint Étienne* et la *Mort de saint Étienne le jeune*, gravées par Aliamet; la *Vision de saint Benoît* et sa *Mort*; plusieurs traits de l'*Histoire de saint Martin*, et enfin la *Mort de Tabithe*, sont des sujets qu'il emprunta aux saintes légendes, et qu'il peignit soit pour le monastère de Marmoutier, soit pour les églises de Saint-Gervais, de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Étienne-du-Mont de Paris. Celui de *Saint Gervais et saint Protais* devait servir de patron à une tapisserie, et faire partie d'une série de tentures destinée à l'ornement général de l'église de Saint-Gervais, sur les dessins de Le Sueur. La mort surprit le peintre avant qu'il eût terminé, pour cette collection, le *Martyre* de ce saint, l'une de ses compositions les plus vastes et les plus admirables de richesse et de style. Le dessin et l'esquisse sur toile sont de lui; malheureusement l'exécution est de son beau-frère. L'histoire ancienne four-

nit aussi à son talent sévère des inspirations. Il peignit pour M. de Grandmont : *Darius faisant ouvrir le tombeau de Nitocris, reine de Babylone*. Ce morceau, de même que les deux *saint Étienne*, est allé enrichir la galerie de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg ; et enfin la *Confiance d'Alexandre*, tableau de chevalet gravé par Benoît Audran, et qui de la galerie d'Orléans a passé en Angleterre.

Bien que cette rapide énumération soit déjà un éclatant témoignage de l'admirable fécondité et de la souplesse de talent de Le Sueur, elle est loin d'en donner une complète idée. Le génie biblique qui avait mis tant de goût et de pensée dans son *Cloître de saint Bruno*, tant de vraie grandeur et d'expression dans le *saint Gervais* et le *saint Protais*, tant de pathétique dans les épisodes de la *Passion*, une onction si pénétrante et si noble dans le *Noli me tangere*, l'une de ses productions les plus parfaites; lui dont la *Prédication de saint Paul faisant brûler les livres impies aux Éphésiens* touche de si près, par l'inspiration, par la sublimité de la pensée, par la majesté de la figure principale et le bel accord du tout ensemble, aux grandes beautés de l'*École d'Athènes*, se trouva tout à coup le sentiment mythologique, le jour où la mythologie fit appel à son talent. A l'extrémité orientale de la rue Saint-Louis, en l'île, est un hôtel qui appartenait alors au président du Parlement, Lambert de Thorigny, un homme de grand goût, ami passionné des arts, et célèbre par le bel usage qu'il faisait d'une fortune considérable. Sa maison était le rendez-vous de toutes les illustrations de l'époque. Il appela Rubens, Le Sueur et Le Brun à la décorer. Rubens se chargea de peindre en grisaille, dans le salon des bains, *le Triomphe de Neptune* et celui *d'Amphitrite*, qu'on voit maintenant au Musée du Louvre. Le reste des décorations fut partagé entre Le Sueur et Charles Le Brun. Celui-ci qui s'était formé à Rome, sur l'école des Carrache, passait, depuis son retour, pour le premier peintre de la France. Son instinct le portait vers les grandes machines, vers ce genre moderne pompeux et grandiose qui tient plus

de la convention que de la nature : il choisit la grande galerie et peignit dans sa manière l'*Apothéose d'Hercule*. Le Sueur retraça sur panneaux dans les salons, les *Muses*, et en plafonds *Phaéton demandant à conduire le char du soleil*, et enfin l'*Histoire de l'Amour*. *Diane et Actéon*, *Diane et Calisto*, peints en camaïeu, achevèrent l'ornement du salon des bains. Le Sueur consacra neuf années à ce grand et délicieux travail d'un dessin délicat, sans recherche du contour. Quelle grâce! quelle élégance! quelle fleur de sentiment! quelle variété merveilleuse! La Fontaine se fût écrié, comme il le dit quelque part :

C'est un parterre où Flore épand ses biens :
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.

Le Sueur aussi a donc écrit ses *Métamorphoses* : c'est l'imagination d'Ovide avec un plus chaste pinceau. Nulle part, en effet, n'est mieux sentie la limite entre la nudité et le nu, le nu qui a toujours sa décence et qui est une des plus belles ressources de l'art; nulle part n'a été plus heureusement résolu ce problème, l'un des plus délicats de la peinture. On dit qu'un jour le nonce ayant demandé à visiter l'hôtel Lambert, y fut accompagné par Le Brun; et comme celui-ci s'arrêtait avec complaisance dans la galerie des travaux d'Hercule et passait rapidement dans les salons peints par Le Sueur, le prélat, frappé des beautés du plafond de Phaéton, s'écria en s'arrêtant : « Celui-ci est d'un maître italien; mais l'autre est *una coglioneria*, » et il ajouta qu'il était dommage que le tout ne fût pas de la même main. Il n'est guère probable que le mot soit sorti, ainsi formulé, de la bouche du nonce; mais quelque atténué d'ailleurs qu'il eût pu être dans l'expression, le jugement eût été dur à entendre, et, il faut le reconnaître, trop sévère.

Étrange destinée que celle de cet hôtel Lambert! A la mort du président, il fut acheté par le fermier général Dupuis, et, comme sous le premier propriétaire, il devint un rendez-

vous de personnages célèbres parmi lesquels se distinguent Buffon et Rameau, Marivaux et l'abbé de Mably, Fontenelle et J.-J. Rousseau. En 1739, la marquise Du Châtelet l'ayant acquis à son tour, Voltaire l'habita pendant quatre années, et le cabinet des bains orné par Rubens et par Le Sueur fut changé de destination et devint sa chambre. Aujourd'hui, le dirai-je? cette magnifique résidence, consacrée par tant de grands noms, est prostituée à un magasin général de lits militaires. Ainsi les révolutions avaient fait un magasin de fourrage du réfectoire des dominicains de Milan où Léonard de Vinci avait peint son admirable *Cène,* et des profanations sans nombre hâtèrent la destruction d'un chef-d'œuvre qui méritait d'être immortel. Toutes les peintures capitales de Le Sueur ont disparu de l'hôtel Lambert pour aller figurer au Musée du Louvre; il n'y est plus resté que les plafonds de Le Brun et les ornements accessoires de la main de son émule.

Ces grandes peintures d'Eustache, au nombre de dix-neuf, furent ses derniers labeurs. L'excès du travail et peut-être les chagrins que lui suscitaient les tracasseries du jaloux orgueil de Le Brun avaient miné sa constitution. Il alla quelque temps se reposer et se recueillir au couvent des Chartreux et y mourut, en 1655, âgé seulement de trente-huit ans. Son corps fut transporté à Saint-Étienne-du-Mont, où la Révolution profana sa sépulture, et jeta ses cendres au vent avec celles de Descartes, de Pascal et de Jean Racine, qui reposaient dans le même temple. Nulle âme n'était plus pure, plus naïve et plus inoffensive, nulle plus exempte de jalousie et d'ambition. Il conserva toute sa vie un respect tendre et reconnaissant, une admiration profonde pour le Poussin qui l'avait aidé de ses conseils. Incessamment il avait à la bouche l'éloge de ses rivaux : « J'ai toujours tout fait, disait-il, et je ferai tout encore pour être aimé d'eux. Est-ce donc un crime, ajoutait-il, d'être studieux, de chérir son art et de faire ses efforts pour y réussir? » Il ignorait, dans sa candeur, que c'est le crime le moins pardonné. Le Brun, dont le pinceau était lourd et sans vérité,

ne lui pardonna jamais de posséder des qualités dont il était dépourvu. Le Brun qui, sans être encore premier peintre du Roi, était maître déjà de toutes les commandes et de toutes les faveurs dans les arts, n'avait cessé de les détourner de Le Sueur. Quand la *Vision de saint Benoît* et la *Messe de saint Martin* de ce maître furent proposées pour les collections de la Couronne, l'Académie, dont Le Brun disposait despotiquement, décida qu'elles en étaient indignes. C'était pourtant là ce même homme qui, se croyant sans témoins dans le cloître des Chartreux où Charles Simonneau le graveur s'était caché en le voyant entrer, s'écriait à chaque tableau : « Que cela est beau! que cela est bien peint! que cela est admirable! » Et cet hommage arraché en secret à l'envie, il le rendit tout haut encore quand, apprenant la mort de son rival et venant lui fermer les yeux, il dit avec une joie mal contenue : « Voilà une grande épine que la mort vient de me tirer du pied![1] »

L'opinion de la postérité a vengé Le Sueur des chagrins de sa vie en mettant chacun d'eux à sa place. Le Brun est l'homme du siècle de Louis XIV, Le Sueur celui de tous les âges. L'un, fait comme à plaisir pour cette société où tout est magnifique et brillant, où tout respire l'éclat et la dignité, mais où tout est extérieur et factice, se prosterne aux pieds du monarque : tous ses coups de pinceau sont autant de flatteries et d'adulations; il fait sa fortune en homme de cour, et, à l'exemple du maître qui prétend concentrer en lui seul toute la France, il se substitue à tout dans les arts. L'autre, simple et modeste, formé à la sévère école du christianisme, empreint de cette chasteté de goût qui tient toujours à celle de l'âme, conserve une généreuse incorruptibilité de conscience : après Dieu, son art est sa foi; et ses travaux immenses et de toutes les heures suffisent à peine à lui procurer la médiocrité antique, l'*aurea mediocritas*. Ainsi l'œuvre et l'auteur

[1] Ce dernier trait est rapporté par un chartreux même, le père *Bonaventure* (Noël d'Argonne), qui publia plusieurs ouvrages, et notamment des *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, sous les pseudonymes de *Moncade* et de *Vigneul-Marville*.

s'expliquent l'un par l'autre, et l'un et l'autre doivent être également étudiés. Indépendamment de la nature même du génie d'un artiste, la position sociale, l'éducation, les circonstances extérieures ont de puissantes influences sur la direction de son goût et de ses talens. Des torts qu'on peut lui reprocher, quelques-uns sont à lui, d'autres à son siècle, plusieurs à l'école dont il a sucé le lait. Mais Le Sueur est la preuve que, dans les arts d'imitation, les grandes et belles œuvres ne peuvent s'enfanter qu'au sein du calme et de la retraite, comme aussi dans la retraite et le calme seuls peuvent éclore et mûrir les grands et longs ouvrages littéraires. « Comment avez-vous pu tant écrire? » demandait quelqu'un à Voltaire: « C'est en ne vivant point à Paris. » Ainsi ce grand homme abritait son génie sous les ombrages de Ferney; ainsi Montesquieu, sous ceux de La Brède; Jean-Jacques sous ceux de Montmorency. Sans, Dieu merci! se condamner comme Le Sueur à la dure réclusion de la vie monacale, il faut que le peintre sache à propos s'isoler des intérêts du siècle; et plutôt que de se laisser entraîner au courant d'une verve enivrante, plutôt que d'éparpiller ses dons naturels et son savoir en milliers d'essais éphémères, il faut qu'il sache demander à la solitude et à la méditation de mûrir sa pensée, sous peine d'abdiquer sa mission et de gaspiller sa destinée. *Nulla dies,* disait Xeuxis, *nulla dies sine lineâ.*

F. Feuillet de Conches.



COLBERT

(JEAN-BAPTISTE),

NÉ A REIMS, LE 26 AOÛT 1619; MORT A PARIS, LE 6 SEPTEMBRE 1683.

La France avait à peine réparé les malheurs de ses guerres de religion; elle pleurait encore le grand roi qui, après l'avoir délivrée des fureurs du fanatisme et de l'anarchie, lui avait rendu son bien-être et sa dignité, lorsqu'elle vit, dès les premières années de la régence de Marie de Médicis, les trésors amassés par la sagesse de l'intègre Sully s'épuiser dans les mains avides de deux étrangers [1], qui rallumèrent les feux de la guerre civile, et imposèrent aux peuples une détresse générale au profit de quelques seigneurs ambitieux, dont ils ne purent ni dompter la révolté ni acheter la soumission. Les dissentions de la famille royale vinrent bientôt aigrir les maux de la patrie. Enfin la Providence, qui veillait sur sa destinée, appela, vers la fin de l'année 1619, la politique habile de Richelieu au secours de la faiblesse de Louis XIII, et fit naître à la même époque le plus grand ministre de la gloire de Louis XIV.

Le 26 août 1619, la ville de Reims donna le jour à Jean-Baptiste Colbert. Issu d'une famille honorée dans le commerce et la robe, il conserva toujours le caractère particulier de son origine, ce qui faisait dire au roi « qu'il avait « gardé à la cour le ton et les manières d'un bourgeois. » Cependant, lorsqu'il fut parvenu au faîte de la puissance, Ménage lui présenta une généalogie qui le rattachait à l'ancienne

[1] Concini et sa femme.

maison royale d'Écosse. Cet appel à sa vanité ne lui fit jamais oublier le point d'où il s'était élevé, et il écrivait au marquis de Seignelay, dans les instructions qu'il lui adressait pour le préparer à la carrière des affaires publiques : « Mon « fils doit bien penser et faire souvent réflexion à ce que sa « naissance l'aurait fait être si Dieu n'avait pas béni mon « travail, et si ce travail n'avait pas été extrême. » Au surplus, les services de cet homme d'État ont répandu assez d'illustration sur ceux qui lui ont donné la vie, et sur ceux auxquels il l'a transmise, pour qu'il soit inutile aujourd'hui de chercher à donner plus d'éclat à son nom.

L'éducation de Colbert a dû beaucoup souffrir de l'état d'ignorance et de superstition dans lequel la France se trouva replongée après les brillantes années du règne de François Ier. Les troubles religieux et politiques de l'intérieur, et les guerres continuellement soutenues contre les nations voisines, avaient fait abandonner le culte des sciences et des arts, et avaient ramené les différentes classes de la société à des mœurs presque barbares. Le génie de Richelieu lui-même, qui a fait quelques efforts pour le perfectionnement de l'esprit humain, n'est que trop souvent empreint du caractère cruel de son siècle. Les actes de son administration, qui ont dû frapper la jeunesse de Colbert, ont été plus propres à lui expliquer les secrets du pouvoir que ceux de la civilisation.

L'instruction élémentaire est sans doute la seule que l'on ait offerte à cet esprit actif et appliqué, puisqu'il a regretté plus tard de n'avoir pas appris la langue latine, et qu'il faisait monter un professeur dans sa voiture de contrôleur général des finances pour réparer en ce point l'insuffisance de ses premières études, et pour se mieux frayer la route des honneurs. Toutefois, s'il ne put acquérir les connaissances qui servent d'ornement à la pensée, il reçut de ses parens cette éducation morale et religieuse qui éclaire le jugement, qui épure le cœur, et qui élève l'âme vers un noble avenir. Il contracta aussi, dans l'intérieur modeste de sa famille, des goûts simples qui l'ont affranchi par la suite des vanités et des besoins

factices de l'opulence. C'est également par les exemples dont il était entouré qu'il reçut le germe des principes d'ordre et d'économie qu'il a si heureusement fécondés pour la fortune de l'État, et c'est en se formant aux habitudes laborieuses du commerce qu'il s'enflamma de cette passion du travail qui a si utilement et si glorieusement rempli tous les momens de sa vie politique.

L'ardeur de ses jeunes années se porta exclusivement sur les occupations abstraites et sérieuses. Doué d'un caractère observateur et enclin à la méditation, il dédaigna les distractions frivoles du plaisir pour étudier les hommes et les choses. La froide gravité de ses traits. l'expression sévère de ses yeux vifs et ombragés par des sourcils épais, la disgrâce d'une prononciation difficile qui contractait le mouvement de ses lèvres, son manque de cheveux, auquel il suppléa de très bonne heure par une calotte, sa taille peu élevée et sans élégance, enfin ses imperfections comme ses qualités, tout a concouru à diriger entièrement l'énergie de son âme vers l'accomplissement des grands desseins que la Providence avait sur lui.

On trouve, dans les conseils qu'il donne à son fils pour régler sa conduite à la cour, un mot qui indique assez bien son austérité habituelle. « Vous éviterez surtout, lui dit-il, « les amourettes et les autres fautes qui flétrissent un homme « pour toute la vie. » L'impatience de madame de Cornuel, piquée de ne pas recevoir de réponse à ses sollicitations pressantes, et lui disant : « Monseigneur, faites au moins signe « que vous m'entendez », prouve aussi combien le vice de sa prononciation et la préoccupation des affaires le rendaient sobre de paroles et de galanterie. Enfin madame de Sévigné nous offre un nouvel exemple de son laconisme et de son inflexible sévérité, lorsqu'elle nous raconte qu'après avoir épuisé toutes les séductions de son esprit pour captiver l'intérêt du ministre en faveur de son fils, elle ne put obtenir que ces paroles : « Madame, j'en aurai soin. » « Aussi, « dit-elle avec une gracieuse rancune, quand on songe

« que c'est une affaire qui dépend de M. de Colbert, on « tremble. »

Odart Colbert, négociant à Troyes et son proche parent, le fit débuter à Lyon, chez son correspondant Mascrany, et le recommanda aussi à Lamagna, banquier du cardinal Mazarin. Il apprit, à cette école de l'industrie particulière, la véritable économie politique, celle qui se fonde sur la pratique et sur l'expérience. Habile à apprécier les faits et à en prévoir les conséquences, il en fit toujours la première base de ses calculs. Ses combinaisons futures s'éclairèrent, dans cet apprentissage commercial, du bon exemple de l'intérêt privé, qui ne fait reposer ses espérances que sur des résultats positifs, parce que toutes ses opérations se résolvent en perte ou en bénéfice. Aussi ne livra-t-il jamais la richesse publique aux hasards des doctrines ni à la vanité des systèmes.

Les relations étendues qu'il eut à suivre, et les voyages fréquens qu'il entreprit dans cette carrière préparatoire, lui ont permis de juger par ses yeux les souffrances des différentes provinces à l'époque malheureuse où la mort du cardinal de Richelieu laissait le trône sans force et sans ressource, ébranlé, sous une nouvelle régence, par l'ambition des grands du royaume et par les prétentions des corps de magistrature. L'inexorable fiscalité de l'étranger Mazarin, qui succédait, après un trop court intervalle de temps, à celle des Concini, allait aggraver encore les tributs imposés par les guerres précédentes, et menacer toutes les fortunes. Il pénétra dès lors d'un coup d'œil supérieur les causes principales du malaise des peuples. Il comprit leurs divers intérêts, et pressentit, à l'aspect de tous leurs maux, les remèdes puissans qu'il devait un jour y appliquer. Il découvrit les sources nombreuses de richesse que la mauvaise administration faisait tarir, et dont son génie commençait à méditer le fécond développement.

L'élévation naturelle de ses idées le porta, dès sa jeunesse, à l'admiration des sciences et des arts, dont il n'avait cependant aucune culture. Il en concevait facilement toutes les applications favorables aux progrès de l'industrie ou à

la grandeur du pays; car il sentait avec ardeur ce qui pouvait améliorer ou ennoblir le sort de ses concitoyens. Son âme fut toujours tellement possédée de l'amour de sa patrie que cet homme, dont l'ambition était immodérée, disait un jour à l'un de ses amis, surpris de lui voir les larmes aux yeux dans un moment où il promenait ses regards sur la campagne : « Je voudrais pouvoir rendre ce pays heureux, « et qu'éloigné de la cour, sans appui, sans crédit, l'herbe « crût jusque dans mes cours. »

Enfin il compléta son éducation d'homme d'affaires dans la ville de Paris, en y apprenant, suivant l'expression commerciale, *à faire la marchandise*, et en s'y livrant à des études pratiques des lois et de la procédure chez un notaire et un procureur.

Après avoir employé les plus belles années de sa vie, celles où les impressions sont si vives et si durables, à fortifier ses heureuses dispositions par un maniement d'affaires variées et étendues, et à s'instruire sur les lieux mêmes, par un examen personnel, de l'état intérieur de la France, il entra, à l'âge de vingt-huit ans, avec une intelligence admirablement préparée par le travail et par une expérience précoce, dans la carrière de l'administration.

Ses relations avec les banquiers de Mazarin et la recommandation de son parent, M. Colbert de Saint-Puanges, intendant de Lorraine et beau-frère de Letellier, le firent connaître et présenter, en 1648, au cardinal, qui le plaça d'abord dans le bureau des parties casuelles où se vendaient, à la cupidité et à l'orgueil, les charges et les offices inventés par l'ancienne fiscalité, et dont le nombre s'élevait, à cette époque, à plus de quarante-cinq mille.

Les connaissances et la raison supérieure du jeune administrateur se révélèrent immédiatement au regard exercé du premier ministre, qui s'empressa de l'attacher à sa personne au moment où, malgré les victoires du grand Condé et la conclusion du traité de Westphalie, il avait déjà besoin du secours de ses talens et de l'appui de son caractère pour lut-

ter contre l'animadversion publique, et pour conjurer les troubles de la Fronde.

C'est à dater de ce jour que commença pour Colbert l'éducation de l'homme d'état. On le voit dès son début, initié à toutes les idées de l'Italien souple et adroit qui s'était emparé du gouvernement de la France, devenir l'intendant de son immense fortune, l'unique confident de tous les secrets du ministre et de l'homme privé, s'élever au rang de conseiller d'état par le seul ascendant de son mérite, et enfin occuper la place la plus importante auprès de celui qui exerçait toute la puissance souveraine.

Cependant il est à présumer que Mazarin ne voulut point associer la rigide probité de son judicieux auxiliaire aux combinaisons de finances d'Emery Particelli et de ses obscurs successeurs. On ne peut, en effet, attribuer à cet esprit éclairé aucune participation dans une administration avide et ignorante, qui, après avoir fatigué l'obéissance des peuples par les expédiens les plus ruineux, avait enfin armé les princes, les parlemens et la ville de Paris contre les édits bursaux de la couronne ; mais toutes les traditions lui accordent la part la plus remarquable dans la conduite sage et habile qui a conservé les rênes du gouvernement aux mains du premier ministre exilé à Cologne, et qui a rendu cet étranger, si violemment expulsé de nos frontières, l'arbitre des destinées de la France pendant tout le temps où il subissait les rigueurs d'un bannissement prononcé par la haine des peuples et des grands. Colbert fut à cette époque le seul intermédiaire des négociations difficiles qui ont fait régner la volonté du cardinal sur l'esprit de la reine et sur les décisions de son conseil, et il a été alors, par une exception qui nous révèle toute sa prudence et sa discrète modestie, le seul agent du pouvoir royal dont le nom ait échappé à la fureur jalouse et aux sarcasmes injurieux des partis.

Avant d'accomplir cette tâche importante et délicate, l'éclat de ses premiers succès lui avait fait contracter, en 1651, une alliance honorable avec la fille de Jacques Charron, seigneur

de Menars et grand-bailli de Blois. Cette union lui a donné les seuls momens de bonheur qui lui aient été accordés pendant le cours de sa carrière ambitieuse.

Éclairé par de nombreuses épreuves sur les talens diplomatiques d'un agent aussi sûr et aussi dévoué, Mazarin, de retour à Paris, où plus que jamais il commandait en maître, le combla de toutes sortes de faveurs, ainsi que les membres de sa famille, et lui confia, en 1659, la mission de solliciter auprès du saint siége la restitution de Castro au duc de Parme, ainsi que des secours en faveur de l'île de Candie, menacée par les flottes musulmanes qui dominaient alors la Méditerranée.

Quoique cette négociation n'ait pas pu réussir par des causes tout-à-fait indépendantes de sa conduite, il fortifia encore dans cette occasion son expérience et ses idées de gouvernement de tout ce qu'il était possible d'acquérir sur l'influence et les intérêts des familles souveraines ou puissantes du midi de l'Europe, sur les mœurs des populations, sur leurs ressources commerciales et industrielles, sur leurs forces militaires, et enfin sur les combinaisons de la politique des différentes cours de l'Italie.

La santé de Mazarin était gravement altérée lorsque Colbert, dans le cours de l'année 1660, revint auprès de lui. A partir de cette époque, soit que le sentiment de sa fin prochaine effrayât le cardinal sur l'isolement où il laisserait bientôt un roi de vingt-deux ans, soit que la Providence lui ait inspiré la volonté de réparer, par la main de son successeur, les dilapidations dont il partageait les profits avec le surintendant le plus fastueux et le plus désordonné, il fit constamment assister le futur restaurateur des finances aux entretiens particuliers dans lesquels il expliquait à Louis XIV les ressorts cachés de sa politique et de son administration. Il voulut ainsi faire essayer à son maître la force du nouvel appui qui devait l'aider à tenir après lui les rênes du gouvernement. L'esprit droit et pénétrant du jeune monarque comprit sans peine toute la portée des talens de Colbert; il sut apprécier la justesse

de ses idées, la grandeur de ses vues, et la précision des paroles toujours substantielles que lui dictaient son expérience et son amour du bien public. Enfin ces précieuses relations du prince avec ce nouveau collaborateur leur ont fait préparer ensemble les utiles projets qui devaient associer pour toujours la gloire du sujet à celle du souverain. Mais ce qui contribua surtout à serrer ces premiers liens, ce fut le dernier mot prononcé par le cardinal expirant : « Je vous dois tout, « sire ; mais je crois m'acquitter en quelque sorte avec votre « majesté en lui donnant Colbert. » Cet avis, donné avec toute l'autorité qui s'attache au moment suprême, est peut-être le plus grand service qu'il ait rendu au roi et à la France. Pour calmer les reproches de sa conscience sur une fortune qui s'élevait à plus de 100 millions de la monnaie du temps (à peu près 247 millions valeur actuelle), ce ministre, d'après le conseil de Colbert et par son entremise, en offrit la donation à Louis XIV, qui eut la générosité de ne pas l'accepter. Il fit ensuite de nouvelles dispositions dans lesquelles il n'oublia pas celui qui lui avait donné cet habile conseil, et le nomma son exécuteur testamentaire, en ordonnant que tous les papiers importans qu'il possédait fussent confiés à sa prudence et à sa fidélité.

Dès l'année 1659, le traité des Pyrénées avait assuré à la France une paix générale et honorable, qui aurait dû procurer aux peuples quelques soulagemens, si la cupidité des traitans et les déprédations d'une administration infidèle n'avaient pas rendu la charge des impôts et les rigueurs de leur perception tellement accablantes que la culture des terres commençait à être abandonnée, et que le commerce succombait en même temps sous la persécution des lignes de douanes et des péages intérieurs. A la mort du cardinal, qui eut lieu le 9 mars 1661, le pays supportait, indépendamment d'un très grand nombre de taxes locales inégalement réparties, 84 millions de contributions générales, sur lesquelles le trésor avait engagé 52 millions par des aliénations ou des constitutions de rentes, et ne recevait plus que 32 millions

de ressources pour acquitter une dépense annuelle de 60 millions, et pour satisfaire à des profusions de courtisans et de financiers qui s'élevaient ordinairement à près de 100 millions. Les revenus étaient d'ailleurs consommés d'avance pour plusieurs années; la dette perpétuelle montait en intérêts à 27,500,000 francs, et en capital à 500 millions; tous les domaines se trouvaient engagés; les produits des bois avaient été détruits par le manque de surveillance et de police; la marine royale et la navigation marchande attendaient une nouvelle existence; enfin les sciences et les arts étaient retombés dans le plus profond oubli.

Louis XIV, fidèle aux instructions de Mazarin, prit lui-même la direction des affaires de son royaume, chargea Colbert de le délivrer des désordres du surintendant, qui furent aussitôt poursuivis et réprimés avec une ardeur dans laquelle on regrette de trouver unie à l'indignation de l'homme de bien l'animosité jalouse d'un rival, et lui confia, après le châtiment du prodigue Fouquet, toute l'administration des finances, d'abord avec le titre d'intendant, et ensuite sous celui de contrôleur général. Cependant ce vigilant monarque se réserva personnellement l'autorisation, le contrôle et le réglement de la dépense. La recommandation expresse qu'il fait à son fils, dans ses mémoires, sur cette partie du travail d'un roi, nous montre qu'il faisait résider presque entièrement la souveraineté dans l'accomplissement de ces devoirs de surveillance financière.

L'ordre est le besoin le plus impérieux pour un bon administrateur; aussi les premiers efforts de Colbert s'appliquèrent à la réorganisation du système de travail. Il supprima cette foule de directeurs indépendans dont l'action isolée, et souvent contradictoire, avait produit la confusion et l'anarchie dans les diverses branches du service. Son esprit méthodique réforma la complication de ces nombreux rouages, s'empara seul du mouvement de tous les ressorts administratifs, et leur imprima une impulsion directe, rapide et uniforme. Toutefois il voulut éclairer sa marche par l'insti-

tution d'un conseil royal de finances, composé des hommes les plus instruits. Il le chargea de préparer la solution des questions difficiles, de maintenir l'unité de vues, et de prêter le secours et l'autorité de son examen aux décisions du gouvernement, sans que son intervention pût apporter ni retard ni entrave à leur exécution.

Afin d'écarter tous les obstacles intérieurs qui lui fermaient l'entrée de sa carrière, le nouveau contrôleur général créa une chambre de justice pour la révision des dettes précédentes, et pour la liquidation du passif réel du trésor. Les malversations des traitans et des comptables se dévoilèrent immédiatement; une partie des engagemens de l'État fut annulée ou réduite, comme entachée de dol et de fraude; la couronne remise en possession d'un grand nombre de droits et de domaines usurpés; les créances fictives furent effacées; les débets constatés et poursuivis; enfin les amendes prononcées sur ces innombrables délits produisirent près de 40 millions de rentrées successives. Un seul fait nous révèle l'importance et l'utilité de cet apurement général de la situation des finances, c'est la découverte de 384 millions de fausses ordonnances et de bons du comptant simulés.

Le point de départ de la nouvelle administration devenu clair et dégagé de toute incertitude, Colbert s'empressa de répandre à l'extérieur la régularité qui commençait à s'établir au point central, et qui ne pouvait y être maintenue que par l'exactitude des comptabilités élémentaires. A cet effet, il fit revivre les dispositions des anciennes ordonnances de Sully, qui prescrivaient à tous les agens du trésor la tenue d'écritures uniformes, ayant pour base un journal de leurs opérations dont le résumé périodique devait être parvenu à jour fixe dans les mains du contrôleur général. Il assura leur responsabilité par des cautionnemens et des gages hypothécaires. Il restreignit ensuite, dans l'espace de quinze mois, les termes des obligations des receveurs généraux; il en exigea l'acquittement ponctuel aux échéances, sous peine de destitution; il leur demanda le compte de chaque exercice

dans l'année qui suit son exécution, et il fit cesser ainsi, par une prévoyante sévérité, les retards de versemens et d'apuremens de gestions qui privaient autrefois le trésor de la jouissance de ses produits, et de la connaissance de sa situation.

Ces utiles précautions préparèrent un enchaînement facile de tous les élémens de la comptabilité centrale, et permirent de recueillir l'ensemble des résultats des différens services, sur un journal général et sur un grand-livre en parties doubles, avec autant de promptitude que de précision. Pour compléter ces mesures, Colbert fit dresser, avant l'ouverture de chaque exercice, un *état de prévoyance*, véritable budget arrêté par le prince en son conseil, où se calculaient approximativement les revenus et les dépenses de l'État. Il pouvait ainsi comparer incessamment les faits consommés avec leurs prévisions, et soumettre à la fin de chaque mois et de chaque année, à l'approbation royale, l'état au vrai des opérations et de la situation du trésor.

Colbert avait à peine organisé le mécanisme de ses contrôles, et répandu partout la lumière qui devait éclairer sa surveillance ou le guider dans ses projets d'améliorations, qu'il dirigea tous les efforts de son génie sur le système des revenus publics.

Les tailles offraient alors un mélange très mal combiné de l'impôt foncier et de la taxe personnelle. Elles variaient, dans les bases de leur assiette, d'une province à l'autre, se répartissaient de la manière la plus inégale, avec une rigueur accablante contre le pauvre, et avec une faveur aveugle envers le riche. La classe élevée de la société s'était soustraite à cette charge par des privilèges réels ou usurpés, et elle retombait de tout son poids sur celle qui ne vit que du produit de son travail. Le nouvel administrateur, ayant reconnu que les vices de cette contribution recélaient depuis long-temps la cause principale de la misère des peuples, commença par accorder le dégrèvement d'un arriéré de douze années, qui s'était accumulé avant son arrivée au ministère. Il prépara ensuite un modèle de réglement dont les dispositions ten-

daient à adoucir le régime de cette imposition. Il chercha aussi à rétablir l'égalité proportionnelle des cotes individuelles en perfectionnant et en pressant, peut-être avec trop de rigueur, les travaux imparfaits du cadastre des terres. Il supprima toutes les exemptions irrégulières, après avoir exigé des amendes considérables des débiteurs de mauvaise foi. Il régularisa les formes et modéra le taux des frais de poursuites. Il réussit encore à diminuer cette surcharge des contribuables obérés en intéressant les comptables, par des primes, à en réduire la dépense. Instruit par l'exemple de Sully, il remit à l'abri de la saisie et de la vente le cheptel et tous les instrumens du labourage. Enfin il fit descendre successivement le montant de ces contributions onéreuses de 56 à 33 millions, et rendit ainsi à l'agriculture un revenu de 23 millions, en ajoutant plus de 500 millions à la valeur capitale des propriétés foncières. Il se proposait même de réduire un jour à 25 millions le montant de ces pénibles sacrifices. Nonobstant l'importance de la remise accordée aux peuples sur cette branche de produits, il parvint à conserver au trésor à peu près le même revenu, en lui faisant restituer, par des réformes ou par des rachats, toute la portion des recettes qui avait été abusivement cédée ou aliénée.

Ces généreuses mesures nous montrent toute la sollicitude de Colbert pour la classe laborieuse des cultivateurs; mais leur influence eût été bien plus favorable à la prospérité publique, si le spectacle alarmant de plusieurs disettes n'avait point égaré sa prévoyance en lui inspirant des précautions exagérées sur le commerce des grains. La prohibition absolue de leur sortie du royaume et les entraves apportées à leur circulation dans l'intérieur ont graduellement abaissé leur cours vénal de 16 livres à 7 livres le septier. Cette progression décroissante de la valeur d'une denrée alimentaire, qui sert de mesure à tous les prix, a été aussi funeste au propriétaire, dont elle détruisait les revenus, qu'au journalier, dont elle attaquait le salaire. Toutefois, le privilége par lequel ce ministre avait soustrait le bétail à l'ac-

tion du fisc a donné un si heureux développement à l'éducation des bestiaux, que cette nouvelle industrie agricole a compensé une partie des préjudices résultant de la vicieuse législation des céréales, et permit à la France d'échapper sur cet article à la dépendance de l'étranger.

C'est principalement par une admirable sagacité à comprendre et à servir les véritables intérêts du commerce et de l'industrie que Colbert se montra supérieur à son siècle, il a tracé l'éternelle leçon de l'avenir dans sa réforme du système des douanes, connues alors sous diverses dénominations, et particulièrement sous celle de *traites*, et dans ses modifications éclairées sur les taxes de consommation et sur les autres droits indirects, désignés par le titre générique d'*aides et gabelles*.

La variété de ces nombreuses redevances et des formes de leur perception en avait tellement compliqué le régime, que les contribuables étaient presque toujours contraints de se soumettre aveuglément aux exigences intéressées des derniers agens des fermes. Mais ce qui les rendait tout-à-fait intolérables, c'étaient les formalités vexatoires et les taxes arbitraires qui arrêtaient, à chaque pas, les marchandises en cours de transport, et qui fermaient à toutes les industries les débouchés naturels de leurs produits.

Pour lutter contre les embarras d'un semblable désordre et contre les intérêts puissans qui sont toujours armés pour la défense des abus, Colbert ne se crut pas assez fort de son expérience et de son génie : il appela le commerce lui-même à son secours, en fondant un conseil spécial que le roi présidait tous les quinze jours, en invitant les négocians à faire connaître directement au prince leurs besoins, à lui envoyer des députés et à adresser leurs réclamations à un officier de la couronne chargé de les recevoir et de les soumettre à l'examen d'une maison de banque instituée pour accomplir cette utile mission, enfin en demandant par des instructions détaillées à tous les corps de marchands, à la magistrature, aux gouverneurs, aux intendans des pro-

vinces, aux ambassadeurs et aux autres agens diplomatiques, d'éclairer et de seconder les efforts du ministre dans toutes les mesures relatives à la protection du commerce et de l'industrie.

C'est donc en se fortifiant du concours du pays et de l'appui de l'autorité royale, qu'il entreprit la tâche qu'il considérait avec raison comme la plus savante et la plus difficile : celle de reviser les impôts et de régler les tarifs auxquels sont si étroitement attachés la misère ou la prospérité des peuples.

Il reconquit d'abord la direction et la surveillance de ces branches du service général qui avaient été enlevées au gouvernement, et se rendit seul maître de l'administration des contributions indirectes, en les dégageant des charges spéciales qui en absorbaient une grande partie au profit de spéculateurs avides; il abolit ou diminua les péages établis sur les rivières, les ponts, les bacs et les routes, et dont la gêne ruineuse mettait obstacle à l'activité des communications intérieures; il fit cesser l'exagération de la plupart des anciennes taxes, et convertit en un droit unique toutes celles qui étaient de même nature; il accorda la décharge des dix sous additionnels qui augmentaient depuis longtemps le poids des aides; il rendit aux communes la moitié de leurs octrois, dont Emery les avait totalement dépouillées, et rétablit en même temps l'ordre dans leurs comptes et l'économie dans la gestion de leurs deniers; il parvint ainsi à adoucir et à simplifier la perception de ces impositions de manière à la rendre aussi facile et aussi claire pour le redevable que pour le préposé du fisc. Il fonda le régime des acquits-à-caution, dont le contrôle ingénieux permet de suivre le mouvement des marchandises depuis le lieu de la production jusqu'à celui de la vente en détail, de ne jamais réclamer l'avance de l'impôt au propriétaire ni au négociant, et d'en attendre avec sécurité le paiement de la main même du consommateur. Cette précieuse méthode fut appliquée avec succès à un grand nombre de denrées, et surtout aux vins, eaux-de-vie et autres boissons; le cultivateur

de ces derniers produits fut même affranchi de tous droits pour sa consommation sur les lieux de récoltes.

L'impôt du sel était accablant pour la portion du royaume qui en supportait toutes les rigueurs sous le nom de *pays de grandes et de petites gabelles*, et dont les habitans enviaient le privilége des *provinces exemptes et redimées*. La disparité choquante des conditions imposées à chaque localité, celle qui existait entre les différens ordres de l'État, le nombre des formalités à remplir et la sévérité des peines de contraventions, soit pour les exploitans, soit pour les consommateurs, en avaient rendu la perception odieuse et difficile. Colbert, ne pouvant pas changer le système d'une contribution aussi productive et depuis long-temps consacrée par les habitudes financières, la soumit à un ordre plus exact et plus précis, en déterminant les devoirs des commis et des contribuables par un réglement qui est un modèle de méthode et d'habileté administrative. Il abaissa en même temps les droits antérieurs d'une manière très sensible, surtout pour les régions de la France les plus grevées.

Ce ministre a été aussi le premier à comprendre l'importance de la ressource promise au trésor par la consommation naissante du tabac ; il a fondé le privilége de la culture et le monopole de la vente de cette denrée, qui était déjà le luxe du pauvre et la fantaisie du riche, et dont l'usage est devenu assez général pour procurer à l'État l'un de ses revenus les plus abondans et les moins onéreux.

Il a également recréé le produit des postes en réunissant le service des lettres et des messageries, qui avait été précédemment livré aux exactions des préposés des aides ou aux désordres des seigneurs de la cour, et en élevant sa recette de cent mille francs à près d'un million. Cette réforme nouvelle fit retirer à Louvois le bénéfice de la correspondance à l'étranger, que la munificence de Louis XIV lui avait abandonnée à titre de gratification, et délivra le commerce des frais et des vexations les plus arbitraires.

La recherche des domaines usurpés, celle des îles, îlots,

attérissement et affaiblissement des rivières, fut confiée à des courtisans, qui en partagèrent les bénéfices avec des entrepreneurs; cette concession, qui avait tous les inconvéniens d'une faveur, produisit cependant des restitutions assez considérables. Une commission spéciale fut également chargée, en 1667, de procéder à la liquidation du domaine royal, et son travail procura de nouvelles ressources au trésor.

L'esprit pénétrant de Colbert avait compris, malgré les préjugés de son temps, l'office important que remplit le numéraire dans les opérations commerciales; il savait déjà qu'il est l'agent indispensable des échanges, et qu'il ne faut pas déranger l'équilibre naturel qui s'établit entre la valeur de ce signe représentatif et celle de toutes les marchandises. Il leva donc les prohibitions qui interdisaient l'entrée et la sortie des matières d'or et d'argent; il prépara ainsi le développement de ce genre de spéculation et de toutes les industries qui s'y rattachent, et il provoqua les envois de l'étranger, en opérant pour la première fois, aux frais de l'État, une refonte d'espèces détériorées. Ensuite il convertit en régie intéressée la ferme des produits de la fabrication des monnaies, et réalisa, dès cette époque, une portion des garanties que ce service offre aujourd'hui au trésor et aux particuliers.

Enfin, le travail qui recommande le plus cet homme d'État à la reconnaissance de ses contemporains et à l'admiration de la postérité, est le changement remarquable qu'il introduisit dans le tarif des douanes. Il a ouvert, par ses ordonnances de 1664 et de 1667, les saines voies de l'économie politique, et il en a enseigné pour toujours les véritables principes, sous l'inspiration de la raison la plus éclairée par ces paroles écrites de sa main dans un mémoire au roi : « Réduire les droits à la sortie sur les denrées et sur « les manufactures du royaume; diminuer aux entrées les « droits sur tout ce qui sert aux fabriques; repousser, par « l'élévation des droits, les produits des manufactures étran-

« gères. » Il a su résumer ainsi, en quelques mots, toute la science du plus habile administrateur et de l'économiste le mieux instruit des intérêts de son pays.

Après avoir reporté sur la limite des côtes et des frontières de la France, souvent même contre le vœu des populations ignorantes, toutes les gênes des taxes locales qui enchaînaient les mouvemens du commerce en consommant la ruine des industries françaises, il favorisa le développement des productions nationales ; il féconda partout le travail, qui est la source de la richesse, lorsqu'il ne reçoit pas une direction forcée. Il sut opposer, par les combinaisons de la plus ingénieuse prévoyance, l'action protectrice des droits d'entrée et de sortie à l'invasion des produits étrangers, en même temps qu'il renversait tous les obstacles qui arrêtaient l'écoulement intérieur et extérieur de nos denrées. Ses réglemens, long-temps débattus avec les divers chefs des établissemens industriels, et mûrement délibérés dans le conseil de commerce, l'ont presque toujours conduit au but qu'il voulait atteindre, parce qu'il n'y marcha jamais à la fausse lueur des théories, mais qu'il s'y dirigeait constamment au grand jour de l'expérience.

Pour accélérer cette renaissance du commerce et de l'industrie, il leur accorda en 1670 des facilités jusqu'alors inconnues, qui agrandirent la sphère de leurs entreprises et en augmentèrent considérablement l'activité, le nombre et les chances de profits. Le transit des marchandises destinées à l'étranger fut autorisé avec immunité de droits, dans toute l'étendue du royaume ; des entrepôts furent ouverts dans les ports et les villes principales, pour recevoir, en franchise de douanes, les denrées qui ne pouvaient pas être immédiatement expédiées au dehors ou livrées à la consommation intérieure. Les négocians furent également exemptés des droits de sortie et remboursés de ceux qui avaient été payés à l'entrée, sur les produits des importations qui devaient être réexportées.

On doit regarder aussi comme l'une des améliorations

les plus utiles celle qui fut apportée dans le régime des fermes par la réunion, dans un même bail, de toutes les taxes analogues, et par l'adjudication publique de leur concession. Colbert parvint ainsi à restreindre les scandaleux bénéfices des financiers, à libérer ces contrats importans de toutes les pensions, pots-de-vin, et autres charges accessoires prélevées sur les produits, à réduire le nombre des agens, ainsi que les frais de régie et de perception, enfin, à élever les revenus du trésor, non seulement par les progrès de l'aisance générale, mais encore par la réforme des abus et des vices de leur ancienne administration.

Afin de mettre un terme aux fréquentes collisions qui s'élevaient autrefois entre les commis et les redevables, il établit un comité de trois négocians et de trois fermiers généraux, chargé de concilier les difficultés ou de résoudre les doutes résultant de l'application des tarifs, et d'épargner à l'État et aux particuliers tous les préjudices d'une guerre continuelle entre le trésor public et l'intérêt privé.

Le savant administrateur ne crut pas avoir assez fait pour donner l'essor au travail, et pour assurer le développement des revenus de la France par la réorganisation du système des contributions directes et indirectes, il voulut encore soutenir les efforts de toutes les classes laborieuses par une protection spéciale et par des encouragemens distribués avec discernement aux manufactures et à la navigation. Un million de livres fut consacré chaque année à des gratifications et secours ayant cette double destination. On vit aussitôt s'établir ou se ranimer des fonderies de divers métaux, des fabriques de glaces, de faïence, de cordages, de toiles à voiles, de draps à Sédan, à Louviers et à Abbeville, de tapisseries à Aubusson, de serges, de tanneries, de soieries, de dentelles et de points de Gênes et de Venise; enfin, le métier à bas, ancienne invention de l'industrie française, fut reconquis sur l'Angleterre.

Il faisait en même temps entretenir avec soin la voie publique, ouvrir de nouvelles routes et creuser des canaux,

parmi lesquels on admirera toujours celui du Languedoc. Non content d'avoir favorisé et multiplié dans l'intérieur les relations les plus productives pour les peuples, par le renversement des barrières fiscales et l'amélioration des moyens de communication, il ouvrit bientôt les portes et les marchés du monde à notre navigation commerciale, en imposant un droit de deux livres dix sous par tonneau aux navires étrangers, en purgeant la Méditerranée de tous les pirates barbaresques; en accordant des primes élevées aux armateurs pour l'achat ou la construction de leurs bâtimens, et quelquefois selon la nature et la destination des chargemens; en fondant des comptoirs dans les principaux ports du Levant; en accordant la franchise à celui de Marseille; en reconstituant et en perfectionnant sans cesse les statuts des compagnies des Indes orientales et occidentales; en abolissant la vénalité des charges de consuls, pour les réserver à l'expérience et au mérite; en augmentant nos colonies et en les soumettant à un régime plus régulier; enfin, en conservant les priviléges de la noblesse aux gentilshommes qui voulaient se livrer au commerce maritime.

Il existait encore un puissant moyen de vivifier les sources de la richesse générale; il ne pouvait pas échapper à la sollicitude de Colbert, aussi doit-on regarder comme l'un des plus grands bienfaits de son administration l'ordonnance de 1669 sur les eaux-et-forêts.

Depuis long-temps, cette branche de service, organisée par Charlemagne, était tombée dans le chaos des lois les plus confuses, et livrée, par une foule de préposés, sans direction et sans responsabilité, à tous les envahissemens de la cupidité publique. Vingt-un commissaires d'une expérience éprouvée furent chargés, pendant huit années consécutives, de vérifier, sur les lieux mêmes, les vices nombreux du régime précédent, et de proposer les réformes et les améliorations nécessaires. Les mémoires rédigés à la suite de ces longues et habiles investigations furent discutés dans le conseil royal, et servirent de base à la formation d'un

code général qui sera dans tous les temps le meilleur guide des administrateurs et des forestiers.

Louis XIV, qui s'associait avec ardeur aux travaux de son infatigable ministre et à l'honneur de ses nombreux succès, s'était convaincu, par les merveilles si rapidement opérées dans l'administration des finances, qu'il ne devait pas hésiter à lui conférer les pouvoirs nécessaires pour achever la grande œuvre d'une régénération nationale; il comprit, à la vue de la prospérité croissante de son peuple, qu'il fallait mettre ce puissant génie en possession de toute la destinée de la France, et lui imposer la tâche de tout le bien qui restait encore à faire dans son royaume; il lui confia donc, en 1665 et 1668, la double mission de créer une marine et de rallumer le flambeau des sciences et des arts.

A peine était-il appelé à remplir ces nouveaux devoirs, qu'il s'empressa de réparer le petit nombre de bâtimens du roi, qui se détruisaient par une stérile station dans les ports. Il établit ensuite des conseils particuliers afin de hâter et de perfectionner la construction des vaisseaux. Il forma bientôt une escadre assez forte et assez bien dirigée pour faire respecter notre puissance dans l'Orient, et pour défendre notre commerce contre les forbans d'Alger et des côtes de la Barbarie. Il fit cesser immédiatement les violences de la presse exercée sur la population des côtes pour y substituer le régime équitable et régulier des classes. Il fonda, sous le titre de caisse des invalides, une institution providentielle pour l'intéressante famille des gens de mer. Des écoles de pilotage et d'artillerie furent créées dans les ports. Les faveurs et les priviléges, habilement distribués à la marine marchande, lui imprimèrent une activité et un développement qui augmenta très promptement le nombre des bâtimens à flot; celui des matelots capables de les manœuvrer s'éleva bientôt à plus de soixante mille. On vit se former avec rapidité les arsenaux et les chantiers de Rochefort, de Brest, de Toulon et de Cette, et s'achever les fortifications du Havre et de Dunkerque.

Les ordres généraux, et souvent même les lettres de services à de simples officiers, sont écrits de la main de Colbert, mais il n'y commande jamais qu'au nom du roi, et c'est toujours la seule autorité du monarque qui ordonne, qui punit et qui récompense. On remarque cette parole touchante, qui termine le résumé dans lequel il explique à son fils, devenu son collaborateur, les intentions de Louis XIV sur la direction à imprimer à la marine : « Il faut que mon fils sente aussi « vivement tous les désordres qui arriveront dans le com- « merce et toutes les pertes que feront les marchands, comme « si elles lui étaient personnelles. »

C'est presque toujours aussi de cette main habile et laborieuse que sont tracés les premiers réglemens sur la formation des magasins, sur la justice spéciale de la marine, sur la police des ports, de la navigation, de la course et de la pêche, sur la fabrication des canons, sur l'armement des navires, sur l'organisation et la discipline des troupes navales, sur les attributions et l'autorité des officiers civils et militaires, sur les pavillons, les marques de commandement et les saluts, sur les comptoirs de commerce, sur les bris et naufrages, sur les assurances, les avaries, les prises, les chartes-parties, les connaissemens et tous les contrats de même nature, sur les consulats, sur la colonisation et le régime intérieur de nos possessions d'outre-mer, enfin sur les diverses branches de cette grande administration. Son ordonnance de 1680, qui a fondé les bases et réglé les nombreux détails de cet important service, est devenue le code maritime des nations civilisées.

Les habitudes de l'ordre et de l'économie se manifestent dans toutes ses opérations : il appelle constamment la concurrence pour l'achat des matériaux et des denrées, et soumet toutes les entreprises à l'épreuve de l'adjudication publique; il obtient à la fois le bas prix et la qualité des fournitures par l'exactitude des paiemens; il prescrit l'usage des écritures en parties doubles pour constater l'entrée, la sortie et l'existence des matières, et il ordonne au garde

général et aux agens secondaires attachés à chaque magasin de tenir un grand livre et des livres auxiliaires divisés par articles. Il institue en même temps un comptable spécial sur chaque vaisseau, et le charge, par un inventaire, de la conservation et de la responsabilité de tous les objets qui en composent le mobilier. Il parvient ainsi à mettre cet important matériel à l'abri des dilapidations dont il avait su préserver aussi les deniers du trésor.

Enfin, il fait prendre à notre pavillon, qui était presque inconnu sur tous les rivages, le premier rang parmi les puissances de l'Europe. La navigation marchande ressaisit tous les bénéfices du cabotage, et dispute aux étrangers les profits des spéculations lointaines; plus de deux cents bâtimens du roi se montrent tout à coup dans nos ports, sillonnent l'Océan et la Méditerranée, et couvrent de leur imposante protection nos colonies renaissantes, les nouvelles expéditions de nos armateurs et toutes nos stations commerciales. La grandeur de Louis XIV et la pénétration de son ministre appellent au commandement de nos flottes les plus habiles capitaines et les plus brillans courages : d'Estrées, Duquesne, Jean Bart, Tourville et Forbin se partagent, avec ces deux grands hommes, la gloire d'humilier l'Angleterre et la Hollande, et de leur enlever, en quelques années, leur longue domination sur les mers.

Il n'appartenait qu'à l'homme généreux et habile qui avait délivré l'industrie des entraves de la fiscalité, et encouragé au dedans et au dehors ses utiles entreprises, par la protection des tarifs et l'appui d'une marine victorieuse, d'ennoblir et d'améliorer encore toutes les conditions sociales par l'influence des beaux-arts et des sciences; il pouvait seul découvrir et resserrer les liens secrets qui unissent les intérêts matériels aux sublimes découvertes de l'étude et de l'observation, aux élégantes productions de l'esprit et du goût et aux conceptions brillantes de l'imagination et du génie. Il favorisa donc, de toute la munificence de Louis XIV, la recherche de la vérité, qui dissipe les préjugés de l'igno-

rance et les erreurs de la superstition; la culture des lettres, qui épure et adoucit les mœurs; enfin, cette admiration des peuples pour les monumens des grands artistes, qui allume dans tous les cœurs l'amour de la gloire et de la patrie.

Les hommes distingués par leurs lumières et leurs talens accoururent de tous les points de la France et de l'étranger à la voix d'un souverain qui se grandissait de leur mérite en les élevant jusqu'à lui, et qui s'enrichissait du produit de leurs connaissances en leur prodiguant des honneurs et des récompenses. Le ministre ouvrait avec empressement les caisses du trésor à ces fertiles bienfaits, et faisait inscrire sur la liste des pensions, à la place autrefois réservée à la faveur et à l'intrigue, les plus grands noms qui aient jamais illustré le pays : on y lira toujours avec orgueil ceux de Corneille, Racine, Molière, Boileau, Fléchier, Perrault et de toutes les célébrités de la plus belle époque de notre histoire. Colbert voulut ajouter à tous ses titres à la renommée celui de fondateur des Académies des Sciences, des Inscriptions et Belles-Lettres, d'Architecture, de Peinture, de Sculpture et de l'école de Rome. Là se dévoilèrent aux regards des Duverney, Bailli, Duhamel, Picard et L'Hôpital, les merveilles cachées de la nature et les mystères de l'antiquité; c'est aussi de ces immortels ateliers du génie que sortirent les œuvres du Poussin, de Lesueur, du Puget et de leurs dignes successeurs. L'Observatoire fut ouvert aux savantes études de deux étrangers, Huyghens et Cassini, qui appartiennent à la France par les services qu'ils lui ont rendus. La Bibliothéque Royale fut considérablement accrue, et offrit à l'instruction publique toutes les productions de l'esprit humain. Les tissus brillans de la Perse et de l'Inde furent effacés par les tapisseries de Beauvais et surtout par les tableaux des Gobelins confiés au pinceau de Lebrun.

La ville de Paris sembla devenir dès cette époque, par les soins du ministre, la capitale du monde civilisé; il y établit la propreté pendant le jour, la clarté, l'ordre et

la sûreté des citoyens pendant la nuit ; il fit paver ses rues, entretenir et souvent édifier ses ponts et ses quais, construire les portes Saint-Denis et Saint-Martin, ouvrir une partie de ses places publiques, planter ses boulevards, confier à Le Nôtre le jardin des Tuileries, et à Perrault la colonnade du Louvre ; secondé par les efforts de ces deux grands architectes et par le concours de Mansard et du cavalier Bernin, on le vit élever, à la grandeur de son maître et à l'orgueil national, l'Hôtel royal des Invalides et les magnifiques palais de Versailles, de Trianon, de Marly et de Meudon, où se trouvèrent à la fois réunis et présentés à l'admiration de l'Europe tous les chefs-d'œuvre des arts ; enfin les abondantes épargnes du trésor lui permirent d'entourer la France d'une ceinture de forteresses créées par le génie de Vauban.

Ces grands travaux ont fait participer au retour de l'aisance une nombreuse population d'ouvriers, ont introduit le goût et la pureté des formes dans toutes les productions de notre industrie, et leur ont ainsi assuré une supériorité marquée sur celles des fabriques étrangères ; enfin, ils ont excité les besoins du luxe, qui occupent toujours les classes laborieuses, et qui font naturellement parvenir au pauvre le superflu du riche.

Colbert ne restreignit jamais les dépenses de l'État dans les calculs étroits d'une stérile économie ; il appelait à Paris, par l'éclat du trône et par la magnificence des fêtes de la cour, tous les hommes opulens de l'Europe, et il apaisait même les scrupules de Louis XIV sur le faste de ces grands spectacles en lui montrant que l'un de ses plus brillans carrousels, qui avait coûté un million au trésor, lui avait immédiatement restitué plus de deux millions en taxes de consommation.

Vingt-deux ans du travail le plus opiniâtre ont permis à et administrateur universel d'accomplir tous ces prodiges de l'industrie, du commerce, des sciences et des arts, et de porter au plus haut degré le bien-être, la puissance et la

dignité de sa patrie. Six années d'une paix non interrompue ont favorisé ses premiers efforts ; mais les sages représentations qu'il opposa toujours aux conseils ambitieux de Louvois et à l'humeur trop belliqueuse de son maître, n'ont pas pu préserver la France d'une guerre qui a retardé ce grand homme au milieu de sa bienfaisante carrière, pendant l'espace de dix années.

Les dépenses extraordinaires qu'ont occasionnées, en 1667 et 1668, les succès rapides des premières armes de Louis XIV contre l'Espagne, ont été acquittées, soit avec des recettes ordinaires plus abondantes, soit avec les produits recouvrés par la chambre de justice sur les dilapidations du passé, et n'ont point arrêté les progrès des améliorations commencées. Mais la seconde lutte de cette nation, fortifiée par l'alliance de l'Empire et de la Hollande, en élevant encore la gloire de Louis XIV sur les trophées de Turenne et de Condé, a réduit le génie de Colbert à s'abaisser aux déplorables expédiens de l'ancienne finance, et à subir le rétablissement de quelques uns des offices supprimés, la création de nouvelles charges, l'aliénation de plusieurs propriétés domaniales, la cession de différentes branches du revenu de l'État ou l'élévation de certains droits, enfin, de recourir, malgré son extrême répugnance, à la voie périlleuse des emprunts.

L'esprit d'entreprise et de conquête du jeune monarque, excité sans cesse par l'ardente rivalité du ministre de la guerre contre le gardien de la fortuue publique, avait effrayé la prudence de ce contrôleur général sur les dangers d'une ressource plus facile à obtenir qu'à renfermer dans de sages limites. Aussi disait-il au premier président Lamoignon, dont l'avis avait fait adopter, dans le conseil royal, ce genre de subside extraordinaire : « Vous triomphez ; « mais croyez-vous avoir fait l'action d'un homme de bien ? « croyez-vous que je ne susse pas comme vous qu'on pou- « vait trouver de l'argent à emprunter? Mais connaissez- « vous comme moi l'homme auquel nous avons affaire, sa

« passion pour la représentation, pour les grandes entre-« prises, pour tout genre de dépense? Voilà donc la carrière « ouverte aux emprunts, par conséquent à des dépenses et à « des impôts illimités! Vous en répondrez à la nation et à la « postérité. » D'ailleurs, entraîné par les idées de son temps et par les pernicieux exemples de ses prédécesseurs, il avait trop souvent méconnu les principes du crédit, en imposant aux rentiers des réductions forcées, pour ne pas craindre que les capitalistes, justement alarmés, ne lui fissent payer très cher les nouveaux secours qu'il était contraint de solliciter de leur défiance.

En effet, quoiqu'il eût fixé par un édit l'intérêt légal des transactions particulières à cinq pour cent, et que la situation des finances fût alors très rassurante, il ne put contracter d'abord avec les prêteurs du trésor qu'au denier dix-huit. Cependant, il étendit la concurrence de ses appels de fonds dans toute la France et même à l'étranger, conception aussi habile que remarquable à cette époque. Enfin, par une combinaison non moins ingénieuse et tout-à-fait nouvelle, il ouvrit, en même temps que le grand livre de la dette constituée, une caisse d'emprunts à termes, où vinrent affluer des ressources considérables, au taux modéré de cinq pour cent pour une année. On trouve encore une preuve très frappante de sa sagacité pour les opérations de crédit dans la conversion qu'il parvint à réaliser, à l'aide de nouveaux emprunts faits au taux légal, de toutes les rentes constituées à un intérêt plus élevé, sous l'empire de circonstances moins favorables. Enfin, il réussit, par l'action constante d'un amortissement successif, à réduire les deux cent soixante-deux millions précédemment empruntés à la somme de cent cinquante-huit millions, et à faire descendre les quatorze millions d'arrérages dont l'État avait été grevé à huit millions seulement. Il fit également annuler, après la paix de Nimègue, par de prompts rachats, toutes les cessions antérieures d'offices, de propriétés de la couronne ou de revenus du trésor.

Sur quelque partie du service public que se portent les regards de l'admirateur du grand siècle de Louis XIV, il y trouvera toujours la trace lumineuse de l'inépuisable génie de Colbert. Aucun moyen de servir les intérêts de l'humanité ou d'accélérer les progrès de la civilisation n'échappait à sa prévoyance. Son édit de 1666 sur le mariage est un des actes les plus utiles de son ministère; dans la vue de resserrer ce lien politique et sacré, qui est la première base de l'état social, et de favoriser à la fois l'amélioration des mœurs et l'accroissement de la population, il fit accorder plusieurs années d'exemption d'impôts aux jeunes gens qui se mariaient avant l'âge de vingt-deux ans, une dispense entière des charges publiques aux pères de dix enfans légitimes vivans ou morts au service du roi, et enfin des secours pécuniaires à ceux qui en avaient douze. Il arrêta, d'après les mêmes considérations, le développement des communautés religieuses, en limitant leur nombre pour l'avenir, en restreignant la faculté de les enrichir par des legs ou des donations, et en supprimant toutes les maisons qui s'étaient établies sans autorisation royale.

La bonne administration de la justice, qui est la meilleure règle des droits et des devoirs du prince et des sujets, devait appeler aussi toute l'attention de cet homme d'État; il s'empressa donc de ramener au trésor le produit des amendes judiciaires, qui avait été détourné au profit des tribunaux et au détriment de leur considération. Il fit préparer et achever en 1667 et en 1670, par une commission de magistrats, la réforme des lois civiles et criminelles : leur travail a éclairé pour la première fois le dédale de l'ancienne procédure; il en a simplifié les formes et abrégé les ruineuses lenteurs; il a nettement caractérisé les délits et les peines; il a fixé la compétence et les attributions des juges; enfin, un édit du mois de mars 1673 a déterminé avec modération le taux des frais de vacations et d'épices, dont le montant surpassait ordinairement la valeur des litiges. C'est également à la même époque que parut un nouveau Code

de commerce dont les dispositions ont déterminé avec précision toutes les transactions des négocians, les formes et les clauses de leurs engagemens, les règles de leurs contrats, les diverses conditions qui sont attachées à l'exercice des professions industrielles, et presque tous les principes qui servent encore aujourd'hui de base à cette partie de notre législation.

Ainsi Colbert a voulu réorganiser la société tout entière, et former chacun des anneaux de cette longue chaîne de rapports qui unissent les citoyens, soit entre eux, soit avec le gouvernement, pour mieux s'emparer par sa féconde pensée, de tous les élémens de l'ordre et de la prospérité publique.

Dans un temps où la naissance conduisait aux honneurs et à la fortune, un homme sorti d'un rang obscur, sans autre protection que la force de son intelligence et de sa volonté, à peine formé par une instruction élémentaire, mais dirigé par de bons principes, se grandit de lui-même par une longue pratique des affaires industrielles, par l'étude des lois, par une observation profonde des faits, par un noviciat de douze années dans l'administration publique, et devient, à l'âge de l'expérience, le conseil et le guide du plus grand souverain de l'Europe, de celui qui fut le meilleur juge de tous les talens, et dont Colbert expliquait confidentiellement à son fils la puissante capacité pour le travail par ces mots : « Jamais roi n'a « eu autant d'application. » A peine ce nouveau ministre a-t-il reçu de la confiance de son maître la direction des finances de l'État qu'il en simplifie l'organisation, et qu'il en soumet toutes les parties aux règles de comptabilité qui font encore aujourd'hui l'honneur de l'administration française. L'ordre et l'économie sont les premiers moyens qu'il emploie pour ramener l'abondance au trésor, et il obtient de ces deux grandes sources de la richesse tout ce que le régime, alors en vigueur, de l'aliénation des services publics, pouvait lui permettre d'arracher à la cupidité des traitans et de leurs puissans complices. Bientôt il déploie les plus utiles ressources

de son génie dans la réforme du système des contributions directes et indirectes, et il réussit, malgré les résistances de la routine et de l'intérêt privé, à féconder le travail du laboureur, de l'industriel et du négociant, en modérant le poids des impôts par une meilleure répartition ou par des dégrèvemens habilement calculés, et en offrant à tous les efforts de l'intelligence une protection certaine et de généreux encouragemens. Ses sages réglemens, qui sont devenus nos meilleurs modèles, ont répandu l'aisance dans toutes les classes de la société en assurant la progression croissante des revenus publics, et, par une conséquence naturelle, l'acquittement facile de toutes les dépenses utiles ou glorieuses pour la France. Il a su créer à son pays la première marine du monde, conserver ses forêts, percer des routes et creuser des canaux, peupler nos villes de manufactures, ouvrir des ports sur nos côtes, et défendre nos frontières par les fortifications de Vauban. Les plus beaux monumens des arts, les plus brillans chefs-d'œuvre des lettres, les plus précieuses découvertes des sciences, ont été les fruits immortels de ses grandes institutions.

Au milieu même de ces nobles entreprises, l'impérieuse nécessité d'assurer les succès de nos armées pendant une guerre de dix années, a révélé d'avance à sa pénétration les plus ingénieuses combinaisons du crédit public. Il accomplit la réforme de la législation civile, criminelle et commerciale, et seconda par de nouveaux Codes les progrès de la civilisation.

Enfin, après avoir tant accordé à la grandeur du trône et à la puissance nationale, il a enrichi le trésor d'un accroissement de produits de 27,800,000 francs, d'une réduction de ses charges montant à 29,200,000 francs, et en résultat d'une nouvelle ressource de 57 millions. L'augmentation qu'il a apportée aux dépenses, par une plus large dotation des services, ne s'est élevée qu'à 35 millions, et lui a laissé un excédant annuel de recettes de 22 millions pour éteindre successivement une dette constituée qui n'était plus, en 1683,

que de 158 millions en capital, et une dette flottante réduite à 36 millions. L'État touchait donc alors au terme d'une entière libération.

Près de deux siècles se sont écoulés depuis l'accomplissement de ces grandes œuvres, trop tôt méconnues et trop long-temps oubliées. Le retour des gouvernemens modernes à ces mémorables exemples est devenu leur plus sûr moyen de succès, et sera toujours un nouveau titre de gloire pour celui qui les leur a donnés. Il a suffi de nous rappeler les leçons de cet habile administrateur, après l'épreuve ruineuse de nos troubles révolutionnaires, pour que notre système de finances et nos formes de comptabilité fissent renaître l'ordre et l'abondance, et méritassent les suffrages de l'Europe.

C'est en s'imposant à lui-même, comme à ses collaborateurs, un travail de seize heures par jour pendant une administration de vingt-deux années, que Colbert parvint à réaliser tant de merveilles. Cependant, malgré l'éclat de ses nombreux services et le mérite d'un dévouement complet à sa patrie et à son roi, il ne put désarmer la haine de ceux dont il avait repoussé les injustes prétentions, ou réprimé les désordres. Sa vie, si glorieuse, a été souvent déchirée par des libelles dont les traits venaient expirer devant son froid mépris. « Le roi n'y est point offensé, disait-il; dès lors je « dois croire que je ne le suis pas. » Une fortune de 10 millions, qu'il devait à ses économies et à la libéralité de Louis XIV, a été l'objet de si nombreuses calomnies qu'il se crut obligé d'en présenter une justification détaillée à la conscience de son maître.

Nonobstant les éminentes qualités du caractère de cet homme d'État, son humeur despotique et impatiente de la contradiction l'entraînait quelquefois, dans son intérieur, jusqu'à l'emportement, et dans le conseil royal, jusqu'à l'inconvenance; mais ses vertus privées ont toujours commandé l'attachement et le respect à sa famille, et la fierté de Louis-le-Grand a toujours pardonné à la franchise courageuse de son ministre. Cette disposition naturelle lui fit restreindre les prérogatives

des cours souveraines, et écarter leur intervention dans les affaires publiques. Son opinion sur la haute magistrature s'exprime clairement dans ces paroles qu'il adresse à son fils : « Il faut savoir, entre autres choses sur le parlement, tout ce « qui concerne la discipline intérieure de cette compagnie, « les prétentions qu'elle a sur l'autorité royale, toutes les « fautes qu'elle a commises sur ce point, les troubles qu'elle « a causés dans l'État, et les remèdes que les rois y ont « apportés. »

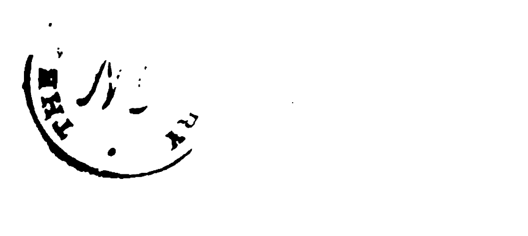
Sa faveur a constamment résisté aux longues intrigues de ses ennemis et même à la malveillance de madame de Maintenon, qui dit avec aigreur, dans ses Mémoires, en parlant de l'honorable opposition de cet homme d'État contre la révocation de l'édit de Nantes, si funeste à notre industrie, et de la constante protection dont il couvrit les protestans. « M. Colbert ne pense qu'à ses finances, et presque jamais « à la religion. » Madame de Sévigné annonçant à sa fille la mort de la marquise de Seignelay, nous donne aussi, avec la tournure piquante de son style, une idée juste de la puissance qu'il exerçait à la cour. « La fortune a fait là un coup « bien hardi d'oser fâcher M. Colbert : voilà un beau sujet « de méditation. » La situation élevée à laquelle il fit parvenir tous ceux qui lui appartenaient nous offre une nouvelle preuve de son crédit. Ses trois filles épousèrent trois ducs et pairs; deux de ses fils furent ministres, l'un, de la marine, l'autre, des affaires étrangères; un troisième devint archevêque de Rouen et membre de l'Académie; ses trois autres enfans obtinrent les positions les plus honorables dans l'armée et l'église.

Louis XIV avait atteint le plus haut degré de sa puissance et de sa gloire lorsque la santé de Colbert fut douloureusement éprouvée par l'augmentation d'une pierre qui s'était formée dans ses reins, à la suite des excès de son travail. Ses derniers regards n'ont aperçu que les prospérités dont il avait comblé sa patrie; ses derniers conseils au roi pour la réduction des dépenses abusives, pour la remise des

impôts les plus onéreux, et pour s'opposer à la lutte fatale qui se préparait en Europe contre la suprématie de son maître, ont été les dispositions testamentaires de ce bienfaiteur de la France.

Au moment de mourir, son âme religieuse et affligée par le souvenir d'une réprimande trop sévère du roi sur la dépense de la grille de Versailles, sentit si vivement le néant de ce monde qu'il disait avec amertume : « Si j'avais fait pour « Dieu ce que j'ai fait pour cet homme-là, je serais sauvé « deux fois ; et je ne sais ce que je vais devenir. » Il reçut les secours spirituels du père Bourdaloue, et il succomba sous la fatigue de ses généreux efforts le 6 septembre 1683, à l'âge de soixante-quatre ans, n'emportant avec lui dans la tombe que l'ingratitude de ses contemporains et la haine du peuple poussée à un tel excès de barbarie qu'il a fallu soustraire les restes de ce grand homme à sa fureur par une inhumation nocturne, et les placer quelque temps sous la protection d'une garde vigilante; mais tandis que l'aveuglement de l'ignorance et le délire de l'envie lui refusaient une sépulture, la reconnaissance de la postérité lui réservait les plus glorieux hommages.

Le M[is] d'Audiffret.





LE BRUN,

NÉ A PARIS, EN 1619; MORT A PARIS, EN 1690.

« Quand on excelle dans son art, et qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, dit La Bruyère, l'on en sort en quelque manière, et l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé. V. est un peintre, C. un musicien, et l'auteur de *Pyrame* est un poète : mais Mignard est Mignard, Lully est Lully, et Corneille est Corneille. »[1]

On pourrait regretter que La Bruyère n'ait pas cru devoir penser à Le Brun, pour le mettre sur la même ligne que Mignard; peut-être y aurait-il eu quelque justice à ne pas le laisser au-dessous. Mais La Bruyère n'a mis à part ni Molière ni La Fontaine, il ne pouvait faire mention de tout ce qui était grand dans ce grand siècle. Rien n'approchera sur la scène de la gloire de Corneille; celle de Lully est tombée, et peut-être le nom de Le Brun aura-t-il encore quelque gloire dans la postérité, en supposant même qu'il y demeurât moins haut que celui de Mignard.

Du moins, aucun des hommes qui, depuis deux siècles, sont allés puiser à Rome les élémens d'une instruction plus vraie, plus forte, plus grande, dans les arts; aucun de ceux qui ont habité, au Corso ou à la Villa-Medici, les salles de l'Académie, ne peut être ingrat à la mémoire de Le Brun. Ce fut lui qui proposa l'établissement de l'Académie de Rome; ce fut Louis XIV qui la fonda. Tous les genres de gloire remontent à ce roi, qui marqua de sa main puissante le point de perfection de tant d'ouvrages des hommes.

Charles Le Brun, qui fut son premier peintre, chevalier

[1] *Caractères*, ch. II.

de son ordre, directeur des Manufactures royales des Gobelins, directeur, chancelier et recteur de l'Académie de Peinture, et prince de l'Académie de Saint-Luc, était né vers le milieu de l'année 1619. Dans la même année, et dans les quatre qui suivirent, Colbert, Condé, La Fontaine, Le Nôtre, Pascal, venaient au jour. La nature, obéissant à la voix de Dieu, réunissait tout ce qu'elle pouvait créer de grands hommes dans tous les genres, pour former un cortége à celui qui devait être si grand parmi les rois. Charles Le Brun dessina bien avant de savoir ce que c'était que le dessin. Tous les objets qui s'offraient à sa vue encourageaient ce besoin d'imitation qui le tourmentait dès son plus bas âge. Le plancher lui servait de toile, les arbres ou les animaux de modèles, le charbon dérobé au feu de crayon, et le peintre n'avait pas quatre ans. Ce peintre précoce avait pour père un sculpteur de peu de talent, qui le fit étudier à peu près au hasard. Charles Le Brun n'apprit pas grand' chose à l'école de son père, mais il continua d'étudier la nature, de la copier, de s'en rendre compte. Il avait déjà la main exercée, une grande habitude de considérer les objets, une grande facilité à les rendre, dans l'âge où l'on commence à parler d'études aux autres enfans. Un jour qu'il dessinait dans le jardin du chancelier Séguier, celui-ci vint à passer en se promenant. Il vit ce jeune enfant absorbé dans son travail; il l'interrogea, fut content de ses réponses, et lui offrit de se charger de lui. Rien, à cette époque, n'était moins rare que cette sorte d'adoption bienveillante; une grande fortune imposait de grands devoirs : ce qui venait du roi devait être employé au service du roi; ce qu'on tenait de ses pères, on le dépensait pour faire honneur à leur nom. On calcule davantage aujourd'hui : seulement, il n'est pas bien certain que le calcul qu'on fait soit meilleur.

Le chancelier plaça Charles Le Brun dans l'école de Vouet, peintre de beaucoup de talent, qui n'avait que le défaut d'abandonner déjà le large style et le beau faire qu'il avait rapportés d'Italie, pour une manière expéditive et une

affectation de couleur qui augmentèrent sa fortune et compromirent sa réputation. Dans son école étaient déjà réunis Mignard, Sébastien Bourdon, Louis Testalin, Le Nôtre, et presque tous ceux dont les ouvrages ont alors illustré la peinture. Le Brun y demeura huit ans. Le chancelier désirait qu'il se fixât ensuite à Paris, mais le Poussin, rappelé quelque temps à la cour de France, repartait pour se rendre en Italie. Il allait, loin du tracas du monde et des exigences de ses prétendus protecteurs, essayer ce *Ravissement de saint Paul* qui devait servir de pendant à un tableau de Raphaël, et cette suite de *Sacremens* dont rien n'a encore égalé la pensée profonde[1]. Charles Le Brun voulait le suivre. Il quitta Paris. Il retrouva Nicolas Poussin à Lyon. Il lui demanda par faveur, par grâce, la possibilité d'aller étudier sous lui. Nicolas Poussin y consentit, et le chancelier, touché de cette émulation de son jeune protégé, voulut lui continuer à Rome la pension qu'il lui faisait à Paris. Six années de travail, d'étude, de progrès, se passèrent; alors Rome conservait encore plusieurs des monumens que nous ne connaissons plus; alors on travaillait encore à l'embellir. Des Italiens, comme le Dominiquin, donnaient à l'École italienne une impulsion que des Français, comme le Poussin[2], rendaient à l'École française. Claude Lorrain, Pierre Mignard, le Guaspre, recevaient ou transmettaient les exemples de leur profonde et constante observation de la nature, de leur ingénieuse étude des maitres de l'art. Les désordres du Guide, qui est si chaste dans ses ouvrages, la constante retenue de l'Albane, qu'on a quelquefois accusé d'être le peintre de la volupté, la mauvaise fortune du Dominiquin, et l'heureuse et paisible destinée dont le Guerchin jouissait,

[1] « Je travaille gaillardement à l'extême-onction, qui est un sujet « digne d'un Apelle », écrivait le Poussin à M. de Chantelou, le 25 avril 1644; et le 3 juin 1647 : « Je me suis aperçu que le tableau du « baptême ne vous a pas autant satisfait que les deux autres. »

[2] Le buste du Poussin est à Rome, dans le Panthéon, avec cette inscription : *Au Peintre français.*

la bienveillance infatigable de Michel-Ange des Batailles, et la perpétuelle jalousie de Salvator Rosa, servirent, comme autant de leçons vivantes, à former l'esprit et à diriger le talent du jeune Français qui venait dans leur patrie chercher des amis, des leçons et des modèles. Il repartit en 1647, riche de ses observations, de ses études, de ses espérances même, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il revit Paris, déjà embelli par les derniers travaux de Richelieu. Il fut appelé à concourir, pour quelques parties, à l'ornement de Notre-Dame, que le cardinal de Gondi voulait rendre digne du jeune roi et de la France nouvelle; et les travaux variés qu'il exécuta servirent également à propager sa réputation et à commencer sa fortune. Ces travaux étaient nombreux. La pensée rapide du jeune peintre concevait les sujets les plus opposés; son imagination les composait sans peine, et lorsqu'il ne restait plus qu'à les exécuter, la manière facile et large qu'il s'était faite à Rome, l'habitude qu'il avait prise de se rendre compte des objets au moyen de nombreuses études, le soin consciencieux qu'il apportait, d'après les conseils du Poussin, à recueillir et à comparer tout ce qui caractérise les mœurs, les temps ou les personnages différens, lui assuraient une foule de moyens et de ressources qui tournaient tous au profit de l'art. Mais, avec ce grand sentiment du vrai et du beau que lui avait inspiré le séjour de l'Italie, et surtout l'exemple du Poussin, Charles Le Brun ne pouvait voir sans crainte la marche que l'École tendit un moment à prendre. Les peintres flamands jouissaient pour lors d'une réputation fort étendue. Rubens et Van Dyck devaient leur immense fortune à l'Espagne et à l'Angleterre. En France, par une sorte d'imitation, l'on commençait d'adopter, non les disciples, mais les compatriotes de ces grands hommes. Mais tous ces peintres flamands n'étaient pas des Champagne, ou même des Hall, ou des Winauz. Kraësbeck, Téniers, avaient déjà une réputation propre à égarer les jeunes gens qui regarderaient les figures burlesques de l'un, ou les scènes de tabagie de l'autre, comme des modèles à imiter. Il fallait

rappeler l'École à ce sentiment de la véritable beauté, de l'ordre, de l'ensemble, qui est la règle éternelle des arts du dessin ; et pour imprimer cette direction, pour ouvrir aux jeunes gens cette carrière d'études et de gloire, on n'avait alors à Paris que l'association des maîtres peintres, établie sous l'invocation de saint Luc. Cette confrairie était bonne, charitable, bien conçue, dans ce qui avait rapport à la peinture grossière. Elle avait été formée en 1391 pour régulariser la profession de peintre, et Dieu sait alors quel art professaient ceux qui portaient ce nom ; elle exerçait une sorte de police sur ses membres, veillait sur leurs travaux, réglait leurs mémoires, ou arbitrait les procès auxquels ces travaux même pouvaient donner lieu. C'était une espèce de syndicat fort utile aux individus, mais fort étranger aux progrès de l'art. Depuis assez long-temps déjà les peintres, les sculpteurs, que nos rois appelaient d'Italie, avaient prétendu se soustraire au joug des maîtres de Saint-Luc ; ils leur laissaient l'exemption de tailles et de services personnels qui leur avait été accordée par Charles VI et Charles VII, mais ils réclamaient la liberté d'exercer et de professer leur art, la faculté d'employer leurs élèves, le droit de traiter de leurs ouvrages. Charles Le Brun ressuscita ces prétentions, qui jusqu'à lui avaient été indifféremment accueillies. Des jeunes gens, aux travaux desquels il avait pris part, se réunissaient pour étudier le modèle dans une maison particulière ; d'autres, et c'étaient principalement les peintres attachés au roi ou aux princes de la famille royale, s'assemblaient habituellement chez un secrétaire du maréchal de Schomberg. À l'instigation de Le Brun, on s'occupa de réunir les deux assemblées ; on fit des démarches auprès du secrétaire d'État, et celui-ci auprès de M. le cardinal [1]. M. le cardinal aimait les arts par habitude et par habileté. Il avait été élevé dans les églises d'Italie ; il concevait ce que les arts peuvent ajouter à la gloire d'un homme ou d'un règne. Il donna les mains

[1] Le cardinal Mazarin.

à la formation de l'académie nouvelle, et des lettres-patentes établirent l'Académie royale de Peinture et de Sculpture [1]. Charles Le Brun en fut un des premiers membres; il devait un jour en être le chef, et presque le protecteur, auprès du roi dont la main si jeune alors venait d'en autoriser l'existence.

Mais d'autres soins allaient détourner l'attention du prince et celle du ministre qui était dépositaire de son pouvoir. Les troubles avaient éclaté dès long-temps entre une reine étrangère et mal assurée, des princes ambitieux, des corps de magistrature mécontens, et un peuple que mille passions venaient émouvoir. *Nous avons ici bien d'étranges nouvelles d'Angleterre,* écrivait de Rome à cette même époque un des maîtres de Le Brun. *Il y a des nouveautés à Naples; la Pologne est toute sens dessus dessous : Dieu veuille préserver la France de ce qui la menace!...* Et, plus loin, il ajoute : *Cependant, c'est un grand plaisir que celui de vivre en un siècle où il a passé de si grandes choses, pourvu qu'on se puisse mettre à couvert en un petit coin, afin de voir la scène à son aise* [2]. Ce petit coin dont parlait le Poussin, c'est l'atelier où se réfugie l'artiste, c'est le cabinet où l'homme de lettres se retire. Les querelles, les séditions, les guerres de la Fronde, n'avaient point le funeste caractère des révolutions dont nous avons été témoins ou victimes; elles n'arrêtaient ni les amours de Ninon ni les inspirations de Corneille; elles n'empêchèrent ni Le Brun de peindre M. le chancelier, ni les grands de la cour de lui demander des tableaux. Jamais l'imagination ne dut être mieux servie par les réalités. Que de scènes à représenter! Que de mouvemens à suivre! Que de caractères, de costumes, de changemens! Que d'aspects différens pour voir les mêmes hommes et les mêmes choses! Mazarin quittait et reprenait les rênes de l'État; Turenne et Condé commandaient tour à tour des Français et des Espagnols; Paul de Gondi conduisait, avec

[1] L'Académie fut créée en 1648, et confirmée en 1655.
[2] N. Poussin, lettre du 17 janvier 1648.

ou sans Monsieur, des intrigues de tout genre; Mademoiselle faisait tirer le canon; madame de Longueville haranguait le peuple; et, pendant ce temps, Le Sueur et Le Brun, établis sur un échafaud de charpente, peignaient le salon de l'hôtel Lambert, regardaient par la fenêtre quel parti triomphait ce jour-là, jetaient au hasard le croquis du courtisan ou du frondeur qui passait sur le quai de l'Archevêché, et s'inquiétaient beaucoup plus de la naissance de l'Amour ou des travaux d'Hercule, que des combats de M. le Prince ou du pouvoir de M. de Beaufort.

La Fronde finit avant les plafonds de l'hôtel Lambert; cela est singulier pour les frondeurs ou pour les peintres; il est à parier toutefois que le regret ne fut pas pour ceux-ci. Les frondeurs se remirent à obéir comme on obéissait alors; Le Sueur exécuta les grands tableaux qui ont donné à saint Gervais et saint Protais une canonisation nouvelle; et Le Brun commença les nombreux ouvrages destinés à Fouquet, nouveau surintendant des finances. Le caractère des deux artistes se retrouvait jusque dans leurs ouvrages : dix ans après, Le Sueur était mort dans le cloître, ne s'occupant que de Dieu et de la gloire que Dieu dispense ; dix ans après, Le Brun peignait pour Louis XIV, était protégé par Colbert, et construisait rapidement l'édifice de sa fortune. Cette fortune devint considérable. Un prix élevé pour chaque tableau, des gratifications nombreuses, une pension de douze mille livres, donnaient à Le Brun une existence égale à celle qu'avaient eue Rubens et Van Dyck. Il est vrai que, vers la même époque, Nicolas Poussin demandait pour un de ses sacremens deux cent cinquante écus romains, et se reconnaissait débiteur de trois écus et trois jules. Le Sueur peignait pour Dieu, le Poussin pour sa gloire, Le Brun pour la cour.

Mais cette cour était celle de Louis XIV ; tout s'y ennoblissait par le caractère du roi. Il rendait, comme Homère, tous ceux qui l'approchaient plus grands que nature [1]. Celui qui

[1] C'est un mot de Bouchardon.

avait si hautement dit : « L'État, c'est moi », acceptait comme un devoir personnel tout ce qui tenait au bien du royaume ou à la gloire de l'État. Le Brun parla un jour devant lui des associations qui existaient à Rome entre les artistes, des fondations qui s'y étaient multipliées pour les voyageurs de chaque nation. Le roi porta sa pensée plus loin que le peintre. A peu de temps de là, un vaste palais était acquis dans le quartier d'Argentina, à Rome. Ce palais était destiné à recueillir, à loger, à entretenir les jeunes gens qui seraient envoyés pour étudier les arts. Ils y trouvaient des modèles, un directeur, une pension honorable, une protection de tous les jours. Ce palais portait sur sa façade nos fleurs de lys royales, et Louis XIV avait fondé l'Académie de France.[1]

Alors s'ouvrait cette ère de triomphes, de fêtes, de miracles, qui étonnèrent l'Europe, illustrèrent la France, et firent entrer, pour ainsi dire, tout ce qui portait le nom de Français dans le partage de l'éclatante gloire du roi. Alors La Fontaine rêvait ses fables et laissait aller ses contes; Racine faisait succéder *Britannicus* à *Andromaque*, et se relevait de *Bérénice* par *Bajazet*; Corneille, abandonné par la faveur populaire, traçait encore dans *Sertorius* et dans *Othon* quelques uns de ces caractères que lui seul avait le droit et la force de prendre; Molière donnait *l'École des Femmes* et *le Misanthrope*, *Amphitryon*, *le Tartufe* et *l'Avare*; Bossuet écrivait l'*Exposition de la Doctrine de l'Église catholique*, préparait les *Discours sur l'Histoire universelle*, et prononçait sur la tombe des reines les oraisons où il semble avoir hérité de la parole de saint Paul; Condé guidait en Franche-Comté les guerriers qui devaient bientôt conquérir la Hollande; Duquesne inspectait les ports où Duguay-Trouin prenait naissance; madame de Sévigné confiait au papier l'immortelle expression de son amour maternel; madame de La Vallière donnait encore à la cour, la plus aimable de l'Europe, le modèle de tout ce qu'il y avait

[1] Les lettres-patentes d'institution sont de 1666.

d'aimable et de gracieux; et Louis XIV, appuyé sur Condé, les yeux fixés sur madame de La Vallière, protégeait Bossuet, récompensait Boileau, soutenait le vieux Corneille, et préparait les magnifiques créations de Versailles de la même main qui devait bientôt signer les traités de Nimègue.

Les arts ni les sciences ne restaient étrangers à ce mouvement d'un grand siècle obéissant à la volonté d'un grand homme : les manufactures de glaces ou de tapisseries s'étaient ouvertes; la fabrication des dentelles et des draps enrichissait les provinces. Les Académies des Sciences et des Belles-Lettres venaient d'être instituées; l'Observatoire s'élevait; Cassini allait mesurer la méridienne, Tournefort recueillir des collections d'histoire naturelle. Perrault construisait la façade du Louvre; Le Nôtre et Mansart s'unissaient pour disposer les plans de Versailles; Le Brun fut appelé à décorer aussi ce magnifique séjour. Colbert les avait choisis tous trois; tous trois se montrèrent dignes et de la faveur du ministre, et de la bonté du monarque. Durant quatorze années, le pinceau de Le Brun fut employé à décorer la grande galerie du palais; il y retraça, sous le voile des allégories, l'histoire du roi, histoire qui ne comptait point encore de revers. Les tableaux de Le Brun furent dignes de cette belle histoire : l'artiste qui avait si largement retracé à nos yeux les triomphes d'Alexandre, n'avait pas à changer de manière en peignant Louis XIV.

Mais ce n'était pas assez de ces travaux pour occuper l'active facilité de Charles Le Brun : depuis long-temps, Colbert avait mis en ses mains la direction de tous les ouvrages que la peinture, la sculpture, les arts industriels, apportaient incessamment au pied du trône. Rien ne se projetait que sur ses avis; rien ne s'exécutait que sur ses dessins : meubles, tableaux, médailles, décorations des maisons royales, gravures ou statues, ou grands ornemens, tout était de son ressort. Sa main se retrouvait dans chaque projet, sa manière dans chaque ouvrage. Moins courtisan que Mignard, moins familier que Le Nôtre, il s'était placé dans une posi-

tion également savante par rapport aux artistes et au roi : sujet soumis de celui-ci ; pour ceux-là, dominateur quelquefois superbe, il régnait sur les arts et rendait hommage de son royaume. Au lieu d'élèves, il s'était fait des sujets : l'école lui était soumise ; l'Académie de Peinture le reconnaissait en quelque sorte pour directeur perpétuel ; l'Académie de Saint-Luc l'avait choisi de loin pour être son prince. Premier peintre du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, anobli par des lettres-patentes, enrichi par de constantes libéralités, il voyait la fin de sa vie s'écouler dans une magnificence que secondait merveilleusement son caractère. Mais quel est l'artiste sans désappointement, et l'homme sans chagrins de vanité? Colbert vint à mourir ; Louvois lui succéda dans la charge de surintendant des bâtimens, Louvois, le protecteur de Mignard et l'ennemi de ceux qu'avait aimés Colbert. Il restait à peindre une partie des appartemens de Versailles ; Mignard en fut chargé tout d'abord, et, comme trente ans auparavant, Le Brun se trouva forcé, par un voisinage nécessaire, de supporter la présence et les succès d'un rival. Des fenêtres de la galerie, les deux peintres voyaient un plus beau spectacle que celui dont on avait été témoin à l'hôtel Lambert : ce n'étaient plus des frondeurs en manteau court, des artisans traînant une grande épée, des bourgeois chargés du hausse-col militaire, des rassemblemens, des émeutes, des figures animées, pittoresques, émues de mille passions différentes ; c'étaient des voitures à la portière basse, traînées par des chevaux paisibles, des habits plus longs et moins élégans, une compagnie des gardes en grand uniforme, des courtisans habitués à la paix des cours, un roi de cinquante ans, chez qui la majesté remplaçait le mouvement de la jeunesse ; c'était un état de repos, de gravité, que fait sentir le progrès de l'âge. On en eût retrouvé la trace jusque dans ses tableaux. Les figures élevées, les fraîches compositions dont avait été embelli l'hôtel Lambert, faisaient place à des compositions plus calculées, à des expressions de têtes moins suaves ; et celui qui jadis avait

pris l'avantage sur Le Sueur, allait céder la place à Pierre Mignard.

Peu d'années après, en effet, il fallut songer à cette fin de toutes choses, à cet abandon d'une vie mortelle, récompensé par l'immortelle vie, dont l'image est souvent absente de nos yeux, et dont la nécessité reste toujours présente. Une maladie de langueur suspendit l'activité, endormit le talent, et finit par éteindre l'existence de Charles Le Brun. Il mourut le 12 février 1690, long-temps comblé d'honneurs, alors fatigué des traverses qui s'étaient accumulées sous ses pas, envié de ceux qui avaient été ses émules, jugé sévèrement par ceux qui lui survécurent, peu âgé encore, et triste peut-être d'avoir tant vécu. C'est ainsi qu'on meurt: c'est même ainsi qu'on achète la gloire.

Charles Le Brun fut un peintre d'un grand mérite. Il n'a ni l'énergie de Michel-Ange, ni la pensée profonde du Poussin; il ne compose pas comme Paul Véronèse, et ne peint pas comme Rubens; mais il a de l'habileté, de la grandeur, une facilité surprenante, un bel ajustement, des parties largement exécutées. On l'a beaucoup loué de ses recherches d'érudition; il eût mieux valu pour lui qu'il cherchât le beau style, le style de Raphaël, celui dont les maîtres nous avaient naguère rouvert la route, trop abandonnée aujourd'hui. Il nous importait peu que la tête d'Alexandre fût conforme ou non à la médaille sur laquelle Le Brun l'a prise [1], comme il importe peu à ceux qui admirent Léonard de Vinci que les apôtres soient assis, au lieu d'être couchés à la table de la cène : ce qui importait alors, c'est que le cenacolo fût admirable d'invention et d'expression; ce qui eût importé, c'est que Le Brun n'eût eu que de beaux caractères de tête, une couleur animée, une peinture ferme et transparente. Le Sueur n'est pas toujours grand coloriste; Paul Véronèse a quelquefois, dans ses vastes machines, des parties un peu

[1] Et tout le monde sait qu'il se trompa; il prit la figure de Minerve pour celle du roi de Macédoine.

confuses; mais quelle grâce angélique dans l'un! quelle vigueur, quelle magnificence dans l'autre! Nous n'avons pas peut-être le droit de rapprocher Le Brun des princes de l'art: il n'est pas sur leur ligne; il n'est pas même de leur école. Pour lui rendre ce qui est dû à sa mémoire, il faut encore lui accorder beaucoup d'éloges; il faut louer sa profonde connaissance de l'anatomie et de la physionomie humaine, la richesse de ses compositions, la fertilité dont il donna tant de preuves, l'espèce de grandiose qu'il prit soin de conserver. Le Brun était bien plus qu'un habile homme, et si sa manière a dégénéré quelquefois en affectation, si sa couleur n'est pas toujours assez franchement préparée, on doit en attribuer quelque chose à la pente insensible qui nous conduit à chercher autre chose que les meilleurs módèles, à descendre du point le plus élevé, à remplacer la vérité par l'exagération. La perfection n'a qu'un point et ne dure qu'un jour; un seul homme l'a trouvée dans l'art de la peinture; c'est celui dont on a dit: « Quand il eut fermé les yeux, la « peinture demeura comme aveugle. » [1]

Charles Le Brun était né le 22 mars 1619. Il fut inhumé à l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonneret, dans la chapelle et à côté de la tombe où il avait fait représenter sa mère, soulevant le drap mortuaire, et se réveillant à la voix de l'ange du dernier jour. Il y avait là du moins une idée touchante: le fils allait reposer sous l'abri de celle qui lui avait donné le jour, et la mère, en répondant au terrible appel du jugement, semblait encore prier pour le fils qui était venu la rejoindre.

Le comte A. de Pastoret.

[1] *Quando gl'occhi chiuse, ella quasi cieca rimase.* — Lettre de Bath. Castiglione, du mois d'avril 1520. — Quatremère de Quincy, *Vie de Raphaël*, p. 387.







MOLIÈRE

(JEAN-BAPTISTE POQUELIN DE),

NÉ A PARIS, EN 1620; MORT A PARIS, EN 1673.

JEAN-BAPTISTE POQUELIN naquit à Paris, en 1620, dans une maison que vous pouvez voir encore toute recrépie et toute décrépite sous les piliers des Halles, et surchargée d'une inscription en lettres d'or, sur un marbre noir. Son père, Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre et tapissier chez le Roi, s'était flatté que son fils le remplacerait dans ses droits, priviléges, spéculations et prérogatives. Le père de Molière l'avait fait pour être tapissier : le génie de Molière en décida autrement. Son père négligea d'abord de l'envoyer au collége; mais son grand-père l'ayant mené voir la comédie à l'hôtel de Bourgogne, la comédie, telle qu'on la jouait alors, fit sentir à cet enfant qu'il y avait autre chose à faire dans le monde que des fauteuils. Voici donc qu'il demanda à aller au collége, parce qu'il était allé à la comédie; à proprement dire ce furent les comédiens de l'hôtel de Bourgogne qui l'envoyèrent chez les Jésuites, jusqu'à ce que les Jésuites à leur tour le renvoyassent à l'hôtel de Bourgogne.

A ce collége des Jésuites le jeune Poquelin se trouva lié d'esprit et de cœur avec Armand de Bourbon, prince de Conti, avec Chapelle, cet homme d'esprit qui s'est immortalisé par la moitié d'un petit volume in-12 moitié prose moitié vers, qui a été jugé un chef-d'œuvre on ne sait pourquoi; enfin avec Bernier, le même qui a fait un voyage aux Indes. Bernier, Chapelle et Poquelin eurent pour maître un homme de génie, qui s'appelait Gassendi, et qui n'eut rien de plus pressé que de leur enseigner la philosophie d'Épicure. C'était

en ce temps-là une philosophie à part, qu'on enseignait à tout le monde, voire même on l'enseigna à Ninon de Lenclos, qui depuis en devint le souverain pontife en cornette.

Quand le jeune Poquelin sut de l'antiquité tout ce qu'il en devait savoir, quand il eut lu Aristophane, Plaute, Térence, tous ces maîtres de la comédie passée, qui furent ses maîtres pendant un jour, et qu'il a laissés si loin, Molière se mit à demander où était la comédie? En ce temps-là la comédie n'était nulle part. Louis XIII n'était ni un homme à la comprendre, ni un roi à la protéger. Le vrai roi de ce temps-là, le cardinal de Richelieu, cet homme tout rouge, était tout au plus à la hauteur de la tragédie, et encore fallait-il qu'il fût lui-même son poète, si bien qu'il préférait une scène de sa tragédie de *Mirame* au *Cid* du grand Corneille. Quant au grand Corneille, tout empreint du vieux levain de la Ligue, il avait fait de la tragédie française une passion tantôt romaine, tantôt espagnole et jamais parisienne. *Le Menteur* est bien une comédie, mais c'est une comédie d'intrigue, et non pas une comédie de mœurs. En ce temps-là l'étude des mœurs était une étude tout-à-fait inusitée : La Bruyère lui-même ignorait son génie, et c'était à peine s'il commençait à lire et à traduire Théophraste; quant au théâtre proprement dit, il n'y avait pas de théâtre. Il y avait quelques bateleurs courant les villes, tantôt à l'étranger, tantôt en France, et jouant tant bien que mal les pièces de Hardi, de Marie Chrétien et de Balthazar Baro. Du reste ni esprit, ni style, ni observation, ni instruction, ni goût, ni décence, ni art, ni rien de ce qui fait la comédie, cet art le plus difficile de tous les arts; mais de la verve, du gros sel, de la vieille gaîté qui datait de la reine de Navarre et du roi Louis XI, de bons gros mots, des intrigues sans fin, de longs *quiproquo* dans la nuit, infiniment de coups de bâton et de coups de pied au derrière, des commères égrillardes et une foule de maris trompés : telle était la comédie de ce temps-là.

Eh bien, cette comédie, tout informe qu'elle était, ce grossier et ignoble canevas, ne fit pas peur au jeune Poquelin! A

peine sorti des Jésuites, encore tout imbu de l'esprit, de la fine et élégante plaisanterie et de l'atticisme parfait de Térence, Poquelin n'eut ni haine ni mépris pour notre vieille comédie française. Il est vrai que c'était là de la méchante comédie ; mais quelquefois aussi c'était de la vraie gaîté : cette gaîté suffit à notre jeune grand homme. D'abord il forma une compagnie de quelques jeunes gens d'esprit et d'humeur aventureuse avec qui il jouait la comédie çà et là, où ils pouvaient ; tantôt au faubourg Saint-Germain, tantôt dans le quartier Saint-Paul. Bientôt, encouragé par quelques succès, il prit la chose au sérieux, si fort au sérieux, qu'il abandonna le nom de son père pour celui de Molière, qui est devenu le plus grand nom du monde littéraire et philosophique de tous les pays et de tous les temps.

Sur ces entrefaites arrivèrent les guerres civiles, les barricades, les luttes du parlement contre la cour, M. de Retz, M. de Beaufort, madame de Longueville, toutes ces courtes, aimables, spirituelles et peu sanglantes folies, dans lesquelles furent déployés, en pure perte, tant de courage, tant de talens, tant de grands noms, tant de vertus chevaleresques, tant de haines qui devaient être éternelles ! Molière voyant la ville et la cour divisées, eut bientôt pris son parti ; il dit adieu à Paris, et il partit pour la province. A présent le voilà tout-à-fait comédien nomade ; tantôt haut, tantôt bas, vivant au jour le jour ; enthousiaste, observateur, amoureux, compositeur, comédien, riant, jouant, pauvre et riche ; mais heureux ! heureux ! Il avait des compagnons gais et fous, ces compagnons avaient des compagnes vives et jolies ; dans ce temps-là l'état de comédien avait cela de bon, que c'était un état à part, un état réprouvé, un état d'excommunié, en un mot une profession distinguée parmi toutes les autres. Aussi quelle joie c'était pour ces hommes à part de se moquer en plein théâtre des ridicules, des vices et des catastrophes conjugales de ce monde imbécile qui les applaudissait de toutes ses forces, qui se faisait excommunier pour eux en même temps qu'il les honorait si fort par ses mépris et par ses dédains !

Dans les courses dramatiques de Molière son génie s'éveilla, comme s'éveille le génie de l'observation, peu à peu. Il écrivit, ou plutôt il improvisa d'abord quelques comédies auxquelles il attachait peu d'importance, c'étaient plutôt des proverbes que des comédies, et, pourvu qu'il entendît son monde rire aux éclats, peu lui importait ce que deviendraient les premiers essais de son génie. Il a fait représenter ainsi un grand nombre de pièces dont il ne se souvenait pas lui-même : *le Docteur amoureux*, *le Médecin galant*, *la Jalousie du Barbouillé*.

Ce fut à Lyon, en 1653, que Molière fit jouer sa première comédie régulière, *l'Étourdi;* il avait avec lui plusieurs comédiens habiles, *Gros Réné*, dont il a emprunté le nom pour le mettre dans une comédie, Duparc et sa femme, mademoiselle Debrie, fort jolie blonde aux yeux bleus, et la Béjart. A Lyon, *l'Étourdi* eut un succès d'intérêt; mais on n'osa pas y rire avant que Paris eût donné l'exemple. De Lyon Molière et sa troupe se rendirent aux États de Languedoc, où gouvernait, ou plutôt où régnait son ancien condisciple le prince de Conti. Le prince reconnut dans Molière un camarade; il le protégea de toutes ses forces. Molière joua, devant lui, *l'Étourdi*, *le Dépit amoureux* et *les Précieuses ridicules*, qui, à proprement dire, est la première comédie de Molière, puisqu'il entrait pour la première fois dans l'étude des mœurs contemporaines. Il fallait bien du courage pour attaquer, dans *les Précieuses*, cette toute hargneuse et toute puissante société de l'hôtel de Rambouillet, dans laquelle Bossuet lui-même n'avait pas dédaigné de prononcer son premier sermon !

Quand il eut parcouru toute la province, Grenoble, Lyon, Rouen, qui ne s'appelait pas encore la patrie du grand Corneille, Molière revint à Paris, son domicile. A Paris, Molière retrouva le prince de Conti, qui, par Monsieur, frère du Roi, lui donna accès auprès de cette intelligence couronnée qui avait nom Louis XIV. Le Roi, à la sollicitation de son frère, fit élever à Molière et

à sa troupe un théâtre dans la salle des gardes, au vieux Louvre.

Le jour où débuta sa troupe, Molière s'avança sur le théâtre, et là, il fit à Louis XIV un petit discours dans lequel il le remerciait de ses bontés, et il finit par demander la permission de jouer, après la tragédie (la *Mort de Nicomède*), une petite pièce dont il était l'auteur. Acteurs, pièce et discours, tout réussit à souhait, et de ce jour la troupe de Molière s'appela *Troupe de Monsieur,* du nom de son protecteur.

Du temps que le cardinal de Richelieu était le maître, il avait eu la fantaisie d'être poète, et comme rien ne lui était impossible, il avait fait une tragédie. Pour faire jouer cette tragédie, le Cardinal-Ministre avait élevé au Palais-Royal une belle salle qui n'avait guère été employée; on donna cette salle à Molière. C'est là qu'en moins de quinze ans il a fait représenter trente comédies, dont la plupart sont des chefs-d'œuvre. C'est là qu'il a prodigué à un public idolâtre, attentif, intéressé, récalcitrant quelquefois, mais soumis bien vite, toutes les ressources du génie le plus abondant et le plus infatigable. C'est là que vint se former le public parisien; là qu'il apprit ce que c'était que le théâtre; là que furent vaincus et surpassés les plus grands moralistes de l'antiquité, et de tous les temps. Songez donc à cela, trente pièces de Molière en quinze ans! Sganarelle se montre le premier : Sganarelle, l'homme du peuple qui a lu les vieux fabliaux et les vieux contes, et qui a peur! Puis vinrent et se montrèrent sur le théâtre tant de chefs-d'œuvre : *l'École des Maris,* qui a laissé si loin les *Adelphes,* le chef-d'œuvre de Térence! Là, vous voyez Agnès, Agnès si innocente, si jolie; si pure et si plaisante! Agnès, qui peut aller de pair avec toutes les femmes de Shakspeare! *Les Fâcheux,* cet intermède si plein d'esprit auquel travailla Louis XIV; *l'École des Femmes,* où se trouve ce vieillard si aimable et si bon; *la Critique de l'École des Femmes,* cette espèce de second acte ajouté aux *Précieuses ridicules, l'Impromptu de Ver-*

sailles, qui n'est autre chose que Molière défendu par Molière lui-même, et devant le Roi; *le Mariage forcé*, qui n'est qu'un perpétuel éclat de rire; mais quel rire! et dans laquelle pièce Louis XIV dansa; *l'Amour Médecin*, fait en cinq jours; le prélude de cette guerre admirable que Molière livra aux médecins de son époque; *Don-Juan*, ce chef-d'œuvre qui plus tard fit envie à Mozart et à lord Byron, et que ni Mozart ni lord Byron n'ont pu faire oublier; *le Misanthrope*, hommage d'un homme de génie rendu à la vertu la plus difficile et la plus rare, la vertu des courtisans; *le Médecin malgré lui*, qui a eu l'honneur et le bonheur de soutenir *le Misanthrope*, et que *le Misanthrope* soutiendrait à son tour si *le Médecin malgré lui* avait besoin de soutien; *Amphitryon*, qu'il a dérobé à Plaute, et dont le vers souple et facile, moqueur et sceptique, philosophique et fou, est tout-à-fait un style à part, même dans les différens styles de Molière; *l'Avare*, qui avait d'abord été *l'Avare* de Plaute, mais qui devint, et qui est resté, et qui restera toujours l'Avare de Molière : l'Avare, dont la prose est aussi remarquable que sont remarquables les vers d'Amphitryon; *George Dandin*, qui est devenu un proverbe en trois actes, qui a pris sa place, une place distinguée et méritée, dans la sagesse des nations. Arrêtez-vous; voyez-vous de loin venir cet homme au doux sourire, au vertueux maintien, au regard faux et louche, le ciel dans la bouche et l'enfer dans le cœur : c'est Tartufe! c'est la plus grande, la plus impérissable et la plus audacieuse création de Molière. Ce jour-là Molière s'est placé à côté de Luther. Si Luther avait assisté à la représentation du *Tartufe*, Luther n'aurait pas fait son schisme; il aurait cru l'église assez corrigée et l'hypocrisie assez punie. Le *Tartufe* est à la comédie ce que le Cid fut à la tragédie; l'étonnement qu'il a produit dure encore. On reste confondu en songeant que le Tartufe est joué au milieu du dix-septième siècle, sous le règne de Louis XIV et presque sous le regard de Bossuet! On est confondu quand on songe que depuis le commencement des siècles, quand Montaigne et surtout

quand Pascal ont regardé, une lanterne à la main, le visage de tous les hommes, recueillant leurs moindres passions et leurs vices les plus cachés, personne, avant Molière, ne s'est rencontré qui ait pu, ou qui ait osé signaler ce vice-là : l'hypocrisie religieuse! Et ce que n'a pas fait Pascal dans son livre, Molière l'a fait sur le théâtre. Il a montré sur le théâtre l'hypocrite; il l'a voué à l'exécration de tous les honnêtes gens de tous les siècles; il vous a fait son signalement de la tête aux pieds, et il l'a mis nu du haut en bas, afin qu'à l'avenir vous le reconnaissiez à sa peau; il vous a dit qui il était, ce qu'il était, où il était, comment il était fait, et quel nom il porte et quel est son valet. Il l'a écrasé; il l'a plongé dans la fange; il l'a fait écumer de rage sous son pied tout puissant, pendant que lui, Molière, restait toujours serein et calme. Molière aurait tué l'hypocrisie, s'il était donné, même à Dieu, d'ôter à l'humanité un seul de ses vices. Il y a des gens qui vont vous vanter le courage de Bossuet, parce que, du haut de la chaire évangélique, Bossuet osa envisager Cromwell! C'est du haut de son théâtre que Molière envisage l'imposteur! Enfin rappelez-vous que, pendant que Molière lutte corps à corps avec l'hypocrisie vivante, Bossuet n'a pas osé nommer une seule fois Cromwell, qui était mort depuis long-temps!

Après *l'Imposteur,* qu'a fait Molière ou plutôt que n'a-t-il pas fait? Il a fait *Monsieur de Pourceaugnac,* cette admirable plaisanterie où la province est abandonnée en pâture aux risées de la capitale; il a fait *le Bourgeois gentilhomme,* où le bourgeois a le plaisir de voir le gentilhomme jouer le rôle d'un escroc, pendant que le gentilhomme a le plaisir de voir le bourgeois si mal à l'aise dans l'habit de gentilhomme; il a fait *les Fourberies de Scapin*, qui lui ont valu un vers injuste de Despréaux, et qui ont arraché à Despréaux ce fatal *peut-être* qui est dans l'*Art poétique,* cet ouvrage presque parfait, une aussi grande faute que l'absence de La Fontaine.

> C'est par là que Molière illustrant ses écrits,
> *Peut-être* de son art eût emporté le prix, etc.

Il a fait *les Femmes savantes,* ces pédantes odieuses et ridicules dont il a si habilement racheté les méchancetés par cette charmante et simple Henriette, l'idéal d'une jeune personne bien élevée, naturelle et sensée; il a fait *la Comtesse d'Escarbagnas,* qui est une très bonne plaisanterie, et *le Malade imaginaire,* qui est mieux qu'une plaisanterie, et dans lequel vous trouvez beaucoup de scènes dignes de la haute comédie; sans compter *les Amans magnifiques, la Princesse d'Élide, le Sicilien, Don Garcie de Navarre,* etc. Voilà ce qu'il a fait jusqu'au jour où, victime de son dévouement et de sa pitié pour un confrère malheureux, il s'efforça de jouer le rôle du *Malade imaginaire,* tout malade qu'il était. Vous savez ce qui arriva. A ce moment si comique où le malade dit *juro!* un vaisseau se rompit dans sa poitrine, et il mourut sur son théâtre, ce grand homme, si grand par le cœur, si grand par le génie; le plus bel esprit, le plus grand philosophe, le plus grand écrivain du dix-septième siècle, et par conséquent de tous les temps.

Molière est un de ces hommes si populaires, que toutes les mémoires, même dans la foule, ont retenu, sans savoir comment, les moindres anecdotes de cette vie si honorable, si honorée, si occupée et si remplie. Le premier venu, si vous l'interrogez, vous dira comment Louis XIV l'aima, et le protégea, et le défendit, et le fit souper un jour à sa table; comment son médecin avait nom Chauvilliers. « Quand je suis malade, il vient me voir, nous causons en« semble; il m'ordonne des remèdes, je ne les fais pas et je « guéris. » Comme il avait le premier encouragé Racine en lui avançant de l'argent sur une mauvaise tragédie; comment il était l'ami de Despréaux, de Chapelle, de Desbarreaux, du grand Condé, qui était aussi l'ami de Bossuet; et quelle charmante vie on menait à sa maison d'Auteuil! comment il faisait la charité et l'aumône à tous venans, aux comédiens ruinés, aux pauvres dans la rue, si bien que le pauvre lui rapportait son louis d'or, croyant que son bienfaiteur s'était trompé; comment il fut malheureux en mé-

nage; comment il sut être riche par lui-même, et indépendant de toute faveur du Roi; comment enfin il se montra toujours le meilleur, le plus affable, le plus indulgent, le plus grand des hommes; oui, en vérité, il n'est pas un passant dans la rue qui ne vous raconte tout cela. Molière est pour les hommes faits ce que La Fontaine est pour les enfans.

Pour me résumer, et comme je le disais tout à l'heure, ce grand nom de Molière n'a pas d'égal dans le monde littéraire. C'est la plus immense gloire des âges poétiques. L'art de la comédie, dont il est le dieu, est le plus difficile de tous les arts. Si le dix-septième siècle est supérieur à ce que nous sommes convenus d'appeler les grands siècles, c'est surtout par Molière. Mais aussi quelle immense étude! quelle vie agitée! quelle profonde observation, et à quelle époque, et dans quelles mœurs! Ajoutez aussi : quelle philosophie! quel scepticisme à une époque croyante! quel admirable style; souple, varié, moqueur, plein de verve, de bonhomie, de franchise, de grâce; et facile, facile comme une improvisation de génie! Voilà pour le poète; et si vous étudiez l'homme privé, quel noble cœur! quelle belle âme! quel admirable sang-froid! Molière, bon camarade, homme excellent, charitable, mélancolique, amoureux de sa femme comme Racine était amoureux de sa maîtresse, mourant en héros; Molière, le seul homme de lettres de son temps qui ait compris toute la dignité de son état, le seul qui se soit fait une vie indépendante au milieu de tous ces poètes, pauvres diables de génie qui, après avoir touché les pensions de Fouquet, tendaient la main avec non moins d'abandon aux magnifiques pensions du grand Roi.

Comme moraliste, comme historien de son époque, comme le plus grand divertisseur d'une nation éclairée, comme dix-septième siècle surtout, on ne saurait rien trouver d'égal à Molière. Molière, il est vrai, est un écrivain de l'école de Corneille, vif, hardi, énergique, acceptant toujours le mot propre, tel qu'il est; mais c'est là toute la ressemblance.

Corneille est un vieux ligueur qui est peu influencé par la cour du grand Roi. Racine est un élégant courtisan qui ne s'occupe guère que de la cour, de ses décens plaisirs, de ses décentes amours; Molière seul, sans rien conserver du levain de la Ligue, s'est préservé en partie du musc de la cour; Molière sent autant le peuple que Corneille, et moins le Roi que Racine; Molière, c'est le peuple posé, honoré, riche, ricaneur; c'est le peuple qui bat des mains à la représentation de ses ridicules et de ses vices, à condition qu'on n'y épargnera ni les vices, ni les ridicules de la cour. Aussi, voyez comment pose le peuple devant Molière! Avec quelle admirable complaisance il se montre tout nu à son peintre! Non seulement le peuple, mais le salon; non seulement le salon, mais la cour; tout cède à l'inflexible historien, tout se soumet à cette sévère et rieuse censure, tout cède, excepté l'Église; mais il en était du *Tartufe* comme des *Provinciales*, comme plus tard de la *Confession du Vicaire savoyard*, l'Église elle-même devait céder.

Est-il, je vous prie, un plus beau spectacle que les commencemens de Molière? Molière, poète-enfant, savant comme on l'était au dix-septième siècle, se fait jour dans son art malgré tous les obstacles; vagabond comme Thespis, il devine la comédie comme Thespis, il trouve la comédie partout, à la porte des villes, dans les villages, sur les grands chemins, aux jours de foire, traînant la comédie naissante dans cette France sérieuse qui n'avait même pas entendu parler du *Menteur* de Corneille. Oui, c'était là une belle et dramatique vie pour notre héros! A peine échappé à l'enseignement sévère des Jésuites, tout rempli des souvenirs d'Aristophane et de Térence, beau jeune homme à l'œil vif et noir, le voilà qui se livre a tous les enchantemens de la vie du comédien nomade; vie charmante dont Scarron a fait la caricature et dont Gœthe a retracé l'idéal dans son *Wilhem Meister*. Quelle différence et en même temps quelle frappante ressemblance entre Molière et Shakspeare! Tous deux, poètes dramatiques au même degré, s'échappent de leurs

liens aussitôt qu'ils le peuvent; mais l'un, inculte génie, quitte les bords de l'Avon pour la tumultueuse cité d'Élisabeth; l'autre, poète savant, quitte la ville pour la province, et ils apprennent, l'un à la ville, l'autre hors de la ville, ce qui leur manque. Ils trouvent l'art où ils l'ont cherché : l'un apprend à la ville les vieilles et sanglantes annales de la joyeuse Angleterre; l'autre apprend en voyage les mœurs, les attitudes, les habitudes, les allures bourgeoises de la vieille France; il s'essaie à faire rire avec le vieil esprit français avant qu'il trouve des ressources inouïes dans sa comédie à lui; il est comédien avant d'être poète comique. Ainsi ont fait les fondateurs de la comédie grecque; ainsi a fait le roi du théâtre anglais; ainsi ces grands génies se sont expliqué à eux-mêmes, en l'exerçant par eux-mêmes, ce grand art d'arracher le rire ou les larmes, ce grand art d'intéresser et d'émouvoir tant de gens venus de si loin et de côtés si opposés, tant de spectateurs, de fortunes si diverses, d'ambitions si différentes, si étrangers les uns aux autres; paysans, bourgeois, grands seigneurs, princes et guerriers. C'est ainsi que Molière a commencé.

Une fois qu'il eut trouvé ce grand secret, cet *arcanum* après lequel tant de gens ont couru depuis Molière sans pouvoir l'atteindre, Molière comprit d'un coup d'œil toute sa vocation. Il savait faire la comédie, il était sûr de sa découverte, restait à présent à en faire l'application. Pour cela son théâtre ne lui suffit plus. Le monde qu'il parcourt n'a plus assez d'originaux. A présent il a besoin de la ville à son tour; il a besoin de ce Paris qui va devenir le Paris de Louis XIV; il a besoin de cette cour qui est toute la France, pour cent ans au moins. Aussitôt le chariot de Molière change de route; Molière est à Paris. Encore tout barbouillé de sa lie native, il descend chez un prince du sang, le jeune prince de Conti, son camarade de collége. Conti l'embrasse sans avoir peur de la lie comique. Conti reconnaît son camarade une seconde fois; il lui promet son appui, il lui fait avoir un privilége, un privilége contre l'hôtel de Bourgogne, un privilége contre le théâtre qui a donné *le Cid* à la France. Molière, hardi et

comptant sur lui-même, sur lui seul, élève autel contre autel. Le siècle de Louis XIV s'agrandit de moitié : la comédie a son temple et son dieu comme la tragédie a son temple et ses dieux.

Vous comprenez combien ce fut alors une belle et glorieuse existence pour Molière ! Il était roi, lui aussi ! Il était le maître de son théâtre. Il avait joui de sa première jeunesse, comme tous ceux qui savent en jouir, au hasard; il s'était abandonné en poète à ce ravissant métier de l'acteur comique, quand il est jeune et beau ; quand il est entouré de jeunes et vrais camarades, et qu'il se sent du feu à la tête et au cœur. L'art du comédien, cette poésie du second ordre, avait merveilleusement servi les comédies naissantes de Molière; mais une fois directeur et poète, le comédien n'eut plus que la seconde place. Le comédien s'efface devant le flagellateur de son temps. Pour premier service, Molière, le savant, le grammairien, le latiniste, le lecteur de Montaigne, de Froissart et d'Amyot, Molière venge la langue des perfections de l'hôtel de Rambouillet; la ville et la cour applaudissent ; l'hôtel de Rambouillet, avant Molière, tenait de la ville et de la cour ; après *les Précieuses,* la cour jette l'hôtel Rambouillet à la ville, la ville le renvoie à la cour. Une voix du vieux parterre (il y avait déjà un vieux parterre, pendant qu'aujourd'hui il n'y en a plus) crie à l'auteur : *Courage!* De ce jour-là Molière est un pouvoir; or, dans ce temps-là il n'y avait que deux pouvoirs dans l'État, Molière et le Roi. Bossuet lui-même n'était pas un pouvoir.

Comment Molière devint un pouvoir, je le sais. Il servit au grand Roi à achever l'œuvre de Richelieu, la soumission de la noblesse. Richelieu, ce terrible faucheur d'aristocratie, avait délivré la royauté de tous les hauts seigneurs qui se plaçaient si imprudemment devant son soleil; mais il avait négligé le reste; sa baguette avait fait grâce aux têtes peu élevées. Les pavots épargnés par Tarquin offusquèrent encore Louis XIV. Il ne pouvait les frapper de la hache, ceux-là ; il l'aurait pu qu'il ne l'aurait pas fait, car c'était un Roi hu-

main, poli, homme de cœur, et trop grand seigneur pour vouloir être bourreau; en revanche, il s'estima heureux de les atteindre par le ridicule. Molière devint l'exécuteur des petites œuvres du Roi; il frappa impunément, et au grand plaisir de Louis, sur les petits marquis, les petits barons, les chevaliers, les élus et les femmes d'élus, et les baillives; il frappa à droite et à gauche, à tort et à travers; il les fouetta jusqu'au sang, Louis l'encourageant, Louis applaudissant et riant aux éclats, faisant semblant d'en être fâché quelquefois, et lui ordonnant tout bas de continuer. Ainsi Molière commença sa haute mission; il faut avouer que ces marquis, ces barons, ces Mascarilles en velours et en épée, toute cette petite cour qui lui était livrée avec tant de goût et de grâce par le Roi lui-même, et dont il fit une si franche lippée, tout cela c'était chose merveilleuse à lui exercer la main. Ainsi commença la popularité de Molière : pour être populaire, on ne pouvait mieux commencer.

Bientôt sa pensée s'agrandit, il s'éleva au *Misanthrope;* il osa lutter avec la vertu elle-même, et la regarder en face, et soulever son manteau pour découvrir s'il y avait sous le manteau de l'homme riche autant de faste que sous le manteau troué de Diogène. C'est ainsi que Molière a trouvé Alceste, Alceste, le grand seigneur des histoires d'autrefois, Alceste, qu'on pourrait comparer à un beau calque du sire de Montagne, le grondeur Alceste, si bon, si noble, si ingénieux, si amoureux, si éperdument, si délicieusement amoureux; et amoureux de qui, je vous prie, admirez cela, amoureux d'une Française! Jusqu'à Molière, tous les amans de nos théâtres, même nos amans français, ne sont amoureux que de femmes espagnoles; toutes les femmes du vieux théâtre sont espagnoles; elles ont des jalousies à leurs fenêtres, des duègnes à leur côté, et leurs tuteurs pour futurs; elles s'enflamment à la première vue, elles donnent des rendez-vous dans la nuit à leurs amans; elles sont fidèles à ces amans jusqu'au mariage. Célimène tout au rebours : elle aime, elle n'aime plus, elle aimera peut-être; demandez-lui

où est son cœur? elle ne sait pas; en attendant elle plaisante, elle jette ses regards de côté et d'autre, elle médit sur tout le monde et sur toutes choses. Oh! la belle Française, la vraie Française! Coquette, spirituelle, jolie, frivole, méchante, ayant des griffes! Quel auteur dramatique a trouvé une pareille femme, je vous prie? Personne! personne ne l'avait trouvée avant Molière; Molière est le premier qui l'ait vue. Vous l'avez vue, Molière? où donc l'avez-vous vue? Est-ce à la cour? est-ce à la ville? est-ce chez Ninon de Lenclos ou chez madame de Sévigné? Mais quittez Célimène, portez plus bas vos regards : voici Molière qui salue madame Jourdain, cet autre type tout français; c'est ainsi que le poète comique est créateur!

Car vraiment ceci est à remarquer. Ce fut une grande originalité à notre poète de mettre des Français sur la scène. Quand Molière vint, il n'y avait de Français nulle part, ni dans nos livres, ni dans nos tableaux, ni dans nos romans, ni surtout sur notre théâtre. La tragédie, avant d'avoir des personnages français, a attendu jusqu'à Voltaire. Molière ne nous a pas fait attendre si long-temps. Gestes, costumes, patois, jurons, superstitions, délicieuses bêtises, il nous a tout donné. Il nous a donné le *Bourgeois gentilhomme!* Puis il s'est jeté sur des corporations entières. Il a lutté avec les médecins jusqu'à la mort, chose inouïe! Puis, quand il était fatigué, il se rejetait avec délices dans l'antiquité, objet de ses études, et dans la vieille farce française, qui devait lui rappeler souvent sa vie errante! Alors sa verve ne tarissait pas. Avec un mot il faisait une comédie. Le *donec gratus* d'Horace défrayait tout *le Dépit amoureux,* cette charmante comédie qui a produit tant de charmantes scènes; *l'Avare* du théâtre latin apparaissait sur notre scène, agrandi, complété, renouvelé, admirable! En fait de farce, il nous a donné plus de héros que tout le théâtre espagnol, si fécond, n'en trouva jamais. Sganarelle, Orgon et Scapin, que sais-je? les uns vieux, les autres jeunes, espiègles, imbéciles, ivrognes, amoureux, pendards; et enfin *M. de Pourceau-*

gnac! Tout ce qu'on demandait à cet homme, on était sûr de l'obtenir sur-le-champ : rire ou larmes, comédie ou drame, poésie, satire, morale, bouffonnerie. Quel sublime bouffon! puis quel dramaturge : Don Juan! puis quel charmant peintre de genre! Allez voir la jeune Agnès! Agnès, charmante enfant, aussi intéressante que le jeune Arthur de Shakspeare : *Ne brûle pas mes pauvres yeux, Hubert!*

Quant au Tartufe, Tartufe est une œuvre d'apostolat. Celui qui a fait Tartufe s'est élevé jusqu'au sacerdoce; l'hypocrisie est encore là un de ces vices des sociétés modernes dont l'antiquité se doutait à peine, odieux vice qui méritait une histoire à part; or cet historien ne pouvait être que Molière, soutenu de toute la bienveillance du grand Roi!

Ne voilà-t-il pas que je me livre une dernière fois à tout mon enthousiasme pour ce grand homme! Mais aussi quel homme admirable dans toutes les périodes de sa vie, vie d'artiste, vagabonde, échevelée, pauvre et pleine d'espoir; heureuse vie! Puis, vie de poète d'un grand siècle, occupée, sévère, laborieuse, enviée, accusée; glorieuse vie! Il est beau sans doute d'être entouré d'ennemis; de jeter à pleines mains le ridicule autour de soi, de flétrir des vices, d'arracher d'insolens masques, de forcer à la retraite la sottise qui se pavane, de châtier Cottin et Tartufe; mais peu à peu l'envie grandit, la haine grandit avec les vices; on est assailli de toutes parts, le courage succombe. Heureusement pour Louis XIV il fut l'ami de Molière, il lui parla souvent à l'OEil-de-Bœuf, il lui permit de faire son lit trois fois par an; un soir il l'invita à souper avec lui en pleine cour. Honneur au Roi!

Après les jours de plaisir et de gloire pour Molière, après ses succès au théâtre, ses dîners à Auteuil avec Racine, avec Despréaux, et La Fontaine, aussi artiste que Molière, et cet heureux ivrogne de Chapelle, qui s'est accroché à tant de célébrités à force d'ivrognerie, viennent pour Molière les jours mauvais. Les cabales, les non-succès, les chagrins domestiques surtout, et l'horrible conduite de sa femme. Molière n'avait rien com-

pris à sa femme, quand il la prit, comédienne séduisante et jolie, mais sans intelligence et sans cœur, comme la plupart des séductions de coulisses, alors qu'il y avait des séductions dans les coulisses. De son côté, madame Molière ne devait rien comprendre à son mari. Que pouvait être en effet cette femme légère à côté de ce sublime rêveur, de cet enchanteur si taciturne, de cet amuseur si mélancolique, de cet homme qui faisait rire aux éclats, et dont l'âme était pleine de tristesse? Comment pouvait-il appuyer sa large tête sur le sein de sa jeune épouse, sans déranger sa fontange! C'est pourtant là, grands dieux! ce qui a empêché Molière d'être heureux!

JULES JANIN.




Dessiné par J. Bailly
Gravé par A. Bailly

LE GRAND CONDÉ,

NÉ A PARIS, LE 7 SEPTEMBRE 1621; MORT A FONTAINEBLEAU, LE 16 DÉCEMBRE 1686.

Il y eut une époque en France où toutes les vastes intelligences, tous les fiers courages, tous les hauts caractères, les grandeurs du génie comme les splendeurs de la gloire, semblèrent s'être donné rendez-vous; une époque qui produisit, dans les lettres, Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine; pour la chaire, Bossuet et Bourdaloue; pour l'administration, Colbert; pour la cour, madame de Sévigné, madame de Maintenon, madame de Lafayette; pour la guerre, Vauban, Catinat, Luxembourg, Villars, et surtout Turenne : ce fut dans cette époque, où tout était grand, que naquit le grand Condé. Son berceau prit place au milieu de ces berceaux chargés de tant d'espérances, quelques années en avant du berceau du grand Roi dont l'enfance devait trouver en lui un rempart, et dont le cercueil devait aussi céder le pas à son cercueil. Cette illustre maison de Condé qui remontait à Louis de Bourbon, premier prince de Condé, frère puîné d'Antoine de Bourbon père de Henri IV, et, comme son aîné, issu du mariage de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, prince du sang, avec Françoise d'Alençon; cette illustre maison de Condé semblait avoir hâte de produire son grand homme, entre Henri-le-Grand et Louis-le-Grand, pour qu'il ne fût pas dit dans l'histoire que les Condé n'étaient point de bons cadets et qu'ils restaient à mi-chemin d'honneur et de gloire.

On rencontre sur le berceau de Louis de Bourbon, de quelque côté qu'on le regarde, un puissant intérêt de poésie. Son père, bon général, politique habile, était petit-fils de

ce fameux Condé qui fut tué à Jarnac, fameux nom de nos guerres civiles. Sa mère était cette Charlotte de Montmorency, modèle de grâce et de beauté, qui avait inspiré à Henri IV sa dernière passion, et qui, à la suite de son mariage, s'était enfuie, avec le prince son mari, à Bruxelles pour se dérober aux empressemens du Roi. Ce fut donc par un roman que commença cette histoire qui devait être si merveilleuse, si pleine de fortunes diverses et d'événemens qui dépassent le vraisemblable. Le sang des huguenots et des chefs des luttes civiles coule de deux sources dans les veines du prince; aussi bien portait-il dans sa physionomie quelques uns des traits de tous ses devanciers. Il a quelque chose de la fougue et de l'impétuosité de son bisaïeul des champs de bataille de Dreux, de Saint-Denis et de Jarnac; mais ses témérités sont des coups de génie, et sa fougue le précipite toujours à la victoire; quelque chose de l'inflexibilité de son aïeul, le compagnon des guerres de Henri IV, mais cette inflexibilité est encore plus indomptable et plus fière; quelque chose aussi, surtout à la fin de sa carrière, de la maturité et du jugement de son père, mais son jugement est plus haut et son habileté plus consommée. C'est une remarque qui se présente naturellement dans l'histoire : il arrive un moment où les races ramassent toutes leurs forces, pour ainsi dire, afin de se résumer dans un grand caractère où viennent s'encadrer toutes les brillantes qualités qu'elles avaient éparpillées ailleurs. La naissance de Louis de Bourbon fut cet instant mémorable pour la maison de Condé.

Dans l'enfance des hommes illustres on découvre les causes encore inactives dont on verra plus tard les effets. Celle de Louis de Bourbon fut, comme toute sa vie, ardente et appliquée. A huit ans il savait le latin, à onze il composa un traité de rhétorique et soutint des thèses en philosophie avec le plus grand succès. Le vainqueur de Rocroy se souvint, même après de plus mémorables triomphes, de ces pacifiques victoires; et l'on sait qu'assistant à la thèse de Bossuet, au retour d'une de ses plus brillantes campagnes, le jeune victo-

rieux fut au moment de descendre dans l'arène pour disputer le laurier de l'école à ce récipiendaire qu'il avait mesuré d'un de ses regards de génie.

La première éducation de Louis de Bourbon l'avait mis à même d'apprécier les qualités de l'intelligence. Elevé à Bourges, sous les yeux de son père, qui présidait lui-même à l'éducation de son fils, il faisait ses études au collége de Jésuites de cette ville, sans y demeurer. La seule distinction qu'il eût en classe était une chaise entourée d'une balustrade. Les rares qualités de son intelligence, ses dispositions précoces, ses progrès rapides dans toutes les connaissances, lui servaient de distinctions naturelles. A quatorze ans il écrivait à son père, dans une de ses lettres latines, modèle d'une élégance cicéronienne, dont quelques unes nous sont restées, qu'il avait terminé le cours complet des Institutes de Justinien [1]. Enfin Bossuet put dire, dans son oraison funèbre : « Son grand génie embrassait tout, l'antique comme le mo« derne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus su« blime, et les arts avec les sciences ; il n'y avait rien qu'il ne « sût. » Toutes ces merveilles étaient en germe dans sa studieuse enfance.

Mais, d'un autre côté, cette ardeur qui devait être le principe de ses succès militaires et de ses fautes politiques, commençait déjà à poindre. Son père fut effrayé de l'impétuosité avec laquelle il se précipita dans les plaisirs de la chasse. Il existe une correspondance qui témoigne de la sévérité du prince de Condé, qui exige que son fils réformât sa meute, et de la soumission du duc d'Enghien, qui, le lendemain même, annonce, dans une lettre écrite en latin, avec cette pureté et cette élégance dont nous avons parlé, que les volontés paternelles sont accomplies et que la meute est réduite aux neuf chiens qu'on lui a permis de conserver. On aime à voir, par les termes de toute cette correspon-

[1] *De cætero quod cupis, maximè te scire volui, ut finem hodie Institutionibus Justinianis imposuerim feliciter.*

dance, que la sévérité de cette éducation n'altéra pas dans le cœur du jeune prince les sentimens de piété filiale. Ses paroles respirent, quand il s'agit de son père, une tendresse et une effusion qui étonnent et qui charment dans un cœur si fier. « Tout ce qui vous déplait, » lui écrit-il au sujet de cette passion dont il s'était laissé prendre pour la chasse, « cesse « de me plaire. » Et, dans une autre occasion, son père l'ayant rappelé du château de Montrond, où il allait passer quelques mois de l'été, et ayant ainsi abrégé le temps qu'il lui permettait de consacrer aux délassemens de son âge : « L'a« gréable température d'un automne encore dans sa fleur, » lui écrit-il, « m'invitait à faire un plus long séjour dans un « lieu où je n'ai jamais éprouvé un moment d'ennui; mais « mon premier vœu sera toujours de vous satisfaire. » Il est une lettre plus touchante encore, c'est celle que le duc d'Enghien, alors âgé de quatorze ans, adressa, de Dijon, à son père, qui lui avait désigné cette ville pour résidence, pendant que lui-même assiégeait Dôle. « Si mes désirs étaient accom« plis, je serais au camp pour vous y servir, soulager vos dou« leurs[1] et prendre part à vos peines. Je lis avec contente« ment les héroïques actions de nos rois dans l'histoire; en « voyant de si beaux exemples, je me sens une sainte ambi« tion de les imiter, mais ce m'est assez pour maintenant « d'être enfant de désir et de n'avoir d'autre volonté que la « vôtre. » L'histoire ne doit point oublier de pareils souvenirs, surtout quand il s'agit d'un personnage comme le prince de Condé, dont on a souvent altéré la ressemblance en allant chercher des couleurs dans les pamphlets de la Fronde, ces archives malicieuses où l'envie trouve des ombres pour toutes les lumières, des taches pour toutes les renommées. Tout le caractère du grand Condé se peint ici, la fierté de son âme, comme la bonne nature de ce cœur susceptible d'attachement et d'amitié.

Cette fierté naturelle du jeune prince devait être mise à une

[1] Le prince Henri de Condé était alors attaqué de la gravelle.

épreuve difficile. Il y a, dans la vie, des circonstances qui exercent une grande influence sur toute une carrière, ce sont celles surtout qui en marquent le début. Peut-être une partie de la vie du prince de Condé ne devint-elle la proie des guerres civiles que par le ressentiment de la première émotion qu'il éprouva lorsqu'il fut présenté à la cour. A cette époque Richelieu régnait encore. A l'aspect du sujet tout puissant qui, s'étant fait de son génie un trône plus haut que celui de son maître, ne se contentait plus alors d'être le roi de France, mais, las d'une hypocrisie de tant d'années, voulait enfin que chacun sût que Richelieu n'avait dans le royaume ni supérieur ni égal; à l'aspect de ce tout puissant sujet s'entourant des splendeurs souveraines, l'âme du grand Condé se souleva tout entière. Il fallut toute la force de l'autorité paternelle pour déterminer le duc d'Enghien à se présenter chez le cardinal. La blessure était si profonde, que la princesse sa mère crut nécessaire de chercher une diversion au ressentiment dont le cœur du jeune prince était pénétré. Ce fut alors qu'elle conduisit son fils au célèbre hôtel de Rambouillet, où il apprit les politesses et les grâces des belles-lettres dont il avait déjà la science. Dans cette école de bonnes manières et d'intelligence, dont le génie précoce du prince sut éviter les raffinemens, et au milieu de tous les beaux esprits de l'époque, il accomplit sa seconde éducation littéraire, qu'il n'oublia jamais depuis; car vous retrouverez les entretiens des bosquets de Chantilly à la fin de sa carrière, comme vous voyez les conversations de l'hôtel de Rambouillet à son commencement.

En 1639, le prince de Condé envoya son fils commander en Bourgogne. L'année suivante il fit sa première campagne sous les ordres du maréchal de La Meilleraye, et se distingua au siége d'Arras. Mais le dernier sacrifice que l'autorité paternelle devait demander à sa fierté n'était point accompli. Le prince de Condé exigea que son fils épousât mademoiselle de Maillé-Brézé, nièce du cardinal; ce mariage fut célébré le 11 février 1641. Peu de temps après il déploya cette intré-

pidité qui lui était naturelle aux siéges de Collioure, de Perpignan et de Saluces. Au retour de cette campagne il dévora la dernière injure qu'il devait recevoir de Richelieu. Il avait traversé Lyon sans voir l'archevêque de cette ville, frère du cardinal. Le ministre s'en plaignit au prince de Condé; les plaintes de Richelieu étaient des menaces : le prince ordonna à son fils de repartir sur-le-champ pour Lyon afin de réparer son oubli. N'est-il pas à croire que le souvenir de ces humiliations si vivement ressenties ne s'effaça jamais du cœur du duc d'Enghien, et qu'il se vengea plus tard de Richelieu, et sur sa nièce, qu'il accabla de son indifférence, et sur Mazarin, son successeur, dans lequel il semble avoir voulu frapper au visage la mémoire odieuse du grand cardinal? Ainsi le même fait nous expliquerait deux circonstances, l'une appartenant à la vie privée, et l'autre à la vie politique du grand Condé.

Bientôt après arrive la mort de Richelieu (1643). Les deux princes font à l'instant assurer aux princes du sang sur les cardinaux la préséance que le cardinal-ministre avait usurpée : vous reconnaissez ici l'impatience du duc d'Enghien. Le prince de Condé est déclaré chef des conseils du Roi, le duc d'Enghien a le commandement de l'armée qui doit couvrir la Champagne et la Picardie. A Joigny il apprend en même temps la mort de Louis XIII et l'arrivée de l'armée espagnole devant Rocroy, dont le siége est déjà commencé. L'ambition l'appelait à Paris, la gloire à la frontière; il opta pour la gloire. Tandis que ses amis l'attendent pour dominer la Régence, il hâte la marche de son armée pour sauver la ville assiégée. Gassion, par ses ordres, a jeté du secours dans la place. Seul il a reçu la confidence du duc d'Enghien, et il connait sa résolution de livrer bataille à don Francisco de Mellos. Mais il accourt pour lui annoncer que des obstacles invincibles s'opposent à son projet; c'étaient des bois épais, des marais profonds, des défilés impraticables, qui servaient de remparts à l'armée espagnole, assiégeant ainsi en toute sécurité Rocroy, dont les dehors étaient emportés. Ces immenses

difficultés étaient présentes aux yeux de tous, le duc d'Enghien était seul dans le secret de son génie. Cependant son avis entraîna tout le conseil, et le maréchal de l'Hôpital, qu'on lui avait donné pour tenir en bride son impétuosité, se laissa gagner lui-même. Peut-être comptait-il que le général espagnol défendrait le défilé, et qu'ainsi la bataille ne pouvait être livrée. Mais don Francisco de Mellos, à la tête de ses vieilles bandes wallonnes, italiennes et espagnoles, espérait avoir bon marché de cette armée de recrues, et en la laissant pénétrer dans la vallée dont il avait la clé, il l'emprisonnait avant de la vaincre. Le 17 mai l'armée française arriva à Bossut; le 18, à la pointe du jour, elle passa le défilé sans combat; le 19, la bataille de Rocroy eut lieu.

La journée de Rocroy est une de ces batailles populaires dont le souvenir est dans toutes les mémoires. Cette conception de génie a trouvé le génie pour historien. C'est dans l'oraison funèbre du Prince de Condé qu'il faut en chercher une relation d'une exactitude militaire; l'épée du victorieux était derrière la plume de l'orateur, quand il écrivit cette merveilleuse page, et il est à croire que Bossuet vint porter à la chaire le retentissement d'un de ces entretiens qui se poursuivaient dans les superbes allées de Chantilly. Qui ne se rappelle cette sécurité si grande du jeune prince, qu'il faut réveiller d'un profond sommeil comme un autre Alexandre? Qui ne se le représente portant la victoire dans ses yeux, poussant l'aile droite des ennemis et soutenant la nôtre ébranlée; puis, après trois charges de cavalerie inutiles, se faisant jour enfin dans cette redoutable infanterie « dont les « gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais « à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeu- « raient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, « et lançaient des feux de toutes parts? » Qui ne se souvient de Beck précipitant à travers les bois la marche de sa cavalerie toute fraîche pour tomber sur les nôtres épuisés, et rencontrant Gassion, que la prévoyance du prince a détaché au-devant de lui? On entend encore l'effroyable décharge qui

met les nôtres en furie. L'on voit le prince de Condé calmer les courages émus pour joindre au plaisir de vaincre celui de pardonner, et on l'admire enfin fléchissant le genou sur le champ de bataille pour rendre grâce au Dieu des armées de cette mémorable victoire.

A ne considérer la bataille de Rocroy qu'avec les courtes vues des esprits vulgaires, elle fut une imprudence; à l'envisager de plus haut, elle fut un coup de politique et de génie. Cette Régence qui commençait avait besoin d'une victoire. L'Espagne entreprenait tout si elle n'était point arrêtée par un succès décisif. Sans doute il était difficile de remporter ce succès, et tout était perdu si on se laissait vaincre, mais les hommes comme Condé ne risquent jamais autant qu'ils paraissent risquer, parce qu'ils portent en eux-mêmes des ressources secrètes, et ce qui serait témérité chez d'autres, chez eux n'est que confiance. Le génie militaire du duc d'Enghien se montra tout entier dans cette bataille. C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, un talent d'inspiration qui recevait des illuminations soudaines et improvisait la victoire. La sûreté du coup d'œil auquel rien n'échappe, la vivacité de l'intelligence qui juge en un instant, la promptitude de la volonté dont la détermination est aussitôt prise : telles étaient ses qualités de général. Du reste, aussi peu ménager de la vie du soldat que de la sienne, ne voyant dans une bataille que le résultat et voulant à tout prix l'atteindre, plus propre à l'attaque qu'à la retraite; enfin l'un des aînés de cette race d'hommes de la grande guerre qui devait se révéler avec tant d'éclat dans la personne de Napoléon.

Le siége et la prise de Thionville, que le jeune prince parvint à faire capituler après avoir surmonté des obstacles inouïs, suivirent de près la victoire de Rocroy et terminèrent la campagne. Vainqueur à vingt-deux ans d'un des généraux les plus habiles de l'Espagne et des meilleures troupes de l'Europe, le duc d'Enghien reparut à la cour avec cet éclat que le triomphe prête aux victorieux. Après quinze jours de repos, il va conduire un renfort à l'armée du maréchal de

Guébriant, vivement pressé par le général Mercy. On eût dit qu'il allait montrer aux champs de bataille de l'Allemagne leur vainqueur de l'année suivante.

La France était à cette époque placée entre deux grandes guerres, celle des Pyrénées et celle du Rhin. Richelieu avait commencé l'œuvre de l'abaissement de la maison d'Autriche, mais il ne l'avait pas terminée. Toute la carrière militaire du grand Condé devait donc se partager entre ces deux frontières semées de champs de bataille, soit qu'il combattit pour la France, soit que la fierté indomptable de son caractère l'entraînât sous des drapeaux ennemis.

Enfin vint cette année 1644 qui devait être le signal de la période la plus glorieuse peut-être de la vie du duc d'Enghien. On avait donné à Gaston d'Orléans le commandement de l'armée des Pays-Bas, et le duc d'Enghien n'avait sous ses ordres qu'un corps peu nombreux dans le pays de Luxembourg, lorsqu'on lui manda d'aller joindre sur le Rhin l'armée de M. de Turenne, obligée de céder à la supériorité de celle du général Mercy. Le comte de Rantzau est battu, Rothwill est pris, et en arrivant à Brisach le jeune prince apprend la capitulation de Fribourg; mais le combat de Fribourg va changer bientôt la fortune. Jamais cependant tant de difficultés ne s'étaient présentées devant un général. « Ce ne sont « pas seulement des hommes à combattre, ce sont des mon« tagnes inaccessibles; ce sont des ravins, des précipices « d'un côté; c'est de l'autre un bois impénétrable dont le « fond est un marais, et derrière des ruisseaux de prodigieux « retranchemens; c'est partout des forts élevés et des forêts « abattues qui traversent des chemins affreux, et au-dedans « c'est Mercy avec ses braves Bravarois enflés de tant de suc« cès et de la prise de Fribourg! » Il y eut sur cet étrange champ de bataille une partie liée de combats qui furent pour Condé des triomphes. Cependant la fortune hésita plus d'une fois, et le jeune prince fut pour ainsi dire obligé de faire violence à la victoire. Ce fut dans la première de ces journées que le duc d'Enghien, voyant les troupes qui avaient

gravi la montagne au pas de charge et franchi tous les obstacles, hésiter devant le dernier retranchement, mit pied à terre, et, jetant son bâton de commandement, marcha à la tête du régiment de Conti pour le reprendre. Le résultat de la seconde journée fut compromis par d'Epénan, qui attaqua sans ordre, et la retraite de Mercy faillit se changer en triomphe. Condé, que le bouillonnement de son génie précipitait quelquefois dans la colère, s'apaisa à la vue du profond repentir du coupable, et répara la faute de son lieutenant par le succès de la troisième journée, dans laquelle la retraite de Mercy devint presque une déroute complète, par suite d'une de ces combinaisons hardies que Condé seul pouvait concevoir et exécuter. Mercy ne s'arrêta qu'à vingt lieues du champ de bataille. A la suite de cette victoire, Philisbourg et plusieurs autres villes sont investies et capitulent. Le duc d'Enghien, qui avait chargé Turenne de réduire Landau, se trouvant à la tranchée lorsque la ville arbora le drapeau blanc, se retira pour ne point ôter à son illustre lieutenant l'honneur de signer la capitulation. Condé, plein de cette justice que donne la conscience du talent, voulait laisser Turenne en possession de sa gloire.

On aime à voir le prince, au retour de cette campagne, donner des preuves de cette douce et touchante sensibilité qui se trouve rarement au cœur des hommes de guerre : s'occupant du bonheur de ses amis avec passion comme de tout le reste, il aplanit les difficultés qui empêchaient le mariage du comte de Chabot avec mademoiselle de Rohan, et apaise le chancelier Séguier, irrité du mariage que la marquise de Coislin, sa fille, avait contracté à son insu avec M. de Laval. Mais voici un trait où la générosité se mêle à la grâce, et où le héros se retrouve dans l'ami. Le duc d'Enghien s'était vivement épris de mademoiselle de Bouteville. Le duc de Châtillon, l'un de ses meilleurs amis, aspirait à la main de cette gracieuse personne; il ouvrit son cœur au prince, qui, non seulement sacrifia les intérêts de son amour, mais parvint à faire conclure le mariage de mademoiselle de Bouteville et

du jeune duc. Jusqu'à la mort de Châtillon il resperta les nœuds qu'il avait formés. Cependant, cette passion subsistait dans son cœur ; il l'avait surmontée sans l'éteindre. Le grand Condé avait, comme on l'a dit, le regard de l'aigle et le cœur du lion : généreux, mais fier, capable de tous les dévouemens, mais aussi de toutes les colères, il avait les défauts de ses qualités et les vices de ses vertus. Dans une fête donnée par le duc d'Orléans, il brise le bâton d'un des exempts de ce prince qui, par maladresse, l'avait touché au visage. Dans une querelle entre Gaston et le coadjuteur sur la préséance à l'église, il prend violemment parti pour ce dernier et fait triompher ses prétentions. Sans l'intervention paternelle du prince Henri de Condé, l'affaire devenait sanglante : on eût dit que le duc d'Enghien s'essayait à la Fronde.

Mais avant le commencement de ces troubles il avait encore des batailles à livrer et des victoires à remporter.

On l'envoie l'année suivante (1645) en Allemagne, au secours de Turenne, battu à Mariendal. Dans les plaines de Nordlingue il gagne, par l'audace de ses conceptions, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, par l'invincible entêtement de son génie, la bataille de ce nom, dont les apprêts avaient effrayé Turenne, homme de sagesse et de calcul. Mercy est tué dans cette journée, digne victime d'un tel vainqueur. Les fatigues excessives de cette campagne mirent le duc d'Enghien à deux doigts de la mort. Mais rendu aux vœux de la France, il fait la campagne de Flandre (1646) sous le duc d'Orléans, triste général, incapable de vaincre et capable seulement d'empêcher les victoires. Toute cette guerre languit sous la conduite de Gaston, conduit lui-même par l'abbé de la Rivière. Enfin, après la prise de Mariendal, Gaston laisse le commandement de l'armée au duc d'Enghien, qui termine cette pâle et insignifiante campagne par une éclatante conquête, celle de Dunkerque, pris au milieu des pluies d'automne, malgré des obstacles de tout genre, après treize jours seulement de tranchée.

Peu de temps après cette campagne mourut Henri II, prince de Condé, dont la haute influence et le caractère plein de sagesse et de tempérament allaient manquer à son fils et à la France pendant les troubles de la Fronde qui devaient bientôt éclater. Le duc d'Enghien succéda à ses titres et prit le nom de M. le Prince. Déjà il avait quelques sujets de mécontentement contre le cardinal Mazarin : ne s'était-il pas vu refuser les charges et le gouvernement de l'amiral de Brézé, son beau-père, mort dans un combat naval sur les côtes de la Toscane? Ces ressentimens s'accrurent par la conduite de Mazarin pendant la campagne de Catalogne, dont Condé avait accepté la conduite. Cette guerre à double champ de bataille revenait sans cesse; il fallait pourvoir aux Pyrénées dès qu'on avait vaincu sur le Rhin. Mais le cardinal n'avait tenu aucune de ses promesses : vivres, artillerie, argent, tout manquait. Aussi cette campagne fut marquée par un revers, le premier dans la vie militaire de Condé. Le siége de Lerida, ouvert au son des violons, fut levé après vingt jours de tranchée. « Ces violons, a dit l'un des héritiers du grand Condé, étaient de trop dans la tranchée, et sont de trop dans l'histoire du prince. » La campagne de Flandre et la victoire de Lens, remportée sur l'archiduc Léopold, tiré d'un poste invincible par l'appât d'un succès trompeur, réparèrent bientôt ce revers. Ce fut dans ces plaines fameuses que le prince acheva les restes de cette redoutable infanterie qu'il avait entamée à Rocroy. Le général Beck marqua cette journée de son sang, comme Fuentes celle de Rocroy et Mercy celle de Nordlingue. Les victoires du grand Condé, doublement fatales aux ennemis de la France, dévoraient successivement ses adversaires de champs de bataille.

La journée de Lens amena la paix; ce fut un bonheur pour l'état, déjà tourmenté au dedans par les troubles de la Fronde. On n'a jamais aimé en France les longs ministères; Richelieu n'avait gardé le pouvoir jusqu'à la fin de sa vie qu'en mettant le glaive du bourreau entre lui et l'impatience publique; Mazarin eut bientôt le tort d'être aussi odieux sans

être aussi redouté. A cette époque la noblesse se souvenait encore de sa puissance féodale, la bourgeoisie de son influence de municipalité, le parlement de sa souveraineté législative pendant les troubles civils. La Fronde fut la dernière journée de la Ligue. Ajoutez à cela les plaies des finances et les fautes de Mazarin, dont la timidité n'était pas toujours prudente, et qui devenait quelquefois téméraire sans être jamais intrépide, et vous aurez le secret de cette longue confusion où se perdirent plusieurs années du grand Condé. Dans les premiers momens sa conduite fut digne de lui ; elle se résume dans ce mot fameux adressé à Gondy : « Je m'appelle Louis de Bourbon : je ne veux pas ébranler la couronne. » Tout répond d'abord à cette belle parole : malgré les sujets de plaintes qu'il a contre le ministre, il résiste à sa sœur la duchesse de Longueville, qui se fit une puissance de sa dangereuse beauté; au duc de Châtillon, son ami; au coadjuteur, si insinuant et si habile : son épée est tout entière au Roi.

Le caractère du prince de Condé se peint dans les mesures qu'il proposa pour réduire les frondeurs, à la Reine, qui avait quitté Paris. Il voulait que l'armée vînt aux portes de la capitale, qu'on se saisit de l'Arsenal, qu'on plaçât du canon en batterie vis-à-vis les principales rues, et que l'on fît ensuite sommer les chefs de la Fronde de sortir de la ville. C'était bien là l'homme des champs de bataille de Rocroy et de Nordlingue. Au lieu de suivre ce vigoureux parti, on fit une guerre de chicane, on attaqua et reprit Charenton; campagne ridicule si elle n'avait pas été marquée du sang de Châtillon et de celui de plusieurs hommes de cœur. Condé, qui avait sauvé la cour, fait signer le traité de Saint-Germain ; les ennemis du dehors commençaient à remuer. Le prince, détesté des Parisiens, qu'il venait de vaincre et d'affamer, se rend à Paris seul dans son carrosse : son intrépidité lui servit de sauvegarde, et l'admiration qu'il inspirait fut plus forte que la haine.

D'abord tout-puissant à la cour, il y est bientôt à charge.

Il s'était publiquement opposé au mariage de la nièce de Mazarin avec le duc de Mercœur, satisfaction intérieure qu'il se donnait en mémoire de son propre mariage avec la nièce du cardinal de Richelieu. Puis ses paroles étaient aussi hautes que ses actions : il méprisait le premier ministre et ne cachait point son mépris. Ce caractère des lignes droites ne pouvait comprendre Mazarin, l'homme des lignes courbes, qui ne marchait que par biais. Ses exigences étaient grandes comme avaient été ses services ; il devait inévitablement se perdre : cette roideur de volonté et cette impétuosité de résolution qui l'avaient fait si grand sur les champs de bataille le suivaient naturellement dans la vie politique ; et comment n'aurait-il pas été victime, lui qui tranchait de sa main de victorieux le nœud de toutes les difficultés, dans une époque tombée en quenouille, où la fortune embrouillait et débrouillait les fils d'une intrigue à trois compartimens, avec les petits doigts de mesdames de Chevreuse, et de madame de Longueville, singulier guide qui s'était chargé de conduire son illustre frère, c'est-à-dire de l'égarer.

C'est ainsi qu'arriva l'arrestation du grand Condé ; par ses manœuvres hardies il avait réussi à réunir contre lui tout ce monde d'hésitations, de demi-mesures, de demi-révoltes, de demi-fidélités. Le lundi 18 janvier 1650, au moment où il entre dans la galerie où s'assemblait le conseil, Guitaut, capitaine des gardes de la Reine, s'approche de lui et l'arrête. Le prince s'écrie : « C'est donc là le prix de mes services ! » Mais, sans faire de résistance, il se laisse conduire à travers une haie de gardes et de gendarmes, auxquels il dit en passant : « Mes amis, ce n'est pas ici la bataille de Lens. » Puis en traversant un corridor obscur : « Guitaut, dit le prince sans s'arrêter, « ceci ressemble bien aux États de Blois. » — « Ne craignez « rien, monseigneur, répondit Guitaut ; je ne m'en serais « pas chargé. » Ici le jugement du prince était la dupe de son caractère ; il supposait à ses ennemis cette énergie de volonté et cette audace de résolution qui n'appartenaient qu'à lui dans cette époque de tempéramens. La Fronde fut à la

Ligue ce que fut l'arrestation du prince de Condé à l'assassinat du duc de Guise. Pendant le trajet de Paris à Vincennes, le carrosse casse, et Condé, l'homme le plus leste de son temps, est au moment de s'échapper. Rien n'était prêt à la citadelle, l'illustre prisonnier avale deux œufs, se jette sur la paille et dort douze heures : c'était tout juste ce qu'il avait dormi la veille de la bataille de Rocroy. Le lendemain le prince de Conti, son frère, compagnon de sa captivité comme le duc de Longueville, demande une *Imitation de Jésus-Christ*. Quant à M. le prince, il demande en riant l'imitation de M. de Beaufort : Beaufort avait trouvé le moyen de s'évader de la même prison.

La captivité des princes, qui avait fait allumer des feux de joie dans Paris, dura treize mois, qui furent treize mois de troubles et de guerre civile. Les amis du prince, sa femme, levèrent l'étendard de la révolte. Condé, quand il apprit cette nouvelle, arrosait des œillets qu'on lui avait permis de cultiver : « Mon ami, dit-il à son chirurgien, aurais-tu jamais « pensé que j'arroserais mon jardin pendant que ma femme « ferait la guerre! » Quelque temps après on lui propose la liberté s'il veut consentir au mariage du prince de Conti avec une des nièces de Mazarin. Il repousse cette proposition avec hauteur : le souvenir amer d'une première mésalliance se réveillait toutes les fois qu'il s'agissait de pourvoir les nièces du cardinal, et Mazarin payait pour Richelieu. Des tentatives d'évasion déterminèrent le premier ministre à faire transférer ses prisonniers au Hâvre-de-Grâce. Le prince de Condé, dont une captivité déjà si longue n'avait point altéré la gaité, fit sur le comte d'Harcourt, chargé de présider à la translation, cette chanson si connue :

Cet homme gros est court,
Si fameux dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt,
Tout rayonnant de gloire,
Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
Est maintenant recors de Jules Mazarin.

Singulière époque que celle où le grand Condé, devenu chansonnier, se vengeait par des épigrammes!

Mais il devait bientôt employer des armes plus appropriées à son caractère. Tous les partis s'étaient réunis pour vouloir son arrestation, tous se réunissent pour demander sa liberté. Dans ce temps où les affaires se faisaient par les femmes, la Princesse palatine eut l'honneur d'ouvrir la cage du lion, que la duchesse de Chevreuse avait fermée. Bien des années plus tard le grand Condé disait à Bossuet : « J'étais entré dans « cette prison le plus innocent des hommes et j'en sortis le « plus coupable. » Peu de temps après sa délivrance, en effet, il se précipita dans toutes les extrémités de la guerre civile. En septembre 1651, il se met ouvertement à la tête des mécontens, signe un traité avec l'Espagne et prend les armes contre la cour; ce fut l'époque la plus sérieuse de la Fronde. Qui ne se souvient de ces journées de confusion et de violences où Molé fut si grand, Condé si fier, et Gondy, ce Catilina du bréviaire, si arrogant et si hardi? Condé a pour adversaire de champ de bataille Turenne. La guerre civile se poursuit avec des succès divers jusqu'à la journée du faubourg Saint-Antoine, où le prince de Condé, dont le parti s'affaiblissait tous les jours, pris entre les deux armées royales, et ayant sur ses derrières une ville qui lui fermait ses portes, aurait succombé, si Mademoiselle n'avait fait ouvrir la porte Saint-Antoine aux troupes rebelles, et déterminé le gouverneur de la Bastille à tirer le canon sur les troupes du Roi. Échappé de ce combat, où il avait fait de si grandes choses que sa réputation s'en accrut encore, le prince, qui avait vu Guitaut, Nemours, La Rochefoucauld, presque tous ses amis tomber blessés à ses côtés, court à Mademoiselle tout couvert de sang et de poussière, et lui crie en versant un torrent de larmes : « Ah! Mademoiselle, j'ai perdu tous mes amis! » Noble douleur, qui honorait et le prince qui l'exprimait et ceux qui en étaient l'objet!

La Reine avait un moyen sûr de vaincre la Fronde, c'était l'éloignement de Mazarin : ce moyen, elle l'employa. Tout se

soumit excepté Condé, qui, suivant cette parole malheureusement trop prophétique : « Qu'il tirait l'épée malgré lui et « qu'il serait peut-être le dernier à la remettre dans le four- « reau, » se retira en Espagne, où il fut nommé généralissime des armées de cette monarchie. Mais le génie de Condé n'était plus à sa place à la tête des Espagnols. Ce courage lent et tranquille et ce courage impétueux, cette patience et cette vivacité, cette prudence et cette hardiesse, ne pouvaient marcher du même pas. Ajoutez à cela que les lieutenans qu'on lui donnait passaient leur temps à le retenir au lieu de le suivre. On avait mis son génie en tutelle et sa valeur aux entraves; aussi tous ses succès, il les remporta sur la lenteur espagnole avant de les remporter sur l'habileté de Turenne et sur l'intrépidité française. Le prince de Condé sentait amèrement la difficulté de sa position et les défauts de ses alliés. Il disait une fois au duc d'York, qui s'étonnait de la négligence de don Juan : « Ah! vous ne connaissez pas les Espa- « gnols : pour voir des fautes à la guerre, c'est avec eux qu'il « faut la faire. » Et le jour de la bataille des Dunes, perdue par ce même don Juan, qui allait par saillie de la timidité à l'imprudence, il disait au jeune duc de Glocester : « Jeune « homme, vous allez voir dans un moment comment on perd « une bataille. » Parmi quelques avantages remportés à force de génie, il faut rappeler qu'il conquit pour l'Espagne la ville de Rocroy; c'était là que onze ans auparavant il avait remporté sur les Espagnols sa première victoire, qui sauva la France. Mais voici quelque chose de plus haut et de plus grand que des succès militaires. Réfugié à Namur et soutenu de son seul courage, il garde le rang de la Maison de France sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles, et fait répondre à l'archiduc, qui lui proposait de lui céder le pas, que si dans vingt-quatre heures il ne s'est pas départi de cette prétention injuste, lui et son fils le duc d'Enghien sortiront de ses états. La fortune de l'archiduc fut obligée de plier devant cette fière adversité qui portait si haut la tête et le cœur.

Cette déplorable guerre où l'Espagne avait contre la France Condé pour général dura six ans, et ne se termina que par le traité de l'île des Faisans, en 1660. Le cardinal Mazarin, avec sa haine italienne, opposait tous les jours de nouveaux obstacles à la rentrée du prince en France. Mais don Louis de Haro fit habilement entendre que l'Espagne assurerait à l'illustre exilé une souveraineté indépendante dans les Pays-Bas. Dès lors les obstacles s'aplanirent; l'arrêt du parlement qui déclarait le grand Condé déchu de ses titres fut rapporté; il fut rétabli dans ses biens, charges, titres et gouvernemens. Condé avait été admirable de noblesse et de désintéressement dans toute cette négociation; il avait mandé à ses agens « qu'on eût soin de ses amis, et que, quant à lui, « on lui laissât suivre sa fortune; car, ajoutait-il, il n'était « pas juste que la paix de la chrétienté fût retardée à sa con- « sidération. » Sa rentrée en France fut presque un triomphe: son nom et sa gloire y étaient restés populaires comme dans toute l'Europe. Deux ans avant cette époque, une dangereuse maladie qu'il fit excita une douleur universelle, et quelques jours seulement avant la signature du traité de l'île des Faisans, les Polonais vinrent lui offrir de régner sur eux. Ainsi l'amour de la France le suivait jusque dans les rangs ennemis, et de lointaines couronnes venaient chercher cet illustre exil!

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, le grand Condé ne s'écarta plus de son devoir. L'expérience avait mis dans son caractère cette sagesse et cette mesure qui avaient été si utiles à son père du temps de Richelieu. Cependant Louis XIV en lui pardonnant ses torts, ne les avait point oubliés : huit ans se passèrent sans que le Roi lui donnât de commandement. Mazarin était mort; le Roi le plus jaloux de son autorité régnait par lui-même; Louvois était l'âme de ses conseils, et l'épée de Turenne suffisait à toutes les victoires. Mais en 1668, le prince ayant envoyé à Louvois le projet de la conquête de la Franche-Comté, vit se rouvrir pour lui cette carrière des armes où il avait été si grand. Il était dans sa quarante-septième année; la Franche-Comté

soumise en trois semaines prouva que son génie avait conservé toute la vivacité de sa jeunesse. Ce fut alors que la couronne de Pologne, offerte de nouveau au grand Condé, fut par lui de nouveau refusée. Cette vie agitée cherchait le repos, et le mauvais état de ses affaires l'empêchait d'en trouver. Les dettes qu'il avait contractées pendant la guerre civile étaient immenses, et les quatre cent mille livres reçues de l'Espagne n'en avaient éteint qu'une faible partie. Enfin Gourville, serviteur fidèle dont il fit cesser l'exil par ses instances, mit de l'ordre dans ce chaos. Dans les affaires du dedans comme dans celles du dehors, quoique le prince n'eût point la faveur de Louis XIV, il avait sa confiance; on le vit bien lorsqu'il s'agit du mariage de Mademoiselle avec M. de Lauzun : les représentations du grand Condé décidèrent le Roi à retirer le consentement qu'il avait presque donné. Mademoiselle ne lui pardonna jamais ce qu'elle appelait son ingratitude; elle se souvenait de la bataille Saint-Antoine et du canon de la Bastille; le prince croyait lui avoir rendu un service, il se souvenait de son mariage avec mademoiselle de Maillé-Brézé et de cette alliance odieuse qui mêlait son sang au sang des Richelieu. Enfin il accomplit contre la nièce du cardinal la vengeance qu'il méditait depuis long-temps. Il se sépara d'elle, et du consentement du Roi, fixa son séjour à Châteauroux. La même année, le Roi suivi de sa Cour vint à Chantilly. On sait les magnificences de ce voyage, chantées par madame de Sévigné, et les merveilles de cette réception toute parfumée de jonquilles, pendant laquelle Vatel, le chevaleresque maître d'hôtel, entendant l'honneur à sa manière, se perça de son épée.

Deux campagnes encore prirent place dans cette vie guerrière : celle de Hollande et celle qui suivit la mort de Turenne. Le commencement de la première fut marqué par le passage du Rhin, conception du génie de Condé. C'est là que le duc de Longueville, le neveu bien aimé du prince, provoqua par sa fougue imprudente une décharge de la part de

troupes effrayées qui demandaient quartier, et fut étendu roide mort. Condé, qui accourait à son secours, détourne le pistolet qu'un officier lui appuyait sur le front et reçoit le coup dans le poignet. Peu de momens après, arrivèrent les envoyés de Pologne, qui apportaient au duc de Longueville la couronne qu'avait refusée son oncle; ces mains chargées de grandeurs et de puissance, trouvèrent, dans une grange, un cadavre à côté d'un blessé. Bientôt cette guerre de Hollande devint européenne. La Hollande conquise et reconquise échappait toujours; le prince d'Orange, ce dur adversaire des prospérités de Louis XIV, cette lime de fer où s'usa sa fortune, faisait tête, avec cette invincible opiniâtreté qui fut son génie. Ce fut contre ce dangereux rival que le grand Condé remporta sa dernière victoire de Senef si sanglante et si chèrement payée, qui, avec ses trois combats, a tant de ressemblance avec la journée de Fribourg qui ouvrit les triomphes du prince de Condé en Allemagne. Quand le vainqueur se présenta à la cour, le Roi vint au-devant de lui, au haut du grand escalier de Versailles. Comme Condé avait quelque peine à monter à cause de la goutte qui le tourmentait; « Mon cousin, ne vous pressez pas, dit le Roi; il « est tout simple qu'on ait de la peine à marcher, quand on « est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes. » Parole digne du grand Roi, et dont le prince était digne. Ce victorieux ne reparut plus, depuis lors, sur les champs de bataille, sinon pour conduire une armée qui, veuve de M. de Turenne (1675), avait besoin de tomber en héritage au grand Condé. « Tout mon désir, disait-il en arrivant, eût été d'entretenir pendant une heure l'ombre de M. de Turenne. » On eût dit que son vœu avait été rempli, car une campagne de science, de sagesse et de circonspection, une campagne à la Turenne ferma cette carrière d'audace, et Montecuculli désespérant de l'entamer, repassa le Rhin.

Quoique la santé de M. le prince fût altérée par tant de fatigues, il aurait pu rendre encore des services à la France. Mais Louvois s'était pris, comme Mazarin, de la manie d'être

général, et ne voulait plus avoir que des lieutenans. D'un autre côté, le grand Condé ayant demandé qu'on lui adjoignît son fils dans le commandement des armées, il est possible que Louis XIV en conçût de l'ombrage.

Alors s'ouvrit la dernière époque de la vie du prince de Condé, et l'on voit reparaître les commencemens de sa carrière dans les jours qui en marquent la fin. Sa retraite de Chantilly, embellie par ses soins, est visitée par tout ce qu'il y a de grand en France; et, comme l'écolier de Bourges laissait approcher de sa balustrade tous ses condisciples, le vainqueur de Rocroy, de Fribourg, de Nordlingue, de Senef, ouvre Chantilly à tous les talens et à toutes les gloires. Il rend magnifiquement aux belles-lettres l'hospitalité qu'elles lui donnèrent à l'hôtel de Rambouillet, quand sa mère leur demanda de le distraire de ses ressentimens contre Richelieu. « Il n'y avait, dit Bossuet, livre qu'il ne lût, il n'y avait « homme excellent ou dans quelque spéculation, ou dans « quelque ouvrage, qu'il n'entretînt. Sa conversation était « un charme parce qu'il savait parler à chacun selon ses ta- « lens. » Les grands ombrages de Chantilly voyaient alors accourir Créquy, Luxembourg, Lamoignon, Mansard, Lenôtre, La Bruyère, La Rochefoucauld, Molière, Boileau, Racine, protégés contre d'insolentes menaces, Lafare, madame de Lafayette, Bourdaloue, Bossuet surtout, l'homme selon le cœur du grand Condé et selon son génie. On se promenait dans ces superbes allées, au bruit de ces eaux jaillissantes qui ne se taisaient ni jour ni nuit; et ces voix merveilleuses que la postérité écoute avec respect à plus d'un siècle de distance, se mêlaient à cette voix si fière qui avait si souvent dicté des arrêts à la victoire. Il ne fut peut-être donné qu'à Condé d'être aussi admirable dans la vie privée que dans la vie publique, et, qu'on nous passe la familiarité proverbiale de cette expression, aussi grand pour son valet de chambre que pour la postérité. Les saillies de son esprit, naturellement vif et impétueux, n'avaient point cédé à l'influence de l'âge. Condé, ferme contre la dou-

leur, ne supportait pas l'ennui; il était sans pitié pour les hommes médiocres. Un mauvais poète lui présentait l'épitaphe de Molière; « J'aimerais mieux que Molière me pré« sentât la tienne, » lui dit durement le prince. Après avoir écouté la conversation fatigante d'un autre homme : « S'il « y avait eu deux hommes comme celui-là en France, s'é« cria-t-il, je n'y serais jamais rentré. »

Quelquefois cependant le prince quittait sa chère solitude de Chantilly. Lors du mariage de mademoiselle de Blois avec M. le prince de Conti, on le vit paraître à la cour, et dans une parure plus en harmonie avec les splendeurs élégantes de Louis XIV qu'avec ses habitudes de simplicité militaire. Pour connaître ce tardif néophyte qui avait conservé dans son costume la mâle négligence de sa jeunesse, avec une coquetterie de champs de bataille, on avait sans doute choisi, suivant le mot de madame de Sévigné, le moment où il avait *les pattes nouées comme un lion*. Versailles le revit encore, lors du mariage de M. le duc de Bourbon avec mademoiselle de Nantes; alliances chères au cœur de Louis XIV, qui se plaisait à élever ainsi ses enfans légitimés.

Ce fut dans ces dernières années que la religion reprit ses droits sur un si noble cœur. Les erreurs de la duchesse de Longueville, cette gracieuse maîtresse d'égaremens, avaient entraîné son frère, sa conversion détermina la sienne. Bien des années avant sa mort, elle conduisit le prince aux sermons de Bourdaloue, et l'on se souvient qu'une fois, la duchesse s'étant endormie en attendant l'éloquent prédicateur, le prince lui cria avec sa vigilance militaire : « Alerte! ma sœur, voici l'ennemi. » Cet ennemi-là devait vaincre le grand Condé. Il disait lui-même sur son lit de mort, dans un état où l'on ne doit plus au monde que la vérité, qu'il n'avait jamais douté des mystères du christianisme. Il ne l'avait point trahi, il l'avait oublié. La mort sainte et chrétienne de la duchesse de Longueville, la conversation de Bourdaloue, et principalement celle de Bossuet, auquel il écrivait avec une douce familiarité, en lui envoyant son fontainier : « Il n'y a

« personne, si j'ose le dire, que j'aime mieux que vous ; nous « aurons à Versailles de ces conversations qui me sont si uti- « les et si agréables ; » telles furent les influences qui déterminèrent chez le grand Condé l'un de ces pieux retours qui marquèrent les derniers jours de la carrière de presque tous les grands hommes du dix-septième siècle.

Sa fin fut toute chrétienne. Vers le milieu de l'année 1686, qui fut la dernière de sa vie, ayant appris que la duchesse de Bourbon, femme de son petit-fils, était attaquée de la petite-vérole à Fontainebleau, il partit en toute hâte, et donna au Roi une marque de l'affection qu'il avait pour lui lorsque, s'opposant respectueusement à son passage, il l'empêcha d'entrer dans la chambre de la princesse sa fille. Mais il alla tomber évanoui à quatre pas, et dès lors il ne se releva plus. La grande voix de la chaire a dit les religieuses beautés de sa mort si ferme, si confiante et si résignée.

Ainsi mourut le grand Condé. Il avait vécu soixante-cinq ans. La guerre occupa vingt-six années de cette vie ; dix dévorées par la guerre civile, seize illustrées par la guerre étrangère. Sa jeunesse, tout éclatante de la gloire de Rocroy, de Nordlingue, de Fribourg et de Lens, fut obscurcie vers sa fin par les nuages de la Fronde. Sa fierté se changea en révolte, et l'impétuosité de son caractère irascible le précipita dans tous les égaremens ; mais la France le revit dans sa maturité se repentir par des victoires. Enfin sa vieillesse, remplissant Chantilly de toutes les décorations des arts et des nobles délassemens des lettres, se termina d'une manière chrétienne. Esprit fier et hardi, qui dut ses fautes et ses succès au même principe ; caractère indomptable qui s'écarta souvent du devoir, jamais de l'honneur, un de ces hommes enfin dont les vices comme les vertus pèsent dans les destinées des empires.

En apprenant sa mort, le grand Roi comprit que le trône et la chaire devaient au grand Condé une oraison funèbre. Il se chargea de la première, et la fit en disant : « J'ai perdu « aujourd'hui le plus grand homme de mes états. » Il

chargea Bossuet de la seconde, et Bossuet se montra digne du sujet qu'il traitait en faisant un chef-d'œuvre.

L'histoire doit faire remarquer qu'il y a quelque chose d'étrange dans la destinée de ces deux hommes qui eurent tant de rapports par leur rare intelligence, et dont la fortune semble avoir pris plaisir à rapprocher les vies et les noms. Quand Condé revient de sa première victoire, c'est pour assister au premier triomphe de Bossuet dans une sphère où il devait toujours vaincre. Quand Condé, voyant enfin clore sa carrière de guerre civile, rentre en France, il trouve sur son passage Bossuet en chaire, qui, déjà dans l'éclat de sa gloire, lui adresse des paroles remplies de l'allégresse de la France. Quand Condé meurt, Bossuet, qui lui avait dédié sa première thèse, lui consacre sa dernière oraison funèbre, et celui qui avait accueilli les premières paroles de l'illustre orateur met fin à tous ses discours. Ainsi cette vie éloquente est pour ainsi dire encadrée dans cette vie victorieuse! Ainsi ces deux hautes renommées, qui s'étaient suivies à vol d'aigle, se rapprochent une dernière fois dans une scène de mort!

Alfred Nettement.



JEAN DE LA FONTAINE,

NÉ A CHATEAU-THIERRY, EN 1621; MORT A PARIS, EN 1695.

« Les grandes pensées viennent du cœur, » a dit Vauvenargues. — Non; mais les pensées touchantes. — Les grandes pensées viennent de l'âme; les pensées brillantes, de l'imagination; les pensées justes et profondes, de la raison. — Vaine et subtile distinction! — L'homme peut-il ainsi se décomposer? — Ame, cœur, imagination, raison! — Tout cela ne désigne-t-il pas, par d'incohérentes paroles, une même cause qui se manifeste diversement? — Comment séparer en nous le sentiment et les idées? la volonté et la réflexion? — N'est-ce pas toujours ce même principe de la vie et de l'intelligence différemment modifié? — Devons-nous assigner à sa spirituelle essence des places matérielles dans les diverses parties de notre corps? — L'attacherons-nous à tel ou tel viscère? — L'emprisonnerons-nous dans tel ou tel organe? — Oui. — Puisque nous sommes condamnés à ignorer toujours sa nature. — Pouvons-nous en parler autrement que par ses effets? — Pouvons-nous faire que nos expressions ne se ressentent de l'obscurité des notions qui nous les suggèrent, et n'y a-t-il pas nécessité d'assortir notre langage à la grossièreté de nos conceptions?

Admettons ces distinctions, puisque sans elles nous ne pourrions nous faire comprendre. — Séparons les penchans des talens, le caractère des facultés. — Faisons deux parts: celle de l'homme, et celle de l'écrivain.

Presque toujours elles existent séparées chez les plus grands génies. Leurs puissances intellectuelles ne connaissent point d'entraves; elles agissent en eux, abstraction faite de l'individu. Mais il est aussi des génies d'un autre ordre.

Ceux-ci sont tellement dominés par leurs penchans, que d'eux seuls ils peuvent recevoir des inspirations. Leur cerveau n'obéit qu'aux agitations du cœur, et aux impressions de l'âme; leurs productions n'en sont que les expressions fidèles et obligées. Veulent-ils se soustraire à ce qu'elles leur imposent, leur talent disparaît; ils ne sont rien, quand ils ne sont pas eux tout entiers.

Pour que le naturel domine à ce point l'intelligence, il faut qu'il soit fortement modelé, et qu'il ne puisse s'arrêter sur aucune idée sans la marquer aussitôt de son empreinte originale.

Les grands écrivains de cette trempe sont rares, et ils ont un charme particulier; un attrait puissant nous attache à la lecture de leurs écrits. Nous les y cherchons toujours; nous les y retrouvons sans cesse. Ce n'est plus une lecture, c'est un entretien animé, où ce qu'on devine frappe plus que ce qu'on exprime; c'est un commerce intime auquel on se plaît d'autant plus qu'il est ancien et habituel. Cette investigation de l'homme par ses ouvrages nous plaît, parce qu'elle nous initie à cette mystérieuse étude du cœur humain, la plus intéressante de toutes pour notre bonheur et celui de nos semblables, la plus féconde en résultats utiles.

Aussi tout nous ramène vers ces auteurs, jusqu'aux imperfections et aux défauts de leur nature; car c'est souvent à ces imperfections, et à ces défauts mêmes, qu'ils doivent une partie de leur renommée, et les vives sympathies qu'ils excitent.

Tant de pages en prose éloquente, tant de beaux vers qui nous retracent si énergiquement les vices de nos sociétés, tant de pensées morales exprimées d'une manière si sublime! de si belles peintures de la vertu, de l'amour et de l'amitié, témoignent dans Rousseau et dans Byron une forte conviction, une sensibilité profonde, et un esprit fait pour planer dans les régions élevées. Mais si le farouche orgueil et la sauvage misanthropie de ces deux hommes, si leurs actions et leurs inclinations, si peu d'ac-

cord avec leurs écrits, nous font éprouver un sentiment pénible, pourtant ce sont ces contrastes mêmes qui nous attachent à la lecture de leurs ouvrages; parce que ce sont eux qui nous font assister à ces tempêtes intérieures auxquelles ont été en proie ceux qui les ont tracés; parce que ce sont eux qui nous révèlent ainsi les causes de leur génie et de leurs malheurs.

La Fontaine n'appartient pas à la même classe que ces deux écrivains, quoiqu'avec plus d'abandon encore il ait épanché son âme dans ses ouvrages; mais cette âme était d'une nature moins forte, moins exceptionnelle; plus propre à sympathiser avec celle des autres. Ame douce, naïve, sincère, qui se manifeste à nous de la manière la plus aimable, parce qu'on s'aperçoit toujours qu'elle est aimante. Jamais La Fontaine ne s'occupe de lui que pour nous-mêmes; son imagination nous frappe sans effort, sa raison nous persuade sans contrainte; il nous attendrit quelquefois, nous réjouit souvent, nous console toujours. Comme moraliste,

Il cherche nos besoins au fond de notre cœur,

et se présente à nous comme un ami qui nous conseille, et non comme un maître qui nous régente.

Aussi, tout naturellement, nous excusons ses faiblesses, et nous chérissons ses vertus. Quand on l'attaque, nous nous surprenons à le défendre comme s'il nous appartenait, comme s'il était de notre famille. Andrieux, ce charmant conteur, cet appréciateur si plein de goût des productions littéraires, était connu par le vif attachement qu'il avait pour tous les siens, par sa tendre vénération pour la mémoire de son père; cependant un jour, quelqu'un, en sa présence, se mit à blâmer (peut-être justement) certaines actions de La Fontaine, et quelques uns de ses vers; Andrieux, dans son impatience, laissa échapper ces paroles, qui réduisirent l'interlocuteur au silence : « Ah! si

vous le voulez, dites du mal de mon père, mais, de grâce, ne dénigrez pas La Fontaine. »

Quand il faut juger les productions souvent négligées de ce poète, les critiques les plus inflexibles semblent avoir perdu l'habitude du blâme, et ne pouvoir plus trouver d'expressions que pour l'éloge. Voltaire seul fait exception; mais s'il a cherché à rabaisser un talent dont il appréciait mieux qu'un autre tout le mérite, c'est que la réputation si populaire du fabuliste importunait cet homme jaloux de toutes les gloires littéraires, parce qu'il se sentait les moyens de pouvoir les ambitionner toutes. La preuve de cette assertion se trouve dans un jugement peu connu, et en quelque sorte confidentiel, contenu dans une de ses lettres à Vauvenargues. Celui-ci avait cru entrer dans sa pensée, et le flatter peut-être, en disant que La Fontaine n'était poète que par instinct. « Comme poète, répond Voltaire, son instinct était divin, et si l'on s'est servi de ce mot à son sujet, il signifiait génie [1]. »

Nous n'aurons donc rien à dire sur les ouvrages de La Fontaine. Ceux auxquels il doit la plus pure portion de sa renommée sont si souvent relus, qu'il est inutile de s'en occuper; mais il n'en est pas de même des faits qui concernent sa personne, ou qui peignent son caractère. Malgré le soin que nous avons pris de les établir avec exactitude, ils sont plus ou moins altérés ou défigurés dans les notices qu'on a publiées sur cet homme célèbre; et il convient de les resserrer dans un petit nombre de pages, et de les exposer dans leur vrai jour.

La Fontaine naquit dans une famille bourgeoise, mais ancienne, de Château-Thierry. La maison qu'il occupait dans cette ville existe, telle qu'elle se trouvait dans son temps, et c'est encore une des plus élégantes. En face est une col-

[1] Voltaire, *Lettres inédites*, t. LXIII, p. 88, des *OEuvres*, édit. de Renouard. — Lettre à Vauvenargues, en date du 17 janvier 1745.

line où l'herbe croît, et la chèvre broute, au milieu de quelques débris d'édifices épars. Là était aussi intact, il y a peu d'années, le magnifique château des ducs de Bouillon. Nos révolutions ont passé ; elles ont laissé debout la maison du poète, et ont fait disparaître le château.

Après des études assez négligées, faites dans sa province, La Fontaine entra au séminaire, chez les Oratoriens. A cette époque de mœurs assez relâchées, peu de jeunes gens s'adonnaient à la dévotion ; mais peu aussi étaient incrédules. Un sentiment qui semblait inné, résultat de l'éducation et des premières impressions reçues dans l'enfance, faisait considérer la religion comme un lien sacré, contre lequel on pouvait bien se débattre, mais qu'il fallait se garder de rompre. Faire son salut était considéré par tout le monde comme l'affaire sérieuse et principale de la vie; mais, par cette raison-là même, beaucoup différaient le moment de s'en occuper, et arrivaient ainsi au terme de leur existence.

On sait que les deux dernières années de La Fontaine se sont écoulées dans les exercices de la piété la plus exaltée; mais dans les faits que nous connaissons de sa jeunesse, rien ne nous donne lieu de croire qu'il ait pu alors avoir de telles pensées. Tout au rebours, nous savons qu'il aimait les plaisirs, et surtout les femmes, et que ses scrupules ne le gênaient pas pour arriver à la satisfaction de ses désirs.

Sa retraite au séminaire, où il resta un an et demi, est donc dans sa vie un fait singulier que ses biographes n'ont su comment expliquer : cette explication se trouve dans les usages de cette époque. Cette retraite prouve que, dès lors, La Fontaine voulait s'adonner à la culture des lettres. Pour que le parti qu'il embrassait pût lui procurer un état, pour qu'il y pût faire sa fortune, il fallait, comme beaucoup de gens de lettres de ce temps, qu'il se fît tonsurer et qu'il devînt abbé, ce qui le rendait apte à posséder des bénéfices, sans que pour cela il fût obligé d'entrer dans les ordres, ou de faire le sacrifice de ses goûts mondains;

mais pour devenir abbé il fallait savoir un peu de théologie, et cette étude ennuyait La Fontaine; il n'y pouvait réussir, c'est lui-même qui nous l'apprend. Dans une lettre à sa femme, au sujet d'une Madelaine du Titien, grosse et grasse, dont il se reproche (et bien à juste titre) d'avoir parlé peu dévotement, il dit : « Aussi n'est-ce pas mon fait que de raisonner sur des matières spirituelles, j'y ai eu mauvaise grâce toute ma vie. »

La Fontaine quitta donc le séminaire; mais son frère, qu'il y avait attiré, y resta, devint un excellent prêtre, et par la suite lui céda tout son bien pour une modique rente viagère.

Dès que La Fontaine fut rentré dans le monde, il ne s'occupa plus que d'intrigues amoureuses, de littérature, de spectacles; en vain son père voulut l'employer dans la poursuite d'un procès important qu'il avait alors, rien ne put vaincre son indolence, ses distractions, son vif penchant pour les plaisirs. Pourtant son caractère doux et docile, la bonté de son cœur, son humeur joviale, son imagination riante, son esprit fin, naïf, original, le faisaient chérir et rechercher. Son père, homme instruit, vit sans répugnance qu'il se passionnait pour la culture des lettres, et il encouragea les premiers essais de sa muse.

On a dit que La Fontaine n'avait pris du goût pour les vers qu'à l'âge de vingt-six ans, et que le secret de son génie lui fut tout à coup révélé par la lecture d'une ode de Malherbe. Rien n'est plus faux que cette assertion. Il est probable, d'après ce qui a été raconté à ce sujet par les premiers biographes de notre poète, qu'en effet la lecture de cette ode de Malherbe, qu'il ne connaissait pas, fit naître son vif enthousiasme pour ce genre de composition, et que c'est à cela que nous devons deux ou trois pièces de lui en ce genre, où on trouve quelques strophes qui ne sont pas indignes du modèle qu'il avait choisi; mais il est certain que, bien avant cette époque, il avait déjà composé de petits vers dans le genre de ceux de Marot et de Voiture. Le conte

de *Sœur Jeanne* se trouve imprimé, sans nom d'auteur, dans un de ces recueils de *poésies galantes* qui pullulaient alors, et dont la publication est antérieure à l'époque assignée à la lecture de l'ode de Malherbe en présence de La Fontaine. Nous avons d'ailleurs, de ce que nous avançons ici, une preuve certaine, qui nous est fournie par La Fontaine lui-même. Il avait eu le malheur de prendre dans quelques actes notariés le titre d'écuyer, qui supposait un premier degré de noblesse. Des poursuites dirigées contre lui, en son absence, le firent condamner, par défaut, à une forte amende. Pour en obtenir la remise il écrivit au duc de Bouillon, son protecteur, une epitre en vers, dans laquelle il dit :

Que me sert-il de vivre innocemment,
D'être sans faste et cultiver les Muses?
Hélas! qu'un jour elles seront confuses
Quand on viendra leur dire en soupirant :
« Ce nourrisson que vous chérissiez tant,
« Moins pour ses vers que pour ses mœurs faciles,
« Qui préféroit à la pompe des villes
« Vos antres cois, vos chants simples et doux,
« *Qui dès l'enfance a vécu parmi vous*,
« Est succombé sous une injuste peine. »

Ainsi La Fontaine a aimé à faire des vers dès sa plus tendre jeunesse, et ce goût, il l'a conservé jusque dans la vieillesse la plus avancée. C'est en vers que, dans le printemps de sa vie, il adressait des épîtres et des déclarations d'amour à ses maîtresses; c'est en vers que, dans ses derniers jours, il demandait pardon à Dieu de sa vie passée.

Pour assurer son sort, et réformer sa conduite, le père de La Fontaine lui transmit sa charge de maître des eaux et forêts, et lui fit épouser une très jeune femme, qui n'était ni sans agrément, ni sans esprit, et choisie dans une des familles les plus honorables de la province.

L'incorrigible nature de notre poète trompa encore, cette fois, les calculs de la tendresse paternelle. La charge dont La Fontaine était pourvu lui imposait des devoirs peu nom-

breux; il ne put s'y assujettir, et il la vendit : sa femme ne sut pas s'accommoder à son humeur, ou le contraignait dans ses goûts; il cessa de vivre avec elle.

Pour bien faire connaître La Fontaine, ses torts, sa conduite, son caractère, nous avons besoin de parler de sa femme. Son portrait, peint par Mignard, est sous nos yeux. Elle avait un visage allongé, de grands yeux, un grand nez, de grands traits, assez réguliers, mais peu agréables. L'expression de sa physionomie favoriserait assez l'opinion de ceux qui ont voulu la reconnaître dans la peinture que La Fontaine a tracée de la sévère madame Honesta; mais il n'en est rien. Nous savons au contraire, par les reproches que lui adresse son mari, qu'elle aimait à lire des romans, à jaser long-temps avec ses connaissances, et qu'elle ne s'occupait pas des soins du ménage. Ses goûts frivoles, et sa coquetterie, ont donné occasion à Furetière de faire suspecter la pureté de ses mœurs, et de dépeindre La Fontaine fort indifférent sur ce point. Mais alors Furetière avait pris en haine le fabuliste, autrefois son ami, parce qu'il s'était rangé du côté des académiciens, ses confrères, dans la fameuse affaire du Dictionnaire. Tallemant-des-Réaux, cet anecdotier du scandale, parle aussi des deux époux dans le même sens que Furetière; mais tous ceux qui ont été à portée de recueillir les bruits publics, et les traditions, de Château-Thierry, où madame La Fontaine, qui a survécu long-temps à son mari, a toujours demeuré, rendent justice à sa vertu, quoique tous ne lui soient pas favorables sous d'autres rapports. Tallemant-des-Réaux ne nomme personne qu'on lui ait donné pour amant, tandis qu'il nous fait connaître les belles auxquelles on attribuait les infidélités de La Fontaine, et de quelle manière il fut surpris, par sa femme, en tête-à-tête avec une abbesse; celle-là même à laquelle il adressa depuis cette jolie épître dont madame de Sévigné fut si charmée. D'ailleurs La Fontaine avoue, sans détour, ses torts à ce sujet, et ne laisse nulle part soupçonner que sa femme en ait eu aucun. Dans le conte des *Aveux indis-*

crets il dit, avec ce ton sévère du moraliste qu'on est un peu surpris de trouver là :

Le nœud d'hymen doit être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté.

Puis il prévoit cependant le cas où l'on ne serait pas assez honnête pour cela. Alors il conseille de tenir, du moins, la chose bien secrète ;

De ne point faire aux égards banqueroute.

Et il ajoute :

Je donne ici de beaux conseils, sans doute ;
Les ai-je pris pour moi-même? hélas! non.

Cet aveu prouve-t-il que cet homme si bon, si doux, et si facile, dont la servante disait « que Dieu n'aurait jamais le courage de le damner, » était incapable, pour la compagne de sa vie, d'un attachement vrai et durable, et que tous les torts qui le forcèrent à s'en séparer vinssent de lui? — Nous ne le pensons pas ; et nos présomptions, à cet égard, sont fondées sur sa constance en amitié, sur sa vive reconnaissance pour les soins et les attentions dont il fut l'objet, et enfin, sur le vers remarquable par lequel il termine la peinture du bonheur de l'état conjugal, dans *Philémon et Baucis.*

Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans ;
Ah! si.... Mais autre part j'ai porté mes présens.

Il y a un sentiment profond de regret dans ce dernier vers de La Fontaine. — Est-il un acte d'accusation contre sa femme ou contre lui-même? Ni l'un, ni l'autre. — Marie Héricart n'avait que seize ans lorsqu'elle épousa La Fontaine : lui en avait vingt-six ; mais il était bien incapable

d'avoir assez d'empire sur lui-même pour pouvoir conduire une femme qui, par son âge, et plus encore peut-être par son caractère, avait besoin d'un guide. Tous deux subirent donc les inconvéniens qui accompagnent les unions prématurées, et mal assorties ; mais s'ils prirent enfin la résolution de se séparer, ce fut sans rupture ouverte, sans bruit et sans scandale, sans mauvais procédés. Ils se voyaient sans aversion, lorsque la nécessité de leurs affaires l'exigeait, et la confiance qu'ils avaient l'un envers l'autre, sous ce rapport, ne fut point altérée par leur séparation [1].

Avant cette séparation, et dans les premiers temps de leur mariage, ils avaient eu un fils, de qui est provenue cette postérité, dont nous avons vu s'éteindre les deux derniers rejetons en 1824, et en 1827. Pendant le règne sanglant de la terreur, le nom seul de La Fontaine sauva de l'échafaud son arrière-petite-fille, la comtesse de Marson ; et, dans ces derniers temps, il a suffi, à l'historien du fabuliste, de dresser la généalogie de sa famille, pour obtenir en faveur de son arrière-petit-fils, sur le trésor de l'état, des bienfaits supérieurs à ceux dont ses deux sœurs jouissaient depuis longtemps : ainsi le peuple et les rois se montrèrent toujours favorables envers les descendans du seul poète, peut-être, dont les productions sont également goûtées, et des rois, et du peuple.

Après sa sortie du séminaire, La Fontaine se mit à lire avec délices les auteurs profanes, Marot, Rabelais, Boccace, l'Arioste, la reine de Navarre, et les vieux romans. Mais ses plus fortes inclinations étaient pour les anciens. Il les admirait avec excès, et ne croyait pas, qu'en aucun genre, on pût aller au-delà. Pintrel, son parent, qui depuis traduisit les épîtres de Sénèque, et de Maucroix, traducteur de Platon et de Cicéron, partageaient ses goûts, et, plus avancés que lui

[1] Nous avons vu une procuration générale en brevet, donnée par La Fontaine à sa femme Marie Héricart, par-devant Grégoire, notaire à La Ferté-Milon, datée du 19 août 1686, portant les signatures des deux époux.

dans l'étude de l'antiquité, l'encourageaient et le guidaient. Nous retrouvons le nom de La Fontaine, à l'époque de sa plus grande célébrité, réuni à celui de ses deux amis, sur les titres de quelques volumes publiés par eux, parce que, pour en faciliter le débit, il y a inséré quelques unes de ses productions.

Un des auteurs anciens qui charmaient le plus La Fontaine, était Térence. Sa lecture accrut le goût qu'il avait pour le théâtre. Il entreprit d'imiter la pièce du poète latin qu'il admirait le plus, *l'Eunuque*. Voulant s'attacher à son auteur, et pourtant s'en écarter, il écrivit une comédie ancienne, sous des formes modernes : traduction trop peu conforme au texte, imitation trop servile. Pourtant, il la fit imprimer, et ce médiocre ouvrage fut son début littéraire. Il ne faut pas s'étonner si on n'y trouve pas une étincelle de ce talent poétique qui brillait déjà dans les petits contes et les vers de circonstance qu'il avait composés, et qui furent imprimés depuis. La Fontaine faisait peu de cas de ceux-ci, car les anciens n'en offraient point de modèles. *L'Eunuque* au contraire était calqué sur l'antique : c'était son ouvrage le plus considérable, le plus régulier, le seul qui lui parût digne d'être offert au public.

A cette époque, d'ailleurs, Molière parcourait les provinces, où il faisait représenter deux de ses pièces; mais il n'était point encore connu. Rien de lui n'avait été imprimé. Quand peu de temps après La Fontaine vit quelques unes des comédies de Molière, il s'aperçut qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Molière fut *son homme*, comme il le dit dans une de ses lettres, et il était ravi de voir

Qu'il alloit ramener en France
Le bon goût, et l'art de Térence.

La Fontaine se lia avec cet auteur-acteur, qui l'amusait de toutes les façons; leur âge était pareil, leurs réputations grandirent en même temps. Tous deux s'appréciaient mutuellement. Ce fut Molière qui, lors de la gloire naissante des Boileau et des Racine, dit confidentiellement à l'oreille d'un

ami en lui montrant La Fontaine : « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. »

Racine et Boileau, plus jeunes que La Fontaine et Molière, se lièrent avec eux. Tous quatre se réunissaient à des jours fixes pour dîner ensemble, et se communiquer leurs ouvrages. Ces réunions, que La Fontaine, au commencement de son roman de Psyché, a dépeintes de manière à nous prouver combien le souvenir lui en était cher, ont eu une influence qui n'a pas été assez remarquée. Alors ceux qui les composaient, formaient le parti du mouvement en littérature : à eux la mission de chasser l'ampoulé, le burlesque, le guindé, le précieux ; de ramener le vrai, le beau, le naturel dans les ouvrages d'esprit. Ils s'en acquittèrent bien ; mais sans déprécier Corneille, mais sans s'écarter de l'admiration qui était due aux anciens.

La Fontaine conserva toujours du goût pour les compositions scéniques, quoique ce ne fût pas le genre de son talent. Il a fait des opéras, des comédies, des scènes pastorales, mythologiques, et même il commença une tragédie; enfin il a versifié les paroles d'un ballet qui fut joué, chanté et dansé par la plus brillante société de Château-Thierry. Les magnifiques ballets représentés à cette époque, à Paris et à Saint-Germain, où figuraient le Roi et toutes les personnes de sa suite, avaient introduit ce goût en province. Chaque petite ville voulait imiter la cour. Le ballet que La Fontaine composa pour Château-Thierry ne ressemblait guère aux ballets royaux; mais s'il était moins somptueux, il était beaucoup plus gai. Le sujet était cette aventure du savetier et de sa femme dont il a fait depuis un conte. Ce ballet était intitulé *les Rieurs de Beau-Richard :* Beau-Richard est le nom d'un petit carrefour de Château-Thierry, où se réunissaient alors les oisifs de la ville, pour débiter les nouvelles et gloser sur les passans [1].

[1] Cette petite pièce de La Fontaine, que nous avons fait connaître le premier, n'a encore été imprimée que dans la dernière édition que nous avons donnée de ses œuvres en 1827.

Mais, à cette époque, Jannart, que La Fontaine appelait son oncle, parce qu'il avait épousé une tante de sa femme, avait présenté notre poète au surintendant Fouquet, alors parvenu au plus haut point de sa fortune et de sa puissance. La Fontaine, qui n'aimait ni le faste ni les tracas qu'il traîne après lui, trouvait que c'était *une grande misère d'être riche;* mais pourtant il aimait à jouir de tous les avantages de la richesse, et tant que dura la faveur du surintendant, il lui fut redevable de ce bonheur. Aussi, c'est à ces premiers temps de sa belle jeunesse, que La Fontaine fait allusion quand il dit:

Pour moi le monde entier étoit plein de délices,
J'étois touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours,
Mes amis me cherchoient, et parfois mes amours.

La nouvelle de la disgrâce de Fouquet, et son arrestation, vinrent frapper La Fontaine comme d'un coup de foudre. En vain son ami de Maucroix l'invita à se rendre à Château-Thierry, où sa présence était nécessaire pour l'arrangement de ses affaires; il suivit Jannart condamné à l'exil, comme ami de Fouquet, et comme son substitut dans sa charge de procureur général au parlement.

Quand le procès fait à Fouquet donna lieu de craindre qu'on ne lui fît porter sa tête sur l'échafaud, et qu'on sut que telle était l'intention de ses ennemis, un cri douloureux s'échappa de l'âme de notre poète, et s'exhala dans cette belle élégie adressée *aux nymphes de Vaux*, qui est restée comme le morceau le plus touchant, et le plus parfait en ce genre, que nous ayons dans notre langue.

La Fontaine ne fit rien paraître que cette élégie, tant qu'on put redouter pour le surintendant une condamnation à mort. Cependant il avait composé pour lui, ou pour sa société, un assez grand nombre de pièces de vers qui depuis ont été imprimées, mais qui, pour la plupart, sont éloignées du genre auquel il était appelé par la nature.

Au retour de son voyage, La Fontaine trouva, en résidence dans ce château ducal, si voisin de sa maison,

la duchesse de Bouillon. C'était une petite brune, âgée de dix-huit ans, jolie, à nez retroussé, à pied mignon, vive, spirituelle, agaçante, et coquette comme toutes ces nièces de Mazarin, filles de Mancini. Notre poète sut lui plaire, et elle remplaça bientôt le vide que la chute du surintendant avait fait dans son existence. Quand la duchesse était à Château-Thierry, aucune des jouissances dont La Fontaine était avide ne lui manquait. Quand elle quittait ce séjour, et qu'il y restait, elle recommandait aux officiers de sa maison de faire en sorte qu'il ne s'ennuyât pas.

Les contes que La Fontaine avait écrits la charmaient. Et La Fontaine, pour son amusement, composa de nouveaux contes. Il en publia d'abord un recueil très mince, puis après un second, et enfin un troisième, et ce fut ainsi, et uniquement par ses contes, qu'il commença à prendre place sur le Parnasse français : car son imitation de *l'Eunuque* de Térence n'avait produit aucune sensation. Tous ces recueils de contes parurent successivement avec privilége du Roi. Les personnes les plus réglées dans leurs mœurs ne se faisaient alors aucun scrupule d'avouer le plaisir qu'elles goûtaient à la lecture de ces historiettes graveleuses, si spirituellement racontées.

Madame de Montespan, qui régnait alors sans partage sur le cœur de Louis XIV, et madame de Thianges sa sœur, attirèrent aussi chez elles l'auteur des contes, et il fut sensible à leurs bontés; mais il ne chercha point à se faire des protecteurs parmi les grands seigneurs et les courtisans du monarque, ni à s'introduire près de lui, comme avaient fait ses amis Racine et Boileau. Ses inclinations l'entraînaient de préférence dans la société des femmes. Là seulement il trouvait tout ce qui pouvait le satisfaire et le rendre heureux : les délices des sens, la volupté du cœur, les charmes de l'esprit, et parfois, chez quelques unes, de profonds entretiens sur les plus hautes questions de la philosophie et des sciences.

La duchesse douairière d'Orléans, Marguerite de Lorraine, avait su apprécier La Fontaine. Avant que la publi-

cation de son premier recueil de contes n'eût commencé sa réputation, elle l'avait attaché à sa personne en le nommant son gentilhomme servant. Diverses pièces de vers, que l'on trouve dans ses œuvres, démontrent assez l'intimité qui existait entre lui et les jeunes femmes de la petite cour du palais du Luxembourg [1].

Mais quelque répandu qu'il fût parmi les femmes les plus aimables et les plus spirituelles de cette époque, la duchesse de Bouillon maintint long-temps encore l'ascendant qu'elle avait acquis sur lui. C'est à elle qu'il dédia son poëme d'*Adonis*, son roman de *Psyché*, et lorsque s'éleva parmi les médecins et les gens du monde de vives discussions sur les effets nuisibles, ou utiles, du quinquina, la duchesse de Bouillon, qui avait épousé avec chaleur la cause de ce spécifique dont l'emploi était nouveau, imagina, pour en assurer le succès, de faire préconiser ses vertus par la muse populaire de La Fontaine. Le poète ne sut pas résister, mais son génie était habitué à lui commander, et non à lui obéir : aussi l'abandonna-t-il presque entièrement dans cette entreprise, et il ne lui prêta quelque secours qu'à la fin de son poëme, pour raconter une fable, qu'on aurait dû joindre à celles de son recueil.

Ce recueil de fables, lorsque le poëme sur le quinquina fut composé, avait paru en entier, sauf le douzième et dernier livre, en deux fois, et à dix ans d'intervalle. Ces publications, jointes à celles des contes, avaient successivement accru la célébrité de leur auteur, et fait connaître, à la France, une langue

[1] C'est une singulière et grossière méprise des plus anciens biographes de La Fontaine, comme des plus modernes (qui, au reste, n'ont fait que les copier), d'avoir confondu la femme de l'oncle de Louis XIV avec la femme de son frère, Marguerite de Lorraine avec Henriette d'Angleterre. Depuis que nous avons signalé cette erreur, l'original des provisions de la charge de gentilhomme servant de Marguerite, duchesse d'Orléans, conférée à Jean de La Fontaine, signées de Marguerite elle-même, nous a été remis avec les actes d'enregistrement, au tribunal de Château-Thierry. Cela n'empêchera pas les faiseurs de notices de répéter cette erreur.

poétique toute nouvelle, fusion heureuse du langage naïf et énergique du siècle de François Ier et de la noble et brillante élégance du siècle de Louis XIV.

L'absence de la duchesse de Bouillon, nécessitée par ses aventures galantes, et d'autres affaires d'une nature grave, et la mort de la duchesse d'Orléans, avaient privé à la fois La Fontaine de ses deux protectrices : ce qui était d'autant plus fâcheux pour lui, que son insouciance pour ses affaires avait considérablement réduit sa fortune, et que cependant il lui fallait pourvoir à l'éducation de son fils, alors âgé de quatorze ans.

Madame de La Sablière tira La Fontaine de cette position embarrassante. A sa prière, de Harlay, le premier président au parlement de Paris, qui goûtait singulièrement les ouvrages de notre poète, se chargea de son fils; et madame de La Sablière retira chez elle le fabuliste, qui y resta tant qu'elle vécut, et, tant qu'elle vécut, elle pourvut à tous ses besoins, sans qu'il eût la peine d'y songer. Les seigneurs les plus aimables et les plus spirituels de la cour, les étrangers illustres, les gens de lettres, les artistes, se réunissaient chez madame de La Sablière. Elle s'était rendue célèbre non seulement en France, mais dans toute l'Europe, par ses progrès dans la philosophie et les sciences, par son esprit et les grâces de sa personne. Son mari, homme léger, aimable, faisait des vers agréables, était fort adonné aux plaisirs, très inconstant dans ses goûts, et, comme presque tous ceux qui alors, avec de tels penchans, étaient possesseurs d'une grande fortune, il entretenait des maîtresses. Du reste, il ne se montrait nullement jaloux de sa femme, qui, de son côté, ne se croyait pas astreinte à lui garder une fidélité dont il semblait faire peu de cas. La liaison de madame de La Sablière avec le marquis de La Fare était publique, mais elle durait depuis si long-temps qu'elle avait presque donné une réputation de vertu aux deux amans. Tout à coup les assiduités de La Fare auprès de madame de La Sablière devinrent plus rares, et l'on sut bientôt qu'ayant

pris goût à la société licencieuse qui se rassemblait chez la Champmeslé, il y passait toutes ses soirées, et qu'il n'avait pu résister aux séductions de cette actrice, qui pourtant n'était pas belle.

Madame de La Sablière, sacrifiée au goût du jeu et de la débauche, blessée dans son orgueil, et dans les sentimens les plus vifs et les plus chers de son cœur, sans bruit, sans éclat, se jeta aussitôt dans les bras de la religion, mais avec une résolution, une ferveur, un abandon, qui lui acquirent l'estime, et excitèrent l'admiration de toute la partie sérieuse et sévère de la société de cette époque. Peu après, son mari mourut, et n'ayant plus rien qui la retînt dans le monde, elle se retira aux Incurables, pour y soigner les malades, et se consacrer entièrement aux bonnes œuvres.

Plus de société, plus de conversations, plus de plaisirs, plus d'épanchemens de cœur, dans cet hôtel de madame de La Sablière où La Fontaine restait isolé. Tout ce qui faisait le charme de sa vie avait disparu d'autour de lui, avec sa bienfaitrice.

Pendant qu'il se trouvait dans cette situation pénible, Colbert mourut; il était de l'Académie française. Les amis de La Fontaine, et ils étaient en grand nombre, voulurent lui faire obtenir la place que le ministre laissait vacante à l'Académie. La Fontaine, qui, dans l'isolement où il se trouvait, vit dans ce projet un moyen de se réunir fréquemment avec des hommes qu'il chérissait, de causer de vers et de littérature, adopta ce projet avec un empressement dont on ne l'aurait pas cru capable.

La réussite n'en était pas facile. Louis XIV était pour son concurrent, et ce concurrent était Boileau.

Les choses étaient bien changées pour La Fontaine depuis le temps de sa jeunesse. Louis XIV, marié en secret à la veuve de Scarron, n'avait plus de maîtresse. Molière n'était plus, les ballets, et les fêtes splendides, avaient cessé. Tous les courtisans de l'âge du Roi s'étaient réformés à son exemple. La cour était devenue sérieuse et dévote. Mais cependant une

nouvelle génération, qui aussi en faisait partie, s'abandonnait sans contrainte à ce goût effréné pour les plaisirs, dont l'exemple du Monarque avait fait une sorte de mode dans la nation. Ceux qui, d'un âge plus mûr, ou d'un caractère plus sérieux, voulaient conserver leur indépendance, sans participer au scandale de cette jeunesse inconsidérée, encourageaient pourtant son indocilité, et applaudissaient à son audace.

La Fontaine était fort répandu dans cette classe de la société, qui avait aussi un parti dans l'Académie. Turenne chérissait notre poète, le grand Condé le comblait de ses bontés, il était accueilli avec faveur par cette princesse de Conti, la plus belle des filles de Louis XIV, par son mari et son beau-frère, les deux princes de Conti. Vendôme, et son frère le grand-prieur, non seulement aimaient La Fontaine, mais le pensionnaient. Il était admis dans leur société intime, et dans leurs joyeux banquets. C'est pour cette société, et à son instigation, qu'il composa ses derniers contes, malheureusement plus licencieux que les premiers : ils ne purent, comme ceux-ci, paraître avec privilége du Roi. La Champmeslé les débitait en secret, et il est probable, ainsi que le dit Furetière, que La Fontaine lui en abandonnait le profit, et payait ainsi ses faveurs.

Ce recueil de contes était une arme redoutable, entre les mains de ceux qui voulaient fermer à La Fontaine les portes de l'Académie. Le président Roze, secrétaire intime du Roi, et très avant dans sa faveur, jeta ce livre sur la table le jour de l'élection, et demanda, avec colère, si l'Académie oserait proposer, à l'approbation du Roi, l'auteur d'un livre flétri par une sentence de police. Cette manière violente ne réussit point. Des voix s'élevèrent pour défendre La Fontaine, et il fut élu. Ce fut là peut-être le premier acte d'indépendance de l'Académie française. Le Roi reçut très mal ses députés, et n'approuva pas. Mais l'Académie ne rétracta point son choix. La Fontaine fit une jolie ballade pour supplier le Roi de consentir à sa nomination, et il fit agir ma-

dame de Thianges, qui, malgré la retraite de sa sœur, avait conservé tout son crédit à la cour. Une nouvelle place vint à vaquer à l'Académie. Boileau, ainsi que le Roi le désirait, y fut nommé ; et Louis XIV donna alors, en même temps, son approbation à l'élection de La Fontaine, et à celle de Boileau, et l'auteur des contes et celui des satires, furent enfin, tous deux, et en même temps, académiciens.

Dans l'épître à madame de La Sablière, que La Fontaine lut dans la séance publique du jour de sa réception, il fit en beaux vers une sorte d'amende honorable de sa vie passée, et il manifesta l'intention de suivre les conseils de son amie et de sa bienfaitrice, mais il craignait de ne pouvoir y parvenir, et disait :

Ne point errer est chose au-dessus de mes forces;
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.

En effet il continua son même genre de vie, et fit encore des contes, mais cependant sa plume fut plus réservée, et ses nouvelles productions n'en eurent que plus de charmes.

Tout semblait conspirer contre la résolution qu'il avait voulu prendre. Sa verte vieillesse se trouvait assiégée par tous les genres de séductions. Un jeune conseiller au parlement de Paris, nommé Hervart, et sa femme, aimable et jolie, l'avaient pris en amitié, et tous deux se plaisaient à l'attirer chez eux et à leur campagne. Là ils passaient la belle saison en compagnie avec plusieurs jeunes femmes, leurs parentes, et avec Vergier, le plus heureux des imitateurs de La Fontaine. Cette société si gaie, si séduisante, de Bois-le-Vicomte et de l'hôtel d'Hervart, éveillait l'imagination de notre poète, et prolongeait en lui, au-delà du terme ordinairement prescrit par la nature, le règne des illusions et des désirs.

Toutefois, les exemples et les exhortations de madame de

La Sablière, et de Racine et de Maucroix ses meilleurs amis, autrefois compagnons des écarts de sa jeunesse, et désormais livrés à la plus austère piété, faisaient impression sur lui; et aidés des bienfaits de l'âge, ils auraient plus tôt triomphé de ses déplorables habitudes, sans une influence qui vint encore en prolonger le cours.

Une certaine madame Ulrich lisait avec délices les Contes de La Fontaine, et éprouvait le plus vif regret qu'il eût renoncé à en composer. Femme d'un maître d'hôtel du comte d'Auvergne, frère du duc de Bouillon, chez lequel La Fontaine allait souvent dîner, elle avait eu occasion de voir ce poète et de le connaître. Elle prit la résolution d'employer tous les moyens qui étaient en son pouvoir, pour obtenir de lui de nouveaux écrits dans le genre de ceux qui avaient tant charmé son imagination licencieuse. Déjà sur le retour de l'âge, puisqu'elle avait une fille de quinze ans, elle était cependant encore fraîche et belle. Complaisante compagne de la duchesse de Praslin, dont elle servait les intrigues, et qui la protégeait contre un mari jaloux et quinteux, beaucoup plus âgé qu'elle, elle avait su, pour ceux qui aimaient le jeu, la bonne chère, et les plaisirs sans contrainte, rendre sa maison une des plus agréables de Paris : il ne lui fut pas difficile d'y attirer La Fontaine. Le bon sens du bonhomme résista d'abord aux séductions d'un attachement si disproportionné; mais pour vaincre sa résistance, madame Ulrich n'eut qu'à le vouloir; et comme elle lui accorda tout il ne sut rien lui refuser. C'est pour lui complaire qu'il composa le joli conte du *Quiproquo* qu'elle publia après la mort de notre poète, avec une portion de la correspondance qu'elle avait eue avec lui, où se trouvent dévoilés les moyens qu'elle employa pour enchaîner le vieillard. Dans l'avant-propos de ces *Œuvres posthumes de La Fontaine*, madame Ulrich a pris, avec chaleur, la défense de celui qu'elle appelle emphatiquement son ami; et elle soutient que le contraste que La Bruyère a voulu établir entre sa personne et ses écrits, n'existait pas.

Elle affirme qu'il n'était distrait, lourd, rêveur et silencieux, que dans les sociétés où il s'ennuyait, ou avec ceux qu'il ne connaissait pas; mais qu'à table, dans le tête-à-tête, et partout où il se plaisait, c'était l'homme le plus enjoué et le plus aimable. L'attachement vrai, et désintéressé, que tant de femmes spirituelles de ce temps eurent pour La Fontaine, le désir qu'elles éprouvaient de jouir de sa société, démontrent l'exactitude du portrait que madame Ulrich en a tracé. De tous les défauts que les femmes supportent le moins dans un homme, c'est d'être nul ou ennuyeux.

Tandis que madame Ulrich obtenait de notre poète qu'il caressât encore, par instans, la Muse badine qui avait fait la réputation de sa jeunesse, une influence d'une nature bien différente le portait à s'adonner de nouveau avec ardeur aux productions morales auxquelles il devait la gloire de son âge mûr. Cette influence était celle d'un enfant de dix ans; mais cet enfant était le petit-fils de Louis XIV, l'espoir de la France; et il était guidé par un homme qui unissait en lui le génie et la vertu. Fénelon admirait ce fabuliste « à qui il a été donné, dit-il, de rendre la négligence même de l'art préférable à son poli le plus brillant; » et fit verser sur lui les bienfaits du jeune prince, son élève. La Fontaine, en qui le sentiment de la reconnaissance était encore plus efficace que les suggestions de la volupté, écrivit, pour l'instruction du duc de Bourgogne, des fables égales en beauté à celles qu'il avait déjà composées, et il ajouta un douzième et dernier livre, aux onze que contenaient les recueils qu'il avait déjà publiés.

Lorsque son dernier recueil de Fables vit le jour, notre poète donnait au monde un exemple qui devait être encore plus cher que ses écrits, au pieux précepteur du duc de Bourgogne.

Une maladie avait conduit La Fontaine aux portes du tombeau. Il guérit; mais depuis cette époque toutes ses pensées se tournèrent vers la religion : il se confessa, communia, et eut de longs et fréquens entretiens avec le savant théologien

du Pouget. Une grande affliction vint encore ajouter dans La Fontaine à l'effet de ces conférences : madame de La Sablière mourut. Notre poète quitta aussitôt cet hôtel où il avait habité si long-temps avec elle. Dans la rue, il rencontra Hervart, qui, venant d'apprendre la nouvelle de cette mort, lui dit : « Je venais vous prier de venir demeurer chez moi. — J'y allais, » répondit La Fontaine.

La Fontaine, depuis sa conversion, s'était interdit tout ouvrage profane; mais il écrivait alors à de Maucroix : « Je mourrais d'ennui si je ne composais plus. » Et il fait part à son ami du projet qu'il a conçu de traduire les hymnes sacrées en vers. Il se flattait de vivre encore assez long-temps pour terminer cette œuvre. Sa piété, aussi ardente qu'elle était sincère, le portait à s'assujettir à des privations que personne ne lui avait prescrites, à des rigueurs auxquelles on se serait opposé si on les avait connues. Il portait sur lui un cilice, ce qu'on ne sut qu'après sa mort. Il avait une grande confiance dans l'efficacité de la prière, et, dans sa paraphrase du *Dies iræ,* il dit, en s'adressant à Dieu :

Le larron te priant fut écouté de toi,
La prière et l'amour ont un charme suprême.

Pour se distraire, il allait très assidument aux séances de l'Académie, travaillait sans cesse pour terminer la tâche qu'il s'était imposée, et formait même encore le dessein d'un autre ouvrage, pour lequel il espérait être aidé par son ami de Maucroix, lorsque tout à coup ses forces diminuèrent rapidement, et il expira âgé de près de soixante et quatorze ans, entre les bras de Racine, de Hervart et de sa femme, qui avaient comblé ses derniers jours des soins les plus tendres et les plus attentifs.

Quand Fénelon apprit cette mort, il chercha à soulager ses regrets et sa douleur en écrivant, en latin, un éloge du poète que l'on venait de perdre, et il le donna à traduire à son

royal élève. Cet éloge se termine ainsi : « Lisez-le, et dites « si Anacréon a su badiner avec plus de grâce, si Horace a « paré la philosophie d'ornemens poétiques plus variés et « plus attrayans, si Térence a peint les mœurs des hommes « avec plus de naturel et de vérité; si Virgile, enfin, a été « plus touchant et plus barmonieux! »

WALCKENAER,
De l'Institut.





Dessiné par Mauzaisse *Gravé par Geille*

LE PUGET

PIERRE PUGET

DIT

LE PUGET,

NÉ A MARSEILLE, EN 1622; MORT DANS LA MÊME VILLE, EN 1694.

Après avoir long-temps interrogé l'histoire des héros qui ont ensanglanté le monde, on est heureux de pouvoir se reposer au milieu de ces hommes célèbres, mais paisibles, de ces artistes dont chaque jour nous admirons les travaux; leur existence a été souvent bien tourmentée, il est vrai, mais toujours est-on sûr, en les abordant, de ne pas entendre des cris de guerre et de carnage; on pleure avec eux sur leurs malheurs, car presque tous en ont éprouvé; on partage leur découragement, leurs peines; ce sont des amis que l'on plaint, que l'on console même. Après leur mort, on se dit : J'aurais voulu vivre de leur temps, les voir, les aimer comme des frères, et cet éloge, tout simple qu'il est, vaut bien l'admiration mêlée de terreur que les conquérans nous imposent.

Pierre Puget, dit le Puget, naquit à Marseille, le 31 octobre 1622. Sa famille se faisait descendre d'une des maisons les plus anciennes de Provence. Nous ne nous arrêterons pas à justifier ces prétentions généalogiques; il est une illustration qui surpasse toutes les autres, celle que procure le talent, et c'est d'elle seule que nous voulons nous occuper. Le père de Puget, Simon Puget, architecte et sculpteur de peu de mérite, lui donna les premières leçons; mais bientôt, ne trouvant plus rien à lui apprendre, il le confia aux soins d'un constructeur de marine nommé Roman, dont toute

l'habileté consistait à sculpter tant bien que mal les ornemens des galères qui sortaient de ses chantiers. On doit penser que le jeune Puget, plein de cette ardeur, de cette aptitude, qui décèlent tout d'abord l'artiste, n'eut pas de peine à surpasser un pareil maître, et il le fit avec une telle supériorité, que Roman n'hésita pas à confier à son élève, à peine âgé de seize ans, les sculptures et la construction d'un navire, et plus tard à lui donner la direction de ses ateliers. Un homme médiocre en serait resté là; mais Puget se sentait des ailes; il lui tardait de prendre son essor. Il comprit qu'il n'y avait que l'Italie où il pût trouver des enseignemens dignes de lui; il partit : malheureusement, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareil cas, le ciel, en lui prodiguant toutes les richesses de l'imagination, avait négligé d'y joindre les faveurs de la fortune. Notre voyageur s'était mis en route en véritable artiste, emportant une immense provision d'illusions et d'espérances, mais oubliant totalement de se munir d'un bagage indispensable. Son dénuement vint bientôt le désenchanter, en le faisant tomber lourdement des hauteurs de ses pensées toutes célestes, au milieu de ce désert aride que l'on nomme réalité. Cependant le jeune Puget, ne se décourageant pas, quoique bien froissé de sa chute imprévue, s'arrêta à Florence pour y demander de l'ouvrage. Les sots, et il y en avait beaucoup à Florence comme partout ailleurs, ont l'habitude peu charitable de confondre la timidité avec l'impuissance; quand elle est jointe à la misère c'est encore bien pis. Le Puget était pauvre et timide, il ne pouvait réussir; on le repoussa de partout, et bientôt sa misère devint affreuse. Vous imaginez-vous ce pauvre jeune homme, sans protecteur, sans famille, sans ressources, isolé dans une ville étrangère, mourant de faim, et presque nu, car il avait été obligé de vendre une partie de ses vêtemens pour subvenir aux premiers besoins de l'existence. N'y avait-il pas de quoi faire rêver le suicide à cette imagination exaltée, brûlante? Aussi, l'on ne sait ce qui serait arrivé, si un vieil ouvrier, sculpteur en bois, discernant son mérite après

de longues et humiliantes épreuves, n'eût fini par le prendre en amitié avec tout ce feu d'enthousiasme qui caractérise les peuples du midi. Il le logea chez lui et le reçut à sa table. Cet homme, qui exécutait des meubles pour le grand-duc, présenta son nouveau protégé au premier sculpteur du prince, qui voulut bien confier à Puget quelques petits ouvrages. Il eut d'abord à essuyer les mépris de ceux qui le considéraient comme un aventurier sans talent, mais bientôt le nuage se dissipa pour lui; et les premiers rayons de son génie éblouirent ceux-là même qui la veille le regardaient en pitié. Dès lors sa réputation ne fit que grandir avec son mérite; son maître se vit bientôt forcé de le charger, non seulement des parties les plus importantes de ses propres ouvrages, mais encore de l'exécution de leur dessin.

En interrogeant les vies des grands artistes, on voit que toujours les obstacles de tout genre ont entravé leurs premiers pas dans la carrière où les appelait leur génie. Loin de déplorer ces obstacles, nous devons au contraire nous applaudir des efforts qu'ils furent obligés de faire pour en triompher. La persévérance et le courage qu'ils montraient dans cette lutte contre la fortune, étaient les plus sûrs indices d'une vocation forte et puissante. En aplanissant les routes, on appelle la foule dans une carrière qu'il n'est donné qu'au très petit nombre de parcourir avec succès; la foule s'y précipite alors, et elle devient le plus grand de tous les obstacles aux pas du génie, qui se trouve souvent perdu, noyé dans le torrent des médiocrités.

Puget n'eut à vaincre que la misère et les dégoûts : il en triompha.

Les grands hommes, même en espérance, attirent à eux les grands hommes : Pietre de Cortone, peintre illustre, voulut connaître le jeune sculpteur, déjà célèbre avant vingt ans. Il avait vu quelques uns de ses tableaux (car Puget s'occupait également de peinture), dont la manière ressemblait parfaitement à la sienne. Entre deux artistes comme eux, le chemin n'était pas long; ils se lièrent bientôt

d'une amitié qui fut durable; et Puget, ayant suivi ce nouveau maître à Rome, ne tarda pas à être employé dans ses travaux. On montre encore dans le plafond du palais Barberini, deux figures de Tritons qui lui sont attribuées. Pietre de Cortone, rappelé à Florence pour peindre les plafonds du palais Pitti, emmena avec lui son élève; mais peu de temps après, en dépit des instances qu'on lui fit pour le retenir, Puget, cédant à la voix de son cœur qui lui parlait de sa patrie, retourna à Marseille, où sa réputation l'avait précédé. On a dit que le Cortone, pour l'engager à demeurer en Italie, alla jusqu'à lui offrir sa fille unique, et une partie de sa fortune, qui était considérable.

Notre grand sculpteur n'était âgé que de vingt et un ans, et déjà l'on avait la plus haute opinion de ses talens; ce fut alors que le duc de Brézé, amiral de France, s'apercevant de tout ce que la marine royale avait de défectueux, lui demanda le modèle *du plus beau vaisseau qu'il pût imaginer* : ce sont ses propres expressions. Puget dépassa les espérances de l'amiral; ce fut lui qui inventa ces poupes magnifiques décorées d'un double rang de galeries saillantes, et de figures en bas-relief et en ronde-bosse, qui ont fait long-temps le désespoir des étrangers. Le vaisseau dont il donna le modèle était de soixante canons; la poupe était ornée de figures allégoriques en l'honneur d'Anne d'Autriche, reine-mère et surintendante de la marine française. Terminé en 1646, ce vaisseau fut nommé LA REINE.

Anne d'Autriche, alors régente de France, avait chargé un religieux de l'ordre des Feuillans de lui faire dessiner les monumens antiques les plus remarquables en tous genres; cet homme éclairé et ami des arts, comme la plupart des religieux de ce temps, choisit pour l'exécution de ce travail important le Puget, qui accepta avec joie. Il partit aussitôt pour Rome, et consacra six années à la tâche qui lui était imposée. Il est douloureux de songer que la magnifique collection de ces dessins est depuis long-temps perdue. Ce fut dans ce voyage qu'il puisa ce goût pour l'architecture et la

sculpture, qui prit en lui par la suite un si beau développement, sans l'aide d'aucun maître : celui qui doit créer n'en a pas besoin !

De retour en France, il entreprit un grand nombre de tableaux d'église. On voit encore de ces productions à Marseille, à Aix, à Toulon, à Cuers, à la Ciotat, et dans des collections particulières : M. le comte de Panisse possède, entre autres ouvrages de sa main, son portrait peint par lui-même, qui peut donner une juste idée de son mérite comme peintre.

Cependant, travaillant avec trop d'ardeur, il tomba grièvement malade, et fut obligé d'abandonner la peinture. Cette maladie eut un heureux résultat pour la patrie du Puget, puisqu'elle lui procura un de ses plus habiles sculpteurs. La Providence témoigna en cela l'admirable justice de ses décrets; un grand siècle se préparait, siècle où toutes les gloires allaient prendre place; déjà poètes, historiens, savans, artistes dans tous les genres, imposante et pacifique armée, se tenaient prêts à s'animer à la voix de Louis XIV. Un sculpteur seul manquait : Dieu jeta les yeux sur le Puget, et le Puget fut sculpteur en dépit de lui-même, de ses goûts, de ses travaux, de ses études les plus chères ! La sculpture et l'architecture devinrent donc les uniques occupations du jeune artiste. Il débuta par l'exécution des deux Termes qui soutiennent le balcon de l'Hôtel-de-Ville à Toulon; ce travail, justement admiré, lui en procura immédiatement beaucoup d'autres. A Marseille, il fit des projets d'embellissemens qui furent généralement approuvés, et lui valurent une renommée qui le fit appeler à la cour. Dès lors commença pour lui une longue suite de vicissitudes. Le surintendant Fouquet, animé de cette noble ostentation qui devait plus tard rendre son roi lui-même jaloux et peut-être injuste, s'était emparé de Puget dès son arrivée, et l'avait pris sous son patronage. Pour première faveur, il le chargea d'aller à Carrare choisir les marbres les plus beaux pour orner cet ambitieux palais de Vaux-le-Vicomte, qui devait être un des principaux motifs de sa

célèbre disgrâce : tout le monde sait comment elle eut lieu. Le Puget, qui, pour remplir ses engagemens envers le surintendant, avait refusé les offres brillantes que Mazarin lui avait faites par l'entremise de son secrétaire Colbert, souffrit de cet orage imprévu, avec un grand nombre de gens de mérite que Fouquet s'était attachés par une honorable protection. Privé totalement de la récompense due à ses longues recherches, il se vit obligé de rester à Gênes, pour y enrichir l'étranger de ses ouvrages. C'est alors qu'il commença la statue dite *l'Hercule français*, achetée depuis par M. Guillaume Sublet des Noyers; on la voit maintenant dans une des salles d'assemblée de la Chambre des Pairs.

Gênes, plus reconnaissante envers Puget que sa propre patrie, fut prodigue envers lui d'encouragemens et d'honneurs; en retour, il lui donna ses ouvrages. On y admire encore le groupe de *l'Assomption*, dans l'hospice de l'Albergo; les statues colossales d'*Alexandre Sauli* et de *saint Sébastien*, dans l'église de Carignan; la figure de la Vierge, au palais Balbi; le *Tabernacle* et les *Anges* en bronze de l'église de Saint-Cyr; le groupe de *l'Enlèvement d'Hélène*, au palais Spinola, et surtout le bas-relief de *l'Assomption*, qu'il exécuta pour le duc de Mantoue.

Puget, comblé de faveurs à Gênes, y aurait sans doute achevé son existence si Colbert, ce ministre à part, qui avait un coup d'œil d'aigle pour découvrir les hommes de génie et en faire honneur à son majestueux maître, ne l'eût rappelé en France en lui donnant une pension de douze cents écus; l'on doit ajouter que ce fut à la sollicitation du cavalier Bernin, qui avait noblement oublié sa rivalité d'artiste pour son admiration de connaisseur. Cette générosité, malheureusement si rare, restera dans l'histoire des deux célèbres sculpteurs comme un de ces beaux monumens gothiques dont les hommes ont à jamais perdu le secret.

Le Puget devait éprouver une perte bien funeste à sa gloire : celle du duc de Beaufort, qui lui avait commandé à Toulon des travaux considérables. L'envie, qui déjà veil-

lait sur lui, vint à son tour lui faire ressentir les chagrins les plus cuisans. Des projets dont on l'avait chargé, plusieurs ne furent pas exécutés, et entre autres celui d'une place publique et d'une statue de Louis XIV pour Marseille; ce dernier coup lui fut d'autant plus sensible, qu'il le frappait au cœur en s'opposant au triomphe qu'il comptait remporter dans sa ville natale. Toutefois, le génie ne se décourage jamais : veut-on l'humilier, l'abattre, il se relève, secoue sur ses ennemis la poussière de ses ailes, prend son essor sublime, et force l'envie elle-même à détourner la tête pour n'être pas éblouie de son auréole de gloire! C'est ce que fit Puget : aiguillonné par les calomnies et les basses menées de ses détracteurs, il voulut les écraser sous un chef-d'œuvre, et c'est à eux que nous devons l'admirable statue de *Milon de Crotone*, qui seule aurait suffi pour lui assurer une de ces réputations qui passent de siècle en siècle.

Puget, alors à Toulon, où il avait été nommé directeur de la décoration des vaisseaux, quand il l'acheva, s'empressa, sur les ordres du roi, d'envoyer son chef-d'œuvre à Versailles. Au moment où la statue fut dévoilée, la reine Marie-Thérèse ne put s'empêcher de laisser échapper cette exclamation : « Ah! le pauvre homme, comme il souffre! » Il nous semble que voilà le plus bel éloge qu'un artiste puisse jamais recevoir, même d'une bouche royale.

Cependant, Puget devait subir de nouveaux dégoûts : il avait proposé le plan d'un arsenal pour Toulon; l'intendant des galères, le duc de Vendôme, le ministre lui-même, l'avaient approuvé; déjà on avait construit une salle d'armes, lorsque des difficultés s'élevèrent; il fallut s'en remettre à la décision de la cour. Dans le temps que Puget l'attendait avec impatience, ses rivaux, bas et vils comme tous les ennemis d'un grand homme, mirent le feu à ce qui était commencé, ce qui trancha la question, car le projet fut abandonné. Alors le grand sculpteur, n'espérant plus rien du présent ni de l'avenir, demanda sa retraite, et se

retira dans sa ville natale, où il se fit construire une maison dont l'architecture atteste encore ses talens en ce genre. Il fit tracer sur la façade des devises mélancoliques qui sont l'expression des douleurs qu'il venait d'éprouver ; on y lit ces mots : *Salvator mundi, miserere nobis;* et dans une autre partie de l'édifice : *Nul bien sans peine*. La main des hommes, souvent plus barbare que celle du temps, a dégradé ce monument, qui aurait dû être sacré ; on y a construit une boutique.

Puget a laissé encore à Marseille d'autres monumens non moins remarquables de son talent pour l'architecture. En y admirant l'élégante construction de la Halle, dite *la Halle-Puget*, qui est une des plus belles de France, l'on maudit ces indignes rivaux qui, par leurs basses intrigues, empêchèrent l'auteur de ce bel édifice d'enrichir une ville qui lui était chère des travaux qu'il avait projetés ; l'amour du Puget pour le lieu de sa naissance était si ardent, qu'il consentit à exécuter, au prix de quinze cents livres, un écusson royal soutenu par deux anges. Placé depuis sur le portail de l'Hôtel-de-Ville, ce beau travail a été mutilé pendant la révolution par un vandalisme qui ne respectait pas plus les œuvres du génie que les monumens de la royauté.

Louis XIV, qui savait traiter avec une même distinction les princes de la terre et les princes de l'intelligence, fit demander à notre grand sculpteur un groupe pour servir de pendant à celui de *Milon de Crotone ;* c'est alors que Puget termina le groupe de *Persée et Andromède*, que l'on voit encore dans le parc de Versailles. Son fils, François Puget, fut chargé par lui de le présenter au roi, qui lui dit, après avoir considéré attentivement ce nouvel ouvrage : « Votre père est grand et illustre ; il n'y a personne dans l'Europe qui puisse l'égaler ! » C'était sans doute un beau triomphe pour l'artiste, que ce jugement public porté sur son talent par un roi tel que Louis XIV ; et l'histoire l'a consacré comme la plus glorieuse récompense du génie du Puget. Mais nous devons dire que ces marques de distinction, tout

honorifiques, furent à peu près l'unique bénéfice qu'il retira de ce groupe d'*Andromède*. Il ne lui fut payé que quinze mille francs, somme à peine suffisante pour compenser les frais d'exécution d'un pareil travail. Il réclama, mais en vain; on trouva apparemment que la gloire suffisait au génie.

Pendant que le fils recueillait ainsi à Versailles les nobles paroles du grand roi, le père vivait dans le silence et le calme de la retraite, sinon heureux (il était d'un caractère à ne jamais l'être), mais tranquille, travaillant à son bas-relief d'*Alexandre devant Diogène*, exposé depuis dans un des vestibules de ce château de Versailles, dont la majestueuse beauté s'arrangeait si bien de ces antiques et sévères parures.

Il en commençait aussi un autre, que la mort ne lui laissa pas le temps de terminer : celui de *la Peste de Milan*. Les intendans de la santé le firent placer, quoique imparfait encore, dans leur chapelle, à l'entrée du parc de Marseille; il a cinq pieds de haut, et renferme quinze figures de diverses proportions.

Les travaux de Puget, et les fatigues toujours renaissantes que lui donnait une imagination fougueuse, l'avaient totalement épuisé; il y succomba enfin le 2 décembre 1694, à l'âge de soixante-douze ans et deux mois, léguant à son fils, qui devait lui succéder avec moins de gloire, l'exécution des plans de l'église des Capucins et de celle de la Charité, à Marseille, et laissant à la postérité, outre ses travaux de sculpture, une collection de dessins de marine sur vélin, qui témoigne encore de son habileté dans ce genre.

On a conservé dans l'arsenal de Toulon plusieurs des ornemens dont le Puget avait décoré les riches galères de ce temps. On remarque surtout *Deux Renommées*, *un Sauvage*, *Deux Tritons* en ronde-bosse, et plusieurs bas-reliefs représentant *le Soleil*, *les Quatre Élémens*, *les Quatre parties du jour*, *les Quatre Saisons*, etc., etc. Quoique ces divers sujets aient été traités plus négligemment que les

grands ouvrages qui ont assuré la réputation du Puget, on y reconnait cependant cette main de maître qui était toujours dirigée par une imagination ardente et féconde; il y a loin de ces sculptures aux ornemens grossiers dont on a décoré depuis nos vaisseaux de guerre.

La vie du Puget est un exemple frappant de l'infortune qui pèse presque toujours sur le front de ceux qui tiennent en ce monde le sceptre du talent; quand le destin les comble de ses faveurs, quand l'envie reste pour un instant muette et désarmée devant leurs chefs-d'œuvre, ce sont eux-mêmes qui travaillent à empoisonner leur bonheur; leur esprit, rendu irascible et méfiant par une longue suite de persécutions, leur fait soupçonner un abîme sous les flots tranquilles où des âmes vulgaires ne sauraient reconnaître même une apparence d'orage; cette espèce de seconde vue leur brise le cœur, et mêle à leurs joies passagères des frayeurs et des larmes. Tel fut le Puget : lorsque, après avoir été long-temps en proie à des chagrins de tous genres, et surtout à ceux de l'amour-propre, plus poignans que les autres, le ciel semblait s'être adouci pour lui; lorsqu'il pouvait enfin jouir du prix de ses longs et magnifiques travaux, il douta de sa félicité nouvelle, et sa misanthropie, bien naturelle naguère, le rendit peut-être injuste envers ceux qui l'entouraient de leurs bienfaits et de leurs éloges. Alors on s'écria que c'était un homme méchant et insociable.... Non : c'était un homme de génie sur lequel le malheur avait passé!

On pourrait dire de la plupart des grands poètes et des grands artistes que la justice, trop lente ici-bas, n'arrive pour eux qu'après la mort; alors, aucune voix ne s'élève plus pour altérer la vérité; aucun homme n'oserait se déclarer ouvertement l'ennemi de leur célébrité consacrée, et la postérité, toujours équitable, parce qu'elle est désintéressée, leur prodigue l'encens et les couronnes.

Personne ne fut plus digne que le Puget de cette rémunération tardive; s'il n'a pas toujours atteint l'élégance et la

pureté des formes de l'antique, ni la correction des proportions hardies de Michel-Ange, il a du moins possédé à un haut degré l'art de donner au marbre le mouvement de la chair par la souplesse d'une exécution qui ne voyait point d'obstacles; sa facilité sans bornes, répondant toujours au sentiment qui l'animait, lui fit vaincre la matière pour lui donner une apparence de vie. La fougue de son imagination ardente ne connaissait pas de limites, et semblait prêter l'existence à toutes les productions de son génie créateur; jamais la sculpture n'a mieux exprimé le jeu des muscles et leur action dans les différentes attitudes que le corps humain reçoit des impressions de l'âme. Aucun de nos artistes modernes ne l'a encore égalé dans la science d'assouplir le marbre, au point de faire oublier l'absence de la couleur et du mouvement de la nature.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il ne se plaisait que dans les sujets sombres et tragiques, qu'il traitait en homme profondément pénétré de leurs beautés parfois sauvages : on pourrait dire de Puget qu'il fut le Crébillon de la sculpture.

On cite de lui un trait qui peut donner une idée de l'indépendance et de la fierté de son caractère. A son arrivée à Toulon, le duc de Beaufort lui avait ordonné d'exécuter, avec le plus de rapidité possible, les ornemens du vaisseau-commandant *le Magnifique*, sur lequel ce prince devait perdre la vie le 25 juin 1669. Comme Puget mettait dans tous ses travaux cette noble conscience qui distingue le véritable artiste de l'ouvrier mercenaire, le duc de Beaufort trouva qu'il allait trop lentement au gré de son impatience, et lui en fit l'observation avec ce ton de maître que prenaient les grands de cette époque. « Monseigneur, répondit vivement le sculpteur, si mes services ne sont pas agréables à « Votre Altesse, je la prie de me donner mon congé. » Le prince, piqué de cette réplique audacieuse pour le temps, lui dit à son tour : « Vous pouvez partir : le roi ne retient « personne malgré lui. » Cependant il se repentit bientôt de ces paroles, et envoya au Puget, qui faisait déjà ses prépa-

ratifs pour retourner à Gênes, l'un de ses pages, avec ordre de le prier de venir le trouver; et dès qu'il aperçut l'artiste offensé, il l'embrassa en le priant d'oublier la scène qui avait eu lieu. Il est beau de voir un prince, à qui son rang et sa noblesse pouvaient donner un légitime orgueil, s'excuser ainsi d'un premier mouvement de vanité blessée.

On a raconté aussi qu'il avait, au lit de mort, ordonné à son fils d'aller briser une des jambes de la statue de Milon de Crotone, qu'il trouvait lui-même dans une position forcée et peu naturelle; tout le monde sait combien il faut se défier de pareilles anecdotes, où l'on reconnaît la plupart du temps les accens de la jalousie, qui, pour se déguiser, essaie de prendre une voix étrangère.

Quoi qu'il en soit, le Puget restera toujours un des premiers sculpteurs que la France ait possédés. L'administration municipale de Marseille lui a fait élever en 1807, devant la maison qu'il habita, une colonne surmontée de son buste exécuté par Chardini, avec l'inscription suivante : *A Pierre Puget, sculpteur, peintre et architecte, Marseille, sa patrie, qu'il embellit et honora*. C'est un monument que lui devait une ville qu'il avait tant aimée pendant sa vie, et qui, long-temps après sa mort, est encore parée de ses chefs-d'œuvre. Il est seulement étrange que la reconnaissance publique y ait songé si tard, et que Marseille ait pu oublier si long-temps celui à qui elle devait une grande part de sa gloire.

LAURENT.



PASCAL

BLAISE PASCAL,

NÉ A CLERMONT, EN 1623; MORT A PARIS, EN 1662.

La vie de Pascal, considérée dans son ensemble, a quelque chose de saisissant par son caractère de simplicité, de grandeur et de délabrement. Elle inspire l'admiration et la tristesse; l'admiration, parce qu'elle fut féconde; la tristesse, parce qu'elle n'a pas tenu toutes ses promesses. En effet, Pascal semble avoir reculé les limites de l'intelligence humaine, mais il n'a pas atteint celles de son génie.

Qu'allons-nous rencontrer dans cette étude d'un homme prodigieux? Bien des contrastes : une frêle organisation et une force d'esprit surnaturelle; de l'indépendance dans les choses de la raison, et une soumission absolue dans celles de la foi; un inviolable respect pour les vérités de la religion; un invincible mépris, une haine vigoureuse, pour le plus illustre des ordres religieux; les traits les plus délicats, les plus piquans de la raillerie; l'impétuosité et les foudres de l'éloquence; les plus hautes spéculations de la science et les plus vulgaires applications d'utilité pratique. Comment ne pas s'émerveiller à la vue de ces extrêmes, harmonieusement rapprochés dans une seule intelligence, et ne pas s'attrister en songeant que cette intelligence fut prématurément brisée, dans la plénitude de sa force, au moment même où elle allait se produire tout entière par un ouvrage dont les matériaux épars, incomplets, mutilés, sont encore un monument impérissable.

Pascal naquit à Clermont en 1623. A trois ans il perdit sa mère; mais Étienne Pascal, son père, veilla sur ses jeunes années avec une tendresse et une supériorité de raison qui réparèrent pour son jeune fils une perte ordinairement irrépa-

rable. Étienne Pascal renonça à la présidence de la cour des Aides de Clermont pour se vouer exclusivement à l'éducation de ses enfans. C'était un homme de forte volonté, de grande intelligence, de mœurs irréprochables. Il quitta l'Auvergne pour venir s'établir à Paris. Sa maison fut un centre d'études et le berceau de notre illustre Académie des Sciences. Là se réunissaient le père Mersenne, Roberval, Le Pailleur, et d'autres mathématiciens dont la science a conservé le souvenir, émules de Galilée, de Torricelli et de Descartes. Le jeune Pascal vivait dans cet asile scientifique comme nos premiers parens dans le paradis terrestre; il lui était défendu de cueillir le fruit de l'arbre de la science. La tentation n'en était que plus vive. Son père se bornait à cultiver son cœur et sa mémoire; il lui apprenait la vertu par ses exemples, les langues anciennes par ses leçons, et il tenait en réserve l'étude des mathématiques. Toutefois il fut obligé d'accorder à la curiosité de son fils une simple définition de la géométrie, ne se doutant pas qu'il déposait dans un terrain capable de le développer le germe de toute une science.

A quelque temps de là, Étienne Pascal pénétra dans le cabinet où son fils se retirait pendant le temps de ses récréations. L'enfant, occupé à tracer des lignes sur la muraille, ne vit point l'indiscret témoin de ses opérations. Son père, après avoir long-temps suivi ses mouvemens en silence et doutant de ce qu'il voyait, voulut enfin l'interroger. « Je cherche, lui répondit naïvement l'enfant, ce que valent les trois ouvertures de cette figure. » Il lui montrait un triangle. Le père fut confondu, car son fils cherchait la démonstration de la trente-deuxième proposition d'Euclide : pressé de questions, il raconta comment il en était venu là et redescendit, par une suite de propositions rigoureusement enchaînées, jusqu'à la définition qui lui avait servi de point de départ. Je laisse à penser quelle joie inonda le cœur du père; il ne songea pas à reprocher à son fils ce qu'on pourrait appeler sa splendide désobéissance. Étouffé par son admiration, et comme épouvanté, il courut décharger son cœur dans le cœur d'un ami;

le visage inondé de larmes, il raconta à Le Pailleur cette surprenante aventure. Après cet éclat soudain du génie de Pascal, il n'y avait plus moyen de lui refuser l'étude des mathématiques; on lui livra les livres qu'il devinait par la pensée, et il devint membre associé de la petite Académie paternelle. Il avait alors douze ans. Deux années plus tard, il publiait un traité des sections coniques, que Descartes admira et ne voulut jamais reconnaître pour l'ouvrage d'un enfant.

C'est par ces circonstances qui tiennent du prodige que se déclara la vocation scientifique de Pascal. Voyons maintenant comment fut manifestée sa vocation religieuse. Étienne Pascal, en venant à Paris, avait vendu sa charge, et il en avait placé le produit en rentes sur l'Hôtel-de-Ville. Les rentiers sont un peu comme les Juifs au moyen âge; lorsque les finances de l'État sont obérées, on les soulage à leurs dépens. C'est ce que fit Richelieu en 1638. Étienne Pascal se plaïgnit comme les autres; ses plaintes furent remarquées, et une lettre de cachet lui assigna la Bastille pour demeure. Officieusement prévenu de cette décision, Pascal se retira en Auvergne, où on le laissa tranquille. Ses trois enfans restèrent à Paris. Quelques mois après cette fuite, Richelieu et sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, eurent la fantaisie de faire jouer par des enfans *l'Amour tyrannique* de Georges Scudéry. On jeta les yeux sur la plus jeune des filles de Pascal, qui profita de cette occasion pour demander la grâce de son père par des vers qu'elle avait composés elle-même. Sa gentillesse séduisit le cardinal ministre; Pascal le père, amnistié par l'entremise de ses enfans, rentra en faveur, et fut chargé de l'intendance de Rouen. Le curé de Rouville, sermonnaire éloquent, disciple de l'abbé de Saint-Cyran, exerça son influence sur toute la famille de l'intendant et la conquit aux pratiques et aux dogmes de l'austère croyance des jansénistes. Blaise Pascal entra d'une âme fervente dans cette réforme, et communiqua son zèle à tous les siens. Il continua cependant de se livrer avec ardeur à l'étude des sciences mathématiques, dont il agrandit le domaine.

Ce fut pendant son séjour en Normandie qu'il exécuta cette merveilleuse machine arithmétique qui opère sur les nombres avec la précision d'une intelligence exercée et une surprenante rapidité. Son père lui ayant confié le soin de régler les comptes de la province, il voulut se décharger, une fois pour toutes, de ce fastidieux travail sur un agent mécanique. Mais les efforts qu'il fit pour arriver à ce résultat, ses essais répétés avec une infatigable persévérance, son ardeur à conduire vers la perfection le mécanisme dont il avait conçu le plan, épuisèrent sa faible santé. On ne peut s'empêcher de maudire cette invention, étonnante, mais stérile, puisque Pascal y dépensa des forces qu'il aurait pu employer plus utilement, et qu'elle fut l'origine de ses longues souffrances. Les troubles de la Fronde ramenèrent à Paris Pascal et sa famille. Il n'y prit aucune part, si ce n'est pour les blâmer. Il ne croyait pas qu'on pût lutter légitimement contre l'autorité. Les frondeurs tentèrent de le gagner à leur parti par de brillantes promesses, il les repoussa en disant : « que dans un État constitué en république, comme Venise, c'était un grand mal que de contribuer à y mettre un roi et opprimer la liberté des peuples, à qui Dieu l'a donnée : mais que dans un état où la puissance royale est établie, on ne pouvait violer le respect qu'on lui doit que par une espèce de sacrilége[1]. » Pascal avait d'ailleurs l'esprit trop sérieux et trop clairvoyant pour se mêler à une lutte frivole, dans sa conduite, probablement stérile, sinon funeste, dans ses résultats. Il continua donc à cultiver exclusivement la science, et ce fut alors qu'il conçut l'idée de l'expérience du baromètre,

[1] *Vie de Pascal,* par madame Périer, sa sœur. — Scudéry a exprimé la même pensée, en renversant les termes de la proposition, dans un passage remarquable de *la Mort de César :*

Les peuples que le sort a soumis à des rois,
En doivent respecter la personne et les droits;
Tel est mon sentiment, et je tiens que sans crime
On ne peut renverser un pouvoir légitime;
Mais César est injuste en voulant nous ôter
Ce que tous les trésors ne sauraient acheter, etc.

qui confirma le soupçon de Galilée et de Torricelli sur la pesanteur de l'air. La nature cessa d'avoir horreur du vide, et il fut démontré, grâce à Pascal, que l'ascension de l'eau dans les pompes et du mercure dans un tube résulte de la pression de l'atmosphère. L'expérience tentée d'après les instructions de Pascal sur la cime du Puy-de-Dôme fut renouvelée par lui-même à Paris sur la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie.

La vocation religieuse de Pascal semblait affermie, mais le soin de sa santé faillit la détourner. Les médecins conseillèrent au malade les distractions du monde. Il y prit goût. Les conversations, le jeu même, le séduisirent, et, se trouvant heureux de ce régime nouveau, il allait s'attacher à la vie du siècle par un mariage, lorsque l'aventure du pont de Neuilly le rappela à Dieu par une secousse vigoureuse et imprévue. Pascal se promenait dans une voiture attelée de quatre chevaux; tout à coup l'attelage s'emporta, le carrosse fut entraîné vers la rivière, deux chevaux y tombèrent, mais les courroies qui les attachaient se rompirent et les voyageurs n'eurent que la peur de la mort. Cet accident produisit sur l'imagination de Pascal une impression terrible. La mort l'avait menacé dans un moment où, tout entier aux plaisirs du siècle, son âme n'était pas en règle avec Dieu. Le gouffre sur les bords du quel il s'était arrêté, comme par miracle, fut pour lui l'image de l'éternité : dès lors il vit toujours devant lui cet abîme de l'infini prêt à l'engloutir. Voilà ce que les hommes ont appelé sa vision et presque sa folie. L'abîme sans cesse présent sous les yeux de Pascal, ce fut la pensée de l'éternité, pensée austère et sublime qui gouverna le reste de sa vie, et régla tous ses mouvemens, toutes ses actions, par la perspective de la mort, toujours menaçante, incertaine, mais inévitable. « C'est en vain, dit-il, que les hommes détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvaient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, et la mort, qui la doit ouvrir, les mettra infailliblement dans l'horrible nécessité d'être éternellement anéantis ou malheureux. »

Cette rupture avec le monde ramena Pascal vers les solitaires de Port-Royal, et établit entre Arnauld, Nicole et lui, une étroite liaison. Il avait renoncé d'une manière absolue à l'étude des sciences pour se livrer exclusivement à la méditation des saintes Écritures : il s'imposait les plus dures privations, et retranchait même sur le nécessaire pour répandre le superflu de son bien en aumônes. C'est là ce que Voltaire appelle le dérangement de son cerveau. « Ne vous lassez pas, écrivait-il à Condorcet, de répéter que depuis l'aventure du pont de Neuilly le cerveau de Pascal était dérangé. » Singulière altération qui produisit les *Provinciales* et les *Pensées*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus ingénieux, de plus éloquent et de plus sublime dans notre littérature!

Avant de renoncer à la science, Pascal avait largement payé sa dette. Sans compter cette précoce divination de la géométrie, ces vues nouvelles sur les propriétés des sections coniques, cette machine intelligente qui résout les problèmes de l'arithmétique, et cette triomphante démonstration de la pesanteur de l'air, Pascal était arrivé à la formule du binôme de Newton, que ce grand homme s'appropria en la généralisant; et, poussant plus loin les recherches où le premier problème l'avait engagé sur la théorie du jeu, il avait par son triangle arithmétique détrôné le hasard et posé les premiers fondemens du calcul des probabilités, de sorte qu'il est véritablement, sur quelques points, le précurseur des Newton et des Laplace. Ce n'est pas tout, il touchait par ses méthodes au calcul différentiel et intégral; un pas de plus, et il l'eût fait, l'y conduisait infailliblement, de sorte que s'il eût persévéré dans la science, il aurait prévenu la dispute de Leibnitz et de Newton, et que la gloire que se partagent l'Allemagne et l'Angleterre eût été le légitime orgueil de la France. Comme Archimède, Pascal ne dédaignait pas d'abaisser son génie aux applications de la mécanique. Les robustes artisans qui traînent la brouette et le haquet ne se doutent pas que ces utiles supplémens de leurs forces physiques, ces allégemens de leurs durs travaux, leur viennent d'un

grand philosophe et d'un profond mathématicien, qui ne croyait pas faire déroger la science en l'appliquant au soulagement des classes laborieuses. Ajoutons, pour clore cette incomplète énumération des titres scientifiques de Pascal, que pendant les intolérables souffrances de ses dernières années, il résolut le problème de la cycloïde ou de la roulette, sur lequel il défia et vainquit tous les mathématiciens de son temps. A la même époque il conçut et réalisa le projet de ces voitures de transport en commun et à bas prix que notre siècle a renouvelées, et qui sillonnent en tout sens les rues de la capitale[1].

Il me tarde de quitter un sujet que je traite un peu sur la foi d'autrui pour arriver aux titres de Pascal comme écrivain et comme philosophe, c'est-à-dire aux *Lettres provinciales* et aux *Pensées*.

Voici en peu de mots toute l'affaire des *Provinciales*. En 1655, un prêtre de Saint-Sulpice refusa l'absolution au duc de Liancourt, sur le motif qu'il entretenait des liaisons avec MM. de Port-Royal, et qu'il logeait chez lui un abbé entaché de jansénisme. Sur ce refus, Antoine Arnauld écrivit deux lettres où il établit les principes de l'Église en matière d'absolution, et où il combat la capricieuse doctrine des jésuites, si indulgens, même à l'égard des pécheurs envieillis, et si sévères pour les ennemis de leur société. Dans le livre de la *Fréquente communion,* publié quelques années auparavant, Arnauld avait combattu le relâchement des jésuites dans l'administration des sacremens et leur facilité d'absoudre, qui semblait un encouragement aux vices de ces pécheurs dévots « dont la vie n'est qu'une perpétuelle révolution de confessions et de crimes. » Ici les rôles étaient changés ; le sévère docteur accusait ses adversaires d'excès de sévérité. Il en appelait comme d'abus à l'Église d'une sentence inique portée dans le tribunal de la pénitence. L'abus était flagrant,

[1] On peut consulter sur ce sujet une curieuse brochure, publiée en 1828 par le savant M. de Montmerqué, sous le titre de : *Les Carrosses à cinq sous, ou les Omnibus du dix-septième siècle.*

car le duc de Liancourt professait et pratiquait la religion catholique, et l'affront dont il était l'objet paraissait à tous une voie de fait scandaleuse. Sur cette question spéciale, les lettres d'Arnauld étaient inattaquables; cependant il fallait avoir raison de ce terrible adversaire, qui avait déjà porté de sensibles coups à la considération de la société, et qui se disposait, en athlète infatigable, à continuer contre les jésuites la rude guerre que son père avait commencée. Le péril était grave, mais si l'on parvenait à faire condamner le docteur comme hérétique, on ruinait par cette habile manœuvre le principe de sa puissance; car les attaques d'un hérétique sont les meilleurs brevets d'orthodoxie. Le père Annat le savait bien lorsqu'il disait que, pour réfuter les quinze premières *Provinciales,* il suffisait de répéter quinze fois : « Montalte [1] est un hérétique. »

A cette fin, on tira de la seconde des lettres d'Arnauld deux propositions dont le jugement fut déféré à la Sorbonne. Arnauld avait dit : « Les Pères nous montrent un juste dans la personne de saint Pierre, à qui la grâce, sans laquelle on ne peut rien, a manqué dans une occasion où on ne peut pas dire qu'il n'ait point péché. » Et en outre, « qu'on peut douter que les cinq propositions condamnées par le pape soient dans Jansénius. » Voilà tout le procès. M. Arnauld disait pour sa défense que la première proposition attaquée se trouvait textuellement dans saint Augustin et dans saint Jean-Chrysostôme, et qu'on ne pouvait le condamner sans envelopper dans la sentence les plus illustres Pères de l'Église grecque et de l'Église latine. Pour la seconde, il alléguait que les papes ne sont pas juges infaillibles du fait, mais seulement de la doctrine, et que puisqu'il reconnaissait, avec le pape et l'Église, la fausseté de la doctrine contenue dans les cinq propositions, et que son dissentiment ne portait que sur un fait, il demeurait irréprochable.

[1] Les *Provinciales* parurent sous le pseudonyme de Montalte, que Pascal choisit sans doute par allusion à la montagneuse Auvergne, sa patrie.

Ses adversaires prétendaient, au contraire, que sa proposition sur la grâce était identique à la première des cinq propositions condamnées dans Jansénius, et que, dans l'espèce, la question de fait et la question de droit étaient indivisibles; qu'ainsi, bien qu'il condamnât la doctrine attribuée à Jansénius, la censure portée contre elle retombait sur lui, puisqu'il s'opiniâtrait à ne pas reconnaître que ces maximes damnables fussent réellement dans le livre de l'évêque d'Ypres. La Sorbonne était partagée en deux fractions à peu près égales, non pour la qualité, mais pour la quantité. L'élite des docteurs était pour Antoine Arnauld; mais dans les assemblées, la décision est une affaire de nombre; les accusateurs firent venir un renfort irrégulier de quarante moines des ordres mendians, qui, pesant en masse d'un seul côté, emportèrent la balance. Arnauld fut censuré et rayé de la liste des docteurs en Sorbonne. Soixante-dix de ses confrères s'associèrent volontairement à sa disgrâce.

De pareilles victoires sont désastreuses à l'envi des défaites. Arnauld fut censuré matériellement, mais cette censure, emportée de vive force, viciée par le vote de nombreux intrus, déconsidérée par l'éclatante protestation de plus de soixante docteurs, loin de ruiner le crédit théologique d'Arnauld, ne fit qu'ajouter à son nom le lustre de la persécution. Ce rival qu'on voulait terrasser, on lui donna un piédestal. Ce n'est pas tout, elle suscita à la Société un adversaire inattendu, jusqu'alors étranger aux controverses religieuses, mais qui se trouva tout à coup habile à les comprendre, et qui porta du côté de Port-Royal l'esprit le plus lucide et le mieux trempé qui fût jamais, la raillerie ingénieuse et piquante et toutes les ressources de la haute éloquence. Les lettres de Pascal n'ont ni arrêté, ni converti les jésuites, ni aboli sur-le-champ leur pouvoir. Ce triomphe immédiat n'est jamais donné à la parole, même fondée en raison; et quel que soit le génie de l'écrivain, si la puissance qu'elle brave tient encore au sol par de profondes racines, elle l'irrite bien plus, et la rend un moment plus formidable

par la colère; mais le temps travaille pour elle, et conduit au but qu'elle a marqué. La blessure était faite : l'ordre des jésuites survivra assez long-temps pour fermer les écoles de Port-Royal, pour disperser ses illustres solitaires et faire de leur vie un long combat, pour employer la maréchaussée contre de pieuses filles qui ne demandent qu'à prier Dieu en silence; enfin, pour renverser de fond en comble leur asile même et en jeter la poussière aux vents; mais la flèche mortelle est attachée à ses flancs : *hæret lateri lethalis arundo;* et cette flèche, ce sont les *Provinciales.*

Cet admirable pamphlet débute comme une comédie et se termine comme une philippique. Pascal a réuni dans un même cadre tout ce que l'esprit peut inspirer de saillies piquantes, de mordans sarcasmes, d'ingénieuses railleries, de situations plaisantes, et ce que l'éloquence a de véhémence, d'emportement et d'énergie; tout cela exprimé dans un langage inouï jusqu'alors, et dont personne après lui n'a retrouvé la vigueur, la précision et la transparence. Dans les premières lettres, le correspondant du provincial se donne pour un homme ingénu, complétement étranger aux débats théologiques, qui se fait initier par les habiles des différens partis. Moyennant cet artifice, il surprend et dévoile la ruse des adversaires de M. Arnauld, qui se sont coalisés pour le perdre, et qui, malgré la divergence de leurs opinions, se sont entendus pour articuler de concert les mots magiques de *pouvoir prochain* et de *grâce suffisante,* que les jansénistes ne veulent pas admettre, sous prétexte qu'un pouvoir n'est pas prochain lorsqu'il est éloigné, et que la grâce n'est pas suffisante quand elle ne suffit pas. Ce concert apparent d'opinions inconciliables, réunies par une inimitié commune, amène des traits comiques et des scènes que Molière eût enviées à Pascal. Lorsque le complot des dominicains et des jésuites est éventé et livré à la risée, lorsque la question de grâce, sur laquelle les molinistes touchaient à Pélage et les jansénistes à Luther, est éclaircie, Pascal ne quitte pas encore son rôle; il lui reste beaucoup à apprendre, et la bonhomie

d'un jésuite qu'émerveillent les découvertes de ses confrères va lui révéler tous les mystères de la morale de la Société. Ici s'ouvre une comédie nouvelle, dont les naïves confidences du bon père et la surprise toujours croissante de son interlocuteur feront tous les frais. Grâce à la confiance qu'il inspire, l'heureux confident apprend que le malheur des temps a forcé les jésuites à s'accommoder aux faiblesses du siècle et à relâcher un peu la sévérité de la doctrine évangélique pour ne pas désespérer le monde et le faire déserter. Il a donc fallu autoriser des casuistes indulgens à côté des moralistes sévères : on l'a fait à contre-cœur; mais on s'y est résigné afin de maintenir le crédit de l'ordre et de travailler avec plus de profit au progrès des bonnes doctrines. Les Pères de l'Église étaient embarrassans, parce qu'ils sont intraitables; ils avaient été bons dans leur temps; à présent leur rigorisme perdrait tout : on a donc atténué le mal en substituant à leur autorité celle des docteurs graves et la doctrine des opinions probables. Pascal, qui en était resté à l'Évangile et aux Pères, est charmé d'apprendre qu'on a passé outre, et que désormais la conscience est plus à l'aise; qu'il suffit, pour agir en sûreté et sans crainte de l'enfer, d'avoir pour soi le sentiment d'un docteur grave; qu'un docteur est grave lorsqu'il jouit de quelque considération auprès des jésuites; que les docteurs de cette espèce sont nombreux; qu'ils ont donné dans leurs livres une foule de recettes merveilleuses pour tourner le péché, et qu'il faudrait être ou bien maladroit ou bien obstiné dans le mal pour ne pas se tirer d'affaire avec eux. Après cette ouverture, qui le dispose à recevoir la nouvelle doctrine, Pascal est initié à l'art de diriger son intention, merveilleuse méthode qui épure par un simple détour de la volonté les actions les plus coupables en apparence. Son éducation ne s'arrête pas là; il apprend encore le procédé des restrictions mentales, qui supprime d'un seul coup tous les parjures en annulant tous les sermens.

Ces trois grands principes de la probabilité, de la direction d'intention et des restrictions mentales, font véritablement

une révolution en morale; Pascal est obligé de l'avouer, et la curiosité le pousse à connaître quelques applications de ces ingénieuses méthodes; c'est alors qu'il fait des découvertes de plus en plus surprenantes; par exemple, qu'un valet peut compléter ses gages par le larcin; qu'un juge n'a pas le droit de vendre la justice, parce qu'il la doit, mais qu'il peut vendre l'iniquité, parce qu'il ne la doit pas; que l'échange des biens spirituels, à titre onéreux, cesse d'être simoniaque si l'argent est donné comme motif et non comme prix de la cession; que l'usure disparaît dans les combinaisons du contrat Mohatra [1]; qu'il est défendu d'accepter un duel, mais qu'il est licite d'aller se promener dans un champ à une certaine heure, d'y rencontrer son adversaire et de le tuer s'il vous attaque; enfin, que l'amour de Dieu est un sentiment superflu dans le cœur de l'homme. Cette étrange dispense met à bout la docilité et la patience du disciple; l'indignation qu'il avait contenue sous la forme de l'ironie éclate brusquement. La raillerie fait place à l'invective, et le précurseur de Molière devient le rival de Démosthène et de Bossuet. M. Villemain a marqué cette transformation avec un talent digne de l'écrivain qu'il célèbre. Il faut citer : « Cette grande éloquence est le ton naturel des dernières *Provinciales*. Tout y est amer, véhément, passionné. Ces mêmes questions sur lesquelles Pascal s'était joué d'abord, et qu'il avait comme épuisées par la plaisanterie, il les reprend, il les renouvelle par le sérieux et la colère, au point de faire bien regretter à ses ennemis ce style railleur dont ils s'étaient plaints. Maintenant il ulcère, il déchire les premières blessures de l'amour-propre humilié. Ces odieuses doctrines sur l'homicide, qu'il avait presque ménagées en

[1] Le Mohatra consiste à acheter à un prix élevé, mais à crédit, des marchandises qu'on revend à l'instant même, argent comptant et à bas prix, au vendeur, de sorte que l'acquéreur primitif se trouve débiteur d'une somme beaucoup plus forte que celle qu'il a reçue. Or, comme l'emprunt est déguisé sous forme d'achat et de vente, l'usure se trouve masquée, et cela suffit selon la morale d'Escobar.

ne les couvrant que de mépris, il les attaque corps à corps, avec toute la puissance d'une dialectique inexorable, comme un crime contre l'état, la nature et la piété. Sa véhémence semble s'accroître en poursuivant un autre délit trop commun dans tous les temps de division et de partis, la calomnie, cet assassinat moral, dont ses adversaires avaient fait et un fréquent usage et une naïve apologie, deux choses qui se corrigent l'une l'autre, mais ne se rachètent pas. » Les lettres sur l'homicide et la calomnie marqueraient la dernière limite de l'éloquence humaine, si Pascal n'avait pas écrit ses *Pensées*.

Il est temps d'arriver à ce dernier monument du génie de Pascal, à ces ruines impérissables qui inspirent tant de regrets et d'admiration. L'ouvrage que méditait Pascal était destiné à affermir les bases de la religion et à frapper d'impuissance les attaques prévues de l'incrédulité. Descartes, en émancipant la raison humaine, en soumettant à son tribunal toutes les croyances, voulait sincèrement donner un auxiliaire à la foi, une sanction nouvelle à la religion; mais il ne voyait pas où tendait la révolution dont il avait donné le signal. Pascal vit plus loin et plus juste : il comprit que le secours apporté par la philosophie à la religion amènerait sa ruine; que cet auxiliaire indépendant se changerait en maître et en adversaire. Il songea à prévenir le danger qu'il pressentait; car si la raison appliquée à l'interprétation des Écritures avait produit l'hérésie, elle devait, tôt ou tard, engendrer l'incrédulité, en discutant l'autorité même des livres saints; il entreprit donc de consolider dans le présent et de sauver dans l'avenir l'édifice religieux.

Toute sa prévoyance porta sur deux points : la chute de l'homme et sa rédemption; il fit sortir la preuve du premier mystère des étranges contradictions du cœur de l'homme, de la misère de sa condition et de ses désirs illimités de bonheur; il demanda sa démonstration à la psychologie. Après avoir sondé les abîmes du cœur humain et montré toutes les contrariétés qui s'y rencontrent, il s'écrie dans son admirable

langage : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction? Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitudes, gloire et rebut de l'univers : s'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible [1]. » C'est là que Pascal attend l'incrédule, car la chimère prend figure, le chaos s'éclaire, la contradiction s'explique, si l'homme est déchu, si le péché a dénaturé l'œuvre du Créateur. Sur le second point, il interroge l'histoire et les étranges destinées du peuple juif, témoin irrécusable, parce que le témoignage qu'il porte le condamne, et que les prophéties qu'il atteste sont accomplies et s'accomplissent encore contre lui. Pascal concentre son argumentation sur ces deux points, et il lui suffit de les établir pour triompher. Il n'explique pas ce que le double mystère de la chute et de la rédemption de l'homme a d'incompréhensible; il se contente de montrer qu'il est attesté par la condition de l'âme humaine et par l'histoire. Pour amener la raison à s'humilier devant ces principes qu'elle ne pénètre pas, il lui expose l'idée de l'infini qui la confond et qu'elle ne peut secouer; car l'infini est en même temps pour l'intelligence humaine une croyance invincible et un impénétrable mystère. Avec l'autorité de cet exemple, il

[1] Avant Pascal, Montaigne avait montré, dans un esprit différent, la faiblesse de la raison et les contradictions de la nature de l'homme. Je le cite pour qu'on puisse comparer la manière de deux grands écrivains : « Le moyen que je prends pour combattre cette frénésie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et la dénéantise de l'homme; leur arracher des poings les chétives armes de leur raison, leur faire baisser la tête et mordre la terre sous l'autorité et révérence de la majesté divine. » — « Sauf toi, ô homme! chaque chose s'étudie la première, et a, selon son besoin, des limites à ses travaux et à ses désirs. Il n'en est pas une si vide et si nécessiteuse que toi, qui embrasses l'univers; tu es le scrutateur sans connaissance, le magistrat sans juridiction, et, après tout, le badin de la farce. »

importe peu que la chute et la rédemption soient incompréhensibles; il suffit qu'elles soient attestées: or, l'une est proclamée par l'état de l'âme humaine, et l'autre par l'histoire. Si Dieu a parlé, la raison commande à la raison de se soumettre. Toutefois, Pascal ne s'arrête pas là; il examine la doctrine dont l'histoire atteste l'origine et les préceptes qu'elle contient. Sa parfaite convenance avec la nature de l'homme, les remèdes qu'elle oppose à ses vices, la satisfaction qu'elle donne aux instincts du cœur et aux besoins de l'intelligence, viennent surabondamment compléter la démonstration.

Cet ensemble existait dans la tête de Pascal, toutes ses idées étaient enchaînées; elles s'étaient développées avec harmonie, et l'œuvre allait se produire dans toute sa force et dans tout son éclat, lorsque la mort vint le frapper. Quelques amis privilégiés avaient seuls recueilli de sa bouche, dans un entretien mémorable, où Pascal, pendant plusieurs heures, avait développé ses idées dans leur ordre naturel, le secret de son génie. Après sa mort, ils ne trouvèrent que des fragmens, et ils les ont publiés sans essayer de les ordonner d'après le plan dont ils avaient reçu la confidence. Après eux, Voltaire et Condorcet comblèrent le désordre par un ordre mensonger qui est la pire des confusions. Un nouvel éditeur [1], fidèle au dessein de Pascal, a dissipé ces ténèbres; il a disposé ces ruines dans l'ordre que leur avait assigné la main de l'architecte, et s'il n'a pas rétabli l'édifice, il en a du moins retrouvé les lignes et relevé les matériaux. Mais combien de lacunes que l'auteur seul aurait pu remplir! Aussi rien ne peut consoler de l'inachèvement de ce glorieux monument, et il faut répéter après M. Villemain, dans son Essai sur Pascal, où la critique devient de la philosophie profonde et de la haute éloquence : « Cet esprit puissant et inflexible embrasse d'une conviction profonde, comme une sauvegarde, les dogmes du

[1] M. Frantin aîné, de Dijon.

christianisme, et leur donne, par sa soumission, le plus grand peut-être des témoignages humains. Mais si la conviction est entière, la démonstration est imparfaite; les preuves ne sont pas réunies, le raisonnement n'est pas achevé; il reste quelques indices de la lutte qu'avait subie Pascal et quelques marques extraordinaires de sa force plutôt qu'un monument complet de sa victoire. Quoi qu'il en soit, ces débris sont là pour étonner le pyrrhonisme frivole, pour le mettre en doute de lui-même, et faire méditer long-temps les savans et les sages. »

Les dernières années de la vie de Pascal furent remplies par la souffrance et par les méditations religieuses. Il supporta avec une constance héroïque les épreuves de la douleur; il les recevait avec foi et reconnaissance, comme une expiation; il en remerciait sincèrement la Providence, qui, par là, le détachait du monde et l'éloignait de ses périls. Sa seule pensée était d'épurer son âme, et de travailler, selon ses ressources, au soulagement des misères de l'humanité. Pendant sa dernière maladie, il voulut qu'on soignât auprès de lui un pauvre malade, et que leurs gardiens communs donnassent la préférence à son compagnon. Touchante commisération, admirable charité, qui montre que la croyance de Pascal dominait le cœur aussi bien que l'intelligence, et que cet homme prodigieux qui s'élevait par le génie au-dessus des plus élevés s'associait par la sympathie aux plus humbles et aux plus misérables!

GÉRUZEZ.


THE ASTOR LIBRARY
NY



Jacquand del.

L'ABBÉ DE RANCÉ



Jacquand del.

L'ABBÉ DE RANCÉ


THE ASTOR LIBRARY
NY

L'ABBÉ DE RANCÉ

(ARMAND-JEAN LE BOUTHILLIER DE RANCÉ),

NÉ A PARIS, LE 9 JANVIER 1626; MORT A LA TRAPPE, LE 26 OCTOBRE 1700.

Dans l'ancienne province du Perche, à l'extrémité occidentale de la forêt qui en a conservé le nom, et à trois lieues de la ville de Mortagne, s'étend une vallée profonde et peu spacieuse. Les sources de la vallée, et les eaux de l'un des bras de l'Iton qui la traverse, y ont creusé de vastes étangs. Ce lieu est sauvage et triste; tout accès y semble interdit. Rotrou II, comte du Perche, le choisit en l'an 1122 pour y bâtir une église, en commémoration d'un vœu que, deux années auparavant, il avait fait à la sainte Vierge, durant une terrible tempête où périrent ses compagnons de voyage, et de laquelle il fut miraculeusement sauvé. Ce temps est celui où régnait Louis-le-Gros, où Callixte II était pape et saint Bernard abbé de Clairvaux.

Les successeurs de Rotrou, et des seigneurs du voisinage enrichirent de donations importantes l'abbaye nouvellement fondée, qui porta le nom de la Trappe, du lieu où elle était située, nom sous lequel cette gorge étroite et quasi fermée était connue de temps immémorial. Dès le principe, elle fut mise sous l'étroite observance de la règle donnée à Cîteaux par saint Bernard. Après des fortunes diverses que nous n'avons pas à raconter ici, l'abbaye de la Trappe, vers le commencement du seizième siècle, était tombée en commende. C'est assez dire que la règle et la discipline s'y étaient relâchées, et que le désordre n'avait pas tardé à se mettre dans les mœurs. Quand M. de Rancé entreprit la fameuse

réforme qui rendit célèbres l'abbaye et le réformateur, un petit nombre de moines, fainéans et dissolus, y vivaient de la part des revenus qu'ils disputaient à l'avidité de l'abbé commendataire.

Et cet abbé était M. de Rancé lui-même! Il tenait l'abbaye de la Trappe depuis l'âge de dix ans, ayant succédé à son frère aîné, qui en était titulaire. L'usage détestable était établi, que ces bénéfices fussent donnés aux fils des familles puissantes, où ils se transmettaient de l'un à l'autre, selon la faveur du Roi. Les Le Bouthillier de Rancé, qui s'étaient peu à peu élevés à la cour, avaient eu une part très large aux bénéfices et aux hautes dignités de l'église; ils occupaient en outre les charges principales dans l'état et dans la magistrature. Denys Le Bouthillier, père de l'abbé de Rancé, avait été en effet conseiller d'état ordinaire du Roi, et secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis. De trois frères qu'il avait, Claude, Victor, et Sébastien, le premier fut secrétaire d'état et surintendant des finances, le second archevêque de Tours et premier aumônier de Gaston, duc d'Orléans, frère du Roi; le dernier mourut évêque d'Aire. On compte encore Léon Le Bouthillier, comte de Chavigny, fils du surintendant, qui fut de la maison du duc d'Orléans, et son chancelier. On voit, à cette courte énumération, que cette famille était honorée et puissante. Elle devait l'éclat dont elle brillait à de longs services rendus, à la noblesse de sa race, venant d'une ancienne maison de Bretagne, où elle prétendait à des alliances avec les ducs de cette province, et, plus que tout cela peut-être, au dévouément intelligent du surintendant des finances à la fortune du cardinal de Richelieu.

Ce cardinal montra l'estime qu'il en faisait, en consentant à servir de parrain au jeune Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, second fils de Denys Le Bouthillier, qui naquit à Paris le 9 janvier 1626. Il lui donna ses deux prénoms, que celui-ci devait illustrer une seconde fois.

L'aptitude qui se montra en lui, dès le bas âge, porta son

père à lui donner une instruction plus solide que ne le demandait la carrière des armes, à laquelle il l'avait d'abord destiné. Il le remit aux mains de trois maîtres. L'un lui enseignait la langue grecque, l'autre la langue latine; le troisième était chargé de veiller sur ses mœurs, de former sa jeune intelligence, et de le guider dans l'étude et dans la pratique des choses saintes. On n'en était pas encore venu à priver l'enfance des bienfaits de l'éducation religieuse; on savait qu'elle est sa vraie nourriture, comme elle fait la force et la consolation de l'homme durant sa vie.

Armand de Rancé venait donc d'atteindre sa dixième année quand son frère aîné mourut. Denys Le Bouthillier, qui voulait conserver dans sa maison les nombreux bénéfices que cette mort allait lui enlever, le fit entrer dans les ordres. Cet enfant se vit tout d'un coup chanoine de Notre-Dame de Paris, archidiacre d'Outrevienne, chanoine de l'église de Tours, abbé commendataire de la Trappe, de Notre-Dame du Val et de Saint-Simphorien de Beauvais, prieur de Notre-Dame de Boulogne dans le diocèse de Blois, et prieur de Saint-Clémentin en Poitou.

Un tel changement survenu dans la destinée du jeune Rancé, n'en amena cependant aucun dans les travaux de son enfance. Grâce aux dispositions que son père avait prises, il n'eut qu'à poursuivre ce qui avait été commencé. Il avait même si bien mis le temps à profit, qu'à l'âge où nous le voyons arrivé, les langues anciennes lui étaient devenues familières. On raconte à ce sujet que le Roi, voulant ajouter une abbaye nouvelle à celles qui lui étaient échues, en fut détourné par son confesseur, le P. Caussin. Sur ce que le Roi insistait, louant les talens précoces de cet enfant, le P. Caussin le manda, et fut si fort ravi de lui voir traduire couramment les livres d'Homère, qu'il alla presser lui-même la collation du nouveau bénéfice. Une édition grecque, annotée, des odes d'Anacréon, fut publiée en 1639 par le jeune Rancé, et dédiée par lui au cardinal de Richelieu. Elle portait pour titre, en langue grecque : *Odes*

d'Anacréon de Téos, avec les scholies d'Armand-Jean Le Bouthillier, abbé. Ce volume, dont il ne reste que de très rares exemplaires, l'abbé de Rancé ayant détruit depuis toute l'édition, renferme cinquante-cinq odes d'après l'édition de Henry Estienne. Les scholies roulent sur l'histoire, la mythologie et la grammaire, et sont tirées pour la plupart du *Grand Étymologique* et du *Lexique* de Varin. On cite encore parmi ses premiers ouvrages, un traité *Sur l'excellence de l'Ame,* publié en 1640, dans lequel il réfute savamment les opinions des anciens philosophes, dont il rapporte et discute les propres textes.

Ce fut au collége d'Harcourt, où se réunissait la jeunesse du beau monde, qu'il étudia la philosophie. Toute la cour vint applaudir à ses thèses, qu'il avait dédiées à la reine Anne d'Autriche. La renommée de l'abbé de Rancé s'en accrut, et avec elle un désir excessif de tout apprendre et de tout connaître, qu'il poussa jusqu'à l'astrologie. Le goût et les illusions en duraient encore. Il n'était pas étonnant que ses mystères attirassent un esprit curieux, entreprenant, qui ne devait pas plus s'arrêter sur une pente périlleuse qu'il ne saurait plus tard se borner dans les rigueurs de la pénitence. L'erreur, au reste, ne fut pas longue; elle trouvait sa propre punition et son redressement dans la déception de ces prétendues sciences occultes.

Il y gagna, lorsqu'il vint à l'étude de la théologie, de la dégager des entraves de la scolastique, et du fatras des mots sous lesquels la science divine était étouffée. Il avait appris, par une expérience récente, que l'on doit aller au fond des choses pour y trouver soit leur vide, soit leur réalité. Mettant donc de côté les arguties et les subtilités de l'école, il s'attacha à la lecture de l'Écriture sainte, des Pères de l'église, et à l'étude de l'histoire des conciles, cherchant à en pénétrer le sens, et bien plus à en émouvoir son cœur qu'à satisfaire une vaine curiosité de l'esprit. Heureux s'il fût demeuré dans cette voie! Mais le temps des épreuves n'était pas achevé pour M. de Rancé. Il fallait que d'autres passions,

d'autres ambitions le vinssent agiter après l'ambition du savoir; il fallait que cette nature mobile, mais ardente et élevée, donnât, avec l'éclat qui lui appartenait, le spectacle de ses chutes et de ses retours au bien, qui n'est à tout prendre que l'invariable spectacle de nos conditions humaines.

Durant que ces études se poursuivaient, M. de Rancé prenait ses différens grades de théologie. Bachelier en 1647, il avait été ordonné prêtre quatre ans après, et le 10 février 1653, il obtenait le bonnet de docteur de la Faculté de Navarre. Il fut bientôt admis à prêcher. Ses sermons attirèrent la foule. On aimait en lui une parole pénétrante, une éloquence véhémente, pathétique, et toute nourrie de l'Écriture et des Pères. On dit que l'enivrement de ce succès lui fit rêver de hautes dignités dans l'église. Que lui manquait-il en effet pour y prétendre, possesseur d'un beau nom, renommé pour le savoir et le talent de la parole, aimé et loué en tous lieux? Mais le cardinal de Richelieu n'était plus là pour l'y porter, et Mazarin tenait éloignés de la cour les favoris de son prédécesseur. La vie quelque peu dissipée que menait l'abbé de Rancé, fut à ce ministre un prétexte plausible pour lui barrer le chemin.

La mort de son père le surprit dans ces mécomptes d'une ambition déçue, et livré aux réflexions sérieuses qu'elle lui inspirait. Denys Le Bouthillier s'était retiré dans sa belle terre de Véret, en Touraine, cherchant, dans les travaux calmes et honnêtes de la vie des champs, un repos qu'il n'avait guère goûté dans sa longue existence, et dont il ne devait pas jouir longtemps. Quand il sentit approcher sa fin, il manda près de lui ses deux fils, l'abbé et le chevalier de Rancé. C'était un homme grave, d'un esprit solide, et qui, bien qu'il eût été plus soucieux de sa fortune et de l'élévation de sa maison que de son salut, n'avait jamais perdu de vue entièrement ses devoirs de chrétien. Il voulut que son expérience de la vie, que la leçon de sa mort servissent à ses enfans. L'abbé de Rancé a souvent dit, dans sa

retraite, que le spectacle de cette fin toute chrétienne fut le premier trait dont son cœur fut pénétré.

Mais il était trop jeune encore ou trop peu éprouvé pour résister longtemps aux séductions du monde. Il y rentra. La grande fortune que lui laissait la mort de son père, jointe aux revenus de ses bénéfices, lui rendait tous les plaisirs faciles. Il les rechercha tous, et, dit-on, les moins permis. Une nature ardente l'y poussait; les charmes de son esprit, les grâces de sa personne aidaient à ces séductions sous lesquelles il succombait. Il ne faut pas se représenter l'abbé de Rancé, à l'âge de vingt-cinq ans, tel que le montre la gravure qui est jointe à cette notice, et qui est la reproduction du portrait fait à la Trappe par le célèbre peintre Rigaut. Lorsque Rigaut le peignit, et à son insu, comme le raconte le duc de Saint-Simon, l'âge, les souffrances, les rigueurs d'une cruelle pénitence, avaient creusé ses traits et altéré profondément l'expression de son visage. L'abbé Marsollier, le plus exact de ses historiens, nous le représente sous un tout autre aspect. « Sa taille, dit-il, était au-dessus de la médiocre, bien prise et bien proportionnée; sa physionomie était heureuse et spirituelle. Il avait le front élevé, le nez grand et bien tiré, sans être aquilin. Ses yeux étaient pleins de feu; sa bouche et tout le reste du visage avaient tous les agrémens qu'on peut souhaiter dans un homme. Il se formait de cet ensemble un certain air de douceur et de grandeur qui prévenait agréablement, et qui le faisait aimer et respecter. »

S'il y a des enseignemens utiles à tirer des fautes dans lesquelles les hommes célèbres ont pu tomber, le scandale seul trouve son compte au récit complaisant de ces fautes. Nous n'irons donc pas demander aux libelles du temps le tableau, fort exagéré sans doute, des dissipations de l'abbé de Rancé durant cette période de sa vie. Qu'il suffise de rappeler que celui qui devait donner bientôt l'exemple du retour aux vertus les plus sévères du christianisme, oubliant des devoirs sacrés, menait en tout le train des gens de la

cour, aimant le luxe, la bonne chère, tenant chez lui grande table, et ayant grande profusion de meubles, de riches habits, d'équipages et de meutes.

Cependant les sages exhortations ne lui manquaient pas. Des personnages d'une haute piété, les évêques d'Aleth et de Pamiers et l'évêque de Comminges, Gilbert de Choiseul, s'efforçaient de l'arracher au repos funeste où sa jeunesse se perdait. L'un d'eux alla jusqu'à lui conseiller de mettre en règle une des abbayes dont il était commendataire. Il repoussa ce conseil avec dédain. Mais la parole était jetée dans son cœur pour y germer lorsque la satiété serait venue. Et cette satiété devait bientôt venir. On ne tarda pas à remarquer en effet qu'il devenait triste et rêveur. Il fuyait la ville, ses amis, le séjour de la cour, allant demander à la solitude un repos qu'il ne trouvait plus en lui, ou chercher dans les bois, dans les montagnes, au milieu des sites sauvages, une nature dont le désordre et la tristesse lui retraçât l'état de son cœur que le remords commençait d'agiter.

La duchesse de Montbazon mourut vers ce temps-là. On a beaucoup dit qu'il l'avait tendrement aimée, et que leur liaison avait duré jusqu'à la mort de madame de Montbazon, qui était restée la plus belle femme de la cour, la plus citée pour sa grâce et le charme infini de son esprit. Une fable a eu cours à ce sujet. Daniel de La Roque la rapporte très sérieusement dans son écrit intitulé : *Véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe*. M. de Saint-Simon, mieux placé que personne pour connaître la vérité des faits, l'a démentie. Nous en emprunterons le récit à ses Mémoires, certains que son amitié et sa grande admiration pour l'abbé de la Trappe eussent résisté difficilement au besoin d'une sincérité quelquefois peu charitable, et à l'intérêt tragique d'un événement qui, de quelque façon qu'on le présente, a eu certainement de l'influence sur les déterminations de l'abbé de Rancé.

« La princesse de Gueméné, morte duchesse de Montbazon en 1657, mère de M. de Soubise, était cette belle madame de Montbazon dont on a fait ce conte qui a trouvé créance,

que l'abbé de Rancé, depuis ce célèbre abbé de la Trappe, en était fort amoureux et bien traité; qu'il la quitta à Paris, se portant fort bien, pour aller faire un tour à la campagne; que bientôt après, ayant appris qu'elle était tombée malade, il était accouru, et qu'étant entré brusquement dans son appartement, le premier objet qui y était tombé sous ses yeux était sa tête, que les chirurgiens en l'ouvrant avaient séparée; qu'il n'avait appris sa mort que par là; et que la surprise et l'horreur de ce spectacle, jointe à la douleur d'un homme passionné et heureux, l'avaient converti, jeté dans la retraite, et de là dans l'ordre de saint Bernard et dans sa réforme. Il n'y a rien de vrai en cela, mais seulement des choses qui ont donné cours à cette fiction. Je l'ai demandé franchement à M. de la Trappe, non pas grossièrement l'amour et beaucoup moins le bonheur, mais le fait, et voici ce que j'en ai appris.

« Il était intimement de ses amis, ne bougeait de l'hôtel Montbazon, et ami de tous les personnages de la Fronde, de M. de Châteauneuf, de madame de Chevreuse, de M. de Montrésor, et de ce qui s'appelait alors les importans, mais plus particulièrement de M. de Beaufort, avec qui il faisait très souvent des parties de chasse, et dans la dernière intimité avec le cardinal de Retz, et qui a duré jusqu'à sa mort.

« Madame de Montbazon mourut de la rougeole en fort peu de jours. M. de Rancé était auprès d'elle, ne la quitta point, lui fit recevoir les sacremens, et fut présent à sa mort. La vérité est que, déjà touché et tiraillé entre Dieu et le monde, méditant déjà depuis quelque temps une retraite, les réflexions que cette mort si prompte fit faire à son cœur et à son esprit, achevèrent de le déterminer, et peu après il s'en alla en sa maison de Véret en Touraine, qui fut le commencement de sa séparation du monde. »

Une inscription placée dans le parloir de la Trappe, a fait penser à quelques auteurs que le souvenir de la duchesse de Montbazon avait suivi l'abbé de Rancé dans les austérités de sa pénitence. Cette inscription, tirée de saint Augustin, était

telle : *Retinebant nugæ nugarum, et vanitates vanitatum antiquæ amicæ meæ.*

D'autres causes ont été données à cette conversion célèbre. Ainsi plusieurs l'ont attribuée à un danger qu'il courut, chassant sur les rives de la Seine, derrière l'église de Notre-Dame; il fut atteint d'un coup de fusil sans en être blessé, les balles ayant frappé sur l'acier de sa gibecière. Sur quoi, dit-on, il s'écria : « Hélas! que devenais-je, si Dieu n'eût eu pitié de moi! » On a raconté aussi qu'étant dans sa terre de Véret, un gentilhomme du voisinage, qu'on redoutait pour sa force et son audace, s'en vint chasser jusqu'aux portes du château. Rancé, irrité de l'insulte, s'élance sur le chasseur, l'arrête et le désarme, avant que celui-ci ait tenté de lui résister. Réfléchissant depuis sur le péril auquel il avait été exposé, il y vit la main de Dieu qui avait arrêté la vengeance de cet homme.

On doit croire que ces événemens, et d'autres de même nature, n'auront pas été perdus pour M. de Rancé. Quand le cœur commence d'être touché, les moindres objets ont pour lui leur signification.

Il ne semblait pas que de nouveaux avertissemens lui fussent désormais nécessaires. Cependant, peu de temps après, il eut encore sous les yeux le spectacle de la mort du duc d'Orléans, qu'il assista à ses derniers instans. La mort lui montrait tour à tour où vont aboutir ce que les hommes recherchent et admirent le plus, la naissance, la beauté, la richesse, la puissance; science funeste, si des clartés supérieures ne venaient nous éclairer alors que tous ces prestiges s'évanouissent!

Voit-on en effet, quand les hommes ont touché le but de leurs longs désirs, qu'ils sachent s'y reposer et savourer le bonheur qu'ils avaient rêvé? La lassitude, l'ennui, le dégoût ont bientôt succédé aux vives ardeurs qui les poussaient. Ce n'est pas là que se trouve le rassasiement divin donné aux âmes pures, duquel il a été dit : *Satiabor cum apparuerit.* C'est une satiété mortelle à laquelle n'échappent les âmes

énergiques qu'en se vouant tout entières à l'accomplissement des devoirs les plus sérieux, tandis que d'autres, non moins fortes, mais plus inquiètes d'elles-mêmes, iront demander à la solitude, remplie par le travail et par la prière, le calme qui leur manque, et un aliment à l'activité qui les dévorait. Ainsi se peuplèrent les premières Thébaïdes, ainsi les couvens se remplirent, saints asiles ouverts jadis à toutes ces âmes blessées.

Mais déjà, quand M. de Rancé voulut leur demander la retraite à laquelle il aspirait, les monastères n'étaient plus ce qu'ils avaient été aux premiers temps du christianisme, ni dans ces jours où l'abbé de Clairvaux, relevant la règle de saint Benoît, en imposait les rigueurs à ses disciples. Le travail abandonné, la prière négligée, de vaines pratiques mises à la place de ces règles dont la moindre avait son intelligence et son application, voilà ce qu'il vit; et il vit avec une douleur plus profonde les indignes successeurs des disciples de saint Bernard, usant dans la mollesse, dans l'oisiveté, souvent dans la débauche, les ressources pieuses que la charité leur avait confiées.

Un grand projet fut aussitôt conçu dans son esprit.

Mais avant que de réformer les autres, lui qui avait vécu de ces désordres auxquels il avait joint les propres désordres de sa jeunesse, ne devait-il pas se réformer lui-même? Il n'hésite pas, et résigne du même coup les canonicats, les abbayes, les prieurés dont il était titulaire, gardant la seule abbaye de la Trappe, qui lui paraît propre au dessein qu'il a conçu. Non content de ce premier sacrifice, il en va consommer un plus grand encore. Tous ses biens sont vendus, et il distribue aux pauvres de la Touraine et à ceux de l'Hôtel-Dieu de Paris tout l'argent qu'il en tire. Ce n'était, disait-il, que leur restituer leur propre bien, l'ayant détourné, aussi longtemps qu'il avait employé à son usage les revenus de ses bénéfices.

Cette première réparation accomplie, il sollicita et obtint du Roi la faveur de tenir en règle l'abbaye qu'il avait reçue

en commende. Le 13 juin 1663, il alla s'enfermer dans l'abbaye de Perseigues, du diocèse du Mans, et y revêtit l'habit de Cîteaux. Son année de noviciat terminée, durant laquelle il souffrit d'une cruelle maladie dont il faillit mourir, il prononça ses vœux le 26 juin 1664, étant âgé de trente-huit ans. Le 13 juillet suivant, il reçut la bénédiction de Patrice Plunquet, évêque d'Arda en Irlande, dans l'abbaye de Saint-Martin de Sées. La cour de Rome lui ayant envoyé ses brefs peu de temps après, il prit possession de l'abbaye de la Trappe en qualité d'abbé régulier.

Un procès-verbal de visite, fait par l'abbé du Val-Richer, montre l'état déplorable dans lequel cette abbaye était tombée quand M. de Rancé vint l'habiter. Les bâtimens étaient en ruine, et la chapelle elle-même ne présentait qu'un amas de décombres. Le défaut de lumière et les ordures amoncelées dans les cellules leur donnaient l'aspect de prisons infectes. Tous les escaliers étaient rompus, si bien que l'on était obligé de se servir d'échelles pour atteindre aux étages supérieurs. Les principales salles avaient été transformées en caves, en pressoirs et en étables. Les ronces, les mauvaises herbes qui couvraient les jardins et les enclos, en avaient fait disparaître jusqu'aux dernières traces de culture. Le désordre avait gagné peu à peu la vallée. Les bois pourris de la forêt, entraînés par les ruisseaux et par les pluies de l'hiver, s'étaient amoncelés dans les eaux des étangs privées d'écoulement; tous ces bois, tous ces végétaux tenus en putréfaction, remplissant l'air de miasmes putrides, faisaient de cette vallée un séjour presque inhabitable. « On eût dit, ajoute l'abbé du Val-Richer, le repaire de bêtes sauvages. » Cependant sept religieux, débris d'un monastère autrefois si florissant, trouvaient encore le moyen d'y vivre, comptant, parmi leurs passe-temps les plus honnêtes, la pêche et la chasse.

Voilà le lieu où l'abbé de Rancé venait s'enfermer, les hommes auxquels il devait faire comprendre et goûter ses réformes, qu'il devait amener à poursuivre eux-mêmes le

rétablissement de leur maison sous la règle étroite de Cîteaux. Mais, pour en venir là, quels obstacles n'eut-il pas à surmonter, quels ennuis et quelles humiliations à dévorer! Il luttait contre des habitudes enracinées, auxquelles on donnait effrontément la sanction des temps. C'est en vain qu'invoquant lui-même des temps plus anciens et plus respectables, il prétendait les ramener aux premiers usages de leur propre discipline; on le repoussait par ces reproches toujours si commodes de changement et de nouveautés. Et quel était, disaient-ils, l'apôtre de cette réforme? Le prêtre mondain qui venait cacher dans la solitude la honte d'une ambition trompée, ou y pleurer la perte de ses coupables amours; qui, pour mieux assurer sa pénitence, voulait rendre victimes de ses rigueurs ceux qui n'avaient pas été les complices de ses fautes. L'abbé de Rancé écoutait les injures, sans que sa patience ni sa douceur en fussent altérées. Ils tentèrent plusieurs fois de se défaire de lui. Maupeou raconte qu'ils voulurent l'empoisonner, et qu'un jour il fut jeté par eux dans les étangs qui entourent l'abbaye.

Le scandale fut poussé si loin que le bruit en vint au dehors. Un honnête gentilhomme, brigadier des armées du Roi, qui vivait dans le voisinage, offrit le secours de sa troupe à l'abbé de Rancé. Celui-ci l'en remercia, disant qu'il avait à combattre avec d'autres armes. Puisant en effet une force nouvelle dans sa foi et dans la résistance qu'on lui opposait, employant tour à tour la fermeté et la persuasion, il eut la consolation de convertir quelques-uns de ces religieux, en même temps qu'il décidait les autres à signer le concordat par lequel ils demandaient le rétablissement de l'ancienne règle dans leur maison. C'est en vertu de ce concordat, consenti le 17 août 1662, que les Pères de l'étroite observance avaient pris possession de la Trappe. Les anciens trappistes avaient eu le choix d'y rester, en entrant dans la règle, ou de se retirer avec quatre cents livres de pension, assurée à chacun d'eux. On peut voir, par les dates, que ceci se passait avant que M. de Rancé eût été installé en sa qualité d'abbé régulier.

Il était enfin à l'œuvre. Les bâtimens de l'abbaye étaient réparés, l'ordre remis partout, et la réforme commençait de s'établir, quand il fut appelé à Paris. Une assemblée du clergé s'y tenait pour discuter la question de l'étroite observance, à laquelle un grand nombre de religieux demandaient à revenir, excités par l'exemple de la Trappe. Quelque peine qu'il eût à s'éloigner, l'affaire lui tenait trop à cœur pour qu'il refusât de se rendre à cette assemblée. Il eut bientôt à consentir à un plus grand sacrifice. Les Pères de l'étroite observance avaient fait choix de lui et de l'abbé du Val-Richer pour les députer vers Rome, où l'affaire était portée. Ils partirent le 9 septembre 1664. Arrivés à Rome, ils y trouvèrent l'abbé de Cîteaux qui les avait devancés et qui venait défendre contre eux la cause de la commune observance. Le Pape les accueillit à merveille; mais ils n'en obtinrent rien de plus que ce bon accueil. L'abbé de Cîteaux avait réussi à soulever des préventions fâcheuses contre le retour à l'ancienne discipline, qu'il représentait comme une nouveauté dangereuse et à la fois impraticable. Leurs efforts n'y purent rien, ni l'assistance que leur prêta le cardinal de Retz qui mit vainement, au service de cette réforme, son habileté éprouvée et sa longue pratique des cours.

L'abbé de Rancé quitta l'Italie. Il avait déjà gagné Lyon, ayant hâte de revoir sa chère vallée, quand des ordres ultérieurs de l'assemblée le ramenèrent à Rome. Il ne réussit pas mieux dans ce second voyage; même ses instances déplurent, et il eut la douleur de s'entendre dire « qu'il était animé de l'esprit des hérétiques. » On se rappelle involontairement qu'environ cent cinquante ans auparavant, un pauvre moine augustin, comme lui mû par le zèle de l'église, était venu à Rome plein d'une sainte espérance demander à l'église elle-même le redressement de sa discipline.

D'autres chagrins attendaient l'abbé de Rancé à son retour à la Trappe. Sa réforme était trop récente pour qu'il eût pu impunément l'abandonner. Le relâchement s'était introduit pendant son absence. Des meubles inutiles avaient paru dans

les cellules des religieux; le travail manuel avait été réduit, des pratiques négligées et le silence interrompu. On avait vu sur les tables du vin et du poisson. Un redoublement de rigueur pouvait seul, coupant le mal dans sa racine, en prévenir le retour. Rancé augmenta les privations, ramena l'habitude d'un travail régulier, défendit, hors les cas de maladie, les œufs et la viande qu'il avait tolérés jusque-là, et supprima les sorties qui avaient été permises une fois par semaine. Nul ne recula devant des austérités dont il donnait le premier l'exemple.

Ce serait ici le lieu de rapporter les réglemens de la Trappe, tels que M. de Rancé les traça lui-même à ses religieux; mais leur détail nous entraînerait trop loin. Il faudrait en effet les montrer coordonnés dans toutes leurs parties, pour faire comprendre comment chacune d'elles se rapportait au but moral que le législateur s'était proposé. Chaque chose y était prescrite; les devoirs religieux et les pratiques saintes de chaque jour de l'année; le travail des mains; les sorties hors du monastère; les conférences ou récréations; les lectures; l'observation du silence — *sedebit solitarius et tacebit* — le langage des signes; la réception des hôtes; la nourriture, l'habillement, la tenue du dortoir et du réfectoire, et le service de la cuisine; la promenade dans les cloîtres; les diverses postures du corps; le traitement des malades; la mort et la sépulture. Il n'était pas un point qui ne fût arrêté d'avance, pas un accident, pour ainsi dire, qui ne fût prévu. Cette disposition infinie du temps, cette régularité qui semble excessive, prévenaient le désœuvrement et le déréglement de l'esprit, en même temps que les formes visibles dans lesquelles il était enfermé, le ramenaient incessamment vers le but qu'il devait atteindre. M. de Rancé n'avait fait d'ailleurs que rajeunir les anciennes règles et donner une sanction nouvelle, avec les légers changemens que les temps rendaient nécessaires, aux prescriptions que saint Benoît et saint Bernard, après lui, avaient imposées aux ordres monastiques. On a conclu de ces austérités que la tristesse et le deuil

régnaient parmi les trappistes, et que la religion leur apparaissait sous un aspect lugubre. L'expérience a montré chez eux, au contraire, le calme au milieu des souffrances, la gaieté dans les privations, et tous ces hommes, destinés à demeurer éternellement inconnus les uns aux autres, animés entre eux d'une bienveillance et d'une charité extrêmes. Il faut lire un livre écrit par l'abbé de Rancé lui-même et qui a pour titre *Relation de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe*, pour comprendre comment s'écoulaient, paisibles et douces, ces existences remplies par le travail, la prière et les devoirs de la charité, et comme elles se terminaient, plus douces encore et plus paisibles, sur la paille et sur la cendre. Un certain orgueil s'y refuse; le monde, qui souvent n'échappe à l'ennui que par l'agitation, à la satiété que par des besoins nouveaux, pour ne pas détromper ses fausses imaginations, n'a voulu voir dans les trappistes que des condamnés traînant leurs fers, ou des fous malades creusant sans cesse leur tombe, et ne rompant leur éternel silence que par ces paroles lamentables: « Frère, il faut mourir! » Il ne paraît pas cependant qu'aucun d'eux ait eu regret, ni à ce qu'il avait quitté, ni à la vie qu'on lui avait faite.

Aussi l'abbé de Rancé veillait-il, avec une perpétuelle attention, à ce qu'aucun bruit du dehors ne vînt troubler le calme de leur retraite. Il se rappelait amèrement les folies de sa vie passée, répétant sans cesse les belles paroles de David, *delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris, Domine!* Plus ces cruels souvenirs lui revenaient, plus lui apparaissaient menaçans les dangers du monde. Et non seulement il veillait au repos des autres, mais il s'efforçait pour lui-même de se détacher de tout soin qui ne fût pas celui de sa maison. C'est ainsi qu'il refusa, quoi qu'on fît pour l'y décider, la charge de visiteur et de vicaire général des monastères réformés, à laquelle les Pères de l'étroite observance voulaient l'élever. L'expérience de son voyage à Rome lui avait appris que le plus sûr moyen de travailler au bien public est d'assurer le succès de l'œuvre particulière

qui nous est confiée, et qu'avant de songer à récolter une moisson abondante il faut faire mûrir le bon grain que l'on a planté.

Ces retraites, que le christianisme avait ouvertes aux souffrances que lui seul peut adoucir, ne s'ouvriront plus sans doute; trop d'abus, et des abus déplorables, s'y étaient introduits avec le temps. Mais pense-t-on que l'on ait si tard attendu pour les voir et les déplorer? L'histoire même de cette réforme montre le contraire. Si l'on évoque des souvenirs affligeans, nous opposerons l'ordre de Cîteaux sortant de ses ruines, touchant et ramenant les cœurs les plus corrompus par les exemples de cette pénitence inouïe, tandis que l'exemple plus prochain de l'ordre et du travail, gagnant les populations voisines, y rappelait la pratique de toutes les vertus paisibles. Que l'on songe aussi au grand nombre des malheureux soulagés par les efforts d'une charité infinie qui trouvait en elle-même, et dans le travail de ces pauvres cénobites, des ressources que l'on a peine à comprendre, avant de poursuivre d'une commune réprobation tous les ordres religieux. Ne sait-on pas qu'avec un revenu médiocre, estimé à peine 50,000 livres, les moines de la Trappe, les lundi et vendredi de chaque semaine, distribuaient du pain et d'autres alimens à quinze cents pauvres, entretenaient les familles indigentes, délivraient des aumônes à tous les mendians qui se présentaient, et donnaient chaque année l'hospitalité à plus de quatre mille personnes qui les venaient visiter? Ne le voilà-t-il pas le bon grain qui a mûri, qui s'est répandu sur la terre et qui a fini par produire une moisson abondante! Quand l'abbé de Rancé allait demander un abri à la solitude, il n'y cherchait encore que son propre repos. Cette retraite assurée, il voulut bientôt que d'autres la partageassent, et, étendant son entreprise à mesure qu'elle s'affermissait, il l'amena à un point qui semblerait un miracle, si l'on ne savait ce que peut la volonté persévérante d'un homme, dégagée de toute vaine gloire et de toute préoccupation personnelle.

Cependant le bruit de cette réforme, commencée et accom-

plie dans un temps de plaisirs et de dissipations brillantes, les prodiges qu'on en racontait, retentissaient en tous lieux. On venait des pays lointains visiter le monastère de la Trappe, d'où chacun sortait à la fois édifié et touché de l'hospitalité simple et frugale qu'il y avait reçue. Les plus grands personnages voulurent connaître la Trappe. Le duc d'Orléans y vint. Jacques II, accompagné de la reine d'Angleterre, quitta sa cour de Saint-Germain pour y prendre quelques jours de retraite. Une telle renommée, et l'empressement des gens du monde, étaient sans danger pour les pauvres cénobites, qui ne pouvaient savoir qu'ils en fussent l'objet. Mais l'abbé de Rancé n'en restait que plus exposé aux séductions de toutes ces louanges. Il lui fallut plus de force pour y résister, qu'il n'en avait employé à vaincre ses austérités. En vain s'efforçait-il de s'enfermer dans sa retraite, les sollicitations des amis qu'il avait conservés venaient l'en arracher. On sait qu'il entretint, jusque vers les dernières années de sa vie, une correspondance régulière avec plusieurs personnes éminentes, entre autres la duchesse de Guise et le duc de Saint-Simon. D'autres soins l'occupèrent aussi. Il fut amené à soutenir une polémique avec le P. Mabillon, pour défendre son livre *De la Sainteté et des Devoirs de la vie monastique*, que le savant bénédictin avait critiqué. Une lettre écrite par lui à M. Nicole après la mort du grand Arnault, les écrits qu'il publia à la prière de Bossuet, contre les doctrines renfermées dans le livre des *Maximes des Saints*, et la réforme de l'abbaye des Clairets, qu'il avait entreprise de concert avec madame de Valençay, abbesse de ce couvent, furent à M. de Rancé autant d'occasions de retour vers un monde qu'il croyait à jamais fermé pour lui. Mais ces excursions étaient rares et de courte durée. Cette âme inquiète d'elle-même, inquiète de mesurer encore une fois l'espace qu'elle avait jadis parcouru, revenait au plus tôt dans sa retraite, seul lieu que les orages ne troublassent point :

Mox aere lapsa quieto,
Radit iter liquidum, celeres neque commovet alas.

Le temps approchait où l'abbé de la Trappe devait achever le sacrifice, et mettre une barrière désormais éternelle entre le monde et lui. L'âge et les infirmités lui annonçaient une fin prochaine. Il voulut que le temps qui lui restait fût consacré à Dieu seul. Tout autre soin, même celui de son abbaye, ne lui paraissait pas pouvoir s'accorder avec le soin de son salut. Son œuvre d'ailleurs était achevée. L'intérêt de sa réforme lui conseillait, avant de mourir, d'en remettre le fardeau à des mains plus fermes que les siennes. Il se démit donc de la charge d'abbé, et le Roi lui ayant laissé le choix d'un successeur, il le fit tomber sur dom Zozime. Mais celui-ci, bien que jeune encore, mourut l'année suivante. Il fut remplacé par dom Gervaise, ancien carme déchaussé, qui depuis quelques années s'était enfermé à la Trappe, et avait édifié M. de Rancé lui-même par sa piété apparente et par ses austérités.

Dom Gervaise était un homme méchant et dissolu. Le premier usage qu'il fit du pouvoir qui lui était remis fut d'introduire dans la maison des innovations dangereuses, préludes du renversement total de cette règle à laquelle son hypocrisie l'avait assujetti, et dont il se voulait venger. M. de Rancé connut sa faute quand il était trop tard pour la réparer. Il tenta plusieurs fois d'arrêter le mal par ses remontrances; dom Gervaise y répondait en épuisant sur le saint vieillard les mauvais traitemens et tous les genres d'humiliation que sa malice lui suggérait, et que la douceur, l'humilité de M. de Rancé, acceptaient comme un surcroît de pénitence. Le duc de Saint-Simon, dans ses Mémoires, raconte très longuement les douleurs de ces dernières années de l'abbé de Rancé. Vaincu enfin, non par ses propres souffrances, mais par les sollicitations de quelques religieux, et ému surtout par le danger que courait cette maison livrée à un pareil homme, M. de Rancé consentit à porter plainte près du Roi. Il n'en fut pas d'abord écouté; mais un hasard heureux ayant fait découvrir les désordres et la vie scandaleuse de dom Gervaise, il eut la consolation, après deux

années d'angoisse, de le voir remplacé par Jacques de La Court, qui rétablit peu à peu les choses dans l'ordre accoutumé. Chose singulière, et qui montre dans quelle ignorance les religieux de la Trappe vivaient les uns des autres, sauf deux ou trois d'entre eux que leurs fonctions mettaient en rapport fréquent avec l'abbé, personne n'y connut les déportemens de dom Gervaise, ni les circonstances qui avaient accompagné son expulsion.

Un an environ après l'installation de Jacques de La Court, le 26 octobre 1700, l'abbé de Rancé mourut. Il était âgé de soixante-seize ans. La mort du fondateur de la Trappe n'offre aucune circonstance qui ne se retrouve dans la mort de tous ces trappistes dont il a lui-même tracé le récit. Le duc de Saint-Simon la rapporte brièvement dans ses Mémoires; mais ce peu de paroles suffit pour montrer les regrets que cette perte laissa après elle.

« J'éprouvai, dit-il, à Fontainebleau, une des plus grandes afflictions que je pusse recevoir, par la perte que je fis de M. de la Trappe. Attendant un soir le coucher du Roi, M. de Troyes me montra une lettre qui lui en annonçait l'extrémité. J'en fus d'autant plus surpris que je n'en avais point reçu de là depuis dix ou douze jours, et qu'alors sa santé était à l'ordinaire. Mon premier mouvement fut d'y courir, mais les réflexions qu'on me fit faire sur cette disparate m'arrêtèrent. J'envoyai sur-le-champ à Paris prendre un médecin fort bon, nommé André, que j'avais mené à Plombières, qui partit aussitôt, mais qui en arrivant ne trouva plus M. de la Trappe en vie. Ces Mémoires sont trop profanes pour rapporter rien ici d'une vie aussi sublimement sainte, et d'une mort aussi grande et aussi précieuse devant Dieu. Je me contenterai de rapporter que les louanges furent d'autant plus grandes et plus prolongées, que le Roi fit son éloge en public; qu'il voulut voir des relations de sa mort, et qu'il en parla plus d'une fois aux princes ses petits-fils, en forme d'instruction. De toutes les parties de l'Europe, on parut sensible à l'envi à une si grande perte. L'église le

pleura, et le monde même lui rendit justice. Ce jour, si heureux pour lui et si triste pour ses amis, fut le 26 octobre, vers midi et demi, entre les bras de son évêque, et en présence de sa communauté, à près de soixante-dix-sept ans et de quarante ans de la plus prodigieuse pénitence. »

Les livres écrits par l'abbé de Rancé, outre cette édition annotée d'Anacréon et ce Traité sur l'excellence de l'âme, publiés dans sa jeunesse, et dont il a été parlé, sont : 1°. Les *Instructions de saint Dorothée,* traduites du grec en français, avec sa *Vie;* 2°. *Explication sur la règle de saint Benoît;* 3°. *Abrégé des obligations des Chrétiens;* 4°. *Réflexions morales sur les quatre Évangiles;* 5°. *Instructions et Maximes;* 6°. *Conduite chrétienne,* composée pour madame de Guise; 7°. Deux volumes de Lettres spirituelles; 8°. Plusieurs écrits au sujet des études monastiques; 9°. *Relation de la Vie et de la Mort de quelques religieux de la Trappe;* 10°. *Les Constitutions et les Réglemens de l'abbaye de la Trappe.*

RAULIN.




THE ASTOR LIBRARY
NY

LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

(MARIE DE RABUTIN-CHANTAL),

NÉE LE 5 FÉVRIER 1627; MORTE LE 18 AVRIL 1696.

Un soir du mois de mars 1654, le cercle des beaux esprits qui se réunissaient habituellement à l'hôtel de Rambouillet était plus nombreux que de coutume. Voiture devait y lire une de ses lettres, qui faisaient alors les délices du grand monde, et Benserade avait promis la nouveauté d'un madrigal, dont la cour raffolait déjà, sans le connaître. En ce temps-là, aux exigences ambitieuses de la Fronde avaient succédé les prétentions vaniteuses du bel esprit. Les arquebusades littéraires étaient devenues la seule guerre possible devant la puissance du jeune Louis XIV. Dans cet hôtel, où se tenait régulièrement une cour plénière d'esprit et de savoir, brillait au premier rang la charmante Julie d'Angennes, duchesse de Montausier, que les lettres et les arts ont en quelque sorte immortalisée dans la fameuse *Guirlande de Julie;* près d'elle, mademoiselle de Scudéri, dont l'accoutrement prétentieux et la laideur naturelle s'effaçaient devant sa haute renommée littéraire; puis madame de Lafayette, dont l'esprit enjoué cachait l'âme sensible qui devait créer la *Princesse de Clèves;* d'autres femmes encore, qui ne se contentaient pas d'être belles, y étaient entourées de tout ce que la cour et la ville offraient de plus illustre par la naissance et le mérite. Chapelain et Ménage s'y faisaient remarquer par cette *intrépidité de bonne opinion* qui a jeté un vernis de ridicule sur leurs qualités réelles; et c'est à peine si l'on apercevait dans un coin l'auteur du *Cid*, assis près d'une femme dont il captivait entièrement l'attention, tandis que

le brillant comte du Lude, le spirituel chevalier de Meré, l'orgueilleux Bussy-Rabutin et le docte Ménage semblaient n'avoir des yeux que pour elle. Ce n'était pas que cette femme fût la plus belle : elle était à peine jolie ; mais elle avait un charme que les mots ne peuvent peindre, parce qu'on le sent plutôt qu'on ne le voit.

Dès que le prince de Conti, l'aimable frère du grand Condé, fut arrivé, la lecture commença, et chaque phrase fut accueillie avec un enthousiasme d'autant plus bruyant qu'il n'était pas toujours véritable. Corneille seul et sa jeune voisine ne manifestèrent aucune admiration : l'un parut ne pas comprendre, l'autre ne pas approuver. Quelle était donc cette jeune femme, si peu faite aux usages laudatifs du grand monde ou si peu sensible aux raffinemens subtils du bel esprit? Telle fut la question que le prince de Conti adressa à madame de Lafayette, qui, par un signe de tête amical, l'avait gourmandée de loin de sa froideur pour les belles choses qu'elle s'était cru elle-même dans la nécessité d'applaudir.

« Votre altesse s'adresse peut-être mal pour savoir la vérité, « répondit madame de Lafayette; mon titre de femme et « d'amie peut m'entraîner malgré moi à taire le bien que je « sais et à inventer le mal que j'ignore. Je ne m'amuserai « point à vous dire que sa taille est admirable, que son teint « a un éclat qui ferait croire qu'elle n'a que vingt ans, que sa « bouche, ses dents, ses cheveux, sont incomparables. Toutes « ces choses, vous les voyez : mais vous ne pouvez savoir com- « bien elle est aimable, et c'est ce que je veux vous apprendre. « Sachez donc que son esprit pare et embellit si fort sa per- « sonne qu'il n'y en a point d'aussi charmante, lorsqu'elle « est animée dans une conversation dont la contrainte est « bannie. Tout ce qu'elle dit a un tel charme et lui sied si « bien, et le brillant de son esprit donne un si grand éclat à « son teint et à ses yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne « dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le « sien éblouit les yeux, et que, quand on l'écoute, on ne voit « plus qu'il manque quelque chose à la régularité de ses

« traits. Son âme est grande, noble, propre à dispenser des « trésors et incapable de s'abaisser aux soins d'en amasser. « Elle est sensible à la gloire et à l'ambition, et elle ne l'est « pas moins aux plaisirs. Elle paraît née pour eux, et il semble « qu'ils soient faits pour elle : la joie est l'état véritable de son « âme, et le chagrin lui est plus contraire qu'à qui que ce « soit. Elle est naturellement tendre et passionnée; mais à la « honte de votre sexe, monseigneur, cette tendresse lui a été « inutile, et elle l'a renfermée dans le mien, en me la donnant « tout entière; son cœur est un bien qui ne peut se mériter : « jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. « Il y a des gens qui la soupçonnent de ne pas le montrer « toujours tel qu'il est; mais, au contraire, elle est si accou- « tumée à n'y rien sentir qui ne lui soit honorable, que même « elle y laisse voir quelquefois ce que la prudence l'oblige- « rait de cacher. Elle est la plus obligeante personne qui ait « jamais été; et, par un air libre et doux, qui est dans toutes « ses actions, les plus simples complimens de bienséance « paraissent en sa bouche des protestations d'amitié. Enfin, « elle a reçu des grâces du ciel qui n'ont jamais été données « qu'à elle, et qui jusqu'ici avaient été inconnues au monde[1] ! « — Et quel nom mettez-vous au bas de ce portrait? » demanda le prince, avec un intérêt qui n'était pas seulement de curiosité.

« La marquise de Sévigné, » répondit madame de Lafayette.

Telle était en effet madame de Sévigné à cet âge où les femmes joignent aux agrémens d'une jeunesse encore brillante les charmes moins fugitifs d'une raison aimable et d'un esprit séduisant. A qui devait-elle tant d'avantages réunis? A son excellente nature d'abord, puis à l'éducation aussi solide que variée qu'elle avait reçue. Et cependant que de malheurs avaient assailli son enfance ! Née au château de Bourbilly, près de Sémur en Bourgogne, elle avait à peine cinq

[1] Tels sont les traits principaux du portrait que madame de Lafayette fit de madame de Sévigné, et dont aucun de leurs contemporains n'a nié la fidèle ressemblance.

mois, lorsque le baron de Chantal, son père, qui appartenait à la branche aînée des Rabutin, fut tué glorieusement, à la tête d'un escadron de volontaires, au moment où il s'efforçait de repousser les Anglais, qui tentaient une descente dans l'île de Ré. Plus brave que courtisan, il avait servi la royauté sans plier sous le joug de Richelieu, et en mourant pour le Roi, il avait peut-être échappé à la disgrâce du ministre. Il paraît que cet événement acheva de détruire la santé déjà chancelante de Marie de Coulanges sa femme, car elle mourut peu de temps après, et laissa sa fille Marie aux soins de son grand-père, que la mort força bientôt lui-même à passer sa tutelle à l'abbé de Coulanges, son frère, qui devint le tuteur; nous pourrions dire le père de la jeune orpheline. Elle avait alors neuf ans, et ses facultés intellectuelles ne pouvaient se développer sous des yeux plus éclairés et plus attentifs que ceux de cet excellent homme, que la postérité, sur la foi de sa pupille, ne connaît guère que sous le nom de *Bien-Bon*. L'éducation des femmes était alors ou très recherchée ou complétement négligée. De là vient que l'ignorance et la pédanterie se partagèrent les commencemens du grand siècle. Le bonheur voulut que Marie de Rabutin se trouvât entourée de parens amis des lettres, y compris le financier Coulanges, dont elle habita le château de Sucy pendant sa première jeunesse, et qui l'associa aux études de son fils. Ces études s'étendirent jusqu'à la langue latine, dont la connaissance lui permit d'enrichir son esprit des trésors de l'antiquité, trésors qu'elle sema ensuite çà et là, sans y penser, comme un bien qui lui appartenait en propre. Ménage et Chapelain, qui régnaient alors sur la littérature, étaient des hôtes assidus du château de Sucy, et les saillies piquantes, non moins que la saine raison de la jeune Marie, fixèrent l'attention du poète et du savant. L'un chercha à développer son imagination, l'autre s'étudia à former son jugement : elle prit à chacun d'eux ce qu'il avait de bon et laissa le reste. L'étude de l'italien et de l'espagnol étendit bientôt le cercle de ses connaissances. Enfin, à dix-huit ans, Marie de Chantal-Rabutin, que sa présenta-

tion à la cour avait déjà initiée à tous les secrets de *la bonne compagnie,* comme l'appelait le chevalier de Meré, Marie, la plus gracieuse personne du monde, dont une dot de cent mille écus rehaussait encore les charmes, Marie était un des partis les plus brillans de la ville et de la cour.

En ce temps-là, on ne choisissait pas son mari. Il est probable cependant que lorsqu'on lui présenta pour époux le marquis de Sévigny, comme on disait alors, cette proposition ne lui déplut point. Henri de Sévigné, d'une ancienne famille de Bretagne, qui tenait à la maison de Retz, était maréchal-de-camp et gouverneur de Fougères : jeune, riche et de belles manières, il devait plaire, et il plut. Mais s'il avait eu assez d'esprit pour distinguer le mérite de mademoiselle de Rabutin, il n'eut pas assez de bon sens pour apprécier tout son bonheur. Son caractère léger et insouciant avait un genre de gaieté peu en harmonie avec l'aimable enjouement de sa femme. Il lui fallait les plaisirs bruyans du monde, et il se faisait difficilement à la vie douce, mais un peu monotone, que l'on menait à la terre des *Rochers,* qu'il possédait en Bretagne. C'est là que madame de Sévigné passait dans l'étude une partie de l'année, et attendait le bonheur d'être mère. Ce bonheur, qui devait être pour elle de la gloire, ne lui arriva que trois ans après son mariage. Charles de Sévigné, né en mars 1647, eut bientôt une sœur; et ce double lien fit presque oublier à madame de Sévigné et les dépenses extravagantes et les folles dissipations de son mari. Ce fut peut-être aux yeux du marquis un tort d'être mère comme elle voulait l'être. L'amour maternel n'était pas de mode alors dans le grand monde. On voyait plutôt dans un fils l'héritier de son nom que son enfant. Le brillant marquis s'accommodait peu des soins assidus de la paternité, et c'était chez Ninon de l'Enclos qu'il allait trop souvent se consoler des ennuis du ménage et de la solitude des *Rochers.* Madame de Sévigné le savait, en gémissait tout bas; mais tout son chagrin venait se perdre dans un sourire de sa fille ou de son fils.

Ce n'est pas qu'on ne lui offrît souvent des consolations d'un autre genre. Le comte de Bussy, son cousin, employa toutes les ressources de son esprit pour lui persuader *qu'une femme a toujours une vengeance prête.* Mais, soit que cette vengeance fût peu de son goût, soit que les infidélités de son mari ne fissent qu'effleurer son cœur, elle se réfugia dans ses devoirs, comme dans un sanctuaire où les passions du monde ne pouvaient l'atteindre, et elle préféra un chagrin à un remords. Les galanteries du marquis de Sévigné devaient avoir un terme, et un terme fatal. Si les rivalités près de la volage Ninon n'étaient jamais ni longues ni dangereuses, tant elles laissaient d'espérance aux vaincus, il paraît qu'il n'en était pas ainsi près de madame de Gondran. Le chevalier d'Albret trouva mauvais que le marquis de Sévigné lui fût préféré : il l'appela en duel et le tua. Madame de Sévigné, en apprenant la mort de son mari, eut de plus à en déplorer la cause. Sa douleur fut profonde, comme toutes les impressions de son âme. Les torts s'effacent devant une si cruelle expiation ; et la manière dont madame de Sévigné rappelle ce qu'elle dut au bon abbé de Coulanges dans cette terrible circonstance, prouve qu'elle n'eût pas été moins tendre épouse que tendre mère, si elle eût trouvé dans M. de Sévigné un cœur fait pour le sien.

Veuve à vingt-quatre ans, madame de Sévigné s'exila du monde pour se consacrer à ses deux enfans. Ce n'était pas du courage, c'était une consolation. Cette mort si brusque, si imprévue, du marquis de Sévigné, lui imposa tout à coup des devoirs auxquels elle était jusqu'alors restée complétement étrangère. La fortune de ses enfans avait été compromise par les dissipations de son mari. Elle se fit aux affaires, comme elle s'était faite aux plaisirs. L'esprit, quoiqu'on en dise, n'est jamais de trop. Madame de Sévigné appliqua le sien pendant trois années à réparer des désastres dont elle n'avait pas à souffrir seule : l'économie la mieux entendue vint en aide aux ressources qui lui restaient. Aucune peine, aucun sacrifice, aucune démarche, ne répugnèrent à son

dévouement ; elle se fit l'intendant de ses terres, l'avocat de ses procès ; et le seul luxe qu'elle se permit, pendant ces années de retraite et de travail, se renferma dans l'éducation de ses deux enfans. Quand sa tâche fut remplie, elle se reposa dans son bonheur de mère ; et le monde la vit reparaître embellie de toutes les vertus que ses malheurs avaient mises au grand jour.

C'est à cette époque de sa vie que nous l'avons montrée en commençant, lorsque sa rentrée à l'hôtel de Rambouillet produisit une si vive sensation. Ce ne furent pas seulement les beaux esprits du jour ni les plus aimables courtisans du grand Roi qui se disputèrent ses bonnes grâces. Le prince de Conti, tout séduisant et tout prince qu'il était, échoua comme le docte Ménage, comme le grand Turenne, devant une vertu qui cependant n'avait rien de farouche. Madame de Sévigné se contentait d'être sage sans pruderie, et ses refus mêmes avaient tant de grâce et de raison, de bienveillance et de fermeté, qu'on se trouvait heureux encore de rester son ami. Il est des gens peu scrupuleux qui ont fait à madame de Sévigné un reproche réel de cette apparente insensibilité, et ils en ont conclu, bien à tort selon nous, qu'elle avait un cœur sec et froid. On conviendra du moins que son imagination n'était ni sèche ni froide : et n'est-ce pas l'imagination qui entraîne la plupart des femmes ? Laissons donc tout entier à madame de Sévigné le mérite d'être restée vertueuse par amour pour la vertu : s'il est permis de regretter qu'elle n'ait pas eu de faiblesses, ce ne peut être qu'un regret littéraire de n'avoir pas de lettres d'amour d'un cœur si bien fait pour le sentir et d'une plume si habile pour le peindre.

Parmi les adorateurs dont madame de Sévigné se fit des amis, il en est deux surtout qui se trouvent plus intimement liés aux événemens de sa vie. L'un est ce comte de Bussy-Rabutin, élève en galanterie et en malignité du maréchal de Bassompierre, et qui, selon Turenne, *était le meilleur officier, pour les chansons, qu'il eût dans ses troupes.* Bussy était brave cependant ; mais sa causticité railleuse, qui

s'attaquait à tout, lui fit des ennemis trop puissans pour qu'il conservât les bonnes grâces de la cour. Il se vengea par des épigrammes, et par cette *Histoire amoureuse des Gaules*, où il mit au grand jour des mystères qu'on se flattait de tenir ignorés. Bussy fut impitoyable dans ses indiscrétions, et la cour donnait alors beau jeu à sa malignité. Mais ce qu'on ne peut excuser dans un galant homme, c'est d'avoir menti sciemment à la vérité en cherchant à flétrir une vertu dont il n'avait pu triompher. Madame de Sévigné avait pour son cousin une bonne et franche amitié : il demanda plus, n'obtint rien et se fâcha. Son dépit saisit le prétexte d'un retard dans le prêt d'une somme de 12,000 francs, qu'il lui avait demandée, pour exercer contre elle la vengeance la moins noble et la plus perfide, la calomnie. Le portrait qu'il traça de madame de Sévigné, et contre lequel protestent si hautement les éloges dont il la combla avant et depuis cette honteuse publication, était de nature à la blesser profondément. Il ne fallut pas moins que la disgrâce complète où tomba à la cour son coupable parent pour qu'elle consentît à prononcer une première fois le mot de *pardon*. Mais elle revient tant de fois, à tout propos, sur les torts de Bussy, et elle renouvelle si souvent l'assurance d'un pardon généreux qu'on peut être certain du moins que cette générosité n'alla pas jusqu'à l'oubli. Il avait outragé moins son amour-propre que ses sentimens, moins sa vertu que son cœur : peu lui importait qu'on se moquât de ses *paupières bigarrées* et de son *nez un peu carré*, dont elle plaisantait elle-même ; mais ce qu'elle ne voulait pas, c'est qu'on la crût fausse, égoïste et vaine. Madame de Sévigné tenait plus à l'estime de ses amis qu'à l'admiration du monde.

Bussy chercha à effacer ses torts, à l'époque du procès du surintendant des finances Fouquet, cet autre ami de madame de Sévigné. Fouquet avait été l'adorateur le plus assidu, le plus délicat et le plus persévérant de la jeune veuve. Habitué aux conquêtes nombreuses et faciles qui cherchent toujours un ministre dispensateur des grâces du pouvoir et des

largesses du trésor, il vit bientôt que près d'une telle femme les moyens vulgaires n'auraient que peu de succès. Il en prit de plus nobles, qui par cela même étaient plus dangereux. Madame de Sévigné avait pour Fouquet une haute estime, peut-être même un tendre penchant. Mais le surintendant nuisit à l'homme aimable, et, Dieu aidant, elle s'arrêta à cette amitié dévouée, dont l'expression est d'autant plus vive qu'elle n'est gênée ni par la crainte ni par le remords. Un commerce épistolaire des plus intimes s'établit entre eux; et lorsque la colère jalouse de Louis XIV s'appesantit sur le malheureux surintendant, on trouva dans ses cassettes, parmi de nombreux billets doux, moins chastes, les lettres de madame de Sévigné. Tant qu'elles restèrent secrètes pour le public, la malignité put librement s'exercer; et quoique madame de Sévigné, comme elle l'écrivait à Bussy, n'eût *jamais rien voulu chercher ni trouver dans la bourse du surintendant*, le monde, toujours enclin à soupçonner le mal, se crut en droit de douter de l'innocence de ces lettres. C'est alors que Bussy se déclara le champion de la vertu de sa cousine. Il pensait apparemment que la calomnie et la médisance étaient des priviléges de la parenté. Les lettres mêmes de madame de Sévigné à Fouquet furent sa justification; mais ce qui à nos yeux la justifie plus encore, c'est son héroïque fidélité à son ami malheureux. Il faut bien se rendre compte de ce qu'était alors la puissance de Louis XIV, pour comprendre tout ce qu'il y avait de courage à rester dévouée à un homme tombé dans sa disgrâce et même dans sa haine. Louis XIV ne poursuivait pas seulement dans Fouquet un ministre dilapidateur, il poursuivait un rival; car l'ambitieux surintendant s'était trop fié au vers de Boileau[1], en adressant ses hommages à la douce La Vallière. Madame de Sévigné ne vit qu'une victime où d'autres ne voulaient trouver qu'un coupable; et, tandis que les courtisans qui devaient le plus à Fouquet ne se contentaient pas souvent de l'abandonner,

[1] Jamais surintendant ne trouva de cruelles.

madame de Sévigné, qui ne lui devait rien, qui même pouvait craindre que les démonstrations publiques de son amitié ne vinssent confirmer des soupçons injurieux à sa réputation, madame de Sévigné n'écouta que la générosité de son cœur, et sollicita pour son ami avec une ardeur et une persévérance que la seule amitié pouvait montrer impunément. Qu'on lise les lettres qu'elle écrivit à M. de Pomponne pendant le procès, et qui en sont en quelque sorte le journal. L'amour a un tout autre langage, et c'est en se cachant qu'il se trahit. Ici c'est l'amitié dans toute sa franchise, dans toute son énergie; non pas cette amitié banale du monde, mais cette amitié des âmes fortes, qui animait Pelisson et La Fontaine, lorsque l'un, dans un plaidoyer admirable de raison et d'éloquence, et l'autre, dans des vers sublimes de pensée et de poésie, s'unirent pour venger Fouquet de sa condamnation et de sa captivité. Tel est encore sur nous l'ascendant de ces trois noms, Pelisson, La Fontaine et madame de Sévigné, qu'on ne peut croire coupable l'homme qu'ils aimèrent si tendrement : on ne se demande même pas si leur dévouement ne les aveuglait point; et sur la foi de pareils amis, Fouquet semble absous devant la postérité.

Ce n'était pas la première fois que madame de Sévigné s'exposait au ressentiment de la cour en restant fidèle au malheur. Le fameux coadjuteur était son parent : elle avait pris parti pour lui par une guerre d'épigrammes contre Mazarin, et le cardinal de Retz reçut en exil la preuve qu'elle n'abandonnait pas dans la défaite ceux qu'elle avait suivis dans le combat.

Madame de Sévigné comprit qu'après avoir été alliée fidèle du coadjuteur, amie dévouée du surintendant, elle devait s'éloigner quelque temps d'une cour où l'esprit frondeur avait fait place à une adoration servile. Louis XIV brillait de toute sa gloire, et tous les yeux en étaient éblouis. Madame de Sévigné mit à sa conversion tout le temps nécessaire pour lui donner l'apparence de la conviction; et elle ne reparut à la cour qu'en 1663, lorsqu'elle crut de son devoir d'y présen-

ter sa fille. Elle avait alors trente-six ans, et le temps, si fatal aux femmes qui ne sont que jolies, semblait avoir respecté les grâces naturelles de madame de Sévigné : elle s'embellissait même tellement des succès de sa fille qu'elle reçut alors le nom de *Mère-Beauté*. Quelle ne devait pas être sa joie, lorsque dans ces fameux ballets où Louis XIV ne dédaignait pas de figurer, elle entendait les murmures d'admiration et les vers de Benserade qui proclamaient sa fille belle entre toutes les belles! Faut-il donc s'étonner que mademoiselle de Sévigné fût à ses yeux *la plus jolie fille de France*, comme son orgueil maternel aimait à le répéter et à se l'entendre dire! N'est-il pas tout simple qu'elle s'étonnât que la foule des prétendans ne fût pas plus considérable? Ils ne manquèrent cependant point. Mais madame de Sévigné avait le droit d'être difficile : elle craignait d'ailleurs tellement de se séparer de sa fille que son cœur faisait en secret une condition de la laisser à son amour. Ces exigences maternelles furent peut-être la cause de la rupture successive de deux mariages, l'un avec M. de Caderousse, l'autre avec M. de Mérinville, deux Provençaux très distingués, jeunes, riches et beaux. Quel fut donc le motif qui fit accueillir de préférence et presque sans examen le comte de Grignan, Provençal comme ses rivaux, mais déjà veuf de deux femmes, mais presque ruiné, mais d'un extérieur peu agréable? François Adhémar, comte de Grignan, était de grande naissance, homme de cour en crédit, et lieutenant-général du gouvernement de Provence. C'est tout ce que vit madame de Sévigné et tout ce qu'elle laissa voir à sa fille, qui parut consentir d'assez bonne grâce à ce mariage, qui lui donnait un rang à la cour. La principale ambition des jeunes femmes était de briller dans les salons de Louis XIV. Satisfaites sur ce point, madame de Grignan et sa mère ne parurent pas avoir toujours lieu de s'applaudir d'un choix qui ne contentait que leur vanité.

Madame de Sévigné, qui avait si richement doté sa fille, ne se montra pas moins généreuse envers son fils : elle acheta

pour lui une charge militaire, qu'il se montra digne de remplir par plusieurs faits d'armes brillans; mais il manquait de cette persévérance qui fait parvenir. Trop ami du plaisir pour l'être long-temps de la gloire, il chercha dans l'amitié de Racine et de Boileau, et dans l'amour de Ninon et de la Champmeslé, un bonheur plus conforme à ses goûts. Doué d'un esprit aimable et orné, d'un cœur franc et ouvert, il ne donna à sa mère que les tourmens de son humeur légère et de son caractère dissipé. Le cœur de madame de Sévigné avait un fond de tendresse à l'épreuve de pareils torts.

Ce qu'elle supporta avec moins de résignation, ce fut l'absence de sa fille, condamnée à suivre en Provence M. de Grignan. Nous ne pouvons nous affliger d'une séparation à laquelle nous devons cette admirable correspondance qui sera toujours placée au premier rang parmi les richesses littéraires de la France. C'est dans cette correspondance, interrompue seulement par ses fréquentes visites au château de Grignan, qu'est désormais toute la vie de madame de Sévigné. Aucun événement de quelque importance ne vient se jeter à la traverse de cette existence douce et paisible, que troublent seulement de temps à autre quelques petites susceptibilités de cœur entre la mère et la fille. On a prétendu qu'elles s'aimaient plus de loin que de près. Les querelles ne prouvent rien contre l'affection : elles en sont même souvent la conséquence inévitable, selon les caractères. Telle que nous connaissons madame de Sévigné, nous devons penser qu'elle ne se croyait jamais assez aimée de sa fille, qu'elle aimait pardessus tout. Madame de Grignan ne manquait pas sans doute de tendresse pour sa mère, mais elle ne donnait que peu à qui lui donnait tout; et, malgré les admirations de madame de Sévigné pour sa fille, nous sommes tenté d'adopter entièrement le jugement que porte sur elle le duc de Saint-Simon : « Dans ce même temps, dit-il, mourut madame de Sévi« gné, si aimable, si excellente compagnie, à Grignan, chez « sa fille, qui était son idole, et qui ne le méritait que médio« crement. Cette dame, par son aisance, ses grâces natu-

« relles, la douceur de son esprit, en donnait par sa conver-
« sation à qui n'en avait pas extrêmement : bonne d'ailleurs,
« elle savait beaucoup sans le faire paraître. »

Ce témoignage d'un homme si peu prodigue d'éloges prouve que madame de Sévigné n'était connue, à sa mort, que par les grâces de son esprit et la bonté de son cœur. Ses lettres, qu'elle écrivit en laissant *trotter sa plume, la bride sur le cou,* étaient ignorées du monde ; quelques amis seulement avaient le secret de cette gloire sans rivale, et l'on ne peut se défendre de quelque ressentiment contre ceux qui n'ont pas deviné qu'un jour la postérité leur demanderait compte de la perte des lettres de leur amie.

Quant à celles qui nous restent, et dont la plupart sont adressées à sa fille, ce serait prendre un soin presque ridicule que de chercher à en faire remarquer la grâce piquante, l'aimable abandon, la touchante sensibilité, l'heureuse négligence, et quelquefois la haute éloquence. Tous les mérites les plus divers du conteur, de l'historien et du moraliste se montrent au plus haut point dans ces confidences intimes et secrètes d'une mère à sa fille. Pense-t-on que si madame de Sévigné eût écrit pour écrire, comme le faisaient Balzac et Voiture, sa correspondance fût restée le modèle le plus parfait du style épistolaire ? Non, sans doute. Elle eût manqué l'effet en voulant le produire. En posant devant un public, elle eût perdu cette aisance qui chez elle était de la grâce ; elle eût été auteur, elle qui ne voulait être que mère. Madame de Sévigné a prouvé, sans le vouloir et sans le savoir, que la simplicité touche au sublime, et que le naturel est le comble de l'art. La recherche et l'affectation lui sont si antipathiques que lorsqu'elle veut par hasard y avoir recours, elle ne sait plus où elle en est. C'est une atmosphère où elle ne peut vivre. Voyez, au contraire, quand elle est elle-même, comme les expressions les plus pittoresques, les mots les plus énergiques, les locutions les plus hardies, viennent sans effort se placer sous sa plume. Elle ne les cherche pas, elle les trouve. Elle ne sait pas toujours ce qu'elle va dire, mais elle sait toujours

ce qu'elle dit. Sa pensée surgit à l'improviste et sa phrase est aussi rapide que sa pensée. Elle ne se donne pas le temps de réfléchir, et la raison la plus haute préside à tous ses jugemens. Elle ne se monte pas l'esprit à la gaieté, et l'enjouement le plus aimable anime toutes ses plaisanteries. Son style a toujours la couleur qui convient au sujet qu'elle traite; et, soit qu'elle raconte les tribulations amoureuses de la *grande Mademoiselle*, soit qu'elle trace en peu de lignes la mort de Turenne, d'un mot elle fait un portrait, d'une phrase un tableau d'histoire; enfin, quelques pages lui suffisent pour être tour à tour naïve comme La Fontaine, spirituelle comme La Bruyère, sensible comme Racine, éloquente comme Bossuet.

Comment croire que cette femme, si pleine de goût dans ce qu'elle écrit, en ait manqué pour juger les autres? On s'est fort appuyé, pour le dire, d'un mensonge de Voltaire. Voltaire, qui avait la prétention la mieux fondée au style épistolaire, n'en conservait pas moins une sorte de jalousie contre madame de Sévigné. « C'est dommage, dit-il après avoir fait « l'éloge de son style, qu'elle manque absolument de goût, « qu'elle ne sache pas rendre justice à Racine.... Elle croit « toujours que Racine n'ira pas loin : elle en jugeait comme « du café, dont elle dit que l'on se désabusera bientôt. » Après Voltaire, et sur sa foi, trois critiques distingués, Laharpe, l'abbé de Vauxcelles et Suard, lui ont reproché d'avoir écrit que *Racine passerait comme le café*. Or, madame de Sévigné n'a jamais dit ni écrit cette absurde prophétie; jamais un parallèle si ridicule n'est entré dans sa pensée ni tombé de sa plume. Madame de Sévigné aimait et admirait Corneille dès sa première jeunesse : c'était une sorte de culte qu'elle lui avait voué. Racine vint. *Les Frères ennemis* et *Alexandre* ne purent que la confirmer dans son enthousiasme pour l'auteur du *Cid* et de *Cinna*. Si plus tard elle ne fut pas touchée autant qu'elle devait l'être du génie de Racine, c'est que les impressions du jeune âge sont plus vives et plus profondes que celles de l'âge mûr, et qu'il était

dans son esprit, comme dans son cœur, de rester fidèle à ses *vieilles admirations* comme à ses vieilles amitiés. Tout ce qu'on peut réellement lui reprocher, d'après ses propres aveux, c'est d'avoir préféré Corneille à Racine. Bien des gens, qu'on ne songe pas à accuser de mauvais goût, sont encore aujourd'hui de cette opinion.

Dans l'impuissance où l'on était d'attaquer madame de Sévigné comme écrivain, on s'est rejeté sur son caractère, et quelques biographes lui ont reproché assez durement un malin penchant à la médisance, un ridicule orgueil de naissance, et un enthousiasme puéril pour Louis XIV. D'autres n'ont pas craint de la louer d'une prétendue indifférence en matière de religion. Nous n'avons pas dit que madame de Sévigné fût parfaite en tout point; mais, si dans ses confidences à sa fille et à ses amis, elle s'abandonne quelquefois à peindre les ridicules et les travers qu'elle rencontre dans le monde, la voit-on jamais exercer ses moqueries sur des objets dignes de vénération? Si elle se montre trop fière de l'ancienneté des Rabutin, jamais faiblesse fut-elle plus excusable à une époque où l'illustration de la naissance était un titre aux honneurs et à la considération? Si elle appelle Louis XIV un grand roi, ce n'est pas comme le dit Bussy, parce *qu'il venait de danser avec elle*. Madame de Sévigné aimait la gloire. Louis XIV en était la personnification la plus brillante, en ce qu'il paraissait résumer en lui seul toutes les gloires de son siècle. Elle n'est cependant pas éblouie par ce soleil au point de n'en pas apercevoir les taches; et ses lettres contiennent peut-être le tableau le plus fidèle des splendeurs d'une cour où le ridicule avait parfois ses entrées. Enfin, quant aux sentimens religieux, nous reconnaissons qu'aucun de ses écrits ne porte l'empreinte de cette dévotion exaltée qui est souvent si loin de la véritable piété. Mais les innocentes plaisanteries qu'elle se permet çà et là sur la vie dévote, qu'elle n'a pas la force d'embrasser, sont toujours rachetées par l'expression la plus sincère de sa foi dans la Providence. Si, dans les querelles religieuses qui s'agitèrent

de son temps, elle parut prendre parti pour les reclus de Port-Royal contre leurs redoutables adversaires, ce n'est pas qu'elle eût adopté les doctrines du jansénisme, mais elle admirait les écrits des Arnauld, elle aimait leurs personnes, et Port-Royal était une fondation de sa famille. N'étaient-ils pas d'ailleurs en butte aux persécutions?

Sa piété douce et éclairée lui fit envisager l'approche de la mort avec le calme du philosophe et la résignation du chrétien. Elle était venue à Grignan pour assister au mariage de son petit-fils le marquis de Grignan, et de sa petite-fille, dont la beauté et l'esprit ont fait tant de bruit sous le nom de *Simiane*. Les inquiétudes et les fatigues, dont l'état languissant de sa fille fut la cause douloureuse, ébranlèrent tellement sa santé qu'elle tomba malade elle-même. Dès qu'elle se sentit frappée, elle se prépara à bien mourir. Dix jours après, le 18 avril 1696, madame de Sévigné, alors âgée de près de soixante-dix ans, termina par une pieuse mort sa vie heureuse et pure. La douleur fut profonde dans sa famille et parmi ses nombreux amis; mais elle reposait déjà depuis quelques années dans l'église collégiale de Grignan, lorsque la France apprit qu'elle avait perdu en elle un de ses plus grands écrivains [1].

Ed. Mennechet.

[1] La première édition des Lettres de madame de Sévigné ne parut qu'en 1726.


THE ASTOR LIBRARY
NY





BOSSUET

(JACQUES-BÉNIGNE),

NÉ LE 27 SEPTEMBRE 1627; MORT LE 4 AVRIL 1704.

Il semble que l'aïeul de Bossuet ait eu, le jour même de sa naissance, le pressentiment de sa destinée. Dans cette époque où l'esprit de famille, cette première base des sociétés, avait toute son influence, il existait, dans chaque maison, un registre sur lequel on inscrivait les événemens domestiques les plus importans. C'étaient, pour ainsi dire, des annales privées dont chaque père de famille était l'historien. La main du fils succédait à la main du père glacée par la mort : de cette manière on conservait les traditions, on perpétuait les souvenirs ; et, toutes les fois que l'homme ouvrait ce vénérable registre du passé, il croyait respirer les exemples et l'âme de ses aïeux. Le 27 septembre 1627, jour de la naissance de Bossuet, son grand-père écrivit donc sur le registre de la famille, à la date du jour de la naissance de l'enfant qui venait d'entrer dans la vie, le verset suivant tiré des saintes Écritures : « Dieu a daigné lui servir de guide ; il l'a conduit « par divers chemins, il l'a instruit de sa loi et il l'a conservé « comme la prunelle de son œil. »

Ce qui n'était qu'un souhait paternel devait devenir une prophétie.

Bossuet eut le bonheur de trouver dans sa famille un de ces guides sûrs qui décident quelquefois la destinée d'une intelligence, en lui ouvrant les voies où elle est appelée à marcher. Ce guide fut Claude-Bossuet son oncle, conseiller au parlement de Dijon. Son père, Bénigne Bossuet, retenu à Metz par ses fonctions de doyen des conseillers du parlement de cette ville, avait confié à ce frère, homme d'une science

profonde et d'un esprit élevé, le soin de surveiller l'éducation de ses enfans. Cependant, chaque année, il faisait un voyage à Dijon pour juger, par lui-même, des progrès de ses fils. Où commença cette vie qui devait être si féconde en gloire? Elle commença dans une bibliothèque. A peine Bossuet a-t-il atteint l'âge de sept ans, que son oncle l'introduit dans ce dépôt des connaissances humaines : au lieu de le faire vivre avec le vulgaire du présent, il le fait vivre avec les hommes d'élite du passé. Il sait qu'avant que l'esprit enfante sa propre moisson, il faut le baigner dans cette grande atmosphère de toutes les idées élevées, de tous les nobles sentimens, que les siècles, ces lents ouvriers, ont formée au souffle des hommes illustres. Ainsi Bossuet, à sept ans, est un intrépide lecteur. Il vit dans la glorieuse compagnie des intelligences; avec elles, il profite, il acquiert. En même temps, pour qu'il s'instruise dans l'art difficile de mettre en œuvre les trésors qu'il amasse, on l'envoie, chaque jour, au collége des Jésuites de Dijon. Bossuet, avec ses lectures graves et profondes dont il prend ce que son esprit naissant peut en prendre, accable du poids de sa supériorité ses jeunes concurrens. Il est le premier des enfans qui l'entourent, comme il sera un jour le premier des hommes. Les Jésuites, ces habiles instituteurs, pressentent déjà le merveilleux génie qui grandit dans leur collége de Dijon. Cependant le père de Bossuet ne veut pas encore accueillir ces brillantes espérances; il craint les illusions de la tendresse paternelle, jusqu'au jour où une Bible ayant été mise aux mains de l'adolescent, alors entré dans sa quatorzième année, son génie se révèle à cette lecture, avec tant de puissance, que le père commence à partager la confiance des maîtres, et à remercier Dieu d'avoir placé cette grande lumière dans sa famille. Ce fut pendant sa rhétorique qu'il acheva à quinze ans, que Bossuet lut pour la première fois la Bible d'une manière suivie, et jamais l'impression qu'il ressentit à cette époque, où l'âme, neuve encore, est plus ouverte au sentiment du vrai et du beau, ne s'effaça de sa pensée. Semblable à une plante qui rencontre le terrain qui lui est propre, l'esprit de Bossuet jeta ses racines dans la

Bible; et, d'année en année, les y enfonça plus profondément. Ce n'était pas une admiration d'un jour, c'était une lecture de soixante ans qui commençait.

A la fin de sa rhétorique on l'envoya à Paris, au collége de Navarre, pour faire sa philosophie. Le jour même de son arrivée, au mois de septembre 1642, il rencontra le cardinal de Richelieu qui, vainqueur de ses derniers ennemis, mais vaincu par la mort dont le sceau était déjà sur son visage, entrait en triomphe dans la capitale du royaume, porté dans une chambre tapissée de damas, par dix-huit de ses gardes qui, toujours tête nue, se relayant de distance en distance, le ramenaient ainsi du fond du Languedoc, en faisant abattre les portes et même les remparts des villes, quand ils présentaient un obstacle au passage du formidable moribond : c'était l'oraison funèbre que Bossuet venait de rencontrer. Cette course entre la lecture du livre de Dieu et la rencontre de ce pompeux cadavre, ne contient-elle pas en germe tout son génie qui proclama si éloquemment la grandeur du ciel en face des plus magnifiques néants de l'humanité ?

A Paris, Bossuet excita une admiration qui aurait pu devenir pour lui un écueil. Il avait un parent, cousin germain de son père, qui occupait un poste important dans les finances et qui était accueilli par les personnages les plus élevés. Il fut présenté par ce parent à l'hôtel de Nevers, et le marquis de Feuquières, qui avait connu sa famille à Metz, parla de lui avec enthousiasme à l'hôtel de Rambouillet. On sait l'empire que madame et mademoiselle de Rambouillet exerçaient sur les esprits. A cette époque la science ne s'était pas dépouillée de son visage austère, et les savants donnaient un peu de pédantisme aux gens du monde, en échange de la politesse exquise d'esprit qu'ils devaient recevoir d'eux dans l'âge suivant. Le marquis de Feuquières ne craignit pas d'affirmer que, si l'on voulait enfermer dans un cabinet de travail Bossuet qui avait alors un peu moins de seize ans, en lui indiquant un sujet et en lui accordant quelques minutes pour se recueillir, il prêcherait de manière à surprendre l'auditoire. L'hôtel de Rambouillet défia le marquis de Feuquières

de donner suite à sa proposition, et celui-ci accepta le défi. Le génie de son jeune protégé ne trompa point son attente : arrivé dans la soirée à l'hôtel de Rambouillet, Bossuet prononça, sur le sujet qu'on lui donna, un sermon qui ravit toute l'assistance. Il était onze heures du soir quand le sermonnaire adolescent commença son discours, ce qui fit dire, comme on sait, à Voiture, le bel esprit officiel du temps : « Qu'il n'avait jamais ouï prêcher ni si tôt ni si tard. »

Il était à craindre, on l'a dit, que ces succès prématurés ne donnassent à un esprit si jeune une confiance qui, en nuisant à ses études, aurait pu compromettre ses succès à venir. Heureusement qu'un des prélats les plus sages de cette époque, M. Cospéan, évêque de Lisieux, avait entendu parler du sermon de l'hôtel de Rambouillet. Il fit venir Bossuet, et, lui indiquant un sujet, il lui demanda aussi un sermon. Après l'avoir entendu, au lieu de lui prodiguer des louanges dangereuses, il lui donna de graves conseils, rendit justice à ses qualités brillantes, lui fit sentir ce qui pouvait lui manquer encore de solidité, et l'exhorta à ne monter dans les chaires qu'après avoir mûri par l'étude les connaissances qu'il possédait, et après en avoir acquis de nouvelles. Quand Bossuet sortit, M. Cospéan dit à deux évêques qui avaient assisté comme lui à ce jeune sermon : « Celui que vous venez « de voir sera une des grandes lumières de l'Église. » Parmi les personnes qui entendirent ce mot, il y avait un autre jeune homme qui s'appela plus tard l'abbé de Rancé et qui fonda la Trappe. Ainsi toutes les illustrations du grand siècle se pressaient sur le seuil du temps, et cette future gloire de la pénitence entendait annoncer la nouvelle gloire de la chaire.

Grâce à cet utile avertissement, Bossuet, au lieu de regarder ses progrès comme ayant atteint la dernière limite, se livra à l'étude avec un nouveau zèle. Ses talents croissaient avec ses efforts : aussi le dernier acte de ses études scolastiques fut-il marqué par un éclatant triomphe. Il dédia sa thèse au grand Condé qui, tout resplendissant alors de la gloire de Rocroy, vint assister à la réception du jeune docteur.

Quand le hardi capitaine entendit ce dialecticien si ferme et si hardi, il fut tenté, comme depuis il le dit lui-même, de descendre dans l'arène pour lui disputer les lauriers de la théologie.

Il nous a paru utile de jeter ce rapide regard sur les premières années, vestibule d'une vie pleine de gloire, où se préparèrent les merveilles des années qui suivirent, où Bossuet n'était ni orateur, ni sermonaire, ni controversiste, ni historien, mais où il travaillait à le devenir. C'est sur le seuil de son existence que nous avons dû peindre la maxime qui présida à son existence tout entière, et qui sert d'explication à la variété de ses chefs-d'œuvre et à la puissance de ses travaux. Cette maxime, la voici : N'écouter les louanges que comme des encouragemens à suivre les conseils; ne regarder les talens acquis que comme des moyens d'en acquérir de nouveaux; quoi de plus? se convaincre de bonne heure que, dans le pays de l'intelligence, la mer n'a qu'un rivage, celui d'où l'on part; car l'intelligence commence à l'homme, et ne finit que lorsqu'on arrive à l'infini, c'est-à-dire à Dieu.

Docile aux graves conseils de l'évêque de Lisieux, Bossuet passa quinze ans entiers loin des chaires de Paris, et ce ne fut qu'après la mission de Metz, en 1658, qu'on l'y vit paraître. Alors âgé de trente et un ans, il apportait à la métropole des intelligences un génie mûri par la méditation et par le travail. Ce n'était plus le prédicateur adolescent de l'hôtel de Rambouillet, c'était un prêtre austère estimé de saint Vincent de Paul, sous les auspices duquel il venait de présider à une importante mission; c'était un homme d'érudition et d'étude en même temps que d'inspiration; le vainqueur de Paul Ferri, cet aigle de l'hérésie; pour tout dire en un mot, l'auteur de l'*Exposition de la foi catholique*. Aussi Bossuet s'empare de la chaire avec une autorité et une puissance inouïes. Pendant dix années on le voit partout dans les églises; il prêche le panégyrique de saint Joseph, en 1659, devant Anne d'Autriche et sa cour, dans l'église des Feuillants de la rue Saint-Honoré, et un frémissement d'approbation accueille le texte de son sermon : *Depositum custodi,*

« gardez le dépôt, » texte qui semblait une heureuse allusion à ce dépôt de la personne d'un roi enfant, placé dans les mains de la reine sa mère. A partir de ce sermon, Bossuet prêche sans interruption jusqu'en 1669. Toutes les chaires semblent affamées de sa parole. En 1661, il prêche le carême aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, et, dans cette même année, Louis XIV désire lui entendre prêcher l'Avent dans la chapelle du Louvre. Ce fut à l'issue de ce premier sermon, que celui qui devait être le grand roi fit écrire au père de Bossuet *pour le féliciter d'avoir un pareil fils*. L'année suivante on retrouve Bossuet prêchant le Carême de la cour, tant l'impression produite par cette éloquence, sur un prince éclairé en tout par le goût naturel du beau et par l'instinct du grand, avait été vive. Puis, un peu plus tard, la parole de Bossuet anime, pendant le carême, l'église du Val-de-Grâce, ce monument dicté au génie de deux grands artistes par la mélancolie d'une reine condamnée à l'isolement, pendant que le cardinal de Richelieu régnait sur son royal époux, sur elle et sur la France. Il serait facile d'alonger cette liste de dates et cette chronologie de l'éloquence; mais qu'il suffise de dire qne Bossuet était partout à la fois, et qu'ouvrant les trésors qu'il avait amassés pendant quinze ans de silence et d'étude, il poursuivait, au milieu de l'étonnement général, les saintes prodigalités de sa parole évangélique.

Que si l'on désirait se représenter dans la chaire de vérité ce puissant sermonaire, nous citerions le portrait qu'a tracé de lui un homme qui passa, dans son intimité, une grande partie de sa vie. « Son regard, dit l'abbé Ledieu, était doux « et perçant; sa voix paraissait toujours sortir d'une âme « passionnée; ses gestes, dans l'action oratoire, étaient « modestes, tranquilles et naturels; tout parlait en lui avant « même qu'il commençât à parler. » Que si, sans s'arrêter à la partie extérieure de cette éloquence, on voulait en saisir et en connaître le fonds, nous dirions que c'était une abondance inépuisable, une richesse nourrie de la manne des Écritures et de la substance des Pères de l'Église, une véhémence qui courait au but sans s'inquiéter des fleurs qu'elle semait sur sa

route ; une beauté sans art qui plaisait d'autant plus qu'elle n'était point parée et qu'elle ne se détournait point de son chemin pour cueillir ses ornemens ; que dirons-nous de plus? une familiarité qui passait sans transition au sublime ; enfin cette sainte négligence qui avertit que le prêtre parle seul et que l'homme s'oublie. On a souvent répété que les sermons de Bossuet étaient au-dessous de sa renommée, et M. de La Harpe, dont les décisions faisaient autorité dans le dernier siècle, a dit avec cette légèreté sentencieuse qui lui est propre : « Bossuet est médiocre dans ses sermons. » C'est que M. de La Harpe, malgré le goût qu'il a montré dans d'autres appréciations, n'avait point le sentiment de ce que devait être l'éloquence du sermonaire. Au moment où ce critique célèbre parut, on avait trop oublié que l'éloquence n'est ni dans la symétrie des phrases ni dans l'arrangement des mots, et qu'il n'appartient qu'aux siècles de décadence d'attacher une importance exagérée à ce qu'on pourrait appeler le matériel de la pensée. Bossuet lui-même, en parlant dans un sermon de l'Avent de l'éloquence des Apôtres, a défini la sienne qui est la véritable éloquence du sermonaire. « Ce n'est point par « l'art de bien dire, s'écrie-t-il, par l'arrangement des paroles, « par des figures artificielles qu'ils ont opéré ces grands effets : « tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les « règles ; vertu qui, venant du ciel, sait se conserver tout « entière dans la bassesse modeste et familière de leurs pre- « mières expressions, et dans la simplicité d'un style qui « paraît vulgaire. » Tout est dans ce peu de mots, et celui qui porta si haut l'éloquence de la chaire était digne d'en poser ainsi les règles et d'en marquer le but. Un sermon n'est pas une œuvre académique soigneusement polie, dont chaque parole a été pesée dans les balances du rhéteur, chaque phrase châtiée par le grammairien. Le sermon, c'est l'arme du prêtre, l'arme de chaque jour, de chaque instant ; l'épée intellectuelle à l'aide de laquelle il combat pour la vérité, il attaque l'erreur, il frappe le vice, il encourage la vertu, il protège le repentir. Que l'épée soit plus ou moins brillante, peu importe, pourvu qu'elle entre où elle doit entrer, pourvu

qu'elle perce et qu'elle pénètre. Que la poignée soit ciselée en or ou en argent, peu importe encore, pourvu que la lame soit tranchante et aiguë. Ceux qui prennent Bossuet, dans la chaire chrétienne, pour un diseur de belles paroles qui parle afin d'être admiré, ceux-là se trompent et ne comprennent ni le christianisme ni Bossuet. Bossuet, dans la chaire, ce n'est pas un lutteur qui cherche à faire admirer la beauté de ses mouvemens, c'est un soldat qui combat pour vaincre : seulement le drapeau sous lequel il combat, c'est la croix, et le monarque au service duquel il est enrôlé, c'est Dieu. Chaque jour il s'en prend à quelque nouvel obstacle, à quelque nouvelle erreur, à quelque nouveau vice. Tantôt ce sont les erreurs et les vices inhérens à l'humanité qu'il rencontre sur le chemin de sa puissante parole ; tantôt ce sont les erreurs et les vices particuliers au siècle dans lequel il est né : mais toujours il est sur le champ de bataille ; pour lui il n'y a ni paix ni trève, parce que le combat de la vérité contre l'erreur est un combat dont les alternatives remplissent le temps, et dont la victoire ne sera remportée que dans l'éternité.

Étudiez Bossuet sous ce point de vue, et alors vous aurez l'explication de son talent, et l'intelligence de son génie. Sa vie est une vie d'action qui ne lui laisse pas le temps de ciseler sa phrase et de polir son éloquence. Il a trop d'affaires sur les bras pour songer à paraître disert. Les affaires qu'il a sur les bras, ce sont les affaires de l'église de France, celles de son siècle, celles du catholicisme tout entier. C'est le protestantisme qu'il faut vaincre ; c'est le jansénisme qu'il faut rectifier ; c'est la cour dont il faut réprimer les scandales ; c'est la puissance spirituelle et la puissance temporelle dont il faut marquer les limites ; c'est l'héritier du trône qu'il faut élever ; ce sont les assemblées du clergé qu'il faut diriger ; c'est madame de Lavallière à ramener à la pénitence ; Turenne à faire rentrer dans le sein de l'Église ; *Madame* à consoler sur son lit de mort ; Ferri à convertir et Jurieu à confondre ; le grand Condé à exhorter à sa dernière heure : que vous dirai-je ? toutes les grandes âmes à conduire, tous les grands imposteurs à réfuter, sans parler des couvents qui le con-

sultent, des théologiens qui l'interrogent, des hommes d'État qui recourent à son expérience, et des pauvres qu'il nourrit de la parole de vie. L'infatigable champion du christianisme est toujours debout, il est tout à tous. Comme ces majestueuses fontaines qui versent dans toute une ville la fraîcheur et la salubrité, sa bouche verse les leçons et les avertissemens à tout son siècle qui vient se désaltérer aux flots inépuisables de sa sagesse et de son expérience.

On ose à peine entrer dans le détail de cette vie si large, dans laquelle plusieurs des vies les plus pleines de notre temps tiendraient à l'aise.

Dans les quinze années qui succèdent à ses études, Bossuet commence cette carrière de controverse qui devait étendre ses grandes lignes jusqu'à son tombeau. La réfutation du catéchisme de Paul Ferri, la mission de Metz, l'*Exposition de la foi catholique,* appartiennent à cette période, ainsi que les travaux pour la conversion des protestans illustres tels que Turenne et l'abbé Dangeau.

Les dix années qui suivent, et qui durent jusqu'à 1670, sont données à la chaire. C'est à cette époque qu'il faut rapporter les gloires de sa parole; c'est alors qu'il remplit les chaires de Paris du bruit de sa renommée, qu'il élève le sermon à la hauteur où le trouvera Bourdaloue, et que, d'un coup de génie, il découvre l'oraison funèbre avec son éloquence inconnue, et cette nouvelle langue suspendue entre le ciel et la terre, cette langue pleine des espérances de l'autel et des désespoirs du sépulcre, qui monte au ciel avec l'âme de l'homme, et qui descend, avec ses froides dépouilles, dans les profondeurs du tombeau. A la fin de cette magnifique période, remplie par tant de Carêmes éloquens et marquée par les oraisons funèbres des Henriette, ces deux têtes de mort, pour parler son langage, qui annoncent si éloquemment le néant de l'humanité, Bossuet est évêque de Condom.

Voici sa troisième vie, sa troisième carrière qui va s'ouvrir. Tant de travaux, qui accableraient une autre intelligence, n'ont fait que tenir la sienne en haleine. Ici il se passe quelque chose de grave et de solennel dans le grand siècle. Deux

hommes le dominaient de toute la tête : l'un qui conduisait le mouvement des faits, c'était Louis XIV, l'autre qui conduisait le mouvement des idées, c'était Bossuet. Ces deux puissances se sont comprises : le conducteur des événemens prépose à l'éducation de l'héritier de la couronne le dominateur des idées; Bossuet est nommé précepteur de monseigneur le Dauphin. Mais cet architecte intellectuel ne bâtit que pour les siècles; son génie qui remue des blocs de granit serait à l'étroit dans une éducation particulière, fût-elle une éducation royale; il devient l'instituteur éternel de tous les hommes nés pour le sceptre, et s'assied, comme un prophète, sur les marches des trônes, en tenant d'une main *la Politique sacrée*, et de l'autre *le Discours sur l'Histoire universelle*, ces deux grands flambeaux allumés aux rayons des enseignemens divins et des leçons de l'expérience, ce témoin de Dieu. Encore ne parlons-nous pas de tant d'autres travaux et surtout de cet admirable Traité *de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, résumé sublime de toute la philosophie, qui lui ouvre une carrière si large et qui lui pose des bornes, car Bossuet ressemble à ces mesureurs sacrés qui, dans l'antiquité étrusque, traçaient les lignes fatales qui emprisonnaient dans leurs contours inflexibles les diverses parties de la ville sainte.

Par cette éducation du Dauphin, de nouveaux horizons s'ouvrent dans la vie de Bossuet. Il transporte avec lui la retraite à la cour, mais sa retraite est visitée et consultée. Du sein de cette solitude qu'il se fait par la prière et par la méditation, l'homme des idées se trouve cependant en contact avec les faits et il agit sur eux; son influence sur la cour est une influence de morale et de régularité. On dirait que l'homme à la parole évangélique répand dans cette chaude atmosphère, avec sa pure haleine, des germes de vertu. Madame de Lavallière est ramenée au repentir, et cette grande victime est immolée sur les autels de la pénitence. Le pouvoir de madame de Montespan est combattu dans l'esprit de Louis XIV, qui, après bien des promesses souscrites et violées, doit céder enfin à l'ascendant de cette austérité

respectueuse qui, pour emprunter le langage de Saint-Simon, forcé cette fois de louer, « avait, sans oublier les égards dûs au « Roi, souvent parlé là-dessus en chrétien, avec une liberté « digne des premiers siècles et des premiers évêques de « l'Église. »

Le séjour de Bossuet à la cour, ses rapports avec le Roi, le contact qu'il avait avec les affaires, ses travaux sur la politique entrepris pour l'éducation de monseigneur le Dauphin, la magnifique pensée dans laquelle il avait encadré l'histoire du monde, avaient été autant de préparations au rôle actif que Bossuet allait remplir, et qui devait faire éclater les heureux résultats de l'alliance de celui qui dominait les faits du siècle et de celui qui en dominait les idées. C'est ici que s'ouvre la quatrième partie de la carrière de Bossuet, qui brilla d'un si vif éclat dans la fameuse assemblée du clergé de 1682.

Le motif par lequel fut suscitée la querelle du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, qui rendit la convocation de cette assemblée nécessaire, était peu grave. Il s'agissait, on le sait, de la régale ou du droit qu'avait le Roi de jouir du revenu des évêchés ou des archevêchés pendant leur vacance; droit fiscal assez peu important, mais auquel était joint le privilége bizarre de déférer les bénéfices dépendans de leur collation, jusqu'à ce que les nouveaux pourvus eussent prêté leur serment de fidélité, et l'eussent fait enregistrer à la chambre des comptes de Paris. Le droit de régale n'existait que dans certaines localités particulières, et le second concile de Lyon, présidé en 1274 par Grégoire X, promulgua un décret pour l'autoriser dans les églises où il était établi, avec défense de l'introduire dans les autres églises. Par l'ordonnance de 1673, cependant, Louis XIV entreprit de l'étendre à tout le royaume; les évêques de France n'opposèrent point de résistance aux désirs du Roi; ils essayèrent au contraire de terminer cette affaire par une transaction utile pour l'Église. Ils consentaient à céder sur la question fiscale, demandant, pour prix de cette concession, la renonciation du Roi au droit qu'il avait eu jusque-là, dans plusieurs diocèses, de

conférer les bénéfices pendant les vacances, privilége exorbitant qui confondait les deux puissances et nuisait à la régularité et à la gravité de la discipline ecclésiastique. C'est en effet ce qu'obtint l'assemblée de 1682; mais quatre évêques, et ils étaient, il faut le dire, parmi les plus vertueux et les plus vénérables de France, s'en tenant par rigidité à la lettre du décret du concile, avaient opposé une résistance invincible à l'ordonnance royale, et, par un appel au Saint-Siége, avaient fait passer les monts à cette querelle intérieure. Le pape Innocent déploya, dans cette circonstance, une rigueur qui put sembler hors de proportion avec l'importance de la matière, car il se montra tout prêt à allumer les foudres du Saint-Siége. L'assemblée du clergé, alors réunie, présenta une adresse au Roi pour l'assurer de sa fidélité, et rédigea une lettre au pape pour lui remontrer le peu de gravité de l'affaire en elle-même et les conséquences dangereuses qui pouvaient en résulter si l'on poussait les choses à la rigueur. Le pape se montra moins disposé à une conciliation que jamais, et les menaces d'excommunication redoublèrent.

Ce fut alors qu'il parut utile, nécessaire, de poser les règles qui assurent l'indépendance réciproque du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. D'un côté Colbert, qui voyait la question sous le point de vue gouvernemental, pensait que le moment était opportun pour renouveler les doctrines de l'église gallicane sur les deux puissances, doctrines qu'il regardait comme un des boulevards de l'État. De l'autre, Bossuet croyait qu'il fallait saisir l'occasion d'un règne religieux et d'un grand règne, pour aborder une question délicate dans tous les temps, mais qui, dans les mains d'un prince inconsidéré et sans foi, suffisait pour allumer un déplorable incendie. Mais quelle habileté profonde, quelle prudence mêlée de fermeté, et quelle fermeté éclairée par la sagesse ne fallait-il pas déployer pour diriger les délibérations de cette assemblée du clergé et la conduire au but qu'il s'agissait d'atteindre, sans aller au delà et sans rester en deçà! Cette œuvre difficile, ce fut Bossuet qui l'accomplit. Après avoir été l'âme des délibérations de l'assemblée, ce fut lui

qui rédigea les quatre articles dans lesquels venaient se résumer les grands principes qui avaient été universellement reconnus. La séparation des deux pouvoirs, leur indépendance mutuelle, l'indéfectibilité du Saint-Siége, les usages antiques des églises nationales maintenus au sein de l'unité, voilà quel était l'esprit et l'essence de ces quatre articles si souvent invoqués depuis.

Bossuet rendait ainsi un immense service, non seulement à son pays et à son roi, mais au Saint-Siége et au catholicisme tout entier. Le catholicisme, en effet, a cela de beau, qu'ayant été créé pour tous les lieux et tous les temps, il s'adapte à toutes les nécessités, sans rien abdiquer de l'inaltérable pureté de ses dogmes et de l'inflexible austérité de ses principes en matière de foi. Il est éternel, mais il est l'hôte du temps et de l'espace : il est un par toute la terre, mais il respecte la diversité des nationalités et des coutumes : son chef spirituel est à Rome, mais il rassure chaque chef temporel qui pouvait redouter le chef de cette milice sainte dont le suprême pontife est un prince étranger, il rassure tous les chefs temporels en proclamant que les devoirs du prêtre, envers le pape, ne sauraient dispenser celui qui les remplit de ses devoirs envers la société dont il est membre, et que les rois sont souverains dans le temporel. Bossuet sentait si vivement l'importance catholique de cette déclaration, qu'il disait dans une lettre particulière, écrite à cette époque : « Quelle espérance peut-on jamais avoir de ramener les princes « du Nord et de convertir les rois infidèles, s'ils ne peuvent « se faire catholiques sans se donner un maître qui les détrô« nera quand il lui plaira ? »

Cette même année, qui avait vu Bossuet si grand dans la conciliation des plus hauts intérêts de l'État et de l'Église, le voit recommencer sa vie épiscopale, interrompue par l'éducation de monseigneur le Dauphin et les graves préoccupations de la lutte intervenue entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Ce fut en effet dans l'année 1682 qu'il fut nommé à l'évêché de Meaux. Ici nous allons voir cette existence, suivie des admirations de la cour et de la France entière,

se replonger avec joie dans la retraite et dans la sainte obscurité de ses devoirs. Sait-on quel est l'asile où, avant de reprendre ses fonctions de pasteur, Bossuet va secouer la poudre des sentiers du siècle et prosterner sa gloire? Cet asile, c'est l'abbaye de la Trappe. Il y trouvera ce saint évêque, l'homme jadis si brillant, qui fut un des ornemens du monde avant d'être une des splendeurs de la pénitence, l'abbé de Rancé, qui avait entendu jadis l'évêque de Lisieux prophétiser la renommée de Bossuet, alors enfant. Bossuet aimait à se retremper dans cette nouvelle thébaïde; c'était, disait-il souvent, le lieu où il se plaisait le plus après son diocèse. Le soldat du Christ, prêt à entrer dans sa nouvelle église, venait, à l'époque dont il s'agit, accomplir dans ces lieux retirés, pour ainsi parler, la veillée des armes, entre le jeûne et la prière et en face de la croix.

En sortant de l'abbaye de la Trappe, Bossuet entre de plain pied dans les devoirs de son ministère. C'est le séminaire de Meaux qu'il règle et qu'il gouverne, en ayant soin de recommander sans cesse aux maîtres d'habituer leurs élèves au ministère de la parole, cette arme apostolique trop souvent négligée; ce sont des missions qu'il organise, des synodes qu'il préside, des abbayes qu'il régularise, les hôpitaux qu'il surveille, les nouveaux convertis qu'il instruit avec un zèle auquel se mêle une douceur admirable et une inépuisable charité. Ses travaux intellectuels ne sont pourtant pas oubliés; car c'est à cette époque qu'il compose les *Méditations sur l'Évangile* et les *Élévations sur les Mystères,* œuvres où respirent le cœur d'un apôtre et le génie inspiré d'un prophète. La cour, aux exigences de laquelle il résiste le plus qu'il peut, ne parvient que rarement à l'enlever à son diocèse; quand il paraît à Paris, c'est pour y pleurer éloquemment des morts illustres, et pour faire retentir devant les puissances de la terre le néant de l'homme et l'éternelle majesté de Dieu. C'est lui qui prononce l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, celle de la princesse Palatine, morceau d'histoire achevé qui se termine par un chapitre de l'Évangile, et dans laquelle on aperçoit

l'image du grand siècle qui, arrivé au soir de sa magnifique journée, se recueille un moment entre l'éternité et le temps, en attendant que Bossuet, l'éloquent ensevelisseur de toutes ses grandeurs, le couche, pour ainsi parler, tout entier dans la tombe où vient de descendre très haut et très puissant prince Louis de Bourbon, prince de Condé. Certes, on peut le dire, jamais la parole humaine n'avait donné un plus imposant spectacle que dans cette occasion solennelle où Bossuet, suspendu comme un prophète entre le ciel et la terre, apparut pour célébrer, avec les funérailles du héros qui avait été son ami, les funérailles de son époque tout entière et ses propres funérailles, et, semblable à cette femme de l'Évangile qui, dans le banquet précurseur d'un dernier banquet, versait un vase de parfum sur les pieds du Christ, répandit toutes les gloires du grand siècle aux pieds de l'éternité de Dieu.

C'en est fait, à partir de ce jour, Bossuet ne montera plus dans les chaires; mais en quittant le tombeau de ce victorieux il médite sa plus belle victoire, et son silence coûtera cher à l'erreur et à l'hérésie. Il semble qu'en sentant venir la fin de cette époque, son esprit a tout à coup été saisi de la pensée, qu'avant de descendre dans la tombe où il s'est lui-même marqué sa place, il a une œuvre immense à accomplir, un espoir à laisser à ses contemporains, une promesse à la postérité. Depuis qu'il est entré dans l'Église il combat le protestantisme, cette ombre envieuse qui lutte contre la lumière de l'Évangile. Tous ceux qui ont essayé de lui résister ont succombé tour à tour devant ce terrible jouteur. Jurieu, Ferri, Claude, en ont fait l'épreuve; Bossuet ressemble à cet ange contre lequel lutta Jacob; quiconque subit sa redoutable étreinte se retire du combat mutilé et brisé. Mais ce n'est pas assez pour lui d'avoir remporté tous ces triomphes; il ne lui suffit pas d'avoir vaincu tous les adversaires vivans qui se sont présentés au-devant de ses invincibles coups; on dirait qu'il veut en finir avec l'erreur et couronner par une grande et suprême bataille tant de duels d'où on l'a vu sortir victorieux. Luther, Calvin, Zuingle, Mélanchton, Bucer, et tous les fondateurs de l'hérésie lui manquent; ils ont mis leur

tombeau entre eux et la redoutable parole; ils se retranchent derrière le silence du cercueil. Vain espoir! le souffle puissant de l'évêque de Meaux a passé sur leur cendre, et ce souffle, comme celui d'Ézéchiel, a rassemblé les ossemens épars et a ranimé les cendres refroidies. Luther, vous aviez parlé de votre éloquence, éclatante comme le tonnerre, et puissante à déraciner les chênes, comme les grands vents du ciel; Calvin, vous vous étiez souvent énorgueilli de votre dialectique qui ne le cédait en force et en vigueur à aucune autre dialectique; Bucer, Mélanchton, Zuingle, vous croyiez votre force sans égale et votre génie invincible : eh bien! vous voilà tous dans les formidables mains de Bossuet!

Il a ressuscité tous les docteurs de l'hérésie pour les combattre et pour les vaincre. Éloquent défenseur de la vérité, il étale devant les regards du monde la longue généalogie de l'erreur, en mettant chaque égarement à sa date, chaque corrupteur de l'entendement à sa place, chaque professeur de sophisme à son rang. Il montre le mensonge attaquant la vérité d'une main, et, de l'autre, se déchirant à lui-même les entrailles; il entrechoque les systèmes des novateurs et les brise en les heurtant; il accable la nouveauté de l'hérésie du poids de l'antiquité de la doctrine orthodoxe, et il montre l'Église, cette voyageuse du commencement des temps, cheminant à travers les siècles, et voyant naître sous ses pieds, d'âge en âge, l'ivraie de l'erreur qui voudrait étouffer la moisson du Christ. D'un côté, l'unité, la perpétuité, la constance, l'ordre, la logique, l'harmonie; de l'autre, des inconséquences, des contradictions sans cesse renaissantes, des variations qui se succèdent avec une rapidité inexplicable; la diversité, la confusion, le chaos. Ici, la grande voix du catholicisme toujours une, toujours la même dans le temps et dans l'espace; partout ailleurs, les cent voix discordantes de mille hérésies, circonscrites chacune dans son siècle et dans sa localité. Au sein du catholicisme, un corps ecclésiastique dont les membres se renouvellent, mais dont les doctrines permanentes et invariables brillent comme un éternel flambeau que des mains mortelles se transmettent d'âge en

âge et qui survit à tous les cercueils; au sein des églises séparées de l'unité catholique, les doctrines variant avec les hommes, les idées passagères et transitoires comme ceux qui les professent, la corruption se corrompant, le changement incapable de se fixer et étonnant l'esprit par la multiplicité et la rapidité de ses métamorphoses. Voilà le plus magnifique trophée de Bossuet, voilà le chef-d'œuvre de sa dialectique et de son génie. Livre sans précédent dans le passé, et qui n'aura pas d'analogue dans l'avenir; livre où Bossuet résume et ramasse tout le monde de l'erreur pour l'abattre d'un seul coup; livre où il prend soin d'opérer lui-même la grande coalition de toutes les nouveautés et de tous les sophismes pour en finir dans une seule victoire; livre où l'on voit Arius, Nestorius, Pélage, Calvin, Luther, se coudoyer dans leurs révoltes et s'entrepercer des traits qu'ils veulent lancer contre la vérité catholique; livre qui fait comprendre jusqu'où peut s'élever le génie de l'homme, dans la démonstration même des abîmes jusqu'auxquels l'esprit humain peut descendre dans ses égaremens; sublime catalogue de toutes les inconséquences, monument immortel des instabilités humaines; nous avons nommé les *Variations*.

On pourrait fermer sur le livre des *Variations* cette esquisse de la vie de Bossuet. Cependant disons, pour rendre ce travail un peu moins incomplet, quelques mots de sa personne et de sa vie intime. La Providence lui avait prodigué les dons extérieurs, comme les dons de l'esprit. Sa figure était imposante et belle et sa constitution admirable, de sorte que les souffrances physiques ne venaient jamais interrompre la puissante continuité de ses travaux. Cette santé inaltérable lui avait même permis de se créer une seconde journée pour le travail. Après son premier sommeil, qui était de quatre ou cinq heures, il s'éveillait naturellement, et se relevait, dans toutes les saisons de l'année; seulement il se couvrait, pendant l'hiver, de deux robes de chambre, et s'enveloppait jusqu'à la ceinture dans un sac de peau d'ours. Il commençait alors par réciter *Matines* et *Laudes*, et, se mettant ensuite au travail, il consacrait deux ou trois heures à l'étude,

sûr de retrouver le sommeil dès que son attention serait fatiguée. Pendant le jour, Bossuet se montrait avare de son temps; il ne recevait que rarement des visites et n'en faisait guère; « Je suis fort peu régulier en visites, contait-il, ou « plutôt je suis assez régulier à n'en pas faire. On m'excuse, « parce qu'on sait bien que ce n'est ni par gloire, ni par « dédain, ni par indifférence; et moi je me garantis d'une « perte de temps infinie. » Bossuet avait cependant de nombreux amis, au premier rang desquels il faut mettre le grand Condé. La Bruyère, dont il devina le talent et qu'il plaça auprès de ce prince; l'abbé Fleury; Boileau, qui aimait à le consulter; Racine, auquel il annonça la gloire qu'obtiendrait *Athalie* devant la postérité; Santeuil; tous les esprits élevés de l'époque, se plurent à rechercher la bienveillance du grand évêque. L'amitié de Bossuet était grave et tout évangélique; ce qu'il aimait en ses amis c'étaient leurs vertus. En vain aurait-on cherché à se concilier sa bienveillance par des flatteries; il ne parlait jamais de lui-même, et n'aimait pas qu'on mît la conversation sur ce sujet. « On doit parler de « soi le moins qu'on peut, disait-il, on ne dit jamais que des « impertinences. C'est en quoi les apologies de saint Atha- « nase sont admirables, il y parle toujours de lui sans se « rendre odieux. » L'attrait de sa conversation, quoique simple et sévère, était si grand, et l'autorité de Bossuet sur son siècle si bien établie, que lorsqu'il cessa de résider à la cour les grandeurs de l'époque vinrent le chercher dans sa retraite de Germigny. Les princes et les grands seigneurs qui se rendaient aux armées d'Allemagne s'arrêtaient là en passant, et les étrangers venus des extrémités de l'Europe ne voulaient point quitter la France sans avoir vu l'homme qui en était l'honneur. Quelque chose de plus : tous les prédicateurs qui avaient prêché à la cour sollicitaient la faveur de prêcher la même année devant Bossuet le jour de la fête de son église cathédrale. Il semblait que tous les talens vinssent demander à l'évêque de Meaux l'investiture de leur célébrité, et qu'ils ne pussent avoir foi en eux-mêmes que lorsque cet illustre suffrage aurait mis le sceau à leur renommée.

C'est qu'à cette époque de sa vie, Bossuet est en possession de sa gloire. Le rôle que saint Bernard occupa dans son siècle, il le remplit dans le sien; il est le flambeau de l'église gallicane, la lumière de l'Église universelle, et sa pensée, désormais maîtresse, conduit les destinées du catholicisme : c'est vraiment alors qu'il est un Père de l'Église. Quand Fénelon s'égare dans les ineffables tendresses d'un spiritualisme rêveur, c'est Bossuet qui le redresse : quand l'assemblée du clergé de 1700 se réunit, en vain d'obscures jalousies voudraient lutter contre son influence; il étreint cette assemblée dans sa pensée, et, la dominant de toute sa hauteur, il lui conduit la main pendant qu'elle signe la juste censure de la morale relâchée et du probabilisme. Bientôt après, le Roi et les évêques ont recours à lui comme à leur oracle habituel, pour savoir quel système il convient de tenir avec les protestans; et celui qui a terrassé l'erreur avec tant de force et de puissance n'a que des conseils de mansuétude et de miséricorde à l'égard d'hommes égarés.

Enfin les derniers travaux importans de Bossuet prennent place : c'est sa négociation avec Leibnitz pour la réunion des luthériens d'Allemagne à l'Église. Tout ce qu'il était possible de faire pour faciliter cette réunion, Bossuet l'accomplit; tout ce qu'il était possible d'accorder, il l'accorde. Sa main, conservant son ancienne vigueur, aplanit toutes les voies, éclaircit tous les doutes, écarte tous les obstacles et lève toutes les difficultés. Il semble que la fin de ce terrible divorce qui a si long-temps affligé l'Église est venue. Les objections commencent à manquer à Leibnitz, ses répugnances disparaissent; il ne résiste plus qu'à demi, tant Bossuet a inondé toutes les questions des éclatantes lumières qu'il porte dans son esprit. Le pape Clément, ravi d'une si belle espérance, étend déjà les bras, et, pour diriger la suite d'un si grand dessein, prend les avis de Bossuet devenu ainsi l'arbitre de l'Église; mais au moment où l'espoir est le plus grand, il s'évanouit tout à coup. Leibnitz, qui n'avait plus d'objection à élever, rompt subitement les conférences par suite de la politique de la maison de Hanovre, qui, appelée à la succession d'Anne,

par la mort du dernier enfant de cette reine, est obligée d'affecter un protestantisme ardent pour se concilier la faveur de l'Angleterre hérétique. Alors, Bossuet, comme un autre Moïse, expirant sans avoir vu cette terre promise, objet de tous ses vœux, dépose aux pieds de Dieu l'espoir qu'il avait conçu, et meurt en léguant à l'avenir le soin de recueillir le fruit de ses immenses travaux.

Pour que rien ne manquât à l'unité de cette vie consacrée tout entière à faire prévaloir la vérité contre l'erreur, et la grandeur de Dieu contre la vanité de l'homme, le dernier soupir du saint évêque s'exhale avec un dernier enseignement. Quand au milieu des gémissemens et des larmes qui entouraient le lit de mort, où un infatigable travailleur accomplissait le dernier de ses travaux, une voix amie s'éleva pour lui promettre de veiller au dépôt de sa gloire, on vit tout à coup cette grande âme qui retournait à Dieu s'arrêter sur ses lèvres décolorées par la mort; et, la foi lui tenant lieu de la vie qui commençait à lui manquer, Bossuet agonisant sortit des ombres du sépulcre et redescendit, pour ainsi parler, les marches éternelles du tribunal de Dieu, pour jeter à la terre cette parole : « Qui parle ici de gloire? Demandez « pour moi pardon à Dieu de mes péchés! »

Alfred Nettement.

SÉRIE III



Dessiné par Dupré — *Gravé par* [illegible]

LE M^al DE LUXEMBOURG


THE ASTOR LIBRARY
NY

LUXEMBOURG

(FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCI-BOUTTEVILLE, MARÉCHAL DUC DE),

NÉ A PARIS, LE 8 JANVIER 1628; MORT A VERSAILLES, LE 4 JANVIER 1695.

Lorsque la France eut perdu Turenne et Condé, l'un par une mort glorieuse à la veille d'une victoire, l'autre par une retraite prématurée sous les ombrages de Chantilly, parmi les généraux que le grand Roi nomma pour les remplacer, Luxembourg fut celui qui justifia le mieux l'honneur d'un pareil choix. Ami et élève de Condé, il était digne d'un tel ami et d'un tel maître; et si l'attachement inaltérable qu'il portait à ce grand homme l'entraîna hors de son devoir, il répara bientôt quelques années d'erreur par une longue suite de succès et par une fidélité qui ne se démentit plus. Louis XIV l'appela plus d'une fois à la tête de ses armées, et l'ennemi le plus implacable de la France trouva en lui un adversaire vigilant et infatigable, toujours invincible et souvent victorieux. Issu d'une race antique et féconde en héros, le maréchal de Luxembourg fut le plus illustre de tous : soit sur les champs de bataille, soit dans les tourmens d'une injuste persécution, on vit renaître en lui, plus grande encore, la grande âme des Bouchard et de Matthieu de Montmorenci.

Il entra dans la vie au milieu de l'abaissement de la maison qu'il devait relever avec tant d'éclat. Son père, François, comte de Boutteville, exemple de la justice rigoureuse de Richelieu, avait été décapité pour un fameux duel, six mois auparavant. Cinq ans plus tard, la politique cruelle du ministre de Louis XIII trouva dans sa famille la plus illustre

de ses victimes. Henri II, duc de Montmorenci, qui avait partagé la révolte de Gaston d'Orléans, vaincu et fait prisonnier au combat de Castelnaudary, fut condamné à mort par le Parlement de Toulouse. Il eût été beau de voir le pardon du roi de France payer cinq siècles de loyaux services, en effaçant la faute d'un seul jour; mais Richelieu était là : la clémence royale fut impuissante, et la tête du premier baron du royaume roula sur l'échafaud.

La princesse de Condé, sœur de l'infortuné duc de Montmorenci, et mère du vainqueur de Rocroy, vit dès ce moment dans le jeune comte de Boutteville (c'était le nom qu'il portait alors, il ne devint duc de Luxembourg qu'en 1661) l'unique espoir de sa maison, et reporta sur cet enfant toute la tendresse qu'elle avait pour son malheureux frère. Boutteville devait dignement répondre à ses soins. Élevé par sa mère Isabelle-Angélique de Vienne, au château de Précy-sur-Oise, il laissa percer de bonne heure le germe des grandes qualités qui le mirent au rang des plus fameux capitaines. Condé s'en aperçut, et voulut le former lui-même : dès l'année 1647 il le choisit pour un de ses aides-de-camp, et l'emmena en Catalogne. Cette campagne, peu glorieuse pour le prince, qui échoua devant Lérida, fut très utile au jeune comte. Comme Turenne, il était d'un tempérament délicat et faible; les fatigues d'une guerre laborieuse fortifièrent son corps en même temps que son esprit vif, pénétrant et curieux de s'instruire, saisissait rapidement les secrets de l'art militaire. L'année suivante, il suit son général en Flandre, et se distingue au siége d'Ypres. Bientôt l'archiduc Léopold, enflé de quelques légers succès, vient affronter dans les plaines de Lens la fortune de Condé. On sait quel fut le résultat de cette bataille. Boutteville y déploya la plus brillante valeur; il rompit et dispersa une partie de la cavalerie espagnole. Au retour de cette guerre, Condé le présenta à la reine Anne d'Autriche. Cette princesse, en récompense de sa belle conduite, lui fit sur-le-champ délivrer un brevet de maréchal-de-camp, quoiqu'il eût à peine accompli sa vingtième année.

Les victoires de la France sur ses ennemis extérieurs ne pouvaient cacher le mal qui la rongeait au-dedans. De toutes parts se manifestaient aux yeux les moins clairvoyans les indices d'une guerre civile prochaine. L'ambition inquiète des grands s'agitait avec d'autant plus de licence, qu'elle avait été plus violemment comprimée sous le dernier règne; plusieurs d'entre eux, persécutés par Richelieu, témoignaient hautement leur haine pour Mazarin, regardé comme sa créature. On remarquait dans toutes les classes cette fièvre de bouleversement et de nouveauté, vieux reste de la ligue. Ces fermens de discorde, qui ne devaient entièrement disparaître que sous la main ferme et puissante de Louis XIV, amoncelaient l'orage qui allait fondre sur les premières années de son règne. Tous les personnages de l'époque allaient jouer un rôle plus ou moins glorieux, plus ou moins influent dans ce drame de la Fronde à la fois sanglant et burlesque. Boutteville aussi devait y prendre part, non comme tant d'autres par ambition, par amour de l'intrigue, mais par attachement pour Condé. Heureux si ce sentiment ne l'eût point entraîné à faire la guerre à son Roi et à son pays!

L'arrestation de deux magistrats séditieux fit éclater l'incendie qui couvait depuis long-temps. Bravée jusque dans son palais par une populace en fureur, obligée de céder à la force et de rendre les deux prisonniers, poursuivie par les satires et les libelles les plus injurieux, la Régente quitte Paris, transporte la cour à Saint-Germain-en-Laye, et laisse à Condé le soin de réduire la ville rebelle. Condé combattait alors pour son Roi légitime. « *Je méprise Mazarin,* disait-il, « *mais je m'appelle Louis de Bourbon, et je ne veux pas* « *ébranler l'État.* » Nobles paroles qu'il n'eût dû jamais oublier. Boutteville ne quittait pas le prince. On le vit au combat de Charenton entrer le premier dans les retranchemens ennemis, et contribuer au succès des troupes royales, tandis qu'à quelques pas de lui son beau-frère Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, payait de sa vie cette victoire chèrement achetée. Il se distingua de même à l'attaque de

Brie-Comte-Robert, que l'armée royaliste n'emporta qu'après une longue et vigoureuse résistance. Les avantages obtenus par la Régente rendirent les frondeurs plus dociles, et le traité de Saint-Germain rouvrit à la cour les portes de la capitale. Condé l'y ramena en triomphe; service important, mais qu'il fit trop valoir. Irrité des mépris dont le prince l'accablait, Mazarin se réconcilia avec les chefs de la Fronde, et la première clause de cette réconciliation éphémère fut l'arrestation de celui qui avait fait triompher la cour et le ministre. Le 18 janvier 1650, le prince de Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville, venus au Palais-Royal pour assister au conseil, sont arrêtés et conduits à Vincennes. A cette nouvelle, Boutteville n'écoute que son dévouement; résolu, même au risque de sa vie, d'exciter un tumulte à la faveur duquel il puisse délivrer le prince, il monte seul à cheval, et parcourt les quartiers les plus populeux en criant que l'on vient d'arrêter le duc de Beaufort. Tout Paris se soulevait déjà, lorsque le duc parut lui-même avec le coadjuteur de Retz, annonçant l'arrestation du prince de Condé, que les frondeurs détestaient. Aussitôt la révolte s'apaisa, et les cris de rage se changèrent en cris d'allégresse.

Trompé dans son dessein, Boutteville, échappé par une prompte fuite à la fureur de la multitude, tente avec quelques amis d'enlever les nièces du cardinal, dans l'intention de les faire servir d'ôtages aux prisonniers. Il échoue encore dans cette entreprise, et, ne pouvant plus rester à Paris sans danger pour sa vie ou pour sa liberté, il se jette dans la Bourgogne, province dont Condé était gouverneur, et où il avait un grand nombre de partisans. Malgré tout son courage, le comte ne put s'y maintenir; la ville de Bellegarde et le château de Dijon se rendirent au Roi. Il parvint cependant à lever en Bourgogne un régiment de cavalerie, et alla rejoindre à Stenay Turenne, qui, entraîné par sa passion pour la duchesse de Longueville, avait sollicité et venait d'obtenir le commandement d'une armée espagnole pour marcher contre son pays. Il fut reçu à bras ouverts par le *lieutenant-général*

du Roi pour la liberté des princes; vain titre dont Turenne essayait de couvrir sa rébellion. D'abord victorieuse, cette armée pénétra dans le cœur du royaume, et Boutteville, investi des fonctions de lieutenant-général, fut détaché avec deux mille chevaux pour attaquer Vincennes et délivrer ses amis, tandis que la duchesse de Châtillon, sa sœur, maîtresse de Condé, intriguait à Paris pour la liberté de son amant. Il apprit en chemin la translation des princes à Marcoussi, et de là au Havre; alors il rejoignit Turenne, qui bientôt eut à combattre près de Rhétel le maréchal du Plessis-Praslin. Boutteville, à la tête de son régiment, culbuta l'ennemi, et pénétra jusqu'à son artillerie; mais on ne combattit pas partout avec le même bonheur. La bataille fut perdue, et le comte, blessé à la cuisse, fut fait prisonnier. Mazarin le fit traiter avec les plus grands égards, et ne négligea rien pour se l'attacher. Ne pouvant y parvenir, il le fit enfermer à Vincennes, d'où il ne sortit que l'année suivante, lorsque le cardinal, de nouveau poursuivi par la haine des frondeurs, fut obligé d'élargir les princes et de quitter la France. Condé, reconnaissant, donna à Boutteville le commandement de Bellegarde, la place la plus importante de son gouvernement de Bourgogne.

Après de vaines négociations entamées de part et d'autre pour le rétablissement de la paix et le rappel de Mazarin, Condé, égaré par son désir de vengeance, s'éloigna brusquement de la cour pour allumer la guerre civile dans la Guienne, dont il avait obtenu le gouvernement en place de celui de Bourgogne, et envoya Boutteville diriger les nombreux partisans qu'il laissait dans cette dernière province. Boutteville justifia le choix du prince. Attaqué dans Bellegarde par des forces bien supérieures, trahi par ses propres troupes, il défendit cette place pendant dix-huit mois, et ne la rendit qu'après une honorable capitulation. Il refusa de nouveau les offres brillantes de Mazarin pour le détacher du parti de Condé, et alla joindre dans les Pays-Bas, avec l'élite de ses troupes, ce prince, qui, n'ayant pu triompher par la guerre

civile, avait pris la résolution désespérée de s'attacher à l'Espagne. Boutteville en gémit, mais ne crut pas moins devoir partager le destin de son protecteur. Condé le reçut avec les plus grands témoignages d'estime et d'amitié, et le nomma général de sa cavalerie.

Il ne tarda pas à s'y faire remarquer. Chargé d'amener de Saint-Omer un convoi considérable aux Espagnols qui assiégeaient Arras, il traversa, sans être attaqué, les trois armées réunies des maréchaux de Turenne, de la Ferté et d'Hocquincourt; et quelques jours après, il coopéra de la manière la plus brillante à la retraite admirable que fit Condé avec les sept ou huit mille Français qui combattaient dans l'armée espagnole, après que cette armée, battue et forcée dans ses lignes, eut été contrainte de lever le siége (25 août 1654). L'année suivante, Boutteville continue à se distinguer malgré les disgrâces de son parti. Il se jette dans la Capelle, assiégée par le marquis de Castelnau, bat ce dernier dans plusieurs sorties, et le force de renoncer à son entreprise. En 1656, Turenne et le maréchal de la Ferté forment le siége de Valenciennes; Condé attaque le quartier de celui-ci, séparé de celui de Turenne; Boutteville, à la tête de sa cavalerie, rompt les lignes, pénètre jusqu'au maréchal, et le fait prisonnier avec ses principaux officiers. Cette victoire délivra Valenciennes. Un nouveau succès attendait Boutteville à la fin de cette campagne : avec quatre mille Français il défit complétement, à Borkloo, sur le Jaar, quatorze mille paysans qui voulaient l'empêcher d'y prendre ses quartiers d'hiver. A l'attaque de Saint-Guilain, il se jette hardiment dans la place, et force Schomberg, qui la défendait, de la rendre aux Espagnols; il pénètre ensuite, à travers des dangers inouïs, dans Cambrai investi par Turenne; Condé l'y suit, et les Français sont contraints de se retirer; puis, à la tête d'un camp volant de quinze cents chevaux, il attaque et détruit les équipages de l'armée française qui, sous les ordres de Turenne, faisait le siége de Saint-Venant. Mais ce fut en vain qu'à la bataille des Dunes, le 4 juin 1658, il fit des

prodiges de valeur ; Condé, contrarié dans ses desseins par les généraux espagnols qui partageaient le commandement avec lui, fut repoussé par Turenne. Boutteville, pris malgré d'incroyables efforts, fut conduit à Soissons, puis échangé contre le maréchal d'Aumont, fait prisonnier quelque temps auparavant en voulant surprendre Ostende.

L'année 1659 vit terminer la guerre par le traité des Pyrénées ; un des articles assura la grâce de Condé et de ses compagnons. Ce prince rentra en France avec Boutteville au commencement de l'année suivante : tous deux furent présentés au Roi, qui, oubliant généreusement le passé, leur accorda un pardon qu'ils devaient payer de tant de victoires. Boutteville ne tarda pas à montrer que son dévouement pour son ami l'avait seul détourné de son devoir. Le roi d'Espagne envoya soixante mille écus à chacun des généraux français qui avaient servi dans ses armées ; Boutteville les refusa : « Je n'ai jamais entendu, dit-il, être au service du roi « d'Espagne ; je ne recevrai de bienfaits que de la main de « mon Roi. » Cependant il n'était pas riche. Bientôt, et comme pour le récompenser de ce noble refus, un brillant mariage vint relever sa fortune : il épousa, le 17 mars 1661, Madeleine-Charlotte-Bonne-Thérèse de Clermont-Tonnerre de Luxembourg, héritière de l'illustre et ancienne maison des ducs de Luxembourg, dont il prit le nom et les armes, qu'il ajouta à ceux de Montmorenci.

En 1667, la guerre recommença contre l'Espagne ; une armée, sous les ordres de Turenne, envahit la Flandre. Le duc de Luxembourg n'ayant eu aucun commandement, et ne pouvant rester oisif, voulut y servir comme simple volontaire. Un zèle si rare, et la conduite qu'il tint dans cette campagne, lui acquirent l'estime de Turenne et appelèrent sur lui l'attention du Roi. C'est également à cette époque qu'il se lia étroitement avec Louvois, devenu plus tard son ennemi implacable. Cette liaison fut utile à tous deux : Louvois profita souvent, pour établir la discipline dans les troupes, de l'expérience et des conseils de Luxembourg, et

celui-ci, grâce à l'appui de Louvois, fut souvent préféré aux plus anciens lieutenans-généraux, préférence chaque fois justifiée par d'utiles et de brillans succès.

L'année d'après, Louis XIV choisit Condé et Luxembourg pour le seconder dans la conquête de la Franche-Comté. Condé commande l'armée sous les ordres du Roi, et Luxembourg, nommé son premier lieutenant-général, prend Salins et investit Dôle, qui se rendit au Roi : Gray a le même sort, et la province entière est soumise en quinze jours. Il entre ensuite dans les duchés de Luxembourg et de Limbourg, y lève de fortes contributions; les Espagnols s'effrayent, et la paix d'Aix-la-Chapelle, sollicitée par eux, termine les hostilités.

Cependant Louis XIV avait à cœur de se venger de la Hollande, qui la première avait appelé l'Europe à s'unir pour arrêter le cours de ses victoires, et dont les gazettes l'insultaient chaque jour de la manière la plus outrageante. Dans son ressentiment, il ne projeta rien moins que l'anéantissement de cette puissance, et l'on vit commencer, en 1672, cette guerre si longue, pour laquelle il avait fait d'immenses préparatifs. Luxembourg, chargé de commander l'armée de l'électeur de Cologne et des évêques de Munster et de Strasbourg, alliés de la France, entre en campagne, et, en un mois, tout l'Over-Yssel est en son pouvoir. La Frise eût subi le même sort sans l'orgueil et l'imprudence de l'évêque de Munster, Bernard Van-Galen. Le Roi, près de retourner en France, rappela Luxembourg, pour lui confier le gouvernement de la province d'Utrecht, et la garde de ses conquêtes. Luxembourg, avec une armée réduite à vingt-quatre mille hommes, sut exécuter cette importante et difficile mission. En vain les Hollandais rompent leurs digues et inondent tout le pays, en vain le prince d'Orange, récemment élu stathouder, sort de son camp retranché de Bodegrave, avec des troupes quatre fois plus nombreuses, pour chasser Luxembourg de la province d'Utrecht; celui-ci ne veut pas même garder la défensive. Rassuré sur les dispositions des habitans d'Utrecht,

qu'il était parvenu à désarmer tous en une seule nuit, sans effusion de sang, il force le prince d'Orange à lever le siége de Naerden, et le bat sous les murs de Voerden, qu'il tentait de reprendre aux Français. Le Roi le nomma à cette époque capitaine des gardes : cette faveur, juste récompense de ses services, ne pouvait augmenter son zèle toujours ardent et désintéressé. L'hiver survint ; il forma le hardi projet de pénétrer en Hollande sur la glace. Malgré des obstacles insurmontables à tout autre qu'à lui, il s'empare de Swamerdam et de Bodegrave : la perte de ces deux places acheva de porter l'effroi dans la Hollande, déjà réduite à l'état le plus déplorable. Le dégel sauva seul ce pays d'une ruine complète. Luxembourg se rendit alors au siége de Maëstricht, dont le Roi ne tarda pas à s'emparer, puis revint sous les ordres de Condé assiéger Bois-le-Duc, mais la ligue qui se formait contre la France les força d'abandonner leur dessein. Condé entra avec son armée dans les Pays-Bas, et Luxembourg reçut bientôt après l'ordre d'évacuer la Hollande, à l'exception de Grave et de Maëstricht. Sa retraite le couvrit de gloire : avec seize mille hommes seulement, chargé d'un immense matériel, il avait à traverser les armées réunies du prince d'Orange, de Horn, de Sporck et de Monterey. Toute l'Europe le crut perdu. Il sut pourtant, dans cette position périlleuse, si bien diriger sa marche, qu'il arriva à Charleroi sans même avoir été attaqué. Tant d'habileté satisfit Louis XIV, au point qu'il déclara à Luxembourg qu'il ne commanderait plus qu'en chef, bien qu'il ne fût pas encore maréchal de France.

Cependant la France, abandonnée à ses propres forces, tient seule tête à l'Europe entière : Louis XIV envoie Condé en Flandre, Turenne en Alsace, et s'apprête lui-même à conquérir une seconde fois la Franche-Comté, rendue à l'Espagne par le traité d'Aix-la-Chapelle. Luxembourg, parti à la tête d'un corps d'armée pour lui en ouvrir les chemins, et pour contenir le duc de Lorraine chargé de la défense de cette province, prend plusieurs villes, et marche à la rencontre de Charles IV, qui n'ose l'attendre et se retire en

Allemagne. Renonçant ensuite à se prévaloir de la promesse que le Roi lui avait faite, il alla servir en Flandre sous les ordres de Condé, qui l'avait demandé à Louis XIV pour le remplacer au besoin. Chargé d'abord par le prince de protéger la frontière de Champagne, il sut en défendre l'accès au comte de Souches, général de l'empereur, qui menaçait de l'envahir à la tête d'une armée de trente mille hommes. A la bataille de Senef, le 11 août 1674, il commanda l'aile droite, et y déploya tant de valeur que le Roi lui écrivit de sa propre main pour le féliciter de sa belle conduite.

L'année qui suivit cette victoire mémorable fut pour la France une année de deuil : Turenne fut tué. Condé alla le remplacer en Alsace; Luxembourg, nommé maréchal de France, et resté au commandement de l'armée des Pays-Bas, se montra digne de succéder au prince. En 1676, la retraite de Condé fit donner au nouveau maréchal le commandement de l'armée d'Alsace. Cette campagne ne fut pas heureuse, et Condé remarqua, dit-on, *que Luxembourg faisait mieux l'éloge de Turenne que Mascaron et Fléchier*. Il est vrai que la cour avait contrarié les projets du maréchal, qui, tant pour faire diversion que pour punir Strasbourg de son manque de foi, voulait s'emparer de cette dernière ville. Néanmoins il parvint à empêcher le duc de Lorraine de passer le Rhin, et termina sa campagne par la conquête de la principauté de Montbéliard. Ses ennemis osèrent lui imputer la perte de Philipsbourg, et n'oublièrent rien pour le décréditer dans l'esprit de Louis XIV. Heureusement ce monarque, qui avait su apprécier et récompenser Luxembourg, sut aussi le maintenir contre la haine et l'envie de ses courtisans. Il n'eut pas lieu de s'en repentir, et le succès des deux campagnes suivantes confondit les auteurs de ces basses intrigues. En 1677, le maréchal investit Valenciennes, et l'emporte d'assaut en deux heures sous les yeux du Roi. Cambrai, bientôt attaqué, lui ouvre ses portes, et la citadelle se rend à Louis XIV quelques jours après. Pendant ce temps, Luxembourg, réuni à

Monsieur, qui assiégeait Saint-Omer, gagne avec lui sur le prince d'Orange la bataille de Cassel (11 avril), poursuit l'armée vaincue, l'atteint, la disperse, et s'empare de plusieurs étendards, d'un bon nombre de pièces d'artillerie, et de tous les bagages du prince.

Forcé de lever le siége de Mons, le stathouder croit être plus heureux devant Charleroi; Luxembourg l'y suit, coupe ses communications, intercepte ses convois, et l'oblige d'abandonner ses lignes. Le maréchal attendait ce moment; il a terminé les préparatifs qui doivent lui assurer une victoire éclatante; il va attaquer l'ennemi, quand Louvois, arrivant tout à coup à l'armée, et présentant des ordres formels du Roi, le lui défend. Contraint de se soumettre, Luxembourg, en se voyant arracher un succès infaillible, dévora son ressentiment; mais il n'en fut pas de même de plusieurs jeunes seigneurs qui servaient dans l'armée en qualité de volontaires. Sur les plaintes que le duc de Lesdiguières, l'un d'eux, fit au Roi de la conduite de son ministre, Louis XIV témoigna à Louvois un vif mécontentement; et Louvois, persuadé que Lesdiguières n'avait agi que de concert avec le maréchal, jura dès lors à ce dernier cette haine irréconciliable dont on ne tarda pas à voir les funestes effets.

La prise de Gand et d'Ypres, dont le Roi, aidé de Luxembourg, s'empara l'année suivante, fut suivie de la paix : fruit de tant de victoires, elle fut signée à Nimègue, malgré les efforts et les intrigues du prince d'Orange pour la rompre. Dans ce but, il alla, quatre jours après le traité, surprendre Luxembourg à Saint-Denis près de Mons; mais il était dans sa destinée d'être toujours battu par le maréchal. Celui-ci, revenu du désordre causé par l'attaque inattendue du stathouder, parvint, à force d'habileté et de courage, à décider la victoire en sa faveur. Bientôt enfin, grâces aux succès obtenus par lui et le maréchal de Créqui, l'Europe entière accéda au traité dicté par Louis XIV.

Si Luxembourg espéra alors jouir en paix de sa gloire et

des bienfaits de son Roi, cet espoir fut détruit par la plus horrible persécution. Paris était alors le théâtre de crimes affreux : l'empoisonnement était le plus commun ; on ne se souvient que trop de la fameuse marquise de Brinvilliers, décapitée et brûlée quatre ans auparavant. Le Roi, pour arrêter le cours de ces forfaits, institua, le 11 janvier 1680, la chambre de l'Arsenal, chargée spécialement d'en rechercher et d'en punir les auteurs. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les opérations de cette cour de justice, devant laquelle la haine de Louvois ne tarda pas à trouver l'occasion de traîner Luxembourg, quoiqu'il ne fût pas au nombre des personnes marquantes que la Voisin et la Vigoureux dénoncèrent comme leurs complices, mais dont l'innocence ne tarda pas à être reconnue. — Le maréchal avait depuis plusieurs années un procès contre une compagnie de marchands de bois qui, en 1664, lui avaient acheté la coupe de sa forêt de Ligny. Un nommé Bonnard, ancien clerc du procureur de M. de Luxembourg, chargé des affaires de ce dernier, s'adressa, pour retrouver des papiers nécessaires au gain de ce procès, à un certain Lesage, espèce d'intrigant avec lequel il avait des relations, et qui faisait métier de prédire l'avenir. Lesage, dont l'unique but était de faire des dupes pour en tirer de l'argent, trompa facilement Bonnard, et exigea de lui deux mille écus et un pouvoir de retirer les papiers signés du maréchal. Celui-ci, pressé de finir un procès qui durait depuis seize ans, donna l'argent et signa le pouvoir. Soit que les marchands de bois eussent gagné Lesage dans l'intention de faire perdre le procès au duc de Luxembourg, en le rendant ridicule aux yeux des juges, soit que ce misérable eût agi d'après les instigations d'ennemis plus puissans, il fit de cette signature l'usage le plus perfide. Au pouvoir de retirer pour deux mille écus les papiers justificatifs de la vente des bois de Ligny, il ajouta celui de faire à cet effet toutes les conjurations et évocations nécessaires, et métamorphosa ainsi une simple procuration en un pacte diabolique. L'arrestation de Lesage fit tomber

ce pouvoir ainsi falsifié entre les mains du lieutenant de police La Reynie, créature de Louvois, et l'un des commissaires de la chambre ardente. Bientôt après le bruit se répandit que le maréchal de Luxembourg avait un commerce avec le diable ; qu'il en profitait pour commettre les crimes les plus affreux ; qu'il avait voulu faire périr sa femme, le maréchal de Créqui et plusieurs autres personnes. Cette accusation, la plus atroce, en même temps que la plus ridicule de toutes, fut activement fomentée par La Reynie, et le maréchal fut décrété de prise de corps par la chambre de l'Arsenal. Ainsi la calomnie l'emporta sur l'éclat de ses victoires. Louvois, qui ne voulait pas sa mort, mais qui voulait l'éloigner à jamais du commandement par le déshonneur, l'engagea à la fuite : Louis XIV lui-même, qui s'était laissé prévenir au point de le croire coupable, le pressa également de se soustraire aux poursuites, et lui en offrit les moyens. Luxembourg voulut rester : fuir, c'eût été s'avouer coupable ; fort de son innocence, il ne demandait pour toute faveur que des juges devant lesquels il pût la faire reconnaître avec éclat. Il se rendit seul et de lui-même à la Bastille ; les ordres les plus rigoureux avaient été donnés contre lui. Renfermé pendant tout le temps de sa détention dans une chambre très étroite, la privation d'air et d'exercice altéra sa santé, qui ne se rétablit jamais entièrement. Interrogé le surlendemain de son entrée à la Bastille, par La Reynie et le conseiller d'état Basin de Bezons, chargés tous deux d'instruire son procès, il déclara, dans une protestation qu'il les força de recevoir, que sa qualité de pair de France l'autorisait à ne reconnaître d'autres juges que le parlement, et que c'était seulement par respect pour les ordres formels du Roi qu'il répondait à leurs questions et se soumettait à la juridiction de la chambre de l'Arsenal. Cinq semaines s'écoulèrent ensuite sans qu'on lui fit subir un nouvel interrogatoire ; on lui refusa obstinément les moyens d'écrire un mémoire pour sa justification, et il se vit réduit à en tracer l'ébauche entre les lignes de quelques lettres restées dans ses poches, se ser-

vant à cet effet d'une espèce d'encre qu'il composa avec du vin et de la suie. Son arrestation n'avait pu satisfaire la haine de ses persécuteurs ; ils répétaient en tout lieu qu'il démentait l'idée qu'on avait eue jusqu'alors de son courage, et qu'il montrait dans sa prison toutes les faiblesses d'une âme pusillanime. Cette calomnie n'avait pas même le mérite de la vraisemblance : pouvait-on croire que Luxembourg montrât dans l'adversité autre chose que le calme d'une conscience pure et d'un noble cœur ?

Il serait trop long d'énumérer ici les indignes menées, les fourberies infâmes auxquelles on ne rougit pas de descendre pour obtenir contre lui la moindre preuve. Luxembourg fut absous par arrêt du 14 mai 1680, après une détention de quatre mois. Le Roi, toujours prévenu contre lui, l'exila d'abord à vingt lieues de Paris, dans celle de ses terres qu'il voudrait choisir. Bientôt après, néanmoins, il fut rappelé à la cour pour y reprendre son service de capitaine des gardes ; mais il y demeura près de dix ans dans une sorte de disgrâce. Jamais il ne put obtenir du Roi l'autorisation de poursuivre La Reynie, ni aucun des auteurs des monstrueuses calomnies auxquelles il avait été en butte. Louvois de son côté, plus fidèle à son ressentiment qu'à l'intérêt de la France, éloigna constamment Luxembourg du commandement des armées, sans toutefois pouvoir empêcher le Roi, qui commençait à ouvrir les yeux sur cette affaire, de donner, en 1689, au maréchal le gouvernement de la Champagne, et deux ans plus tard le collier de ses ordres. Enfin le mauvais succès de la campagne de 1689 vint achever d'éclairer ce monarque sur ses propres intérêts. Luxembourg était le seul général qu'il pût opposer avec avantage au prince d'Orange, qui venait d'usurper sur son beau-père Jacques II, la couronne d'Angleterre, et dont la haine pour la France avait armé l'Europe entière contre elle.

Investi en 1690 du commandement en chef de l'armée de Flandre, c'est par de nouveaux succès que Luxembourg va se venger de l'ingratitude de son Roi. En vain Louvois, pour

ternir la gloire du maréchal, veut, en contrariant ses desseins, attirer sur ses armes la honte d'une défaite; il échappe à tous les piéges du ministre. Avec des forces peu nombreuses, il arrête et tient en échec le marquis de Castanaga, gouverneur des Pays-Bas, qui, à la tête d'une armée d'Espagnols, de Wallons et d'Hanovriens, menaçait d'envahir la Flandre française, et remporte le 1er juillet, sur le prince de Waldeck, la victoire de Fleurus, la plus éclatante de toutes celles qui ont illustré sa carrière. La cour ne sut pas profiter d'un tel succès; elle empêcha le maréchal de faire le siége de Charleroi, et réduisit son armée à vingt-cinq mille hommes. Il conserva néanmoins dans les Pays-Bas une position avantageuse, et sut contenir, pendant tout le reste de la campagne, les généraux allemands et espagnols, quoiqu'ils eussent des forces bien supérieures. Il reçut en récompense de ce nouveau service le gouvernement de Normandie, l'un des plus importans du royaume. En 1691, il suit le Roi au siége de Mons, et assiste à la prise de cette ville, puis, à la tête de l'armée, fait échouer, par son active vigilance, tous les projets de Guillaume III; ce prince, découragé par son peu de succès, retourne en Angleterre, laissant le commandement au prince de Waldeck. Celui-ci, campé à Leuze, et trop confiant dans l'éloignement de l'armée française, stationnée à Tournai, croit pouvoir quitter son camp sans observer aucune précaution. Luxembourg, averti, part aussitôt avec un corps de cavalerie de deux mille hommes, atteint l'arrière-garde des ennemis, forte de neuf mille soldats, et la défait complétement : cette victoire pensa lui coûter la vie, et devenir plus funeste à la France que ne l'eût été une sanglante défaite. Au plus fort de l'action, un garde du roi Guillaume le reconnait, se précipite vers lui, et lui porte un coup de sabre; mais Luxembourg le pare avec une canne qu'il tenait à la main, et l'audacieux agresseur tombe à l'instant percé de plusieurs blessures. Tandis qu'il se signalait ainsi, Louvois avait terminé sa carrière. Quelque blâme que puisse soulever le caractère hautain et parfois cruel de

ce ministre, il est juste de dire que son trépas fut une grandé perte pour l'état : le maréchal en convint avec franchise, malgré l'acharnement injuste qu'avait mis Louvois à le persécuter.

L'année suivante, il protégea avec son armée les opérations du fameux siége de Namur, couvrit Dunkerque menacé par Guillaume, et la journée de Steinkerque (3 août 1692) vint jeter un nouveau lustre sur une réputation déjà si brillante. Trompé par la fausse lettre d'un espion qu'il avait dans le camp ennemi, surpris, presque vaincu, il sut remporter une victoire éclatante, où tout autre général n'eût pu éviter une déroute complète. L'armée avait déjà perdu ses plus importantes positions : deux fois elle tente en vain de les reprendre; enfin Luxembourg, à la tête de la brigade des gardes, ramène au combat les troupes qui ont plié, et parvient, après une lutte longue et meurtrière, à chasser le roi Guillaume, trop heureux de faire une prompte retraite en laissant douze mille morts sur le champ de bataille. Ce nouveau triomphe saisit de joie toute la France; mais son admiration pour le maréchal ne put réduire ses ennemis au silence. « *Il s'est laissé surprendre par un faux avis*, disait-on à la cour. — *Et qu'aurait-il fait de plus*, répondit Louis XIV, *s'il n'eût pas été trompé?* »

Luxembourg ne se croyait pas assez vengé de l'agression de Guillaume III par la victoire de Steinkerque, et voulait à son tour l'attaquer et le battre. Guillaume était campé au mont Saint-André; le maréchal parvint à l'en faire sortir, en feignant de menacer Liége, et l'attaque près de Nerwinde, dans la matinée du 29 juillet 1693. Jusqu'à midi, la fortune sembla devoir favoriser les ennemis. « *Luxembourg ne se* « *repent-il pas de m'avoir attaqué?* » demanda Guillaume au duc de Berwick, pris au commencement de l'action. — « *C'est vous*, répondit fièrement le bâtard de Jacques II, « *qui ne tarderez pas à vous repentir de l'avoir attendu.* » Le maréchal déploya dans cette journée une valeur plus qu'humaine; il commanda en personne l'attaque du village

de Nerwinde. Son fils aîné, le duc de Montmorenci, y fut blessé sous ses yeux d'un coup de mousquet, en se jetant au-devant de son père pour le mettre à l'abri d'une horrible décharge. Enfin la victoire demeura aux Français, sanglante et chèrement achetée. La déroute des ennemis fut complète, et le roi Guillaume, justifiant les prévisions du brave Berwick, s'échappa, lui huitième, avec l'électeur de Bavière, et alla à Bruxelles rallier les débris épars de son armée. « *Il faut avouer,* » disait ce prince, qui pendant toute la bataille avait montré un courage et un habileté dignes d'un meilleur succès, que « *M. de Luxembourg a un terrible ascendant* « *sur moi.* » C'est du champ de bataille de Nerwinde que Luxembourg écrivit à Louis XIV ces lignes si pleines à la fois de grandeur et de modestie : « Sire, vos ennemis ont « fait des merveilles ; vos troupes encore mieux. Pour moi, « je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres : vous « m'avez dit de prendre une ville et de gagner une bataille, « je l'ai prise et je l'ai gagnée. »

Chargé en 1694 de diriger l'armée sous les ordres du Dauphin, le maréchal termina dignement sa carrière, et cette marche, prodige de rapidité et de hardiesse, qu'il fit en quatre jours sous les yeux de l'ennemi, pendant l'espace de quarante lieues, depuis Vignamont jusqu'au pont d'Espierre sur l'Escaut, garantit la frontière, et empêcha Guillaume III d'attaquer les places maritimes de la Flandre déjà menacées par la flotte ennemie. Ce fut là sa dernière campagne, et le dernier service qu'il rendit à son Roi et à son pays. Les fatigues de la guerre, les chagrins et les souffrances de sa prison, plus encore que les années, avaient usé sa vie. La France allait le perdre au moment où elle sentait plus que jamais le besoin d'un général tel que lui. Attaqué à Versailles d'une fausse pleurésie, le 31 décembre 1694, son mal rendit infructueux tous les soins que l'on prit pour prolonger une vie si précieuse à l'état, et après quatre jours de maladie, Luxembourg succomba, le 4 janvier 1695, à l'âge de soixante-sept ans.

Madame de Maintenon disait de Luxembourg, qu'il *prenait des villes et gagnait des batailles en badinant*. En effet le maréchal remportait victoires sur victoires, avec une facilité qui semblait tenir du prodige, mais qui n'était que le résultat d'une étude approfondie de l'art militaire. Sous ce rapport, ses torts même furent utiles à son pays. Pendant qu'il remplissait dans les camps espagnols ces pages que souvent l'on voudrait pouvoir effacer de son histoire, il puisait dans une guerre pénible et laborieuse, à l'école du grand Condé, cette justesse de coup d'œil, cette rapidité d'exécution, devenues pour lui la source de tant de triomphes. En combattant la France, il apprenait à vaincre pour elle. Ardent et impétueux comme Condé, vigilant et ferme comme Turenne, il savait surtout inspirer à ses troupes cette confiance qui double le courage, et fait oublier les fatigues et les périls. Il ne mérita qu'un reproche : toujours victorieux, il ne sut peut-être pas toujours profiter de sa victoire. A ses talens militaires, le maréchal unissait des qualités non moins précieuses. Un caractère plein de grandeur et de franchise, une âme généreuse, et l'esprit le plus aimable, lui faisaient facilement pardonner un goût trop vif pour les plaisirs, une légèreté peu convenable à un grand homme, et une complaisance quelquefois excessive pour ses amis. Rien n'égalait son désintéressement; il fit long-temps la guerre avec succès dans la contrée la plus riche de l'Europe, et mourut pauvre. Toujours prêt à reconnaître et à récompenser le mérite et la bravoure, il ne négligeait rien pour attirer sur eux les regards et les faveurs du pouvoir. Juste et humain, il chercha constamment à faire respecter les nations vaincues. S'il n'y parvint pas toujours, si des excès coupables souillèrent les vainqueurs à Swamerdam et à Bodegrave, on ne saurait rendre le maréchal responsable des fureurs d'une soldatesque enivrée de sa victoire et devenue sourde à la voix de ses chefs. Loin d'avoir excité ses soldats au pillage et au meurtre, comme l'ont prétendu les historiens hollandais, il déplora ces crimes, qu'il n'avait pu pré-

venir. Plus tard, forcé par les ordres réitérés de l'impitoyable Louvois d'incendier des bourgs et des habitations, il sut concilier dans cette mission cruelle l'obéissance et les sentimens bien connus de son caractère. On le vit même plus d'une fois indemniser de son propre bien les malheureux que la guerre avait ruinés. Faut-il d'ailleurs, pour se convaincre de la calomnie intéressée des historiens hollandais, d'autres preuves que les marques de reconnaissance témoignées à Luxembourg par la ville d'Utrecht lors de l'évacuation de la Hollande, et des remercîmens des villes d'Alsace sur la belle conduite de ses troupes pendant la campagne de 1676?

L'extérieur du maréchal de Luxembourg était loin de répondre à tant de brillantes qualités. Sa taille était contrefaite, son visage dur et austère, sa physionomie sans agrément. La nature, prodigue envers lui des dons du génie et du cœur, avait cru pouvoir lui refuser les avantages corporels : c'était un trait de ressemblance qu'il avait de plus avec Duguesclin.

Persécuté par Louvois, Luxembourg vit constamment s'élever contre lui les intrigues et les cabales des courtisans. Jamais Louis XIV ne l'aima comme il l'estimait; et si le mérite reconnu du maréchal, devenu, après la mort de Turenne et la retraite de Condé, le plus grand général qui fût en France, fixa sur lui le choix de ce monarque, ses victoires ne lui donnèrent à la cour ni plus de crédit, ni plus de faveur. Nous avons vu qu'il sollicita en vain comme une grâce l'autorisation de poursuivre La Reynie. Il ne fut pas plus heureux lorsqu'il réclama le remboursement souvent promis d'une somme de cinq cent mille livres, montant de la confiscation des biens de son père, et les honneurs de prince étranger, qu'il soutenait lui être dus comme ayant par sa femme des droits sur la souveraineté du duché de Luxembourg. On dit enfin qu'au retour de sa plus brillante campagne, alors que l'admiration de toute la France et même des généraux ennemis entourait Luxembourg d'éloges et d'hommages, le Roi, loin de lui faire l'accueil qu'il avait droit d'attendre, le reçut comme s'il revenait d'une de ses

terres. Et pourtant, cet homme auquel on rendait si peu de justice, avait seul soutenu la gloire des armes françaises contre la haine chaque jour plus active de Guillaume III et les efforts réunis des nations liguées contre la France. Encore quelques années, encore une victoire comme celles de Fleurus et de Nerwinde, et, découragées par leurs revers continuels, ces nations, quittant leurs armes, laissaient, pour la troisième fois, Louis XIV dicter la paix à l'Europe. Le ciel ne le voulut pas, et ce fut au moment où Luxembourg était plus que jamais nécessaire à son pays, qu'une mort presque subite vint l'enlever à de nouveaux succès. Les revers qui ne cessèrent d'accabler la France depuis cette époque jusqu'à la bataille de Denain, ne justifièrent que trop les regrets causés par son trépas, et resteront toujours son plus éloquent éloge.

ADOLPHE GAUTIER.


THE ASTOR LIBRARY
NY




THE ASTOR LIBRARY
NY

VAUBAN,

NÉ LE 15 MAI 1633; MORT LE 30 MARS 1707.

Avant le règne de Henri IV, des Italiens exerçaient presque tous les emplois d'ingénieurs, en France et dans les autres armées de l'Europe; ce fut pendant les guerres civiles qui précédèrent l'avénement du grand Henri au trône de France, guerres dans lesquelles il joua le principal rôle, que l'on commença à se servir d'ingénieurs français.

Sully, célèbre par ses faits d'armes, plus célèbre encore comme administrateur, acquit aussi beaucoup de réputation comme ingénieur, et fut tout à la fois premier ministre, surintendant des finances, grand-maître de l'artillerie, et surintendant des fortifications et des bâtimens du Roi. Dans le même temps se distinguaient Jean Errard de Bar-le-Duc et Claude de Châtillon. Errard eut un fils et un neveu qui marchèrent sur ses traces; il fut le premier en France qui écrivit sur la fortification [1], et presque aucun des principes qu'il a posés n'a vieilli. Châtillon fut père, aïeul et grand-père de braves et savans ingénieurs. Ce fut à cette même époque que l'on employa ponr la première fois les lignes de contre-approche, et ce fut à Villars, qui défendit Rouen pour la Ligue contre Henri IV, que l'on dut ce perfectionnement. L'art de défendre et d'attaquer les places fit, pendant ce règne, des progrès marquans; les ingénieurs commencèrent à former un corps distinct, et, après la guerre civile, ils furent répartis dans les places; on leur donna le

[1] *La Fortification démontrée et réduite en art*, par Jean Errard de Bar-le-Duc, 1594; nouvelle édition par Alexis Errard, son neveu, 1620.

nom d'ingénieurs des camps et armées, et des villes ou provinces où ils étaient employés.

Sous le règne de Louis XIII, les charges de grand-maître de l'artillerie et de surintendant des fortifications furent séparées; de Ville, Pagan et Fabre acquirent de la réputation; chacun d'eux publia un cours de fortification, et l'art de l'ingénieur fit encore quelques progrès. On cite cette réponse du chevalier de Ville à Louis XIII, qui lui demandait ce qu'il en coûterait pour construire une citadelle : *Sire*, lui dit-il, *quand il s'agit de fortifier une place, il faut ouvrir la bourse et fermer les yeux.*

Mais ce fut sous le règne de Louis XIV, si fécond en grands hommes et en grands événemens, que le corps des ingénieurs brilla du plus vif éclat. Dès le début de ce règne, beaucoup d'officiers d'infanterie s'appliquèrent aux travaux de l'attaque et de la défense des places; chaque régiment comptait parmi ses officiers des ingénieurs volontaires. Les ouvrages qui avaient été publiés sur la fortification leur servaient de guides dans leurs études; les officiers qui les avaient précédés dans cette carrière les aidaient de leurs conseils et de leurs leçons. On choisissait parmi les plus habiles le nombre d'ingénieurs nécessaires aux besoins du service; ils recevaient des brevets, étaient détachés pour être employés dans les siéges et aux travaux des places, et comptaient pourtant toujours dans leurs régimens.

Cette époque est remarquable, dans les fastes de l'art militaire, par un changement dans le système de guerre qui se fit particulièrement sentir après la mort de Turenne : la diminution des piques, suivie de leur suppression, par suite de l'adoption du fusil à baïonnette; la substitution, pour l'infanterie, de l'ordre mince à l'ordre profond, ce qui fut une conséquence de ce changement d'arme; l'augmentation de la force numérique des armées et de l'artillerie qu'elles traînaient avec elles; l'usage de faire coucher les troupes sous des tentes, quand elles n'étaient pas cantonnées chez l'habitant; l'habitude de leur faire des distributions régu-

lières de vivres; l'embarras occasionné par les convois de munitions, de vivres et de tentes; le petit nombre des grandes routes [1], et leur mauvais entretien; la difficulté de faire manœuvrer avec précision de si grandes armées, dont les soldats n'avaient pas d'uniformes, et n'employaient point encore le pas cadencé; l'usage de prendre des quartiers d'hiver; toutes ces circonstances réunies, apportant de grands obstacles à ce que l'on pût tout à la fois et facilement alimenter et faire mouvoir les armées, imprimèrent à la guerre un caractère de lenteur extraordinaire.

On faisait beaucoup plus la guerre aux places, aux camps retranchés, aux positions, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'aux forces organisées; dans l'impossibilité de se mouvoir, on faisait des siéges pour faire quelque chose. La seule action de guerre de toute une campagne était quelquefois un siége qu'une partie de l'armée exécutait, tandis que l'autre partie le couvrait. Les ingénieurs étaient alors de tous les officiers de l'armée ceux qui jouaient le principal rôle, qui étaient le plus exposés, et ceux sur lesquels se fixaient le plus les regards.

Il résultait du mode que l'on suivait pour recruter le corps des ingénieurs, qu'il se remplissait d'officiers qui avaient une vocation prononcée et d'heureuses dispositions pour le genre de service auquel ils se destinaient, puisqu'ils s'étaient formés presque seuls. On obtenait ainsi des hommes de ressource, et qui étaient doués d'un zèle ardent, qualités les plus nécessaires à l'ingénieur; aussi à aucune autre époque le corps des ingénieurs militaires ne fut-il aussi remarquable, non seulement par les travaux de la guerre et par ceux qui furent exécutés pendant la paix, mais encore par les progrès que fit l'art de fortifier, d'attaquer et de défendre les places, progrès qui furent entièrement dus à Vauban, le plus célèbre ingénieur des temps modernes.

[1] Il n'y avait que deux mille lieues de grandes routes à la fin du règne de Louis XIV; on en ouvrit six mille sous le règne de Louis XV.

Sébastien Leprestre de Vauban naquit le 15 mai 1633, d'Albin Leprestre, écuyer, et d'Edmée Cormignolt[1], à Saint-Léger-de-Foucheret, paroisse de cette partie de l'ancienne province de Bourgogne que l'on appelait le Morvan; cette paroisse dépendait du bailliage de Saulieu, diocèse d'Autun, et est actuellement une commune du canton de Quarré-les-Tombes, arrondissement d'Avalon, département de l'Yonne.

Albin Leprestre était le cadet d'une famille de noblesse ancienne, mais pauvre; cette famille possédait depuis longtemps le fief de Vauban, qui relevait du duché de Nevers, et qui était situé à environ cinq lieues de Saint-Léger-de-Foucheret, dans la paroisse de Bazoches, dépendante de la province de Nivernais; actuellement commune de Bazoches, canton de Lormes, arrondissement de Clamecy, département de la Nièvre. Ce fut le nom de ce fief que prit par la suite Sébastien Leprestre, selon l'usage du temps, quoique son père ne l'eût point porté, et il n'est connu que sous le nom de *Vauban*, qu'il a rendu célèbre.

La vie publique de Vauban a été reproduite plusieurs fois; ses principaux traits appartiennent à l'histoire, dans laquelle on les trouve épars; on a peu de détails sur sa vie privée, qu'il serait si intéressant de connaître, et les recherches que j'ai faites pour remplir cette lacune ont été en grande partie infructueuses. Il existait pourtant un manuscrit qui m'aurait fourni de précieux matériaux, mais il est égaré ou détruit.

M. Dez, professeur de mathématiques à l'École militaire, avait recueilli dans un cahier un grand nombre d'anecdotes et de faits intéressans que lui avait racontés son ami, le marquis d'Ussé, qui les tenait de sa mère, fille de Vauban, ou de Vauban lui-même. A la mort de M. d'Ussé, ce cahier,

[1] Jusqu'à ce jour, tous les biographes et tous les panégyristes de Vauban se sont trompés sur son âge ou sur les prénoms de son père et de sa mère, et sur le nom de sa mère; ce que j'en dis est extrait de son acte de baptême, que j'ai fait relever sur le registre de la paroisse de Saint-Léger-de-Foucheret.

confondu avec plusieurs autres manuscrits de Vauban, devint la propriété de mademoiselle d'Ussé, et ensuite d'une douzaine d'héritiers collatéraux qui habitaient la Touraine : on n'a pu les retrouver depuis.

Ces renseignemens se trouvent dans une note inédite, concernant les ouvrages et les papiers du maréchal de Vauban, que M. Dez adressa en 1784 à M. de Villelongue, commandant l'École du génie de Mézières; cette note contient sur la vie privée de Vauban, et particulièrement sur la manière dont s'écoulèrent les premières années de sa jeunesse, quelques détails dont je ferai usage.

La maison où naquit Vauban ne se distingue en rien des autres maisons du village de Saint-Léger-de-Foucheret; elle se compose d'une seule et grande pièce, d'une petite grange et d'une écurie : le tout sous un même toit, recouvert en chaume. Elle était habitée, en 1776, par un sabotier, et l'est actuellement par un petit propriétaire.

Vauban, n'étant encore âgé que de dix ans, devint orphelin; son père avait perdu au service sa vie et sa fortune; le fief de Vauban était sous le séquestre. Le jeune Vauban se trouva sans ressources; ses parens n'avaient d'ailleurs pu lui donner aucune éducation, et son enfance s'était écoulée au milieu des jeunes enfans de son village. C'est ainsi que fut élevé le grand Henri au milieu des pâtres des Pyrénées.

Le curé de Saint-Léger-de-Foucheret recueillit le jeune Vauban, lui apprit à lire, à écrire, un peu d'arithmétique, et à mesurer grossièrement ses champs. « Il faisait un peu, « dit M. Dez, les fonctions de domestique; il avait soin du « cheval du curé, de son écurie, et se rendait utile à la cui- « sine et aux champs. » Le marquis d'Ussé, homme d'esprit, connu par plusieurs écrits, aimait à raconter cette circonstance de la vie de son illustre aïeul, qui avait dû surmonter tant de difficultés, étant parti de si bas, pour atteindre au plus haut degré de l'échelle militaire, sans aucun autre protecteur que son mérite.

Le jeune Vauban gémissait en secret du genre de vie

qu'une nécessité cruelle le contraignait à mener. Entraîné par des souvenirs et par des exemples de famille, et sans doute aussi cédant à l'impulsion du génie qu'il avait reçu de la nature, il forme le projet d'embrasser la carrière des armes aussitôt qu'il se sentira la force de porter un mousquet. Il s'échappe donc de la maison du curé de Saint-Léger, en 1651, lorsqu'il venait d'atteindre sa dix-huitième année; et seul, à pied, sans ressources, il traverse la France pour aller s'engager dans le régiment d'infanterie du grand Condé, qui était alors à la tête du parti opposé au cardinal de Mazarin, et qui l'y admit comme cadet.

Condé devinait les hommes! Vauban, peu de temps après son arrivée au régiment, était déjà officier, et l'année suivante il était employé aux fortifications de Clermont; puis il fut envoyé au siége de Sainte-Menehould, où il servit comme ingénieur. Là, il se fit remarquer des deux camps en traversant la rivière d'Aisne à la nage, sous le feu de l'ennemi, au moment de l'assaut (14 novembre 1652).

Cette action d'éclat retentit dans le public, et fit parvenir, pour la première fois, de ses nouvelles à sa famille et dans son pays; car on ignorait ce qu'il était devenu depuis sa fuite de Saint-Léger.

Si l'on considère l'origine des guerres civiles à la suite desquelles le prince de Condé prit la résolution coupable de porter les armes contre sa patrie dans les rangs espagnols, que l'on se rappelle quelles étaient les idées féodales du temps, que l'on ait égard à la noblesse de sentimens qui fit prendre à Vauban la résolution si hasardeuse de changer le genre de vie qu'il menait chez le curé de Saint-Léger contre la carrière des armes, on sera plus disposé à l'admirer et à le plaindre qu'à le blâmer.

On manque de détails sur les débuts de la carrière militaire de Vauban; il est probable qu'il commença d'abord à mener de front l'étude et les armes, ainsi qu'il le fit toujours par la suite. Un ouvrage de fortification tombé par hasard entre ses mains, la vue des places fortes, peut-être les conseils

de quelque ingénieur charmé de sa facilité et de son zèle, auront développé son génie naissant; quoi qu'il en soit, ces débuts furent très extraordinaires. Vauban, si jeune encore, sans appui, sans autre instruction que cette faible instruction élémentaire qu'il devait au curé de Saint-Léger, devient tout à coup ingénieur; et, ce qui ne se trouve presque jamais réuni dans un si jeune homme, il montre tout à la fois une valeur impétueuse et une grande application à l'étude.

Quels que fussent, d'ailleurs, le mérite et la valeur de Vauban, il ne pouvait acquérir autant de gloire et de célébrité dans les rangs espagnols que s'il eût servi la France. Un événement imprévu le rendit à sa patrie; il fut fait prisonnier par les troupes royales (1653), et conduit à Mazarin, qui, à cause de la réputation qu'il avait acquise, désirait l'attacher au service du Roi. Ce ministre le fit rentrer en grâce, lui offrit, dans le régiment de Bourgogne infanterie, une lieutenance que Vauban accepta, et l'envoya au siége de Sainte-Menehould (1653), où il servit sous les ordres du chevalier de Clerville, l'ingénieur le plus renommé de ce temps.

Il coopéra ensuite, mais toujours en sous-ordre, aux travaux des siéges de Stenay et de Clermont, en 1654; de Landrecies, de Condé et de Saint-Guislain, en 1655; de Valenciennes, en 1656; et de Montmédy, en 1657. Il avait été blessé aux siéges de Stenay, de Valenciennes, et trois fois à celui de Montmédy; ce fut quelque temps après le siége de Clermont (3 mai 1655) qu'il reçut le brevet d'ingénieur, objet de ses vœux.

Dans tous ces siéges, il se fit remarquer par un zèle qui ne se refroidissait jamais, par une valeur brillante, par une présence d'esprit et un calme extraordinaires au milieu des plus grands dangers, par des talens, enfin, qui le classaient au premier rang des ingénieurs français, et qui faisaient présumer que par la suite il les dépasserait tous; et pourtant, il venait seulement d'atteindre sa vingt-quatrième année. Sa modestie égalait son mérite, et sa subordination

à l'égard de ses chefs était telle qu'il n'envisageait dans ses travaux guerriers que leur gloire, celle du corps auquel il appartenait, et surtout celle de sa patrie; il semblait fuir la célébrité, content du sort qu'il s'était créé : elle vint en quelque sorte le chercher.

Au lieu de consacrer à ses plaisirs les loisirs que lui laissait la suspension des hostilités pendant les quartiers d'hiver, ainsi que le faisaient presque tous les jeunes officiers de son âge, Vauban les consacrait à l'étude de son art ; il fit pourtant un voyage à Paris, où il resta trois jours, et pendant ce temps il commit une étourderie, la seule peut-être qu'il ait eu à se reprocher. Un jour qu'il sortait de dîner avec deux de ses camarades, et qu'il était plus gai que de coutume, il rencontra le convoi funèbre d'un riche financier que l'on conduisait à Saint-Roch. Dans ce temps, on se servait de chaises à porteur, et les cercueils étaient transportés à bras. Vauban saute à califourchon sur le cercueil, et s'adressant aux porteurs : *A mon logis*, dit-il. Cette scène fit rire le cortége, et jusqu'au curé, qui était homme d'esprit, et qui ne donna aucune suite à cette affaire.

Quelque brillans qu'eussent été les débuts de Vauban dans la carrière des armes, il eût langui sans doute dans les rangs inférieurs s'il ne se fût trouvé, ce qu'assurément il ne cherchait point, un homme puissant qui lui servit de protecteur : cet homme fut le maréchal de la Ferté.

Condé avait deviné Vauban ; le maréchal de la Ferté, qui le vit servir sous ses ordres dans plusieurs des siéges dont je viens de parler, sut l'apprécier. Peu avant le siége de Valenciennes, il lui donna une compagnie dans son régiment, et lui prédit que *si la guerre l'épargnait, il monterait aux premiers grades*. Quelques années après, il lui fit obtenir une nouvelle compagnie dans un autre régiment, et le tira ainsi de l'état de gêne où le tenait son défaut de fortune. Mais il fit beaucoup plus encore : il le demanda pour diriger les travaux du siége de Gravelines (août 1658), place très forte

dont il était chargé de faire le siége, et lui fournit ainsi le moyen de mettre son mérite en évidence.

Vauban justifia par un brillant succès le choix que le maréchal de la Ferté avait fait de lui, et montra, par d'heureuses, mais légères innovations, ce que l'on devait attendre un jour de son génie mûri par l'expérience. Dans la même année, il dirigea les travaux des siéges d'Oudenarde et d'Ypres sous les ordres de Turenne, et avec le même succès.

On remarquera que ce fut un heureux hasard que Vauban ait été employé à des travaux de place et à ceux d'un siége peu de temps après son arrivée au régiment; que le malheur d'avoir été fait prisonnier contribua à sa fortune, puisque cette circonstance le fit entrer au service de France et lui ouvrit une brillante carrière; qu'il n'est pas commun de trouver des hommes tels que le maréchal de la Ferté, je ne dirai pas qui emploient les hommes de mérite, mais qui les fassent valoir, loin de chercher à s'approprier leurs travaux; si donc Vauban dut principalement son élévation à son mérite, la fortune y eut aussi beaucoup de part.

L'année 1659 fut particulièrement remarquable par la conclusion du traité des Pyrénées (7 novembre 1659), à la suite duquel la France jouit de six années d'une paix interrompue à peine par le siége de Marsal, entrepris à la suite d'un différend avec le duc de Lorraine, et par la malheureuse expédition de Gigeri en Afrique. Vauban, pendant ce laps de temps, développa un nouveau genre de mérite : il se montra aussi habile ingénieur dans les travaux de la paix que dans ceux de la guerre, et mon moins remarquable par ses vues et par ses projets que par la manière de les mettre à exécution.

Pendant l'année qui suivit celle où l'on avait conclu la paix des Pyrénées, il épousa, dans le Nivernais, mademoiselle Charlotte d'Aunay, fille de M. d'Aunay, baron d'Épiry, et n'en eut que deux filles.

Louis XIV, fatigué de la tutelle de Mazarin, aussitôt après la mort de ce ministre (9 mars 1661), qui arriva peu après

la conclusion du traité des Pyrénées, saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement, et montra tout d'abord qu'il possédait le premier talent d'un monarque, celui de connaître et d'employer les hommes. L'administration des forteresses fut partagée en deux grandes directions, qui furent mises dans les attributions de Colbert et de Louvois : le premier, dont le département comprenait les finances, la marine et tous les travaux publics de l'intérieur, avait dans sa direction les places maritimes de l'Océan, depuis Calais jusqu'à Boulogne, celles de la Méditerranée et des anciennes frontières de Picardie, de Champagne, des trois évêchés, de Bourgogne, d'Alsace et de Languedoc; le second, qui était chargé du département de la guerre, eut dans sa direction les places des nouvelles frontières dans la Flandre, l'Artois et le Roussillon.

Cependant Louis XIV ayant acheté de Charles II Dunkerque (27 novembre 1662), qu'il avait conquis en 1658 pour les Anglais, la France posséda alors, entre la mer et la Flandre espagnole, une langue de terre où se trouvaient Boulogne, Calais, Gravelines et Dunkerque; cette dernière ville, étant située à l'extrémité de la langue de terre et vis-à-vis de l'embouchure de la Tamise, avait, sous ces deux rapports, beaucoup d'importance. Louis résolut de la rendre une des plus fortes places du royaume, et de mettre son port en état de recevoir de gros bâtimens; il chargea Vauban de faire les projets de ces immenses travaux, auxquels se rattachaient des constructions de canaux, de digues et d'écluses; et bientôt après, les projets de cet ingénieur ayant été adoptés, de les mettre lui-même à exécution. Vauban fut alors nommé lieutenant-colonel au régiment de la Ferté.

Dunkerque fut la première place forte que Vauban fit construire, et ce fut son chef-d'œuvre; il est vrai que, pendant l'exécution de travaux si considérables, qui durèrent long-temps, il construisit et répara beaucoup d'autres places, et put revoir ses projets.

Ce fut pendant ces six années de paix que l'on commença

le canal du Midi, destiné à unir l'Océan à la Méditerranée, entreprise gigantesque dont on s'était occupé pour la première fois sous le règne de François Ier, dont on s'occupa encore depuis à plusieurs reprises, et qui ne fut exécutée que sous le règne de Louis-le-Grand. Ce canal, érigé en fief, fut adjugé, ainsi que l'entreprise des ouvrages, à Riquet, auteur du projet qui fut adopté. Les travaux n'en furent point dirigés par Vauban, ainsi que l'ont dit plusieurs des auteurs qui ont parlé de ce célèbre ingénieur; mais il visita le canal du Midi, six ans après la mort de Riquet, trouva « que c'était le plus beau et le plus noble ouvrage de « cette espèce qui eût été entrepris de son temps, » et rédigea, pour son perfectionnement, un mémoire dont les principales dispositions furent exécutées par la suite.

Les fonctions de Vauban n'étaient d'ailleurs point bornées à celles de son art : Colbert, par exemple, le chargea de visiter les ports, depuis Dunkerque jusqu'à Rouen, pour indiquer les réparations et les améliorations qu'il faudrait y faire, et, en même temps, de recueillir les plaintes et les réclamations du commerce pour les lui transmettre; c'est ainsi que, pendant ce règne remarquable, on savait tirer parti du génie, loin de vouloir l'enfermer dans une spécialité comme dans une prison.

En 1666, la France, ayant la Hollande pour alliée, se trouva engagée contre l'Angleterre dans une guerre maritime qui ne dura qu'un an; et l'année suivante, dans une guerre continentale contre l'Espagne.

L'armée était divisée en trois corps : Louis, ayant Turenne sous ses ordres, vint commander en personne le principal corps qui opérait en Flandre. Le chevalier de Clerville avait l'inspection de tous les travaux du génie; Vauban était attaché au corps que le Roi commandait. Chargé d'abord de fortifier Charleroi, il fut rappelé pour diriger les travaux du siége de Douai, et il y reçut à la joue une blessure dont on a reproduit la cicatrice dans ses portraits. Il était à peine guéri lorsqu'on lui confia la conduite du siége de Lille, et

il s'en acquitta avec une telle habileté, que la place fut prise en neuf jours de tranchée ouverte (27 août 1667); c'est de cette époque que date la grande célébrité et la faveur dont il ne cessa de jouir jusqu'à la fin de sa carrière.

Louis, témoin et digne appréciateur de son mérite, le combla d'éloges, le nomma lieutenant de ses gardes (2 septembre 1667), ce qui lui donnait le rang de colonel, le gratifia d'une pension, et le chargea des travaux à exécuter dans les places de la Flandre. Le plus important de ces travaux, après ceux de Dunkerque, était la construction d'une citadelle à Lille; Vauban était chargé tout à la fois d'en rédiger les projets, et de les mettre à exécution : désormais, sa vie publique appartient à l'histoire.

La paix d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668) mit fin à cette guerre, qui n'avait duré qu'un an : Louis rendit la Franche-Comté, mais conserva ses conquêtes dans les Pays-Bas; Vauban continua à diriger les travaux des places dans la Flandre. Il s'appliquait surtout à perfectionner les manœuvres d'eau, à tenir les fossés secs ou pleins à volonté, à y former des chasses ou torrens artificiels, et à saisir les moyens de créer des inondations. A Lille, il ménagea, entre la citadelle, l'inondation et la place, de vastes terrains inaccessibles, où la garnison peut camper, faire paître ses bestiaux et cultiver des légumes.

Vauban avait été nommé gouverneur de la citadelle de Lille aussitôt que cette forteresse eut été ébauchée (1668), et Louis ayant témoigné le désir d'avoir le plan en relief de Lille et de sa citadelle, Vauban le fit exécuter, ainsi que celui de plusieurs autres places. On réunit ces plans dans la galerie du Louvre, où le monarque français se plaisait à les visiter; telle fut l'origine de cette belle collection de plans en relief des places fortes de France qui se trouve actuellement dans l'Hôtel des Invalides.

Sous le règne de Louis XIV, les troupes furent souvent employées à des travaux d'utilité publique pendant les loisirs de la paix; mais nulle part elles ne reçurent cette heureuse

destination sur une aussi grande échelle, et avec autant de succès qu'alors à Dunkerque. Trente mille hommes étaient employés aux travaux; chaque jour, trois corps de dix mille hommes chacun se succédaient sur les ateliers; ils s'y rendaient en armes à un signal donné par le canon, les quittaient pour remplir leur tâche, et les reprenaient pour retourner au camp.

Vauban fut distrait pendant quelque temps de ces travaux par Louvois, qui, chargé d'une mission importante près du duc de Savoie, le prit avec lui et lui fit faire des plans pour fortifier Verrue, Verceil et Turin, plans qu'il donna au duc; Vauban retourna ensuite en Flandre. Ce fut au milieu de ces occupations, et à la sollicitation de Louvois, qu'il rédigea, en 1669, pour l'instruction de ce ministre, son premier ouvrage sur l'attaque des places [1].

La guerre qui éclata en 1672 vint l'arracher à ses travaux; les historiens en ont attribué la principale cause aux blessures que les Hollandais avaient faites à l'amour-propre d'un jeune roi, fier de sa puissance et de ses victoires. Louis, ayant pour alliés l'Angleterre, l'évêque de Munster et l'électeur de Cologne, déclara la guerre aux Hollandais (7 avril 1672), et les ayant pris au dépourvu, envahit presque tout leur territoire avec une grande rapidité; il commandait son armée en personne, et avait sous ses ordres Turenne, Condé, Luxembourg et Vauban; le chevalier de Clerville, vieux et infirme, ne fit point cette campagne.

Depuis cette époque, pendant trente-cinq ans que vécut encore Vauban, on ne compte que dix années de paix. La carrière de ce célèbre ingénieur offre cette particularité remarquable, que la paix ne fut pas moins laborieuse pour lui que la guerre; sa vie publique a été résumée en peu de mots par les historiens : il a coopéré à cinquante-trois siéges, dans la plupart desquels il a dirigé en chef les travaux; il

[1] *Mémoire pour servir d'instruction dans la conduite des siéges.* Ce Mémoire fut imprimé pour la première fois à Leyde, en 1740.

s'est trouvé à cent quarante actions de vigueur ; il a fait construire trente-trois places neuves [1], et il a réparé, amélioré ou perfectionné par de nouveaux ouvrages trois cents places anciennes. On peut ajouter qu'admis dans le conseil du Roi et consulté souvent par le monarque et par ses ministres, il eut beaucoup d'influence sur les décisions qui furent prises dans plusieurs circonstances importantes, et qu'il se montra véritablement homme d'état.

Je n'entreprendrai point de raconter tous les faits militaires de la carrière de Vauban, ni de parler de tous les travaux qu'il a fait exécuter ; je ne parlerai que de ce qui présentera des circonstances propres à faire ressortir son caractère et son genre de mérite, à faire connaître l'homme enfin ; car c'est là principalement ce que je me propose. Je suivrai l'ordre des temps.

Le siége de Maëstricht (1673), place très forte, fut particulièrement remarquable dans les fastes de l'art militaire par les perfectionnemens que Vauban y apporta aux attaques. Les officiers-généraux de jour ne furent plus chargés de la conduite de la tranchée ; on réduisit leurs fonctions au commandement des troupes, à protéger les travailleurs et à repousser les sorties. Vauban fut chargé seul de la direction des travaux, et ne reçut d'ordres que du Roi. Jusqu'alors, on n'avait suivi, pour attaquer les places, aucune marche régulière ; à Candie, les Turcs avaient couvert le terrain de tranchées, mais conduites et exécutées sans art.

Vauban donna aux travaux une direction nouvelle qui a toujours été imitée depuis ; il imagina les parallèles, élargit les tranchées, substitua aux attaques de vive force des moyens d'art moins meurtriers, et qui conduisaient pourtant plus sûrement et plus promptement au résultat. Maëstricht capi-

[1] On trouve dans l'*Histoire du Corps du Génie*, par Allent, note (10), la nomenclature des siéges faits par Vauban, et des places neuves qu'il a fait construire, ainsi que la liste de ses ouvrages imprimés et inédits. L'ouvrage de M. Allent, qui jouit d'une réputation méritée, m'a été fort utile.

tula après avoir soutenu treize jours seulement de tranchée ouverte. Louis XIV s'exprime ainsi qu'il suit en parlant de ce siége [1] : « On allait vers la place quasi en bataille, avec « de grandes lignes parallèles, qui étaient larges et spa« cieuses ; de sorte que, par le moyen des banquettes qu'il y « avait, on pouvait marcher aux ennemis sur un grand front. « Le gouverneur et les officiers qui étaient dedans n'avaient « rien vu de semblable, quoique Fargeaux se fût trouvé en « cinq ou six places assiégées, mais où l'on avait été par des « boyaux si étroits qu'il n'était pas possible de tenir dedans à « la moindre sortie. » Les succès éclatans qu'avait obtenus Louis excitèrent la jalousie des puissances voisines ; l'empereur d'Allemagne et le roi d'Espagne se réunirent aux Hollandais (1673), et bientôt après ses alliés l'abandonnèrent (1674) ; il se trouva réduit à ses propres forces, et contraint sur plusieurs points de garder la défensive. Néanmoins, malgré l'infériorité de ses forces, ses armées, commandées par des hommes tels que Turenne et Condé, que secondait Vauban, conservèrent leur supériorité ; jamais la valeur française ne brilla d'un plus vif éclat.

Vauban, à cette époque, se jeta dans Oudenarde, que le prince d'Orange investit et assiégea ; mais Condé lui en fit bientôt lever le siége (21 septembre 1674). De toutes les places dans lesquelles Vauban s'est jeté, Oudenarde est la seule qui ait été attaquée. Vauban fut alors nommé brigadier, et deux ans après maréchal-de-camp.

Aux siéges de Condé, de Bouchain et d'Aire (1676), où il reçut une blessure, mais surtout à celui de Valenciennes (1677), il perfectionna sa nouvelle méthode d'attaquer les places. On avait été jusqu'alors dans l'usage de choisir la nuit pour donner les assauts et pour faire des attaques de vive force ; au siége de Valenciennes, Vauban proposa

[1] *Mémoires originaux de Louis XIV, écrits de sa main, et recueillis par le maréchal de Noailles*, 3 vol. in-folio ; Manuscrits de la Bibliothéque royale.

d'exécuter en plein jour l'attaque projetée d'un ouvrage à couronne; les maréchaux de Luxembourg, de Schomberg, de Lorges, d'Humières et de la Feuillade, Louvois, Monsieur, le Roi même, furent d'un avis contraire; mais Vauban ayant ramené le Roi à son opinion, l'attaque en plein jour fut résolue (17 mars 1677). Elle réussit au-delà de ses espérances; non seulement l'ouvrage fut enlevé, mais en poursuivant les défenseurs, on pénétra dans son réduit, puis dans la place, dont on s'empara. Depuis cette époque, les assauts se donnent ordinairement le jour, et il en résulte effectivement des avantages qu'il serait hors de mon sujet de développer ici.

Valenciennes pris, on attaqua aussitôt Cambrai, dont le corps de place ne tint que neuf jours; la citadelle opposa plus de résistance, et le talent de Vauban pour l'attaque des places s'y manifesta avec encore plus d'éclat. A Valenciennes on avait pris pour témérité ce qui n'était que prudence et connaissance du cœur humain; on se trouvait donc porté à entreprendre de nouvelles actions de vigueur. Dans cette disposition des esprits, on propose de donner l'assaut à une demi-lune; Vauban combat cette opinion; il ne trouvait pas les travaux assez avancés pour que l'on pût tenter cette entreprise avec des chances suffisantes de succès. Néanmoins Louis fit donner l'assaut, et la demi-lune fut enlevée; mais on ne pouvait y communiquer qu'à découvert; le feu de la place avait encore beaucoup de vivacité; on fit de grandes pertes, et l'on ne put s'y maintenir. Vauban l'attaqua alors par les procédés de l'art, ne perdit que trois hommes pour s'en emparer, et s'y maintint. « Une autre fois « je vous laisserai faire, » dit le monarque. Jusqu'alors on avait employé habituellement la mine pour faire brèche, et le canon par exception seulement; Vauban, au contraire, employa habituellement le canon à cet usage, et n'y employa plus la mine que par exception. Il commença au siége de la citadelle de Cambrai à donner cet exemple.

Cependant Louis, courroucé de la résistance des assié-

gés, propose de donner l'assaut et de ne point faire de quartier à la garnison; Vauban seul ose combattre cette proposition, comme contraire aux lois de la guerre : « J'aimerais mieux, « Sire, ajouta-t-il, avoir conservé cent soldats à Votre Majesté « que d'en avoir ôté trois mille aux ennemis. » Louis, naturellement généreux, revint à son caractère, et reçut la citadelle à capituler.

L'année suivante, au siége d'Ypres, où l'on n'était point pressé par le temps, on voulait donner l'assaut avant que d'avoir couronné le chemin couvert : « Vous y gagnerez un « jour, dit Vauban, et peut-être y perdrez mille hommes. » Son avis fut suivi; le lendemain on couronne le chemin couvert et la place se rend.

Les nouvelles méthodes de Vauban accéléraient la reddition des places, tout en ménageant le sang des soldats; aussi possédait-il au plus haut degré leur confiance et leur attachement. Je ne puis mieux faire connaître à quel point ses talens étaient appréciés qu'en rapportant ce que Louvois écrivait au maréchal d'Humières, qui l'avait demandé et obtenu pour diriger le siége de Saint-Guislain, afin qu'il ne souffrît pas que Vauban s'exposât et conduisît la tranchée. « Sa Majesté, lui dit-il, vous recommande fort sa conser-« vation.... Vous savez quel déplaisir le Roi aurait s'il lui « arrivait accident. »

La lutte que soutenait la France, depuis sept années, se termina par les glorieux traités de paix de Nimègue (1678-1679)[1], qui lui firent acquérir la Franche-Comté, et plusieurs places et pays importans, en Flandre, en Lorraine, et sur le Rhin.

Pendant cette guerre, Vauban éprouva un chagrin cuisant : il perdit un neveu de son nom, qui lui tenait lieu de

[1] Le premier traité fut conclu avec la Hollande, le 10 août 1678; le second avec l'Espagne, le 17 septembre de la même année; le troisième avec l'empereur et l'Empire, le 5 février 1679; le quatrième avec l'électeur de Brandebourg et quelques autres princes, le 29 juin suivant.

fils, jeune ingénieur, âgé seulement de vingt-deux ans, auquel il avait servi de père et de mentor, et qui se montrait digne de marcher sur ses traces : la guerre l'avait épargné ; il se noya dans l'Escaut, où il était allé se baigner. Vauban reporta ses affections sur son cousin Dupuy-Vauban [1], qui suivait aussi la carrière des armes dans le corps du génie.

Le chevalier de Clerville avait terminé son utile carrière deux mois avant les traités de paix de Nimègue ; il passait, sous Mazarin, pour le premier ingénieur de l'Europe, et il aurait obtenu plus de célébrité s'il n'eût eu pour précurseurs de Ville et Pagan, et Vauban pour successeur. La charge de commissaire-général des fortifications, vacante par sa mort, fut donnée à Vauban, qui la refusa d'abord à cause des relations nombreuses qu'elle contraignait d'avoir avec Louvois et Colbert, motif qui l'eût fait rechercher de tant d'autres : mais Louis lui imposa, comme devoir, ces fonctions, qu'il confiait à son mérite ; et Vauban, par sa franchise, sa loyauté, et l'autorité de son caractère, parvint à conquérir l'estime des deux ministres rivaux.

Dès lors, aucun des travaux importans de l'arme du génie ne s'exécuta plus que d'après ses plans, ses tracés sur les lieux mêmes, et que sous sa haute direction ; et jamais ils n'avaient été plus importans qu'ils le furent alors. Les places fortes jouaient un grand rôle, puisque les armées ne s'avançaient qu'après s'en être emparé ; Louis, dont Col-

[1] Antoine Leprestre, comte de Vauban, neveu, à la mode de Bretagne (c'est-à-dire cousin issu de germain), du maréchal de Vauban, dit Moréri dans son Dictionnaire, connu sous le nom de *Dupuy-Vauban*, naquit en 1654. Il commandait le génie de la place de Lille en 1708, pendant la mémorable défense qui immortalisa Boufflers ; et, en 1710, il soutint dans Béthune, dont il était gouverneur, quarante-deux jours de tranchée ouverte ; ce fut son principal titre de gloire. Il fut fait lieutenant-général en 1704, et mourut en 1731, à Béthune. Son père, deux de ses frères, deux oncles et onze cousins germains ou issus de germains moururent au champ d'honneur sous le règne de Louis XIV ; il ne resta de cette famille que la postérité de Dupuy-Vauban, qui subsiste encore.

bert avait mis les finances dans un état prospère, faisait donc construire de nouvelles places sur ses frontières, et réparer les anciennes, ou augmenter leur force par l'addition de nouveaux ouvrages.

Les ingénieurs n'étaient point alors chargés des fortifications seulement, ils l'étaient aussi des ports, des canaux, et de divers autres travaux encore. Ainsi, par exemple, Vauban fit construire l'aquéduc de Maintenon, et exécuter de nombreux travaux dans les ports; les plus considérables furent ceux du port de Toulon, qui avaient été commencés par le chevalier de Clerville, et ceux du port de Dunkerque, qui n'avait été jusqu'alors abordable qu'aux bateaux pêcheurs, et qu'il mit en état de recevoir des vaisseaux de quarante canons. On y vit réunis : l'escadre de Jean Bart, si redoutable aux Anglais; des nuées de corsaires, fléau de leur commerce, et ces galiotes à bombes, inventées par Renau, avec lesquelles Duquesne châtia Alger. On emploie encore aujourd'hui les procédés de détail dont Vauban fut l'inventeur dans les constructions importantes, et il introduisit dans l'exécution des travaux, et dans la dépense qu'ils exigeaient, un tel ordre et une telle économie, que depuis on n'a pu rien faire de mieux que de l'imiter.

Louis ne se contenta pas de récompenser les services de Vauban par un rapide avancement et par les honneurs dont il le combla, il y ajouta de nombreuses gratifications, mais qui ne l'enrichirent point; car il était bienfaisant, et, se rappelant ses débuts dans la carrière des armes, il saisissait avec empressement l'occasion de secourir les jeunes officiers que le défaut de fortune tenait dans la gêne. Néanmoins, avec ses économies, ou avec la fortune de sa femme, il put affranchir le petit fief de Vauban, et acheter dans la commune de Bazoches, où il est situé, une propriété sur laquelle il fit bâtir un château, simple, mais commode, qui prit le nom de Bazoches.

Il semble que les occupations du service auraient dû absorber tout son temps; cependant il s'occupait d'économie

politique, particulièrement de projets pour établir de nouvelles communications par un système de canaux, et des moyens de changer le mode de perception des impôts pour soulager la misère du peuple. Il était dévoré du besoin d'être utile; c'était chez lui une passion qui ne se refroidit jamais, et qui le possédait à un tel point que, pendant ses nombreux voyages, il prenait des renseignemens sur tous les pays qu'il traversait, considérés dans leurs habitans, leur sol, leur industrie et leurs rapports avec le gouvernement. Il se croyait débiteur de quiconque avait rendu service au public; on cite tel intendant qu'il ne connaissait point, et auquel il avait écrit pour le louer d'avoir créé un établissement utile, qu'il avait visité en traversant sa province. C'était surtout dans sa solitude de Bazoches qu'il méditait et qu'il écrivait sur ces matières; mais on conçoit qu'il pouvait bien rarement l'habiter.

Pendant une apparition qu'il y fit, lorsqu'il était déjà à la tête de l'arme du génie, il voulut revoir Saint-Léger-de-Foucheret, et s'y rendit avec quelques personnes. Il leur montra la chaumière où il était né, s'entretint familièrement avec plusieurs compagnons de son enfance, rappela à une vieille femme qu'elle avait souvent partagé son *époigne*[1] avec lui lorsqu'il était enfant, et lui donna une bourse pleine d'or : le souvenir de cette visite de Vauban s'est conservé par tradition, jusqu'à ce jour, chez les habitans du village de Saint-Léger.

Sa haute fortune ne l'avait pas enorgueilli; son âme ne connaissait pas l'envie, et l'amour de son pays fut sa passion dominante. On rapporte que, pendant la guerre qui venait de se terminer, Cohorn[2], le plus célèbre ingénieur de ce

[1] Petite galette, d'une livre environ, que les femmes faisaient pour leurs enfans.

[2] Minot, Hongrois d'origine, plus connu sous le nom de baron de Cohorn, s'était exilé, jeune encore, d'une patrie où son père, ayant pris part aux discordes civiles, avait porté sa tête sur l'échafaud.

temps après Vauban, mécontent du prince d'Orange, vint demander du service en France, et que Vauban, ayant été consulté, conseilla de l'accueillir; mais que le prince d'Orange, instruit que son meilleur ingénieur allait le quitter, fit arrêter sa femme et ses enfans, et, joignant des bienfaits à cette violence, le retint à son service.

Cependant Louis XIV employait activement la paix à se préparer à la guerre, et ayant acquis sur les autres puissances de l'Europe une supériorité telle qu'elles ne pouvaient lui résister qu'en se coalisant, il gardait à leur égard peu de ménagemens, et manifestait par sa conduite que ses projets ambitieux n'avaient point atteint leur terme.

Il décida impérieusement les points que les traités de Nimègue avaient laissés indécis ou remis à l'arbitrage de diverses puissances; ce fut ainsi qu'il réunit à la France les fiefs et terres démembrés des trois évêchés et de l'Alsace, et qu'il s'empara de Hombourg et de Brinche. La possession de Pignerol et de Casal, dont il fit réparer et augmenter les fortifications, lui permettait de faire pénétrer ses armées en Italie; celle de Fribourg, sur la rive droite du Rhin, lui facilitait l'entrée en Allemagne. Strasbourg, ville libre, avait livré plusieurs fois le passage du Rhin aux impériaux; il résolut de s'en emparer, se prépara secrètement à en faire le siége, et l'investit inopinément; les magistrats, surpris, ouvrirent leurs portes aux Français (30 septembre 1681), et Louis fit ajouter aux fortifications de cette ville une citadelle et le fort de Kehl, sur la rive droite du Rhin, afin de s'assurer un passage pour pénétrer en Allemagne; Vauban fut chargé de diriger ces travaux. Ces entreprises alarmèrent les puissances voisines de la France; la Hollande, l'empereur, l'Espagne, la Suède, et les cercles les plus exposés de l'Empire, firent pour s'y opposer une ligue qui fut signée le jour même de la prise de Strasbourg; ils n'osèrent d'ailleurs agir, et se contentèrent de murmurer et de se plaindre.

Peu de temps après l'occupation de Strasbourg, et sur le refus de l'Espagne de lui donner des équivalens pour le

duché d'Alost, Louis fit investir Luxembourg (1682), mais ne donna point de suite à cette démonstration ; l'année suivante, et par le même motif, il pénétra en Belgique, et investit de nouveau Luxembourg. L'Espagne, par suite de ces hostilités, lui déclara la guerre (26 octobre 1683), et dès-lors le monarque français ne garda plus aucun ménagement.

Le célèbre Colbert mourut cette année (6 septembre 1683), âgé de soixante-quatre ans seulement; lui et Vauban furent les principaux instrumens des conquêtes de Louis XIV : le premier, en lui procurant de l'argent par l'ordre qu'il mit dans les finances; le second, en prenant les places avec une promptitude inconnue jusqu'alors.

Cependant l'Espagne supportait seule tout le poids de cette guerre. L'empereur, accablé alors par les Turcs, qui assiégeaient sa capitale (octobre 1683), ne pouvait la secourir; ses autres alliés, meurtris encore des coups que leur avait portés Louis dans la dernière guerre, n'osèrent s'y décider. Les maréchaux d'Humières et de Créqui commandaient l'armée française; Vauban dirigeait les travaux des siéges. On s'empara rapidement de Courtray et de Dixmude dans le mois de novembre ; et l'année suivante, aussitôt que le retour de la belle saison le permit, on commença le siége de Luxembourg. Créqui commandait devant cette place, qui avait été réputée jusqu'alors imprenable, et dont le seul front accessible était taillé dans le rocher; Louis, qui s'était rendu à l'armée, en couvrait le siége, ayant sous ses ordres le maréchal de Schomberg.

Vauban s'y surpassa : il inventa les cavaliers de tranchée, et porta sa nouvelle méthode d'attaquer les places à un point de perfection qui n'a pas été dépassé depuis. Dans le courant de ce siége, il courut un grand danger : une nuit que, soutenu par des grenadiers couchés ventre à terre, il s'avançait silencieusement pour reconnaître la place, il fut découvert par les assiégés, et allait essuyer une décharge, lorsqu'il fit signe de la main de ne pas tirer, et continua de s'avancer comme s'il eût été un des leurs; il atteint ainsi les

palissades du chemin couvert, qu'il examine, puis il se retire lentement. Sa présence d'esprit le sauva, et lui procura le moyen de reconnaître la place mieux qu'il ne pouvait l'espérer. On employa pour la première fois, à ce siége, une compagnie de mineurs créée sur la proposition de Vauban et par ses soins. Luxembourg capitula après avoir soutenu vingt-quatre jours seulement de tranchée ouverte. L'Espagne, trop faible pour se mesurer seule avec la France, signa à Ratisbonne (10 août 1684) une trêve de vingt ans, à laquelle accédèrent ses alliés. Louis conservait, pendant la durée de cette trêve, Luxembourg, Strasbourg, et les divers pays qu'il avait réunis à ses états depuis les traités de Nimègue; cette époque fut celle de sa plus grande prospérité. La paix ne pouvait, d'ailleurs, être de longue durée; ce monarque avait trop humilié plusieurs de ses voisins par ces conquêtes, et les avait tous traités avec trop de fierté, pour qu'ils ne prissent pas les armes contre lui aussitôt qu'ils croiraient pouvoir le faire avec quelques chances de succès.

La guerre terminée, Vauban reprit avec une activité nouvelle les travaux auxquels il s'était livré jusqu'alors pendant la paix; le plus important de ces travaux fut la construction de la place de Landau, où il apporta au système bastionné, qu'il avait toujours employé jusqu'alors, d'importantes et utiles modifications.

Peu de temps après la trêve de Ratisbonne, Louis, mal conseillé, révoqua l'édit de Nantes (22 octobre 1685), mesure funeste qui donna naissance à une émigration et à une guerre civile, excita la haine des nations protestantes contre la France, et fut nuisible à son commerce. Des corps entiers d'émigrés se formèrent chez les étrangers, et parmi eux se trouvèrent quelques ingénieurs, élèves de Vauban [1], qui firent connaître et les places fortes de la France et les mé-

[1] Le vieux Schomberg prit du service en Hollande; Goulon, l'un des élèves les plus distingués de Vauban, se réfugia chez l'empereur, qui le fit officier-général et chef de ses ingénieurs.

thodes de ce grand ingénieur pour attaquer les places, car jusqu'alors elles n'avaient encore été pratiquées qu'en France. Aussi les Français, depuis qu'ils suivaient ces nouvelles méthodes, prenaient-ils les places en beaucoup moins de temps que leurs adversaires; et ce ne fut, malgré l'émigration d'ingénieurs français, que pendant la guerre de la succession que les méthodes de Vauban leur devinrent familières. Non seulement Vauban était opposé à la révocation de l'édit de Nantes, mais plus tard il osa proposer à Louis de le remettre en vigueur.

Cependant Guillaume, prince d'Orange, stathouder de Hollande, l'empereur, le roi d'Espagne, le roi de Suède, le duc de Savoie, l'électeur de Bavière, les ducs de Brunswick et de Hanovre, et tous les petits princes du Rhin, par les raisons précédemment développées, s'occupèrent à Augsbourg de former contre Louis une confédération qui prit le nom de ligue d'Augsbourg; ce projet, dont Guillaume était l'âme, reçut son exécution à Venise (1687), où se réunirent, sous prétexte des plaisirs du carnaval, les confédérés ou leurs envoyés. Ils se préparèrent dès-lors à la guerre, mais lentement, excepté la Hollande, qui pressait ses armemens.

Louis XIV se décide à les prévenir, et la guerre éclate de nouveau; il conservait la supériorité que lui donnaient des armées aguerries et long-temps victorieuses, composées de troupes qui suivaient des méthodes de guerre supérieures à celles des troupes ennemies, et un corps incomparable d'ingénieurs formé dans les siéges mêmes, sous les yeux et par les soins de l'immortel Vauban; mais ses finances étaient délabrées et sa population militaire fort diminuée. Il envoie donc en Allemagne une armée commandée par le dauphin, qui avait sous ses ordres le maréchal de Duras, Catinat et Vauban, récemment nommé lieutenant-général (24 août 1688); cette armée investit Philisbourg, place environnée de marais qui la rendaient très forte, et en commença le siége dans les premiers jours d'octobre. Vauban, indépendamment des difficultés du terrain, fut contrarié par un temps pluvieux

et par l'ardeur des officiers et des troupes, qui pensaient que des actions de vigueur abrégeraient le siége; mais lui, convaincu qu'il ferait verser des flots de sang pour obtenir des succès douteux, affligé mais inébranlable, continua à procéder méthodiquement, consacrant ainsi par ses exemples cette maxime belle et vraie, qu'il inséra depuis dans son *Traité de l'Attaque des Places*[1], que *la précipitation dans les siéges ne hâte point la prise des places, la recule souvent, et ensanglante toujours la scène.*

Les meilleurs ingénieurs ayant été tués ou blessés, Vauban, contraint de les suppléer, même pour l'exécution de travaux de détail, s'exposait beaucoup. « Dieu nous « le conserve, écrivait à Louvois un des généraux; car « il n'y a que lui capable d'approcher une place comme « celle-ci. » Ce fut à ce siége qu'il inventa une nouvelle manière d'employer l'artillerie, qui acheva de donner à l'attaque sur la défense un ascendant qu'elle a toujours conservé depuis; elle consistait à tirer avec des charges plus faibles et sous un angle plus grand, d'où il résultait que le boulet, animé de moins de vitesse, faisait plusieurs bonds après avoir touché la terre une première fois, et que, décrivant une courbe plus élevée au-dessus du sol, il franchissait facilement les parapets : ce genre de tir fut appelé *tir à ricochet.* On plaçait les batteries qui l'exécutaient sur le prolongement des faces; les boulets, par leurs bonds successifs, y causaient alors de grands ravages, en tuant les défenseurs et en brisant le matériel d'artillerie. L'emploi de ce nouveau procédé, malgré les heureux résultats qu'il produisit, ne fut d'ailleurs qu'un essai; mais Vauban, ainsi que nous le verrons, lui fit bientôt atteindre toute la perfection dont il était susceptible.

Philisbourg capitula après avoir soutenu vingt-deux jours de tranchée ouverte (29 octobre 1688). L'armée qui en avait fait le siége, sur vingt-cinq mille hommes dont elle était

[1] *Traité de l'Attaque des Places*, par le maréchal de Vauban; nouvelle édition, par M. Augoyat, page 263. Paris, 1829.

composée, n'eut que six cents hommes tués et douze cents blessés; mais sur quarante ingénieurs qui assistaient à ce siége, dix y périrent et quatorze furent blessés. Louis, dans une lettre écrite de sa main, témoigna ainsi sa satisfaction à Vauban : « Vous savez il y a long-temps, dit-il, ce que je « pense de vous et la confiance que j'ai en votre savoir et en « votre affection ; croyez que je n'oublie pas les services que « vous me rendez, et ce que vous avez fait à Philisbourg « m'est fort agréable. Si vous êtes aussi content de mon fils « qu'il l'est de vous, je vous crois fort bien ensemble; car il « me paraît qu'il vous connaît et vous estime autant que moi. « Je ne saurais finir sans vous recommander absolument de « vous conserver pour le bien de mon service. »

Philisbourg pris, on assiégea les places de Manheim et de Franckenthal : au siége de la première, on employa de nouveau, et avec succès, les batteries à ricochet; la seconde résista a peine.

Louis, pour reconnaitre les services de Vauban d'une manière plus éclatante encore que par des éloges, lui donna quatre pièces de canon à choisir dans les arsenaux des places dont on venait de s'emparer. Vauban renouvela alors la demande qu'il avait déjà faite pour que l'on formât des compagnies de sapeurs principalement destinées aux travaux des siéges; il adressa même à Louvois un projet de formation, mais qui ne fut mis que plus tard à exécution.

Pendant le cours de cette guerre, Vauban dirigea encore quatre siéges : ceux de Mons, de Namur, de Charleroi et d'Ath. Celui de Mons se fit sous les yeux du Roi (9 avril 1691) avec succès, et n'offrit d'ailleurs aucune circonstance extraordinaire.

Le siége de Namur, que l'on entreprit l'année suivante (juin 1692), fut un des plus remarquables du règne de Louis XIV; ce monarque y assista, avec une partie de sa cour, ayant Boufflers sous ses ordres : Cohorn, le Vauban des Hollandais, dirigeait la défense. On fit d'abord le siége de la ville, qui ne présenta que des difficultés ordinaires;

il n'en fut pas ainsi de la citadelle. Bâtie sur des rochers que baigne la rive droite de la Sambre, elle ne pouvait être attaquée que par les hauteurs situées entre cette rivière et la Meuse, et, de ce côté, en y comprenant le fort Guillaume nouvellement construit par Cohorn, il fallait forcer six enceintes pour s'en rendre maître; le terrain sur lequel on était contraint de conduire les attaques était ou du rocher, recouvert de peu de terre, ou des prairies, marécageuses en quelques endroits. Tous ces obstacles furent surmontés avec une promptitude qui dépassa les espérances; la valeur brillante des troupes, qu'anima plusieurs fois la présence du Roi et de son fils, seconda admirablement les savantes dispositions de Vauban. Une circonstance remarquable donna encore plus d'éclat à ce siége mémorable, et accéléra la reddition de la forteresse. Le fort Guillaume, cerné tout à coup pendant que Cohorn s'y trouvait, par une double sape que Vauban conduisit la nuit entre ce fort et la citadelle, succomba bientôt; Cohorn y fut fait prisonnier avec son régiment : Vauban lui offre son logement et sa table, mais Cohorn, sans répondre, détourne les yeux et s'éloigne.

Vauban, comme dans plusieurs des siéges précédens, eut à lutter contre l'opinion des généraux et des troupes, qui pensaient que des actions de vigueur abrégeraient la durée du siége, et même contre les murmures des courtisans, que ce genre de vie fatiguait; mais, soutenu par le Roi, il fut inébranlable, et ne conseilla d'actions de vigueur que quand il les jugea utiles. Louis l'admit à sa table pendant le siége, distinction qu'il n'accordait ordinairement qu'à la haute naissance. Tel fut le siége de Namur; il ne coûta que sept jours de tranchée devant la ville, vingt-deux jours devant la citadelle, et les pertes des assiégeans furent beaucoup moindres que celles des assiégés.

Ce fut à la suite de cette campagne que Louis XIV institua l'ordre de Saint-Louis, « le premier, dit l'historiographe de « cet ordre, qui ait été uniquement créé pour être la récom- « pense et la marque de la valeur, des services et des talens

« militaires, » et c'est à Vauban que l'on attribue la première idée de cette institution ; il fut l'un des sept grand'-croix nommés à la création de l'ordre.

A Charleroi (octobre 1693), Vauban déploya le même talent que dans les siéges précédens ; ce fut la première fois qu'il attaqua une place qui était son ouvrage.

L'année suivante, il fut envoyé pour commander en Bretagne, afin de mettre en état de défense les ports et les côtes que menaçaient les Anglais ; ils osèrent débarquer dans la baie de Camaret (18 juin 1694) ; Vauban les attaque aussitôt, et tue ou prend tout ce qui était débarqué.

Je ne saurais me dispenser de dire quelques mots du siége de Namur, que fit, en juillet et août 1695, le prince d'Orange ayant Coborn pour diriger les travaux, et une artillerie beaucoup plus nombreuse que celle dont s'étaient servis les Français au siége de 1692. Au premier siége, la ville avait tenu sept jours de tranchée, la citadelle vingt-deux, les assiégés avaient perdu près du double des assiégeans ; au second, la ville tint vingt-trois jours, la citadelle trente-trois, et les assiégeans au contraire perdirent plus du double des assiégés. Vauban, avec moins de moyens, et tout en ménageant le sang des hommes, s'empara de la place plus promptement que Cohorn, qui avait consommé beaucoup plus de munitions, multiplié les assauts, et fait verser beaucoup plus de sang. Cette comparaison, sans détruire le mérite de Cohorn, fait ressortir toute la supériorité de Vauban.

Le dernier siége que dirigea Vauban pendant cette guerre, fut celui d'Ath (mai 1697), place qu'il avait fait construire dans sa jeunesse ; il y servait sous les ordres de Catinat, dont il fut l'ami. A ce siége, Vauban porta le tir à ricochet à un degré de perfection qui n'a point été dépassé depuis. Aucun siége n'avait encore coûté aussi peu, et dans aucun la force n'avait eu moins de part, ni l'art davantage ; cinquante soldats seulement furent tués et cent cinquante blessés, quoique la place eût soutenu quatorze jours de tranchée ; un seul ingénieur périt ; sept autres, au nombre desquels se trouvait

Vauban, reçurent des blessures. Le nouvel art d'attaquer les places fut dès-lors fixé, et n'a éprouvé depuis aucun changement important. Les ingénieurs citent le siége d'Ath comme un modèle à étudier et à imiter.

La lassitude des puissances belligérantes, qui toutes, et surtout la France, avaient grand besoin de repos, fut la principale cause des traités de paix de Riswick[1], qui rendirent la paix à l'Europe. Louis conserva Strasbourg, mais il perdit ce qu'il possédait sur la rive droite du Rhin, et plusieurs autres places de la Flandre, entre autres Luxembourg.

Vauban, après la paix de Riswick, parcourut les frontières de la France, et indépendamment des travaux qu'il faisait exécuter, rédigea de nombreux projets, non seulement sur des objets relatifs à son art, mais encore sur d'autres matières, lorsqu'il croyait que leur exécution pouvait être utile au commerce, à l'agriculture, au soulagement du peuple ou au développement des richesses de l'état.

En 1699, l'Académie des Sciences le nomma l'un de ses membres honoraires, distinction bien due à un homme qui avait fait de si utiles applications des mathématiques à son art.

On commençait à peine à ressentir les bienfaits de la paix, lorsque la mort de Charles II (1er novembre 1700) alluma la guerre de la succession, qui fut longue, sanglante et désastreuse pour la France. Ce fut au commencement de cette guerre que l'on acheva d'abandonner les piques et de leur substituer le fusil à baïonnette, et ce fut Vauban qui décida Louis XIV à prendre cette résolution. Vauban ne fut d'ailleurs pas employé à l'armée pendant les premières années de la guerre, parce que les Français soutinrent plus de siéges qu'ils n'en firent.

Cependant le Roi avait fait connaître à Vauban son intention de l'élever à la dignité de maréchal de France, et Vau-

[1] Le traité avec la Hollande fut signé le 20 septembre 1697; celui avec l'Espagne le même jour; celui avec l'Angleterre, le 21 septembre; enfin, celui avec l'empereur, le 30 octobre.

ban l'avait supplié de n'en rien faire, parce qu'il deviendrait alors, disait-il, plus difficile de l'employer, et que ce serait mettre des obstacles à son zèle; le monarque ne fut point arrêté par un si rare désintéressement, et Vauban fut élevé à cette dignité le 2 janvier 1703. Cette même année il fut chargé, sous les ordres du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, de diriger les travaux du siége de Vieux-Brisach, place qu'il avait fortifiée lui-même; ce fut son dernier siége, et malgré son grand âge, on reconnut le Vauban de Luxembourg et de Namur. L'année suivante, il offrit à ce prince une copie de son *Traité,* encore inédit, *de l'Attaque des places,* ouvrage qui est devenu le guide des ingénieurs.

Le 2 janvier 1705, le Roi nomma Vauban chevalier de ses ordres, distinction qu'il n'accordait ordinairement qu'à la haute naissance; ce grand ingénieur se trouva ainsi, après cinquante-quatre ans de glorieux services, avoir obtenu tous les grades, tous les honneurs et toutes les distinctions qui servaient à récompenser le mérite.

Il ne restait alors au duc de Savoie dans le Piémont que Turin et Coni. Louis XIV se décida à faire assiéger Turin, place très forte, surtout depuis que les fortifications en avaient été perfectionnées par l'exécution des plans de Vauban; elle avait une nombreuse garnison, et sa population était affectionnée au duc de Savoie. Le duc de Vendôme commandait en Italie, et sous ses ordres, le duc de la Feuillade, lieutenant-général, commandait en Piémont. Il paraît que la première pensée du Roi fut de charger Vauban de ce siége, mais ce n'était plus ce Roi jeune, actif, plein de résolution : affaibli par l'âge, cédant à l'influence des personnes qui l'entouraient, il se décida, à la sollicitation de madame de Maintenon et de Chamillard, ministre de la guerre et des finances, à charger de ce siége la Feuillade, gendre de ce ministre. Le Roi désirait d'ailleurs qu'il suivît le plan d'attaque de Vauban; il demanda donc au maréchal un projet d'attaque, que celui-ci lui remit au commencement de l'été, et que Louis XIV envoya à Vendôme et à la Feuillade;

mais la Feuillade rejeta le projet de Vauban, et en proposa un tout différent, ajoutant qu'il prendrait Turin à la Cohorn : Vendôme partageait son opinion.

On trouve, dans une lettre de Chamillard à la Feuillade, du 26 août 1705, le passage suivant : « M. le maréchal de « Vauban avait grande envie de finir sa carrière par le siége « de Turin, si le Roi avait voulu lui donner ce qui est porté « dans son mémoire, et même quelque chose de moins ; il « me l'a dit à moi-même. Il était assez difficile d'accorder « sa proposition avec le personnage que vous avez à faire, « et que j'espère que vous remplirez dignement. » Et dans la réponse de la Feuillade, du 1er septembre 1705 : « ....Ayez confiance en moi ; vous vous en trouverez mieux, « et le Roi aussi, que de tous les ingénieurs du monde. Il « y a des gens nés pour commander, et ces sortes de mes- « sieurs-là sont faits seulement pour exécuter les ordres « qu'on leur donne.... » Ces passages mettent au jour l'intrigue ourdie pour éloigner Vauban, et la présomption de la Feuillade,

Toutefois Chamillard, craignant que son gendre n'échouât dans une entreprise si difficile, désirait, et le Roi encore plus, qu'il adoptât le plan de Vauban. Il pria donc le maréchal d'écrire directement à la Feuillade pour combattre ses projets ; Vauban, qui sacrifiait tout lorsqu'il s'agissait des intérêts de l'état, fit ce que désirait le ministre. « Je « vous envoie, mandait Chamillard à la Feuillade, une lettre « du maréchal de Vauban, auquel je communiquai vendredi « celle que vous m'avez écrite, du 3 de ce mois, qui contient « votre projet sur la manière dont vous avez résolu d'atta- « quer Turin. Vous verrez qu'il n'est pas d'accord avec vous, « et sa lettre me parait appuyée de raisons si solides que « j'ose vous demander, par grâce, d'y faire de sérieuses ré- « flexions. L'affaire est si importante pour le Roi que je suis « convaincu, comme lui, qu'il ne faut rien donner au hasard. » Et, en même temps, il écrivait à Vauban : « Je vous rends mille « grâces, monsieur, de la lettre que vous m'avez envoyée

« pour M. de la Feuillade. Je l'ai lue au Roi; il m'a paru « que votre projet est entièrement dans son goût. J'ai écrit « à M. de la Feuillade de manière qu'il aura peine à ne pas « sentir la différence qu'il y a de suivre les règles ou de hasarder des nouveautés qui peuvent être trop dangereuses « en pareille occasion. Je souhaite qu'il suive vos sages con« seils, et que vous ayez tout l'honneur des événemens, qui « ne seraient pas moins glorieux pour lui qu'ils seraient « utiles pour la France. »

Non seulement la Feuillade persista dans ses résolutions, mais il combattait le projet de Vauban dans presque toutes les lettres qu'il adressait à Chamillard et au Roi; on trouve la phrase suivante dans celle qu'il écrivit au Roi le 30 septembre 1705 : « .... Enfin, Sire, je prends sur ma tête la « réussite de l'entreprise de Turin.... »

Pour donner plus de poids à son opinion, il adressa à Chamillard un mémoire conforme à ses projets, rédigé par le baron de Pallavicini, officier piémontais réfugié, au service de France; Chamillard l'envoya à Vauban, en le priant de lui en dire son sentiment, et Vauban le fit encore. La lettre dans laquelle il combat les opinions de cet officier se termine par des réflexions où il se permet, dit-il, de parler de lui pour la première fois de sa vie, et où il le fait avec tant de simplicité, de noblesse et d'élévation de sentimens, que je me reprocherais de ne pas la citer textuellement.

A Paris, le 16 janvier 1706.

« Après avoir parlé des affaires du Roi, par rapport à la « lettre de M. Pallavicini, et à ce qui est de la portée de mes « connaissances, j'ose présumer qu'il me sera permis de par« ler de moi pour la première fois de ma vie. Je suis présen« tement dans la soixante-treizième année de mon âge, chargé « de cinquante-deux années de service, et surchargé de cin« quante siéges considérables, et de près de quarante années de « voyages et visites continuelles à l'occasion des places de la

« frontière, ce qui m'a attiré beaucoup de peines et de fatigues de l'esprit et du corps, car il n'y a eu été ni hiver pour « moi. Or, il est impossible que la vie d'un homme qui a soutenu tout cela ne soit fort usée, et c'est ce que je ne sens « que trop, notamment depuis que le mauvais rhume qui me « tourmente depuis quarante ans s'est accru, et devient de « jour en jour plus fâcheux par sa continuité; d'ailleurs, la « vue me baisse et l'oreille me devient dure; bien que j'aie « la tête encore aussi bonne que jamais, je me sens tout bas « et fort affaibli par rapport à ce que je me suis vu autrefois. C'est ce qui fait que je n'ose plus me proposer pour « des affaires difficiles et de durée qui demandent la présence « presque continuelle de ceux qui les conduisent. Je n'ai « jamais commandé d'armée en chef, ni comme général, ni « comme lieutenant, pas même comme maréchal-de-camp; « et hors quelques commandemens particuliers, comme ceux « d'Ypres, Dunkerque et la Basse-Bretagne, dont je me suis, « Dieu merci, bien tiré, les autres ne valent pas la peine « d'être nommés. Tous mes services ont donc roulé sur les « siéges et la fortification, de quoi, grâces au Seigneur, je « suis sorti avec beaucoup d'honneur. Cela étant, comme je « le dis au pied de la lettre, il faudrait que je fusse insensé « si, aussi voisin de l'âge décrépit que je le suis, j'allais « encore voler le papillon, et rechercher à commander des « armées dans des entreprises difficiles et très épineuses, « moi qui n'en ai point d'expérience, et qui me sens défaillir « au point que je ne pourrais pas souffrir le cheval quatre « heures de suite, ni faire une lieue à pied sans me reposer. « Il faut donc se contenter de ce que l'on a fait, et du moins « ne pas entreprendre choses dans l'exécution desquelles « les forces et le savoir-faire, venant à me manquer, pourraient me jeter dans des fautes qui me déshonoreraient, « ce qu'à Dieu ne plaise; plutôt la mort cent fois!... Quant « à ce qui peut regarder mon ministère touchant la conduite des attaques, je pourrais encore satisfaire bien que « mal aux fatigues d'un siége ou deux, si j'étais servi des

« choses nécessaires, et que l'on eût des troupes comme du « passé. Mais quand je pense qu'elles ne sont remplies que « de jeunes gens sans expérience et de soldats de recrue, « presque tous forcés et qui n'ont nulle discipline, je tremble, « et n'ose me trouver à un siége considérable. D'ailleurs, la « dignité dont il a plu au Roi de m'honorer m'embarrasse à « ne savoir qu'en faire, et, en de telles rencontres, je crains « le qu'en dira-t-on de mes confrères; de sorte que je ne « sais point trop quel parti prendre, ni comment me déter- « miner. Je dois encore ajouter que je me suis défait de tout « mon équipage de guerre il y a quatre ou cinq mois, après « l'avoir gardé depuis le commencement de cette guerre jus- « que là. Après tout cela, si c'est une nécessité absolue que « je marche, je le ferai, au préjudice de tout ce que l'on « pourra dire et de tout ce qui pourra en arriver; le Roi « me tenant lieu de toutes choses après Dieu, j'exécuterai « toujours ce qu'il lui plaira m'ordonner, quand je saurais « même y perdre la vie; et il peut compter que la très sen- « sible reconnaissance que j'ai de toutes ses bontés ne s'épui- « sera jamais; la seule grâce que j'aie à lui demander, est « de ménager un peu mon honneur. Je suis bien fâché, « monsieur, de vous fatiguer d'une si longue lettre; mais je « n'ai pu la faire plus courte. Je vous l'aurais été porter « moi-même si le rhume qui m'accable ne me contraignait « à garder la chambre.

« Je suis, etc. »

Les circonstances de la guerre engagèrent le Roi à remettre le siége de Turin à l'année suivante, et ce ne fut que le 13 mai 1706 que l'armée française commença à travailler aux lignes de contrevallation et de circonvallation. Le 26 mai, on ouvrit la tranchée; mais les travaux n'avançant que lentement, et Louis XIV concevant des craintes sur le résultat du siége, il manda le maréchal de Vauban pour en conférer avec lui. Le maréchal, après avoir indiqué les vices des attaques, offrit d'aller servir sous la Feuillade comme simple

volontaire. « Mais vous ne pensez pas, dit le Roi, combien « vos fonctions seraient au-dessous de votre dignité? — Sire, « reprit-il, ma dignité est de servir l'état; je laisserai le « bâton de maréchal à la porte, et j'aiderai peut-être la « Feuillade à prendre Turin. » Les offres de Vauban ne furent point acceptées.

Cependant, après cent cinq jours de tranchée, les Français, par suite de la perte de la bataille que leur livra le prince Eugène (7 septembre 1706) sous les murs de Turin, levèrent précipitamment le siége, abandonnant tout leur matériel, à l'exception de quelques pièces de campagne. Ce revers leur fit perdre l'Italie; l'amour-propre de Vauban éprouva une éclatante satisfaction, mais qui dut affliger cruellement son âme patriotique.

Peu de temps avant le désastre de Turin, la France avait éprouvé en Flandre le désastre de Ramillies (23 mai 1705), qui aurait pu avoir des conséquences plus funestes encore. Louis XIV, craignant que l'ennemi n'envahît la Flandre maritime, envoya Vauban y commander (12 juin 1706), en lui enjoignant de se jeter dans celle des places de son commandement qui serait assiégée. Vauban rallie les premiers débris de l'armée que l'on put rassembler, met les places en état de soutenir un siége, se retranche derrière l'Yper, et, dans le même temps, fait construire, par douze mille pionniers, un camp retranché sous Dunkerque. Les difficultés que présentaient les places de cette frontière, le nom de Vauban peut-être, décidèrent sans doute Marlborough à changer sa ligne d'opérations. Après avoir pris Ostende, il quitta le bassin de l'Yper pour agir dans celui de la Lys. Ce furent le dernier commandement et les derniers travaux qu'exerça et que fit exécuter Vauban; il fut rappelé à Paris, où le Roi voulait le consulter, ainsi que je l'ai dit, sur la marche des travaux du siége de Turin.

L'année suivante, le 13 mars 1707, il mourut d'une fluxion de poitrine, avant d'avoir atteint sa soixante-quatorzième année. Il n'eut pas la douleur de voir Dunkerque, son chef-

d'œuvre, démoli par des mains françaises, sous l'inspection de commissaires anglais.

Le caractère de Vauban se trouve peint dans cet écrit, par ses actions, par ses discours, par ses lettres, et je n'ai point négligé d'en faire ressortir les traits lorsqu'ils se présentaient d'une manière saillante et incontestable. J'ajouterai les réflexions suivantes.

La haute fortune de Vauban, la faveur du Roi, rien ne put altérer les traits que la simple nature avait gravés en lui. Aucun homme d'état n'eut plus à cœur l'accomplissement de ses devoirs et la prospérité de la France; sa haute vertu et son rare désintéressement désarmèrent l'envie, et lui conquirent l'estime, même des hommes les plus disposés à médire; il fut l'ami de Catinat et de Fénelon. Le duc de Saint-Simon, si avare de louanges, en parle avec un grand éloge, et en a tracé un portrait [1] que je crois dévoir reproduire : « Vauban s'appeloit Leprestre, petit gentilhomme de Bour-« gogne, tout au plus, mais peut-être le plus honnête homme « et le plus vertueux de son siècle, et avec la réputation du « plus savant homme dans l'art des siéges et de la fortifica-« tion, le plus simple, le plus vrai, et le plus modeste. C'étoit « un homme de médiocre taille, assez trapu, qui avoit « fort l'air de guerre, mais en même temps un extérieur « rustre et grossier, pour ne pas dire brutal et féroce. Il « n'étoit rien moins. Jamais homme plus doux, plus compa-« tissant, plus obligeant, mais respectueux sans nulle poli-« tesse, et le plus avare ménager de la vie des hommes, « avec une valeur qui prenoit tout sur soi, et donnoit tout « aux autres. »

Vauban est, jusqu'à ce jour, le plus grand ingénieur des temps modernes; il n'a point inventé un nouveau système

[1] *Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon, sur le siècle de Louis XIV et la Régence.* Paris, 1829, tome III, p. 434. Ce fut eu 1703 que le duc de Saint-Simon traçait ce portrait, ainsi Vauban avait alors soixante-dix ans.

de fortification, il a employé, comme ses devanciers, le système bastionné; mais il y a apporté d'utiles et d'importantes modifications, et les ingénieurs le louent de l'art avec lequel il a su, dans les différentes places qu'il a fortifiées, disposer les ouvrages de la manière la plus favorable, en ayant égard aux circonstances du terrain. Son principal titre de gloire, comme ingénieur, est d'avoir inventé une nouvelle manière d'attaquer les places, d'avoir employé l'artillerie pour cet usage, et d'avoir ainsi donné un grand ascendant à l'attaque sur la défense. Il montra aussi dans la direction des travaux des siéges, c'est-à-dire dans l'application de sa méthode, selon les diverses circonstances de la fortification et du terrain, un talent qu'aucun ingénieur n'a égalé depuis. Ses efforts pour rendre à la défense ce qu'il lui avait fait perdre, ont été infructueux, et malgré le mérite de son *Traité de la Défense des places*, auquel il travaillait encore lorsque la mort vint le frapper, l'attaque a conservé l'ascendant qu'il lui avait fait prendre. Ce changement me parait d'ailleurs avoir été funeste aux peuples, puisqu'il favorise les invasions.

Je ne louerai pas Vauban, ainsi qu'on l'a fait, de la manière dont sont disposées toutes ces places fortes accumulées sur la frontière du nord de la France; elles ont sans doute été construites sur des points importans, mais la plupart à différentes époques, par différens souverains, et elles n'ont été réunies que successivement à la France; ainsi, aucune pensée d'ensemble n'a présidé à leur construction. Sous Louis XIV, un général d'armée ne s'avançant qu'après s'être emparé des places, on pouvait dire qu'elles couvraient le pays, et l'on n'en pouvait trop avoir sur la frontière; depuis, le système de guerre a éprouvé de tels changemens que les places n'arrêtent plus l'ennemi : elles ne couvrent que ce qui se trouve sous leur canon. Et comme on ne peut les approvisionner toutes, il en résulte qu'en cas d'invasion une partie de ces places tombe au pouvoir de l'ennemi, que les autres deviennent inutiles, et que le théâtre de la guerre se trouvant

transporté dans l'intérieur du pays, où il n'y en a point, l'accumulation des places fortes sur la frontière devient très nuisible. Vauban adopterait donc aujourd'hui une tout autre disposition.

Vauban laissa de nombreux manuscrits dont aucun, à l'exception de la *Dîme royale*, n'avait été imprimé de son vivant; on y reconnaît l'homme d'expérience, si différent de celui que les livres seuls ont instruit. Les manuscrits qui se trouvaient dans son hôtel à Paris, ou dans la citadelle de Lille, furent envoyés au dépôt des plans et papiers du Roi, et sont actuellement au dépôt des fortifications; tout ce qui se trouvait à Bazoches devint le partage de sa famille. Les manuscrits qui échurent à M. le marquis de Mesgrigny d'Aunay, l'un de ses gendres, se trouvent dans la bibliothéque de M. le marquis Le Pelletier de Rosanbo, son arrière-petit-fils; ceux qui échurent à M. le marquis d'Ussé, son autre gendre, sont perdus. Le *Traité de l'Attaque des Places* et celui *de la Défense des Places* ont été publiés depuis sa mort.

CHAMBRAY,
De l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Prusse.


THE ASTOR LIBRARY
NY

ARMIDE

[illegible] par [illegible]   Gravé par Collé



LULLI

(JEAN-BAPTISTE),

NÉ A FLORENCE, EN 1633; MORT A PARIS, LE 22 MARS 1687.

Bien que Jean-Baptiste Lulli ait reçu le jour en Italie, la musique française le compte avec raison parmi les compositeurs qui l'ont illustrée, car Lulli n'avait pas encore douze ans lorsqu'il vint à Paris, qu'il habita jusqu'à sa mort.

Peu nous importe, en effet, que Florence ou tout autre pays ait été le berceau d'un homme de mérite, si cet homme, arrivé brut et sans culture en France, y trouve la première étincelle du génie, l'instruction qui la féconde, les modèles qui lui tracent une route, et les encouragemens qui soutiennent ses premiers pas dans la carrière.

Le pays qui a ainsi développé cette intelligence incomplète, poli ce diamant informe, n'a-t-il pas le droit de revendiquer à l'Italie l'éclat d'une illustration qui n'appartient pas plus à Florence, que les riches tissus de Lyon n'appartiennent aux Indes, qui en ont fourni les matières premières?

Nos ingrats contemporains, oublieux des anciennes gloires, ne sont que trop entraînés par l'influence de la mode à mépriser la semence qui a fertilisé le sol où les compositeurs de nos jours moissonnent tant de lauriers; ils ne réfléchissent pas que le vrai caractère du génie c'est l'invention. L'artiste qui recule les limites où la routine a circonscrit son art, qui marche au succès par des routes inconnues, est digne de transmettre son nom à la postérité. Tel est le sort de Lulli. La réputation de ses ouvrages s'est depuis long-temps éteinte au milieu des transfigurations qu'a subies la musique; et ce-

pendant son nom restera dans les fastes de l'art comme un phare qui a cessé de briller, mais dont les ruines doivent être respectées.

Les biographes ne sont pas d'accord sur la condition du jeune Lulli au moment de son arrivée en France. Les uns prétendent que, conduit à Paris sous les auspices du chevalier de Guise, Lulli jouait déjà du violon d'une manière remarquable, et que son talent fixa l'attention de mademoiselle de Montpensier, qui le prit à son service. D'autres assurent que le talent du célèbre compositeur consistait alors à tourner la broche et à remuer les casseroles; ils affirment en outre, le plus sérieusement du monde, que le petit marmiton annonça son goût pour la musique par son adresse à combiner des accords avec le son de ses chaudrons.

Nous ignorons si cette circonstance est un conte inventé à plaisir pour l'édification des artistes de l'époque; mais il paraîtrait que Lulli s'est tiré des profondeurs de la marmite par le pouvoir de son archet, car nous trouvons, dans une note tirée du catalogue manuscrit de l'ancienne Bibliothéque du Roi, que Lulli figurait parmi les *galopins* de Mademoiselle, qu'il fut peu de temps après valet des valets de sa garderobe, puis l'un de ses violonistes. Louis XIV, qui l'entendit chez cette princesse, le fit entrer dans sa musique, et son talent lui sembla si remarquable, que, quand il adjoignit une nouvelle *bande* de petits violons aux vingt-quatre grands violons dont la célébrité monopolisait alors l'admiration de la cour, il en donna la direction à Lulli.

Ce nouveau corps de musique, guidé par une main savante, eut, relativement à ses respectables devanciers, le destin des nouvelles exploitations habilement conduites. Les petits violons surgirent de toute la hauteur du talent créateur de leur chef, et ravirent aux grands violons l'importance que ceux-ci défendaient comme un patrimoine.

Cette mémorable subversion dans la hiérarchie de la musique royale ne s'accomplit pas sans une lutte acharnée entre les petits et les grands instrumentistes. Les Minoret, les

Goupillet et autres surintendans de la musique du roi (il y en avait quatre), opposaient aux hardies compositions du brillant novateur, de lourdes symphonies dans lesquelles les premiers violons exécutaient une interminable mélopée, pendant que les autres parties se bornaient à un accompagnement plat et monotone, à peine ravivé par quelques ritournelles décolorées. Lulli, donnant carrière à sa verve juvénile, étaya de suaves mélodies par le charme d'une instrumentation bien remplie, et enrichit son orchestre d'instrumens ignorés jusqu'alors, tels que les timbales et les trompettes.

Lulli joignait d'ailleurs à la puissance des formes qu'il inventait la connaissance approfondie du contrepoint, et une grande correction de style. Les fugues introduites dans les symphonies de ce maître sont d'une facture irréprochable; elles paraîtraient sans doute mesquines aux *dilettanti* de nos jours, habitués au cuivre instrumental d'une orchestration gigantesque. Et cependant, près des œuvres contemporaines (leur point de comparaison), elles obtenaient, grâce aux accompagnemens des timbales et de la trompette, un effet qui faisait crier au scandale tous les esprits retardataires qui foisonnaient alors comme aujourd'hui. L'éclat de ces compositions faisait pâlir les œuvres rivales; Lulli se trouva bientôt hors de ligne.

Du reste, il faut dire que les occasions ne lui manquèrent pas de déployer toutes les ressources de son génie.

A cette époque trois fois glorieuse pour la France, sous le rapport de la guerre, de la littérature et des arts, vivait un monarque dont les penchans, incessamment tournés au grandiose, usaient largement, dans des fêtes colossales, du repos que lui laissait l'ambition des conquêtes.

Ce n'était pas assez pour Louis XIV, jeune encore, et brillant des grâces qu'il devait à la nature, d'ordonner des divertissemens dont la pompe fascinait l'imagination; il fallait que le monarque s'identifiât de sa personne royale aux efforts des artistes. Le prince que l'Europe a baptisé d'un

auguste surnom ne dédaignait pas de prendre un rôle dans les spectacles de la cour; et comme cet amour effréné des arts ne pouvait pas le dépouiller de sa grandeur, ce n'était pas Louis XIV qui descendait jusqu'au niveau des artistes, mais c'était les artistes qui s'élevaient ainsi jusqu'à la majesté du trône.

Aussi, de quelle puissante émulation ne devaient-ils pas être animés, ces poètes, ces compositeurs dont les œuvres avaient pour exécutans le roi de France et les grands de l'État; pour admirateurs, tout ce que l'Europe et la France comptaient de notabilités et d'illustrations!

Parmi les fêtes mémorables qui signalèrent la magnificence de Louis XIV et le goût qui l'entraînait vers les arts, celle qui eut lieu à l'occasion de son mariage mérite une mention particulière; non que ses pompes et sa richesse aient surpassé l'éclat des divertissemens qui lui succédèrent, mais parce qu'elle offrit au monarque la première occasion de contribuer personnellement à la majesté de ces représentations publiques, et parce qu'elle fournit à Lulli celle de faire briller ses talens sous le jour le plus avantageux.

Dans cette circonstance, la cour de Louis XIV prit cet aspect grandiose qui ne fit que s'accroître depuis, dans chacune des solennités qui s'enchaînèrent jusqu'en 1661, époque de la mort du cardinal Mazarin.

Les mémoires du temps parlent avec enthousiasme de l'imposante cérémonie qui signala l'entrée de la jeune et belle princesse dans Paris.

La reine était portée sur un char d'une invention nouvelle, resplendissant d'or et de draperies précieuses; le roi était à cheval à côté d'elle, dans un costume pittoresque et somptueux, qui faisait merveilleusement ressortir sa beauté mâle et ses traits héroïques.

A l'une des extrémités des allées de Vincennes, on avait construit à la hâte un arc de triomphe sur les dessins de Perrault, dont les œuvres monumentales ont immortalisé les sarcasmes immérités du satirique Boileau. Ici, toutefois, le travail de

l'habile architecte ne devait vivre que dans le souvenir des contemporains; car cette construction, qui coûta des sommes considérables, et qui ne manquait pas de grandeur, avait été faite en plâtre; elle subit le sort des monumens provisoires de notre époque, et fut promptement démolie. La porte Saint-Antoine, dont il ne reste aujourd'hui que la place, avait été rebâtie également pour cette cérémonie; elle était d'un goût moins relevé que l'arc de triomphe, mais elle était ornée d'assez beaux morceaux de sculpture, dont quelques fragmens ont été conservés.

C'est dans cette fête que fut offerte la nouveauté d'un opéra italien. Celui qui fut représenté devant la reine avait pour titre *Ercole amante* (*Hercule amoureux*); il avait été monté par les soins du cardinal Mazarin; mais les psalmodies monotones et languissantes de cette production, quoique fort à la mode en Italie, et tout-à-fait inconnues en France, n'obtinrent aucun succès. Le goût du siècle s'était épuré déjà dans les chefs-d'œuvre de notre littérature, et, quoique la musique dramatique n'eût point encore bégayé ses premiers accens, le jugement des Français repoussait les fadeurs de la muse italienne; il réservait d'avance tous ses suffrages aux conceptions de Lulli, qui, dès les premiers pas, rencontra le naturel et la grâce dont manquait la scène étrangère.

Mais cette fête, qui frappa d'étonnement le peuple et la cour elle-même par sa splendeur inusitée, n'approcha pas de la magnificence que déploya Louis XIV dans le carrousel des Tuileries.

Tous les arts avaient réuni leurs enchantemens pour faire de cette fête une merveille dont le souvenir pût s'attacher à la mémoire du grand roi. Jamais jusqu'alors on n'avait vu les grâces de l'esprit se joindre aux phénomènes de l'industrie pour former un ensemble pareil à ce divertissement royal, qui, durant plusieurs jours consécutifs, enivra de plaisirs le monarque et ses sujets.

Rien ne manqua peut-être au charme des spectacles qui fascinaient alors l'imagination, si ce n'est la spécialité des

monumens durables comme les Grecs et les Romains surent en élever pour leurs fêtes nationales. Mais la multitude et la variété des édifices qui se dressaient tout chargés de trésors sous les pas de la foule, étaient en quelque sorte le cachet de cette prodigalité qui se plaisait à faire jaillir à la fois cent merveilles étourdissantes, puis cent autres encore qui éclipsaient les premières.

La fête s'ouvrit par un carrousel où les souvenirs des temps héroïques se trouvaient personnifiés avec un éclat qui faisait pâlir le moyen âge.

Les seigneurs de la cour qui se proposaient de fournir la passe d'armes, étaient précédés de pages, de hérauts et d'écuyers qui portaient leurs boucliers. Chaque chevalier montrait sur ses armes une devise emblématique ou des vers composés par Périgni et par Benserade, deux beaux esprits qui savaient aiguiser avec une singulière adresse une foule d'allusions piquantes aux passions chevaleresques dont la cour était enivrée.

Le roi, qui représentait Roger, avait semé sur son armure tous les diamans de la couronne. Il entra le premier dans la lice, monté sur un fougueux genet d'Andalousie. A son aspect, la reine et les trois cents dames qui étaient placées sous des arcs de triomphe, se levèrent et agitèrent les écharpes qu'elles avaient brodées en l'honneur de leurs chevaliers. « La splendeur de ce moment, dit le duc de Saint-Simon, tenait des prestiges de la féerie. » Elle surpassait la magnificence mauresque des fêtes de l'Alhambra, si poétiquement célébrée par les écrivains orientaux.

La cavalcade était suivie d'un char haut de dix-huit pieds, large de quinze, long de vingt-quatre, tout éblouissant d'or et de pierreries; il représentait le char du soleil. Un cortége composé des saisons, des heures, des signes célestes, des quatre âges du monde, suivait le char; une foule de bergers et de bergères dansaient au son des musettes, et, par intervalles, des ouvriers, revêtus d'un costume de caractère, enfonçaient les jalons de la lice aux fanfares de la

trompette; puis venait Apollon, qui, du haut de son char, adressait aux dames des vers composés pour la circonstance.

Des manuscrits authentiques ont constaté les loyaux triomphes du roi, qui remporta *lui-même* quatre prix dans les jeux.

Quand la nuit vint terminer les courses, quatre mille gros flambeaux éclairèrent l'arène; des tables y furent dressées et desservies par deux cents personnages allégoriques, tels que les saisons, les faunes, les dryades, etc. Lorsqu'arriva le moment du second service, on vit une montagne se mouvoir et s'approcher de la table; Pan et Diane en descendirent, pour présenter aux nobles convives tous les trésors des forêts et des vergers.

Puis, au dessert, on vit tout d'un coup surgir un théâtre chargé de musiciens: les arcades qui entouraient cet amphithéâtre colossal étaient ornées de cinq cents lustres en argent qui portaient des bougies de diverses couleurs, et cette vaste enceinte était fermée par une balustrade somptueusement dorée.

C'est dans cette fête, qui dura sept jours entiers, que furent représentés *la Princesse d'Élide* et *le Mariage forcé*, dont la partie musicale avait été confiée à Lulli.

Ce n'était pas pour ce maître la moindre de ses gloires que d'avoir prêté le secours de son art à quelques unes des œuvres de Molière. Lulli composa la partie chantante et dansante de plusieurs ouvrages, tels que *le Bourgeois gentilhomme*, *l'Amour médecin*, *les Amans magnifiques*, *Psyché*, *la Princesse d'Élide* et *le Malade imaginaire*. Ces partitions, totalement effacées maintenant, offrent cependant plus d'un passage où l'originalité du dialogue instrumental et la fraicheur des mélodies décèlent un maître. Ces fragmens, dignes d'échapper à l'oubli, feraient la fortune des pâles créations qui trainent leur existence éphémère sur les théâtres d'aujourd'hui.

L'inépuisable gaité de Lulli, son esprit vif et pétulant, mais plutôt disposé aux bouffonneries d'exécution qu'aux

saillies piquantes et aux finesses de la conversation, le rendaient apte plus qu'aucun autre mime de l'époque aux exercices de la scène. Ce fut lui qui créa le rôle du *mufti* dans *le Bourgeois gentilhomme*, et telle était la verve comique et communicative qu'il apportait dans cet emploi, que Molière, en le regardant, ne pouvait réussir à conserver la gravité naïve de son propre rôle.

Lulli, qui était ce qu'on appellerait de nos jours un *viveur*, faisait le complément indispensable de toutes les réunions d'artistes; c'était le boute-en-train de tous les banquets, le prince des joyeux convives. Malheureusement pour l'illustre compositeur et pour les arts qu'il cultivait avec tant de succès, son tempérament chétif ne put résister à ce genre de conduite. Les orgies dévorèrent promptement l'existence de Lulli, qui mourut à cinquante-quatre ans, dans la plénitude de ses facultés morales.

Les saillies que les biographes lui attribuent n'ont rien de remarquable; elles ne font pas toutes honneur à son goût et à ses mœurs; nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de les reproduire ici. Nous ne mentionnerons qu'un seul trait de sa vie, parce qu'il fait connaître la singulière naïveté de Lulli, et que nous pouvons garantir l'authenticité de la source où nous l'avons prise.

Lulli, atteint de la maladie qui l'emporta, et recevant les secours de la religion, se laissa persuader par son confesseur de brûler son dernier ouvrage, *Achille et Polixène*. Le malade en réchappa cette fois, et le bruit de son sacrifice se répandit chez ses amis. Le prince de Conti, qui l'aimait, lui et ses ouvrages, fut le voir pendant sa convalescence et lui dit : « Mon cher Baptiste, tu es bien fou d'avoir cru ce brouillon de janséniste et de nous avoir privés d'une si belle musique ! — Paix, paix, monseigneur, lui répondit l'artiste avec un singulier clignement d'œil, quand j'ai laissé brûler ma *Polixène* je savais bien ce que je faisais... j'en avais une seconde copie. »

Une rechute le rendit bientôt aux sentimens d'une dévotion

plus sincère. Il se fit coucher sur la cendre, la corde au cou; chanta d'une voix débile le psaume « Pécheur, il faut mourir », et fit amende honorable en versant des larmes de componction.

Quelques écrivains ont attribué sa mort à un violent coup de canne qu'il se serait donné sur le pied en battant la mesure. Cette circonstance paraît avérée, mais il est certain que l'intempérance envenima cette légère blessure et que Lulli périt victime des excès et de la débauche.

A cette époque l'art ne marchait pas, comme à présent, à pas de géant; les phases de la musique faisaient une large part à l'existence d'un homme, et ne l'exposaient pas alors à survivre jeune encore à sa renommée. Lulli mourut à l'apogée de sa réputation, que d'anciens succès avaient mûrie plutôt que vieillie. Louis XIV, qui savait récompenser le mérite, l'avait nommé surintendant de sa musique et directeur de l'Opéra, en remplacement de l'abbé Périn, dont le privilége expirait en 1672.

Cet abbé Périn, poète médiocre et musicien fort inhabile, eut, en 1669, l'idée de faire entendre à Paris des opéras français à l'imitation de ceux qu'on exécutait en Italie; il en composa quatre, qui n'eurent aucun succès et dont les titres ne nous sont même pas restés. On peut donc considérer les résultats de cette malencontreuse tentative comme non avenus.

Il ne sera pas hors de propos de faire connaître ici l'origine de la musique dramatique, dont Lulli ne fut pas l'inventeur comme bien des gens le supposent, mais qu'il purifia tout d'un coup au feu de son génie et qu'il naturalisa rapidement chez les Français, qui avaient toujours repoussé jusque-là les essais risqués par des hommes sans portée pour introduire ce genre de divertissement.

Ce fut aux noces de Ferdinand de Médicis avec Christine de Lorraine, à Florence et dans le commencement du seizième siècle que fut représenté le premier drame lyrique qu'on eût entendu jusqu'alors. Il était intitulé : *Combat d'Apollon et du Serpent*. Cet opéra, dont la contexture poétique présen-

tait une suite de scènes qui n'étaient pas dépourvues d'arrangement et de vraisemblance, offrait, sous le rapport musical, une succession de mélodies naïves, de chœurs et d'intermèdes chantés à plusieurs voix. L'effet en parut satisfaisant; c'était le premier essai d'un genre plus relevé que celui des mystères qui figuraient à toutes les fêtes de l'époque.

Dans cet opéra, comme dans tous ceux qui furent composés alors, l'expression de la musique était à peine en rapport avec le sentiment des paroles, car les musiciens n'employaient que les arides ressources du contrepoint, inventé par Dufay sur la fin du quinzième siècle, et perfectionné, vingt ou trente ans plus tard, par Josquin. Toute cette musique, bâtie sur des sortes de madrigaux en dehors de la pièce, était *da suonare e da cantare*, c'est-à-dire que les instrumens accompagnaient les voix en faisant les mêmes parties qu'elles.

La basse continue n'était pas découverte alors; ce fut Monteverde qui l'employa le premier; ce maître, l'un des pères de la musique, acheva de faire connaître l'harmonie tonale et fit servir le premier, comme consonnance, la quinte mineure jusqu'alors réputée comme dissonance. C'était à Lulli qu'il était réservé de combler par des parties intermédiaires le vide de l'orchestre et d'offrir, par l'emploi de la seconde diminuée, des effets inattendus et réprouvés jusque-là.

Une fois l'impulsion donnée, les essais dans le genre dramatique se succédèrent avec rapidité. *L'Aminte*, du Tasse, et une pastorale de Transille, dont le jésuite Marotta fit la musique, furent représentées bientôt après le *Combat d'Apollon et du Serpent*, avec une grande magnificence, à la cour de don Garin de Tolède, vice-roi de Sicile. Le *Sacrifice* fut joué à Ferrare ainsi que *l'Infortunée* et *l'Aréthuse*.

Emilio del Cavaliere modifia un peu plus tard l'allure pesante du contrepoint, et fit quelques innovations heureuses dans le genre de la pastorale. Le célèbre Galilée tenta de ressusciter les formes de la musique ancienne ensevelies sous les ruines du bas-empire; il fit à ce sujet d'opiniâtres études

sur les modes et les genres de la musique des Grecs; puis il appliqua la pratique aux données de la théorie, et les essaya dans son opéra du *Comte Ugolin*, avec un plein succès.

C'est de ce travail que naquit ou renaquit le récitatif, chant libre, dégagé des règles de la mesure, et dont les formes éminemment dramatiques doublèrent les ressources du genre. Comme il arrive en toute chose, la médiocrité gâta cette utile découverte en la poussant jusqu'à l'abus. La vogue du récitatif détrôna l'harmonie, et pendant long-temps les opéras ne furent plus rien qu'une déclamation notée. Et cependant ces fastidieuses productions charmaient le public d'alors, qui applaudissait avec enthousiasme au progrès qu'avait fait l'art, et qui s'imaginait que rien de mieux ne pouvait être inventé. Chaque innovation reproduisit et reproduira toujours le même préjugé.

A tout prendre, si l'on considère la faiblesse des moyens d'exécution, l'imperfection des instrumens et l'ignorance profonde où l'on était alors des règles du chant, on doit être étonné des effets qu'obtenaient les compositeurs de ce temps. Nous en déduirons ce grand principe : c'est que la vérité de l'expression, qui seule suffisait alors au succès des opéras, est la source première de tout bon résultat dans les arts, dans celui de la musique surtout, et qu'avant de séduire l'oreille par l'arrangement des sons il faut songer à satisfaire l'esprit par l'expression de la mélodie, c'est-à-dire par le sentiment des convenances dramatiques.

Quant à l'opéra bouffe, sa première apparition remonte aux dernières années du seizième siécle. Vecchi fit jouer à Venise, en 1597, son *Ansi-Parnasso*, assez médiocre pantalonnade où l'on entendait Arlequin débiter de lourdes mélopées, qui ne se distinguaient en rien de celles qu'avait adoptées le genre sérieux.

Du reste, en attribuant à l'Italie l'invention de la musique dramatique proprement dite, ce serait une injustice de passer sous silence les efforts que firent les musiciens français pour introniser ce genre.

Le *Ballet comique*, représenté en 1582, à Paris, peut être considéré comme un type dont les formes ont été consultées même par les Italiens. Beaulieu, l'auteur de cette pièce mélo-dramatique, paraissait avoir compris dès lors les exigences de la scène. Malheureusement son talent, dépourvu de verve et de couleur, n'avait point les qualités nécessaires pour faire école. Et cependant il est convenable de remarquer que cette production bâtarde créa le genre des *ballets chantés*, qui furent pendant près d'un siècle les seules compositions lyriques exécutées sur le théâtre français ; elle fut peut-être le point de départ d'où s'élança Lulli pour arriver jusqu'à son *Armide*.

Ce serait également une injustice d'attribuer à ce maître toute la gloire de ces innovations. Quinault, par la gracieuse fécondité de son imagination, l'art de graduer l'intérêt, et l'harmonie de sa versification, exerça sur le perfectionnement du drame lyrique une haute influence.

La méthode qu'il avait adoptée pour le travail de ses opéras contribuait à leur donner une musicalité qu'on serait trop heureux de trouver aujourd'hui dans nos *libretti*. Jamais il n'approfondissait un sujet avant d'en avoir soumis le canevas à Lulli, qui disposait avec lui les scènes et les principales situations. Lorsque l'ouvrage du poète était terminé et que l'Académie Française, chargée d'examiner les poèmes destinés à l'Opéra, lui avait donné son approbation, Lulli, sans s'inquiéter de l'avis de l'Académie, remuait l'opéra dans le seul intérêt de son art ; il intervertissait l'ordre des scènes, en ajoutait d'autres, coupait des longueurs, indiquait çà et là des changemens de rhythme, et Quinault recommençait son travail sans se plaindre.

Nos faiseurs d'opéras n'ont plus aujourd'hui la même soumission aux volontés des musiciens. Cette superbe indépendance de l'homme de lettres explique l'absence du principe musical dans la versification des *libretti* modernes.

L'exploitation de l'Opéra, dont Lulli était à la fois le directeur et le seul pourvoyeur, le rendit en peu de temps

propriétaire d'une fortune considérable ; il était justement honoré de la considération qui s'attache au mérite ; ce n'était pas assez encore, il voulut être anobli, et le roi lui en passa la fantaisie en lui donnant une charge dans la chancellerie. Le *galopin* des cuisines de mademoiselle de Montpensier prit des armes, une livrée et se fit appeler monsieur de Lulli.

L'existence de cet homme remarquable offre aux artistes d'utiles enseignemens, sinon de bons modèles à suivre. Les deux termes de sa laborieuse et illustre carrière établissent entre eux une comparaison qui montre ce que peut le mérite uni à la persévérance. Il est vrai qu'elle rappelle aussi tout ce qu'un grand monarque savait accorder d'encouragement et de protection au talent. Si Lulli s'honora des bontés de Louis XIV, ce prince, à son tour, fit à sa propre mémoire une auréole impérissable de toutes les illustrations qu'il avait su mettre au jour.

Sans parler de la musique que Lulli composa pour les ballets et pour les comédies de Molière, ce maître a laissé dix-neuf partitions : *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Psyché*, *Bellérophon*, *Persée*, *Proserpine*, *Phaëton*, *Amadis*, *Roland*, *Armide*, tragédies en cinq actes ; *le Carnaval*, mascarade ; *le Triomphe de l'Amour*, *le Temple de la paix*, ballets ; l'idylle de *la Paix* et l'églogue de *Versailles*, divertissemens ; *Acis* et *Galathée*, pastorales en trois actes chacune.

Le caractère de ces divers ouvrages offre une trop grande variété de tons pour qu'on puisse les juger en masse d'après une donnée générale ; mais on peut dire que si les pastorales, les ballets et les divertissemens se ressentent plus ou moins de la promptitude avec laquelle ils ont été faits, le mérite des tragédies lyriques est incontestable. Dans toutes ces productions on rencontre la vérité d'expression et la délicatesse de sentiment qui caractérisent Lulli.

Et cependant, quel que soit le mérite réel des ouvrages de ce maître, bien des gens en ignoreraient aujourd'hui jusqu'au titre si le compositeur Nicolo n'avait placé dans son

opéra de *Lulli et Quinault* quelques cantilènes de l'*Armide*, refaits par Gluck, qui fit servir à son travail la plupart des récitatifs de son devancier, dont la noble et grave simplicité n'a jamais été surpassée.

Toutefois, l'œuvre de Nicolo, par une sorte de supercherie dont le public est encore la dupe, semble attribuer le charmant duo « *Aimons-nous* » à Lulli, qui n'en a fourni que le cadre. Ce morceau, remarquable par la pureté de son style et par la grâce de ses mélodies, appartient tout entier à Gluck, et Nicolo n'a fait que le travestir dans les formes anciennes.

Lulli a composé beaucoup de musique d'église; madame de Sévigné lui donne un brevet d'immortalité dans ses Lettres. En rendant compte des funérailles du chancelier Séguier, elle parle d'un *Miserere* et d'un *Libera* qui lui semblaient le résultat des suprêmes efforts du génie. — « Tous les yeux étaient pleins de larmes, dit-elle, et je ne crois pas qu'il y ait une autre musique dans le ciel. » Nous ne savons pas si les artistes modernes seraient de cet avis.

Du reste, l'autorité de madame de Sévigné, quelque respectable qu'elle puisse être en littérature, ne saurait faire considérer comme infaillibles les jugemens qu'elle portait sur la musique, et particulièrement sur la musique religieuse, dont la juste appréciation n'est point facile à énoncer.

Car s'il est vrai de dire que la beauté des mélodies scéniques consiste presque entièrement dans la vérité, dans le charme de l'expression, il n'en est pas ainsi de la musique d'église. Le compositeur qui cache dans la combinaison de ses accords les richesses de sa science, et qui cherche de gigantesques effets dans le judicieux emploi des masses d'harmonie, a besoin, pour être compris, d'une étude spéciale. Cette étude-là n'était pas plus dans les attributions de madame de Sévigné qu'elle n'est aujourd'hui praticable par nos aristarques, qui jugent en dernier ressort certaines compositions dont ils ne sauraient comprendre ni le but ni les détails.

Bien que le *Miserere* et le *Libera* dont parle l'illustre

auteur, soient en effet d'estimables fragmens d'oratorios, et que le même compositeur ait écrit d'autres motets d'une portée supérieure à celle des morceaux en question, il n'en est pas moins vrai que le mérite relatif de la musique dramatique de Lulli écrase la médiocrité de ses compositions religieuses.

Ce n'est pas, comme nous venons de le dire, que ces compositions soient dénuées de qualités réelles et remarquables; mais, comparativement aux ouvrages de ce genre qui existaient déjà à cette époque, leur vogue de cour était sans importance pour les progrès de l'art.

Si la muse dramatique de Lulli avait à défricher un terrain neuf, elle suivait, quant à la musique de chapelle, un sentier battu. Déjà les célèbres messes de Monteverde et les immortels chefs-d'œuvre de Palestrina avaient remplacé les formes rudes et repoussantes des hymnes grégoriennes. Non seulement les mélodies religieuses de Lulli restèrent infiniment au-dessous de ces inspirations pleines de verve et d'énergie, mais aujourd'hui que l'harmonie s'est enrichie d'une foule de combinaisons nouvelles, et que les effets d'orchestre, ainsi que la perfection du chant, offrent mille ressources qui n'existaient pas alors, la musique de ces deux maîtres, dépourvue de ces avantages, mais belle de son imposante simplicité, rivalise encore avec les plus nobles compositions des Lesueur et des Chérubini.

Entre Lulli, compositeur dramatique, et Lulli, maître de chapelle, il y a toute la distance qui sépare le génie qui s'élance de l'imitation qui se traîne.

Lulli a laissé de plus une suite de symphonies et de trio d'instrumens qui tous obtinrent dans leur temps un succès d'enthousiasme; et, enfin, bon nombre de morceaux italiens d'une facture originale. Ils ont été recueillis et publiés en 1702.

Un contemporain de Lulli (Sénecé), dans un ouvrage médiocre et depuis long-temps oublié, nous a tracé le portrait de ce maître. Il était petit de taille; il avait mauvaise

mine ; ses yeux étaient éraillés, extrêmement petits, mais étincelans d'esprit et de malignité.

Lulli a laissé trois fils, qui n'héritèrent pas du génie de leur père et qui cependant cultivèrent son art. Ils vécurent et moururent dans la plus profonde obscurité.

STÉPHEN DE LA MADELAINE.



Peint par [illegible] — *gravé par [illegible]*

[illegible] DE LAFAYETTE


THE ASTOR LIBRARY
NY

MADAME DE LA FAYETTE,

NÉE EN 1633 ; MORTE EN 1693.

On a souvent demandé si les femmes avaient le droit d'écrire, et si elles ne sortaient pas de leur vocation lorsqu'elles se partageaient entre les soins de la famille et la littérature ; question oiseuse et impertinente que plusieurs d'entre elles ont tranchée par des chefs-d'œuvre. Madame de La Fayette est de ce nombre, et l'on peut dire que c'est elle qui a donné à son sexe droit de cité dans la république des lettres. Les contes graveleux et les livres mystiques de Marguerite de Valois, les poésies de Louise Labbé, les factums véhémens de mademoiselle Gournay et les incommensurables romans de mademoiselle de Scudéri n'étaient que des préludes contestables qui pouvaient fournir de spécieux argumens aux partisans comme aux adversaires de l'émancipation intellectuelle des femmes. Après madame de La Fayette, toute discussion doit cesser, car elle nous a donné des ouvrages durables, qu'une femme seule pouvait écrire, et nous lui devons des richesses nouvelles que le trésor de l'intelligence virile ne contenait pas. C'est à ce titre qu'elle mérite de prendre place dans une galerie ouverte *à toutes les gloires de la France*.

Marie-Madeleine Pioche de La Vergne naquit en 1633, d'Aymar de La Vergne, maréchal-de-camp, gouverneur du Havre-de-Grâce, et de Marie de Péna, issue d'une ancienne famille de Provence, où le goût des lettres et le talent semblaient héréditaires [1]. Les heureuses dispositions que cette enfant apporta en naissant furent cultivées par une éducation

[1] Hugues de Péna, secrétaire de Charles Ier, roi de Naples, avait reçu des mains de la reine Béatrix le laurier du poète.

solide et brillante, que son père ébaucha, et qu'achevèrent les leçons de Ménage et du père Rapin, jésuite, homme de goût. Mademoiselle de La Vergne fut admise fort jeune à l'hôtel de Rambouillet, à l'époque même où Bossuet, âgé de quinze ans, y prêchait son premier sermon. Cette double circonstance qui nous montre la chambre bleue d'Arthénice comme le berceau de l'éloquence du cœur et de celle de la raison, doit atténuer les torts qu'on attribue généralement à cette société célèbre, et nous incliner à l'opinion de M. Rœderer, qui, dans son histoire de la société polie, a réhabilité le cercle de madame de Rambouillet, en mettant à la charge de mademoiselle Scudéri toutes les aberrations de sentiment et de langage qui ont décrédité les précieuses et suscité la satire de Molière. Quoi qu'il en soit, si le salon où régnait Voiture fut une école de politesse et de beau langage, mademoiselle de La Vergne profita des leçons qu'elle y reçut, et si l'affectation y dominait, on peut dire qu'elle échappa à la contagion. Au reste, elle se tira heureusement de dangers plus grands : elle sortit des leçons de Ménage sans pédantisme, et elle encourut ses madrigaux en toutes langues, sans devenir ridicule. C'était le présage d'un bel avenir.

Mademoiselle de la Vergne fit de rapides progrès, grâce aux soins passionnés de Ménage et du père Rapin. Ségrais nous apprend qu'après trois mois d'études, voyant ses deux maîtres en discussion sur un passage latin qu'ils expliquaient diversement, elle les mit d'accord en leur montrant qu'ils se trompaient tous les deux. Trois mois d'études pour donner l'intelligence du latin! les plus hardis charlatans de nos jours n'osent pas même promettre de pareilles merveilles, loin de les réaliser. Quelle était donc la méthode de Ménage ou la pénétration de son élève? Mademoiselle de La Vergne ne tira point vanité de ces connaissances, elle aurait craint la raillerie des hommes et la jalousie des femmes en faisant parade d'un savoir qui était le privilége des savans en *us*. Ses études classiques transpiraient plutôt qu'elles ne se montraient; on en sentait le parfum sans voir la fleur, et si elle répondait à une question

de Huyghens qu'un ïambe était le contraire d'un trochée, elle rougissait modestement d'une distraction qui dévoilait ses secrètes études sur la métrique. Au reste, les poètes étaient ses auteurs favoris; elle savourait les douceurs du style d'Horace et de Virgile, mais elle fuyait les prosateurs, et se garda bien de lire Cicéron, que Régnier a si plaisamment appelé :

Le pain quotidien de la pédanterie.

Ménage fit le dameret auprès de son élève, Ménage dont les galanteries, suivant l'expression de Tallemant, n'ont jamais fait mal à la tête à personne : il n'y avait pas à craindre qu'elles effleurassent un cœur pur et délicat. Ce commerce fut restreint aux termes d'une affection pédante. Mademoiselle de La Vergne en fut quitte pour des madrigaux où elle recevait le nom latin de *Laverna*. Ménage ne s'aperçut pas que le nom était peu galant, puisque c'est celui de la déesse des voleurs, mais un plaisant le lui rappela assez durement dans une épigramme latine dont le tour est ingénieux :

Lesbia nulla tibi, nulla est tibi dicta Corinna,
Carmine laudatur Cynthia nulla tuo :
Sed, cum doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum si sit culta Laverna tibi[1].

Les hommages contenus de Ménage, quoique souvent importuns, furent toujours tolérés en souvenir de son latin, et lorsque mademoiselle de Rambouillet fut devenue madame de Montausier, l'élève reconnaissante voulut hériter de la visite du mardi-gras que Ménage consacrait à Julie.

Mademoiselle de La Vergne, bien qu'élève de l'hôtel de Rambouillet, ne mit pas rigoureusement en pratique la théorie des précieuses en matière de mariage : son prétendant ne fut pas soumis à cette mortelle quarantaine que Julie d'Angennes

[1] « Tu n'as eu ni Lesbie ni Corinne à chanter, ce n'est pas une Cynthie que tes vers ont célébrée : mais plagiaire des doctes poètes, tu devais choisir Laverne pour ta déesse. »

imposa à M. de Montausier; il ne fut pas réduit à séjourner sur tous les points de la carte du Tendre pendant longues années, et s'il les toucha tous, ce fut rapidement et comme à la course. Mademoiselle de La Vergne n'avait que vingt-deux ans lorsqu'en 1655 elle épousa le comte de La Fayette. Cette alliance la rendit belle-sœur d'Angélique de La Fayette, cette chaste maîtresse de Louis XIII qui donna à madame de La Vallière l'exemple d'une retraite austère, en expiation de faiblesses moins tendres et moins coupables. On ne sait pas si mademoiselle de La Vergne fut déterminée à ce mariage par affection pour le frère ou par sympathie pour la sœur. On ne trouve, au reste, aucune trace de la passion de madame de La Fayette pour son mari. Ce mari débonnaire s'efface complétement; on ne le voit paraître qu'une seule fois dans une lettre de sa femme, datée de février 1673. Vient-il faire une visite de politesse ou de reproches, on ne sait, mais ce mot jeté négligemment, constate qu'il paraissait encore chez lui, après dix-huit ans de mariage, quand la liaison de madame de La Fayette et du duc de La Rochefoucauld était depuis long-temps établie. Cet époux qui apparaît comme une ombre dans un clair obscur, n'en est pas moins le père de deux fils, dont l'aîné suivit la carrière des armes, selon l'usage, et le second embrassa l'état ecclésiastique : ce dernier n'est connu que par sa complaisance à prêter les manuscrits de sa mère, qu'il ne réclamait pas, et dont plusieurs se sont perdus par cette négligence peu filiale.

Le début littéraire de madame de La Fayette fut *Mademoiselle de Montpensier,* nouvelle charmante et digne prélude de *Zayde* et de la *Princesse de Clèves*. Ce début remonte à l'année 1662 et coïncide à peu près avec l'entrée de Ségrais dans la maison de madame de La Fayette. Ségrais avait été disgracié par une autre Montpensier pour s'être opposé avant Louis XIV à la fantaisie de son mariage avec le duc de Lauzun. Ségrais ne perdit pas au change, et madame de La Fayette en accueillant un homme de goût et de savoir, recevait un aristarque et un guide plus habile et plus délicat que

Ménage. *Zayde* est le résultat de cette association. Ce roman, qui tient encore par quelques côtés à l'ancienne école et qui se rattache à l'*Astrée,* avec plus de mouvement dans la passion et non moins de délicatesse, fut publié sous le nom de Ségrais. On admit d'abord cette paternité que rendaient vraisemblable les Nouvelles qu'on devait au traducteur de Virgile. Mais on ne tarda pas à savoir que sa part dans le travail se bornait à des conseils sur la disposition des événemens et sur le style. Le docte Huet, dans ses *Origines de Caen,* revendiqua, en faveur de madame de La Fayette, la conception et l'exécution de l'ouvrage; Ségrais lui-même s'exécuta de bonne grâce, et s'il lui est arrivé de dire en parlant du roman qui portait son nom : *ma Zayde,* il ne porta pas l'illusion aussi loin que Scudéri, qui voulait à toute force être l'auteur des romans de sa sœur : la complaisance de Ségrais n'alla pas jusqu'à l'usurpation. Malgré cet aveu, un éditeur peu facile à convaincre, Adry, laissait en 1807 la question indécise et paraissait même pencher en faveur du parrain, au préjudice de la mère. L'évêque d'Avranches fit précéder *Zayde* de sa lettre à Ségrais sur l'origine des romans, et madame de La Fayette lui disait à cette occasion : « Nous avons marié nos « enfans ensemble. » Le mariage était assorti, car la dissertation du savant Huet réunit à la solidité de l'érudition, le charme d'un style orné sans affectation. Je résiste avec peine à la tentation de citer un passage de cet opuscule, dans lequel l'auteur, en marquant la source du plaisir que cause la lecture des romans, se montre critique ingénieux et moraliste profond : d'ailleurs, ce passage offre un modèle de ce style ample et sévère, de cette phrase abondante dans les détails et précise dans l'expression, qui est le propre des bons écrivains du dix-septième siècle, et il explique, par une analyse ingénieuse, le charme des fictions romanesques pour les esprits de toute nature, et de plus la vocation des femmes vers un genre où la passion et l'imagination les servent merveilleusement, lorsqu'elles veulent bien admettre le contrôle de la raison.

Madame de La Fayette fut admise vers cette époque dans

l'intimité de Madame, duchesse d'Orléans. Elle fit le charme de cette cour élégante et polie, conservant la pureté de son âme à côté du désordre des mœurs qui n'allait pas jusqu'au scandale. Elle fut témoin de cette mort soudaine qu'un cri sublime de Bossuet fait retentir encore dans nos cœurs, catastrophe mystérieuse qui rompit brusquement la jalousie d'un époux et la passion d'un beau-frère. Madame de La Fayette l'a décrite avec une simplicité poignante, que l'énergique éloquence de l'orateur chrétien n'a point fait oublier. C'est pendant le cours de cette intimité avec la duchesse d'Orléans que madame de La Fayette remarqua le duc de La Rochefoucauld et que s'établit cette liaison célèbre et problématique que la mort seule put interrompre.

L'histoire de cet attachement et la conception de *la Princesse de Clèves* sont unies trop étroitement pour que j'essaie de les séparer. Madame de La Fayette s'est peinte dans *Zayde* et dans *la Princesse de Clèves;* elle a fait dans ces deux ouvrages le roman de son imagination et de son cœur. *Zayde* est le rêve de sa jeune imagination, *la Princesse de Clèves,* l'histoire idéalisée des sentimens qu'elle a réellement éprouvés. Ces deux images sont également vraies, et c'est par-là qu'elles sont durables. Avant de montrer comment *la Princesse de Clèves* et madame de La Fayette se confondent, il faut dire quelques mots sur la liaison de l'auteur avec le duc de La Rochefoucauld.

Madame de La Fayette était mariée depuis dix ans. Elle avait gardé au comte sa foi et ce qu'il avait su lui prendre de son cœur, c'est-à-dire une amitié sans passion, mais pleine d'estime; il avait donc laissé une place à prendre, un vide à remplir. C'est alors que madame de La Fayette vit M. de La Rochefoucauld, courtisan accompli, laissant encore deviner dans sa maturité ce qu'avait été sa jeunesse chevaleresque, éprouvée dans la guerre civile, marquée par des succès de guerre et de galanterie; esprit délicat et sévère, mal guéri des illusions auxquelles il rend hommage tout en les combattant par rancune. Unissant les rêves de son adoles-

cence aux souvenirs de la jeunesse de M. de La Rochefoucauld, madame de La Fayette accorda dans son âme ce double idéal, et sa mémoire fit ce que l'entraînement de la passion aurait fait dix ans auparavant, si elle eût rencontré celui qu'appelait son cœur et que devançait son imagination. C'est ici que se place un problème dont la solution en sens divers serait la mesure de la délicatesse des juges. Madame de La Fayette ne donna-t-elle que son cœur qu'elle donna pleinement? M. Sainte-Beuve a découvert (heureuse découverte qui nous a valu la plus ingénieuse et la plus délicate de ses études littéraires que je rappelle imprudemment puisqu'elle aurait dû me détourner d'écrire celle-ci), M. Sainte-Beuve a découvert dans les cartons de la Bibliothèque du Roi, une lettre délicieuse écrite par madame de La Fayette à la marquise de Sablé, dans laquelle l'amie du duc de La Rochefoucauld demande qu'on efface de l'esprit du jeune M. de Saint-Paul [1] les soupçons de galanterie qu'il a dû concevoir. Elle s'en défend par la crainte du ridicule, sans mettre en avant les scrupules de vertu que sa correspondante aurait sans doute accueillis comme un reproche indirect. Cette lettre ne décide rien : il faut chercher ailleurs des élémens de conviction. Pour moi, je les trouve dans le caractère de madame de La Fayette, dans *la Princesse de Clèves,* et surtout dans l'aveu de cette liaison qui semble un défi jeté à la médisance d'un siècle corrompu. Comment penser qu'une femme jusqu'alors de conduite exemplaire et qui devait peindre avec tant de vérité la lutte triomphante de la vertu aux prises avec la passion eût cédé tout-à-coup avec scandale? Mais alors, *la Princesse de Clèves,* cette peinture si vraie, si personnelle de sentimens épurés et d'un sacrifice héroïque, aurait été la satire de l'auteur, et comme l'aiguillon d'un remords toujours éveillé par le contraste. Je n'hésite donc pas, et je le dis hautement : « honni soit qui mal y pense. »

[1] Fils de la duchesse de Longueville, et vraisemblablement du duc de la Rochefoucauld.

J'aime à me représenter les douceurs infinies de ce commerce chaste et passionné où la tendresse s'épanchait sans se contraindre ni s'égarer. Madame de La Fayette, qui ne comptait plus par vingt [1], et qui n'admettait pas la galanterie au-delà de vingt-cinq ans, pouvait en toute sécurité revenir sur ses sentimens, qui n'avaient pas rencontré ce qu'ils appelaient lorsque la rencontre eût été périlleuse : M. de La Rochefoucauld regrettait peut-être d'être venu trop tard, mais ces regrets réchauffaient ses souvenirs sans le pousser à d'autres espérances, et les blessures de son âme se cicatrisaient sous le charme de ces tardives confidences. Madame de La Fayette usait de son empire sur ce noble caractère, injustement aigri, pour le ramener à de meilleurs sentimens envers l'humanité; elle lui faisait lire dans son âme tendre et dévouée, la réfutation des *Maximes :* en retour de cet amendement moral, La Rochefoucauld achevait la culture de l'esprit de son amie, et réglait l'essor de son imagination : échange profitable à tous deux, et dont madame de La Fayette donne à peu près la balance, lorsqu'elle dit avec modestie et fierté tout ensemble : « M. de La Rochefoucauld « m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. » Toutefois l'esprit ne se donne pas; on peut l'aiguiser et le fortifier, et c'est tout ce que le contact de l'auteur des *Maximes* ajouta à celui de son amie.

C'est de ce travail de cœur et d'esprit sur des souvenirs réels et des rêves vraisemblables, qu'est née *la Princesse de Clèves*, roman inimitable où la fiction et la vérité se lient si heureusement que la fiction prête de l'intérêt à la vérité et la vérité de la vraisemblance à la fiction. Madame de La Fayette a donné, sous l'image de *la Princesse de Clèves,* les mémoires de son cœur; elle a transporté dans le passé et sur un théâtre analogue, les événemens de sa vie : en effet, pour peu qu'on y réfléchisse, on retrouvera facilement la cour de Louis XIV

[1] Madame de La Fayette étant âgée de vingt-neuf ans, disait : « Je compte encore par vingt. » MÉNAGE.

dans celle de Henri II; c'est la même grâce et la même corruption polie : la duchesse de Valentinois plus jalouse de son crédit que de la fidélité de son royal amant, c'est madame de Montespan; la jeune reine d'Écosse, épouse de François II, galante et spirituelle, curieuse des intrigues de cour, avec son cercle de beaux esprits et de femmes élégantes, n'est-ce pas la duchesse d'Orléans? Comment méconnaître M. de La Fayette sous le nom du prince de Clèves, et M. de La Rochefoucauld sous les traits de M. de Nemours? l'analogie est frappante dans les caractères des personnages et les données générales de la fable. La différence est dans les incidens et dans la rigueur du dénouement. M. de La Fayette ne meurt pas comme le prince de Clèves, il s'éclipse discrètement, madame de La Fayette ne renonce pas au duc de la Rochefoucauld, comme la princesse de Clèves à M. de Nemours, elle ne s'ensevelit pas dans la retraite pour y raffermir ses scrupules d'honneur contre les mouvemens de son amour. Elle fait plus humainement, elle concilie sa tendresse et ses devoirs : forte de sa conscience et du respect qu'elle inspire, elle avoue une alliance de cœur et d'intelligence qui ne rompt pas d'autres liens indissolubles, et elle oppose à la malignité des cœurs corrompus, l'amitié de madame de Sévigné, et l'estime de Port-Royal.

Comme œuvre littéraire, *la Princesse de Clèves* est plus qu'une nouveauté, c'est presque une révolution. Le roman cessait par là d'être le mensonge de la nature, de l'histoire et de la passion ; il entrait enfin dans la vérité, il s'humanisait dans ses peintures et dans ses proportions. L'histoire n'est plus qu'un cadre où la passion se développe; les événemens réels qui se mêlent à la fiction ne sont point altérés dans leur essence ni dénaturés dans leurs principes. L'action de *la Princesse de Clèves* est reportée aux dernières années du règne de Henri II et se prolonge sous celui de François II. L'intrigue du roman se lie habilement aux principaux faits historiques sans nuire à leur enchaînement. C'est le procédé de Walter Scott appliqué à la peinture

des passions. Il est vrai que les mœurs sont transportées du dix-septième siècle dans le seizième, et que la cour des Valois est l'image de celle des Bourbons; mais qu'importe cet anachronisme des mœurs couvert par l'éternelle vérité de la passion. Racine a eu le même tort, plus gravement peut-être, et la même supériorité dans la peinture du cœur humain l'absout complétement. De nos jours, on a cru faire merveille en introduisant dans les romans, et même dans les drames, ce qu'on appelle la couleur locale, et les soins qu'on a donnés à cette décoration ont été pris sur l'étude du cœur humain, dont la peinture seule fait vivre les œuvres de l'intelligence. L'accessoire a souvent ruiné le principal, et pour une fidélité douteuse, que les érudits contestent toujours et que les ignorans n'apprécient pas, on a sacrifié la vérité morale, que les simples aussi bien que les doctes savent reconnaître. Le succès de *la Princesse de Clèves* fut général. Dès qu'elle eut paru, elle devint le texte de toutes les conversations; on s'abordait, dans les lieux publics, par des questions sur le roman nouveau; Fontenelle le lut quatre fois de suite, et une guerre animée s'engagea entre ses défenseurs et ses adversaires.

Une lettre de Bussy-Rabutin à madame de Sévigné comprend toutes les critiques qu'on fit au roman et en trahit la source. La princesse de Clèves, lorsqu'elle ne peut plus se cacher sa passion et qu'elle craint de n'être pas long-temps de force à la combattre, prend le parti d'en faire l'aveu à son mari, parce que cette confidence lui paraît la seule barrière assez forte contre une défaite qu'elle prévoit et qu'elle redoute. Cet effort d'une vertu désespérée, Bussy-Rabutin avait ses raisons pour le trouver étrange : il n'allait pas à la mesure de sa galanterie peu spéculative, et il le déclare extravagant : « Une femme, ajoute-t-il, dit rarement à son mari qu'on est amoureux d'elle, mais jamais qu'elle ait de l'amour pour un autre que pour lui. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'une passion d'amour soit long-temps dans un cœur de même force que la vertu.

Depuis qu'à la cour, en quinze jours, trois semaines, ou un mois, une femme attaquée n'a pas pris le parti de la rigueur, elle ne songe plus qu'à disputer le terrain pour se faire valoir. » C'est bien là le langage d'un courtisan libertin qui s'autorise de sa propre corruption et de celle des âmes vulgaires pour nier la puissance du sacrifice. Rabutin continue sur le même ton et ne comprend pas davantage l'héroïque opiniâtreté de la princesse de Clèves après son veuvage. « Si, contre toute apparence et contre l'usage, ce combat de l'amour et de la vertu durait dans son cœur jusqu'à la mort de son mari, alors elle serait ravie de les pouvoir accorder ensemble en épousant un homme de sa qualité le mieux fait et le plus joli cavalier de son temps. » Ainsi le critique ne conteste au roman que ses conditions d'existence; à cela près, il le trouve achevé. Bussy est plus près de la vérité lorsqu'il critique les monologues et qu'il attaque le hasard par lequel M. de Nemours surprend le secret de la princesse de Clèves : « C'est, dit-il, une grande justesse que la première fois que la princesse fait à son mari l'aveu de sa passion pour un autre, M. de Nemours soit, à point nommé, derrière une palissade d'où il l'entend. » Sur ce point, je tombe d'accord avec le critique; mais sur tous les autres, je le récuse; car en pareille matière, la pureté du cœur donne plus de lumières que la pénétration de l'esprit.

Pour justifier l'aveu de la princesse de Clèves et répondre à ses critiques par un argument victorieux, madame de La Fayette écrivit *la Comtesse de Tende,* nouvelle touchante et passionnée où une femme, entraînée aux dernières faiblesses de l'amour, n'a d'autres ressources, pour échapper à l'infamie, que de confier son secret à celui qu'elle a offensé. Ce roman, quoique naturellement écrit, se ressent de l'intention qui l'a dicté. L'art y triomphe, mais il s'y laisse voir, et en cela il est inférieur à celui qu'il protége. Au reste, *Zayde* et *la Princesse de Clèves*, qui peignent si fidèlement l'imagination et le cœur de madame de La Fayette, suffisent pour faire vivre le nom de leur auteur aussi long-temps que notre

littérature. Ce ne sont pas toutefois les seuls titres littéraires de cette femme aimable; elle a écrit avec un charme infini les *Mémoires de la Cour de France* pour les années 1688 et 1689 et l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*, de cette duchesse d'Orléans dont elle avait été la confidente et l'amie.

La mort de M. de La Rochefoucauld brisa le cœur de madame de La Fayette; il faut demander à madame de Sévigné le tableau de son désespoir. Elle survécut dix ans à son ami, elle ne voulut pas être consolée; sa douleur fut sa vie même, elle la couva, comme un trésor, jusqu'au moment où la tombe s'ouvrit pour recevoir sa dépouille mortelle. Elle avait alors soixante ans.

Je n'ai point parlé de l'amitié qui unit long-temps madame de La Fayette et madame de Maintenon, ni de leur refroidissement, qui dégénéra en une sourde inimitié. On peut sans témérité rapporter les torts à la veuve de Scarron, qui oublia, dans sa haute fortune, qu'elle devait maintenir l'égalité que madame de La Fayette avait admise lorsque son rang et son crédit la plaçaient si fort au-dessus de la veuve de Scarron, gouvernante de bâtards. Madame de La Fayette était trop *vraie* pour dissimuler son mécontentement, et d'ailleurs elle dut voir avec amertume l'autorité de madame de Maintenon se tourner contre Port-Royal, et s'associer à l'intolérance des conseillers de Louis XIV.

GÉRUZEZ.



Mme DE [illegible]

MADAME DESHOULIÈRES

(ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE),

NÉE A PARIS, EN 1633 OU 1634; MORTE LE 17 FÉVRIER 1694.

Temps idéal que celui où il suffisait, pour se faire un nom, d'être l'auteur d'une idylle, d'un sonnet ou d'un madrigal; bon et facile temps en littérature que celui où une lettre de MM. de Balzac, de Voiture, de Bussy-Rabutin et de Benserade était répétée par *les mille voix de la Renommée;* heureux temps enfin que le temps où madame Deshoulières était saluée comme une dixième Muse à la cour du grand Roi, et se voyait comblée des faveurs que l'on répandait alors si largement sur le talent!

Aujourd'hui que toute carrière est encombrée d'aspirans, on trouve peut-être une sorte de compensation orgueilleuse aux difficultés qui nous entravent, dans l'espoir d'un triomphe douloureux à obtenir. Mais si l'on parvient à se classer parmi les sommités, là encore on rencontre la foule, et l'on désespère de laisser un nom au milieu de tous ces noms qui se confient orgueilleusement à la postérité. Alors on se surprend à regretter ces gloires simples et faciles, ces gloires premières, ces gloires clair-semées comme des jalons au début d'une route où tant de gloires s'entassent, se heurtent et se confondent aujourd'hui.

Il serait injuste de toujours juger d'après les œuvres qu'ils nous ont laissées les écrivains que nous avons nommés en commençant cet article. Si la postérité doit leur contester des succès usurpés, leurs contemporains, qui ont joui de leur esprit vif ou profond, esprit dont les traces ne sont pas assez senties dans leurs écrits, pouvaient sans erreur les regarder

comme des intelligences d'élite. Ainsi, nul doute que madame Deshoulières ne fût une femme supérieure; nul doute que l'amie du grand Corneille, de Fléchier, de Mascaron, de La Rochefoucauld et de tous les génies de ce beau règne, ne soit digne d'éloge, moins peut-être pour les vers qu'elle nous a laissés que pour l'élévation d'une âme qui, sans cesse en butte au malheur, ne trouva pas toujours des formes heureuses et poétiques pour traduire son enthousiasme et sa sensibilité. Si le vers de madame Deshoulières est souvent froid, guindé et de mauvais goût, on sent que la pensée vaut mieux.

Voltaire a dit d'elle « qu'elle fut parmi les dames fran« çaises qui ont cultivé la poésie, celle qui a le plus réussi, « puisque c'est celle dont on a retenu le plus de vers. » Cela était vrai du temps de Voltaire, mais de nos jours il n'est pas de jeune fille provinciale, ni d'écolier tout fraîchement empreint de son Laharpe, qui ose réciter dans un salon la trop fameuse idylle des *Brebis*. Il est d'autres pièces de madame Deshoulières qui ont moins vieilli, tant pour la forme que pour le fond. Nous en citerons quelques fragmens dans le cours de cette notice.

Antoinette du Ligier de La Garde était née à Paris, de Melchior du Ligier, seigneur de La Garde, chevalier de l'ordre du Roi, et de Claudine Gauttier. Elle reçut à la fois une éducation frivole et solide; les romans d'alors, ces codes des froides et pastorales amours, servirent d'alimens à sa jeune imagination, et furent peut-être la source de l'afféterie scudérienne qui entache souvent ses vers. Mais cette empreinte du mauvais goût fut contrebalancée par l'étude des littératures latine, italienne et espagnole, qu'elle put étudier dans les originaux : elle apprit ces trois langues avec une grande facilité.

Madame Deshoulières avait la beauté la plus gracieuse; sa taille était parfaite, ses traits réguliers révélaient la douceur et l'intelligence, et ses manières étaient nobles, quoique naturellement vives et enjouées. En avançant dans la vie, la

mauvaise fortune lui donna une mélancolie dont l'expression augmentait encore les charmes de sa personne. Elle dansait avec perfection, ce qui était un talent alors ; elle montait bien à cheval et était en tout un modèle de grâce. Ainsi elle joignait à toutes les connaissances de l'esprit tous les dons de la beauté, alliance rare dont furent douées peu de femmes de lettres.

On dirait que l'étude est une fatigue qui déflore la beauté, ou plutôt que la nature, lorsqu'elle donne aux femmes une mâle intelligence, leur refuse ces grâces qu'elle accorde ordinairement à la faiblesse de leur sexe, comme un ascendant puissant qui domine sans le savoir, et remplace la force. L'homme préfère ce qui le charme à ce qui l'étonne, ce qui le séduit à ce qui l'attaque. Eh ! ne serait-ce pas pour cela que les femmes auteurs, les femmes à esprit d'homme, sont si peu aimées ? ou plutôt ne serait-ce pas peut-être cette absence d'un amour qu'on leur dénie d'abord qui entrainerait aussi l'absence des grâces dont elles sont si généralement dépourvues ? Oh ! pour la femme, mieux vaut souffrir en silence que se plaindre hautement, mieux vaut la beauté que le génie, l'amour que la gloire !

Le talent ne fut pas fatal à la jeune Antoinette de La Garde. Elle fut aimée et mariée fort jeune encore (en 1651 : elle avait à peine dix-huit ans). Son mari, Guillaume de La Fon de Boisguérin, seigneur Deshoulières, gentilhomme de Poitou, était petit-neveu de M. de Boisguérin, gouverneur de Loudun, qui refusa le bâton de maréchal de France que lui offrait Henri IV à condition de renoncer à la religion réformée. M. Deshoulières était entré au service en 1621 ; il avait souvent donné des preuves de sa valeur en différentes campagnes. Bon officier d'artillerie et habile ingénieur, il s'était acquis l'estime du grand Condé, qui lui avait accordé une charge de maître d'hôtel du Roi, un emploi de gentilhomme ordinaire à sa suite, un logement dans son hôtel et une compagnie dans un de ses régimens. M. Deshoulières devint plus tard lieutenant-colonel, et fut fait sergent-major de bataille. Peu de

temps après son mariage, il fut obligé de se séparer de sa femme pour aller joindre le prince de Condé en Guienne. Les premiers mouvemens de la Fronde, qui éclataient dans cette province, se changèrent ensuite en une guerre civile qui s'étendit dans presque toute la France. Le prince de Condé, qui était à la tête de cette insurrection, se vit contraint, vers la fin de l'année 1651, de passer en Flandre, où il fut nommé généralissime de l'armée d'Espagne. M. Deshoulières le suivit, et s'engagea, à l'exemple du prince, au service des ennemis de la France. Madame Deshoulières, ne pouvant partager la vie errante de son mari, s'était retirée chez ses parens, se livrant presque exclusivement à des études sérieuses. Elle lut et médita Descartes et Gassendi, dont les ouvrages venaient de paraître. Elle trouvait dans les pensées fortes et graves dont elle se nourrissait un aliment nécessaire aux besoins d'une vie isolée, où l'imagination s'exalte et se débat contre ses propres rêves.

Le prince de Condé ayant pris Rocroi au nom du roi d'Espagne, le 29 septembre 1653, en donna le commandement à M. Deshoulières. Par là, sa position devint fixe, et sa femme se rendit auprès de lui. Elle resta deux ans à Rocroi, puis vint à Bruxelles pour solliciter l'arriéré des appointemens de son mari. — Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, venait d'arriver dans cette ville comme gouverneur des Pays-Bas; il y tint bientôt une espèce de cour où tous les étrangers de distinction étaient admis.

Madame Deshoulières y fut reçue avec éclat; l'estime qu'on avait pour son mari lui donnait les plus grandes entrées; son talent, et la facilité avec laquelle elle parlait l'espagnol et l'italien, lui procuraient mille agrémens dans ce cercle d'élite où les charmes de sa personne et de son esprit lui gagnaient bien des cœurs. Le grand Condé lui-même, captivé par tant de grâce, lui offrit son amour. Mais madame Deshoulières, attachée à ses devoirs, modéra par sa conduite pleine de dignité la passion qu'elle avait inspirée au prince, et garda toujours son amitié et son admiration.

De tristes préoccupations vinrent empoisonner les hommages et les plaisirs dont on l'environnait. On avait saisi, en France, tous les biens de M. Deshoulières, et ses émolumens lui étaient très mal payés en Flandre, malgré les demandes de madame Deshoulières, qui n'étaient point écoutées. Elle forma des plaintes auxquelles on n'eut pas plus d'égard, et sa situation précaire l'ayant forcée à les réitérer, la vice-cour d'Espagne traita son insistance comme un crime de lèse-majesté dont l'exemple pouvait être pernicieux. Cette jeune femme, si belle et si spirituelle, qu'on avait d'abord accueillie comme une reine, fut arrêtée prisonnière à Bruxelles, au mois de février 1657, et conduite en criminelle d'état au château de Vilvorden, forteresse située à deux lieues de Bruxelles, sur le chemin de Malines. Là, elle eut à subir les plus durs traitemens, et les Espagnols qui la gardaient conçurent même le projet de la faire périr. Naturellement douée d'une grande énergie et d'une force d'âme à toute épreuve, madame Deshoulières ne se laissa pas abattre par cette horrible situation : pendant huit mois que dura sa captivité, la lecture de la Bible la soutint et jeta dans son imagination des pensées profondes et religieuses, dont nous retrouverons plus tard la trace dans ses poésies.

M. Deshoulières était absent lors de l'arrestation de sa femme : en l'apprenant, il accourut à Bruxelles pour solliciter sa liberté ; mais il représenta vainement l'injustice d'un pareil procédé ; il parla en vain de ses longs services, qui méritaient une autre récompense ; il ne put rien obtenir de don Juan, ni, chose étrange, du prince de Condé lui-même. Voyant l'inutilité de ses démarches, il dissimula d'abord son mécontentement et continua son service militaire avec activité. Mais, au mois d'octobre suivant, lassé d'attendre la justice qui lui était due, il prit une résolution hardie et romanesque pour arracher sa femme à la prison : il se retira secrètement de l'armée, et, suivi de quelques soldats qui lui étaient entièrement dévoués, il se rendit à la forteresse de Vilvorden. Il s'y introduit sous prétexte d'un ordre de

M. le Prince, parvient jusqu'à madame Deshoulières, la délivre, et prend avec elle la route de France.

Pourquoi madame Deshoulières ne nous a-t-elle pas laissé en prose ou en vers le récit de son séjour à la cour de Bruxelles, de sa captivité et de son évasion? ces aventures romanesques, ces détails intimes, auraient plus de charmes, pour les lecteurs de nos jours, que les plaintes amoureuses de Tyrcis et de Célimène, sujets habituels de ses idylles et de ses pastorales. Elle sacrifia au goût de l'époque, dira-t-on; mais il ne faut pas oublier que cette époque nous a laissé les lettres de madame de Sévigné, lettres pleines de naturel et d'abandon; délicieuse histoire d'un grand règne, où chaque anecdote se rattache à un nom célèbre ou à un événement fameux; biographie saisissante, où tous les grands hommes du temps saillissent vivans au milieu des détails confidentiels et des particularités attachantes que l'auteur nous donne sur leur vie, mêlée chaque jour à la sienne. On chercherait en vain ces indiscrétions de l'intimité et ce reflet des illustrations contemporaines dans les œuvres de madame Deshoulières. Quand elle veut peindre quelque sentiment personnel, quelque souvenir vrai, quelque impression éprouvée, elle a recours à l'allégorie, qui glace et falsifie le charme qu'auraient pour nous ces révélations de la vie privée. L'ambition de la forme enchaine et restreint la pensée chez madame Deshoulières; avec plus de naturel elle nous eût dit plus de ces choses charmantes qui sont senties et trouvées par le cœur, et non pensées et cherchées par l'esprit.

Avant d'entreprendre la délivrance aventureuse de sa femme, M. Deshoulières s'était assuré qu'il pourrait rentrer en France sans danger; il avait écrit à M. Letellier, alors secrétaire d'état de la guerre, qu'il désirait abandonner le parti du prince de Condé et profiter de l'amnistie que le Roi accordait aux révoltés. M. Letellier s'intéressa au sort de M. et de madame Deshoulières; et, à leur arrivée en France, il les présenta au Roi, à la Reine, et au cardinal Mazarin. On accorda à M. Deshoulières le grade de

maréchal de bataille, et le gouvernement de Cette en Languedoc.

La présence de madame Deshoulières fit sensation à la cour, où déjà sa réputation d'esprit et de beauté l'avait précédée. Les romans de *Cyrus* et de *Clélie*, de mademoiselle Scudéri, avaient mis à la mode de faire en vers ou en prose le portrait du visage et du caractère des personnes remarquables; et madame Deshoulières, fort admirée, inspira plusieurs de ces sortes d'écrits. Le chevalier de Grammont fut le premier à faire son portrait; le prince de Condé, avec qui il était en correspondance, lui écrivit à ce sujet pour lui fournir des documens.

Les plaisirs, les hommages entouraient de nouveau madame Deshoulières, mais toutes leurs distractions ne pouvaient alléger le poids des affaires sérieuses qui l'accablaient. Son séjour hors de France, avec M. Deshoulières, avait entièrement ruiné leur fortune; et, pour se soustraire aux poursuites de leurs créanciers, elle fut obligée de se faire séparer de biens d'avec son mari, qui abandonna tous les siens pour payer ses dettes. M. Deshoulières reçut de l'avancement, et continua à se distinguer dans la carrière des armes. Madame Deshoulières chercha dans la société des gens de lettres, et dans la culture de la poésie, un refuge contre les malheurs qui la poursuivaient au milieu d'une carrière brillante. Ses premières pièces de vers parurent dans *le Mercure galant*, en 1672. Le sonnet suivant, en bouts rimés, fut répété à la cour et à la ville, et lui fit une grande réputation :

SUR L'OR.

Ce métal précieux, cette fatale *pluie*,
Qui vainquit Danaé, peut vaincre *l'univers*;
Par lui les grands secrets sont souvent *découverts*,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il *n'essuie*.

Il semble que sans lui tout le bonheur nous *fuie*;
Les plus grandes cités deviennent des *déserts*,

Les lieux les plus charmans sont pour nous des *enfers*,
Enfin, tout nous déplaît, nous choque et nous *ennuie*.

Il faut, pour en avoir, ramper comme un *lézard*;
Pour les plus grands défauts c'est un excellent *fard*;
Il peut, en un moment, illustrer la *canaille*.

Il donne de l'esprit au plus lourd *animal*;
Il peut forcer un mur, gagner une *bataille*,
Mais il ne fait jamais tant de bien que de *mal*.

Madame Deshoulières s'était fixée à Paris, mais elle s'en éloignait quelquefois pour aller passer plusieurs mois auprès de son mari, ou pour suivre en été ses amies à la campagne.

Dans une de ces excursions, il lui arriva une aventure que nous rapporterons comme une preuve de sa force d'esprit et de sa fermeté. Elle était dans un vieux château, à vingt lieues de Paris, et le soir, à la veillée, on raconta devant elle qu'un fantôme apparaissait toutes les nuits dans un des appartemens de cette antique demeure. Madame Deshoulières n'était ni superstitieuse, ni crédule, et elle eut la curiosité, quoique grosse alors, de se convaincre de ce qu'il y avait de vrai dans cette histoire; elle demanda hardiment et avec instance de coucher dans cette chambre. Pour une femme jeune et belle, la résolution était téméraire : le spectre pouvait bien ne pas en être un; cette pensée ne vint pas à madame Deshoulières, et elle se rendit dans l'appartement funèbre, comme une héroïne destinée à lutter contre une apparition surnaturelle. A minuit, elle entendit ouvrir sa porte; elle parla, mais le spectre ne répondit rien, ses pas retentissaient lourdement, il approchait en poussant des gémissemens étouffés. Une table qui était placée aux pieds du lit fut renversée et les rideaux s'ouvrirent avec fracas; madame Deshoulières prête une oreille attentive, elle sent que le fantôme s'approche d'elle, et, sans trouble, elle étend les mains pour s'assurer s'il a une forme palpable. Le fantôme ne fait aucune résistance et se laisse saisir par les oreilles, oreilles longues et velues qui rassurent madame Deshoulières. Cependant elle n'osait retirer une de ses mains pour toucher

le reste du corps, car elle craignait que le spectre impassible ne lui échappât avant qu'elle eût pu s'assurer de sa nature. Pour ne pas perdre le fruit de son courage, elle resta jusqu'au jour dans cette pénible attitude; enfin, quand l'aube parut, elle reconnut dans le captif qu'elle tenait encore par les oreilles un gros chien fort pacifique, qui, n'aimant point à coucher à l'air, venait chercher chaque nuit un asile dans cette chambre, dont la porte fermait mal. Le lendemain elle railla de leur frayeur ses hôtes, qu'elle avait beaucoup étonnés par sa bravoure.

Madame Deshoulières fit, au printemps de l'année 1672, un long voyage en Dauphiné avec la marquise de la Charce et mesdemoiselles de la Charce et d'Urtis, ses filles, qui étaient ses amies intimes. — L'une de ces demoiselles de la Charce s'est rendue célèbre sous le nom de Philis de la Tour-Dupin. Lorsque le duc de Savoie vint ravager le Dauphiné en 1692, elle monta à cheval, fit lever les villages du canton qu'elle habitait, et, sous les ordres de Catinat, se mit à la tête des paysans armés; elle livra plusieurs petits combats dans les gorges des montagnes, et contribua par son courage à repousser les ennemis de la France, tandis que sa mère exhortait les peuples de la plaine à défendre leur patrie, et que mademoiselle d'Urtis, sa sœur, faisait couper les câbles des bateaux qui traversaient la Durance, afin qu'ils ne pussent servir à l'ennemi. En apprenant les actions d'éclat de mademoiselle de la Charce, Louis XIV lui accorda une pension avec le droit de faire mettre son épée, ses pistolets et le blason de ses armes dans le trésor de Saint-Denis. — Madame Deshoulières aimait cette famille comme la sienne, mais elle affectionnait particulièrement mademoiselle de la Charce, dont le grand caractère annonçait déjà ce qu'elle serait un jour. Entourée de ces femmes distinguées, elle parcourut le Forez, fit un pèlerinage sur les bords du Lignon, dans ces vallées délicieuses que d'Urfé a rendues célèbres. Elle s'inspira sur la tombe d'Astrée et de Céladon; puis, traversant le Dauphiné et la Provence, elle alla deman-

der à Vaucluse le souvenir de Pétrarque et de Laure, et chanta dans ses vers cette fontaine célèbre.

Les terres de la maison de la Charce étaient situées au milieu des hautes montagnes dont une partie sépare le Dauphiné de la Provence. C'est dans cette solitude pittoresque, au milieu de rochers dont les sommets sont couverts de neiges éternelles et les bases entrecoupées par des vallées profondes où se précipitent les torrens, que madame Deshoulières passa près de trois ans. Elle aimait cette nature sauvage et grandiose où l'art n'avait rien nivelé; mais ici encore on s'étonne qu'elle ne l'ait pas reflétée dans ses vers. Au lieu de *ses prés fleuris où paissent d'heureux troupeaux*, de *ses ruisseaux murmurans au bord desquels chantent les serins et les pinçons*, au lieu de cette nature factice qu'elle rêvait et qu'elle s'obstinait à peindre dans ses idylles et ses pastorales, pourquoi ne nous a-t-elle pas décrit la nature vraie et gigantesque de ces paysages des Alpes qu'elle avait contemplés, au milieu desquels elle avait vécu, et qui auraient animé ses vers de tout le bruit de leurs torrens et de leurs orages, de toute la mâle beauté de leur végétation vigoureuse?

De retour à Paris, après une si longue absence, madame Deshoulières se vit entourée par ses nombreux amis, impatiens de la revoir; parmi eux, Fléchier, La Rochefoucauld, les deux Corneille et Quinault la voyaient presque tous les jours. Elle avait pour le grand Corneille une prédilection qui la rendait injuste envers Racine. Chose remarquable, deux des femmes les plus distinguées du règne de Louis XIV, madame de Sévigné et madame Deshoulières, n'avaient aucune sympathie pour l'auteur de *Phèdre* et de *Bérénice*, pour ce poète de l'amour; elles préféraient le chantre de la grandeur romaine; elles étaient plus touchées par l'énergie que par la grâce; le génie de la force les entraînait, et le génie de la sensibilité était impuissant à les émouvoir. Ce sentiment ne peut-il pas s'expliquer par le charme que nous trouvons dans les contrastes? ainsi ces intelligences

de femmes douces et sensibles aimaient la mâle intelligence du grand Corneille qui étonnait leur imagination.

La partialité entraîna madame Deshoulières à se prononcer ouvertement contre Racine. En 1677, quand il donna *Phèdre*, elle voulut lui opposer la *Phèdre* de Pradon; aux premières représentations, elle parvint, secondée par ses amis, à faire triompher la pièce du mauvais poète, et elle publia contre celle de Racine un méchant sonnet qui fit alors beaucoup de bruit.

Le public fit bientôt justice de la cabale et de la satire, et la *Phèdre* de Racine triompha. Boileau vengea son ami en disant de madame Deshoulières :

. . . . C'est une précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.

Madame Deshoulières avait eu quatre enfans : un fils et trois filles; son fils lui donna beaucoup de chagrin par l'emportement de son esprit et la dissipation de sa conduite; mais l'âge modéra ses passions, et il devint plus tard un homme distingué : deux de ses filles se firent religieuses dans la petite ville de Nyons, située dans les belles solitudes du Dauphiné que madame Deshoulières avait tant aimées; l'autre suivit la carrière des lettres et s'y distingua, sans toutefois égaler sa mère.

Malgré l'insistance de ses amis, madame Deshoulières hésitait toujours à publier le recueil de ses poésies. Cependant sa renommée s'étendait au loin; l'Italie, à l'exemple de la France, la salua comme une Muse, et elle fut élue de l'académie de Ricovrati de Padoue, le 14 septembre 1684. L'académie d'Arles l'admit aussi dans son sein quelques années plus tard, et celle de Paris aurait suivi leur exemple si elle n'avait pas été liée par ses statuts, qui en éloignent les femmes. Comme une compensation à cette faveur que madame Deshoulières ne pouvait recevoir, on lisait souvent de ses vers dans les séances publiques de l'Académie française, et cet

hommage rendu à son talent était une espèce d'adoption de l'auteur.

Corneille s'était retiré du théâtre, et madame Deshoulières, trouvant que Racine ne le remplaçait pas, eut la pensée ambitieuse de remplir le vide que faisait à la scène la retraite du grand poète tragique. Elle composa deux tragédies, *Genseric* et *Jules Antoine*; Genseric fut joué pour la première fois à l'hôtel de Bourgogne, le 20 janvier 1680; le fameux Baron remplissait le principal rôle, et la pièce eut quarante représentations, ce qui ne l'empêcha pas d'être critiquée comme elle méritait de l'être. Madame Deshoulières, se jugeant elle-même sévèrement, comprit qu'elle ne réussirait jamais au théâtre et s'en retira.

Le Roi lui avait accordé, au commencement de l'année 1688, une pension de deux mille livres, comme un témoignage de la satisfaction que lui avaient causée les vers qu'elle lui avait adressés sur les grands événemens de son règne. Ce fut à la même époque qu'elle se décida enfin à publier ses œuvres, parmi lesquelles elle inséra une ode de mademoiselle Deshoulières qui avait été couronnée à l'Académie française; on soupçonna madame Deshoulières d'avoir retouché cette pièce, mais elle protesta hautement qu'il n'en était rien, et elle voulut laisser toute la gloire de ce succès à sa fille, qu'elle aimait avec une vive tendresse.

Le recueil de ses poésies eut un grand succès, il le méritait à plusieurs titres. C'est une tâche difficile aujourd'hui pour la critique de chercher au milieu de cet amas de vers qui ont vieilli, tant pour la forme que pour le fond, quelques pensées profondes et lumineuses, enchâssées dans une poésie belle et pure et enrichie d'une rime toujours riche et vibrante. Madame Deshoulières réussit surtout dans le genre sérieux; il y avait plus de gravité que de passion dans son talent. Nous prenons dans une de ses idylles les vers suivans :

Un redoutable instant nous détruit sans réserve;
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir;

A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous entrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tiré la nature,
Dans cette affreuse nuit qui confond le héros
Avec le lâche et le parjure.

Ces vers sont plus philosophiques que religieux ; mais nous retrouvons dans d'autres fragmens une mélancolie pensive, un dégoût des choses de la terre et un appel à Dieu.

Ote-moi, pour me rendre et plus forte et plus pure,
Ces dons empoisonnés que m'a faits la nature ;
L'innocence avec eux se trouve rarement ;
Ote-moi cet esprit dont ma foi se défie ;
Oui, Seigneur, je te sacrifie
Tout ce qui peut de toi m'éloigner un moment.
. . . .

S'imagine-t-on t'éblouir ?
L'homme te conçoit-il comme un être qu'on trompe ?
On renonce aux plaisirs, on renonce à la pompe,
Dont, quand on le voudroit, on ne peut plus jouir.

Les meilleures poésies de madame Deshoulières sont ses réflexions diverses, dont quelques vers sont restés comme proverbes ; peut-être la pensée, toujours élevée et perçante, y est-elle traduite avec quelque recherche, mais du moins elle est dégagée de ce faux goût que nous reprochons aux poésies légères.

RÉFLEXIONS DIVERSES.

I.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend !
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend :
Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure ;
Il périt en détail, imperceptiblement ;
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure,
N'en est que l'accomplissement.

II.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours;
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égaremens étranges;
L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours.
Cependant des erreurs il est la plus commune;
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune
Ni mécontent de son esprit.

III.

Que l'esprit de l'homme est borné!
Quelque temps qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude;
De ténèbres pour lui tout est environné;
La lumière qui vient du savoir le plus rare
N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare;
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître
N'est souvent qu'apprendre à douter.

IV.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse;
Il est bon de jouer un peu,
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs, il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon;
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Nous trouvons, dans une de ses épîtres à une jeune fille qui voulait se faire auteur, les vers suivans, qui nous semblent assez bien tournés :

Pourrez-vous supporter qu'un fat de qualité,
Qui sait à peine lire, et qu'un caprice guide,
De tous vos ouvrages décide?
Un esprit de malignité
Dans le monde a su se répandre;
On achète un bon livre afin de s'en moquer :
C'est des plus longs travaux le fruit qu'il faut attendre.
Personne ne lit pour apprendre,
On ne lit que pour critiquer.

On le voit, le *trait* est le principal mérite des poésies de madame Deshoulières; dans ses réflexions elle pense nettement et s'exprime avec clarté. On trouve encore dans son recueil, parmi les pièces adressées à Louis XIV, des vers heureux et bien sentis, et souvent de l'élévation. Son épître au père Lachaise, sur les faux dévots, est aussi remarquable par sa hardiesse. En général, dans les pièces sérieuses, son vers est ferme et lucide; mais dans la poésie légère et dans la poésie langoureuse, il devient prétentieux et traînant, et la pensée n'est pas assez véhémente et chaleureuse pour compenser ce défaut. Oserons-nous le dire, madame Deshoulières ne sut pas chanter l'amour.

Après la publication de ses poésies, madame Deshoulières se vit plus que jamais entourée de gloire et d'hommages; les libéralités du Roi avaient presque effacé les pertes de sa fortune, et son sort aurait été heureux si elle n'avait pas été atteinte par un mal affreux dont elle mourut. Dès l'année 1682 elle avait souffert d'un cancer au sein qui lui causa de vives alarmes. En 1686, le mal avait fait un tel progrès que rien n'égalait la violence de ses souffrances; elle les supportait avec son courage ordinaire, et trouvait dans la religion la force et la résignation qui lui étaient nécessaires.

Depuis quelques années M. Deshoulières était revenu auprès d'elle, et elle trouvait, dans les soins qu'il lui prodiguait et dans la tendresse de ses enfans, un adoucissement à son triste état. Mais la mort vint frapper tout à coup M. Deshoulières, qui paraissait devoir survivre à sa femme, et elle demeura seule et mourante, tristement préoccupée de la misère

où tomberaient ses enfans après elle. La pension que lui faisait le Roi finissait à sa mort. Pour attirer la bonté du monarque sur cette pauvre famille, qu'elle allait laisser sans ressource, elle composa avant de mourir les vers allégoriques à ses brebis, et c'est frappé par cette pensée touchante qu'il faut lire cette pièce.

Malgré les malheurs et les souffrances qui l'avaient accablée, malgré son âge déjà avancé, en 1693, madame Deshoulières était belle encore; on ne peut en douter d'après le portrait que fit d'elle, à cette époque, mademoiselle Chéron, portrait qui a servi de modèle aux gravures publiées depuis.

Quelques mois avant sa mort elle paraphrasa trois psaumes; ce furent ses derniers vers; elle s'éteignit le 17 février 1694, après onze ans de souffrances, qui n'avaient point affaibli ses facultés intellectuelles, et qui n'avaient fait que de légers ravages à sa beauté. Elle fut inhumée dans l'église de Saint-Roch.

LOUISE COLET, née RÉVOIL.



